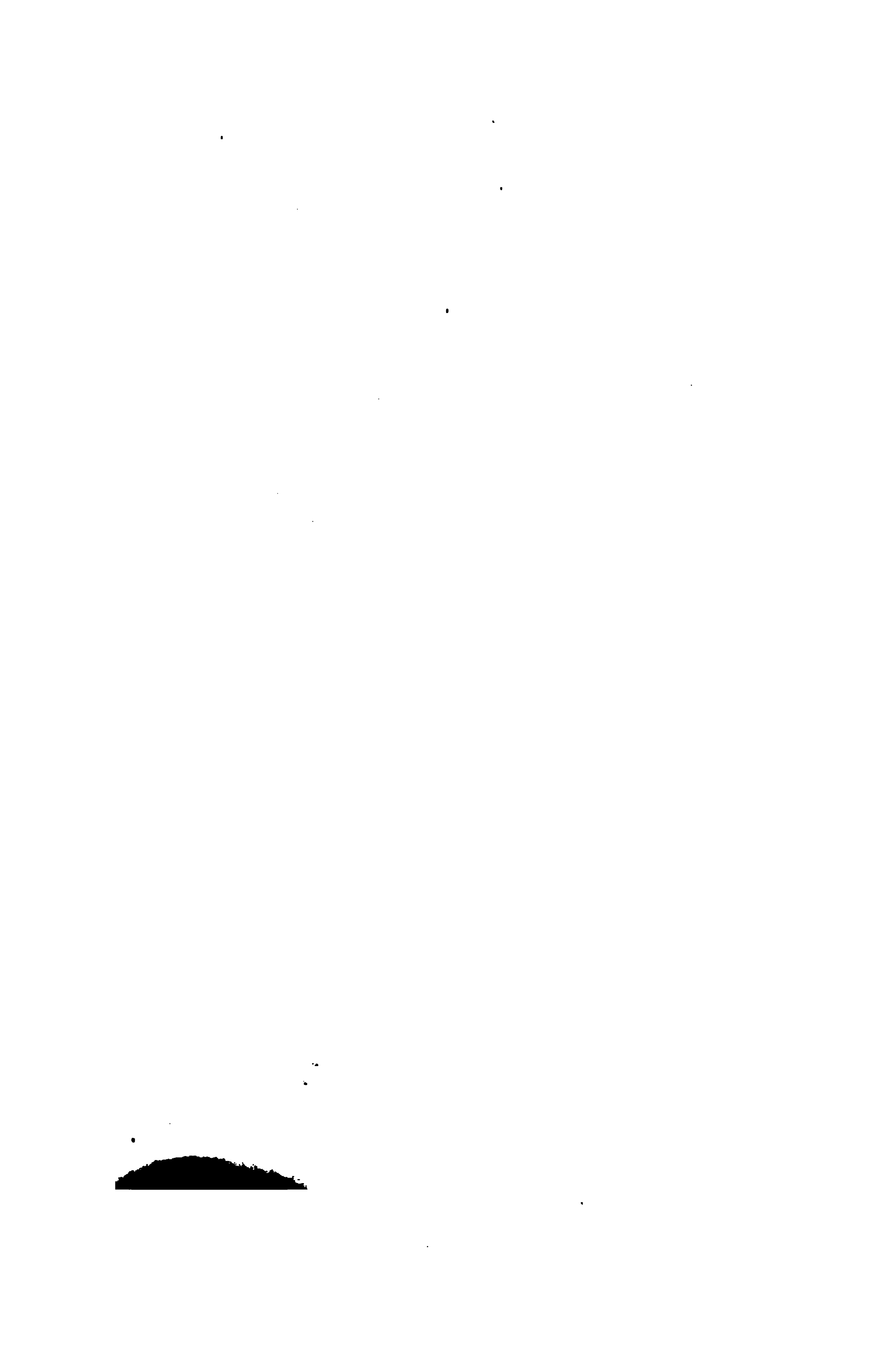



600038898%





LES

SAINTS LIEUX

I

SAINTS LIEUX

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMPAGNIE, RUE D'ERFURTH, 1.

LES

SAINTS LIEUX

PÈLERINAGE A JÉRUSALEM

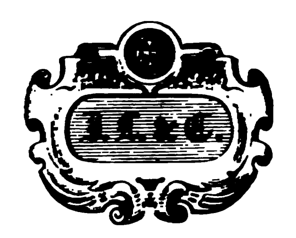
EN PASSANT

PAR L'AUTRICHE, LA HONGRIE, LA SLAVONIE, LES PROVINCES DANUBIENNES,
CONSTANTINOPLE, L'ARCHIPEL, LE LIBAN,
LA SYRIE, ALEXANDRIE, MALTE, LA SICILE ET MARSEILLE

PAR Mgr MISLIN

ABBÉ MITRÉ DE SAINTE-MARIE-DE-DEG EN HONGRIE,
CAMÉRIER SECRET DE SA SAINTETÉ PIE IX, CHANOINE DE LA CATHÉDRALE DE GROSSWARDEIN
MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

TOME PREMIER



PARIS

JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

29, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1858

Mon cher Monseigneur,

Je n'ai point tardé à déposer aux pieds du Saint-Père le magnifique exemplaire de votre intéressant ouvrage sur les Saints Lieux, dès qu'il m'a été remis. Non seulement Sa Sainteté a daigné exprimer de vive voix sa haute satisfaction en accueillant le fruit de vos utiles travaux; mais elle a voulu en même temps vous en donner une preuve encore plus manifeste et certaine, par la lettre ci-jointe qu'elle m'a chargé de vous remettre. C'est pour attendre ce précieux témoignage de la bienveillance du chef de l'Église à votre égard, que j'ai dû différer jusqu'à aujourd'hui de répondre à votre aimable lettre du 17 avril. Je suis sûr que vous saurez apprécier toute la valeur de la bonté du Souverain Pontife dans une occasion aussi honorable pour votre digne personne, où il se plaît à vous remercier de tout ce que vous opérez à la plus grande gloire de Dieu et de la sainte Église. Je suis heureux d'en avoir été l'intermédiaire.

Il me serait cependant impossible de vous exprimer toute la reconnaissance que de mon côté j'ai éprouvée en recevant un des plus beaux présents que j'aie reçus dans ma vie, et qui me rend toujours plus certain de l'affectueuse cordialité avec laquelle vous voulez bien vous souvenir de ma personne.

Agréez en cette circonstance, Monseigneur, que je vous renouvelle l'assurance des sentiments que je vous ai voués avec toute la sincérité de mon cœur.

Louis, Cardinal Altieri.

Rome, ce 7 juin 1851.

Monseigneur,

Depuis un mois environ j'ai reçu votre ouvrage sur la Palestine et les Lieux Saints, et je l'ai parcouru avec toute l'avidité et l'intérêt qu'il excite. Je ne saurais vous en faire dignement mes compliments et vous en témoigner assez mon admiration. Il n'y manque rien pour être le meilleur guide du pèlerin, du voyageur et du savant, que nous puissions désirer. Vous avez su vous rendre dans cet ouvrage, non-seulement agréable, mais utile en même temps à la science et à la religion. Je vais parler aux rédacteurs de la *Civiltà cattolica* pour tâcher de le faire apprécier comme

il mérite. Pour cela, il suffira de le faire connaître. Il serait fort à désirer qu'on en eût une traduction en italien, et j'espère qu'on l'aura aussitôt qu'on en connaîtra l'original.

Agréez, Monseigneur, la nouvelle assurance de mon sincère attachement, et les sentiments de ma parfaite considération,

Votre très-affectionné,

† Joseph,
Patriarche de Jérusalem.

Rome, le 10 mai 1851.

Monseigneur,

J'apprends avec un indicible plaisir que vous êtes sur le point de réimprimer votre ouvrage sur les Lieux Saints, ce livre que, jusqu'à présent, tout le monde s'accorde à trouver excellent et digne des plus beaux éloges sous tous les rapports. Outre le plaisir que me cause cette nouvelle, je me réjouis de pouvoir vous assurer que j'en éprouve une très-grande consolation, et j'ose demander à votre bonté ordinaire la permission d'en donner ici les motifs.

Notre demi-siècle a vu paraître dans toutes les langues de l'Europe une infinité d'ouvrages sur la Terre-Sainte. Plusieurs ont été écrits par des auteurs non catholiques ; d'autres par des catholiques, mais qui souvent ont été loin d'être aussi prudents qu'ils auraient dû, et ce qu'il y a encore de plus déplorable, c'est que presque tous les ouvrages les plus répandus ont été dictés par un esprit rationaliste souvent opposé aux divines Écritures et à cette suite des traditions chrétiennes de la Palestine, reçues et révérées par la piété de nos pères. Tout cela faisait sentir vivement le besoin d'une œuvre véritablement catholique qui confirmât la vérité des unes et des autres, et les gens de bien la désiraient depuis longtemps.

Par « les Saints Lieux » vous avez atteint ce but, Monseigneur, et satisfait à ce désir d'une manière surprenante. Et, tout en traitant avec égards et courtoisie les auteurs dignes de blâme, vous discutez les monuments et les faits avec sincérité, habileté et intelligence; de sorte que votre ouvrage a réjoui tous les vrais catholiques, sans blesser cependant ceux qui se montrent serviteurs plus obséquieux de la raison que de l'infaillibilité du catholicisme. Il en est bien ainsi, puisque d'un bout de l'Europe à l'autre, et dans d'autres contrées, tous les journaux, rationalistes ou non, en ont fait de magnifiques éloges. Depuis qu'il a paru, presque tous les voyageurs

qui viennent en Palestine, ou bien l'ont lu avant de venir, ou l'ont pris comme guide et manuel dans leur pèlerinage, et tous me l'ont grandement vanté. Autant que j'ai pu, j'en ai conseillé aussi l'acquisition et la lecture. Au moins, à présent, avons-nous quelque chose à donner aux pèlerins qui nous demandent un livre qui leur montre les lieux où s'est opérée la divine Rédemption.

Parmi un nombre infini d'ouvrages de ce genre, il semblait non-seulement difficile, mais même impossible de ne pas tomber dans les redites ordinaires. Surmontant toutes les difficultés, vous avez fait paraître un ouvrage neuf et original, et montré que le sujet n'était pas épuisé. L'érudition, qui, dans d'autres travaux, pourrait paraître une compilation nuisible au mérite de l'écrivain, donne au vôtre d'agréables ornements, et en même temps une augmentation de prix et de mérite.

Combien plaisent et la description du Liban et les réflexions sur les Maronites! Si ce peuple d'excellents catholiques, d'industrieux cultivateurs, savait de quelle manière vous avez parlé de lui, je suis convaincu qu'en entendant prononcer votre nom il n'aurait pour vous que des paroles de reconnaissance et de bénédiction. Le chapitre sur la *Mission protestante* à Jérusalem présente un intérêt tout particulier. Celui du Jourdain et de la mer Morte, écrit avec toutes les ressources des sciences naturelles et de l'histoire, est achevé sous tous les rapports. L'authenticité des Lieux Saints comme vous la prouvez ne peut être révoquée en doute que par un esprit mal disposé pour la vérité.

Le monachisme, gloire antique de la Palestine et de la Syrie, les différents ordres réguliers qui y travaillent actuellement, les principaux miracles bibliques et beaucoup de faits de l'histoire ecclésiastique ne pouvaient être mieux disculpés de ces préjugés que s'étaient plu à répandre certains auteurs, que je qualifie seulement d'impolis. Mais, pour ceux qui nous décrient, nous religieux de Saint-François, je puis de plus les traiter d'ingrats, puisqu'ils ont reçu de nous de nombreux services. Notre custodie de la Terre-Sainte, et l'ordre même tout entier, vous doivent une éternelle reconnaissance pour la générosité avec laquelle vous nous avez pleinement justifiés à la face du monde. C'est un témoignage que je me plais à vous rendre, et, au nom de tous mes confrères, je me déclare pour toujours votre obligé.

Tout bien considéré, les *Saints Lieux* peuvent être appelés *description*, *histoire* et *apologie*, d'un égal intérêt pour l'archéologue, le naturaliste, comme pour l'historien et le géographe[1]. La piété y a aussi une large

[1] Voir le rapport fait sur cet ouvrage à la Société de géographie de Paris, par M. Cortambert, secrétaire général de la commission centrale. *Bulletin de la Société*, 4e série, tome III, pages 530-565, et Discours de M. Malte-Brun *sur le progrès des sciences géographiques*, même ouvrage, 4e série, tome V, page 36.

part dans toutes ces réflexions éparses dans le cours de l'ouvrage, si opportunes, si sobres, et d'un si puissant encouragement à la pratique des plus nobles vertus de notre religion.

Si la première édition a eu un succès aussi grand qu'on pouvait le désirer, que dire de la seconde à laquelle, comme il est à présumer, vous aurez ajouté de nouvelles beautés? Je m'en imagine merveille, et je ne doute nullement qu'aussitôt qu'elle aura paru elle sera traduite en italien. J'en ferai alors provision d'un grand nombre d'exemplaires pour les répandre autant que possible. Nous qui nous trouvons sur les lieux, nous sommes à même d'apprécier votre ouvrage comme il le mérite et d'en connaître toute l'importance.

Voilà, Monseigneur, ce que je voulais vous dire sur les *Saints Lieux*. Je vous renouvelle mes compliments pour la seconde édition, et je vous prie de me maintenir toujours dans votre bonne grâce, à laquelle je me recommande humblement.

Je suis, Monseigneur, votre très-respectueux et très-affectionné serviteur,

F. Bernardino da Montefranco,
Custode de Terre-Sainte et Gardien du saint Sépulcre
de Notre Seigneur Jésus-Christ [1].

Jérusalem, le 24 septembre 1853.

[1] L'auteur de cette lettre est aujourd'hui général de l'ordre des Franciscains à Rome.

Au moment où il semblait que la monarchie autrichienne allait succomber, Dieu tenait en réserve un prince qu'il a formé pour l'exécution de ses desseins, et il l'a placé sur le trône d'une manière toute providentielle.

A peine l'empereur François-Joseph eut-il en main le pouvoir, qu'il convoqua les évêques de ses vastes États pour avoir leurs conseils sur les besoins de l'Église, et, le 18 avril 1850, il publia ces célèbres ordonnances qui ont rendu la liberté à l'Église, qui seront un éternel monument de sa piété et de sa sagesse, qui attireront sur lui les bénédictions du ciel, comme elles lui ont déjà acquis l'amour, la reconnaissance et les prières des catholiques de tout l'univers, et mérité ces éloges prononcés par le Vicaire de Jésus-Christ :

« Déjà, Vénérables Frères, a dit le Saint Père dans son allocution du 20 mai 1850, Nous vous avons fait part de la grande consolation qui Nous a été donnée au milieu de tant d'angoisses, lorsque Nous avons connu les décrets rendus par Notre très-cher Fils François-Joseph, empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie, roi de Bohême, décrets par lesquels, suivant les inspirations de sa piété, accomplissant Nos vœux et Nos demandes, les vœux et les demandes de Nos Vénérables Frères les évêques de son vaste empire, à la gloire de son nom, à la joie de tous les gens de bien, il a, de concert avec ses ministres, et d'un cœur ardent, assuré dans ses États la liberté si désirée de l'Église catholique. Une si grande action, si digne d'un prince catholique, mérite à cet illustre empereur et roi les louanges que Nous lui donnons en le félicitant ardemment dans le Seigneur. Nous nourrissons la douce espérance que ce prince si religieux, dans son zèle pour le bien de l'Église, voudra, en continuant son œuvre et en l'amenant à la perfection, mettre le comble à ses mérites. »

2° Les usurpations des Grecs dans la Terre-Sainte devenant de jour en jour plus audacieuses, il était temps d'essayer au



moins d'y mettre un terme. Le patriarche de Jérusalem, monseigneur Valerga, après avoir été témoin des pertes nombreuses que les catholiques ont faites en Palestine, et avoir gémi douloureusement sur la déplorable situation des Saints Lieux, est revenu en Europe avec le consul de France à Jérusalem, M. Botta, pour exciter les puissances catholiques à l'accomplissement d'un devoir sacré, et les conjurer de songer enfin à la terre sanctifiée par Jésus-Christ. Il se rendit d'abord auprès du Saint Père, puis il alla à Paris, où il arriva à la fin de 1849. Le gouvernement français a accueilli avec empressement la demande du zélé patriarche. Fort du droit des catholiques, et s'appuyant sur les traités que la Porte a conclus avec la France, traités qui garantissent aux catholiques la possession des sanctuaires de la Palestine, le gouvernement français a donné ordre à son ministre auprès de la Porte ottomane de réclamer le retour à l'état de choses qui existait à Jérusalem à l'époque des capitulations, et il a envoyé M. Botta à Constantinople afin de donner au général Aupick tous les renseignements nécessaires. Dans une cause purement catholique, mettant de côté toute exclusiveté, il a fait un appel aux puissances catholiques, sollicitant leurs concours, et faisant assez voir par là qu'en prenant en main les intérêts de la religion, il n'a en vue aucun avantage particulier, et qu'il n'agit qu'au nom et en faveur du catholicisme.

Tous les gouvernements ont répondu à cet appel.

Cette cause est encore pendante : espérons que le ciel lui donnera son appui.

Vienne, 5 janvier 1851.

Telle était la préface de la première édition de cet ouvrage; depuis que d'événements se sont accomplis!

Quant au premier point, les vœux du Saint Père ont été pleinement exaucés par la conclusion du concordat autrichien. Cet acte, qui suffirait seul à la gloire d'un règne, a été conclu par l'empereur François-Joseph I[er], le jour où il accomplissait sa vingt-cinquième année, le 18 août 1855.

A peine ce concordat fut-il publié qu'il reçut la double sanction qui est l'épreuve de toutes les grandes choses : la bénédiction des bons et la haine des méchants.

Dans tout l'univers, partout où il y a des cœurs catholiques capables de tressaillir aux joies de leur Mère, les enfants de l'Église ont béni le ciel en voyant le chef d'une antique et vaste monarchie donner au monde un si grand exemple d'équité et de sagesse.

Mais partout aussi où domine la puissance du mal des cris de fureur se sont fait entendre, des extravagances sans nombre ont été dites et commises.

Ce concordat, qui après une longue oppression rend la liberté à l'Église, qui cimente la paix entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, enlève-t-il des droits et des priviléges à ceux qui ne sont pas catholiques? Nullement. Ce traité conclu entre deux souverains indépendants et en des matières qui sont entièrement de leur ressort, en quoi peut-il blesser d'autres nations qui n'ont aucun droit d'immixtion ou de surveillance? En rien.

Pourquoi donc tant de rumeur en Angleterre, en Piémont, en Allemagne et jusqu'en Amérique?

Quand une pluie bienfaisante tombe sur le champ de mon voisin, je dois m'en réjouir, je puis même désirer pour le mien la même faveur; mais, si j'entre en colère, et si je blasphème contre mon frère et contre le ciel, je suis un insensé qui montre toute la perversité de mon cœur.

Il est des époques où l'on voit les préjugés, l'aveuglement, la haine, l'ignorance et toutes les mauvaises passions gagner des nations entières et s'étendre comme un immense débordement : on dirait que la vérité, la justice et les plus simples notions du bon sens vont disparaître à jamais sous une nouveau déluge universel. Ces époques d'aberration, qui sont fréquentes et périodiques dans quelques pays, sont les plus graves symptômes du mal qui les dévore.

Ceux qui ont pris part à cette grande agitation contre le concordat autrichien, ont-ils lu ce concordat? Il n'y en a pas un sur cent, il n'y en a pas un sur mille. S'ils l'avaient lu, l'auraient-ils compris? Si peu que des masses entraînées et ignorantes comprennent les hautes questions religieuses et sociales dont elles ne se sont jamais rendu compte; si peu qu'un malade en délire comprend l'efficacité des remèdes qu'on lui applique.

Les ennemis de l'Église et les ennemis de l'État ont seuls compris par instinct les avantages qui en résulteront pour l'une et pour l'autre; de là leur haine et leurs cris : ils ont donné le signal du mécontentement; ceux qui sont toujours prêts à se soulever contre tout ce qui est bien, qui n'attendent pour le faire que les occasions qu'on leur offre, ont obéi servilement.

Pour faire des dupes les chefs n'ont pas craint de se donner pour prophètes : ils ont donc ouvert la bouche et ils ont prophétisé : « Qu'on rétablirait en Autriche l'inquisition et les pénitences publiques; que les prêtres et les moines régiraient les

provinces et commanderaient les armées; qu'on forcerait les juifs à aller à la messe et les mécréants à confesse; que l'Autriche devait être enclavée dans les États Pontificaux et que son puissant empereur ne serait plus qu'un ablégat du pape; que le clergé autrichien et les évêques eux-mêmes allaient protester en masse, et qu'on ne verrait bientôt plus que troubles, soulèvements et confusions... »

Si l'agitation anticatholique et antiautrichienne était absurde à l'étranger, car il est absurde que le pape et l'empereur aient à rendre compte de leurs actes aux bourgeois de Londres ou de Berlin, comment qualifier l'opposition organisée dans l'intérieur?

La presse en Autriche est presque exclusivement dans les mains de gens qui ne sont pas catholiques, et les journaux étrangers qui y sont le plus répandus sont presque tous les organes des partis les plus hostiles à la religion : c'est encore là un déplorable symptôme d'une maladie qui éclatera en son temps, si on n'y porte remède. De là vient que les catholiques en Autriche ont appris ce qu'ils doivent penser du concordat dans des journaux rédigés par des protestants et par des juifs.

De plus les esprits façonnés par la législation de Joseph II n'ont pu comprendre si soudainement que l'administration des choses saintes n'est pas de la compétence d'un employé militaire ou civil : ils avaient pris goût à réglementer les sacristies; comme le concordat est établi sur d'autres principes, ils ont pris en haine le concordat.

Vient ensuite cette classe nombreuse d'*honnêtes gens paisibles* qui dans le cours de leur vie se sont aussi peu souciés des lois canoniques que des lois de Lycurgue et de Solon. Ils voient avec étonnement cette rumeur dont ils ne peuvent se rendre compte et croient faire preuve de sagesse en disant qu'un acte qui soulève tant de mécontentement doit être mauvais, et ils font chorus avec tous les autres.

Ce nom d'*Église*, qui est si doux aux oreilles d'un catholique, sonne fort mal aux oreilles de ceux qui ne le comprennent pas, qui ne le voient dans leurs lectures de tous les jours que commenté par ceux de fanatisme, d'intolérance, d'empiétements, d'obscurantisme, d'ultramontanisme; tous ces fantômes font frissonner bien des hommes qui se disent et qui se croient même catholiques : c'est la classe des ignorants grossie par l'armée des poltrons. Dites à ces gens-là qu'on a ouvert les portes de l'enfer, vous leur inspirerez moins de peur qu'en leur annonçant qu'on a rendu la liberté à l'Église : ils n'ont consenti à croire en Dieu qu'à la condition qu'il se soumette à n'avoir aucun organe de ses volontés.

Si après cela quelqu'un venait faire le discernement des boucs et des brebis, et mettait à gauche ces différentes sortes de pécheurs, on pourrait être effrayé du petit nombre qui resterait, si la sagesse était le partage du grand nombre. *Intrate per angustam portam : quia lata et spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam.* (Matth., VII, 14.)

L'Autriche avait grandement péché contre l'Église : non-seulement elle était responsable du mal qui se faisait chez elle, mais son exemple servait de prétexte à tous les gouvernements persécuteurs qui étaient heureux de pouvoir dire à leurs subordonnés catholiques : « De quoi vous plaignez-vous? nos lois en matières mixtes et religieuses sont calquées sur celles de l'Autriche! »

Grâce à Dieu ce mal a cessé : il a été généreusement, pieusement, solennellement réparé. Un tel exemple ne pouvait rester isolé. Aussi à peine est-il connu, que son effet se fait sentir d'un bout de l'Europe à l'autre : à Florence et à Naples, dans le grand-duché de Bade comme dans le royaume de Wurtemberg, en Espagne et en Portugal, on entre en relation avec le Saint-Siége pour négocier des concordats plus favorables qu'auparavant aux intérêts religieux. D'autres encore viendront s'a-

jouter à cette liste : tant est puissante l'action du bon exemple !

A l'intérieur, les journalistes qui vivent de mensonges ne se convertiront pas facilement ; les bureaucrates joséphistes, qui toute leur vie ont encensé une idole dans laquelle ils se complaisaient à se reconnaître eux-mêmes, ne conviendront pas de sitôt qu'ils n'ont jamais été que de faux oracles; mais tout cela fera son temps, car rien n'est durable que le vrai : ils passeront, l'Église reste ; c'est encore là un de ses priviléges, qui lui vaut bien des haines, celui d'enterrer tous ses ennemis.

Quant au second point, la revendication des sanctuaires enlevés par les Grecs, il a eu un tel retentissement, qu'il est devenu un des principaux événements de notre époque.

Reprenons succinctement les faits.

La France se fondant sur ses capitulations entama, au commencement de 1851, auprès de la Sublime Porte, des négociations afin d'obtenir la restitution des sanctuaires usurpés.

La plus ancienne de ces capitulations date de l'année 1535; c'est le traité de paix conclu entre François Ier et le sultan Suleïman.

L'article XXXIII est ainsi conçu :

« *Les religieux francs qui, suivant l'ancienne coutume, sont*
« *établis dedans et dehors de la ville de Jérusalem, dans l'église*
« *du Saint-Sépulcre, appelée Kamama, ne seront point inquiétés*
« *pour les lieux de visitation qu'ils habitent, et qui sont entre*
« *leurs mains de la manière dont ils y sont, sans qu'ils puissent*
« *être inquiétés à cet égard, non plus que par des prétentions*
« *d'impositions; et, s'il leur survenait quelques procès qui ne*
« *pût être décidé sur les lieux, il sera renvoyé à ma Sublime*
« *Porte.* »

Ces anciennes capitulations furent renouvelées et confirmées par celles de 1740, conclues entre Louis XV et le sultan Mahmoud Ier, dont voici l'article LXXXII :

« *Lorsque les endroits, dont les religieux dépendants de la*
« *France ont la possession et la jouissance à Jérusalem, ainsi*
« *qu'il en est fait mention dans les articles précédemment ac-*
« *cordés et actuellement renouvelés, auront besoin d'être réparés,*
« *pour prévenir la ruine à laquelle ils seraient exposés par la*
« *suite des temps, il sera permis d'accorder, à la réquisition de*
« *l'ambassadeur de France résidant à ma Porte de félicité,*
« *commandements pour que ces réparations soient faites d'une*
« *façon conforme aux tolérances de la justice; et les cadis, com-*
« *mandants et autres officiers, ne pourront mettre aucune sorte*
« *d'empêchement aux choses accordées par commandement. Et*
« *comme il est arrivé que nos officiers, sous prétexte que l'on*
« *avait fait des réparations secrètes dans les susdits lieux, y*
« *faisaient plusieurs visites dans l'année, et rançonnaient les*
« *religieux, nous voulons que de la part des pachas, cadis, com-*
« *mandants et autres officiers qui s'y trouvent, il ne soit fait*
« *qu'une visite par an dans l'église de l'endroit qu'ils nomment*
« *le Sépulcre de Jésus, de même que dans leurs autres églises et*
« *lieux de visitation. Les évêques et religieux dépendants de l'em-*
« *pereur de France, qui se trouvent dans mon empire, seront*
« *protégés tant qu'ils se tiendront dans les bornes de leur état,*
« *et personne ne pourra les empêcher d'exercer leur rit suivant*
« *leur usage, dans les églises qui sont entre leurs mains, de*
« *même que dans les autres lieux où ils habitent : et, lorsque nos*
« *sujets tributaires et les Français iront et viendront les uns*
« *chez les autres, pour ventes, achats et autres affaires, on ne*
« *pourra les molester contre les lois sacrées, pour cause de cette*
« *fréquentation*, etc... »

Il fallait une base aux négociations qui allaient s'ouvrir : l'ambassadeur de France, M. le marquis de Lavalette, dans une note qu'il adressa au divan, lui posa cette question :

« *S'il reconnaissait, ou non, le traité de* 1740*?* »

A une demande si nettement formulée il fallait une réponse précise. Il était impossible au divan d'avoir recours à ses tergiversations habituelles, il dut répondre *affirmativement.*

Dans ces capitulations les lieux de visitation, ou de pèlerinage, autrement dits *sanctuaires*, ne sont pas spécialement énumérés; le nombre de ces sanctuaires possédés, soit exclusivement par les catholiques, soit en commun avec d'autres, a changé selon le degré de sécurité et de protection qui leur a été accordé; il s'agissait donc de constater quel était l'état des choses à l'époque des capitulations. La France demanda la formation d'une commission mixte, qui devait être chargée d'examiner les documents.

Dans les contestations qui se sont élevées si fréquemment entre les Grecs et les Latins au sujet de la possession de ces sanctuaires, il a été rendu tant de jugements contradictoires par le tribunal de Jérusalem, par les pachas et par la Sublime Porte, que celle-ci devait de beaucoup préférer un arrangement de circonstance à un examen général de sa conduite; elle ne put cependant refuser une demande dont l'équité est si évidente.

Les Grecs avaient un intérêt non moins puissant que les Turcs de se soustraire à une révision qui pouvait, *qui devait*, révéler bien des usurpations. Ils prirent part néanmoins aux travaux de cette commission, en attendant l'événement qui allait les rendre inutiles.

La commission se réunit le 15 juillet 1852; elle était composée de l'archi-chancelier, du patriarche grec et des commissaires de la Porte et de la France.

Si les sanctuaires possédés par les catholiques ne sont pas énumérés dans les capitulations, ils le sont en partie dans un *bérat* ou diplôme obtenu en 1690, sous le règne de Séleïman II. La France, en produisant ce bérat, exigea la restitution des sanctuaires qui y sont désignés. Mais les Grecs produisirent des fir-

mans qui leur accordaient la possession de ces mêmes sanctuaires.

Comme ces documents n'avaient pas la valeur d'un traité, la France les rejeta parce que ceux qui étaient antérieurs à la capitulation de 1740 avaient été annulés par elle, et que ceux qui étaient postérieurs et qui lui étaient contraires n'avaient aucune validité.

C'est alors qu'arriva à Constantinople la lettre de l'empereur Nicolas au sultan, qui eut pour effet immédiat de dissoudre la commission d'enquête au milieu de ses travaux, et pour résultat définitif de laisser la question dans ce dédale inextricable de prétentions et de sentences contradictoires, d'où tant de monde est intéressé à ce qu'elle ne sorte jamais.

La Russie, comme puissance politique, n'avait rien à voir dans un débat où l'on discutait la valeur d'anciens documents qui lui étaient tout à fait étrangers. Au point de vue religieux, l'empereur Nicolas pouvait s'intéresser à une enquête importante pour lui et ses coreligionnaires, comme on le fait pour un procès dans lequel de graves intérêts sont engagés; mais quel droit avait-il d'intervenir, et d'intervenir d'une manière si étrange?

Par sa lettre au sultan, l'empereur Nicolas demandait que les priviléges des Grecs à Jérusalem fussent maintenus, et il faisait un crime aux ministres ottomans d'avoir reconnu un traité dont l'interprétation pouvait amener le changement du *statu quo*.

Cette lettre, comme constatation des usurpations des Grecs, aura à l'avenir une portée aussi grande qu'aurait pu l'avoir un jugement arbitral de la commission : ces craintes sont un aveu; car, lorsqu'on a confiance dans son bon droit, on laisse un libre cours aux recherches qui doivent le mettre dans tout son jour.

La lettre de l'empereur de Russie est un événement non moins grave que le passage du Pruth par ses armées; si celui-

ci a été une violation des traités, l'autre a été la première manifestation qu'on ne voulait pas les reconnaître. L'intervention de la Russie touchant l'interprétation éventuelle d'un traité conclu entre la France et la Porte, les reproches adressés à un souverain indépendant pour avoir reconnu les engagements contractés par ses prédécesseurs envers une autre puissance, sont des prétentions tellement nouvelles, sont des actes de prépotence tellement exorbitants, qu'ils donnent la mesure de la position que la Russie s'était faite, ou croyait s'être faite à Constantinople, et justifient toutes les craintes qu'on avait conçues depuis longtemps à cet égard.

Il est à remarquer que c'est en lui faisant un crime d'avoir reconnu la validité d'un traité, que la Russie voulait contraindre la Porte à la conclusion d'un traité pareil.

La commission mixte étant dissoute, elle fut remplacée par une autre composée exclusivement d'ulémas et de fonctionnaires ottomans. C'est assez dire qu'il ne s'agissait plus d'examiner la valeur des traités, mais de trouver des accommodements : la question de droit était écartée, il fallait avoir recours à des expédients pour se tirer d'une position difficile; la Porte en cela a toujours été fort habile.

On le voit, la lettre avait produit son effet.

Les sanctuaires et autres lieux réclamés par les catholiques sont les suivants :

1. Le monument du Saint-Sépulcre;
2. La grande coupole qui le surmonte;
3. La pierre de l'Onction;
4. L'emplacement des tombeaux des rois francs au pied du Calvaire;
5. La possession mixte de l'autel du Calvaire, où fut plantée la croix du Sauveur;
6. Les sept arceaux de la Vierge;

7. Le tombeau de la sainte Vierge et l'église qui le renferme;

8. La grande église de Bethléem et les jardins qui en dépendent.

Outre ces sanctuaires enlevés par les Grecs, il en est d'autres qui l'ont été par les Turcs, ce sont :

9. Le Cénacle, sur le mont Sion;

10. L'église de la Présentation;

11. L'église de l'Ascension, sur la montagne des Oliviers;

12. L'église de Sainte-Anne, près de la porte de Saint-Étienne[1];

13. L'église de Sainte-Marie-Madeleine;

14. Le tombeau de saint Lazare à Béthanie, et une foule d'autres.

Les usurpations des Turcs sont assez anciennes; mais la plupart de celles des Grecs sont tellement flagrantes, que plusieurs des sanctuaires réclamés étaient encore exclusivement entre les mains de nos religieux à l'époque de l'incendie de 1808.

On conçoit donc l'insistance des Grecs à demander le maintien du *statu quo*, c'est-à-dire l'approbation et la sanction données à toutes les spoliations commises pendant un siècle. Ceux-là mêmes qui abusaient le plus du terme *ab antiquo* ne voulaient pourtant qu'une chose, la tranquille possession de tout ce qu'ils avaient pris récemment, c'est-à-dire le *statu quo* de 1840!

La commission musulmane entra parfaitement dans ces vues : elle fit sonner bien haut les mots de convenance et de tolérance; elle offrit un peu aux uns et un peu aux autres, donna des compensations, confia des clefs inutiles, se chargea de faire réparer par le sultan la grande coupole de Jérusalem et de replacer l'étoile de Bethléem, et parla beaucoup de la souveraine justice du sultan.

[1] Cette église a été récemment cédée à la France.

La décision de la commission, approuvée par la Porte, fut communiquée à l'ambassade de France et à la mission de Russie, *qui l'acceptèrent.*

C'est là cet arrangement qui a été conclu, comme on l'a dit, « *à la satisfaction de tout le monde* » officiel. Ce qui est certain, c'est qu'il a profondément affligé les catholiques, dont les droits étaient de nouveau solennellement *méconnus.*

En somme, c'était le *statu quo* réclamé par l'empereur Nicolas, sauf la permission donnée aux catholiques de célébrer leurs offices au tombeau de la sainte Vierge dans des conditions inacceptables, puis l'autorisation accordée en retour aux Grecs de célébrer les leurs dans l'intérieur de l'église de l'Ascension, et enfin *une clef* de l'église de Bethléem remise aux Franciscains au lieu de l'église elle-même.

Ces différentes stipulations se trouvent consignées dans la réponse du sultan à l'empereur de Russie, et dans le firman du 10 février 1852.

On a cru avoir paré habilement à toutes les difficultés, et il s'en présenta une fort grande dès le début. Ce firman répondait si peu aux demandes des catholiques, que la Porte, pour ménager la susceptibilité de la France, avait ordonné au commissaire qu'elle envoya à Jérusalem, pour mettre ce firman à exécution, de n'en pas faire la lecture solennelle selon l'usage, mais de l'enregistrer simplement au tribunal local.

Mais le patriarche et le consul russe furent bien loin de se contenter d'une victoire clandestine; ils exigèrent une publication solennelle, et elle eut lieu, malgré la promesse contraire faite à la France.

Cette insistance de la part du patriarche et du consul, concertée avec le gouvernement, prouve du reste combien les Grecs étaient satisfaits de ce firman; mais ce n'était qu'un premier point obtenu, il en fallait un autre d'une plus grande importance encore.

La conduite tenue par la Porte en cette occasion fut qualifiée, dans tous les documents officiels émanés de Saint-Pétersbourg, de *grave injure* faite... à la Russie!

A ce dernier nom, chacun serait tenté d'en substituer un autre; mais, comme alors la Russie avait décidé *à priori* qu'il fallait une réparation, nécessairement on devait imaginer une offense.

Un mot bien grave avait été prononcé durant ces débats; ce mot, qui résume toute la question, et qui explique les événements qui vont suivre, avait blessé au vif l'empereur de Russie. Ce mot, le voici :

La France a un TRAITÉ, *et la Russie n'en a pas*[1].

[1] Je ferai remarquer ici que la France n'est pas la seule puissance catholique qui a des traités avec la Porte concernant la protection des sanctuaires et des religieux de Terre Sainte. L'Autriche, notamment, a conclu avec la Turquie dans le même but les traités de Carlowitz, le 26 janvier 1699, celui de Passarowitz, le 21 juillet 1718, celui de Belgrade, le 18 septembre 1739, celui de Sistow, le 4 août 1791, etc. Voici, entre autres, la teneur de l'art. XIII du traité de Carlowitz.

In Nomine Sanctissimæ et Individuæ Trinitatis, etc.
Instrumentum Pacis
Inter Ser. et Pot. Pr. Leopoldum II et Sultanum Mustaffa Han conclusæ.

« Art. XIII. Pro religiosis ac religionis christianæ exercitio juxta ritum romano catholicæ Ecclesiæ, quæcumque præcedentes glorisissimi Ottomanorum imperatores in regnis suis, sive per antecedentes sacras Capitulationes, sive per signa imperialia, sive per edicta, et mandata specialia favorabiliter concesserunt, ea omnia Serenissimus et Potentissimus Ottomanorum imperator inposterum etiam observanda confirmabit, ita ut ecclesias suas præfati religiosi reparare, atque resarcire possint, functiones suas ab antiquo consuetas exerceant; et nemini permissum sit contra sacras Capitulationes, et contra leges divinas aliquo genere molestiæ, aut pecuniariæ petitionis eosdem religiosos cujuscunque ordinis, et conditionis afficere, sed consueta Imperatoris pietate gaudeant et fruantur.

« Præterea Serenissimi et Potentissimi Rom. Imperatoris solemni ad fulgidam Portam legato licitum sit, commissa sibi circa religionem et loca Christianæ visitationis in sancta civitate Jerusalem existentia exponere, atque instantias suas ad imper. solium afferre. »

C'est en s'appuyant sur ces traités que le chargé d'affaires d'Autriche à Constantinople, par une note adressée à Aali-Pacha, sous la date du 5 février 1851, s'est joint au ministre plénipotentiaire de France pour obtenir la restitution des sanctuaires usurpés.

C'était là la véritable offense; mais elle avait trois siècles de date.

On connaissait à Pétersbourg la valeur douteuse et éphémère des firmans; un engagement solennel, international, diplomatique, un *séned* ou traité, en un mot, qui aurait établi les droits des Grecs sur les sanctuaires successivement usurpés et accordés à la Russie, si jeune dans cette ancienne question des Lieux Saints, une espèce de protectorat sur l'Église orientale, un droit d'immixtion dans les affaires religieuses d'une partie si considérable des sujets du sultan, agrandissement d'influence bien plus important qu'un agrandissement de territoire, était devenu l'objet de l'ambition de la Russie; croyant le moment favorable, elle envoya le prince Menschikoff à Constantinople « *afin de vérifier ce que la Russie pouvait oser*; » il y arriva le 28 février 1853, et il osa beaucoup.

Deux ministères tombèrent successivement devant les allures et les prétentions de l'ambassadeur très-extraordinaire de la Russie, deux nouveaux firmans *explicatifs?* du premier furent vainement accordés. Élevant tout à coup son maître à la dignité de chef de l'Église grecque dans tout l'Orient, il exigea pour cette Église des garanties solides et inviolables pour l'avenir en réparation de la *grave offense* commise envers l'empereur.

La logique du prince était grandement en défaut; car, si la grave offense a été faite à l'empereur de Russie, c'est aussi à lui qu'on devait une réparation, et non à l'Église orientale. Combien cette identification décèle les vues secrètes de la Russie!

La grave offense n'a d'abord été désignée que par des reproches adressés aux ministres de la Porte : on leur reprochait *leur duplicité, leur conduite fallacieuse, leur manque d'égards envers l'empereur.*

Plus tard, dans une lettre du comte de Nesselrode, le plus grand des griefs, pour lequel on ne craignait pas de provoquer



une guerre européenne, se trouve nommément énoncé : *c'est la remise d'une des clefs de l'église de Bethléem aux catholiques*[1].

Si c'est là la plus grande infraction faite aux firmans, on peut juger ce que sont les autres.

Cependant le jour même, le 5 mai 1853, où le prince Menschikoff recevait communication des deux firmans explicatifs par lesquels la Sublime Porte s'empressait de le rassurer sur la portée du firman du 10 février, il envoya à Reschid-pacha, alors ministre des affaires étrangères, le célèbre projet de séned en six articles, qui dévoilait enfin toutes les prétentions de la Russie.

Le sultan voulait bien renouveler les priviléges et immunités de l'Église grecque, et il l'a fait, le 6 juin suivant, de manière à obtenir les actions de grâce du véritable chef de cette Église, le patriarche de Constantinople; mais il ne voulait pas accorder

[1] A Bethléem, pour pénétrer dans le couvent des Franciscains, on passe d'abord par la grande porte de la basilique, on traverse une partie de cette église, qui est tout à fait abandonnée, puis on entre dans le couvent par une petite porte dont la clef a toujours été dans les mains des Franciscains : les Grecs ont celle de la grande porte extérieure. Il est évident que, si la grande porte est fermée, il est impossible aux Latins de faire usage de la petite. C'est pour obvier à cet inconvénient que le firman du 10 février 1852, s'en référant à un autre de l'année 1757, autorise les Latins à avoir une clef de la grande porte pour avoir le passage libre à travers la basilique sans dépendre des Grecs. A Saint-Pétersbourg, on a feint de croire que le firman du 10 février n'accordait aux Latins que le droit d'avoir une clef de la petite porte, faveur qu'ils n'ont pas réclamée assurément, puisqu'ils l'avaient; mais on leur a accordé la clef de la grande porte qu'ils n'avaient plus. C'est au sujet de la remise de cette clef que le comte de Nesselrode a écrit les étranges paroles qu'on va lire : « L'infraction la plus flagrante a été la remise aux mains du patriarche latin de la clef de la porte principale de l'église de Bethléem. Cette remise était contraire aux termes précis du firman..... » (*Circulaire du 11 juin* 1853.) Les termes du firman sont ceux-ci : « Art. III. Ainsi que les Grecs, les *Latins* et les Arméniens avaient autrefois reçu une clef des deux portes du nord et du sud-est de ladite grotte de la Nativité, *ainsi que de l'une des portes de l'église* où elle est située; cette disposition..... *doit être maintenue...* »

Quel sentiment pénible on éprouve en faisant ces rapprochements!

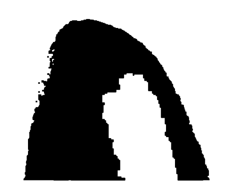
Les portes dont il est question ici sont indiquées sur la planche 2 du III[e] volume comme suit : une porte principale de l'église; deux portes des Arméniens; six petites portes des Franciscains.

réparation de la *grave offens*

La logique du prince étai
grave offense a été faite à l'
lui qu'on devait une répara
Combien cette identificatio
Russie !

La grave offense n'a d'
proches adressés aux mini
leur duplicité, leur condu
envers l'empereur ;

Plus tard, dans une l
grand des griefs, pour l



à un souverain temporel étranger, voisin puissant et réputé ambitieux, le droit de s'immiscer de la religion de onze millions de ses sujets.

Le projet de séned fut rejeté par la note du 10 mai 1853.

Après différents essais d'entente qui demeurèrent infructueux, le prince Menschikoff adressa de Buyukdéré, le 18 du même mois, sa réponse au ministre des affaires étrangères, en lui déclarant qu'il considérait sa mission comme terminée, qu'il quitterait Constantinople avec tout le personnel de la légation russe, et qu'à l'avenir son gouvernement chercherait la garantie du culte gréco-russe *dans son propre pouvoir*.

Le prince s'embarqua trois jours après en envoyant une dernière protestation à la Sublime Porte.

On apprit en même temps à Constantinople que la Russie faisait de grands préparatifs militaires par terre et par mer, sur les points voisins de l'empire ottoman; le gouvernement sentit la nécessité de se mettre sur le pied de défense, et en informa les représentants des puissances étrangères, en leur donnant les motifs de sa conduite par la note officielle du 26 mai.

Jusque-là il est probable que personne, pas même la Russie, n'avait songé sérieusement à la guerre; personne d'ailleurs n'était prêt. La Russie, habituée à faire trembler le divan, croyait cette fois encore tout obtenir par intimidation, et elle obtint tout en effet, excepté la suprématie religieuse; et cela encore, elle l'eût obtenu sans l'entente qui s'établit entre les grandes puissances, entente qu'elle avait cru impossible.

Le 31 mai, le comte de Nesselrode écrivit à Reschid-pacha en l'informant que l'empereur Nicolas n'avait pu qu'approuver pleinement la conduite du prince Menschikoff; que les troupes de Sa Majesté recevraient l'ordre de passer la frontière de l'empire pour avoir des garanties matérielles entre les mains.

Il y avait longtemps qu'on n'avait fait un appel si peu voilé

au droit du plus fort. Prendre comme gage des provinces à son voisin plus faible pour le forcer de souscrire un traité qu'il croit désavantageux, c'était une prétention trop contraire au droit des gens pour ne pas froisser l'opinion de tous ceux qui ont conservé des sentiments d'équité.

La Turquie était menacée dans son indépendance.

La *Question des Lieux Saints* se trouva transformée dans celle-ci, qui n'est plus de mon sujet : *Intégrité de l'empire ottoman*, et le 3 juillet 1853 un corps d'armée russe passa le Pruth sous le commandement du prince Gortschakoff.

Après deux mémorables campagnes qui s'effaceront aussi peu de la mémoire des peuples de l'Orient que celles de Cyrus et d'Alexandre; après le siége d'une ville qui deviendrait plus célèbre que celui de la ville de Troie, si un digne émule d'Homère chantait un jour ses glorieux combats[1], mais où l'on verrait intervenir, au lieu des divinités fabuleuses et malséantes de l'antiquité païenne, les anges de la terre, les héroïnes de la charité chrétienne[2]; après les négociations infructueuses de Vienne, la paix a été signée à Paris le 30 mars 1856.

Quand on a suivi attentivement cette phase de la grande question orientale dans son origine et dans ses développements, et quand ensuite on lit les protocoles du congrès de Paris, on s'écrie avec étonnement : *Et la question des Lieux Saints!*

Cette question, en effet, n'y a pas été traitée; nulle mention n'a été faite des sanctuaires de la Palestine... On a longuement parlé des principautés danubiennes et des frontières de la Bes-

[1] Cent cinquante auteurs ont déjà essayé leur lyre sur un tel sujet pour obtenir la palme proposée par l'Académie française; mais, dans ce nombre, l'Académie n'a pu découvrir un seul poëte et a dû prononcer l'ajournement du concours.

[2] Deux cents sœurs de charité ont été envoyées en Turquie à la suite des armées, trente-deux y sont mortes.

sarabie, de la navigation du Danube et de la mer Noire, de la ville de Bolgrade et même de Monaco; mais personne n'a plus songé à Jérusalem et au saint sépulcre! Le représentant d'une puissance qui semble n'avoir voulu contribuer à éteindre l'incendie qui dévorait l'Orient que pour y prendre un tison ardent et en embraser l'Italie, a profité de la seule occasion qu'on lui a imprudemment offerte de se faire entendre dans une assemblée respectable pour insulter au pape et à la papauté. On s'attendait peu à cette nouvelle transformation de la question des Lieux Saints.

Nous sommes trop encore au milieu de tous ces événements pour pouvoir dire tout ce que ces circonstances ont d'affligeant et de significatif.

Puisque les hommes se sont estimés trop petits pour aborder une question si grande et si sainte, attendons avec confiance qu'il plaise à Dieu de la régler lui-même.

Les anciens traités conclus entre la Porte et les puissances chrétiennes commençaient par ces mots : *Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité*[1]; celui de Paris commence par ceux-ci : *Au nom du Dieu tout-puissant*, parce qu'on a voulu avoir une formule sous laquelle des musulmans et des chrétiens pussent sans scrupule apposer leur signature. Est-ce au sultan Abdul-Medjid qu'on a fait le sacrifice de la Sainte-Trinité? Mais ses plus glorieux prédécesseurs ne s'étaient pas refusés à signer les anciens traités! Il serait douloureux de constater qu'après tant d'années de progrès, lorsque des plénipotentiaires chrétiens et musulmans se retrouvent en présence, ce sont les premiers qui sont obligés de faire des concessions religieuses que ceux-ci n'osaient pas exiger aux plus beaux temps de leur puissance et de leur fanatisme.

De telles dispositions ne sont pas en effet celles que les ca-

[1] Voyez les traités de Carlowitz, de Passarowitz, etc., que j'ai cités plus haut.

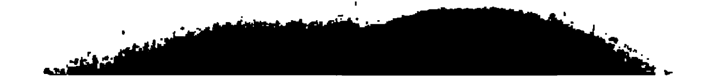
tholiques pouvaient désirer dans les hommes chargés de la défense de leurs intérêts : quand Dieu aura pitié de nous, il leur inspirera d'autres sentiments, ou il défendra lui-même notre cause. C'est alors que sera définitivement réglée la question orientale. Dans la question du Saint-Sépulcre se trouve l'avenir du monde, et on n'a pas craint de l'appeler *une question de sacristie*, avec toute l'interprétation malveillante qu'on lui donne.

Quant à l'avenir de la Turquie, nous nous laissons étrangement abuser. On a tant parlé de civilisation et de réformes, d'abolition de l'esclavage, de libertés accordées aux chrétiens, etc., qu'on se figure que les Turcs, *admis dans la grande famille européenne*, vont se dépouiller de leur barbarie, et que bientôt ils marcheront de pair avec les nations les plus avancées de l'Europe. Combien de réformes n'ont-ils déjà pas subies depuis un siècle, notamment sous Sélim III et Mahomet II ! et chacune de ces réformes, comme celles de la dernière période du Bas-Empire, a toujours eu pour résultat immédiat un dépérissement plus profond.

A quelle puérilité n'a-t-on pas eu recours? On a couvert de croix et d'images de saints la poitrine du sultan et des hauts et bas dignitaires du divan, vieux musulmans et renégats, qui, par compensation, ont orné celle des chrétiens du croissant de Mahomet; on a obligé le successeur des califes à assister aux bals de nos ambassadeurs; on a raccourci le costume des Turcs, on leur a fourni des chanteurs italiens et des professeurs en tous genres, on les a inondés de projets de banque, de chemins fer, de traités de commerce, et la diplomatie les a pressurés en tous sens. Si les Turcs étaient plus gais, ils pourraient s'amuser aux dépens de tous ces médecins non-consultés qui arrivent chacun avec sa recette infaillible; tandis que tout cet empressement n'a pour but que de les empêcher de mourir.. dans les bras des autres.

Une seule chose peut civiliser les Turcs, c'est l'Évangile : personne ne songe à le leur donner, et les Turcs n'en veulent point. La disposition des cœurs est dans les mains de la Providence, qui seule connaît l'avenir; mais, humainement parlant, les musulmans ne se convertiront pas. Loin de là; n'avons-nous pas depuis quelques années la douleur et la honte de voir que le nombre des chrétiens qui embrassent l'islamisme dépasse de beaucoup celui des musulmans qui deviennent chrétiens, sans que ces renégats aient même pour motif la coercition, comme durant la guerre de l'indépendance de la Grèce? ils ne tombent dans cet avilissement que par la corruption de leurs idées et de leur cœur.

Avec le Coran les Turcs seront toujours des barbares. Momentanément ils se plient aux circontances; quand le danger est passé, leur fanatisme revient plus violent que jamais. Qu'est-ce qui aurait dû les toucher plus que la mort héroïque de ces soldats, plus intrépides encore devant un fléau destructeur que devant des armées ennemies? Les croix placées sur la tombe des soldats français au cimetière de Gallipoli ont été profanées; des réclamations adressées à Constantinople ont eu pour résultat des profanations nouvelles. Tandis que les armées chrétiennes se battaient en Crimée, on emprisonnait à Candie, peut-être pour les laisser mourir de faim, d'anciens chrétiens, qui avaient été forcés en 1821 d'embrasser l'islamisme, et qui, croyant le moment favorable de professer publiquement la religion qu'ils n'avaient jamais reniée dans leur cœur, étaient retournés dans les églises. Je me suis trouvé dans le cas de faire des représentations si pressantes au gouverneur général de l'île, que, dans la crainte d'être désavoué et puni à Constantinople, ou d'être maltraité, dénoncé par les musulmans de Candie, qui ne manqueraient pas d'exciter des troubles, il prenait l'attitude d'un suppliant, me priait d'avoir pitié de lui et promettait d'user de tous les ménagements possibles envers ses



prisonniers. — Ailleurs je voyais aborder des cargaisons de nègres, arrachés à leurs parents, à leur pays, pour être vendus comme des animaux, dans le temps qu'on parlait le plus en Europe de l'abolition de l'esclavage[1]. Qu'on ne s'en prenne pas au gouvernement seulement, il est impuissant pour réprimer de tels actes : il lui faudrait des forces armées dans chaque village; puis ces soldats seraient les premiers à soutenir les dévastations et les cruautés. C'est un état de choses désespéré, la régénération de la Turquie n'est qu'un leurre; toutes les réformes ne sont que ces derniers remèdes à l'efficacité desquels personne ne croit, qu'on fait prendre à un malade expirant.

Une illusion plus grave encore dans laquelle nous sommes, c'est que nous nous imaginons que la Russie a perdu son influence en Orient par la dernière guerre. Ses armées avaient pris trop brusquement le chemin de Constantinople; une coalition crue impossible, et qui effectivement n'a pas duré longtemps, les a repoussées, il est vrai, en faisant d'immenses sacrifices qu'on ne sera pas souvent disposé à renouveler. Mais ensuite ce sont les idées russes qui se sont mises en campagne, et elles sont arrivées très-vite sur les rives du Bosphore en passant par Berlin, par Francfort, par Paris, par l'Italie, par la Grèce et cent autres lieux, et elles y sont plus puissantes qu'auparavant. Jamais la Russie ne se désistera de ses prétentions sur l'Orient. La religion est l'instrument de son ambition, et elle s'en sert habilement. La Russie, comme État, et État très-moderne, est séparée par un abîme de cet antique Orient qui touche aux premiers temps. Elle s'est rattachée à ce vieux monde par son système religieux de création toute moderne, qu'elle à eu le talent de faire croire ancien en l'identifiant à ce schisme grec dont, en d'autre temps et aussi par ambition, elle s'était séparée. Les Grecs, comme ces plantes qui tournent avec

[1] Voyez ci-après page 104.

le soleil, se sont détachés de Rome quand les empereurs se furent consolidés à Constantinople; maintenant que leur chef spirituel n'est plus qu'un employé du sultan, employé révocable et souvent révoqué, ils tournent leurs regards vers le nouvel empire qui se consolide au Nord. Le soleil des Grecs, c'est l'éclat de la puissance temporelle : c'est la politique qui a fait le schisme, le schisme suit sa pente naturelle en allant se mettre aux pieds des czars moscovites. Il y a attraction de part et d'autre, parce qu'il y a identité d'intérêt : la religion grecque a besoin d'un bras de chair qui la soutienne, les czars ont besoin d'un prestige religieux pour se maintenir et s'étendre : comme ces éléments destructeurs qu'une force violente pousse l'un contre l'autre, ils ne se réuniront que par une explosion qui fera trembler l'Europe.

Le clergé grec dans le royaume, dans les îles et dans tout l'empire ottoman, stipendié de toutes façons par la Russie, lui est entièrement dévoué. La Russie s'est emparée d'une grande partie de l'Allemagne par des mariages habilement calculés et par des distinctions honorifiques répandues avec la plus grande profusion; elle s'est emparée de l'Orient par sa munificence aux établissements religieux et en se posant comme la protectrice de la croix contre le croissant. Elle cache son ambition sous un faux zèle religieux; toutes les proclamations de ses armées envahissantes ne parlaient naguère que de la mission *sainte* qu'elle avait à remplir, de la guerre *sainte* qu'elle allait faire aux infidèles pour défendre la religion orthodoxe menacée. Les Grecs disséminés, perdus, oubliés dans ce vaste Orient, habitués pendant des siècles à regarder les Turcs comme leurs oppresseurs, ne voyant arriver de secours réel de nulle part, sont naturellement disposés à prêter l'oreille à ces émissaires chargés de dons et de promesses, qui leur montrent le czar comme le vengeur de tous leurs griefs, et leur disent de compter en toutes choses sur la *sainte* Russie.



C'est là un des plus grands dangers que court l'Europe; ce sont là les ennemis les plus actifs de la religion catholique en Orient; c'est là la phase dans laquelle nous nous trouvons... que Dieu nous aide à en sortir heureusement, car les hommes l'ont singulièrement compromise!

Sur le sol malheureux de Jérusalem, tout le monde a des torts à se reprocher. Les nations catholiques, après avoir si longtemps oublié les lieux de notre rédemption, semblent vouloir enfin sortir de leur apathie. Si les gouvernements n'ont pas voulu porter cette question devant les conseils de l'Europe, ils s'en occupent du moins individuellement, mais il en résulte un nouveau mal. De même que les rivalités des puissances chrétiennes à Constantinople sont le seul soutien de l'empire ottoman, de même le défaut d'entente des puissances catholiques à Jérusalem est la seule cause de nos pertes et de nos humiliations. Personne ne semble avoir à cœur les intérêts catholiques à Jérusalem : on y est Français, Espagnols, Autrichiens, etc.; on y soutient des intérêts particuliers ou nationaux, mêlés parfois à des questions religieuses. Les représentants de ces puissances, au lieu d'être unis pour arrêter d'injustes empiétements, faire réparer des avanies et travailler en commun au succès de nos missions, se font la guerre entre eux; chacun veut avoir sa *petite église* à gouverner : peu leur importent les tombeaux du Christ ou de la Vierge s'ils ne sont sous leur protection exclusive! Ils ont d'ailleurs des questions de nationalité à faire naître et à soutenir pour se faire valoir auprès de leurs gouvernements, des questions de pavillons, d'étiquette, de fauteuils et de préséance à défendre pour se rehausser devant les étrangers et les nationaux, là où un Dieu a été traîné dans la poussière et couvert d'ignominie.... Ils semblent avoir la mission de susciter des embarras à tout le monde, de paralyser les bonnes intentions, et de troubler la dévotion des pèlerins qui étaient venus pour s'édifier et non pour être initiés à toutes

ces intrigues. Cela est pénible à dire, mais cela est vrai.

Au nom du ciel, qu'on mette fin à ce déplorable état de choses. Qu'on envoie comme consuls à Jérusalem des hommes de foi, des hommes de paix, des catholiques enfin qui agissent catholiquement. Que les difficultés qui existent malheureusement, que celles qui peuvent survenir soient traitées de gouvernement à gouvernement, de concert avec le Saint-Siége; qu'on fasse cesser tous ces débats sur les lieux où les questions les plus simples sont dénaturées, où elles sont envenimées avec un acharnement scandaleux aux grands applaudissements de tous nos ennemis. Soyons catholiques *et catholiques avant tout;* cela ne nous empêchera pas d'être bons Français et Autrichiens, bons Espagnols, Italiens ou Portugais.

Assurément aucun nom propre ne se trouve au fond de ma pensée; c'est une situation que je caractérise, et non un blâme que je jette sur les personnes : elles se noircissent les unes les autres aux yeux des Européens, je suis le premier à dire qu'elles valent mieux que la réputation qu'elles se font réciproquement. Il y a des pays, il y a des époques où le moindre mal prend un caractère pernicieux ; au moral, il en est ainsi en Judée : il semble qu'il y a au fond de toutes choses des miasmes méphitiques qui corrompent l'air et les pensées, depuis que ce malheureux pays a été livré aux malédictions de l'Éternel.

Un mot maintenant sur cette seconde édition.

Depuis la publication de la première, je suis retourné en Palestine. Ayant eu l'honneur d'accompagner Leurs Altesses Royales le duc et la duchesse de Brabant dans leur voyage en Orient, j'ai parcouru toute l'Égypte, la Nubie jusqu'au tropique, la Palestine et la Syrie, l'Archipel et la Grèce, la Sicile et l'Italie; j'ai revu la Terre Sainte à une époque et dans des circonstances

toutes différentes que la première fois. J'ai été à même de voir de nouveaux lieux, de mieux observer certaines choses, d'acquérir une plus grande expérience. Au lieu d'écrire un nouvel ouvrage, j'ai ajouté au premier les connaissances acquises pendant le second voyage; c'est pourquoi il est si considérablement augmenté. L'accueil bienveillant fait à la première édition a été un encouragement pour travailler assidûment à celle-ci; j'ai reçu la plus douce récompense que je pouvais obtenir, d'abord la bénédiction du Saint-Père, puis celle de voir quelquefois mon nom cité quand il est question de la défense de choses si saintes et si vénérées que le sont le saint sépulcre, la crèche de Bethléem, la maison de Nazareth, etc., et de savoir que cet ouvrage, lu dans quelques séminaires, dans des maisons religieuses, par quelques bonnes âmes et aussi par des hommes du monde, a été un encouragement au bien et un objet d'édification. Puisse-t-il le devenir plus encore! je n'ai rien négligé pour atteindre ce but. Non-seulement j'ai retouché mon premier travail pendant plusieurs années, mais je suis continuellement demeuré en relations avec les religieux et les missionnaires établis en Palestine et dans le Liban, qui m'ont aidé de leurs conseils et que je remercie ici de tout cœur. Mais, dans un si vaste sujet, qui surpasse de beaucoup les forces d'un seul, il est bien difficile d'éviter toute erreur; c'est pourquoi je termine par ces paroles de saint Augustin : « Si en lisant vous remarquez des incorrections et des fautes, même nombreuses, faites grâce à la parole en faveur du sujet. » *Si quid incondite atque inculte legeris, vel si totum ita esse perspexeris, doctrinæ da operam, linguæ veniam.* (S. Aug., *Epist.* 205 *ad Consent.*)

Vienne, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, 1857.

PROTESTATION DE L'AUTEUR

Attaché d'esprit et de cœur à l'Église, je soumets chacun de mes sentiments, chacune de mes paroles, à son jugement infaillible.

SIGNIFICATION

DE MOTS ARABES FRÉQUEMMENT EMPLOYÉS DANS CET OUVRAGE.

Abd'.	*Esclave.*
Abou.	*Père, chef.*
Aïn.	*Œil, source.*
Akaba.	*Défilé.*
Ard.	*Plaine, partie de pays.*
Bab.	*Porte.*
Bah'r.	*Lac.*
Beit, beth.	*Maison, race.*
Ben, *au pluriel* Beni.	*Fils.*
Bîr.	*Fontaine, puits.*
Birket.	*Étang, citerne, piscine.*
Capou (mot turc). .	*Porte.*
Churbet, kherbet.. .	*Endroit, village.*
Deïr..	*Couvent.*
Derb..	*Chemin.*
Djebel.	*Montagne.*
Ebn, ibn..	*Fils.*
Émir, amir.. . . .	*Prince, chef.*
Ghôr.	*Vallée, pleine basse entre deux montagnes.*
Giaour..	*Infidèle.*
Hadj..	*Pèlerin.*
Kafer, kefer.. . . .	*Village.*
Kalaat.	*Château.*
Kasr.	*Château, palais.*
Khan.	*Caravansérail, lieu où l'on est hébergé.*
Malek, melek. . . .	*Roi.*
Mâr..	*Saint.*
Merdj.	*Prairie, plaine.*
Moie, moïet.. . . .	*Eau.*
Nahr.	*Rivière.*
Nebbi.	*Prophète.*
Pacha.	*Gouverneur.*
Ras.	*Tête, cap.*
Said..	*Seigneur.*
Scheik, check. . . .	*Vieillard, chef de tribu.*
Seil..	*Torrent.*
Sultan.	*Grand Seigneur, empereur.*
Soùk, zoùk.	*Bourg, lieu de marché.*
Tell..	*Monticule.*
Tòr, tòur..	*Mont, montagne.*
Um, om.	*Mère.*
Wadi..	*Lit d'un torrent, vallon.*



LES

SAINTS LIEUX

CHAPITRE PREMIER

COUP D'ŒIL SUR LA RÉVOLUTION DE L'AUTRICHE.

Effet que produit à Vienne la nouvelle de la révolution de Février. — Le 13 mars. — L'ancien gouvernement. — Les émissaires étrangers et leurs complices dans l'intérieur. — Les étudiants de l'université. — Les prolétaires. — La garde nationale. — Les démonstrations. — L'armée. — Les bons Viennois. — La censure et la nouvelle liberté de la presse. — Les Liguoriens. — Le peuple autrichien. — La classe lettrée. — La bureaucratie. — Le clergé. — La noblesse. — Des journaux et de la littérature. — De la cause catholique. — De l'éducation.

Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine... quoniam vidi iniquitatem et contradictionem in civitate. (Ps. LIV., 8-10.)

C'est de Vienne en Autriche que je suis parti pour commencer mon pèlerinage de Terre-Sainte. Revenu au commencement de 1848 dans cette capitale, que j'avais précédemment habitée pendant de longues années, je ne tardai pas à y être témoin des événements qui suivirent la révolution de Février et la chute inattendue de Louis-Philippe.

La proclamation de la république en France fut saluée par des

cris de joie en Autriche, non-seulement par les anarchistes, mais par les hommes du pouvoir. Ceux-ci craignaient beaucoup plus les idées constitutionnelles que les idées républicaines, et ils croyaient que le renversement des trônes constitutionnels consoliderait les monarchies absolues ; les autres prévoyaient tout l'avantage qu'ils pourraient retirer de ce coup de tonnerre qui avait retenti sur les bords de la Seine, et qui devait ébranler toutes les vieilles monarchies de l'Europe.

Quelques essais d'insurrection avaient été faits dans l'une ou l'autre province, mais ils avaient été facilement étouffés, en partie par le peuple, en partie par l'armée, qui, dans sa grande majorité, n'a jamais cessé d'être fidèle à son souverain.

Alors les révolutionnaires polonais, italiens, hongrois, dirigés par tous les clubs de la France et de l'Allemagne, comprirent que ce n'était ni à Milan, ni à Presbourg, ni à Cracovie, qu'on pouvait renverser la monarchie autrichienne, mais qu'il fallait la frapper au cœur : ils se donnèrent tous rendez-vous à Vienne.

Le 13 mars, tandis que des membres des États, des professeurs, des jurisconsultes, portaient leurs demandes *respectueuses* au pied du trône, croyant qu'il ne s'agissait que de réformes, les véritables *réformateurs*, aidés des étudiants et des prolétaires, faisaient une révolution dans les rues.

Si en pareil cas la bonté et la loyauté du souverain pouvaient sauver un État, assurément l'Autriche aurait échappé au fléau d'une révolution; mais, pour tous ceux qui voulaient la ruine de l'empire, l'annonce des concessions faites par l'empereur a été le signal de la révolte.

D'abord on a tourné la haine populaire contre un homme que la révolution désignait depuis longtemps comme la clef de voûte de l'édifice monarchique, de l'*ancien système*. Cet homme a été éloigné, et le même jour la monarchie s'est écroulée. Mais l'édifice était miné de toutes parts; tout le génie du prince de Metternich n'aurait plus été capable de le soutenir.

D'ailleurs, quelque grande qu'ait été l'influence de cet homme d'État, elle n'était pas, depuis quelques années surtout, prépondérante au point qu'on pût le rendre responsable des actes du gou-

vernement autrichien. Il avait contre lui l'opposition constante d'un de ses collègues, soutenu par la bureaucratie la plus jalouse, la plus voltairienne, la plus nombreuse, la plus indomptable et la plus puissante qui fût jamais.

Depuis longtemps il n'y avait pas d'unité dans le pouvoir; il ne pouvait donc être ni fort ni durable.

Entré aux affaires à la suite de la première révolution française et pendant les guerres désastreuses du commencement de ce siècle, le prince de Metternich sut, au congrès de Vienne, reconstruire un État puissant avec les vastes provinces de l'ancienne monarchie, si fortement ébranlée par les conquêtes de Napoléon.

Il n'a pas été en son pouvoir de fondre tous les éléments hétérogènes qui composent la monarchie autrichienne, et de former une seule nation avec les nationalités si différentes, si opposées, de l'Allemagne, de la Hongrie, de l'Italie, de la Bohême, etc. Il a cimenté les matériaux que la Providence lui avait soumis; le temps ou la révolution a dissous le ciment, et l'édifice s'est écroulé. Mais les peuples qui composent ce grand empire ont oublié trop vite que les actes du prince de Metternich ont été infiniment plus utiles à l'Autriche que les victoires de Napoléon ne l'ont été à la France.

En Autriche, l'harmonie était conservée au moyen d'un système adroit de pondération entre les provinces et leurs prétentions réciproques.

On a souvent reproché à l'Autriche ce système, qui était pour elle une nécessité en même temps qu'un acte de bon gouvernement.

La France sera toujours *une*, soit comme monarchie, soit comme république. Paris est devenu la France; tout y est centralisé : la centralisation en Autriche est un mal impossible.

En général, les provinces étaient bien administrées; cependant, si on eût donné plus de développement, plus de vie aux institutions provinciales et communales, on aurait peut-être, au jour du danger, trouvé en elles de puissants auxiliaires, au lieu de voir sortir de leur sein les premières étincelles du feu qui dévore maintenant la monarchie.

Mais aurait-il suffi dans ces derniers temps de se jeter dans la voie des concessions pour conjurer un orage qui avait éclaté partout? Ce n'est pas quand un fleuve est débordé qu'on peut construire des digues durables; c'est quand il coule paisiblement dans son lit qu'il faut travailler contre des inondations prévues. Ce n'est pas la prévision qui a manqué au prince de Metternich : il a été mal informé peut-être sur la nature du mouvement qui se préparait à Vienne le 13 mars; mais la marche de la révolution en Europe, il la suivait depuis longtemps avec toute la clairvoyance de son génie, et on lui a souvent entendu dire · *Nous marchons à pas de géant vers un abîme.*

Les peuples et les rois s'y sont précipités avec un égal aveuglement. Les révolutions, ces éternels fléaux de Dieu, se succèdent comme autrefois ces hordes de barbares que Dieu envoyait contre ceux qu'il voulait châtier. Ce châtiment est le plus terrible qui puisse être infligé aux hommes. « Dieu l'envoie, » pour parler avec Bossuet, « afin de punir les scandales, de réveiller les fidèles et les pasteurs, les peuples et les rois: il permet à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautaines, et de répandre partout un chagrin superbe, une indocile curiosité et un esprit de révolte [1]. »

Pour porter le coup de mort à l'Autriche, on a fait revivre hypocritement un vain esprit de nationalité. C'est à quoi les sociétés secrètes ont travaillé activement: puis, à un jour convenu, le 13 mars, des émissaires de vingt peuples, ou plutôt de vingt clubs, ont proclamé la révolution sous les fenêtres du prince de Metternich : le soir il partait pour l'exil.

Voilà les véritables acteurs: *tous les autres étaient des niais ou des dupes.* Le *peuple* autrichien a été aussi surpris en apprenant sa révolution qu'on l'a été dans toute l'Europe: les Viennois eux-mêmes ne se doutaient pas de ce qu'ils faisaient.

Excepté pourtant une secte fanatique qui apparait aux mauvais jours comme les oiseaux de proie sur les champs de bataille, et partout où il y a des cadavres à dévorer. Les Juifs ont puissam-

[1] Bossuet, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*

ment contribué à la révolution, et *ceux-là savaient ce qu'ils faisaient* [1].

Les émissaires étrangers avaient dans l'intérieur quelques complices; mais au commencement cela se bornait à quelques nobles avides de popularité, à des libraires qui voulaient vendre publiquement la licence qu'ils vendaient en secret depuis longtemps, à des

[1] Autant je suis porté, par caractère, par principe, et surtout comme chrétien et comme prêtre, à prêcher la tolérance, et à m'élever contre les iniques persécutions dont quelquefois les Israélites sont les victimes, autant je voudrais flétrir la conduite de ces Juifs qui se servent de tous les moyens pour porter le trouble et la ruine dans les États qui leur ont donné l'hospitalité, et qui paient de leur *or* la publication des plus infâmes libelles contre la religion et les gouvernements. Combien de fois, dans ces derniers temps, n'a-t-on pas eu occasion de se rappeler les portraits qu'à toutes les époques on a faits des Juifs, et dont je ne citerai que les deux suivants. « Entre eux ils se gardent une foi inviolable, et ils sont portés à la miséricorde; mais ils nourrissent une haine implacable contre tous les autres. » (Tacite, *Hist.*, V, 5. « Les Juifs, dit saint Paul, qui ont tué le Seigneur Jésus et les prophètes, qui nous ont persécutés, qui ne plaisent point à Dieu *et sont en opposition avec tous les hommes*, qui nous empêchent d'annoncer aux gentils la parole qui doit les sauver, pour combler ainsi la mesure de leurs péchés; la colère de Dieu est tombée sur eux et y demeurera jusqu'à la fin. » (I *Thess.*, II, 15, 16.) C'est pourtant entre les mains de tels hommes que l'Europe se trouve aujourd'hui. Les capitaux, la bourse, le commerce, toutes les grandes entreprises industrielles, la littérature, les journaux, les romans, le théâtre, tout ce qui procure du crédit et de l'influence, tout leur a été livré; on en a fait des ministres et des hommes d'État; on leur donne des titres de noblesse, l'ordre du Christ, et des croix portant l'image de la Vierge et de tous les saints; ils sont banquiers, professeurs, auteurs, *catéchistes* (cette monstruosité ne peut se voir qu'à Vienne [*]), médecins, courtiers, usuriers, espions, et bien autre chose que je ne veux pas dire; ils ont la main à tout, particulièrement à ce qui peut ruiner et corrompre les autres. Il y a telle province de la monarchie autrichienne qui est presque entièrement la propriété des Juifs : deux chrétiens n'y peuvent faire un contrat si un Juif n'y consent; si un noble veut vendre sa terre, un paysan louer sa ferme, une commune bâtir une église, il faut passer par la main des Juifs; bien avant leur maturité, les récoltes sont devenues la proie des Juifs par des manœuvres usuraires ou par la vente provocatrice de boissons spiritueuses, etc., etc... Là où l'on émancipe les Juifs, on asservit les chrétiens.

[*] Il n'y a pas longtemps qu'un individu se présenta chez un curé de Vienne et lui dit qu'il était Israélite et qu'il désirait devenir chrétien. Le curé lui dit qu'il devait se faire instruire. L'Israélite répondit qu'il savait déjà le catéchisme. Le curé, l'ayant examiné, fut étonné de tout ce qu'il savait, et lui demanda comment il l'avait appris. L'Israélite répondit que, depuis bien des années, il allait dans différentes maisons où on l'avait pris pour enseigner le catéchisme aux enfants! — Il avait appris le catéchisme comme on apprend la musique pour l'enseigner, et des parents catholiques l'avaient choisi, sans s'inquiéter de sa religion, apparemment parce que ses cachets étaient moins chers que d'autres.

avocats qui aspiraient à devenir ministres, à des médecins sans malades, désireux de faire sur la société souffrante les essais suggérés par un audacieux empirisme, et à des professeurs sans talent, sans convictions et sans foi, qui depuis de longues années s'étaient donné la mission de pervertir leurs élèves, et leur avaient enseigné à se révolter contre Dieu en attendant qu'ils leur apprissent à s'insurger dans la rue. Ils se sont tous servis de jeunes gens téméraires et inexpérimentés qu'on aurait pu renier au besoin; mais ceux-ci, mis en avant par des hommes moins courageux, y sont restés. C'est de là qu'on a vu pour la première fois dans les annales du monde, une des plus puissantes monarchies de l'Europe gouvernée par les élèves de l'université.

Tandis qu'ils conduisaient le char de l'État à travers les voies scabreuses de l'émeute et du terrorisme, la population de Vienne, fière de la réputation précoce de ses jeunes Phaéthons, s'y attela imprudemment, et courut avec eux se jeter dans un abîme.

Dès le principe, des hommes de l'ancienne noblesse, généralement estimés par leur caractère, leurs talents, leur expérience, quelles que pussent être d'ailleurs leurs convictions intimes, essayèrent, par dévouement à leur souverain et à leur pays, de donner à la marche des affaires une direction régulière, d'allier, autant que cela était possible, une aussi jeune *liberté* avec l'ordre et la justice, et d'empêcher la ruine de l'État. C'est alors qu'on vit le comte de Fiquelmont aux affaires étrangères, le comte de Latour à la guerre, le comte de Taaffe à la justice, et le comte de Hoyos à la tête de la garde nationale. Mais leurs titres seuls étaient des crimes; on cria à l'aristocratie, à la camarilla, à la réaction.

La populace de Vienne inventa alors un nouveau moyen *constitutionnel* de renvoyer les ministres : les charivaris. Pendant la nuit, quelques centaines d'ouvriers, d'étudiants et de gardes nationaux, se réunissaient devant la demeure des fonctionnaires désignés à leurs insultes, et les forçaient à se démettre de leur emploi.

Un des ministres, M. de Pillersdorf, sut se maintenir quelque temps au pouvoir à force de concessions. Déjà sous l'ancien ordre de choses il était, comme chancelier de la chancellerie aulique

réunie, le représentant de la révolution : cette chancellerie fut transformée alors en ministère de l'intérieur; il en devint le chef, puis il fut chargé de composer tout le conseil des ministres. Sans énergie, sans but arrêté, ses opinions politiques le poussaient en avant, tandis que son caractère dans chaque occasion le faisait reculer. Une députation, quelques cris dans la rue, un article de gazette, avaient infailliblement pour résultat de lui arracher une mesure dangereuse dont il ne pouvait calculer la portée : son opinion semblait être que flatter le peuple, c'est gouverner.

Tous les pouvoirs, du reste, se concentraient de plus en plus dans les mains des étudiants, et les Viennois, si fiers alors d'appartenir à un État constitutionnel, se soumettaient, avec une bonhomie qui semblait tenir de l'idiotisme, au régime le plus arbitraire et le plus despotique qui fut jamais. « Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom [1]. »

On concevrait difficilement jusqu'à quel point d'abjection était tombée la population de Vienne devant ces tyranneaux de vingt ans.

Dans un moment où les étudiants doutaient encore des intentions de la garde nationale, ils firent un appel à ceux qu'ils avaient mitraillés les 14 et 15 mars, et ils s'unirent aux prolétaires.

La plus grande partie des gardes nationaux étaient d'abord bien intentionnés; ils voulaient l'ordre, et ils se seraient contentés des libertés obtenues les 13, 14 et 15 du mois de mars, libertés qu'ils ont toutes compromises, parce qu'ils ne se doutaient pas que c'était à eux de les défendre, et qu'en marchant à la queue de l'université et des prolétaires ils abdiquaient leur dignité, et sacrifiaient à la peur leur liberté, leur fortune, leur existence et celle de la monarchie.

L'alliance de la garde nationale, des étudiants et des prolétaires une fois consommée, on vit fréquemment à Vienne ce que l'on appelait des *démonstrations*. C'étaient des scènes d'abord hypocrites,

[1] Bossuet, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

puis menaçantes, et enfin tellement révoltantes que, dans la nuit du 17 au 18 mai, l'empereur avec toute sa famille fut obligé de quitter sa capitale : celui qui avait accordé la liberté à ses peuples n'était plus libre, et les Viennois auront toujours à rougir d'avoir tourné, dans la soirée du 15 mai, contre le souverain qu'ils avaient surnommé le *Bon* les armes qu'il leur avait données lui-même.

Du reste, toutes ces démonstrations étaient l'œuvre d'un club directeur qui, des entrailles de la terre où il se tenait caché, faisait mouvoir par des ressorts secrets, au même jour, à la même heure, les populations aveuglées de Paris, de Francfort, de Berlin, de Vienne, de Naples et de Rome. Tous ces peuples se croyaient libres, et ils obéissaient servilement à des maîtres inconnus, irresponsables, qui commandaient toutes leurs démarches, toutes leurs actions, toutes leurs pensées et tous leurs assassinats.

Le terrorisme qui pesait sur Vienne éloigna promptement de cette ville tous ceux qui pouvaient vivre ailleurs. On qualifia leur départ de complot des aristocrates et des riches pour ruiner le pauvre peuple.

Les ressources diminuaient de jour en jour, le commerce languissait, le crédit public était nul, les fabriques se fermaient, les ouvriers menaçaient les propriétés, l'anarchie était complète au dedans : de nouvelles crises devenaient inévitables.

Dans une pareille situation, il fallait encore soutenir une guerre acharnée en Italie.

Si les révolutionnaires de Vienne ne voulaient pas conserver à la monarchie la plus belle de ses provinces, au moins auraient-ils dû s'intéresser au sort d'une armée composée de leurs fils, de leurs frères, qui, se croyant liés par leur serment, s'exposaient tous les jours à la mort avec une bravoure qui a fait l'admiration de l'Europe. Et pourtant, sans en excepter l'Italie elle-même, je doute qu'il y ait une ville où les victoires de l'armée autrichienne aient été accueillies avec plus de déplaisir qu'à Vienne, où le drapeau même de cette armée était proscrit.

Il importait peu à ces faux patriotes de perdre une à une toutes les provinces de la monarchie, puisque leur empire à eux, celui qui

avait toutes leurs sympathies, ce n'était pas l'Autriche, mais un empire révolutionnaire qui enlaçait l'Europe entière.

Ils ont désavoué l'armée d'Italie, et le comte de Latour, ministre de la guerre, était obligé de se justifier quand il lui envoyait des renforts.

L'armée s'est soutenue par sa valeur et sa fidélité, et elle a été le seul soutien d'un État que les efforts de ses propres citoyens cherchaient avec tant d'acharnement à détruire. L'expérience a démontré que s'il y a une bonne *constitution* en Autriche, c'est celle de l'armée.

Le mal était extrême, puisque la monarchie était attaquée à la fois au dehors et au dedans.

On s'est beaucoup étonné à l'étranger de la révolution de Vienne; on croyait que le peuple autrichien était le peuple le moins accessible aux idées révolutionnaires. Son antique fidélité à son souverain était proverbiale, et on répétait que la population de Vienne surtout n'avait qu'un besoin, *celui de bien vivre*, en demeurant en dehors de tout mouvement politique et intellectuel.

Les Viennois ont pu lire tant de fois ce reproche dans les livres et les journaux qu'il n'a pas peu contribué, pendant leurs *glorieuses journées*, à enflammer l'ambition de tous ces héros de boutique et de collége qui voulaient singer les gamins de Paris et les élèves de l'École polytechnique.

On a voulu imiter à Vienne tout ce qui s'était fait à Paris, et on s'y est pris avec une servilité qui touchait à la bouffonnerie. Il était venu entre autres de France des professeurs de barricades. Un jour on inventa un ennemi imaginaire, et, en un instant, tous les pavés de Vienne furent entassés jusqu'au premier étage des maisons; des hommes, des femmes, bivouaquèrent toute la nuit sur ces retranchements inutiles, et le lendemain la plupart des journaux s'écrièrent dans une extase vraiment germanique : *Maintenant nous pouvons porter nos regards fièrement sur la grande ville de Paris; nous n'avons plus rien à lui envier!*

C'est la servilité avec laquelle on copiait en Allemagne tout ce qui se faisait en France qui a fait dire à M. de Humboldt, s'adressant à un Français qui prenait congé de lui pour retourner à Paris :

« Faites en sorte que votre patrie se porte bien, parce que, quand la France a le rhume de cerveau, toute l'Europe est obligée d'éternuer. »

Je ne sais si cela fait beaucoup d'honneur à la France, mais à coup sûr cela n'en fait guère à l'Europe.

Si le prince de Metternich a prévu l'usage que les bons Viennois feraient de la *liberté*, il a fait sagement de ne leur accorder que celle de *bien vivre;* car rien n'a justifié d'une manière si complète l'ancien gouvernement que le nouvel ordre de choses.

Il en a été de même de la liberté de la presse. Assurément ce n'est pas moi qui ferai l'apologie de la censure telle qu'elle se pratiquait à Vienne autrefois : elle était absurde, niaise, irréligieuse au dernier degré. Eh bien, cette censure était une douce liberté, comparée à l'affreuse tyrannie qui a pesé sur la manifestation de la pensée. Tandis que la licence la plus effrénée propageait chaque jour les plus dégoûtants pamphlets contre la religion et contre les personnes qu'on supposait hostiles au nouveau régime, j'ai vu plusieurs personnes faire d'inutiles efforts pour trouver un journal, une imprimerie, qui voulût publier quelques timides rectifications. Non-seulement on ne pouvait rien faire imprimer à Vienne, mais le *comité de salut public* (il y avait un comité de salut public!) a eu la folle pensée de vouloir atteindre de ses mesures oppressives même les journaux qui se publiaient à l'étranger.

Un fait qui prouve de quelle liberté on jouissait alors est celui-ci : comme il n'y avait pas de Jésuites à Vienne, et qu'il faut nécessairement un fantôme aux révolutionnaires, on s'en prit aux PP. Liguoriens.

Les radicaux de la Suisse, ou plutôt les affiliés aux sociétés secrètes de tous les pays, avaient décrété que les Liguoriens, les Bénédictins, les Sœurs de la Charité et tant d'autres devaient être considérés comme *affiliés* aux Jésuites. Les étudiants et les Juifs de Vienne ratifièrent ce jugement, et ils chassèrent ignominieusement de leur maison ces religieux dénués de tout, et réduits à implorer la charité publique dans les environs de la capitale [1]. Quatre bour-

[1] L'empereur François-Joseph leur a rendu leur couvent.

geois de Vienne, touchés de leur situation, écrivirent *confidentiellement* à l'archevêque pour le prier de faire des démarches afin qu'on donnât à ces malheureux proscrits, et sur les sommes qu'on leur avait enlevées, quelques faibles secours pour qu'ils ne mourussent pas de faim. Cette lettre fut envoyée à M. de Pillersdorf. Les étudiants, en ayant eu connaissance, obligèrent le ministre à leur livrer cette lettre *coupable;* ils la firent imprimer et placarder sur les murs pour dénoncer les signataires à la haine publique; ils donnèrent un charivari à ces honnêtes citoyens; puis ils les forcèrent, par des menaces et de mauvais traitements, à rétracter les sentiments d'humanité exprimés dans leur lettre.

La liberté d'écrire est allée jusque-là !

O Galilée ! on dit que l'intolérance de l'Inquisition vous a condamné à rétracter votre admirable système astronomique[1] ; que vous êtes heureux ! on ne vous a pas forcé à renier l'humanité !

On le voit, les révolutionnaires de tous les temps et de tous les pays se ressemblent : en Allemagne, en Italie, en France, en Suisse, toujours ils parlent de liberté, et ils n'enfantent que le plus hideux esclavage.

Nous venons de voir comment le peuple de Vienne, malgré ses habitudes de fidélité, d'ordre et de paix, s'est laissé entraîner à la révolution par des émissaires étrangers. Mais, il faut le dire aussi, bien des causes intérieures ont rendu facile la mission de ceux qui voulaient la ruine de la monarchie.

Il n'y avait plus d'unité, il n'y avait plus de vie dans les hautes régions du pouvoir.

Ce grand empire marchait sur d'anciens rouages, soutenu seulement par l'affection que les peuples portaient à leur souverain.

L'attachement à la famille impériale ne s'est pas démenti un seul instant. Dans les plus mauvais jours l'empereur s'est promené dans les rues de Vienne, et a toujours été accueilli avec enthousiasme. Si plus tard la population menaçante s'est portée vers son palais pour lui arracher de nouvelles concessions, elle n'a jamais osé avouer

[1] Je suis loin d'admettre cette calomnie stéréotypée de la mauvaise foi antireligieuse. Galilée n'a été obligé qu'à respecter l'Écriture.

que ces démonstrations fussent dirigées contre la personne du souverain. Obligé de quitter Vienne pour retrouver la liberté d'agir, l'empereur Ferdinand n'a pas quitté ses Etats : toutes les provinces eussent été alors heureuses de le posséder. Un lien indissoluble unit cette famille au peuple : un lien d'estime et d'affection réciproque.

Le *peuple* autrichien est bon, religieux, plein de droiture, de bon sens; par conséquent peu accessible aux idées révolutionnaires. Aussi ce n'est pas ce peuple-là qui a fait la révolution : il était paisible, riche et heureux plus qu'aucun peuple de l'Europe.

Mais parmi ce peuple il y avait une minorité dite *intelligente*, c'est-à-dire lisant les journaux, mécontente, irréligieuse ; cette minorité conspirait ouvertement depuis un grand nombre d'années, et elle était composée de la presque totalité des employés

La bureaucratie était une lèpre qui s'étendait d'une extrémité à l'autre de l'empire, et qui le rongeait jusqu'au cœur.

Une armée innombrable d'employés ne semblait avoir pour mission que d'entraver la marche des affaires, de rendre le gouvernement odieux au dedans et au dehors, et de ruiner l'État.

On croit généralement que l'empereur d'Autriche était un souverain absolu : mais il avait à côté de lui, au-dessous et au-dessus de lui, des conseils, des cabinets, des bureaux, des présidents, des référendaires, etc., etc., qui sanctionnaient, modifiaient ou annulaient chacune de ses décisions.

La signature de l'empereur n'était souvent qu'une recommandation peu respectée par ses employés. Cette bureaucratie, très-impopulaire d'ailleurs et qui devait l'être, voulait se faire pardonner, aux yeux du public lettré, son attachement au budget par son mépris pour le gouvernement.

Le gouvernement n'était soutenu par personne : l'attaquer, c'était le bon ton à la cour, dans les chancelleries, dans les salons et jusque dans les antichambres. La *Gazette de Vienne*, c'est-à-dire le *Moniteur* autrichien, publiait les ordonnances du gouvernement dans sa première page, et faisait de l'opposition dans les trois autres.

La bureaucratie avait soulevé une infinité de haines contre le gouvernement; en faisant une révolution, tous pensaient attaquer la bureaucratie ; ils furent bien étonnés, en montant à l'assaut

contre le gouvernement, de voir toute la bureaucratie y monter avec eux.

La bureaucratie s'était emparée de l'église et de l'éducation. comme de la douane, de la censure et de la police ; elle avait asservi l'Église : c'était là la grande plaie de la monarchie autrichienne. Une législation ombrageuse, inepte, tyrannique, avait pétrifié toutes les institutions de l'Eglise. Les évêques n'étaient guère que des conseillers auliques ; on ne parvenait presque jamais à l'épiscopat qu'après avoir été imbu dans les chancelleries, pendant un grand nombre d'années, des principes jansénistes, dont il fallait transplanter le germe dans toutes les institutions ecclésiastiques.

Quelques prélats dignes des anciens temps de l'Église étaient persécutés par des gouverneurs de province, toujours soutenus par le gouvernement.

Les curés étaient des chefs de bureau, quelquefois des agents de police. On aurait pu croire qu'on avait établi exprès cet ordre de choses pour perdre irrévocablement l'Église et l'État. A part quelques rares exceptions, il n'y avait pas de prédicateurs en Autriche : la parole de Dieu n'était pas libre.

Dans le choix des professeurs de théologie, ce qu'on craignait surtout, c'étaient des hommes aux convictions catholiques. Pendant de longues années le seul ouvrage autorisé pour l'enseignement du droit canon était un livre mis à l'Index par le Saint-Siége.

Et ce qui fait un curieux pendant à cette condamnation, c'est que l'*Index* des livres défendus par l'Eglise était proscrit à Vienne, et que même le *Bréviaire romain* a été mis à l'index de la censure autrichienne. Le prêtre qui aurait fait usage dudit bréviaire non corrigé par la censure était passible d'une amende de cinquante florins. On n'exécutait pas la loi, mais la loi existait.

Les associations pieuses, congrégations, confréries approuvées par l'Eglise, étaient prohibées par l'autorité civile, et souvent aussi par l'autorité épiscopale.

Malgré la volonté de François Ier, exprimée par cet empereur sur son lit de mort. pour le rétablissement des rapports réguliers avec le Saint-Siége et la modification des lois contraires à la discipline de

l'Église, après un grand nombre d'années et mille tentatives infructueuses de la part de Rome, on n'avait pas fait un pas pour atteindre ce résultat, qui eût été plus utile encore à l'État qu'à l'Église[1].

Les évêques de la Prusse, de l'Angleterre, de la Turquie, peuvent correspondre sans entraves avec le Saint-Siége; les évêques de l'Autriche catholique ne le pouvaient pas.

Qu'on ne l'oublie pas cependant : tout cela était l'œuvre, la création, le fétiche du parti *éclairé*, *intelligent*, *libéral*, dont le plus constant et peut-être le seul adversaire dans le gouvernement était ce même prince de Metternich, qu'on a rendu responsables des actes qu'il a toujours combattus.

C'est de là qu'immédiatement après la révolution les tendances qui se sont manifestées étaient mille fois plus oppressives encore.

Les premiers actes qui ont signalé l'*ère de la liberté* ont été des actes d'intolérance et de proscription si dégoûtants qu'il faudrait remonter bien haut dans l'histoire de la tyrannie pour en rencontrer de pareils. Mais les entraves actuelles se briseront d'elles-mêmes, quand le terrorisme éphémère sorti des clubs et de l'université aura fait son temps.

Comme dans toutes les révolutions, à Vienne on a attaqué violemment le clergé; les injures, les calomnies, les menaces, ont été dirigées principalement contre les évêques et les riches abbayes échappées au vandalisme de Joseph II.

Les couvents pauvres et le bas clergé, quoique traités avec moins d'envie et de dureté, ont eu leur part des persécutions. Mais les livres, les journaux, les caricatures, les pamphlets et toutes ces œuvres immondes que la corruption et l'ignorance ont produites, tournaient en dérision la religion elle-même : il n'eût pas été juste que ses ministres fussent épargnés.

[1] L'empereur François-Joseph a rétabli ces rapports avec le Saint-Siége, comme il convient à un digne fils de l'Église, à un souverain sage, équitable, éclairé. Eh bien, ce qui paraîtra incroyable, c'est que dans toutes les classes de la société, dans les hautes classes surtout, qui semblent avoir aussi peu profité des enseignements de l'histoire que des enseignements du catéchisme, dans tous les rangs des employés, civils et militaires, on a montré un tel mécontentement du *concordat*, qu'on est à se demander non pas si ces gens-là sont catholiques, mais s'ils ont la moindre notion de l'Évangile. (*Note de la seconde édition*).

Cependant c'est contre la noblesse surtout qu'on avait dirigé la colère du peuple.

Il est vrai qu'elle jouissait de grands priviléges, dont plusieurs ne pouvaient plus subsister dans les temps actuels; que les charges et les redevances des tenanciers étaient rendues quelquefois bien lourdes par la dureté et la vanité intolérables des possesseurs de titres et de droits seigneuriaux; que plusieurs de ceux-ci donnaient de graves scandales, et que bien des comtes et des barons hongrois, bohêmes et autrichiens, sous le rapport de l'instruction et de l'opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes, semblaient être des revenants du treizième siècle : tout cela est vrai, et tout cela devait être expié.

Mais il est vrai également qu'une quantité de grands noms étaient noblement portés; qu'on les trouvait toujours à la tête des grandes et utiles entreprises; que beaucoup de ces anciennes familles avaient la bourse toujours ouverte pour tous les malheureux; que leurs jardins, leurs musées, leurs galeries de tableaux, étaient constamment au service du public; que les paysans de leurs terres étaient infiniment mieux traités que ceux des riches plébéiens; que souvent elles bâtissaient des écoles, des églises, et les dotaient, et qu'elles ont fourni dans toutes les carrières les hommes les plus distingués, et dont s'honorera toujours la monarchie autrichienne.

L'Autriche, puissance catholique, a été une des plus tolérantes de l'Europe pour les autres cultes, qui sont en faible minorité dans ses États; le gouvernement semblait réserver toute sa jalousie contre la religion soi-disant dominante. Dans la suite il y aura pour elle mieux que la tolérance, mieux même que la protection : il y aura la liberté.

Les évêques ont de grands devoirs à remplir, et un avenir immense leur est ouvert; c'est à eux de prendre la place que Dieu leur a donnée, sans craindre les édits que l'impiété voudra sans doute lancer contre eux. Chacun sera libre d'écrire, de parler, de s'associer dans un but d'intérêt ou de politique : personne ne pourra refuser le même droit à l'Église. Ce n'est plus le temps d'attendre le secours, souvent suspect, toujours impuissant, du gouvernement;

l'Eglise a une vie et une force qui lui est propre. Que les évêques rejettent, s'ils les ont encore, ces absurdes préjugés contre le Saint-Siége, ces vieux restes de la réformation que les ennemis de l'Église réchauffent, que l'ignorance propage, et que la lumière de la vérité fait à jamais disparaître; qu'ils s'attachent plus intimement à la chaire de Pierre, à cette arche inébranlable contre laquelle les efforts des méchants se sont toujours brisés, à cette Église-mère hors de laquelle les autres Eglises ne sont que des rameaux desséchés.

L'hérésie, comme un fléau destructeur, avait fait trembler le sol de l'antique Germanie : elle l'avait couverte de sang et de ruines, et menacée de l'envahir tout entière : les hérésies des trois derniers siècles se sont abîmées dans le nihilisme le plus absolu que nous offre l'histoire des aberrations humaines : il n'en est guère resté que le nom et la haine contre la seule religion qui survit à toutes les hérésies. Des souverains catholiques eux-mêmes n'ont que trop partagé d'injustes préventions contre l'Eglise : puissent les funestes essais de leur législation antichrétienne servir d'exemple à leurs successeurs!

Malheureusement une partie des évêques avait soutenu des lois qui opprimaient l'Eglise sous le prétexte de l'affranchir du joug de Rome; mais aujourd'hui les tendances qui se manifestent, parmi le jeune clergé surtout, sont bien différentes; et l'Eglise sera libre[1] dès que le clergé sera digne qu'elle le soit.

Oh! si le gouvernement autrichien avait su prendre, dans l'intérieur et dans les affaires religieuses de l'Europe, la position qui lui convenait comme gouvernement d'une grande puissance catholique : s'il avait laissé se développer librement dans ses Etats cet élément catholique, qui est l'élément de l'ordre, de la paix et de la justice; s'il n'avait pas laissé consommer le plus grand crime politique commis contre une nation catholique depuis le partage de la Pologne, crime beaucoup plus grand parce qu'il était moins mérité, ce gouverne-

[1] Aujourd'hui l'*Église est libre en Autriche*, à la gloire éternelle du jeune souverain qui lui a accordé cette liberté pour l'honneur de l'Épouse de Jésus-Christ et le bonheur des peuples qu'il gouverne. (*Note de la seconde édition*).

nent existerait encore. La France et l'Autriche catholiques ont laissé égorger sous leurs yeux les peuplades les plus catholiques de l'Europe, qui ne voulaient que défendre leur liberté et leur foi conquises, il y a des siècles, au prix de leur sang; et une demi-année ne s'était pas écoulée que l'Autriche et la France succombaient elles-mêmes sous les doctrines révolutionnaires qui ont anéanti les cantons catholiques de la Suisse.

En politique, comme dans l'ordre moral et dans l'ordre physique, on est toujours puni par où l'on a péché. *Jamais on ne devient le complice ou l'instrument du mal, sans que ce mal ne devienne tôt ou tard un châtiment*[1].

Le peuple de Vienne, comme celui de Milan, de Livourne et de Rome, a applaudi aux désastres des catholiques de la Suisse : la justice de Dieu n'a pas tardé de s'appesantir sur lui, comme elle s'est également appesantie sur les autres.

Dans la question suisse, le gouvernement autrichien n'a été coupable que de faiblesse, tandis que la population de Vienne s'est associée aux actes, c'est-à-dire aux violences et aux sacriléges du radicalisme; elle était donc mûre pour une révolution.

Ainsi elle était pervertie depuis longtemps, et elle ne le cédait en rien aux populations de Leipsick, de Berlin ou de Francfort. Je parle toujours de la population lettrée ou radicale.

J'ai souvent entendu dire que les Viennois ne se sont si grossièrement conduits dans leur révolution que parce qu'ils n'avaient aucune idée de la vie politique, et que la faute en était à l'ancien gouvernement, qui interdisait tous les journaux étrangers.

D'abord je n'admets pas que l'éducation d'un peuple se fasse par les journaux; ensuite il me semble que les journaux étaient passablement nombreux en Autriche. Il est vrai que ceux qui se publiaient dans la monarchie étaient étroitement bâillonnés par la censure; c'est en quoi la censure était absurde, puisqu'en même temps elle laissait entrer tous les journaux étrangers, quelque mauvais qu'ils fussent, ou qu'elle était impuissante à les prohiber.

Il en était de même des livres. Le peu d'auteurs que l'Autriche a

[1] M. de Montalembert à la chambre des pairs. *Affaires de la Suisse.*

produits étaient obligés d'envoyer leurs manuscrits au dehors, et tous les plus mauvais ouvrages qui se publiaient en Allemagne ou en France se vendaient publiquement à Vienne, excepté ceux qui attaquaient le gouvernement : ces derniers ne se vendaient qu'en secret. mais chacun pouvait les avoir.

Ainsi le peuple autrichien a pu tout à son aise, comme les Badois. les Prussiens ou les Saxons, former son cœur et son esprit sur les plus dégoûtantes productions de la France et de l'Allemagne.

Et pourtant la censure a été un des plus grands prétextes de la révolution : elle ne méritait pas tant de haine. elle ne méritait que de la pitié et du mépris.

On comprend qu'avec un tel ordre de choses l'éducation devait être déplorable. La bureaucratie haïssait l'Église et craignait la révolution : c'est entre cette haine et cette crainte qu'elle a écrasé toutes les jeunes intelligences dont elle s'est emparée depuis un demi-siècle. Elle a eu la honte d'être renversée par ceux qu'elle avait formés à son image et à sa ressemblance.

En général, la science, peu estimée, mal rétribuée, n'était cultivée que par quelques hommes, qui avaient pour elle une passion malheureuse qui les conduisait infailliblement à l'hôpital. Beaucoup de professeurs n'avaient embrassé la carrière de l'enseignement qu'après avoir échoué dans leurs tentatives de s'en procurer une autre, et ils vivaient isolés, mécontents, inconnus.

Jamais un poëte ou un auteur sérieux n'a pu franchir le seuil des salons du grand monde pour y recevoir quelques paroles de récompense ou d'encouragement. Pour s'y faire admettre momentanément, il fallait savoir déclamer quelques scènes triviales, ou chanter quelques couplets grivois.

Au temps où la France produisait Racine, Corneille, Bossuet, il y avait Colbert, Turenne, le grand Condé et tout un peuple pour les comprendre et les admirer. La haute et la basse société de Vienne n'avaient d'intelligence et d'admiration que pour des farces et des ballets : elles ont produit des danseuses et des bouffons.

Le gouvernement, qui avait une si grande peur de l'indépendance de l'Église, ne craignait pas l'immoralité et l'irréligion qui le débordaient de toutes parts; souvent même il les caressait : c'était pour

des œuvres de bienfaisance qu'on donnait au théâtre les pièces les plus immorales, afin d'attirer plus de monde.

Tandis que la cause catholique était abandonnée en France par les nombreux ministères sortis de la révolution de Juillet; que l'Espagne et le Portugal, impuissants, se débattaient dans les étreintes d'une Révolution toujours renaissante ; que l'Italie s'enflammait pour une révolution future, anticatholique et antisociale ; que la Suisse protestante profanait les églises catholiques, pillait les couvents, détruisait les établissements d'éducation ; que les gouvernements machiavéliques d'Allemagne invoquaient des lois de liberté pour asservir les catholiques : oui, si l'Autriche avait eu la volonté et le courage de relever cette antique bannière du catholicisme, qui est aussi celle de la liberté et de la civilisation, en montrant, par son administration intérieure et sa politique étrangère, qu'elle respectait et ferait respecter les droits des catholiques par tous les moyens en son pouvoir, et dans tous les pays où ces droits sont foulés aux pieds, elle eût trouvé chez elle la force que donne la protection du ciel, et les sympathies des catholiques dans l'univers entier.

Maintenant le feu de la révolte parcourt toutes les provinces ! Puisse-t-il s'arrêter bientôt, et l'Autriche se purifier, se transformer, reprendre une nouvelle vie et son antique prépondérance, plus que jamais nécessaire au maintien de la religion, de la paix et de la véritable liberté, non-seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe. Deux fois déjà l'Autriche a posé des bornes aux flots de la barbarie venant du Midi, et à ceux de l'hérésie qui étaient descendus du Nord ; elle saura résister encore au débordement actuel, qui arrive de toutes parts, et qui menace à la fois la religion, la civilisation et la société.

CHAPITRE II

DE VIENNE A PESTH.

Départ de Vienne. — Mes compagnons à bord du *Cérès*. — Le drapeau allemand sur la tour de Saint-Étienne. — Esprit d'imitation; besoins factices des peuples. — Les rives du Danube dans la campagne de Vienne. — Souvenirs historiques. — Presbourg. — Les dernières diètes. — La langue hongroise et la langue latine. — Kossuth et le ban Jellachich. — De l'opposition hongroise. — Esprit de nationalité. — Avenir de la Hongrie. — Deux décisions ministérielles à l'occasion de deux persécutions. — Des Liguoriens et de la proscription des ordres religieux. — Souvenirs historiques de la ville de Presbourg — Les îles de Schütt. — Sami-effendi. — Raab et Martinsberg. — Comorn. — — Gran; le primat; la cathédrale. — Clergé hongrois. — Waitzen. — Bude et Pesth.

24 *juin* **1848.** Il y avait déjà eu des actes d'hostilité ouverte entre les Croates et les Hongrois; le dernier bateau qui avait descendu le Danube n'était pas revenu, et au bureau de la navigation danubienne on ne prenait plus de voyageurs que pour le trajet de Vienne à Pesth. Cependant, le 24 juin, les nouvelles du sud de la Hongrie paraissant un peu moins alarmantes, on consentit à me donner un billet pour Constantinople.

Je m'embarquai donc sur le bateau à vapeur le *Cérès*, et je me trouvai en compagnie d'un Turc, d'un Serbe et de quelques Allemands. Autrefois on se disputait les places; mais aujourd'hui que tant de révolutions ont déplacé ou détruit les fortunes, ébranlé la confiance, le crédit et la sécurité, la navigation du Danube, cette œuvre patriotique commencée il y a peu d'années et poursuivie avec tant de succès, languit comme toutes les industries : chacun demeure chez soi, comme dans un temps d'orage, et regarde de sa fenêtre où ira s'abattre la tempête qui gronde dans les cieux.

Pour moi, au milieu de tant d'agitations, de bouleversements, de crimes, de ténèbres, j'ai vu vers l'Orient un coin de terre paisible, d'où sont sorties la civilisation, la foi, la liberté, la lumière; je me dirige de ce côté pour retremper mon âme aux eaux sacrées du Jourdain, et fortifier ma foi sur le rocher du Calvaire. Je pars seul, seul, sans ami pour partager les fatigues, les dangers et les joies du voyage; mais je sais qu'un guide invisible m'accompagne, et que bien des cœurs font pour moi des vœux et des prières.

Le plus intéressant de mes compagnons de voyage est Sami-effendi, qui vient de remplir des fonctions diplomatiques dans le nord de l'Allemagne; pendant notre trajet, j'ai eu fréquemment l'occasion de m'entretenir avec lui sur plusieurs questions intéressantes, et de connaître la manière de voir des Turcs sur notre religion, nos usages et notre civilisation : je reviendrai plus tard sur ces entretiens.

Notre bateau court rapidement parmi les îles du Danube, si vertes, si joliment ombragées par des arbres de toutes les nuances. Je ne vois plus de Vienne que son admirable tour de Saint-Étienne, au haut de laquelle s'agite un drapeau qui n'est pas celui qui avait réuni tant de peuples, et qui avait été consacré par une glorieuse histoire de dix siècles : le drapeau autrichien est proscrit maintenant, lacéré, insulté, plus qu'un drapeau étranger ou ennemi.

Incommensurable folie des hommes! ils s'imaginent être libres, parce qu'ils ont un drapeau à trois couleurs, qui leur est imposé par les clubs de Paris! Ces peuples en révolution ont tous renié leurs souvenirs historiques pour avoir, ainsi que les Français, un drapeau tricolore qu'ils appellent national. Si cette manie d'imitation continue, je verrai à mon retour la Seine et la Gironde couler à Vienne et à Berlin, et la colonne de la place Vendôme orner la capitale de l'unité allemande.

Les idées, les théories, les institutions qui triomphent aujourd'hui en Allemagne, en Italie et ailleurs, sont si peu basées sur les besoins des peuples et l'exigence de l'époque, que cette exigence et ces besoins étaient tout différents il y a quelques mois.

Sans la révolution de Février, nous allions voir le régime constitutionnel répété sept ou huit fois en Italie, quarante fois en Allemagne ; la seule république de Saint-Marin aurait résisté à l'entraînement universel, faute d'emplacement assez étendu pour un Palais-Bourbon et un palais du Luxembourg. A part cela, toute l'Europe allait avoir sept ou huit ministres plus ou moins responsables, présidés par une pensée immuable, une chambre des pairs à vie et des députés de cinq ans.

Mais tout à coup le modèle a crevé dans la main des maîtres, et plus d'une constitution, commencée monarchiquement, a fini le plus démocratiquement du monde : *desinit in piscem*...

Les besoins des peuples ne changent pas comme les vents qui agitent le drapeau allemand sur l'antique métropole de Saint-Étienne, ou comme les orages qui éclatent périodiquement sur les rives de la Seine.

Je laisse à Vienne, où j'ai vécu tant d'années, des amis que je regretterai toujours : nulle part au monde on n'était accueilli avec plus de cordialité que dans la capitale de l'Autriche. Reverrai-je jamais ces amis que je viens de quitter? Eux-mêmes demeureront-ils dans une ville qui se perd? La révolution les a déjà presque tous éloignés. Bonne ville de Vienne, si chère à mon cœur, quel sera ton sort? Ton bonheur te pesait, il a fui de tes murs pour longtemps ! Puisse le ciel détourner les malheurs que tu te prépares !

Je venais de voir mourir les Alpes dans les flots du Danube par les dernières chaînes du Kahlenberg et du Leithagebirge ; bientôt je vois sortir du même fleuve les premiers rameaux des Carpathes.

Le court espace que je viens de parcourir est célèbre dans l'histoire. Les deux rives du fleuve ont vu les armées nombreuses des Romains, des Huns, des Turcs, des Avares: et, tandis que Pétronell, Schwechat, Carnunt, rappellent Constantin, Sobieski, Dioclétien et Marc-Aurèle, Aspern, l'île de Lobau et Kaiserebersdorf rappellent des combats et des héros plus modernes.

C'est dans la plaine qui s'étend autour des villages d'Aspern et d'Eslingen que fut livrée, les 21 et 22 mai 1809, une des plus mé-

morables batailles de l'histoire contemporaine. Les trophées de ces journées sanglantes demeurèrent à l'archiduc Charles, et son armée se couvrit de gloire. Jamais Napoléon n'avait trouvé un plus digne adversaire. Le maréchal Lannes fut la plus noble victime de ces héroïques combats.

Ce fut de l'île de Lobau, si belle, si verdoyante au milieu des ondes, que sortit l'armée française pour aller prendre à Wagram son éclatante revanche les 5 et 6 juillet de la même année.

Sur la droite du fleuve, non loin de Schwechat, se trouve un obélisque qui marque le lieu du rendez-vous de l'empereur Léopold I[er] et de Jean Sobieski, après la levée du siége de Vienne par les Turcs. Ce fut sur ces rivages que, selon les belles expressions de M. de Salvandy, « Sobieski posa la borne que la domination des Osmanlis ne devait plus franchir. Ce fut devant ces victoires que cette dernière invasion des barbares, jusque-là toujours indomptable et menaçante, vint briser sa furie; elle n'a fait depuis que retirer ses flots[1]. »

M. de Salvandy a oublié de dire que ces barbares avaient été attirés sous les murs de Vienne par la politique, en cela si peu chrétienne, de Louis XIV.

Bientôt, et du même côté du fleuve, on trouve Pétronell avec son château carré, ses tours, ses fenêtres égales en nombre aux jours de l'année. C'est là que s'étendait *Carnuntum*, l'ancien municipe romain, ce vaste boulevard élevé contre les Marcomans, qui habitaient l'autre rive du fleuve. Cette ville était le siége du préteur de la haute Pannonie. C'est là que Marc-Aurèle écrivit ses *Maximes*, tout en défendant l'empire contre la grande invasion qui le menaçait de toutes parts; que Septime-Sévère fut proclamé empereur, pour pouvoir dire en mourant à York : « J'ai été tout, et rien ne vaut; » *omnia fui, et nihil expedit*[2]; et que Dioclétien prit la résolution d'abdiquer un pouvoir qui avait été si fatal aux chrétiens et qu'il a toujours regretté amèrement, malgré la réponse stoïque qu'il fit à Maximien, qui l'engageait à ressaisir les rênes de l'État : « Je vou-

[1] *Histoire de Pologne avant et sous le roi Jean Sobieski.*

[2] Aurel. Vict.

drais, lui écrivait-il, que vous vissiez les beaux choux que j'ai plantés; vous ne me parleriez plus de l'empire. » En 375, les barbares, franchissant des limites devenues impuissantes contre leur nombre, brûlèrent cette ville florissante, dont la dernière destruction était réservée à Attila; aujourd'hui on n'en trouve plus que de faibles vestiges. Mais les Romains ont laissé ici un autre monument plus durable dans une de ces redoutes prodigieuses comme on en trouve encore aux autres extrémités de leur immense empire, notamment entre le Danube et la Theiss.

On voit, non loin de Pétronell, les restes de l'arc de triomphe érigé par Auguste à Tibère. C'est à Deutsch-Altenbourg qu'étaient le palais des Césars, les thermes et le siége de la quatorzième légion.

Vis-à-vis, et sur l'autre rive, près de Stopfenreith, est un autre lieu célèbre par la défaite de Béla, roi de Hongrie, par Ottokar, roi de Bohême.

Nous arrivons à Hainbourg, ville agréablement située au pied des hauteurs, que domine un antique château fort des Romains, qui a été pris et repris cent fois et par cent peuples divers. Les ruines de Carnuntum s'étendent jusqu'ici, et c'est à Hainbourg qu'était le lieu de station de sa flotte.

Ici encore, comme sur la rive opposée, les Huns, les Turcs, les Hongrois et les Allemands ont laissé de tristes et sanglants souvenirs.

C'est dans le château de Schlosshof, qu'on voit dans le lointain, que le prince Eugène de Savoie passa les dernières années de sa glorieuse carrière.

Nous rencontrons à peu de distance l'un de l'autre deux bateaux à vapeur qui remontent le fleuve; nous nous saluons de trois coups de canon, mais nous ne pouvons avoir aucune nouvelle du théâtre de la guerre.

Bientôt nous sommes à l'embouchure de la March et devant les ruines de Thében, placées entre les limites de deux fleuves, de deux chaines de montagnes, et j'allais ajouter de deux empires : tant les esprits en Hongrie se montrent hostiles aujourd'hui à la monarchie autrichienne!

Ici les amateurs de paysage et d'histoire naturelle trouveront, comme l'historien, des sites du plus haut intérêt. Les ruines de Thében sont extrêmement pittoresques; les environs sont riches en pétrifications de tous genres, et sur les hauteurs on jouit d'une vue magnifique et très-étendue. Ce sont les Français qui, en 1809, ont réduit le fort de Thében à l'état où il se trouve aujourd'hui.

L'aspect du fleuve est très-varié : des paysans remorquent avec peine de gros bateaux, des hérons se promènent sur des bancs de sable; de temps en temps des moulins flottants nous apparaissent, comme des villages, sur la rive; des rochers, des îles, des plaines et des montagnes déploient rapidement devant nous leur fraiche verdure ou leur riche moisson.

Voilà Presbourg, cette capitale détrônée, avec son château brûlé, son pont de bateaux, ses tours dorées et son parlement muet.

Il y a peu d'années, j'avais assisté à une de ces diètes turbulentes, préludes des tourmentes actuelles. Après une séance orageuse de la chambre des députés, où j'avais vu le gouvernement autrichien attaqué avec fureur, sans que j'eusse entendu s'élever, pour le défendre, une seule voix autre que l'organe officiel et presque indifférent du président, je fis à ce dernier l'observation qu'il est impossible qu'un édifice que chacun s'efforce de démolir puisse résister longtemps. Il me répondit : « Les Hongrois sont ardents, vifs, fiers, criards, aimant l'opposition dans les phrases; il leur faut laisser jeter le trop-plein de leur feu et de leur éloquence. Mon prédécesseur, qui prenait tout au pied de la lettre, est mort à la tâche; moi, qui les connais, je les laisse faire et parler; ils n'en sont pas moins sincèrement attachés à leur roi : vienne un danger réel pour l'Etat, ils seraient ses plus courageux défenseurs. » M. le président me laissa fort peu convaincu de la justesse de son observation.

J'aime les Hongrois pour leur caractère ouvert, chevaleresque; ils sont religieux, braves, hospitaliers, prévenants envers les étrangers. Le premier jour que je me suis présenté à la chambre des magnats, je ne connaissais personne; simple prêtre, j'ai été accueilli comme un frère par plusieurs prélats et évêques, qui sont venus à ma rencontre, et avec lesquels je suis toujours demeuré tendrement

lié. Plus tard, j'ai obtenu un rang parmi les membres du clergé de Hongrie, qui depuis longtemps m'avaient ouvert leurs bras et leurs cœurs.

Cette année 1848, les Hongrois ont oublié les souvenirs de 1741, ils ont oublié ce cri chevaleresque de fidélité et d'enthousiasme : *Moriamur pro rege nostro Maria Teresia*, qui était demeuré comme le symbole de leur caractère national.

Il est vrai que Joseph II a assez mal reconnu le dévouement de ce peuple; et pourtant, chose étrange! ce prince est demeuré l'idole du parti révolutionnaire : c'est que, s'il a frappé les peuples, il a porté des coups encore plus forts à l'Église, et le *frère sacristain* du grand Frédéric a fait tout pardonner au souverain qui a imposé la langue allemande à la Hongrie, et enlevé de Presbourg la couronne de saint Etienne.

Une réaction violente s'est manifestée dans les dernières diètes, non-seulement contre la langue allemande, mais encore contre la langue latine, qui était la langue des affaires : on est parvenu à lui substituer la langue hongroise.

En Europe, on a généralement considéré cette victoire comme le triomphe du parti libéral : ce n'était pourtant que le triomphe d'une minorité turbulente, et une soi-disant victoire remportée sur le clergé catholique et le gouvernement autrichien : ce qui suffisait pour le rendre populaire à l'étranger.

En Hongrie, sur une population de onze millions d'âmes, il n'y a pas moins de quinze ou seize nationalités différentes, qui ont presque chacune leur langue; les Hongrois ou Magyars forment à peu près le tiers de la population totale.

Quel embarras pour un gouvernement de se faire entendre dans cette tour de Babel! L'usage avait introduit le latin. Le latin de Hongrie a longtemps servi de texte aux railleries de ceux qui ne le connaissaient pas; mais, sans être pur comme celui de Cicéron, il avait l'avantage de n'être l'idiome ni des Illyriens, ni des Hongrois, ni des Croates, ni des Valaques, ni des Saxons, et d'être compris par toutes les nations de la terre. Aux États-Unis comme en France, comme en Angleterre, comme en Allemagne, on peut montrer un passe-port ou un acte quelconque rédigé en latin, tandis que s'il est

écrit en Hongrois, il sera aussi peu compris que s'il était en chinois ou en sanscrit.

Au point de vue politique, le triomphe de la langue hongroise a donc été un acte d'oppression, et les *libéraux* qui l'ont commis ont été tellement intolérants qu'ils ont voulu obliger, à l'heure même, les députés croates présents à la diète de parler une langue qu'ils ne connaissaient pas.

Grâce à l'intervention du gouvernement, la diète hongroise a accordé à la Croatie l'intervalle de deux diètes pour se pourvoir d'une autre langue. En attendant, cette décision n'a pas empêché les libéraux hongrois de siffler les députés croates toutes les fois qu'ils ont voulu encore profiter de ce sursis, et défendre en latin les intérêts de leur pays.

J'insiste sur ce fait, parce qu'il a été, non pour lui-même, mais pour les tendances qu'il trahissait, la première cause de la mésintelligence entre ces deux peuples, et de la guerre qui est sur le point d'éclater.

Le triomphe de la langue hongroise dans le parlement était une nouvelle invasion des Huns dans la Pannonie, l'asservissement de quinze nationalités à une seule, ou de huit millions d'hommes à quatre millions et demi de Magyars.

Au point de vue religieux, cette guerre à la langue latine cachait la haine que les révolutionnaires portaient à la religion catholique : les niveleurs de tous les temps, qui ne veulent au-dessus d'eux ni Dieu, ni prêtres, ni religion, ni supériorité intellectuelle, commencent toujours leur guerre contre l'Église par leurs attaques contre la langue de l'Église, qui est en même temps la langue de la civilisation européenne. Les calvinistes de la Hongrie ont donné la main aux socialistes : ayant le même but, ils ont eu recours aux mêmes moyens. Tous les principaux chefs de la révolution hongroise, à commencer par Kossuth, sont calvinistes[1]. En ce point comme en beaucoup d'autres, ils ressemblent aux rabbins, qui regardent

[1] Notamment ensuite Görgey, comte Casimir Batthiány, comte Teleky, Pulszky, Madarász, etc. Bem et Dembinsky, qui se sont signalés plus tard, sont étrangers à la Hongrie; Gyon est Anglais. Il est digne de remarque que les révolutionnaires antérieurs, tels que Bethlen, Bocskay, Jököly, Rákóczy, qui n'ont pas rougi d'appeler les

la langue latine comme impure : si le hasard fait tomber sous la main d'un Juif une feuille écrite ou imprimée, portant des caractères de la langue sainte des Juifs mêlés à ceux de la langue latine, la feuille est immédiatement jetée au feu. La haine que tous les ennemis de la vérité portent à la langue de la vraie Eglise est le plus bel hommage qu'ils puissent lui rendre.

Au mois de mars dernier, à peine la révolution de Vienne fut-elle connue à Presbourg que d'une part les Hongrois consommèrent de fait leur séparation d'avec l'Autriche, et de l'autre ils cherchèrent à s'incorporer la Croatie, la Slavonie et la Transylvanie, pour avoir un royaume arrondi de quinze millions d'habitants. La diète, le ministère et le palatin, c'est-à-dire les trois pouvoirs constitutionnels, prirent le chemin de Pesth sous la direction de Kossuth, qui les absorbaït tous les trois, et sommèrent les Slaves de s'unir à eux.

Mais les Croates, avec leur ban Jellachich à leur tête, qui avaient entendu dire que la révolution de Vienne s'était faite en faveur de toutes les nationalités, par conséquent de la leur aussi, déclarèrent qu'ils voulaient être aux Hongrois ce que les Hongrois ont voulu être aux Autrichiens, c'est-à-dire indépendants, et ne relever que de la couronne.

Les Magyars prennent les armes pour soumettre les Croates, et les Croates prennent les armes pour se défendre contre les Magyars.

Voilà deux peuples en présence; je dirais volontiers deux hommes, tant ces deux hommes sont identifiés avec la cause qu'ils défendent : Kossuth et Jellachich.

L'un, rhéteur éloquent, soulève les masses comme la voix des tempêtes soulève les flots de la mer ; l'autre, soldat fidèle, intrépide, électrise tout un peuple rude, mais brave et dévoué. L'un fascine par ses discours ; l'autre, par son exemple. L'un est nourri des discours de la Convention qu'il admire; l'autre, de l'histoire de son pays qu'il aime. L'un glorifie les révolutions ; l'autre, l'ordre et la liberté.

Turcs contre l'Autriche catholique, étaient tous protestants, et l'on sait que plusieurs des insurgés actuels ont fini par se faire musulmans, comme plusieurs des mauvais prêtres qui s'étaient compromis dans les révolutions de l'Allemagne et de l'Italie sont allés ensuite abjurer leur foi, soit à Malte, soit en Amérique.

Que restera-t-il à Presbourg de son antique gloire, de ses fêtes splendides et de ses assemblées tumultueuses? Pesth a absorbé depuis longtemps l'industrie, le commerce, la population, les affaires et toute l'importance d'une grande capitale.

Cette butte imperceptible, qui est là sur la rive, et que les Hongrois avaient appelée *Mons regius*, servira-t-elle encore au couronnement des rois? Ce n'est plus vers les quatre points cardinaux que le souverain futur devra diriger le tranchant de son glaive, mais vers les entrailles de la terre : les ennemis les plus à craindre ne sont pas à la frontière, mais au cœur de l'empire.

Quand les révolutions actuelles auront fait leur temps, que les grandes épurations seront faites; quand les peuples seront guéris de leur enivrement et soupireront après l'ordre et la justice, sans lesquels il n'y a pas de liberté, la Hongrie rentrera dans la grande famille dont elle s'est détachée, parce que l'Autriche est aussi nécessaire à la Hongrie que la Hongrie est nécessaire à l'Autriche.

Mais, derrière la question des langues, il y a à vider toute une guerre de nationalité, dont la langue est l'expression. Les Magyars ont le double but de consommer leur séparation vis-à-vis de l'Autriche, et d'affermir leur indépendance en se rendant assez puissants pour pouvoir la défendre. Assurément si la Croatie, la Slavonie et la Transylvanie pouvaient jamais confondre leurs intérêts avec ceux de la Hongrie, se mettre sous la conduite de Kossuth, et déclarer la guerre à l'Autriche pendant qu'elle est occupée à comprimer la révolte de la Lombardie, ce serait le coup le plus rude qu'on pût porter à la monarchie. Mais tous ces différents peuples ne se soumettront jamais aux Magyars.

Du reste, l'opposition que la Hongrie fait à l'Autriche n'est pas l'œuvre du peuple: comme celle de la Gallicie en 1846, c'est un complot d'une partie de la noblesse, qui s'appuie sur tous les éléments anarchiques pour arriver à ses fins.

La Hongrie, jouissant de sa constitution et de ses priviléges, devrait avoir beaucoup moins de griefs contre l'Autriche que les autres provinces. Si cette constitution et ses privilèges sont absurdes pour les temps actuels, la faute n'en est pas à la couronne, qui a essayé

plusieurs fois d'introduire des modifications dans la constitution hongroise, mais à cette même noblesse qui s'y est toujours refusée et qui maintenant se soulève. Les terres des nobles, entre autres, ne sont soumises à aucun impôt : comment le gouvernement autrichien aurait-il pu ouvrir ses frontières aux produits de la Hongrie, et ruiner par là les propriétaires des autres provinces, qui supportent seuls les charges de l'État? comment aurait-il pu construire des routes, protéger l'agriculture, le commerce, l'industrie?

Les ressources de l'Autriche, comparées à celles d'autres États beaucoup moins importants, leur sont bien inférieures, quoique les impôts des provinces allemandes, bohèmes, italiennes, soient fort élevés. Si les finances de l'Autriche sont dans un déplorable état, la faute en est principalement à la Hongrie.

Ainsi plusieurs dispositions de la constitution hongroise, maintenues par la diète malgré la couronne, ont le désavantage de tenir ce royaume dans un état de demi-barbarie, et de nuire encore à la prospérité générale de la monarchie.

Naguère la noblesse hongroise, dans le même esprit d'opposition qui a inspiré à la noblesse polonaise et italienne des mesures aussi fatales à leurs auteurs qu'elles étaient absurdes en elles-mêmes, avait créé une société dont les membres s'obligeaient, par haine pour l'Autriche, à ne plus se servir que de produits nationaux. A la rigueur, les nobles milanais pouvaient se passer de cigares allemands, mais les nobles hongrois ne pouvaient se passer de vêtement quelconque : aussi la société des patriotes magyars ne tarda pas à faire banqueroute, et le Danube continua à porter à Pesth tous les articles de l'industrie autrichienne [1].

Il est curieux de voir les clubs démocratiques de l'Europe prendre fait et cause pour les mouvements aristocratiques de la Hongrie, comme ils l'avaient fait il y a deux ans pour ceux de la Gallicie. Pourvu qu'on fasse des révolutions, peu leur importe que ce soit avec ou sans le peuple, pour lui ou contre lui.

[1] A Milan, bien des nobles s'obligeaient *par contrat de mariage* à ne jamais accepter les invitations de la cour. C'est bien connaître son faible que de prendre de pareils engagements; il faut plaindre un peuple qui a recours à de tels expédients pour conquérir son indépendance.

« Chez les modernes, a dit M. de Chateaubriand, la liberté est la raison, elle est sans enthousiasme : on la veut parce qu'elle convient à tous : aux rois, dont elle assure la couronne en réglant le pouvoir; aux peuples, qui n'ont plus besoin de se précipiter dans les révolutions pour trouver ce qu'ils possèdent[1]. » A ce compte, toutes les révolutions dont nous sommes les témoins depuis quelque temps mèneront bien loin de leur but avoué, l'indépendance et la liberté.

Autrefois on invoquait la *fraternité des nations*, aujourd'hui on fait un appel à la *nationalité des peuples*, c'est-à-dire à leur isolement.

Puis voyez encore la contradiction. Le même radicalisme qui veut séparer les races italienne et germanique dans les vastes plaines de la Lombardie, comprime sous le même joug les peuples d'origine française, italienne et allemande, dans les étroites vallées de l'Helvétie; le même esprit révolutionnaire qui tend à détacher les Magyars des Autrichiens veut contraindre les Bulgares, les Allemands, les Slovaques, les Croates, etc... à se soumettre aux Magyars.

La constitution de la Hongrie est assez connue : du reste, comme elle doit nécessairement subir de grands changements, je m'abstiendrai d'en parler.

Un avenir prospère est réservé à ce pays. Des plaines immenses, d'une fertilité extrême, sont sans culture, parce que la Hongrie manque de débouchés. Si elle est soumise aux mêmes conditions d'existence, aux mêmes lois que les pays qui l'avoisinent, la valeur de ses terres sera bientôt augmentée : un échange entre ses produits agricoles et les produits de l'industrie allemande sera également avantageux à l'Allemagne et à la Hongrie. De nombreux colons allemands, au lieu d'aller chercher outre-mer du travail et du bien-être, les trouveront à leurs frontières chez un excellent peuple et sous un heureux climat.

La ville de Presbourg est très-agréablement située au pied des Carpathes et au bord du Danube. Elle a près de 40,000 habitants, en

[1] Chateaubriand, *Études historiques*.

grande partie allemands, les autres magyars. Les Juifs, assez nombreux, demeurent dans les environs du Schlossberg.

Ces derniers ont été, pendant les fêtes de Pâques, l'occasion d'une émeute populaire. De pareilles scènes de désordre ont eu lieu dans plusieurs contrées de la Bohême, de l'Allemagne et de la France.

Les Juifs, depuis qu'ils ont demandé à grands cris *que le sang du Juste retombât sur eux et sur leurs enfants*, ont toujours été l'objet d'une réprobation universelle. Souvent, par leur conduite, ils n'ont que trop rappelé aux chrétiens, disposés peut-être à l'oublier, que les malédictions divines pèsent sur eux. Souvent aussi des chrétiens, foulant aux pieds les préceptes de l'Évangile, ont été injustes et cruels envers les Juifs ; ils les ont persécutés, proscrits, chassés de ville en ville, et ils les auraient anéantis, si la main de Dieu ne soutenait parmi les nations ce miracle continuel de ses vengeances.

C'est donc le devoir des pasteurs de l'Église de rappeler les peuples à l'observation de la charité évangélique quand des chrétiens égarés persécutent des hommes qui sont leurs frères : l'Église n'a jamais failli à ce devoir; l'archevêque de Prague en a donné un exemple récent.

C'est encore le devoir des gouvernements justes de protéger des sujets faibles contre ces agressions tumultueuses du grand nombre, qui sont d'autant plus lâches, qu'elles sont plus faciles et demeurent presque toujours impunies.

A peu près dans le même temps qu'à Presbourg les chrétiens persécutaient les Juifs; à Vienne, les Juifs, aidés de quelques mécréants, persécutaient les chrétiens : en plein midi, on expulsait de leurs habitations et de la ville des hommes, des religieux, presque tous citoyens autrichiens; on les a dépouillés, maltraités, traqués comme des bêtes fauves, de jour et de nuit, jusque dans les campagnes.

Quelles mesures a prises le ministère Pillersdorf pour protéger la vie et les biens de tant de citoyens? On peut le voir dans la partie officielle de la *Gazette de Vienne* du 8 mai dernier.

Afin qu'on ne puisse révoquer en doute un fait qui paraît incroyable, je vais citer textuellement les décisions ministérielles : il est bon de conserver les preuves de l'équité révolutionnaire.

Voici la première décision relative à l'émeute de Presbourg :

S. M. I. et R. A. a appris avec un véritable regret, d'après l'exposé qui lui en a été fait par des Israélites estimables, l'attentat commis dernièrement contre la population israélite de Presbourg, et a daigné exprimer son douloureux déplaisir contre l'illégalité de pareils actes et la violation de la sécurité publique, que CHAQUE CITOYEN, SANS DISTINCTION DE RANG ET DE RELIGION, *a le droit de réclamer. C'est la volonté expresse de l'empereur que cette protection ne soit refusée* A AUCUN DE SES SUJETS.

L'autre, qui la suivait immédiatement, comme pour lui donner le plus éclatant démenti, était conçue en ces termes :

Attendu que la congrégation des Liguoriens et des Liguoriennes, introduite en ces derniers temps dans la monarchie, et l'ordre des Jésuites, ont plusieurs fois donné occasion de troubler le repos public; que, eu égard à l'opposition qu'ils ont trouvée dans l'opinion et la tendance de toutes les classes intelligentes, ils n'étaient pas en état de remplir leur destination, et que les établissements ecclésiastiques existants suffisent aux besoins de la religion, de l'instruction et de l'éducation du peuple : en conséquence, le conseil des ministres a pris la résolution de proposer à S. M. la suppression de la congrégation des Liguoriens et des Liguoriennes et de l'ordre des Jésuites, et S. M. a daigné donner sa plus haute approbation à cette proposition[1].

Comme il s'agit ici d'un système d'oppression qui s'organise dans tous les États où s'introduit la révolution sous le nom de liberté, qu'on me permette quelques réflexions.

D'abord les ministres font remarquer que *ces ordres religieux sont introduits depuis peu dans la monarchie.* Le temps n'y fait rien : on est citoyen ou on ne l'est pas; qu'on le soit depuis hier ou depuis plus de trente ans, comme les Liguoriens, on a le même droit à la protection des lois. Les lois protégent l'enfant qui vient

[1] Un des premiers actes du règne de S. M. l'empereur François-Joseph a été la révocation de ce décret. (*Note de la seconde édition.*)

de naître comme le vieillard qui doit mourir demain : à moins que les ministres constitutionnels, introduits depuis hier dans la monarchie, ne veuillent établir une aristocratie citoyenne, et mesurer leur protection officielle à la longueur des arbres généalogiques. Je féliciterais les Juifs de cette idée ministérielle : en fait de généalogie, il n'y a pas un ministre de ma connaissance qui puisse faire remonter la sienne au temps de la dispersion des enfants d'Israël.

Le second argument du décret n'est pas aussi favorable aux descendants de Jacob. On dit que *les Liguoriens, etc., ont plusieurs fois donné occasion de troubler le repos public*. Mais depuis la destruction de Jérusalem par Titus jusqu'au ministère du 8 mai, qui ne paraît pas avoir plusieurs Titus dans son sein, il n'y a jamais eu de ministre, de secte ou d'ordre religieux quelconque, y compris les Templiers, les Jésuites et les Liguoriens, qui aient occasionné tant de troubles que les Juifs; et pourtant on protége les Juifs et on chasse les ordres religieux.

Ils ont trouvé de l'opposition dans les classes intelligentes. Quel motif pour des ministres sortis de l'opposition, et qui demeurent au pouvoir malgré leur lutte quotidienne avec l'opposition des classes intelligentes ! Et les Juifs ne trouvent-ils pas d'opposition ?

Ces religieux n'étaient pas en état de remplir leur destination. Ils la remplissaient au vu et au su de tout le monde, et j'en appelle à la population de Vienne; il n'y avait pas dans toute la ville d'église plus fréquentée que celle des Liguoriens.

Le ministère termine par cette phrase, qui serait la plus belle apologie de l'ancien ordre de choses : *Les établissements ecclésiastiques existants*, dit-il, *suffisent aux besoins de la religion, de l'instruction et de l'éducation du peuple.* Il n'y a pas un homme dans la monarchie, appartenant aux classes intelligentes, qui ne donne un démenti à cette assertion ministérielle. Mais, si les choses en étaient ainsi, il fallait faire suivre ce paragraphe de celui-ci : *Attendu que l'ancien système a pourvu suffisamment aux besoins de la religion, de l'instruction et de l'éducation du peuple, le nouveau système a pris la résolution de rappeler l'ancien système.*

Les premiers besoins d'un peuple sont la religion, l'instruction et l'éducation; avec cela un peuple est toujours libre. Citez un peuple religieux, instruit et bien élevé qui ne soit pas libre : il n'y en a pas un sous la vaste étendue des cieux.

Que deviennent, devant cette belle déclaration du ministère, que deviennent ces plaintes universelles sur le système des études? que deviennent ces cris de détresse de tant d'évêques sur le petit nombre des ouvriers qui travaillent dans la vigne du Seigneur?

Mais ce n'est pas tout. Il y a quelque vingt ans, vivait à Vienne un avocat, brave homme s'il en fut jamais; dans sa longue carrière d'affaires et de probité, il s'était amassé une assez jolie fortune. Lorsqu'il fut mort, sa fille unique, voulant servir Dieu à son aise, et prenant à la lettre ces paroles de Jésus-Christ : *Là où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je me trouve au milieu d'elles*, s'associa quelques compagnes qui avaient à peu près les mêmes inclinations, et, avec toutes les autorisations possibles, elle bâtit une demeure pour les recevoir. Elles vivaient tranquilles, n'étant à charge à personne, ignorant les calomnies dont on poursuivait leur nom, et probablement la nouvelle constitution faite pour protéger les droits de tous, lorsqu'un jour elles se virent chassées, expropriées, maltraitées, poursuivies.....; et pas une voix ne s'est élevée pour les défendre[1]!

Pour que chacun puisse ajouter foi à ce récit incroyable, qu'il me suffise de dire qu'elles s'appelaient *Liguoriennes*.

Tous les hommes superstitieux ont leur épouvantail : lisez l'histoire du genre humain depuis Moloch et Saturne jusqu'aux cent et une révolutions de cette année : la peur est nécessaire à certaines complexions comme le boire et le manger. Saint Ignace de Loyola a rendu un immense service à tous les trembleurs de notre époque : gallicans, illuminés, francs-maçons, carbonari, démocrates, déistes, méthodistes, rationalistes, panthéistes, joséphistes... il fait trembler tout ce monde-là! Mais, quand le besoin de trembler prend à un peuple, et qu'il n'y a pas dans le pays de disciples de saint

[1] L'empereur François-Joseph leur a rendu tout ce qu'elles avaient perdu.

Ignace, alors il faut bien s'en prendre à d'autres. A Vienne donc puisqu'il n'y avait pas de Jésuites, il était tout simple qu'on s'en prît aux Liguoriens et même aux Liguoriennes : on les avait *affiliés* aux Jésuites, on devait les chasser comme des empoisonneurs; leur nom était leur crime, cela explique tout.

A ceux qui me demanderaient pourquoi on s'en est pris à eux de préférence à d'autres qui ne sont pas moins Jésuites, c'est-à-dire pas moins catholiques que les Liguoriens, pour toute réponse je leur dirai que, chacun devant avoir son tour, il fallait bien commencer par quelqu'un.

L'impiété a décrété la suppression de tous les ordres religieux en Europe : ils seront supprimés aussi longtemps que l'impiété règnera. Les Juifs de Presbourg n'ayant pas été portés sur cette liste de proscription, ils ont été protégés et les Liguoriens proscrits : ce sont toujours les vieilles traditions de Barabbas.

L'histoire de la ville de Presbourg est marquée par bien des scènes de dévastation. Déjà au neuvième siècle un fort s'élevait sur l'emplacement de son château actuel; la ville s'étendit peu à peu au pied de la montagne. Assiégée par les Tartares l'année 1241, elle fut prise et détruite de fond en comble trente-cinq ans plus tard par Ottocar, roi de Bohême. Des incendies et des tremblements de terre la ravagèrent vers la fin du seizième siècle et le commencement du dix-septième; des séditions, les Turcs et la peste marquèrent encore d'une manière funeste les premières années du dix-huitième. Elle était devenue la capitale du royaume après l'occupation de Bude par les Turcs. C'est dans ses murs que fut signé, le 27 décembre 1805, le traité de paix entre l'Autriche et la France. Bombardée par les Français en 1809, elle n'eut plus à souffrir jusqu'aujourd'hui que des scènes tumultueuses suscitées par les jeunes gens exaltés (*jurati*) qu'attirait son parlement.

Le château royal, converti en caserne, fut brûlé le 20 mai 1811, et n'est plus qu'une ruine au milieu de ce délicieux paysage.

Le Danube se divise en plusieurs bras, et forme d'abord la grande île de Schütt, qui a environ vingt lieues de longueur, et qui renferme, outre la ville de Comorn, située à l'extrémité orientale,

une centaine de villages, elle est de la plus grande fertilité, et s'appelait le *Jardin d'or*. Un peu plus vers le sud et sur la rive droite, commence la petite île de Schütt, qui n'est pas moins fertile, et qui s'étend jusqu'à Raab.

Au-dessous de Presbourg, le pays redevient plat sur les deux rives jusqu'à Gran. Nous voyons de nombreux troupeaux de bœufs gris et à larges cornes s'abreuver sur les bords du fleuve; des canots sont amarrés à de petites îles, et des paysans sortent leurs têtes brunes des buissons d'osier dont ils sont venus cueillir les branches.

Je viens de faire connaissance avec le Turc que la Providence m'a donné pour compagnon de voyage. J'avais cherché tout d'abord le moyen de converser avec lui; mais, ne lui voyant pas d'interprète, je ne savais trop comment y parvenir. Pendant qu'il fumait sur le pont, je le vis tout à coup faire signe à un domestique d'approcher, et, à mon grand étonnement, il lui adressa la parole en français. Je profitai de cette occasion pour lui dire combien j'étais enchanté de l'entendre parler cette langue, attendu que je ferais probablement route avec lui jusqu'à Constantinople.

J'appris bientôt qu'il avait quitté la Turquie depuis deux ans, qu'il avait parcouru l'Italie, l'Angleterre, la France et l'Allemagne, et qu'il revenait de Berlin et de Copenhague, où il avait été accrédité en qualité de ministre plénipotentiaire de la Sublime Porte. Il me parla du cardinal Mezzofanti qu'il avait vu à Rome; il me dit qu'il s'était entretenu avec lui en turc et en persan, et qu'il avait admiré la manière dont il lui avait parlé l'une et l'autre langue.

Je n'ai jamais vu personne qui ait été présenté à ce cardinal, avec qui il n'ait pu s'entretenir dans la langue de son pays, et souvent même dans le dialecte de sa province.

A l'avant-dernière diète, pendant que j'étais à Presbourg, des ecclésiastiques hongrois, étant revenus de Rome, rapportèrent que le cardinal Mezzofanti leur avait parlé leur langue avec beaucoup de pureté, et leur en avait fait l'éloge : il y eut parmi les membres de la diète un tel enthousiasme pour le cardinal, qu'on fut sur le

point de lui donner le droit de citoyen, dont aucun peuple n'est plus fier que les Hongrois; si le cardinal Mezzofanti fût venu dans leur pays, on l'aurait porté en triomphe d'un bout à l'autre de la Hongrie.

Pendant que je m'entretenais de Rome avec un pacha sur le pont du bâtiment, un vaste panorama se déroulait devant nous : une plaine immense, des villages de terre et de chaume, tantôt rangés au bord du fleuve comme des tentes dont ils ont à peine la solidité, tantôt agréablement assis au bas d'un tertre peu élevé, et entourés d'arbres et de prairies; puis des enfants nus qui couraient au fleuve, et des bateliers en chemise qui conduisaient des barques chargées de houille.

Ensuite nous passâmes devant Raab, qui est à deux lieues dans l'intérieur, mais que je reconnus à la grande et riche abbaye de Martinsberg qui domine toute la contrée, et dont l'archi-abbé a le droit, comme les évêques, de siéger à la table des magnats. J'avais vu à Presbourg le titulaire actuel Remély : il réunit les formes polies de l'homme du monde à la piété d'un vrai cénobite et à la science d'un Bénédictin. C'eût été un bonheur pour moi de visiter son abbaye : elle a été fondée par saint Étienne, détruite par Joseph II et rétablie par François I[er]. Mais en quittant ce bateau, il m'eût fallu attendre huit jours le passage d'un autre pour la même direction, et c'était trop risquer dans les circonstances actuelles : je passai outre.

En suivant le fleuve entre les deux îles de Schütt, on arrive bientôt à Comorn, place très-forte, bâtie dans la plaine entre le Danube et la Waag; elle n'a jamais été prise. Sa population est de 17,000 âmes.

Les restes de redoutes et d'antiquités romaines qu'on trouve dans les environs prouvent que, dans les temps les plus anciens, on avait déjà reconnu le parti qu'on pouvait tirer de cette forte position. Des monticules en terre épars dans la plaine, seuls monuments que sachent élever les Turcs, attestent leur passage; on en trouve dans toute la Hongrie. Ce sont des tertres considérables, qui tenaient lieu de tours dans un pays où il n'y a pas de pierres pour en construire, et sur lesquels ils plaçaient leurs étendards

et des sentinelles; ils servaient aussi de limites. On les appelle *tépéh*.

La forteresse de Comorn, bâtie par Matthias Corvin, et à laquelle Ferdinand Ier et Léopold Ier avaient ajouté plusieurs travaux, a été considérablement augmentée par François Ier, au point qu'elle passe aujourd'hui pour une des places les plus fortes de l'Europe.

Il n'y a guère qu'un demi-siècle qu'un voyage sur le Danube était encore une entreprise difficile, longue et aventureuse. Sestini, qui fit la course de Vienne à Rutschuk en 1780, y mit près de quarante jours; maintenant on irait aux Indes. C'étaient d'ordinaire des marchands turcs de Belgrade ou de la Bulgarie, qui venaient faire des chargements de verroterie et de quincaillerie à Ratisbonne et à Vienne, qui se chargeaient aussi du transport des voyageurs; ceux-ci ne payaient pas leur place s'ils aidaient les matelots à ramer. Sestini paya dix piastres jusqu'à Belgrade, et dix paras par jour pour sa nourriture. A Vienne, il ne put distinguer l'île de la Léopoldstadt, à cause de la quantité de saules dont elle était couverte. Le bateau qu'il montait échoua plusieurs fois, entre autres près de l'île de Schütt, et les dangers qu'il courut sont si extraordinaires, qu'on aurait pu le croire aux prises avec les indigènes de la Nouvelle-Guinée, si les Papouas de l'île de Schütt ne se fussent mis à lui parler latin. Le matin, avant de partir, on consultait le ciel, et on attendait quelquefois des jours entiers qu'il soufflât un vent favorable. Pour trouver le passage entre les îles, il fallait changer souvent de pilote, et, si le temps menaçait de devenir orageux, on se réfugiait sur une côte déserte, enfin, pour comble de maux, on allait faire naufrage sur des bancs de sable pour éviter d'être englouti par les Charybdes et les Scyllas, c'est-à-dire par les moulins qui garnissent les rives du Danube[1].

Un voyage aujourd'hui est beaucoup moins poétique.

Nous voyons bientôt s'élever majestueusement sur une colline la cathédrale de Gran, métropole de tout le royaume. C'est à Gran qu'a été baptisé, en 994, saint Étienne, qui fut à la fois le héros, le

[1] *Voyage de Vienne à Rutschuk par le Danube*, etc., fait en 1780 par Domenico Sestini.



roi, le législateur et l'apôtre de la Hongrie. Cette ville a été longtemps la résidence des rois; elle est encore celle du prince-primat du royaume, qui est en même temps archevêque de Gran : son diocèse s'étend de Presbourg à Pesth.

La population de Gran, partagée entre plusieurs races différentes, est à peine de 11,000 âmes. Dans la ville basse, le long du fleuve, habitent les marchands et les artisans; sur la montagne s'élèvent la cathédrale, le palais du primat, le séminaire et les demeures des chanoines.

Le père de saint Étienne, le duc Geisa, habitait déjà un fort bâti sur cette même colline; c'est là que naquit Étienne, qui fut baptisé par saint Adalbert, et qui, étant devenu roi de Hongrie, voulut que ce lieu fût à jamais consacré par la religion : il en fit le siége du primat du royaume.

En 1821, le primat Rudnay crut qu'il était convenable d'ériger sur cet emplacement, qui rappelle des souvenirs si chers à la religion et à la patrie, un monument digne de l'une et de l'autre : il jeta les fondements de la cathédrale actuelle, dont le plan fut tracé sur le modèle de Saint-Pierre de Rome par Kühnel, et exécuté par l'architecte Pakh.

Le primat étant mort, et le siége étant demeuré vacant pendant plusieurs années, selon la déplorable coutume établie en Autriche, les travaux furent interrompus, puis continués avec ardeur par le primat Copacy jusqu'à sa mort : il les a portés au point où nous les voyons aujourd'hui.

Cette vaste basilique n'est pas achevée : les temps actuels sont peu favorables aux grandes et religieuses entreprises. Elle est divisée en deux parties. L'église souterraine servira en même temps aux cérémonies du culte en hiver et de lieu de sépulture; c'est un véritable chef-d'œuvre. L'église supérieure est immense; elle est ornée d'un magnifique péristyle, soutenu par trente-huit colonnes. Tout l'édifice est recouvert intérieurement de marbre rouge, et il repose sur cinquante-quatre colonnes. La coupole a deux cent cinquante pieds d'élévation, et quatre-vingt-deux de diamètre. Le tableau du maître-autel représente le baptême de saint Étienne; il est peint par Hess d'Erlau.

Cet édifice est le plus imposant monument religieux de toute la Hongrie. Les anciennes églises ont toutes été détruites pendant les invasions des musulmans. Dans ces derniers temps, un autre archevêque, celui d'Erlau, monseigneur Pyrker, a aussi voulu enrichir son diocèse d'un monument semblable, et il a eu le rare bonheur de l'achever.

Précédemment il avait déjà doté sa patrie de ses œuvres poétiques, de ses collections artistiques et d'une quantité d'établissements de bienfaisance.

C'est ainsi que plusieurs prélats de la Hongrie employaient les grands revenus que la munificence et la piété des premiers rois leur avaient assignés.

Tous sans doute n'en faisaient pas un usage aussi louable ; mais il y aurait eu bien peu d'exceptions, si le népotisme n'avait eu quelquefois une influence trop directe sur la nomination des évêques.

Malgré les prescriptions du concile de Trente et les immenses richesses dont pouvaient disposer les évêques et les chapitres de Hongrie, plusieurs diocèses n'ont ni grands ni petits séminaires pour former de dignes ministres des autels [1].

L'Église de Hongrie était la mieux dotée de toutes les Églises catholiques de la chrétienté. Il est vrai que les charges sont immenses, que les taxes qu'il faut payer à l'État sont énormes. De plus, la vacance des siéges épiscopaux étant souvent de plusieurs années, pendant lesquelles le fisc tire les revenus sans rien faire dans l'intérêt des diocèses, il arrive que chaque nouvel évêque a longtemps à réparer les négligences et les dégradations survenues depuis la mort de son prédécesseur.

Au reste, le clergé de Hongrie a donné dans ces derniers temps un grand exemple de désintéressement en renonçant aux dîmes et aux corvées, qui faisaient une partie considérable de ses revenus.

[1] Cet état de choses s'est tellement amélioré depuis 1848, que, sous peu, il n'y aura plus un seul diocèse privé de ces établissements. Malgré les pertes matérielles considérables que la Révolution lui a fait éprouver, le clergé de Hongrie, pendant les conférences tenues à Vienne en mai et en juin 1856, a offert 3,000,000 de florins (7,500,000 fr.) pour les besoins des séminaires. (*Note de la seconde édition.*)

Lui saura-t-on gré de ce sacrifice volontaire? On sait comment en France l'Assemblée constituante, en 1790, eut égard à un sacrifice pareil, et comment, depuis, toutes les révolutions ont agi avec les biens du clergé.

J'espère que la Hongrie échappera au fléau qui la menace; mais dans tous les cas le clergé de ce royaume, qui paie un si juste tribut d'éloges au clergé français, saurait se consoler comme lui de la perte de ses biens temporels, qui a valu au clergé français des avantages bien autrement précieux : un accroissement de science et de vertu, et l'admiration du monde.

Vis-à-vis de la ville de Gran on voit l'embouchure d'une rivière qui porte le même nom, et la plaine où, en 1683, les Turcs, qui occupaient ce pays depuis 70 ans, furent défaits, et contraints par Sobieski et le duc de Lorraine de quitter pour toujours ces contrées.

De Gran à Waitzen le Danube se resserre de nouveau entre les montagnes et offre des paysages gracieux et variés. Le plus beau est celui des ruines imposantes de Vissegrade, c'est-à-dire Château-Blanc (*Castrum Album*). De longues murailles, des bastions, de hautes tours, s'échelonnent et serpentent sur ces rochers abrupts qui ont si longtemps servi de demeure aux rois de Hongrie. Dans l'origine, Vissegrade n'était qu'une réunion d'églises et de couvents. Le château avait la réputation de compter autant de chambres qu'il y a de jours dans l'année. Charles Ier y a logé trois rois à la fois. Sous Matthias Corvin, un légat du pape appela ce lieu le paradis terrestre. Le roi Salomon y fut retenu prisonnier; Charles le Petit y mourut. La couronne royale y fut longtemps gardée.

A Waitzen, le Danube, qui coulait de l'ouest à l'est, change tout à coup de direction, et court du nord au sud jusqu'à Vukovar, à travers les immenses plaines de cette fertile contrée.

La ville de Waitzen, fondée au dixième siècle par Geisa et érigée par lui en évêché, après avoir été prise par les Mongols et les Turcs, embellie par ses évêques et ravagée par le Danube, compte aujourd'hui 11,000 habitants. Elle doit sa belle cathédrale à son évêque comte Esterhasy et au cardinal Migazzi, qui la termina l'année 1777.



On passe à côté de l'île longue et étroite de Saint-André, et bientôt on commence à distinguer sur les hauteurs de Bude les habitations élégantes qui annoncent l'approche d'une grande ville. Peu de capitales en Europe s'offrent aux voyageurs sous un aspect aussi imposant que les deux capitales de la Hongrie, les deux villes sœurs de Pesth et de Bude : Bude surtout, bâtie en partie sur une montagne élevée, avec ses palais, sa forteresse, ses grands édifices, restes des différents peuples qui se sont disputé pendant tant de siècles les plaines fertiles et les riches coteaux de l'ancienne Pannonie; Pesth, la ville de la plaine, ville moderne, riche, agitée, commerçante, mais sans églises, sans monuments que des auberges et des comptoirs : puisse-t-elle ne pas tarir en ce moment les sources de sa longue prospérité!

CHAPITRE III

DE PESTH A CONSTANTINOPLE.

Bude et Pesth. — Ile Czépel. — Duna-Pentale. — Foeldvar. — Des villages de la Hongrie. — Rives du Danube. — Mohacs. — Apathin. — Embouchure de la Drave. — Péterwardein et Neusatz. — Émeute sanglante. — Nous sommes arrêtés un jour sous les murs de la forteresse. — Carlowitz. — Embouchure de la Theiss. — Semlin. — Les Bohémiens. — Aspect de Belgrade. — Embouchure de la Save. — Aspect du Danube à la hauteur de Sémendria. — Cours du fleuve entre les Carpathes et les Balkans. — Orsova. — Révolution en Valachie. — Bains de Méhadia. — Comment les musulmans éclairés interprètent le Coran. — La Porte-de-Fer. — Skela-Cladova. — Un village de Valachie. — Widdin et Hussein-Pacha. — Aspect du Danube et de la Bulgarie. — Nicopolis. — Rustchuk et Giurgévo. — Le choléra. — Premières scènes de la révolution en Valachie — Silistria. — La Dobroudscha. — Souvenir d'Ovide. — Entretien avec un Turc philosophe. — Brahilow. — Galaz. — Le choléra et la révolution ravagent à la fois la Moldavie. — Le Delta et l'embouchure du Danube. — Entrée dans la mer Noire. — Varna. — Arrivée au Bosphore.

25 *juin*. Notre bateau s'était arrêté près du pont suspendu, inachevé, qui réunit Pesth et Bude, et qui sera une des plus belles constructions de ce genre. La population de ces deux villes est de 120,000 âmes. Pendant la soirée, j'avais voulu payer d'anciennes dettes d'amitié, mais je ne trouvai personne : comme à Vienne, on s'éloigne, on est dans l'agitation, et un sombre avenir se prépare. De jeunes volontaires étaient partis la veille : ce sont les premières troupes qui marchent contre la Croatie; plusieurs fils de magnats se sont fait enrôler.

Je remontai sur le bateau pour y passer la nuit. On avait l'espoir que nous pourrions continuer notre voyage; cependant à onze heures le bateau se mit au large : on venait d'annoncer au capitaine qu'on craignait une émeute. Depuis trois mois, je m'étais rarement



couché à Vienne sans avoir la perspective d'être réveillé par des scènes tumultueuses de la rue.

A quatre heures j'étais sur le pont; nous devions partir à cinq. Il nous arrivait de nombreux compagnons de voyage, et les quais étaient déjà couverts de monde. Les premiers rayons du jour doraient le magnifique panorama qui s'étend sur les deux rives du fleuve.

Les Croates s'étaient emparés du dernier bateau à vapeur qui avait descendu le Danube; la compagnie de navigation en avait envoyé un autre pour s'assurer si le passage était libre : il n'était pas encore revenu; nous allâmes à sa rencontre.

Au-dessous de Pesth, la grande île de Czépel partage le Danube. On prétend qu'Arpad, chef de la première dynastie des rois de Hongrie, y est enterré. Souvent, au printemps, en arrêtant la débâcle, elle occasionne de grandes inondations. Celle de 1838 a acquis une triste célébrité : cent cinquante personnes y ont perdu la vie, et plus de deux mille maisons ont été détruites.

A la hauteur de Duna-Pentale, nous vîmes le bateau qui revenait d'Orsova. Notre capitaine le héla : *Cosa c'è di nuovo abbasso?* — *Niente, niente; hanno fatto una visita, mà lasciano passare* : Nous avions donc l'espoir de pouvoir continuer notre voyage.

C'est ici déjà que commence, pour le service de l'équipage, la langue italienne. Cette langue est la plus répandue dans le Levant; elle est, en général, celle des commerçants et des marins : c'est un reste de la domination des Génois et des Vénitiens; les bâtiments autrichiens sont tous montés par des Dalmates dont la langue est aussi l'italien. On s'accommoderait facilement de la langue, s'il ne fallait pas en même temps s'accommoder de la cuisine italienne, épicée, parfumée, poivrée; tous les mets sont froids, et l'eau, portée sur la table trois heures avant le dîner, a toujours la même température que l'air des cabines, 28 degrés Réaumur[1].

[1] Puisque les bateaux du Lloyd vont à Beyrouth, il leur serait facile de se procurer de ces vases en terre poreuse, si communs en Syrie, qui ont l'inappréciable avantage de rafraîchir l'eau par une température fort élevée. Cependant ils ne rendraient pas à beaucoup près en Europe, à cause de l'humidité de l'atmosphère, les mêmes services qu'en Orient.

Le prix des places, sur les vapeurs autrichiens de la compagnie du Danube et du Lloyd, est moins élevé que celui des bâtiments français ou anglais sur la Méditerranée; mais la table est tout aussi chère, c'est-à-dire 2 flor. 30 kr. (6 francs) par jour, et elle ne lui est pas comparable[1].

C'est à Duna-Pentale que les Huns ont traversé le Danube pour attaquer les Romains. Plus loin on passe devant Foeldvar, qui a 10,000 habitants, et qui est célèbre par sa pêche d'esturgeons.

La rive droite du Danube, un peu élevée, est garnie de villages. dont les maisons, espacées sur la colline, sont d'un assez bel effet, vues de loin. La rive gauche, basse et exposée aux inondations, est déserte; ce n'est que dans l'intérieur, au milieu de plaines immenses, qu'on trouve des villages qui ont une population de vingt, de trente mille âmes et au delà. Ces grandes agglomérations, si nuisibles à l'agriculture, sont le résultat des guerres et des excursions des Turcs : les paysans, en se rapprochant, cherchaient un appui mutuel; la sécurité amènera la dispersion des habitants et une plus grande prospérité. Pendant la saison des travaux, ils vont camper au loin, au milieu des terres qu'ils doivent cultiver, et ne rentrent dans leurs familles qu'à la fin de chaque semaine. C'est dans ces villages surtout qu'on trouve en hiver ce cinquième élément que Napoléon a découvert en Pologne, la boue : à moins qu'elle ne gèle, pendant des mois des voisins qui ne sont séparés que par la largeur de la rue peuvent moins communiquer entre eux que s'ils étaient séparés par l'Océan : on n'a pas encore inventé de véhicule qui puisse la franchir. A Debrezcin, entre autres,

[1] *Sur les bateaux de la Compagnie de navigation du Danube.*

De Vienne à Constantinople la distance est de 256 milles et demi; on paie, aux premières places, 94 florins (235 fr.).

Sur les bateaux du Lloyd autrichien.

De Constantinople à Beyrouth, par Smyrne et Rhodes, la distance est de 330 lieues; on paie 99 florins 20 kr. (à peu près 250 fr.).

Sur les paquebots-postes français.

De Beyrouth à Marseille, par Alexandrie et Malte, la distance est de 655 lieues: j'ai payé 545 francs. En ne tenant pas compte du séjour fait à Alexandrie et à Malte, j'ai parcouru cette distance en 232 heures.

lonnés bizarrement les uns sur les autres, offrent l'aspect le plus pittoresque. Les remparts étaient garnis de troupes: on s'attendait à une attaque : partout on voyait briller au soleil les fusils des sentinelles. Sur la rive gauche, une tête de pont s'étend jusqu'à Neusatz. Ici mêmes précautions; le général Hrabowsky, commandant de la forteresse, traverse le pont à cheval; une batterie de canons le suit : ils sont braqués contre Neusatz. La population, composée de Magyars, d'Illyriens, d'Allemands, de Grecs et de Juifs, en est venue aux mains; huit personnes ont été tuées pendant la matinée. Nous voyons passer sur le pont une quantité de familles qui se sauvent dans la forteresse, emportant avec elles des coffres, des meubles, des lits, des sacs remplis de ce qu'on a pu enlever à la hâte : c'est un déménagement pareil à celui d'un incendie. Ce n'est pas devant la fureur des éléments que tous ces malheureux sont obligés de fuir : c'est devant celle des hommes, mille fois plus aveugle et plus terrible. Les Allemands, les Hongrois, les Grecs et les Croates vivaient en paix; on a soufflé sur eux le vent des passions, et ils s'entre-déchirent. Je croyais assister à une scène de destruction du cinquième siècle : c'est ainsi qu'on devait fuir devant les Huns.

Parmi les fuyards qui traversent le pont, je remarque une pauvre femme et un petit garçon qui la suivait. La mère, lourdement chargée, pouvait voir à peine ce que devenait son enfant; celui-ci portait deux poules, une sous chaque bras, et les caressait tendrement. Une d'elles parvient à s'échapper, et vole dans le fleuve. Le pauvre enfant, qui la voit se noyer, pose l'autre sur le pont et s'avance pour tâcher de la saisir, ou voir si personne ne veut lui porter secours; il appelle sa mère, elle ne l'entend pas. Cependant une charrette qui vient à passer effraye la poule qui lui reste; elle saute de l'autre côté dans le Danube. Je n'ai jamais vu la douleur exprimée d'une manière plus touchante : le malheureux enfant, sans craindre ni chevaux, ni voitures, ni soldats, court d'un bout à l'autre, pleurant, invoquant le ciel et les hommes, joignant les mains et poussant de hauts cris à la vue de ces deux objets de son affection qui disparaissent sous les flots.

On entend des coups de feu; c'est un *sauve qui peut* général. On vient nous annoncer que nous ne pouvons pas continuer notre voyage; nous envoyons une estafette à Carlowitz, afin de connaître les intentions des Croates à notre égard. Le diplomate turc s'enquiert, avec beaucoup d'anxiété, de ce qui se passe; puis se tournant vers moi : « Il faut prier Dieu, dit-il, pour que nous puissions continuer notre voyage. Nous sommes de tant de religions, qu'il est impossible qu'il n'y en ait un parmi nous qui soit dans la vraie; celui-là sera écouté, et les autres en profiteront. Et si on ne nous laisse pas passer, ajouta-t-il, que ferez-vous ? »

Notre situation était des plus embarrassantes. Faire deux à trois cents lieues par terre, à travers toute la Turquie, était une entreprise d'une extrême difficulté, même en société d'un ministre de la Sublime Porte; aller prendre un bateau à vapeur à Trieste, en passant par la Croatie en insurrection, c'était tout aussi dangereux; puis nous avions la chance d'être bloqués dans le port de Trieste par l'escadre sarde : et pourtant j'avais la ferme volonté de braver toute espèce de danger plutôt que de renoncer à mon voyage.

J'avais envie d'aller à Neusatz pour connaître la physionomie d'une émeute de ce pays-ci : j'en avais déjà tant vu ailleurs! elles sont fort laides sans doute, mais elles apprennent toujours quelque chose. Un jour, pour passer une rue, à Vienne, je fus obligé d'escalader une barricade; quand je fus au haut, je m'y rencontrai avec un étudiant qui venait lire une proclamation dont l'article premier était ainsi conçu : *Tous les couvents sont abolis* Il y eut une triple salve d'applaudissements dans la foule. Je dis à un homme fort bien mis, qui était à côté de moi : « Il faut que les moines aient fait de nouveau quelque mauvais coup! — Comment! vous ne savez pas? — Non. — Ils ont voulu faire sauter la ville de Vienne! elle est toute minée. » Mon interlocuteur appartenait éminemment à la classe intelligente de l'ordonnance Pillersdorf.

Le capitaine me dit que nous n'étions pas en sûreté sur la rive gauche, et qu'il fallait amarrer le bateau sous le canon de la for-

lonnés bizarrement les uns sur les autres, offrent l'aspect le plus pittoresque. Les remparts étaient garnis de troupes; on s'attendait à une attaque : partout on voyait briller au soleil les fusils des sentinelles. Sur la rive gauche, une tête de pont s'étend jusqu'à Neusatz. Ici mêmes précautions; le général Hrabowsky, commandant de la forteresse, traverse le pont à cheval; une batterie de canons le suit : ils sont braqués contre Neusatz. La population, composée de Magyars, d'Illyriens, d'Allemands, de Grecs et de Juifs, en est venue aux mains; huit personnes ont été tuées pendant la matinée. Nous voyons passer sur le pont une quantité de familles qui se sauvent dans la forteresse, emportant avec elles des coffres, des meubles, des lits, des sacs remplis de ce qu'on a pu enlever à la hâte : c'est un déménagement pareil à celui d'un incendie. Ce n'est pas devant la fureur des éléments que tous ces malheureux sont obligés de fuir : c'est devant celle des hommes, mille fois plus aveugle et plus terrible. Les Allemands, les Hongrois, les Grecs et les Croates vivaient en paix; on a soufflé sur eux le vent des passions, et ils s'entre-déchirent. Je croyais assister à une scène de destruction du cinquième siècle : c'est ainsi qu'on devait fuir devant les Huns.

Parmi les fuyards qui traversent le pont, je remarque une pauvre femme et un petit garçon qui la suivait. La mère, lourdement chargée, pouvait voir à peine ce que devenait son enfant; celui-ci portait deux poules, une sous chaque bras, et les caressait tendrement. Une d'elles parvient à s'échapper, et vole dans le fleuve. Le pauvre enfant, qui la voit se noyer, pose l'autre sur le pont, et s'avance pour tâcher de la saisir, ou voir si personne ne peut lui porter secours; il appelle sa mère, elle ne l'entend pas. Cependant une charrette qui vient à passer effraye la poule qui lui reste; elle saute de l'autre côté dans le Danube. Je n'ai jamais vu la douleur exprimée d'une manière plus touchante : le malheureux enfant, sans craindre ni chevaux, ni voitures, ni soldats, court d'un bord à l'autre, pleurant, invoquant le ciel et les hommes, joignant les mains et poussant de hauts cris à la vue de ces deux objets de son affection qui disparaissent sous les flots.

teresse : ce qui m'empêcha d'aller à Neusatz. Nous avions déjà reçu à bord plusieurs fugitifs; dans ce moment, il nous en vint encore deux : l'un portait un chapeau à larges bords, retroussé d'un côté, avec le reste d'une plume noire; c'était un émissaire de Pesth. Il était furieux contre les assassins (les Croates), qui n'avaient respecté ni son chapeau ni sa personne : il avait été fort maltraité. L'autre était un Polonais qui était aussi chargé d'une mission révolutionnaire; on l'avait arrêté et conduit, sous escorte, devant l'autorité, où il était parvenu cependant, non sans peine, à se disculper.

Nous ne traversons le Danube qu'à huit heures. La soirée était superbe; les fugitifs de Neusatz étaient sur le pont, silencieux, inquiets. De temps en temps on entendait quelques coups de fusil; la nuit vint, triste et sombre; les nombreux clochers de Neusatz se dessinaient sur le ciel; l'ombre immense de la citadelle nous cachait parmi les saules du rivage; on n'entendait que les cris répétés des sentinelles, qui se perdaient dans le lointain, et le bruit sourd des vagues. C'est ainsi que nous passons la nuit, entre une citadelle qui est sur le *qui vive* et une ville en insurrection. Ces soldats qui veillent en armes au-dessus de nous, et qui sont sur le point de bombarder une ville sur les frontières de la Croatie, sont presque tous Italiens; et les Hongrois viennent attaquer ce pays lorsque les fils de la Croatie combattent vaillamment dans les plaines de l'Italie : partout le sang coule, partout on s'entre-déchire. Quelle affreuse chose que les révolutions et les guerres civiles! Faut-il donc toujours justifier ce cruel adage : *Homo homini lupus*[1] ?

27 *juin*. Il est neuf heures, et rien n'est encore décidé sur notre sort. Plusieurs habitants de Neusatz, sur l'autre rive, nous supplient, par leurs signes, d'aller les prendre. Amenés à bord, ils nous font un tableau déchirant de ce qui se passe dans la ville : l'anarchie est complète, on a pillé plusieurs maisons pendant la nuit. Ils ajoutent que deux des victimes de la journée d'hier, cou-

[1] La ville de Neusatz a été entièrement détruite peu de temps après.



vertes de blessures, ont été trouvées encore vivantes, dans la rue, par un médecin qui a fait venir un char pour les transporter à l'hôpital; des individus, s'en étant aperçus, ont brisé une des roues, assassiné le cocher, qui s'enfuyait, et achevé les deux moribonds.

Mais détournons nos regards de toutes ces atrocités. Je m'étais retiré dans ma cabine; tout à coup, vers midi, j'entends le signal du départ, je monte sur le pont; tous les passagers criaient : « Vivat! nous partons pour Semlin ! » Les malheureux fugitifs de Neusatz, sans asile, abrités sous des arbres le long du rivage, où ils ont trouvé pour quelques moments un lieu de sauveté, nous disent adieu en agitant leurs mouchoirs; nous leur répondons avec empressement. Nous allons courir des dangers divers : puisse le ciel nous protéger tous !

Le pont de bateaux s'ouvre; nous décrivons rapidement le cercle immense que fait le fleuve pour embrasser la puissante citadelle, et nous nous dirigeons vers Carlowitz, un des siéges principaux de l'insurrection slave. Notre capitaine est encore dans le doute si on nous laissera passer; dans le cas contraire, j'accepterai la proposition de Sami-effendi, et je prendrai avec lui la voie de terre.

Nous approchons de Carlowitz : nous voyons briller des armes, des hommes sortent de dessous les saules; chaque arbre, chaque creux, est une tente; des sentinelles garnissent les hauteurs. Nous rencontrons, de distance en distance, des chaloupes canonnières (*csaiken*) prises à Semlin. Le drapeau illyrien, rouge, blanc et bleu, est arboré partout, sur des corps de garde en planches ou en roseaux, sur les barques, sur les arbres. Au poste principal, il est surmonté du drapeau autrichien : proscrit à Vienne, ce drapeau flotte respecté aux extrémités de l'empire.

Au lieu du débarquement, nous trouvons le bateau à vapeur capturé : c'est un grand bâtiment remorqueur, un des meilleurs de la navigation du Danube; les Croates le retiennent, ainsi que le capitaine et tout l'équipage, afin de pouvoir transporter des troupes là où il en sera besoin. Comme ils en avaient assez d'un, et que nous paraissions très-inoffensifs, après nous avoir visités

ils nous laissèrent partir, à condition que nous nous chargerions de quelques caisses de fusils pour leurs frères de Pancsova.

Cette côte présentait un singulier aspect : des pelotons de soldats faisaient l'exercice sous un soleil brûlant; en voyant l'air farouche de ces hommes, leurs armes, leurs fameux *khandschars*[1], leur costume étrange, on ne croyait plus se trouver en Europe : *Trux vultus, fera vox, teterrima Martis imago;* nous approchons du pays des Gètes. Un prêtre grec, d'une taille gigantesque, se promenait dans leur camp; lorsqu'il entrait dans un corps de garde, tous les soldats se levaient, et se tenaient debout, la tête découverte, jusqu'à ce qu'il en fût sorti. Sous des dehors si rudes, ce peuple a conservé ce que tant d'autres, qui se croient supérieurs à lui, ont perdu depuis longtemps, c'est-à-dire des sentiments de religion, de fidélité, et, en même temps, d'attachement à leur pays et à ses institutions : ils savent à qui ils obéissent et pourquoi ils se battent[2].

C'est à Carlowitz que se trouve l'archevêque grec non uni, qui est le chef spirituel de la contrée. La tendance qui se manifeste partout dans les Églises slaves détachées de l'unité catholique, et qui les porte à constituer des Églises nationales, cette tendance, secondée par les événements actuels, a su vaincre les dificultés, et le siége métropolitain de Carlowitz, occupé par un homme d'énergie et d'une grande popularité, l'archevêque Rajatchitch, a été plus tard érigé en patriarcat; c'est-à-dire que cette province a brisé les derniers liens qui l'attachaient encore au patriarche de Constantinople.

Sur un plateau, près de la ville, a été conclue, le 26 janvier 1699, la paix de Carlowitz, qui assura à l'Autriche la possession de la Hongrie et de la Slavonie, après deux siècles de guerre avec les Turcs.

[1] Les courriers des rois de Perse portaient autrefois, comme insignes de leur emploi, des poignards appelés en persan *hanger* (khandschar), d'où sans doute leur est venu le nom de *Anguri*. (Rosenmüller, *das alte und neue Morgenland*, tome V, p. 27.)

[2] Voir, sur l'organisation des frontières militaires autrichiennes, *Voyage du maréchal duc de Raguse*, tome Ier.



La chaîne de montagnes appelée Fruska-Gora, que nous avons suivie depuis Vukovar, atteint ici sa plus grande hauteur; elle forme de belles collines, qui produisent un excellent vin. Ces collines ont de la ressemblance avec les derniers contre-forts des Alpes dans les environs de Vienne; plus loin, de profondes crevasses et des pentes stériles rappellent les Apennins.

Sur les énormes bancs de sable qui sont au bord du fleuve il y a de nombreux troupeaux de chevaux, réunis par centaines au soleil, avec leurs têtes rapprochées les unes des autres, comme des moutons; plus loin, des bœufs, plus nombreux encore, mais moins sociables, sont dispersés sur le rivage. On voit partout des cochons à moitié enfouis dans la vase; ils viennent des forêts de la Servie, et vont faire les délices des Viennois, de l'existence desquels la bière, le jambon et les poulets frits étaient les trois pivots : c'était leur poule au riz de chaque jour, avant la Révolution.

Ce qui paraîtra assez singulier, c'est que le porc sert comme d'unité monétaire dans les contrées du bas Danube. Comme on dit ailleurs : *J'ai dix mille francs de rente*, ou *dix mille livres sterling*, ici on dit : *J'ai dix mille cochons;* ce qui est encore préférable à l'estimation de Russie, où l'on dit : *J'ai dix mille paysans*.

Nous partons, et nous rendons grâce à la Providence d'avoir franchi ce dangereux passage[1]. Nous sommes bientôt à l'embouchure de la Theiss le (*Tibiscus*), rivière large et profonde, très-poissonneuse, et qui arrose des terres d'une extrême fertilité. Vis-à-vis est le champ de bataille où le margrave Louis de Bade gagna, en 1691, une bataille sanglante contre les Turcs.

On ne tarde guère à voir les premières montagnes de la Turquie, et, peu après, la noire forteresse de Belgrade. En tournant vers la droite, on trouve tout à coup quelques masures entourées de hautes palissades délabrées : c'est Semlin. L'intérieur de la ville ne dément guère la pénible impression qu'on éprouve à son premier aspect. Je pus la parcourir tout à mon aise pendant qu'on déchargeait une partie de notre cargaison. Rien ne mérite d'être vu : quelques

[1] J'ai appris dans la suite que notre bateau a été le dernier qui a pu faire la course de Constantinople, tant de Vienne par le Danube, que de Trieste par mer, pendant toute la durée de la guerre.



ruines sur la montagne des Bohémiens, colline aussi triste que son nom et la population qui l'habite, le lazaret, quelques églises et la douane, voilà Semlin; elle compte 10,000 habitants. Soyons indulgents pour cette ville : elle est peuplée, en grande partie, de Serbes chrétiens, qui se virent obligés de fuir le joug des musulmans après que Belgrade fut tombée définitivement dans leurs mains par le traité de Carlowitz. Des Rasciens, des Allemands, des Croates, des Arméniens, des Valaques, des Grecs, des Juifs, des Bohémiens et des Turcs, complètent cette population bigarrée d'une ville située entre tant de nations différentes.

Les Bohémiens (les *Zigeuner*, *Zingari* et *Gitanos* des Allemands, des Italiens et des Espagnols), que l'on confond si souvent en français avec les bohêmes, au grand déplaisir de ces derniers, deviennent de plus en plus nombreux à mesure qu'on s'approche du bas Danube. L'apparition en Europe de ce singulier peuple date du commencement du quinzième siècle. Leur couleur, leurs traits, leur langue, qui a beaucoup de mots sanscrits, leurs mœurs et leurs traditions, tout fait croire qu'ils viennent des Zinganes des bouches de l'Indus, et qu'ils ont été chassés de leur patrie à la suite des dévastations de Tamerlan. Malgré les sollicitudes de plusieurs souverains, notamment de Marie-Thérèse, pour leur procurer un domicile stable, un état et des moyens d'éducation à leurs enfants, ils sont demeurés la plupart vagabonds, errants dans les vastes plaines de la Hongrie et dans les forêts de la Transylvanie, de la Valachie et de la Turquie, où ils se trouvent en plus grand nombre que partout ailleurs; tandis que d'autres vivent dans des cavernes ou dans des trous qu'ils se creusent dans la terre. Aventureux, rusés, dégoûtants de saleté, sans besoins, peu soucieux de l'avenir, ils vivent de fruits, principalement d'aulx et d'oignons, comme tous les Orientaux, quelquefois d'herbes et de racines, rarement de viande, à moins que leur bonne fortune ne leur fasse rencontrer quelque animal mort : aucune viande, quelque hasardée qu'elle soit, ne leur répugne. Ils sont naturellement gais, aimant la musique et la danse; ils se produisent dans les foires comme musiciens, jongleurs et hercules, tandis que leurs enfants volent ou mendient, et que les femmes disent la bonne aventure. Quel-



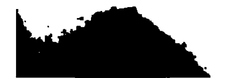
ques-uns cependant se livrent à l'agriculture et à des arts industriels. Il y a plusieurs castes parmi eux. Leur religion est à peu près nulle : ils se disent chrétiens ou musulmans selon les circonstances ; ils n'ont ni temples ni maisons de prière, et s'inquiètent moins encore des choses de l'autre vie que de celle-ci. Ils ne s'allient qu'entre eux, et leurs mœurs sont d'ordinaire fort dépravées. C'est un échantillon peu avantageux des peuples nomades, qui brave notre civilisation jusqu'au centre des pays où elle est le plus avancée. Nous nous complaisons souvent dans la pensée que si notre civilisation était connue des peuples barbares, ils seraient ébahis d'admiration, et feraient tous leurs efforts pour s'en approprier au moins quelque peu, et voilà deux cent mille de ces barbares qui, depuis trois siècles et demi, parcourent l'Europe dans tous les sens sans avoir pris goût pour la moindre de nos institutions.

Semlin est la dernière ville autrichienne sur la rive droite du Danube ; c'est un des points où il faut faire quarantaine quand on revient de Turquie. Une nappe d'eau, d'une immense étendue, se déploie entre Belgrade et Semlin. La Save vient encore apporter le tribut de ses eaux à ce roi des fleuves, grossi déjà par tant d'affluents.

Un bateau à vapeur était en partance pour Vienne ; on lui ôtait son nom pour lui donner un numéro : tout ce qui porte un nom autrichien, hongrois ou croate, doit être nécessairement suspect dans un endroit ou dans un autre. Je ne sais pourquoi on nous ôta notre nom de *Cérès*, qui, apparemment, n'est ni croate ni magyar.

On peut aller en une heure de Semlin à Belgrade en traversant la Save ; mais il faut prendre un garde du lazaret, et, si on a le malheur de toucher la moindre chose, ne fût-ce qu'un chien, et ils y fourmillent, il faut faire, en revenant, plusieurs jours de quarantaine.

Belgrade (*Alba Græca*), cet ancien boulevard de la Hongrie, qui a assisté à tant de luttes entre la barbarie et la civilisation, s'élève majestueusement entre ces deux grands fleuves, comme un défi jeté par l'islamisme dans les avant-postes de la chrétienté. Un rocher



imposant, surmonté d'une forteresse qui paraît imprenable, les mosquées et les minarets éclatants de blancheur, les jardins et les ruines, les noires pyramides des cyprès, toute la physionomie fantastique d'une vie moresque se trouve là, comme un emblème de cet immense empire qui n'a plus rien qu'une apparence de vie. Mais, lorsqu'on voit la ville de près, toute cette beauté et cette puissance disparaissent : depuis soixante ans que cette place a été rendue à la Porte, on n'y a pas relevé une pierre; chaque année on blanchit les minarets et on laisse tomber en ruines tout le reste. Le général Loudon, le prince Eugène, Hunyady, Jean Capistran, le prince Emmanuel de Bavière, et, dans ces derniers temps, Czerny Georges, ont laissé à Belgrade d'impérissables souvenirs. Aujourd'hui cette ville appartient à la Servie; les Turcs n'ont que la forteresse, où ils tiennent garnison, et où réside un pacha. La population de Belgrade est de 30,000 âmes.

Nous passons sous les murs de Belgrade à six heures : une centaine de soldats turcs pêchaient ou se lavaient au bord du fleuve; ils étaient entourés d'une quantité de ces chiens sans maîtres qu'on trouve dans toutes les villes de la Turquie. Je remarquai que plusieurs minarets avaient leur sommet abattu; j'en demandai la raison à Sami-effendi. Il ne me répondit pas d'abord; mais, un autre jour, en me parlant de l'administration de son pays, il me dit : « Chez nous tout se fait par intrigue et par cabale; par exemple, quand je viendrai à Constantinople, si le sultan me demande comment j'ai trouvé Belgrade, je lui dirai : *Sire, tout est dans le meilleur état possible*. Si je lui disais la vérité, le pacha de Belgrade, qui a ses amis à la cour, l'apprendrait bientôt; et, comme il a probablement reçu l'argent nécessaire pour faire réparer ces minarets, et qu'il l'a mis dans sa poche, lui et ses amis seraient fâchés contre moi, et intrigueraient pour me nuire. Déjà une fois j'ai été sans place pendant quatre ans pour avoir trop parlé; je n'ai plus envie de recommencer; je serai sur mes gardes, et je donnerai des éloges à tout le monde : c'est ainsi que cela se fait chez nous. »

Rien n'égale la beauté du Danube en cet endroit : il est tranquille et profond comme un lac; ses rives découpées sont ombragées d'arbres qui plongent leurs branches jusque dans le miroir

de ses eaux; des îles d'une admirable verdure forment un dédale à la fois gracieux et grandiose; des nuées d'oiseaux le traversent et l'animent : ce sont des grues, des milans, des cygnes et des pélicans; de gros bateaux remontent le fleuve; des Serbes, vêtus de rouge, accroupis sur le bord, fument et regardent couler l'eau; sur la rive opposée, des Croates, le fusil sur l'épaule, se promènent près d'une perche disposée en croix et entourée de paille, prêts à y mettre le feu au premier signal : c'est le télégraphe de ces peuples; des canots, formés d'un seul tronc d'arbre, creusé au milieu, comme les pirogues des Indiens, sont attachés au rivage; ajoutez à cela une soirée charmante, un coucher du soleil qui donne une teinte d'or à ce magnifique tableau : je croyais naviguer sur un des plus grands fleuves du nouveau monde.

Les retards que nous avons éprouvés déterminent le capitaine à continuer notre route malgré l'obscurité survenue. A mesure que les objets perdent leurs contours, notre imagination y supplée en leur prêtant des formes fantastiques et bizarres. De temps en temps nous voyons briller, à travers le sombre feuillage, des feux allumés par les pêcheurs. Plus loin, je vois courir le long de la rive droite comme des créneaux, des tours, des minarets, dessinés en noir sur le ciel étoilé : c'est tout ce que j'ai vu de Sémendria, ancienne capitale, ancienne ville épiscopale, ancienne forteresse prise et reprise vingt fois par les Hongrois et par les Turcs.

Un quart d'heure après notre bateau s'arrêta, et tous les passagers, qui étaient demeurés sur le pont, enveloppés dans leurs manteaux, descendirent dans leurs cabines.

28 *juin*. Nous partons avant le jour. Près du village grec de Baziasch on fait une exploitation considérable de charbon de terre. La plaine fertile du Banat s'arrête au pied des Carpathes orientales, qui, après avoir couru de l'est à l'ouest entre la Transylvanie et la Valachie, prennent tout à coup la direction du sud et viennent perdre leur nom dans le Danube; tandis que, de l'autre côté, les montagnes de la Bulgarie qui commencent resserrent le fleuve entre ces deux chaînes de montagnes, et forment la plus belle partie de son cours.



Vis-à-vis de Moldava, on voit la fumée blanche des usines où l'on travaille le fer et le cuivre qu'on tire de ces vallées riches en minerai.

Un peu plus bas, à l'entrée des gorges, une dent de rocher haute de vingt pieds, appelée Babakay[1], perce la surface de l'eau et se dresse au milieu du fleuve. Une triste légende s'y rattache : une femme infidèle, abandonnée sur ce rocher, a dû y expier sa faute. Vis-à-vis sont les ruines de Coloumbacz (Colombier), ancienne forteresse de brigands, prise, en 1391, par les hordes de Bajazet. Le gouvernement autrichien fait construire à grands frais, sur la rive gauche, une belle route qui conduit de Moldava à Orsova ; elle est bien tracée, artistement construite, et elle passe pour être un des plus beaux travaux de ce genre. De l'autre côté, il y avait le chemin de Trajan qui longeait tout le fleuve ; on en voit de nombreuses traces, et on peut encore lire ces mots, sur un rocher noirci par le feu des pêcheurs :

IMP. CÆS. D. NERVÆ. FILIUS. NERVA. TRAJANUS.
GERM. PONT. MAX.

L'inscription suivante, aussi taillée dans le roc, et qui date de Tibère, prouve que ce chemin a été fait par la quatrième légion scythique et la cinquième légion macédonienne :

TI. CÆSARI. AVG. DIVI.
AVGVSTI. F. IMPERATORI.
PONT. MAX. TR. POT. XXX.
LEG. IIII. SCYTI. ET. V MACED.

Les bords les plus romantiques du Rhin sont bien loin d'être comparables à ceux du Danube dans cette partie de son cours. Sur une longueur de trente lieues, entre les Carpathes et le Balkan, il roule la masse de ses eaux dans une gorge resserrée qui réunit tous les genres d'intérêt, qui offre toutes les beautés de la nature. Les sommets du Balkan, recouverts de la plus belle végétation,

[1] D'autres écrivent Papagai, *perroquet*.

s'élèvent les uns au-dessus des autres en mamelons infinis; quelquefois des roches nues, avec leurs stries roses et blanches, percent leur sombre verdure. Des cavernes profondes montrent leur bouche béante au-dessus des gouffres du fleuve; plusieurs d'entre elles ont servi d'asile aux troupes chrétiennes pendant les guerres : en 1691, trois cents hommes, sous les ordres du général Veterani, se sont défendus contre les Turcs pendant plusieurs semaines dans la grotte qui porte aujourd'hui son nom. Une autre commande tellement le fleuve, que, si elle était munie de quelques canons, il serait impossible d'en forcer le passage; les inscriptions qu'on y trouve font voir que les Romains en avaient fait un poste d'observation. Quelques-unes de ces cavernes, selon la croyance populaire, renferment ces myriades d'insectes qui, pendant l'été, fondent comme un nuage destructeur sur les campagnes et sur les troupeaux; ils pénètrent dans les yeux, les oreilles, les narines des chevaux, des bœufs, des moutons, et souvent les font périr dans de grandes douleurs[1].

Au-dessous de Drenkova la navigation devient dangereuse : le fleuve, en frémissant, décèle les écueils qu'il cache dans son sein; de grands travaux ont déjà été faits pour le rendre navigable. Le vent d'est, appelé Kossawa, y souffle quelquefois avec tant de fureur, qu'il fait mugir les flots, et semble en arrêter le cours; les vents venus de la mer Noire balayent les plaines basses de la Valachie, et viennent s'engouffrer dans cette vallée étroite, qui en est le seul passage; ils commencent d'ordinaire à souffler au lever du soleil, et durent jusqu'à midi.

Parmi les passagers, il y en avait un qui m'inspirait beaucoup d'intérêt par les renseignements qu'il me donnait sur ces contrées : c'était Alex. Simics, ancien ministre des finances en Servie, grand antagoniste du prince Milosch Obrenovich, et aujourd'hui exilé comme lui. L'histoire des dernières révolutions de ce pays est connue; du reste, je m'écarterais trop de mon but en m'y arrêtant.

Tandis que je m'entretenais de la Servie avec M. Simics, un Juif

[1] *Grisellini, douzième lettre à Scopoli,* tome II.



de Gênes et le fils d'un boyard de la Valachie déclamaient à côté de nous, et au milieu d'un grand cercle, contre l'*infâme conduite* des soldats suisses à Naples. Ils venaient de la Suisse, et avaient appris, dans les grands conseils de ce pays, *qu'on peut faire un traité avec un souverain et lui jurer fidélité en temps de paix, sauf à devenir parjure et à tourner contre lui, en temps de guerre, les armes qu'on avait acceptées pour le défendre*. Comme ces paroles étaient prononcées en ma présence et que j'aurais eu l'air de les approuver en me taisant, je leur dis : « Je plains, messieurs, ceux qui auront à traiter avec vous. Du reste, je vous remercie de l'occasion que vous me fournissez de vous apprendre que tous les Suisses ne pensent pas de la sorte : je suis Suisse, je compte plusieurs amis parmi les officiers qui sont au service de Naples; vous me permettrez, sans doute, de prendre ici leur défense, d'autant plus que c'est en même temps défendre la cause de l'honneur et de la loyauté.»

J'eus la satisfaction de voir que parmi les passagers, qui appartenaient presque tous à des nations que nous appelons barbares, il n'y en eut pas un seul qui ne témoignât de l'indignation contre les paroles du jeune Valaque et du Juif italien, qui nous épargnèrent leurs déclamations pour le reste du voyage.

A midi nous arrivons à Orsova, dernière limite de la monarchie autrichienne. Il y a peu de mois que je franchissais le Pô à l'autre extrémité de cette vaste monarchie; l'ordre régnait partout : on n'avait pas encore mis le feu aux mines préparées depuis si longtemps; aujourd'hui elle est non-seulement bouleversée d'une extrémité à l'autre, mais le volcan agite les pays qui sont au delà de ses frontières.

Orsova, près de la Tcherna (*rivière noire*), est une colonie romaine fondée par Trajan.

A peine avons-nous touché la terre qu'on nous annonce que la Valachie est en pleine révolution : on a tiré plusieurs coups de fusil sur l'hospodar Bibesco, on a chassé les ministres et établi un gouvernement provisoire; dans quelques jours les Valaques auront la liberté de la presse, une garde nationale, des barricades, des assassinats, tout le bonheur et toute la liberté qu'on sait. Et, dans vingt ou trente ans, les Valaques, descendants des malheureux

que je vois dans ce moment vêtus comme des Samoyèdes, accroupis sur leurs talons, et mangeant avec les doigts le maigre dîner que leur paresse ou leur indigence a préparé, ne seront pas assis à une table plus splendide; des intrigants et des ambitieux se seront enrichis à leurs dépens, après avoir rendu plus dur leur esclavage en leur ôtant la religion qui leur aidait à le supporter.

Une chose me frappa singulièrement : c'est l'impression que cette nouvelle produisit sur les jeunes boyards que nous avions avec nous. Jusque-là tous les soirs ils chantaient la *Marseillaise*, ils parlaient d'affranchissement universel, de progrès et de socialisme, comme les derniers numéros du *National*, qu'ils avaient emportés avec eux. On sait qu'en Valachie les boyards tiennent leurs paysans dans un état de servitude plus dure, peut-être, que celle des paysans russes. Leurs fils, élevés par des aventuriers de tous les pays, vont achever leur éducation à Paris, d'où ils reviennent pour être les coryphées de la Valachie, en y apportant les principes les plus subversifs et les plus antireligieux, qu'ils estiment vrais pour eux, sans doute, mais funestes pour leurs serfs. Quand nos compagnons virent qu'ils étaient à la veille de perdre leurs priviléges et une grande partie de leurs revenus, ils devinrent fort sérieux. Je demandai à l'un d'eux, qui avait eu un long entretien avec un employé de la douane, par qui la révolution s'était faite : « Ah ! monsieur, me répondit-il, comme partout : par des démagogues étrangers, par des mauvais sujets, des nobles ruinés, et par quelques familles puissantes qui en voulaient à Bibesco. »

C'est ici que se trouve le premier lazaret autrichien, et qu'on fait ordinairement sa quarantaine en revenant de Constantinople par mer; on dit qu'on y est fort bien.

En quatre heures on peut se rendre d'ici à Méhadia, les *thermes d'Hercule* des Romains, bains célèbres d'eaux minérales, situés dans un pays extrêmement agréable, destinés peut-être, moyennant les grandes facilités qu'on a de voyager, à remplacer les bains des bords du Rhin et de la Bohême. Les fortifications de Méhadia ont été détruites en vertu du traité de paix de Belgrade, et ne peuvent être relevées.

Nous partons d'Orsova à cinq heures, non sans avoir été obligés d'ouvrir nos malles à la douane, c'est-à-dire dans un chemin couvert d'un pied de poussière. Nous montons ensuite dans de grandes barques, parce qu'il n'y avait pas assez d'eau pour que le bateau à vapeur pût franchir la *Porte-de-Fer*.

J'avais pris place entre Sami-effendi et un commis voyageur de Bordeaux qui venait de Méhadia, et qui eut bientôt fait connaissance avec son Excellence ottomane, comme il l'appelait. Il amena la conversation sur les vins en général, et le vin de Bordeaux en particulier, en lui disant : « Votre Excellence, sans doute, est un de ces Ottomans éclairés qui ne tiennent plus à la défense absurde de Mahomet. — Je reviens de Copenhague, où j'étais aussi accrédité, répondit le ministre. Le roi, m'ayant invité à dîner, et croyant que les musulmans ne boivent pas de vin, avait fait mettre à ma place une carafe de limonade. Mais il remarqua, après que je l'eus goûtée, que je fis une grimace de mécontentement : il me demanda obligeamment si je préférais le vin, et aussitôt on m'apporta du vin de Bordeaux qui était de première qualité. — J'en ai du même à offrir à Votre Excellence, reprit vivement le Bordelais, car c'est moi qui ai l'honneur d'en fournir à Sa Majesté. Vous allez sans doute monter votre maison, et il est fort heureux que vous m'ayez rencontré. — Mais, dis-je à mon tour à Sami-effendi, comment explique-t-on aujourd'hui la loi de Mahomet qui défend de boire du vin? — Mahomet, dit-il, a défendu de boire du vin *pour s'enivrer*. — Je croyais que Mahomet avait dit en toutes lettres : *O croyants! le vin, les jeux de hasard, etc., sont une abomination inventée par Satan : abstenez-vous-en, et vous serez heureux*. Il n'est pas question d'ivresse, mais bien d'une abstinence complète. — Du tout! du tout! dit le Français, c'est facultatif; c'est pour ceux qui veulent être heureux. Son Excellence est un homme du progrès, et la défense de boire du vin est excessivement ridicule. — Je tiens fort peu à cette loi, lui dis-je, mais je voulais savoir comment, tout en admettant le Coran, on peut ne pas admettre les prescriptions qu'il renferme. » Je demandai ensuite à Sami-effendi si le peuple explique la loi comme les gens éclairés. « A peu près, reprit-il : seulement on ne boit pas de vin en public : il n'y a plus

que les vieux à barbe blanche qui s'en abstiennent : ils ont l'esprit faible et ils tiennent encore à la religion; mais, à part cela, elle s'en va. »

Nous passions devant Neu-Orsowa : c'est une forteresse qui est au milieu du Danube ; elle tombe en ruines, et ce n'est plus qu'une vieille masure gardée par une faible garnison turque. — « Voilà une position importante, dis-je à Sami-effendi, qui est dans un misérable état : il paraît qu'en Turquie les forteresses et la puissance s'en vont comme la religion. »

Bientôt on entend le bruit des vagues. Le Danube, resserré entre des rochers, roule son énorme masse d'eau sur un plateau de rochers qui a 7,200 pieds de longueur. Il forme des vagues comme celles de la mer, il mugit dans ses brisants couverts d'écume, il bondit et fait des tournants sans nombre : on croit que le grand fleuve va s'engloutir dans un abîme. Les bateliers posent leurs rames et nous laissent aller au gré des flots; plusieurs fois il semble que notre frêle embarcation touche aux écueils qui menacent de l'entr'ouvrir, et, après quelques minutes d'angoisse, nous sommes lancés violemment sur une nappe d'eau immense, longtemps encore agitée et écumante.

C'est là ce qu'on appelle la Porte-de-Fer, *Demir Capi*, et, d'après les anciens, *Cataractæ danubiales*. On ne conçoit pas que des bateaux à vapeur puissent affronter ces brisants ; malgré les gigantesques travaux qu'on y a déjà faits, ils ne s'exposent cependant à les franchir que lorsque les eaux sont hautes. Ce n'est que d'ici que les anciens donnaient au Danube le nom d'*Ister*. Le gouffre qui se trouve au-dessous de la Porte-de-Fer a le nom de *Ghirdab*, c'est-à-dire *tourbillon;* les Valaques lui donnent celui de *Vortapou*, qui signifie *vortex aquæ*.

Après nous avoir passés, les bateliers firent une quête, comme cela se pratiquait au rapide de Saint-Nicolas dans la haute Autriche.

On prend ici, et jusqu'à Orsowa, des esturgeons qui pèsent de trois à quatre cents livres.

Un autre bateau à vapeur, l'*Arpad*, nous attendait à Skela-Cladova depuis plusieurs jours ; nous ne partîmes que le lendemain : nous étions en Valachie. De Péterwardein ici, nous avons perdu beaucoup

de temps par les lenteurs des employés des douanes et de ceux de la Société de navigation.

Nous nous trouvons près de Szereni, emplacement de l'ancienne *Severinum*, bâtie par Sévère.

Tous nos compagnons de voyage étaient arrivés. Parmi eux, il y avait quelques Français qui se faisaient remarquer, entre tous les autres, par leur babil; ils donnaient des ordres en français à des portefaix valaques, et ils se fâchaient en voyant qu'ils n'étaient pas compris. Quand ils eurent mis leurs effets en sûreté et pris les meilleures places dans l'entre-pont pour la nuit, quoiqu'ils fussent venus les derniers, un d'eux s'écria : « Allons faire un tour! n'y a-t-il pas de cafés dans ce pays-ci? »

J'allai, de mon côté, visiter un village que je voyais à une petite distance. Quelle misère, bon Dieu! Ces pauvres gens vivent sous terre, comme les taupes; ils se creusent un trou et ils le couvrent avec des branches d'arbre ou des roseaux du Danube. Tout leur ameublement consiste en un chaudron pour faire cuire le maïs pilé, qu'ils appellent *mamaliga*, et quelques peaux. Leurs petites provisions sont dans un grenier placé au sommet de trois perches fixées en terre; une palissade entoure tout le village. Dans cet enclos, on voit courir des enfants nus pêle-mêle avec les cochons et les chèvres. Tels sont presque tous les villages que j'ai vus le long de la côte. On ne distingue pas les églises des autres cabanes, sinon par le clocher, qui consiste en quatre poutres enfoncées en terre à côté de l'église, et entre lesquelles on voit une cloche suspendue. Là, comme en Servie, c'est la religion grecque non unie qui est la dominante.

29 *juin*, à bord de l'*Arpad*. Le soleil était levé depuis une heure quand notre bateau commença à marcher. Les montagnes s'ouvrent de plus en plus et s'éloignent du fleuve, surtout du côté du nord; au sud-est, on aperçoit les cimes les plus élevées des Balkans, sur lesquelles il y a encore de la neige. L'aspect du pays, la végétation, les costumes des habitants, les traits de leur visage, les animaux, les oiseaux, le ciel, tout change insensiblement de physionomie.

Nous nous arrêtons à Kalafat. Le blanc et le rouge dominent dans

le costume des habitants. Les femmes portent une longue robe en toile blanche; par-dessus, elles en ont une autre de couleur, qui est ouverte de la ceinture en bas; une toile blanche leur enveloppe la tête.

Sur l'autre rive est Widdin, capitale de la Bulgarie et résidence d'un pacha à trois queues. C'est une ancienne forteresse des Romains; c'est là que, selon quelques auteurs, Dioclétien fit assassiner l'empereur Carinus[1]. Les murailles de Widdin sont basses, mal entretenues, surmontées de fascines et hérissées de canons. De très-nombreux minarets, des cyprès, des harems grillés, lui donnent tout l'aspect d'une ville turque, quoique les Grecs y soient nombreux; ils y ont un archevêque. Widdin compte 25,000 habitants. Une quarantaine de bâtiments marchands, sales et mal construits, sont amarrés au rivage; les vaisseaux de la mer Noire peuvent remonter jusque-là.

Le pacha de Widdin est le père de Sami-effendi : c'est le fameux Hussein-pacha, l'aga des janissaires, qui a si puissamment contribué à leur destruction; on croit qu'il était le seul à qui le sultan Mahmoud avait confié le secret de cette exécution.

« Cette mesure, dis-je à Sami-effendi, est la plus importante du règne de Mahmoud. — Avec les janissaires, me répondit-il, il était impossible de gouverner. Cette milice répondait exactement à la garde nationale des États de l'Europe : c'étaient des citoyens soldats, qui étaient peu ou point payés, qui se rassemblaient quand on avait besoin d'eux, ou quand ils le voulaient; puis ils retournaient à leurs travaux. Leur suppression a fait du bien et du mal : elle nous a obligés d'avoir une armée permanente qui nous ruine, et d'appeller des officiers étrangers qui font voir notre faiblesse; nous ne serons jamais au niveau des autres. Ibrahim-pacha nous a attaqués au moment où nous n'avions plus de janissaires et où nous n'avions pas encore d'autres armées : voilà pourquoi nous avons été constamment battus et sur le point de perdre l'Égypte. Mais les janissaires étaient un élément de révolutions continuelles : ils étaient tout-puissants : il fallait les détruire. »

[1] *Eutropius*, lib. IX, cap. XIX.

Je lui demandai s'il y avait longtemps qu'il n'avait vu Hussein-pacha : « Deux ans, me dit-il ; mais, si j'allais le voir, il me faudrait attendre huit jours l'arrivée d'un autre bateau : c'est trop. »

Le Danube devient de plus en plus large, ses vagues grossissent, et il reçoit encore de nombreux affluents. Les pélicans, au milieu des îles ou sur des bancs de sable, ressemblent à des troupeaux de moutons ; ils s'envolent à notre approche en déployant leurs grandes ailes sur le fleuve. Des vautours, des aigles d'une prodigieuse grosseur, des cormorans, peuplent ces rivages ; au printemps, on entend chanter dans ces îles une innombrable quantité de rossignols. Dans la plaine, il y a des loups, des renards, des sangliers ; plus loin, on voit des collines nues et brûlées, quelquefois un village misérable au-dessus de toute expression, et quelque peu de vignes. Le raisin est délicieux, mais le vin est mal fait, et, comme on mêle les raisins rouges et blancs, il a une couleur singulière ; il est doux et plus épais encore que le vin des plaines d'Italie.

Plusieurs fois on croit voir de loin une ville, des maisons blanches et des murailles : ce sont des roches de craie ; puis viennent des collines arrondies, des monticules jaunes et stériles, sans terre végétale ; dans des vallons, quelques champs cultivés par des femmes bulgares.

Les Bulgares, comme les Valaques, professent la religion grecque ; il n'y a de Turcs que dans les villes, et ce sont presque tous des employés du gouvernement et des soldats.

Sur les deux rives du Danube, mais surtout parmi les Moldo-Valaques, on remarque, dans les légendes populaires, dans les usages domestiques et jusque dans les pratiques religieuses, les traces qu'a laissées dans ces contrées le paganisme romain. Le souvenir de Trajan, le conquérant de la Dacie, y est en honneur comme celui d'un demi-dieu ; plusieurs des divinités de l'Olympe s'y reconnaissent à travers une physionomie plus ou moins chrétienne. Dans l'imagination de ces peuples, les gnomes et les vampires se mêlent d'une façon burlesque, souvent barbare, avec les légendes des saints défigurées par des traditions mythologiques.

A neuf heures du soir nous arrivons vis-à-vis de Nicopolis, où nous demeurons stationnés. Ici le Danube a près d'une lieue de lar-



geur. Nicopolis, qui a 20,000 habitants, a été fondée par Trajan, en souvenir de sa victoire sur les Daces.

Entre Nicopolis et Sistow, il y a une petite colonie d'environ deux mille catholiques, vivant dans quatre villages de la vie des patriarches, avec la simplicité et la pureté de leurs mœurs : ce sont d'anciens Bulgares, perdus depuis des siècles parmi des nations infidèles, au milieu desquelles ils ont conservé, comme par miracle, l'intégrité de la foi.

Jusqu'ici la chaleur a été très-supportable : il n'y a que peu de moments dans la journée où le thermomètre monte à 26° et quelquefois à 28° Réaumur. Si en été la chaleur est quelquefois très-grande, en hiver il fait un froid rigoureux : le Danube gèle, et on voit tout le long de son cours des arbres qui ont été déracinés par les glaçons du printemps. Quoique la végétation commence à prendre un autre aspect que dans l'Europe centrale, on ne voit pas encore le figuier, l'olivier, l'oranger, qu'on trouve déjà au pied des Alpes, aux bords des lacs de la Lombardie.

30 *juin*. A trois heures du matin, je sentis aux tremblements du bateau que nous étions partis. Je ne montai sur le pont qu'à cinq heures ; nous avions déjà passé Sistow. Le vent était frais, tandis qu'à l'entre-pont il faisait une chaleur étouffante. La plupart de nos compagnons de voyage devaient nous quitter à Giurgévo. Nos jeunes Valaques avaient été obligés d'écrire de Vienne à Bukarest pour qu'on leur envoyât des voitures à Giurgévo, afin qu'ils ne fussent pas exposés à faire ce trajet à pied : c'est pourtant la route la plus fréquentée du pays, et Giurgévo n'est qu'à cinq postes de Bukarest. Si ces riches boyards eussent songé à donner aux Valaques des églises, du pain, des routes, un asile, cela eût mieux valu que la *Marseillaise* et la liberté de la presse, surtout pour des gens qui ne savent pas lire et qui n'ont pas le cœur de chanter.

Nous voyons bientôt les minarets de Rustchuk. Cette ville est joliment située, à la droite du fleuve, sur les deux pentes d'un petit vallon planté d'arbres et de vignes. Elle est fortifiée *à la turque* : des murailles croulantes, de la terre, des gabions. Deux cents sol-

dats font leur cuisine et leur toilette au bord de l'eau; trois chaloupes canonnières, avec pavillon ottoman, le croissant blanc sur un fond rouge, et une douzaine de bâtiments à voiles sont rangés le long du fleuve. Rustchuk a 30,000 habitants. « Cette ville n'a rien pour l'esprit, me dit Sami-effendi, mais beaucoup pour le corps. » Elle diffère donc des autres villes turques en ce que dans la plupart il y a aussi peu pour l'un que pour l'autre. Ensuite, me montrant des maisons un peu moins misérables que celles que nous avions vues à Nicopolis et à Widdin, il ajouta : « En Europe les pauvres logent au quatrième, au cinquième étage; chez nous, les pauvres, comme les riches, sont tous au premier. — C'est d'autant plus facile à concevoir, lui dis-je, que toutes les maisons que nous avons vues jusqu'ici n'ont qu'un rez-de-chaussée ! »

Nous abordons à Giurgévo, qui est vis-à-vis, après avoir fait un grand circuit autour de ses îles. Cette ville était fortifiée autrefois ; mais, depuis le dernier traité de paix entre les Turcs et les Russes, elle a été démantelée, ainsi que toutes les forteresses de la Valachie : les soldats qui sont sur le rivage commencent à avoir la tournure russe.

Le choléra vient aussi d'éclater en Valachie; deux fléaux à la fois : le choléra remonte le Danube, tandis que la révolution le descend. Plusieurs de mes compagnons craignent plus le choléra que la révolution; je crains plus la révolution que le choléra : l'un n'atteint que le corps et fera beaucoup moins de victimes que l'autre. A Giurgévo, sur une population de 4,000 âmes, cinq cents personnes avaient été attaquées de la maladie; elle était en décroissance : il n'en mourait plus que six ou sept par jour, tous de la classe pauvre, me dit l'agent autrichien de la compagnie de navigation, en ajoutant : « Quatre prêtres (Pfaffen) sont morts cette semaine, mais ce n'est pas grand dommage! » Un prêtre n'est plus un homme : partout le même esprit. Les révolutionnaires et les philanthropes n'ont d'entrailles que pour les malfaiteurs et les animaux. Ils prêchent l'abolition de la peine de mort, et mettent les hannetons et les chiens sous la protection de leurs comités : des innocents ne méritent pas leurs regrets, on sait même, au besoin, activer leur mort :

Lanatis animalibus abstinet omnis
Mensa, nefas illic fœtum jugulare capellæ,
Carnibus humanis vesci licet. . . . . .
Juvenalis, *Satyr.* xv.

Au reste, tout le monde porte des rubans *tricolores* à la boutonnière, et des cocardes bleu, orange, rouge : c'est ici comme partout, si une seule couleur manquait, le peuple ne serait ni éclairé, ni libre, ni heureux. Plusieurs fugitifs viennent à notre bord, entre autres l'ancien gouverneur : il part pour Galaz ou pour Constantinople. Le nouveau gouverneur vient aussi sur notre bateau faire une inspection : c'est un tout jeune homme ; il porte un chapeau calabrais avec une grande cocarde de même forme qu'à Vienne, et une seconde cocarde sur la poitrine; tournure conforme. Des voyageurs lui adressent la parole en français : il ne répond pas ; en allemand, rien ; en italien, rien ; en latin, rien ; il n'est pas probable qu'il sache bien le valaque. Au reste, il est bien accompagné : cinq ou six individus, espèces de Tartares, portant à la ceinture un arsenal de pistolets, de sabres et de poignards, le suivent pas à pas, s'arrêtant quand il s'arrête, regardant où il regarde, éternuant quand il éternue ; après cela, libres comme des Spartiates. Ils portent des cocardes tricolores, et le peuple mange et continuera de manger son brouet noir, sous la forme de la mamaliga. Moins les hommes sont patriotes, plus ils affectent de le paraître par des signes extérieurs. Défiez-vous de ceux qui portent sur le chapeau l'amour de la patrie. Quand vous verrez l'avocat et l'épicier prendre des cocardes, vous, prenez vos armes ou fuyez au désert.

C'est à Islacs, près de Tournoul, qu'a eu lieu le premier mouvement révolutionnaire, sous l'impulsion d'un avocat et d'un major. Une assemblée populaire ayant été convoquée, l'avocat monta sur des tréteaux, et chercha à faire comprendre au peuple souverain ce que c'était que cette constitution après laquelle il soupirait. Malgré son éloquence, le peuple n'y comprit rien du tout. Alors le major prit la parole et dit : « Romains ! (on ne se serait pas attendu à trouver les Romains à Islacs, près de Tournoul[1]) Romains ! vos ancêtres

[1] La Valachie, la Moldavie et une partie de la Transylvanie occupent la colonie

étaient libres, et vous... vous êtes esclaves. Voulez-vous être libres et grands comme eux? — Oui! oui! — Êtes-vous disposés à donner pour votre patrie et pour votre liberté jusqu'à la dernière goutte de votre sang? — Oui! oui! — Eh bien, vous êtes libres! suivez-nous! »

Peu de temps après, on tirait six coups de fusil sur le prince Bibesco dans les rues de Bukarest; une seule balle lui effleura l'épaule. Il se rendit immédiatement à la caserne, afin de s'assurer s'il pouvait compter sur la troupe. On lui répondit que la troupe serait fidèle si on ne l'obligeait pas de tirer sur le peuple. Retourné au palais, le prince Bibesco signa son abdication. Il a quitté ses États; il doit être à Cronstadt. Lorsqu'il est permis de tirer d'un côté et pas de l'autre, le résultat de la bataille est facile à prévoir.

Pourquoi ces gens-là font-ils des révolutions? c'est bien la peine pour le quart d'heure qui leur reste à vivre! Tous ces faux États, comme la Servie et la Moldavie, dans toutes les complications européennes, seront un embarras pour tout le monde, jusqu'à ce qu'ils aillent se perdre, comme les eaux du Danube, dans une des mers voisines.

Quoique le choléra sévisse fortement, on en parle peu : la révolution absorbe tout.

Je descends à terre pour aller voir la ville. Je rencontre un monsieur de Bukarest, et je lui demande des nouvelles de la révolution et du choléra. Il me répond : « La révolution va son train; quant au choléra, c'est une autre affaire : ça commence là-bas à devenir sérieux! Jusqu'ici il n'y avait que des gens de la basse classe qui mouraient... — Et des prêtres, lui dis-je... — Et des prêtres, précisément; mais maintenant la maladie s'en prend aux hommes comme il faut. Ma foi! je me sauve ici, où elle a déjà passé; si elle recommence, je repasserai de l'autre côté. »

En entrant dans la rue, je vis Sami-effendi qui appelait tous les passagers de l'*Arpad* qu'il pouvait rencontrer; il nous dit : « Je voudrais acheter du tabac, mais ce n'est pas chose facile dans ce pays : voyons si un de nous pourra se faire comprendre. » Après que nous

romaine établie par Trajan chez les Daces : les Roumouni, qui en descendent, sont encore fort nombreux : il y en a environ deux millions et demi dans ces deux pays.

eûmes essayé inutilement une dizaine de langues, Sami-effendi fit un petit juron d'impatience; alors le marchand s'écria : « Mais c'est cela! pourquoi essayez-vous tant de langues barbares quand vous savez le turc? »

La Valachie, sur une population de près d'un million, n'a que sept mille catholiques, dont quatre mille vivent à Bukarest; les autres sont à Krajova, à Rimnik, à Ibraïla, à Tergovista, à Campolongo : ces paroisses sont desservies par quelques prêtres de la province de Capistran et des missionnaires, qui ont vu souvent leurs églises détruites par les Turcs. A Bukarest, comme à Jassy, il y a un vicaire apostolique.

Il nous fallut six heures pour aller jusqu'à Silistria. La ville s'étend dans la plaine entre le fleuve et les collines : c'est la plus belle ville turque que nous ayons vue jusqu'ici, mais ses murs sont renversés. C'était une des places les plus fortes de l'empire avec Schumla, qui est à une petite distance dans le Balkan. En 1828 et 1829, douze mille Turcs y soutinrent un siége contre cinquante mille Russes commandés par le maréchal Diebitsch. Silistria a été fondée par Constantin; elle a 15, 000 habitants. Dans les environs il y a de misérables cahutes habitées par des Bohémiens.

Au delà, le Danube, gêné par les derniers contre-forts des Balkans, se tourne brusquement vers le nord en faisant un immense détour pour se rendre à la mer Noire. Nous jetâmes l'ancre derrière une île vis-à-vis de Tschernavoda (eau noire), dans la partie la plus resserrée de la presqu'île. En quatre heures, à cheval, on pourrait se rendre à la mer Noire. Si on perçait un canal, on rendrait la navigation du Danube indépendante de la Russie; mais le plus grand obstacle, c'est la mauvaise rade de Koustendjé; il faudrait y creuser un port. Le nom turc de Koustendjé est une corruption de Constantiana. Cette ville est reliée à celle de Tschernavoda par les retranchements que Trajan fit construire pour être une barrière contre les barbares, et qu'on appelle encore *Vallum Trajanum*. Toute la presqu'île qui s'étend de là vers le nord, jusqu'aux bouches du Danube, s'appelle aujourd'hui Dobroudscha (Dobritza) [1].

[1] On voit déjà les *Doberæ* figurer parmi les peuples de la Thrace mentionnés par Hérodote, lib. V, c. XVI, et VII, CXIII.

Getici littoris intrat (*navis*) *aquas*. C'était le pays des Gètes et des Sarmates, dont Ovide nous a laissé de si lamentables descriptions dans ses livres des *Tristes* et des *Pontiques*. La ville de Tomes, où Ovide vécut sept ans dans l'exil, et où il mourut, était sur la rive du Pont-Euxin, entre Koustendjé et Varna : c'est Menkala, que les gens du pays nomment encore Tomisvar ; elle était autrefois la capitale de la basse-Mœsie, et avait été bâtie l'an 633 avant Jésus-Christ. Du temps d'Ovide, cette contrée était habitée par les Gètes, les Sarmates, les Scythes, les Jazyges, les Bastarnes, les Taures, les Besses, et autres peuples demi-sauvages auxquels le poëte romain a prodigué les noms les moins flatteurs. Assurément elle n'est pas couverte de glaces et de neiges perpétuelles ; les toits des maisons ne sont plus hérissés de flèches; les paysans, pour cultiver leurs champs, n'ont plus à se tenir continuellement sur leurs gardes contre des ennemis couverts d'armes empoisonnées qui viennent fondre sur eux comme une bande de vautours; mais elle est plus inhospitalière, plus marécageuse, plus malsaine, plus improductive, plus dépeuplée que jamais : elle est encore une autre forme de la mer : *altera forma maris*. C'est une terre basse, ondulée, dont le sol n'est que du sable qui ne peut retenir l'eau ; il n'y a ni fontaines, ni rivières ; on n'y trouve un peu d'eau potable qu'à une grande profondeur : aussi est-elle presque entièrement dépouillée de verdure :

Nam procul a Geticis finibus arbor abest;

elle n'est guère que l'asile des bêtes fauves, et de quelques fugitifs de la Crimée et des provinces voisines : ce sont des Tartares, des Cosaques et des Lipporans. On y trouve en grande quantité des *aigles*, des *perdrix*, des *outardes*, des *vautours*, des *grues*, des *oies sauvages*, des *canards*, des *cygnes*, des *chiens*, des *chevaux sauvages* et des *buffles*.

Le Danube se divise ici en plusieurs bras et forme de grandes îles. Plusieurs de ces canaux sont d'une admirable beauté : c'est le grandiose d'une nature vierge. Nous voyons plusieurs buffles couchés sur le rivage. Ici la profondeur moyenne du fleuve est de quinze à vingt pieds; dans les environs d'Orsova elle est souvent de vingt brasses,

et dans les montagnes il y a quelques bassins qui ont cent cinquante pieds de profondeur. Sa largeur au printemps est souvent de plusieurs lieues. J'ai suivi le Danube dans toute sa partie navigable, c'est-à-dire, d'Ulm jusqu'à son embouchure, sur une longueur de près de six cents lieues : je ne crois pas qu'aucun autre fleuve en Europe puisse lui être comparé. Nous avons passé sur le pont de notre bateau une nuit délicieuse.

Depuis plusieurs jours, chaque fois que Sami-effendi me voyait seul, il venait causer avec moi; ce soir-là il vint comme de coutume, et nous eûmes un long entretien, qui continua les jours suivants, et qui ne finit qu'à l'entrée du Bosphore. Peut-être que cette conversation offre assez d'intérêt pour qu'on me permette d'en rapporter ici une partie.

« Vous allez à Constantinople, me dit-il : ne faites pas comme tous les autres voyageurs, qui y vont avec leurs préventions européennes, et qui blâment tout ce qu'ils y voient. Ils se logent à Péra au milieu des Européens, dans un hôtel européen; ils se font conduire par des drogmans européens, ils ne voient les choses que par des yeux européens, et ils s'en retournent chez eux sans connaître la Turquie : il faut vivre avec nous pour nous connaître. Quand j'ai voyagé en Europe, j'ai vu partout des choses qui ne me plaisaient guère; eh bien, je n'ai pas dit : *Cela n'est pas bien;* j'ai voulu savoir auparavant pourquoi ces choses étaient ainsi.

— Je trouve, lui dis-je, cette manière d'agir parfaitement sage, et je me propose, autant qu'il dépendra de moi, de faire ce que vous me dites. Mais vivre avec vous n'est pas chose facile : votre société est inabordable.

— Je vous faciliterai les moyens de faire des connaissances; laissez-moi seulement une semaine pour me reposer, et je serai tout à votre disposition.

— J'accepte avec reconnaissance. En attendant, puisque vous avez parlé de vos voyages, permettez-moi de vous questionner sur les comparaisons que vous avez faites : il paraît que la première impression ne nous a pas été favorable.

— Non, dit-il, et la seconde non plus; les Européens sont injustes envers nous : ils nous méprisent et ils ne valent pas mieux. Ils

sont fiers de leur civilisation, de leur liberté; ils nous appellent des barbares et ils nous traitent comme tels. Cependant, quand je suis arrivé à Berlin, ayant voulu avoir un domestique qui sût le français, j'ai fait mettre une annonce dans les journaux : le lendemain trois cents domestiques se sont présentés chez moi. Quand vous serez à Constantinople, faites annoncer dans les journaux que vous désirez un domestique musulman, il ne vous en viendra pas une demi-douzaine. Qu'est-ce que cela prouve? que chez nous tout le monde est employé; qu'il n'y a pas, comme dans vos grandes villes, des milliers d'individus qui n'ont ni feu ni lieu, et qui sont prêts à tout moment à vendre au premier venu, même à un musulman, la liberté dont ils sont si fiers. Chez nous, il n'y a pas de Rothschild; il n'y a pas de palais somptueux comme à Paris, à Rome, en Angleterre; mais chaque famille a sa petite maison qui lui appartient. Nous n'avons pas de belles rues larges et bien pavées; elles sont obscures pendant la nuit, parce que nous ne mettons pas notre bonheur à courir partout sans but ni raison, à éclabousser les passants ou à les rouer pour arriver deux minutes plus tôt à l'Opéra, ou dans un lieu où n'avons rien à faire. Comme nous trouvons la lumière du soleil plus belle que celle des réverbères, nous en profitons; nos rues n'ont pas besoin d'être éclairées, parce que nous dormons pendant la nuit. En général, nous cherchons notre bonheur paisiblement chez nous, dans notre famille, et non dans le bruit, le mouvement et l'ostentation. »

Comme mon intention était beaucoup plus de connaître sa manière de voir sur nos usages et nos institutions que de chercher inutilement à la modifier, je lui dis : « Vous parlez de famille : c'est précisément un des points où j'aurais cru que vous reconnaîtriez notre supériorité. Vous n'avez pas de famille, ou plutôt vous en avez trois, quatre, autant que vous en voulez ; chez vous il y a trop d'éléments de jalousie et de discorde; vos femmes sont des esclaves, vos domestiques sont des esclaves, ce sont des choses achetées; personne n'entre chez vous librement : il n'y a pas de liens d'affection et d'estime.

— Nous achetons nos femmes, c'est vrai, me répondit-il : ma femme était une Circassienne que j'avais achetée; je l'aimais beau-

coup et je n'en ai jamais eu qu'une. Nous, nous disons franchement : J'ai acheté ma femme; vous, vous faites comme nous, mais vous vous gardez bien de le dire. Mettez la question religieuse de côté, dans laquelle je n'entre pas, et qui est mise de côté par bien des chrétiens : que reste-t-il? un trafic comme chez nous, avec cette différence que nous, nous donnons de l'argent pour avoir nos femmes, et que vous, vous prenez vos femmes pour avoir de l'argent : à ce compte nous les estimons plus que vous. Quant à nos domestiques, nous les achetons pour toujours, comme vous les achetez pour un certain temps. Je sais très-bien qu'on aime à conserver sa liberté au moins de nom : qu'est-ce que cela produit? Vos domestiques, après avoir été d'une maison dans une autre, finissent par aller mourir à l'hôpital; chez nous, ils font partie de la famille, et c'est un devoir de religion de les bien traiter, comme nos femmes aussi et nos enfants.

— Et si on observe ce précepte de religion comme celui dont nous parlions l'autre jour, qu'arrive-t-il?

— Un homme comme il faut, même sans religion, traitera toujours bien ses esclaves. Quant au peuple, il lui faut de la religion; il faut qu'on puisse lui dire : *Si tu voles, il y a quelqu'un là-haut qui te punira* : il le croit, et il ne vole pas. Moi, je n'ai pas besoin de cela pour ne pas voler.

— Mais les pachas, repris-je, sont apparemment des hommes comme il faut : si celui de Belgrade a pu mettre dans sa poche la moitié des minarets de cette ville (et, si je suis bien informé, il y a des pachas qui y mettent bien autre chose), il me semble qu'il serait bon que les pachas, eux aussi, eussent un peu de religion. Ensuite, comment pourrez-vous dire au peuple : *Il y a quelqu'un là-haut*, si vous croyez qu'il n'y a personne?

— Quant à moi, je suis philosophe, dit-il; mais je crois qu'il y a un Dieu. Lorsque j'entre dans une chambre et que je vois une table, une chaise, je me dis : *Un homme a été ici*, parce que cette table et cette chaise sont l'œuvre d'un homme. En voyant dans le monde le soleil, les montagnes, je me dis : Quelqu'un qui n'est pas un homme a fait tout cela : on l'appelle *Allah*, c'est bien; je ne m'informe pas où il est, ce qu'il fait. Nous sommes des fourmis vis-

à-vis de lui : une fourmi étudierait mille ans que ce serait en pure perte Nous sommes dans Dieu, comme cet anneau est dans mes mains (et il ôta un diamant qu'il avait au doigt pour le mettre dans ses mains); mais nous ne pouvons en savoir davantage. Je ne crois pas qu'un être si grand s'occupe de nous, ni que je puisse lui faire plaisir en priant, en jeûnant, ni lui faire de la peine en faisant autre chose.

— Si Dieu ne s'occupe pas de nous, c'est comme s'il n'existait pas; de sorte que vous pouvez faire tout ce que vous voulez, maltraiter vos femmes, vos enfants et vos esclaves, comme bon vous semble; mais vous ne voulez pas que le peuple fasse comme vous. Que devient donc la loi de Mahomet? je croyais qu'on y tenait encore.

— Vous m'inspirez de la confiance, je vais vous parler franchement. Je ne devrais pas parler ainsi à un prêtre, mais peut-être que dans le fond du cœur vous pensez comme moi. Je vois que vous prenez chaque jour des notes ; si vous croyez que ce que je vous dis soit intéressant, faites-en l'usage que vous voudrez : en Europe cela me fera honneur.

— Beaucoup moins que vous ne pensez.

— Seulement ne me trahissez pas à Constantinople : cela me ferait du tort. Je ne crois pas plus à la mission de Mahomet qu'à celle de Jésus. Comment voulez-vous que je croie que Mahomet a été transporté par les régions célestes du temple de la Mecque au temple de Jérusalem, à travers les sept cieux, sur la monture que l'ange Gabriel lui a donnée, lui qui n'a pas pu se sauver après avoir été battu à la bataille d'Ohad? C'était le moment de faire venir un cheval du ciel : il n'aurait pas été blessé par les Arabes. Je crois ce que je vois, ce que je comprends, ce qui est raisonnable; j'admets sur la religion les idées de Volney et de Voltaire.

— Alors vous rapportez de beaux fruits de vos voyages, et ce n'était guère la peine de quitter la Turquie. Il est impossible que vous n'admettiez que ce que vous comprenez et ce que vous avez vu ; car vous n'admettriez pas l'Amérique que vous n'avez jamais vue, ni l'existence de Dieu, ni la vôtre, que vous ne comprenez pas. Y a-t-il beaucoup de philosophes comme vous en Turquie?

— Chez nous le peuple est encore fanatique, mais tous les hommes éclairés sont philosophes : c'est comme chez vous.

— Il paraît que vous n'avez vu que des voltairiens en Europe; vous ne vous êtes jamais mis en relation avec des chrétiens?

— Je n'en ai pas trouvé un. J'ai été dans vos plus belles églises à Paris, à Rome et à Londres : personne ne priait Dieu ; on y causait comme dans nos bazars. J'ai parlé avec bien du monde, même avec des prêtres : je n'ai trouvé personne qui admette votre Évangile tel qu'il est, avec ses miracles, ses préceptes, sa morale.

— Alors vous avez été bien mal entouré. Vous n'avez pas vu de recueillement dans nos églises : apparemment que vous n'y êtes pas allé aux heures où les personnes pieuses y vont. Il n'est que trop vrai que, dans nos solennités religieuses, des chrétiens se conduisent de manière à choquer un musulman; je le déplore du fond de mon âme. Mais nos églises sont ouvertes à tout le monde; quoique musulman, vous avez pu y entrer : c'est ainsi qu'à Rome, par exemple, une foule de curieux de toutes religions visitent nos basiliques comme ils visitent les musées, ou les restes des antiquités païennes. Vous, vous interdisez, et souvent sous peine de mort, l'entrée de vos mosquées aux chrétiens : il n'est pas étonnant qu'il n'y ait que les vrais croyants. Vous n'avez trouvé personne qui croie à l'Évangile, pas même des prêtres : permettez-moi de vous demander si ceux à qui vous avez parlé étaient des prêtres catholiques?

— Il y en avait dans le nombre; c'étaient des prêtres allemands.

— Je connais assez l'Allemagne pour pouvoir vous assurer qu'il n'y a pas de tels prêtres; s'il y en a, ce ne peut être que parmi ceux qui prennent le nom de catholiques allemands, que vous n'auriez pas dû confondre avec les autres. D'ailleurs, il est probable que vous ne leur avez parlé que par interprète, et les employés des ambassades ont pu vous donner leurs propres principes pour ceux de ces prêtres; vous connaissez bien mal l'Europe, si vous vous en retournez chez vous avec de telles idées. Au reste, pour que vous ne puissiez plus dire que vous n'avez jamais trouvé personne qui admette l'Évangile tel qu'il est, j'espère que vous voudrez ajouter assez de foi à mes paroles, et croire, puisque je vous le dis, que je

m'estime heureux d'admettre l'Évangile tel qu'il est, sans en retrancher une syllabe.

— Vous! c'est impossible.

— La partie n'est pas égale entre nous. Quand vous me dites que vous ne croyez pas au Coran, j'ajoute foi à vos paroles, et je ne pense pas que vous soyez capable de me tromper; et vous, vous ne m'accordez pas même la qualité d'honnête homme. Avec de si fortes préventions, il n'est pas étonnant que vous n'ayez vu de chrétiens nulle part.

— Ne trouvez pas mauvais, reprit-il en me frappant sur l'épaule, si je vous parle franchement; mais je trouve cela si extraordinaire, que j'ai douté un moment si vous me parliez sérieusement.

— Le sujet est trop sérieux pour plaisanter. Je vous le répète, j'ai le bonheur d'avoir la foi; et en voyant sur quoi repose l'incrédulité, et tout le mal qu'elle fait dans le monde, je rends grâce à Dieu du fond de mon cœur de la faveur qu'il m'a faite. C'est dans cette intention-là que je vais en Palestine, et pour fortifier ma foi aux lieux mêmes où Jésus-Christ a été mis à mort par un peuple d'incrédules. »

Alors Sami-effendi, entrant sérieusement en matière, me parla de la vie et de la mort de Jésus-Christ, de ses miracles, etc.; mais il le fit avec une telle crudité de langage, que je ne pourrais ici rapporter ses paroles. A la suite de cette conversation il me dit :

« Si nous continuons de la sorte, lorsque nous arriverons à Constantinople, ou moi je serai chrétien, ou vous, vous serez musulman.

— Ni l'un ni l'autre n'arrivera, lui dis-je : vous, vous n'avez aucune des dispositions nécessaires pour devenir chrétien; d'un autre côté, il serait assez singulier que vous me fissiez musulman, puisque vous ne l'êtes pas vous-même.

— Je ne suis pas très-fort sur toutes ces questions; mais quand nous serons à Constantinople, je vous conduirai chez notre plus grand savant : il aura bien du plaisir à vous voir. Il a réfléchi à toutes ces choses-là; mais comment voulez-vous qu'un homme du monde s'en occupe?



— Je croyais que vous vous en étiez occupé, puisque vous êtes philosophe.

— C'est-à-dire que j'ai lu quelques ouvrages de Voltaire, et j'ai adopté ses principes.

— Vous n'avez jamais songé à une autre vie ?

— Rarement.

— Vous croyez pourtant que votre âme ne mourra pas ?

— Je n'en sais rien.

— Et si elle ne mourait pas, qu'il y eût une autre vie ?

— Eh bien, j'irai voir quand le moment sera venu. Si j'y pensais maintenant, cela m'inquiéterait et ne mènerait à rien. Quand je me mets à réfléchir, je finis presque toujours par douter même de l'existence de Dieu.

— Malgré l'argument que vous me faisiez tout à l'heure ?

— Oui, malgré cela.

— Ainsi, en définitive, il ne vous reste rien ?

— Rien. »

J'avais prévu ce dénoûment philosophique. Voilà où en viennent la plupart des musulmans qu'on envoie en Europe pour s'éclairer au flambeau de notre civilisation!

J'ajouterai ici que, huit jours après mon arrivée à Constantinople, j'écrivis un billet à Sami-effendi pour lui demander quand je pourrais me présenter chez lui : il ne me répondit point. Huit jours après, j'écrivis une seconde fois, et je lui fis remettre la lettre par un employé de l'ambassade d'Autriche, que je priai de solliciter une réponse. Il me fit dire qu'il était malade, et la chose en resta là [1].

[1] Dans la suite, je pris des informations, et on me dit qu'il allait assidûment dans les mosquées, et qu'il faisait, avec beaucoup d'édification, toutes les évolutions que commande la dévotion musulmane.

On m'a fait l'observation que j'aurais dù citer en entier les réponses que j'ai faites à mon interlocuteur, pour détruire le mauvais effet que peut produire ce langage. Je ne puis guère me figurer qu'une pareille ignorance puisse être dangereuse : ce langage se réfute assez de lui-même.

Pendant mon second voyage en Orient, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de m'entretenir de religion avec des personnages beaucoup plus haut placés que Sami-effendi; j'ai toujours trouvé dans leur langage un tel dénûment de sentiments religieux, et une telle hypocrisie dans leur conduite officielle, que mes prévisions sur la chute iné-

1[er] *juillet*. Nous avons un beau temps continuel. A six heures je suis sur le pont pour jouir de la fraîcheur et de l'aspect imposant du pays et du fleuve. Nous marchions depuis longtemps; nous étions vis-à-vis d'Hirsova, où l'on voit de belles ruines.

La plaine est immense; au bout de l'horizon, vers le sud, les dernières chaînes des Balkans vont se perdre dans la mer. Leur aspect est très-varié : tantôt arrondies comme les Vosges, tantôt dentelées comme les Alpes près du lac de Côme, tantôt elles sont régulières comme les remparts d'une gigantesque citadelle. Au nord, le regard plane sur toute la Valachie, plaine immense et fertile; on discerne au loin les Carpathes, qui la séparent de la Transylvanie.

A huit heures nous arrivons à Brahilow. Il y a une quantité de vaisseaux; ils sont plus grands : on approche de la mer. La Valachie produit surtout du blé; c'est ici qu'après la moisson on vient faire des chargements considérables. La ville est moins misérable que les autres; elle est assez élevée; elle était fortifiée. Sur l'autre rive est Matschin, ville bulgare, qu'on distingue à peine, tant le fleuve a de largeur.

Une heure après, nous sommes en Moldavie, et nous descendons à Galaz. Encore le choléra et la révolution; le premier est en décroissance, la révolution à sa première période. L'hospodar Michel Sturdza est parvenu à comprimer le mouvement; il fait des arrestations, mais tout sera inutile : s'il laisse ses ennemis en liberté, ils n'en seront que plus audacieux; s'il les punit, on en fera des martyrs. Je ne sais si, comme on le dit, c'est l'Angleterre qui soulève ces provinces, mais évidemment ce sera au profit de la Russie. Je passe la journée à Galaz et dans les environs : c'est une ville de 12,000 âmes, ville de commerce, sale et agitée. A six heures du soir, je franchis le cordon sanitaire : je suis censé être maintenant dans la région de la peste; pour en sortir, il me faudrait faire quarantaine. Notre nouveau bateau s'appelle la *Ville de Vienne;* il appartient à la compagnie du *Lloyd*. Arrivé à bord, on me donne une cabine à deux lits, l'un par-dessus l'autre : je ne sais quel ami

vitable et prochaine de l'empire ottoman se sont singulièrement fortifiées : cet empire n'a été fondé que par le sabre et le Coran, et aujourd'hui ces deux armes sont aussi débiles l'une que l'autre. (*Note de la seconde édition*).

intime on me donnera pour cette nuit, qui devra coucher à deux pieds au-dessus de ma tête. Mais j'ai déjà vu sur le pont une quantité de compagnons avec lesquels je dois traverser la mer Noire... Dieu! quels compagnons! D'abord des Anglais et des Anglaises : il n'y a pas de coin au monde où il ne s'en trouve ; puis des Grecs, des Russes, des Albanais, des Persans, des Turcs. Déjà, de son temps, Sestini avait trouvé sur les bateaux du Danube, comme il dit, *omne genus musicorum*. Les Turcs sont parqués en famille sur le pont, accroupis sur leurs tapis, fumant, mangeant de l'ail et faisant sans la moindre gêne leur toilette complète, et quelle toilette! Il n'y a pas de peuple qui se lave plus souvent que les Turcs, et il n'y en a pas de plus sale. Mahomet, en ordonnant tant d'ablutions, connaissait ses gens. Il y a sur le pont plusieurs pauvres femmes qui se sauvent de Jassy et de Bukarest; elles racontent qu'on brise les fenêtres, qu'on dévaste les maisons de ceux qui pensent autrement qu'il n'est prescrit aujourd'hui au peuple libre. On dit que douze mille personnes sont mortes à Jassy dans l'espace de quarante jours : c'est sans doute une exagération de la peur. Je suis demeuré fort longtemps sur le pont, occupé à contempler cette vie nouvelle. Tout prend ici un aspect plus sérieux : le bâtiment, les agrès, les passagers, l'équipage; tous sont préparés à combattre un ennemi plus redoutable, et prennent, sans s'en douter, la rudesse de leur adversaire : le chasseur au lion n'a pas l'air bénin du Nemrod qui chasse le lièvre dans nos plaines. Comme les Argonautes qui abandonnèrent leurs ancres légères avant de pénétrer dans la mer inhospitalière, le Pont-Euxin, il nous faut prendre des pensées plus sérieuses pour traverser cet Averne. Sur le rivage, les matelots allument des feux, préparent leur souper, crient et se provoquent. Un tambour moldave bat la retraite, l'officier de santé se retire, on ôte le pont qui nous joignait encore au rivage, et nous voilà séparés de la terre jusqu'à Constantinople. Adieu notre belle et tranquille navigation du Danube !

2 juillet. Je n'ai jamais passé une plus mauvaise nuit. Je crois que les insectes de toutes les îles du Danube s'étaient donné rendez-vous sur notre bateau; et ils sont d'une grosseur!... A mesure que

le fleuve grandit, les poissons, les oiseaux, les insectes, grandissent avec lui. Je m'étais couché seul dans ma cabine : on avait voulu me donner un Russe pour compagnon, mais, sur mes observations, on l'avait placé ailleurs ; je croyais donc que je passerais une nuit délicieuse ; mais à peine étais-je endormi, qu'une nuée de moustiques vint fondre sur moi seul : à deux, nous les eussions partagés. Pendant six longues heures, je luttai vainement contre eux ; à la fin, je me sauvai sur le pont, où je trouvai plusieurs autres victimes, qui fuyaient comme moi ces ennemis sanguinaires : ils ne nous quittèrent qu'à l'aube du jour.

On lève l'ancre, et nous partons. Après avoir vu l'embouchure du Pruth, nous passons devant la première ville de Bessarabie, et nous voilà dans les domaines de l'empereur de Russie, qui vont sans interruption d'ici jusqu'au cap Nord. Nous suivons la côte méridionale, en passant devant les villes d'Isakdscha et de Tuldscha. Cette dernière est bien située, dans un golfe formé par le fleuve ; elle s'élève en amphithéâtre sur les collines, et elle est habitée par des Turcs, des Bulgares et des Cosaques. On y construit de gros bâtiments marchands ; le port est très-fréquenté ; les hauteurs sont garnies de moulins à vent. C'est ici que les Russes ont souvent traversé le Danube dans leurs guerres avec la Porte.

Nous sommes déjà dans l'immense delta du Danube. Ce grand fleuve est divisé en plusieurs bras ; nous entrons dans le plus direct : c'est le plus étroit et le plus profond, celui de Sulina (*Suline Bogasi*). Le delta du Danube est formé de grandes îles toutes couvertes de roseaux ; de temps en temps, on voit des corps de garde russes dont les factionnaires nous présentent les armes. Un vent du sud-est assez froid souffle avec violence. Déjà on entend le mugissement des vagues ; le terrain baisse, les roseaux sont à moitié dans l'eau ; nous passons rapidement devant les navires de plusieurs nations ; quelques maisons en bois sont sur les deux rives : c'est Sulina, et nous avons la mer devant nous.

Le premier objet qui frappe nos regards, c'est le squelette d'un bâtiment naufragé sur la barre du fleuve, qui est très-dangereuse et varie tous les jours ; nous la passons heureusement vers midi.

par un vent très-contraire. Les eaux du Danube s'avancent à plus d'une demi-lieue dans la mer; on voit une ligne qui serpente du nord au sud le long du rivage : d'un côté sont les eaux jaunâtres du fleuve, de l'autre les eaux vertes de la mer. Le bateau est très-agité; le sommet perlé des vagues se confond avec les ailes blanches des goëlands qui les effleurent. Insensiblement tout le monde *quitte* le pont : il n'y avait à dîner que le capitaine et un vieux consul grec.

3 *juillet*. A huit heures du matin, nous jetons l'ancre dans la baie de Varna. Le vent s'était calmé; malgré cela les vaisseaux étaient horriblement balancés ; le bout des vergues, ballotté à droite et à gauche, touchait presque la surface de l'eau. *Questo è il porto del diavolo !* s'écrie le capitaine; il me dit que quelquefois on voit jusqu'à vingt bâtiments jetés au fond de la baie sur le sable : elle est trop ouverte, et n'est protégée que du côté du sud. La ville, située à l'embouchure du Pravadi, a un assez agréable aspect; sa population est de 20,000 habitants musulmans, grecs et arméniens. Les murs d'enceinte sont bâtis à neuf; la citadelle, qui était très-forte, a été rasée par les Russes. Cette ville fut prise une fois d'une manière bien singulière. Jean, roi de Mœsie, qui l'assiégeait, fit construire une tour dont la hauteur égalait la largeur des fossés, et dont les quatre côtés étaient égaux à la hauteur des murs de la ville. Ayant fait avancer cette tour jusqu'au bord du fossé, il la fit renverser dedans; puis ses soldats passèrent dessus comme sur un pont, et pénétrèrent dans la ville. Les Russes, en empêchant par les derniers traités le rétablissement des forteresses qui bordent le Danube et la mer Noire, avaient voulu jeter sur l'empire ottoman un pont immense, qui, le jour venu, devait les conduire sans obstacle à Constantinople : cette expérience ne réussira pas si facilement que celle du roi de Mœsie.

Il nous arrive encore un grand nombre de compagnons, surtout des femmes turques; elles s'établissent sur le pont avec leurs lits, leurs pipes et leurs enfants. Notre bateau devient une véritable arche de Noé : on nous amène des chiens, des chats, des milliers de poulets, des canards, des moutons, des chèvres, et une infinité

d'autres animaux qu'on ne voit pas, mais qui se font cruellement sentir : tout cela est embarqué pour Constantinople. Quel sale peuple que les Turcs ! Nous repartons à midi; nous sommes assaillis par un orage pendant la nuit. On me réveille à trois heures du matin : nous étions à l'entrée du Bosphore.

CHAPITRE IV

CONSTANTINOPLE.

Débarquement à Constantinople. — Galata. — Premières visites. — Le Bosphore. — Les incendies. — De la mission catholique latine. — Population de Constantinople et des faubourgs. — Population de l'empire ottoman. — Des Francs. — Le choléra — Derviches. — Cortége du sultan allant à la mosquée. — Abdul-Medjid. — Les troupes qui se rendent en Valachie. — Stamboul. — Le sérail. — La Porte. — Sainte-Sophie et les autres mosquées — La place de l'Atméïdan et la destruction des janissaires. — Mesures de police. — Les Eaux douces d'Europe. — Murailles extérieures. — Cimetières. — Baloukli. — Les sept Tours. — Du nombre *Sept*. — Le Campetto et la terrasse de l'ambassade d'Autriche. — Le patriarche arménien. — Du culte public. — Les Lazaristes. — Les Frères des Écoles chrétiennes. — Les Sœurs de la Charité. — Missions protestantes. — Clergé grec. — Le sultan à bord du vaisseau amiral. — Bujukdéré. — La montagne du Géant. — Les Eaux douces d'Asie. — Des jeunes Turcs élevés à l'étranger. — Comment se célèbre la naissance d'un sultan. — Quelques scènes de Péra. — Arrivée de quelques voyageurs. — Le Ramazan. — Un dîner chez le ministre des affaires étrangères. — Visite chez le grand vizir. — Dernières visites et préparatifs de départ.

4 juillet. Me voici installé au milieu de Péra, à l'hôtel de l'Europe, tenu par un Grec. Ce n'a pas été chose facile que d'y parvenir. D'abord il a fallu passer à travers une nuée de domestiques de place, qui prennent tous le titre de drogman (interprète), pour savoir prononcer d'une manière barbare quelques mots d'italien et de français, qui doivent être rendus intelligibles par un autre truchement[1]. Ces drogmans, comme les moustiques d'Apathin, poursuivent

[1] Du temps d'Hérodote, il y avait déjà en Égypte toute une caste de drogmans ; ils étaient chargés de montrer aux étrangers les monuments du pays, et de leur expliquer les figures peintes sur les murs des temples, qui représentaient l'histoire des dieux et des rois. Ces interprètes racontèrent à Hérodote des choses tellement extraordinaires, qu'il trouva bon de n'en rien croire. On voit que nos domestiques de place doivent évidemment descendre de la caste des herméneutes égyptiens.

et persécutent les nouveaux arrivés sur le rivage, sur le pont et jusque dans les cabines ; il faut en choisir un au hasard pour qu'il chasse les autres. Puis vient la douane, représentée par deux vieux musulmans en caïque, qui se soucient fort peu de visiter vos malles : ce qu'ils veulent, c'est un *bakchis*. On a déja compris la valeur de ce mot : bakchis c'est le premier élément de la langue turque, l'alpha et l'oméga de l'empire des Osmanlis; c'est le premier mot qu'on entend quand on met le pied sur la terre de Mahomet, et le dernier quand on la quitte.

Du reste, personne ne m'a demandé de quel pays je venais, ni dans quelle intention : mon passe-port m'a été tout à fait inutile. En descendant à terre, on tombe au milieu d'une foule de sales portefaix et de chiens vagabonds, qui crient, qui aboient, qui se battent, qui se mordent, les hommes comme les chiens, et souvent vous renversent vous et vos malles. Le premier aspect de Constantinople excite l'admiration; mais à peine a-t-on touché le rivage, que le désenchantement commence. On débarque à Galata, le quartier du commerce, des bateliers, des cafés, des marchands de comestibles; mille hangars en planches, obscurs, malpropres, garnissent ou obstruent le passage. Des centaines d'individus se pressent autour des fontaines; si jusque-là vous avez pu vous garantir de la boue et des fondrières qui sont au milieu de la rue, des porteurs d'eau, avec leurs outres d'où l'eau s'échappe de toutes parts, vous arrosent abondamment en passant.

On gravit alors des rues escarpées, étroites, mal pavées, tortueuses. Malheur à vous si vous rencontrez quelque voiture, ou de ces files d'ânes qui se rendent sur la place du dernier incendie, chargés de pierres, de planches et de poutres ! On a beau se serrer contre les maisons, on court toujours le risque d'avoir les pieds écrasés sous les roues des voitures ou par les fardeaux des ânes et des mulets. La charge de ces animaux est disposée en pointe, et les poutres forment une espèce de herse qui traîne sur le pavé, et prend toute la largeur de la rue : il n'est possible de les éviter qu'en reculant contre les boutiques, dont on casserait les fenêtres, si elles en avaient. Le cri des moucres ou muletiers, ou plutôt pique-bêtes, car ils leur enfoncent continuellement des bâtons dans la peau pour les



faire avancer; leur cri, dis-je, est le plus guttural, le plus discordant et le plus désagréable qui puisse blesser les oreilles.

La multitude de chiens sans maîtres, qui naissent, vivent et meurent dans les rues, est une des choses qui frappent le plus, et qui mettent mal à l'aise avant qu'on se soit familiarisé avec cette partie de la population, qui est peut-être la plus inoffensive de Constantinople depuis la destruction des janissaires. L'odjak avait les chiens en affection, il les protégeait; un chien avait toujours raison contre un homme : malheur à celui qui aurait frappé un chien hargneux! Maintenant qu'on peut les corriger impunément, ils sont doux comme des moutons.

Quand je fus installé dans mon hôtel, je commençai mes visites. Je n'ai pas l'intention de faire la description de Constantinople : ce travail serait déplacé ici; d'ailleurs, il a été fait un grand nombre de fois : je toucherai seulement quelques points dont les voyageurs se sont moins occupés.

J'avais des lettres pour l'internonce d'Autriche, M. le comte de Sturmer; pour l'archevêque latin, monseigneur Hillereau, et pour quelques consuls. Tous ces messieurs étaient à la campagne : ce qui nécessita tout d'abord des courses fort longues. La chaleur est si grande, qu'on ne peut sortir que le matin et le soir, et encore avec un parapluie pour se garantir des coups de soleil.

M. le comte de Sturmer était à Bujukdéré, à l'extrémité du Bosphore. J'avais vu en arrivant cet incomparable détroit, j'ai eu l'ocsion de le parcourir bien souvent pendant les six semaines que j'ai demeuré à Constantinople; je ne l'ai jamais fait sans sentir augmenter mon admiration : rien ne peut donner une idée de sa magnificence.

On s'embarque sur un caïque ou sur un bateau à vapeur au bas de Galata, et on se trouve entre la *Corne-d'Or*, le plus beau port du monde, et les deux branches du Bosphore, qui vont à la mer Noire et à la mer de Marmara. Trois villes immenses bordent ces trois mers : Péra, Stamboul et Scutari, c'est-à-dire un assemblage féerique de maisons peintes, de minarets ciselés, de coupoles dorées, entremêlés de palais, de cyprès, de jardins, de platanes, de galeries moresques, de kiosques, de mosquées sans nombre, de terrasses, de

tours; le tout éclairé par un soleil éclatant, animé par la population la plus variée qui existe, et par des milliers de vaisseaux, de barques et de caïques, qui courent dans le port et se croisent entre les rives d'Europe et d'Asie : c'est le plus magnifique spectacle qu'il soit donné à l'homme de contempler.

Deux choses ici ont surpassé mon attente : la beauté de Constantinople vue de loin, et sa laideur vue de près. On se souvient de ces villes peintes qu'un ministre courtisan avait placées sur le passage de l'impératrice Catherine pour embellir les déserts de la Russie : la capitale des sultans est une ville de perspective, une ville peinte, un camp magnifique dressé sur la limite de deux mondes. Tout ce qui est l'œuvre de la nature sur le Bosphore est admirable; ce qui a été fait par l'homme est mesquin : ces maisons, ces palais, ces kiosques et même le sérail, ne sont que des planches chargés de rouge, de vert et de jaune; ce sont des décorations de théâtre. Le Bosphore, comme un fleuve majestueux, serpente entre des collines couvertes d'arbres gigantesques; dans toutes les vallées il y a un village; le long des deux rives, on ne voit qu'une suite de maisons de campagne, de grandes casernes peintes en rouge, des batteries de canon, la flotte turque mouillée devant le palais du Grand Seigneur, d'anciens châteaux du moyen âge; ensuite viennent des anses d'une merveilleuse beauté, des cimetières toujours ombragés de cyprès, des groupes de femmes assises sous des platanes; puis les Eaux douces d'Asie, avec leurs kiosques et leurs vertes pelouses; enfin Thérapia et Bujukdéré, lieux charmants, habités par les ambassadeurs et les riches négociants grecs et arméniens.

Le comte et la comtesse de Sturmer me firent le plus gracieux et le plus bienveillant accueil; ils m'engagèrent à aller passer avec eux le temps libre que me laisseraient mes courses, en m'offrant toutes les facilités qui étaient en leur pouvoir pour les visites que je désirais faire à Constantinople.

Revenu à Péra, je me rendis chez l'archevêque : il s'est établi assez loin de la ville, sur la hauteur de Kassim-Pacha. A quelques pas de mon hôtel, je remarquai les restes fumants d'un incendie qui avait dévoré plusieurs maisons deux jours auparavant. Plus loin, il me fallut traverser tout le quartier de Péra, qui avait été

détruit par les flammes il n'y avait que quinze jours : près de deux mille maisons n'étaient plus qu'un amas de cendres. J'avais déjà remarqué, en arrivant sur le Bosphore, un village tout entier qui avait été brûlé dans le courant du mois de juin : tous les malheureux qui se trouvaient sans asile étaient campés sous des tentes. Pendant tout mon séjour, il ne s'est pas passé une semaine sans que j'aie eu une de ces grandioses représentations : deux cents maisons qui disparaissaient à la fois, c'était le minimum. Ce qui est fort extraordinaire, c'est que tout le monde y gagne, même les propriétaires, qui font payer d'énormes loyers à cause des incendies prévus ; il n'y a que quelques locataires et des voyageurs qui trouvent fort désagréable de se voir tout à coup dépouillés de leurs effets, dans une ville où l'on ne peut rien se procurer qu'à des prix exorbitants. Les maisons en bois rapportent le douze pour cent, tandis que les maisons en pierre, qui coûtent infiniment plus, ne rapportent que le cinq ou le six : il importe donc aux propriétaires de bâtir en bois. Leur calcul est fort simple : il faut que le prix des loyers paye les maisons dans l'espace de cinq ou six ans ; la moyenne de leur durée étant de six à huit, ils ont la chance de faire de grands bénéfices si le feu les respecte plus longtemps. D'ailleurs, les maisons en pierre courent les mêmes dangers aussi longtemps que toute la ville ne sera pas bâtie en pierre : ce qui n'arrivera jamais. Une maison, quelque solidement qu'elle soit construite, à moins qu'elle ne soit isolée, ne peut être préservée au milieu d'un immense brasier de mille autres maisons qui brûlent autour d'elle. C'est donc une mauvaise spéculation de bâtir en pierre, puisque les loyers ne peuvent être en proportion de la valeur de la maison. Aussi il n'y a guère que les mosquées, les églises, les couvents, les palais des ambassadeurs, qui soient bâtis de la sorte, et ils sont tous séparés par une rue, une cour, un jardin, des matières inflammables qui les environnent. Qu'on se figure combien est grand le nombre des personnes qui ont à gagner à un incendie : d'abord les pachas et autres fonctionnaires qui ont le monopole du bois, puis des milliers d'ouvriers et de portefaix, les moucres, les désœuvrés et les voleurs : on concevra que c'est en vain que les Européens établis à Constantinople luttent contre de tels préjugés,

Comme on le voit, les chrétiens sont presque aussi nombreux que les musulmans. La proportion est à peu près la même dans tout l'empire, dont la population ne dépasse guère 27,000,000.

Les étrangers des différentes nations de l'Europe qui se trouvent à Constantinople sont :

Hellènes, 6,120. — Maltais, 1,983. — Autrichiens, 1,581. — Français, 1,029. — Russes, 926. — Sardes, 405. — Napolitains, 247. — Toscans, 213. — Anglais, 210. — Belges, 182. — Prussiens, 144. — Suédois, 122. — Espagnols, 48. — Danois, 47. — Hollandais, 27. Il faut ajouter 657 Persans et 24 Américains.

Tous les Européens portent le nom de *Francs*, à quelque nation qu'ils appartiennent; ce mot, pour la nationalité et pour la religion, a la même valeur chez les Turcs que *chrétiens* : il n'y a d'exceptés que les raïas, sujets de l'empire. Les Francs jouissent de grands priviléges et ne relèvent que des ambassadeurs de leur nation.

Le choléra sévissait à Constantinople depuis six mois; il enlevait environ cent personnes par jour. Je rencontrais souvent des convois funèbres; les musulmans, fatalistes, s'en inquiétaient assez peu. La police avait cru devoir prescrire quelques précautions, défendre la vente de certains fruits : on n'en tenait aucun compte. Un jour que je passais dans une rue, mon guide me dit en me montrant un groupe de Turcs qui mangeaient des concombres verts comme les premières feuilles du printemps : « Voyez ces gens qui se disposent à prendre le choléra! » Ils s'écrièrent tous avec fureur : *No! no! colera!* Un enterrement vint à passer : c'était celui d'un eutychien mort du choléra, ce qu'on pouvait reconnaître, parce qu'il avait la figure voilée; les autres sont portés en terre le visage découvert. Les Turcs se pincèrent le nez à l'approche du cadavre; quand il fut loin, ils mangèrent le reste de leurs concombres. Ainsi sont les hommes passionnés : ces Turcs eussent été sûrs d'avaler le choléra avec la dernière tranche de concombre, qu'ils l'auraient mangée tranquillement en niant l'existence du choléra. Le défunt fut enterré immédiatement : hors les cas de maladies contagieuses, le mort est déposé sur une pierre à l'entrée du cimetière, et ses parents et amis viennent prendre congé de lui et



l'embrassent. Cette coutume, très-fréquente en Orient, remonte à la plus haute antiquité. Nous lisons dans la Genèse que Joseph, voyant son père expiré, se jeta sur son visage et le baisa en pleurant. (L, 1.)

Une de mes premières visites fut pour les derviches *tourneurs*, qui se trouvaient dans mon voisinage; les derviches *hurleurs* sont à Scutari. Les derviches entrent un à un dans la mosquée avec beaucoup de gravité; après avoir fait quelques prières, ils se promènent lentement à la suite de leur chef, pendant que sur une galerie on chante d'une manière monotone et nasillarde; puis vient un accompagnement de chalumeaux et de tambourin : alors les derviches, vêtus de blanc, les pieds nus, les bras étendus, commencent à tourner; leur robe s'enfle, la musique s'anime, ils précipitent leur danse en regardant le ciel, convaincus qu'ils exécutent un acte religieux très-méritoire. Ils tournent ainsi pendant environ un quart d'heure; ensuite ils se prosternent, tandis qu'un d'eux prononce d'une voix solennelle une prière finale.

On pense avec raison que la danse mystique des derviches a son origine dans l'Inde, et qu'elle représente la course des planètes. « Ceux qui ont les connaissances les plus exactes sur l'origine de la danse, dit Lucien, vous apprendront qu'elle a commencé avec le commencement de toutes choses. Car le mouvement circulaire des étoiles, et le mouvement des planètes parmi les étoiles fixes, leur rapport régulier entre elles et leur harmonie si bien coordonnée révèlent l'origine de la danse[1]. » Les *trembleurs*, qu'on voit dans le Massachusets, ont la plus grande ressemblance avec les derviches tourneurs de Péra. « Leur culte, dit un voyageur, consiste principalement dans ce qu'ils appellent le *travail de la danse* : ils entrent dans le temple avec un air grave : leur vêtement est formé d'une étoffe grossière, mais il est remarquable par son extrême propreté. Lorsque tout le monde est réuni, on commence à chanter des psaumes ; ensuite ils se mettent en ligne et exécutent les évolutions les plus burlesques. Il est impossible de voir un spectacle plus bizarre et qui inspire plus de pitié[2]. »

[1] *Traité sur la danse*, tom. I.
[2] *Extractor*, 1830.

Quant aux derviches de Scutari, qui hurlent, se frappent et font d'horribles contorsions, nous trouvons une description fort exacte de leur culte dans la Bible, où il est dit, à l'occasion des prêtres de Baal qui furent confondus par le prophète Élie sur le mont Carmel : « Ils criaient donc plus haut, et ils se faisaient des incisions, selon « leur coutume, avec des couteaux et des lancettes, jusqu'à ce qu'ils « se furent couverts de sang. » (III Rois, XVIII, 28.) Cet usage, quelque barbare qu'il nous paraisse, a toujours été en usage en Orient. Les prêtres de Bellone arrosaient avec leur propre sang la victime qu'ils offraient à cette déesse[1]. Chez les Perses, les mages se faisaient des incisions dans la chair pour conjurer les vents et les tempêtes[2]. Ceux qui promenaient la déesse syrienne se frappaient avec des couteaux jusqu'à ce que le sang ruisselât de leurs plaies. Apulée, en parlant d'un de ces prêtres, nous apprend qu'il se prémunissait contre la douleur en buvant du vin mêlé avec de la myrrhe[3] : c'étaient les premiers essais d'éthérisation. Un voyageur moderne, qui a assisté, en Perse, à une cérémonie religieuse de ce genre, raconte que le péristyle du temple où elle se pratiquait était aussi rempli de sang que si on y eût abattu plusieurs bœufs[4].

Ma chambre donnait sur une des rues les plus fréquentées de Péra. Comme il y avait longtemps que je n'avais dormi dans un lit immobile, je m'étais promis de bien reposer après tant de fatigues. Jusqu'à onze heures, le bruit des conversations dans la rue et d'une maison à l'autre, les cris de toute espèce, m'empêchèrent de dormir. Pour comble de malheur, on donnait un bal dans la maison attenante : bon gré, mal gré, je fus obligé de prendre part

[1] Plutarque, *sur la Superstition*. Tibulle dit de la grande prêtresse de Bellone :

> Ipsa bipenne suos cædit violenta lacertos,
> Sanguineque effuso spargit inulta deam.
> Statque latus præfixa veru, stat saucia pectus.
> *Eleg.*, 1, 6, 47.

[2] *Hérodote*, liv. VII, ch. CXCI.

[3] Indidem sese multimodis commaculat ictibus, myrrhæ præsumptione præmunitus. *Metam.*, liv. VIII.

[4] Olearius, *Description d'un voyage en Perse*, liv. IV, ch. XXIV.

Voir Rosenmüller, *Das alte und neue Morgenland*, tom. III, p. 189.

à la fête ; mon lit était tout aussi agité que mon hamac l'avait été sur le Pont-Euxin : c'est encore là un des avantages des constructions de Constantinople. A minuit il survint un orage : le bruit du tonnerre, qui se répète dans les gorges du Bosphore, a un son solennel comme je ne l'ai entendu nulle part que dans les Alpes. Le domestique de l'hôtel vint voir s'il pleuvait dans ma chambre : ces maisons sont tout aussi peu garanties contre l'eau que contre le feu. Les chiens couchés au milieu de la rue, et qui étaient dérangés par la pluie, hurlaient d'une manière pitoyable. Après l'orage, ce fut le tour du guet : les gardes sont armés de gros bâtons ferrés dont ils frappent le pavé ; c'est ce qui remplace le chant de nos guets de nuit.

Le lendemain, j'allai voir le sultan, qui devait se rendre à la mosquée de Béchiktaché pour la prière du vendredi : il change chaque semaine, et visite alternativement toutes les principales mosquées de Constantinople. Je trouvai beaucoup de troupes échelonnées sur la route ; elles devaient partir immédiatement après la cérémonie pour la Valachie ; plusieurs autres régiments étaient déjà sur la frontière. La révolution des provinces danubiennes sera donc la première qui sera comprimée par la force des armes : les Russes d'un côté, les Turcs de l'autre, voilà la barrière qui arrêtera ce fléau au bord de la mer Noire. Mais dans les autres pays, quand les nations, incapables de se gouverner, se dévoreront les unes les autres ; quand la dissolution des idées sera parvenue à sa dernière période, qui mettra un terme à cette contagion universelle ? De nouvelles hordes de barbares se répandront-elles sur ce Bas-Empire transporté au cœur de l'Europe ? Les barbares viendront : Dieu seul connaît le moment de leur arrivée ; et peut-être le nouvel Attila, chargé d'étouffer la débauche de l'intelligence dans laquelle nous vivons, montre-t-il déjà à ses futurs soldats l'épée avec laquelle il peut prétendre à l'empire de l'univers.

Vers midi, j'entends à plusieurs reprises des cris semblables à ceux que j'ai entendu tant de fois pousser devant les souverains qu'on veut précipiter du trône. De nos jours, plus les rois sont près de leur chute, plus on cherche, par des acclamations hypocrites, à couvrir le bruit des mineurs qui sapent la terre sous leurs pieds.

Mais, sous ce rapport, les Turcs ne sont pas si avancés que nous. Le cortége commence à défiler; comme avant-garde, voilà une vingtaine de galériens enchaînés, qui aplanissent le chemin. Cette coutume d'aplanir ainsi les chemins par où doivent passer les souverains subsiste depuis la plus haute antiquité. Diodore de Sicile, parlant des voyages de Sémiramis à travers la Médie et la Perse, rapporte que les rochers et tous les obstacles étaient enlevés sur son passage, que les hauteurs étaient aplanies, et que les vallées étaient comblées[1]. Isaïe fait allusion à cette coutume lorsqu'il annonce ainsi la venue du Prince de la paix : « Dans le désert, préparez la voie de Jehovah; aplanissez dans la solitude un chemin à notre Dieu. Que toute vallée soit élevée, et que toute montagne et colline soit abaissée; que ce qui est tortueux soit redressé, et que les lieux raboteux deviennent plaine. » (XL. 3.) Quelques minutes après arrive le grand écuyer; il précède six chevaux de selle du sultan : ce sont des chevaux magnifiques, leur housse est de la plus grande richesse. Puis viennent des officiers à pied de tous grades; puis une quantité de pachas à cheval, accompagnés d'officiers, et suivis de domestiques portant leurs chibouks (pipes) et leurs tapis. Viennent ensuite les grands dignitaires de l'État, et enfin le grand amiral Méhémet-Ali-pacha, beau-frère du sultan; le ministre de la guerre Riza-pacha; le grand maître de l'artillerie Ahmed-Fethi-pacha, et Halil-pacha, autre beau-frère du sultan. Les autres ministres qui n'appartiennent pas à l'armée, et les imans, se sont rendus directement à la mosquée. La garde impériale suivait; elle marchait sur deux rangs, laissant un large espace au milieu duquel les hauts fonctionnaires venaient continuellement saluer le sultan : ce salut consiste à faire semblant de prendre la poussière qu'il va fouler aux pieds, et de la porter à la bouche et au front. Le sultan Abdul-Medjid venait ensuite, entouré de ses gardes. Il portait le même uniforme que tous les autres. Cet uniforme consiste, pour les soldats, en une veste bleue, pantalon blanc, le fez rouge; les officiers et tous les pachas, au lieu d'une veste, portent la redingote de même couleur. Les grands dignitaires se

[1] Diod., liv. II.



distinguent par leurs décorations en diamant, et le nombre des personnes qui les accompagnent. L'uniformité de ce costume, le manque de tenue, font que le cortége du sultan est loin d'être aussi imposant que celui des souverains de l'Europe. Quoiqu'il fût midi et qu'il fît très-chaud, le sultan portait un manteau bleu dont le collet étincelait de diamants. Abdul-Medjid avait l'air souffrant : il est chétif, usé; il n'a que vingt-six ans, et il y en a huit qu'il règne. Son regard fixe et terne semble annoncer de l'imbécillité; pourtant ceux qui le connaissent disent que, sans être un aigle, il a de l'intelligence; on vante sa bonté.

Le cheval qu'il montait était magnifique, et tout couvert d'or et de pierreries.

Quand le sultan fut à une petite distance de la mosquée, on vint à sa rencontre avec des cassolettes en argent, sur lesquelles brûlaient des parfums. Les musiques des divers régiments jouaient des morceaux qu'on m'a dit avoir été composés par des maîtres italiens; mais le goût des exécutants les défigurait complétement. La foule et la troupe applaudissaient le sultan, mais il paraissait indifférent; il ne salue que par le regard, quand il daigne l'abaisser sur quelqu'un.

Parmi les officiers, on m'a fait remarquer des Français, des Prussiens, des Piémontais : ils sont professeurs à l'école militaire. Plusieurs personnes, surtout des femmes, tenaient en main des placets; des officiers venaient les prendre. Je remarquai dans la foule des Circassiens, des Persans et un Arabe du désert. Celui-ci, dont les vêtements blancs tranchaient avec son teint noir, dépassait tous les autres de la tête, et ses allures libres, parmi l'humble maintien de tous les autres, faisaient un contraste encore plus grand.

Le sultan resta une demi-heure dans la mosquée; ensuite il se plaça à une fenêtre, et les troupes défilèrent devant lui. Il y avait deux régiments d'infanterie, un régiment de lanciers et deux batteries de canon. La tenue des troupes était assez mauvaise; les hommes paraissaient robustes, il y en avait de tous les types et de toutes les couleurs; parmi les officiers, j'ai remarqué plusieurs nègres. Les chevaux étaient petits, forts et vifs. Chaque bataillon

avait sa musique, mais elle était détestable. Avec les tambours, il y avait une quantité de fifres, qui jouaient d'une manière stridente tous les tons les plus élevés de la gamme. Chaque régiment était suivi d'une vingtaine de porteurs d'eau, qui défilaient tenant en main un gobelet en métal et portant sur le dos une espèce de grosse corne d'abondance en cuir remplie d'eau : comme ces outres étaient loin d'être fermées hermétiquement, ces pauvres gens en avaient plein leurs chausses.

Le sultan ne sortit que vers quatre heures. Une légère calèche élégante, mais peu ornée, attelée de deux chevaux blancs superbes, l'attendait à la porte. Il fut conduit par toute sa cour, au milieu de laquelle se faisait remarquer le mufti. Le sultan, après l'avoir salué à plusieurs reprises, monta en voiture et fut suivi par une quantité de pachas à cheval ; il s'en retourna dans son palais de Tshéragan sur le Bosphore.

Le sultan aime à bâtir, comme son père, avec la différence que le sultan Mahmoud bâtissait des casernes, tandis que son fils bâtit des écoles et des hôpitaux. Il a aussi commencé à Tophana la construction d'un palais : il n'y en a que le quart d'achevé; il sera tout en pierre. C'est le seul des douze ou quinze palais du Grand Seigneur qui soit bâti de la sorte.

Quand le sultan va à une mosquée par mer, soit à Stamboul, soit sur la côte d'Asie, il monte une barque très-riche, couverte de dorure et conduite par vingt-huit rameurs. Tous les vaisseaux de la flotte le saluent par vingt et un coups de canon. Les Turcs n'emploient pas le mot *Constantinople*, qu'ils connaissent à peine. Chacune des sept collines sur lesquelles la ville est bâtie a son nom ; mais la ville par excellence, cet immense triangle enfermé entre la Propontide, la Corne-d'Or et les murailles extérieures, s'appelle Stamboul ; elle est exclusivement réservée aux musulmans. Au sommet de ses trois angles se trouvent les châteaux historiques, aujourd'hui abandonnés, du vieux sérail, des Blaquernes et des Sept-Tours : c'est à Stamboul qu'on peut voir ce qui reste en Europe de l'empire des Osmanlis.

Le sérail, de sinistre mémoire, que le sultan actuel n'habite plus, n'a de beau que sa position, ses arbres, la vue admirable dont on

y jouit; mais les jardins, les kiosques, les nombreux édifices qu'on y trouve sont négligés. On peut entrer sans difficulté dans la première cour; de là on peut voir la seconde : il faut un firman pour pénétrer dans la troisième et visiter l'intérieur des appartements. Le firman coûte mille piastres, 250 francs : je n'avais nulle envie de donner cette somme pour voir quelques chambres mal meublées. Comme le nombre des visiteurs n'est pas limité, les étrangers se réunissent pour payer le firman en commun. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le gouvernement donne le firman gratis : de ces mille piastres, cinq cents sont pour le bakchis du chef des eunuques, et cinq cents pour celui des autres employés.

La Sublime-Porte est près de là : c'est le palais du gouvernement; il n'a rien de remarquable. Les ministres y ont leurs bureaux. L'origine de ce mot vient de l'usage que l'on avait de traiter les affaires à la porte des palais; en Asie elles se font encore à la porte des villes. De même que nous disons : le *cabinet* des Tuileries, la *cour* de Vienne ou de Saint-James, parce que les affaires se traitent dans des cabinets, et parce qu'autrefois les vassaux se réunissaient dans la cour des princes, en Orient on dit la Porte[1] pour la même raison. Cyrus avait ordonné aux employés de se rendre chaque jour à la porte du palais pour prendre les ordres du roi. C'est à la porte de Bethléem que Booz, en présence des anciens, obtint de son parent la cession du champ d'Élimélech. La justice se rendait aux portes des villes; de là ces expressions : « Que la justice règne à la porte. » (Amos., V, 15.) « La « sagesse est trop relevée pour l'insensé; il n'ouvrira pas la bouche « à la porte. » (Prov., XXIV, 7.) « Son mari sera illustre à la porte, « lorsqu'il sera assis avec les sénateurs de la terre. » (Prov., XXXI, 23.) Ce mot, dans ces passages et une foule d'autres, veut dire *l'assemblée des juges*. Le mot *porte*, par métonymie, désigne aussi le palais, la ville, le peuple tout entier : Jérusalem est appelée « la porte de mon peuple » par le prophète Michée. (I, 9.) C'est dans le même sens et pour signifier *tout l'enfer* qu'il est dit dans l'Évan-

[1] En turc, *capou;* en arabe, *bab;* en persan, *der*.



gile : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » (Matth., XVI, 18.)

Pour voir Sainte-Sophie, l'ambassadeur d'Autriche m'avait adressé à M. Fossati, architecte du Tessin, chargé de réparer cette célèbre mosquée. Je m'y étais déjà rendu une fois seul, pour visiter l'extérieur; quoiqu'elle domine toute la ville, étant placée au sommet de la colline au-dessus du sérail, j'eus de la peine à en trouver l'entrée : elle est entourée de maisons sales, qui de près la cachent entièrement. Un tremblement de terre, qui survint peu de temps après l'occupation de Constantinople par les Turcs, fit plusieurs fissures dans la coupole, et on se hâta d'entourer tout l'édifice d'énormes murs de soutènement, qui le masquent et le déparent. Un mufti ayant laissé en mourant quinze millions de piastres pour réparer la mosquée, M. Fossati a été chargé de cet important travail. C'est un mauvais moment pour visiter Sainte-Sophie : tout l'intérieur est recouvert d'échafaudages, qui laissent à peine juger de l'ensemble du monument. On a enlevé toute la couche de badigeon qui recouvrait les mosaïques; il n'y a plus que les figures, proscrites par le Coran, qui soient cachées aujourd'hui. Au reste, quelque hardie que soit la coupole du temple de Justinien[1], Sainte-Sophie est bien loin d'égaler en beauté nos grandes basiliques.

J'ai visité la plupart des grandes mosquées : elles s'élèvent sur les hauteurs de Stamboul et occupent d'immenses emplacements; elles sont entourées de deux, de quatre, de six minarets, de fontaines, d'écoles, d'établissements de charité. L'extérieur est orné de colonnes enlevées à des temples païens et aux églises chrétiennes de l'Asie Mineure, de galeries, d'une tribune grillée pour le Grand Seigneur, et d'une quantité de lampes. Les plus belles et les plus spacieuses sont les mosqués de Soliman, d'Achmet, de Bajazet[2].

[1] M. de Lamartine l'attribue à Constantin : « La grande basilique de Sainte-Sophie, dit-il, bâtie par Constantin, est un des plus vastes édifices que le génie de la religion chrétienne ait fait sortir de la terre. » Tom. II, p, 231. Sainte-Sophie fut fondée en 532 et dédiée à la sagesse divine (Hagia Sophia), c'est-à-dire au Saint-Esprit. Une des portes en bronze de l'église Saint-Marc à Venise a été enlevée à Sainte-Sophie lors du sac de Constantinople.

[2] C'est dans cette dernière que M. de Lamartine a pris le vase des ablutions pour

Ce qu'il faut visiter ensuite à Stamboul, ce sont les bazars, ces villes dont les rues couvertes sont si animées, si riches, si pittoresques; la place de l'Hippodrome[1], qui n'a conservé qu'un obélisque, une colonne brisée, et une autre colonne torse en bronze qu'on dit être le trépied de la pythonisse de Delphes[2]; puis l'aqueduc de Valens, ces citernes remarquables par la prodigieuse quantité de colonnes qui en soutiennent les voûtes; la colonne brûlée, le palais et la tour du Sérasquier, d'où l'on a la plus belle vue de Constantinople. Les autres points où il faut aller pour saisir l'ensemble de la ville et du Bosphore sont la tour de Galata, Boulgourlou et le mont Géant. Rendons cette justice à la ville turque : elle est en général beaucoup plus belle et plus propre que la ville des chrétiens. On s'y promène, du reste, avec assez de sécurité : j'y suis allé souvent seul; il ne m'est arrivé qu'une fois d'être insulté, encore était-ce par un enfant; il m'a jeté des pierres en me criant : *giaour*[3]. Le

le cercueil de Constantin Paléologue : « Dans la cour de la mosquée de Bajazet, dit-il, je vois le tombeau vide de Constantin. C'est un vase de porphyre d'une prodigieuse grandeur; il y tiendrait vingt héros. » Tom. II, p. 251.

[1] Le géographe arabe Edrisi disait en parlant de l'Hippodrome : « On y marche entre deux rangs de statues en bronze d'un travail exquis, représentant des hommes, des chevaux, des lions, etc., sculptées avec une perfection de nature à faire le désespoir des artistes les plus habiles. Ces figures sont d'une stature plus haute que la grandeur naturelle. »

Les deux célèbres colonnes de l'église Saint-Marc, situées du côté de la Piazzetta, et les figures en porphyre qui ont été transportées à Venise au treizième siècle sont venues de Constantinople, et non pas de Saint-Jean d'Acre, comme on l'a écrit tant de fois.

[2] Constantin, ainsi que nous l'apprend Eusèbe, fit transporter à Constantinople les chefs-d'œuvre qui avaient si longtemps orné le temple de Delphes. (*Vita Const.*, III.) Cependant ce n'est pas lui seul qu'il faut accuser d'avoir dépouillé la Grèce. Darius et Xerxès avaient commencé la déprédation, qui fut continuée par les Romains : Varron, Sylla, Verrès, Caligula et Néron se sont particulièrement distingués dans ce genre de conquêtes. On a pu charger deux cents voitures avec les statues et les objets d'art que Paul-Émile a enlevés à la Macédoine seulement, et faire plusieurs chargements de vaisseaux avec ceux que Mummius prit à Corinthe. Il serait intéressant de suivre le chemin qu'ont fait ces monuments; nous verrions ceux qui ont survécu au vandalisme des guerres et des révolutions aller de la Grèce à Constantinople et à Rome, de là à Carthage, pour revenir sur le Bosphore, et être ensuite disséminés dans tous les musées de l'Europe. Que ceux qui se sentent innocents s'élèvent contre cet abus du droit de la victoire!

[3] Giaour ou *gaour* vient du mot turc *kafer*, terme de mépris employé par les



marché des esclaves a été aboli de nom. Ce trafic ne se fait pas en public; la vente des hommes n'est plus aujourd'hui qu'un commerce de contrebande, mais il n'en existe pas moins : s'il y a cinquante mille esclaves à Constantinople, il faut bien qu'on les vende et qu'on les achète. D'après le Coran, les femmes du sultan ne peuvent être choisies que parmi des esclaves[1]. Le christianisme seul peut abolir l'esclavage. J'ai visité sur la place de l'Atméïdan la fameuse caserne des janissaires, qui porte encore les traces de la catastrophe sanglante du 16 juin 1826. Lorsque la révolte éclata, ce fut au haut de la mosquée d'Achmet qu'on arbora l'étendard du prophète ; tous les hommes dévoués au sultan vinrent camper sur l'Atméïdan : c'est là qu'Hussein-pacha prit ses dispositions pour anéantir à jamais cette milice séditieuse, qui depuis deux siècles faisait la loi à l'empire. Les janissaires s'étaient retranchés dans leur caserne; on y mit le feu, tandis qu'avec des pièces de canon on en brisait les portes. La résistance ne fut pas longue : les révoltés, dé-

musulmans contre tous ceux qui ne reconnaissent pas la mission divine de Mahomet, et qui signifie *infidèle* ou *impie*. De là vient le nom de *cafres*, donné par les Arabes musulmans aux peuples méridionaux de l'Afrique, qui n'admettaient point leur croyance, comme celui de *barbares* ou plutôt *berbers*, c'est-à-dire *habitants du désert*, avait été donné aux peuples du nord de l'Afrique, et ensuite à tout peuple étranger par les Grecs et les Romains. On sait aussi que les Turcs ont souvent donné, même dans des pièces officielles, le nom de chiens aux chrétiens; on prétend que c'est par esprit de représailles que nous donnons le nom de Turc et de Sultan à des chiens, ce qui n'est guère plus poli.

Dans les traditions orientales, qui viennent des temps mythologiques, on voit souvent figurer un chien blanc et un chien noir, un chien divin et un chien maudit : c'est sur celui-ci, qui est l'emblème du mal, que tombent toutes les malédictions. C'est dans ce sens surtout qu'on ne saurait dire une plus grosse injure à quelqu'un que de l'appeler *giaour*, en persan *sek*, en hébreu *raca* : de là la sévérité des paroles du Sauveur contre celui qui dit *raca* à son frère. (Matth., V, 22).

[1] Pendant mon second voyage en Orient, à l'époque où l'on parlait le plus de l'influence de l'Europe sur la Turquie, en visitant l'île de Mitylène, je tombai par hasard au milieu d'un marché d'esclaves : il y en avait 350; ils étaient arrivés la veille, et on attendait d'autres cargaisons encore. J'interrogeai ces malheureux; ils venaient du Darfour; de jeunes filles avaient été enlevées lorsqu'elles allaient chercher de l'eau loin de leur tribu; de petits garçons pendant qu'ils cueillaient des fruits avec leurs pères : ceux-ci avaient été tués, etc. : ils étaient dans l'état le plus pitoyable. On nous fait accroire que le trafic des noirs n'existe plus, que la Turquie se civilise... et nous ne songeons pas qu'avec le Coran c'est parfaitement impossible.



vorés par les flammes, se sauvèrent par une porte latérale et se dispersèrent dans la ville et dans les champs, où un grand nombre furent arrêtés; il en périt trois cents dans le combat. Le lendemain, deux tribunaux furent érigés, l'un dans la première cour du sérail, présidé par le grand vizir, l'autre dans l'hôtel de l'aga des janissaires, présidé par Hussein-pacha. Les prisonniers étaient amenés devant leurs juges, et après un court interrogatoire, ils étaient mis en liberté, ou envoyés dans une salle basse où le tchiaoux leur passait au cou un lacet de peau de serpent.

On ferme les portes de Stamboul pendant la nuit, tandis que les quartiers des Francs sont toujours ouverts. J'étais venu un soir prendre le frais sur un des deux ponts de bateaux jetés sur la Corne-d'Or; je m'y promenai fort longtemps. J'ignorais que pendant la nuit on les ouvrait pour laisser entrer et sortir les grands bâtiments qui ne sauraient y pénétrer pendant le jour. On ouvrit le pont tandis que j'étais du côté de Stamboul; à mon retour je trouvai donc le passage intercepté, et il m'était tout aussi impossible d'aller à Péra que de rentrer à Stamboul, où l'on venait de fermer les portes. Je n'avais que la perspective de passer la nuit sur le pont, ce qui eût été plus fâcheux encore que tous les désagréments de ma chambre de Péra. Je m'y étais résigné cependant, et j'avais déjà trouvé une petite place au fond d'un bateau qui soutenait le pont, lorsque j'entendis un caïque fendre rapidement les flots : c'était un musulman attardé qui revenait de Tophana; je profitai du retour du batelier pour me faire déposer à Galata. Mais de là j'avais une demi-lieue de chemin à faire jusqu'à mon hôtel, dans un dédale de rues que je connaissais à peine de jour. Après avoir erré fort longtemps dans des impasses obscures, je rencontrai quelqu'un qui portait une lanterne, et qui, m'adressant la parole en français, me dit : « Vous êtes sans doute nouvellement arrivé; vous ignorez que si la patrouille vous rencontre à cette heure-ci sans falot, vous serez arrêté et conduit en prison : voilà mon falot pour vous éviter ce désagrément. » Quelques jours après, j'ai pu voir combien la police est sévère à cet égard. Un Franc fut arrêté sous mes fenêtres pour le même motif; il voulut résister, on le maltraita. Il cria : « Au secours ! on m'assassine ! » Plusieurs



jeunes gens sortirent des maisons voisines, et l'arrachèrent des mains de la patrouille. Mais au coin de la rue il y avait un corps de garde; les soldats accoururent et emmenèrent tous ceux qui se trouvaient là. Un rassemblement considérable se forma bientôt autour du corps de garde; c'était près de l'ambassade de Russie, dont on alla chercher le chancelier et les drogmans. Après une heure ou deux de contestation, la chose fut remise au lendemain, et finit comme tout finit dans ce pays : le battu paya l'amende.

La promenade aux Eaux douces d'Europe est une des plus belles et des plus agréables qu'on puisse faire autour de Constantinople; elle est très-fréquentée au printemps; j'y suis allé en caïque, accompagné du chapelain de la mission d'Autriche. On parcourt toute la Corne-d'Or, en passant devant l'amirauté, l'arsenal, l'école de marine, les vieux murs crénelés des Blaquernes et le quartier aristocratique des anciens maîtres de l'empire, où l'on trouve les descendants des Lascaris et des Paléologues.

C'est dans ce quartier du Phanar[1] que vit le successeur de Photius et de Michel Cérulaire, le patriarche grec de Constantinople, le chef de cette prétendue Église, qui est demeurée *à l'état de pétrification* depuis le jour où elle s'est séparée de l'unité. Sans apôtres pour faire fructifier les doctrines évangéliques par la parole, par l'exemple, par le martyre, sans action sur la vie des peuples, le rit grec a un clergé inutile et dégradé, qui est tombé dans la plus profonde déconsidération : « Je ne vois pas trop de différence, disait M. de Maistre, entre un pope et un tuyau d'orgue : tous les deux chantent, et voilà tout[2]. » Ce clergé, qui s'est soustrait à l'obéissance du chef de l'Église universelle, n'échappe à l'anarchie qui le dévore que par l'asservissement le plus dégradant. Un petit nombre excepté, le schisme grec a toutes les vérités révélées, mais il n'a pas l'esprit évangélique; il a conservé tous les sacrements, mais il n'a pas la grâce qu'ils confèrent. Pour lui, la série des conciles œcuméniques s'arrête au second concile de Nicée; ceux qu'il admet ont tous été convoqués, présidés, sanctionnés par ce pontife de Rome

[1] Phanar a la même signification que fanal.

[2] De Maistre, *Lettres et Opuscules inédits*, tom. I, p. 355.



qu'il ne veut plus reconnaître; il est dans l'impossibilité de convoquer de nouveaux conciles pour opposer une digue aux hérésies qui naissent chaque jour dans son sein; mutilé dans sa hiérarchie, il n'a aucune autorité pour exercer une juridiction quelconque hors du pays qu'il habite : les patriarches et les synodes établis dans des pays non soumis à la Turquie sont indépendants du patriarche de Constantinople. C'est le successeur de Mahomet qui maintient l'unité de l'Église grecque dans l'empire ottoman[1].

A l extrémité du port, deux vallons, arrosés par le Barbyzès et le Cydaris, se réunissent au promontoire de Sémystra. Au mois d'avril, ces prairies sont couvertes de gazon, de troupeaux, des chars dorés des odalisques, et de groupes d'enfants qui jouent à l'ombre des platanes; maintenant elles sont desséchées comme les coteaux qui les environnent. La rivière est à peine assez profonde pour laisser glisser notre caïque à sa surface; quelques tortues se traînent péniblement sur le rivage : chez les anciens les tortues étaient le symbole du silence; il eût été difficile de mieux choisir. Des femmes turques et arméniennes cherchent de l'ombre, un délassement et de la fraîcheur; deux ou trois musiciens attendent quelques auditeurs. Le kiosque bâti par Amed III, qui voulait avoir une idée des eaux de Marly, ressemble à un palais depuis longtemps abandonné : pas une goutte d'eau n'anime les cascades de marbre, les jardins sont négligés, la maison tombe en ruines.

De là on peut visiter les aqueducs, les bends et les forêts de Belgrade et de Pyrgos, tous les ouvrages hydrauliques construits par les empereurs grecs et ottomans pour alimenter les nombreuses fontaines d'une capitale qui devra un jour succomber par la soif, quand il plaira à son futur conquérant de couper les aqueducs qui l'abreuvent. Ce fut dans les vallées des Eaux douces, de Pyrgos et de Belgrade que vint déployer ses tentes l'armée de Godefroy de Bouillon, tandis qu'il avait son quartier général sous les platanes de Bujukdéré.

Une course qui offre le plus grand intérêt est la visite des murailles extérieures de Constantinople. Je l'ai commencée au Phanar,

[1] Je reviendrai sur ce sujet au chapitre suivant.



quartier des Grecs. L'architecture byzantine est encore empreinte sur les anciennes maisons en pierre de ce faubourg, comme le caractère des Grecs du Bas-Empire s'est conservé intact parmi leurs descendants. Dans les transactions, le musulman est loyal, tandis que le grec est avare, disputeur, de mauvaise foi. Plus loin est le quartier des Juifs; même à Constantinople, ce peuple n'a pas perdu son triste privilége d'être plus sale encore que tous les autres. Quels excellents types de physionomie un peintre de la Passion pourrait trouver ici pour représenter les bourreaux de notre Sauveur!.

En tournant à gauche, on trouve les immenses murailles construites pendant tant de siècles par les souverains de Byzance, avec toute l'ardeur que leur donnait le secret pressentiment qu'elles seraient le dernier boulevard de leur empire. J'ai admiré ces trois rangs de murailles flanquées de tours innombrables, crevassées, fendues jusque dans leurs fondements. Des pans de murs à moitié renversés sont recouverts de lianes; le lierre s'élève au-dessus des créneaux; des arbres majestueux, des platanes, des arbousiers, des figuiers sortent de toutes les ouvertures, et recouvrent en partie les brèches faites par les canons de Mahomet II : car ces murs, depuis la prise de Constantinople, n'ont jamais été réparés. « Si jamais, dit M. Michaud, les chrétiens rentraient victorieux dans la cité de Constantin, ils pourraient passer par les brèches qu'avait faites l'artillerie des Turcs, et trouveraient les remparts, les tours, les portes de la ville telles qu'elles étaient au jour de la conquête des barbares. »

Les fortifications démantelées de Constantinople sont défendues aujourd'hui, contre les ennemis qui pourraient venir du couchant, par les armées campées sur le Pruth; comme le Bosphore, faiblement protégé contre une invasion du Nord, maintient son indépendance à l'aide des vaisseaux stationnés dans les ports de Toulon et de Portsmouth[1].

J'ai vu toutes les portes où les croisés, les Grecs et les Turcs, se

[1] Je ne pensais pa[illegible] ces lignes, en 1848, que ce serait si peu de temps après qu'on v[illegible] Bosphore les flottes de la France et de l'Angleterre. (*Note de la seconde édition*.

sont livrés de si meurtriers combats; cet antique palais des Blaquernes où il se fit un si grand carnage à la prise de Constantinople par les Vénitiens; ces fossés d'où l'empereur Alexis lâcha contre les pèlerins les lions et les léopards qui, harcelés par les croisés, grimpèrent sur les murs et rentrèrent dans la ville où ils jetèrent l'épouvante; la porte Dorée par laquelle, selon l'expression de Ville-Hardouin, *Alexis déguerpit de la cité*, et la porte Carsia (Egricapou) où succomba Constantin Paléologue, le dernier défenseur de Byzance.

Vis-à-vis des murailles, il y a de vastes cimetières, ombragés par des forêts de cyprès dans lesquelles roucoulent de plaintives tourterelles; c'est le seul bruit qu'on entende dans ces solitudes, consacrées uniquement à la sépulture des musulmans : les juifs et les chrétiens ont leurs cimetières sur les collines qui sont au delà de la Corne-d'Or. Dans les villes turques, ce qu'il y a de plus apparent ce sont les cimetières et les mosquées, la blancheur des minarets et les sombres pyramides des cyprès. On rencontre des tombeaux dans les rues, près des fontaines, dans les jardins; les seules promenades publiques de Constantinople sont les grands et les petits champs des morts. Le cimetière de Scutari est renommé parmi tous les autres, et c'est là que se font enterrer les riches musulmans, dans la prévision que les Turcs seront un jour chassés de l'Europe. Quelque touchant que paraisse le respect que les musulmans ont pour les morts en vivant au milieu de leurs tombeaux, j'ai pu me convaincre que ce n'est presque toujours qu'une marque d'ostentation, comme la douleur des Grecs et des Arméniens exprimée par des pleureuses publiques. Au reste, tous ces cimetières, vus de près, sont bien loin de répondre aux poétiques descriptions des voyageurs.

En dehors de la porte de Sélivrée, on ne manque guère de visiter la chapelle grecque de Baloukli, ou l'église des poissons. C'est là que, selon la légende des Grecs, un religieux faisait frire des poissons tandis que Mahomet II assiégeait la ville; ils étaient frits d'un côté lorsqu'on vint lui dire que la ville était prise : « Je croirais plutôt, dit le caloyer, que ces poissons vont ressusciter. » Aussitôt les poissons sautèrent hors de la poêle et nagent encore. Ce qui est certain, c'est que l'eau de la fontaine est excellente; je demandai à voir

les poissons frits, on me donna un verre d'eau : c'est la meilleure que j'aie bue à Constantinople.

Non loin de là est le célèbre château des Sept-Tours ; mais, comme toutes les autres célébrités de la capitale des Osmanlis, il a fait son temps. Abdul-Medjid ne songe pas le moins du monde à enfermer dans cette redoutable prison les ambassadeurs de Russie, de France ou d'Autriche : palais sans destination, il tombe en ruines.

Ce château, par le nombre de ses tours, est un monument encore subsistant qui prouve l'importance que les Orientaux ont toujours attachée au nombre sept, et l'idée mystique, provenant des sept jours de la création, que tous les anciens peuples trouvaient exprimée dans leurs traditions et dans la nature même des choses. Il suffira de quelques citations qu'on pourrait multiplier à l'infini.

Pour les anciens il y avait sept cieux et sept planètes ; sept mers séparaient les terres, sept îles principales sortaient de la mer ; plusieurs îles, comme les Cyclades, les îles Ioniennes, les îles Lipari, les Canaries, les îles des Princes, étaient groupées par sept ; les principaux fleuves, le Nil, le Gange, l'Indus, l'Euphrate, le Danube, le Pô, le Tibre, avaient sept embouchures ; sept montagnes entourent la Mecque ; Antioche et Babylone, Rome et Byzance étaient bâties sur sept collines ; on entrait à Thèbes, à Damas, à Antioche, à Bochara par sept portes ; à Athènes, près de l'Acropole, il y avait un château qui avait sept portes, l'*Heptachalkon* ; plusieurs temples de l'Inde, plusieurs villes cyclopéennes, étaient entourés de sept remparts ; les sept murailles d'Ecbatane portaient les couleurs des sept planètes ; l'arc-en-ciel a sept couleurs ; les sept tons de la gamme sont la base de l'harmonie, la lyre d'Apollon avait sept cordes, la flûte de Pan sept tuyaux ; comme la tour de Babel, les pyramides ont sept étages, elles ont aussi sept chambres sépulcrales ; le globe terrestre est divisé par sept cercles ; plusieurs nations formaient des heptarchies, et le peuple était partagé en sept castes ; sept nations ont peuplé le Péloponèse et ses sept îles ; l'empire de Byzance était divisé en sept parties ; Justinien divisa de même l'Afrique conquise par Bélisaire. Ce même nombre sept partageait les quartiers de Constantinople ; l'écho de l'Hellespont répond sept fois ; il y avait sept ministres, vizirs ou satrapes à la cour de Byzance ; chez les Turcs et chez les

Mèdes, les armées étaient mises sous le commandement de sept chefs. Les anciennes divisions des Pays-Bas, de l'Angleterre, du Holstein, du Mecklenbourg, de la Saxe, de la Transylvanie (Siebenbürgen) les *Sette communi*, les sept électeurs de l'Allemagne, la *Septemviral Tafel* de la Hongrie, et cent autres pareilles, font voir que la même idée était aussi vivace chez les peuples de l'Occident que chez les Orientaux[1].

J'allai passer mes premières soirées sur le petit champ des morts : c'est le lieu de réjouissance des habitants de Péra, le seul où l'on puisse respirer un air moins brûlant que celui de la ville. Les Francs du voisinage y vont fumer le chibouk ou le narghilé, prendre du café, des sorbets et de la bière détestables; une mauvaise musique, des cris et des disputes complètent les plaisirs des habitués du *Campetto*. C'est là que l'archevêque avait sa demeure; il a préféré l'isolement des champs : tout autre eût fait comme lui. Un des derniers incendies est venu s'arrêter près de sa maison. Des femmes et des enfants sont là tous les jours, couchés dans les cendres et demandant l'aumône.

Je fus bientôt fatigué de me promener dans un chemin couvert de poussière et au milieu de ce bruit. On m'offrit le jardin de la mission d'Autriche; dans la suite j'y allai presque tous les soirs. J'y passais plusieurs heures, seul, contemplant cette magnifique scène du Bosphore que je voyais au pied de la colline, à travers les minarets dorés et les coupoles de Tophana. Je voyais au loin la mer de Marmara que je suivais par la pensée; tourné vers Jérusalem, je traversais les mers qui m'en séparaient encore, et j'allais me prosterner auprès du tombeau et de la crèche de mon Sauveur, priant celui qui m'avait protégé jusque-là de me conduire au terme du voyage. Et la lune se montrait radieuse au-dessus des mers du Levant, comme une brillante étoile sur le chemin de Bethléem.

Il y a peu de société à Péra; les connaissances que j'avais faites demeurant fort loin, j'avais rarement le loisir, après les fatigues de la journée, d'aller passer avec elles mes récréations du soir. Ces

[1] Voyez encore, sur le même sujet, ci-après, ch. XII.

heures de solitude, de méditation et de prière ne sont pas les moins heureuses que j'aie passées à Constantinople.

Un soir, j'entendis le feuillage des arbres s'agiter au-dessus de moi ; j'appelai : aussitôt un chat accourut à ma voix et vint se placer sur mes genoux. Je récompensai sa confiance par de nombreuses caresses : depuis, il vint tous les soirs me trouver au même lieu.

Le lendemain, je visitai la tour de Galata, qui fut un des premiers points occupés par les Latins lorsqu'ils prirent Constantinople, et qui a été longtemps gardée par les Génois ; elle sert aujourd'hui de poste d'observation pour les incendies. Les soldats qui y sont de garde tirent des coups de canon dont le nombre fait connaître dans quel quartier a éclaté le sinistre.

Accompagné de M. l'abbé Testa, secrétaire de l'archevêché, je me rendis ensuite chez le patriarche des Arméniens catholiques, monseigneur Hassuns. Il n'y a pas longtemps qu'il occupe ce poste éminent ; il est jeune encore, et il se distingue par sa science, son aménité et son dévouement au Saint-Siége. Il me reçut dans une salle attenante à son église : une dizaine de prêtres se placèrent autour de nous sur des divans ; parmi eux il y en avait qui s'exprimaient fort bien en français ; le patriarche me parla en italien : il a fait ses études à Rome. Les Arméniens ont un séminaire à Constantinople, ce que les catholiques du rit latin n'ont pas encore : les prêtres indigènes sont tous obligés d'aller à Rome. Avec quel vif intérêt j'ai entendu ces confesseurs de la foi me raconter leurs douleurs, leurs combats et leurs espérances! Quand je pris congé du patriarche, il ne voulut pas me permettre de lui baiser la main, tout en ordonnant à ses prêtres de me donner des marques de respect que je ne mérite pas: Ils vinrent tous devant moi : la plupart étaient des vieillards ; ils se prosternaient et baisaient mon anneau, puis ils le portaient au front. Je dis au patriarche que c'était faire violence à tous mes sentiments que de m'empêcher de rendre des honneurs à qui ils étaient dus, et de m'obliger à en recevoir de la part de vénérables ecclésiastiques qui avaient vieilli dans les postes avancés en combattant pour l'Église, tandis que je n'avais mené qu'une vie inutile.

Le patriarche suprême ou *Katholicos* des Arméniens schismatiques a son siége à Elchmiadzin, ville de l'Arménie russe. Le patriarche Nersès, pendant les guerres que la Russie a faites à la Perse, ayant beaucoup contribué à faire échoir dans les mains de la Russie une partie importante du sol arménien, crut pouvoir demander ensuite des garanties en faveur de l'Eglise arménienne : il fut exilé. On avait l'intention à Pétersbourg de fondre l'Église arménienne dans l'Église russe, comme on l'avait fait, peu d'années auparavant, pour les grecs catholiques dans toute l'étendue de l'empire. Nersès, puni de son trop de confiance, voulut chercher en Turquie la liberté ou la tolérance pour son Église, et transférer à Constantinople le siége de son patriarcat; mais on lui fit des concessions en attendant qu'on pût exécuter des projets irrévocablement arrêtés, et il retourna en Arménie.

Je me rendis ensuite chez les Lazaristes. En chemin, je rencontrai des Frères de la Doctrine chrétienne qui conduisaient une quantité de petits enfants; ils se mirent à genoux au milieu de la rue et me demandèrent la bénédiction. Je dis à l'abbé Testa que c'était empiéter sur les droits de l'archevêque; mais que, sans doute, il ne trouverait pas mauvais si j'implorais la bénédiction du ciel sur cette innocente partie de son troupeau. Dans une autre rue, je rencontrai également des Sœurs de la Charité qui accompagnaient une centaine de petites filles ; elles se mirent aussi à genoux. La rue était fort étroite et très-fréquentée; c'était précisément devant un corps de garde : les soldats turcs sortirent, prièrent très-poliment les religieuses de se mettre à genoux sous le corps de garde, aidèrent les enfants à se relever, et se tinrent respectueusement auprès d'elles pendant que je donnais la bénédiction. Quand je pense que cela se passait dans les rues de Constantinople, où je voyais les prêtres et les religieux porter leur costume en toute liberté, où chaque jour j'entendais le son des cloches appeler les fidèles dans les églises, où je rencontrais des convois funèbres précédés de la croix et des prêtres en surplis chantant les hymnes de l'Eglise, et où se fait chaque année avec la plus grande pompe la procession de la Fête-Dieu, tandis que tout cela est interdit dans bien des villes de l'Europe ; je me demande si donc la tolérance et la liberté, repous-

sées des pays qui se disent les plus civilisés du monde, sont allées se réfugier en Turquie. Les lois qui proscrivent les cérémonies extérieures du culte là où se trouvent des religions dissidentes, qu'est-ce autre chose que des lois d'oppression faites contre le culte catholique en faveur de ceux qui n'ont ni culte, ni cérémonies publiques ?

On m'a raconté qu'à Berlin un pauvre religieux de l'ordre de Saint-François, passant dans une rue, rencontra une troupe de gamins qui le poursuivirent et lui firent mille insultes ; un d'eux, entre autres, lui sauta sur les épaules et y resta cramponné. Le religieux continua paisiblement son chemin ; mais il était vieux et le polisson était lourd. Lorsque le Franciscain fut obligé de s'arrêter, il dit avec bonté à son fardeau incommode : « Mon ami, je suis fatigué, tu as eu le temps de te reposer ; moi, j'ai affaire : séparons-nous. » Ce garçon fut touché de la douceur du religieux : il descendit tout confus, s'inclina devant lui, et lui baisa la main en signe de respect et de repentir. On assure que le roi, informé de ce fait, fut très-heureux de voir qu'un Franciscain pouvait vaincre même un gamin de Berlin. Peu de temps après, un Carme, en traversant cette même ville, fut assailli à coups de pierres.

Mais heureusement nous nous trouvons à Constantinople.

Je fus reçu à Saint-Benoît, établissement des Lazaristes, non-seulement avec toute la politesse qui distingue les prêtres français, mais avec empressement, avec affection. Les Lazaristes font un bien immense à Constantinople, et leurs établissements d'éducation l'emportent infiniment sur ceux des autres nations. Ils donnent l'instruction à plusieurs centaines d'enfants qui, sans eux, seraient à peu près abandonnés, et ils les conservent à la religion. J'ai passé ma vie avec les enfants, j'ai appris à les aimer ; je sais combien de bonnes dispositions Dieu a mises dans leurs cœurs, et le parti qu'on peut en tirer pour leur bonheur et celui de la société, quand on ne vient pas les infecter de ce poison d'orgueil et d'impiété qu'on répand si abondamment aujourd'hui dans presque toutes les écoles de l'Europe. J'ai trouvé les élèves des Lazaristes aussi avancés que peuvent l'être ceux de nos écoles ; ils étaient proprement vêtus, gais, jouissant de la santé du corps et de l'âme Les religieux m'in-



vitèrent à la distribution des prix de leur collége de Bébek; j'ai beaucoup regretté qu'une indisposition m'ait empêché de m'y rendre : j'y aurais trouvé l'ambassadeur de France, M. le général Aupick, qui a présidé à cette solennité, et toutes les notabilités franques de Péra. Pendant que je visitais ces écoles, on vint avertir les religieux qu'une femme attaquée du choléra était tombée presque à la porte de l'établissement; un d'eux partit sur-le-champ pour lui donner ses secours. Remplir constamment, et avec le zèle que donne la religion seule, tous les devoirs de la charité, c'est la vie de ces religieux, et c'est pour cela que ces hommes aussi savants que vertueux ont quitté leur patrie. Cette manière de procéder a toujours été celle des enfants dévoués à l'Église; les premiers établissements d'éducation ont tous été fondés par elle : quand ensuite les sociétés furent devenues riches, et les chaires de professeurs des places lucratives, la concurrence commença; et, comme la concurrence a toujours été fatale aux établissements d'éducation antireligieux, on eut recours au despotisme et on frappa d'interdiction l'enseignement religieux : et c'est ce qu'on appelle progrès dans le siècle des lumières!

Les Lazaristes ont fondé une imprimerie, et ils publient des ouvrages d'éducation et de piété; j'y ai vu sous presse une vie de Photius en français et en grec moderne.

Les écoles inférieures des garçons sont tenues par les Frères des Écoles chrétiennes, qui remplissent partout leur vocation avec le zèle, le dévouement et l'admirable abnégation qui distinguent cet institut : ils sont plus spécialement chargés des enfants des pauvres.

Je suis allé ensuite chez les Sœurs de Charité. J'ai trouvé la portière qui étudiait le grec : c'était une jeune religieuse nouvellement arrivée de France, qui se préparait pour remplir ses pénibles fonctions. La supérieure, sœur Marthe, est de Paris; on m'en avait parlé le premier jour de mon arrivée; elle est connue et vénérée dans toute la ville : c'est non-seulement une femme charmante et du plus haut mérite, mais c'est une sainte. Quand je la vis, elle était convalescente du choléra, qu'elle avait gagné en soignant les malades. L'établissement est divisé en deux sections,



pour les élèves internes et les externes. Partout règne l'ordre, la propreté, la politesse, la modestie. Cette maison a été, en grande partie, fondée par une demoiselle protestante de Hanovre, actuellement religieuse dans l'établissement. Je me suis longuement entretenu avec elle de sa patrie et de l'Allemagne. La maison de ces dames à Bébek a aussi été fondée par une d'elles; c'est ainsi qu'elles offrent tout à cette sainte cause : leurs talents, leurs veilles et leur fortune.

Quelques jours après, j'y vins faire la distribution des prix. Une tente avait été dressée dans le jardin; les parents y assistaient en fort grand nombre; toutes ces jeunes filles étaient vêtues en blanc. Elles chantèrent des couplets analogues à la cérémonie; quelques-unes récitèrent des morceaux de leur composition, puis une des Sœurs lut le programme, et les élèves vinrent chercher leurs prix et leurs couronnes; enfin une d'elles remercia les personnes qui avaient pris part à cette fête. Tout cela était dit en français : on ne croyait guère se trouver au centre de l'empire ottoman. Puisse le ciel bénir de pareils établissements!

Voici quel est le personnel de ces trois maisons religieuses. Quatorze prêtres lazaristes dirigent les deux maisons de Bébek et de Galata, dans lesquelles on compte environ 300 élèves; dix-sept Frères des Écoles chrétiennes instruisent environ 600 enfants; et quarante-quatre Sœurs de Charité donnent l'éducation à plus de 700 petites filles.

Je visitai de la sorte la plupart des établissements catholiques.

Je fus invité deux fois à célébrer l'office à la cathédrale; j'acceptai cet honneur avec reconnaissance, et je remplis les fonctions sacrées avec une vive émotion. Une solennité religieuse célébrée dans toute sa pompe et en toute liberté au centre de l'islamisme, par des fidèles nombreux et recueillis; le son des cloches s'étendant des hauteurs de Péra sur toutes les collines de Stamboul, et portant à la cité musulmane l'allégresse des fêtes chrétiennes; l'orgue et les chants, les prières d'un troupeau formé *de toutes les nations qui sont sous le ciel:* tout cela était bien capable d'inspirer de l'attendrissement, de la joie et de la reconnaissance.

Il y a ici plusieurs missionnaires protestants : des *méthodistes*



de l'Amérique du Nord, et des anglicans de l'Église *établie et unie*. Ils ont tous le même but, non celui de convertir les infidèles ou de maintenir leur coreligionnaires dans leur foi : ce qui n'exigerait pas d'ailleurs un personnel ecclésiastique aussi nombreux, puisqu'il n'y a pas à Constantinople deux cent cinquante anglicans et américains ; mais de répandre des calomnies contre l'Église catholique, qu'ils désignent toujours sous le nom de *grande prostituée*. C'est pour cette œuvre *chrétienne*, pour cette œuvre de *paix* et de *charité*, que les *pieux* souscripteurs des sociétés bibliques entretiennent à grands frais plusieurs missions dans le Levant.

Les Grecs sont toujours aussi haineux qu'ils l'étaient du temps de Photius; c'est toujours le même esprit, la même ignorance, la même simonie. Pour la honte du nom chrétien, ce dernier crime vient de leur être reproché jusque dans un firman du Grand Seigneur. « Il faudra user désormais, leur dit-il, de plus de circonspection dans le choix des ministres, et surtout écarter ceux qui ont le cynisme de dire : « Que je jouisse au moins de ma dignité ecclésiastique, et que « j'en retire ce qu'elle m'a coûté. » Un jour que j'étais en visite avec un évêque français, monseigneur Pompallier, dont je parlerai plus tard, ce zélé missionnaire, en exprimant tous les besoins de sa mission, disait que ce qui lui manquait surtout, c'était des collaborateurs. — « Il vous faut des prêtres? lui dit-on, eh bien, faites-en. — Mais il faut bien des années ! — Pas du tout : faites-en d'après la méthode grecque. » Monseigneur Pompallier, qui d'abord avait pris la chose au sérieux, ajouta : « Quelle est donc cette méthode? — La voici : prenez le premier venu, un batelier, par exemple; s'il ne sait ni lire ni écrire, c'est égal; s'il a femme et enfants, tant mieux. Demandez-lui s'il croit en Dieu : cela suffit. Donnez-lui quelques piastres, puis imposez-lui les mains. Voilà comment cela se fait ici. » On m'a raconté un fait dont je n'ai pas été témoin, mais on m'en a garanti l'authenticité. Il y a peu de temps qu'on avait annoncé la consécration d'un évêque; le jour était fixé, les invitations étaient faites, l'église était parée; cependant la cérémonie n'eut pas lieu. On en demanda la raison au sacristain : « Ce drôle-là ne savait pas le *Credo*, dit-il : il a fallu remettre à la quinzaine. »

Pour me rendre à l'invitation de M. le comte de Sturmer, je suis



allé passer quelques jours à Bujukdéré. A peine étais-je descendu sur le Bosphore que je vis toute la flotte turque se couvrir de mille pavillons aux couleurs les plus éclatantes, et tous les vaisseaux firent leurs salves de vingt et un coups de canon. Le sultan, accompagné de l'un de ses fils, allait dîner à bord du vaisseau amiral, chez son beau-frère Méhémet-Ali, capitan-pacha. Les collines du Bosphore répétaient les détonations solennelles de l'artillerie, et une musique militaire jouait des airs nationaux; tout avait un air de fête. Sur le pont du vaisseau on avait tendu une vaste tente, bordée de franges d'or; le pavillon du Grand Seigneur flottait sur le plus haut mât, et nous vîmes plusieurs barques dorées fendre les vagues. Les invités étaient LL. AA. Sarim-pacha, grand visir; Réchid-pacha, ministre sans portefeuille; Ahmed-Fethi-pacha, grand maître de l'artillerie; LL. EE. Riza-pacha, ministre de la guerre; A'ali-pacha, président du conseil suprême de justice; Rifa'at-pacha, ministre des affaires étrangères, et Tahir-pacha, ministre de l'hôtel des monnaies. Dans la soirée, tous les bâtiments de l'escadre furent illuminés par des feux de Bengale, et le sultan entrant dans son palais, à onze heures, put admirer le spectacle féerique de cette illumination.

Je trouvai à Bujukdéré, dans toutes les personnes qui composent la mission d'Autriche, un empressement à rendre mon séjour agréable dont j'ai été bien vivement touché. Nous dînâmes sur l'*Échelle*, c'est-à-dire en plein air sur la rive du Bosphore, par une des plus magnifiques soirées dont j'aie joui en ma vie. Quel délicieux climat! Au thé, je fus présenté à M. de Titoff, ministre de Russie, et à madame de Titoff, que j'avais déjà eu l'honneur de voir à Vienne, et qui prirent un bien vif intérêt aux tristes événements qui venaient de se passer en Autriche.

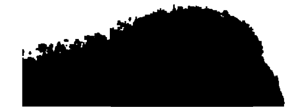
Dès le lendemain à cinq heures, en compagnie de quelques dames, du comte Ludolf et du baron Schlehta, attachés à l'ambassade, nous traversâmes le Bosphore; chacun de nos caïques avait quatre avirons; il nous fallut trois quarts d'heure pour arriver sur la côte d'Asie. C'était la première fois que je touchais ce continent; nous étions à l'Échelle du Grand Seigneur, à l'entrée de la vallée où Louis VII vint camper avec son armée. Dans la vallée qui est en face de Bujukdéré, le vice-roi d'Egypte fait construire un somptueux

palais, avec un kiosque pour le sultan. D'immenses blocs de marbre, des colonnes, des matériaux de toute espèce couvrent la côte; des ouvriers campent sous les arbres, des buffles traînent de lourds chariots : Méhémet-Ali ne verra pas la fin des travaux qu'il a ordonnés.

Nous trouvâmes sous les superbes platanes de la vallée une de ces voitures patriarcales qu'on nomme *arabas;* on dit que douze personnes peuvent s'arranger de manière à y trouver place. Elles sont attelées de deux bœufs, et leur lenteur a passé en proverbe : au lieu de cette expression : *prendre la lune avec les dents*, on dit en Turquie : *prendre des lièvres en arabas*. Ce fut avec cet équipage que nous gravîmes la montagne du Géant. Cette montagne n'est élevée que d'environ 560 pieds; mais, comme elle domine toutes les autres, on y jouit d'une vue magnifique sur les côtes de la mer Noire, de l'Asie Mineure[1] et sur le Bosphore, qu'on voit couler majestueusement entre ces deux rives élevées, verdoyantes, qui font les limites de deux continents. Les sinuosités du détroit trompent l'œil, et en rapprochent tellement les deux rives qu'on croit qu'elles se touchent; de là est venue l'illusion des Argonautes et la fable des Symplégades ou Cyanées. Les Argonautes, après avoir passé le Bosphore de Thrace, étaient prêts d'entrer dans le Pont-Euxin, lorsqu'ils découvrirent de loin deux rochers errants qui en fermaient l'entrée, et qui, en s'entre-choquant avec un bruit horrible, faisaient jaillir jusqu'au ciel l'écume bouillonnante. L'intrépide Typhis pâlit d'effroi, sa main tremblante abandonna le gouvernail; les doigts d'Orphée demeurèrent sans mouvement sur sa lyre, et le navire Argo même perdit la parole : il aurait fallu renoncer à la conquête de la toison d'or si Thétis et les Néréides n'eussent conduit elles-mêmes le vaisseau à travers ces écueils, qui depuis lors demeurèrent immobiles[2]. Quelques derviches gardent sur cette montagne les dépouilles du géant inconnu qui y fait de nombreux miracles, à en juger par les

[1] Elle est communément désignée aujourd'hui par le nom grec *Anatolie*, qui signifie Levant.

[2] Senec, *Med. act.* II. — Ovid., *Met.*, liv. XV; *Trist.* I; *Eleg.*, IX, v. 34. — Plin., VI, c. XII. — Hérod., IV, c. LXXXV. — Apollod., II, v, 217 et 600. — Strab., I, 3. — Mela., II, c. VII.



morceaux d'étoffe que les musulmans attachent aux branches des arbres qui croissent sur sa tombe.

En descendant je visitai, au bord de la mer, un grand bloc de pierre non taillée, qui rappelle aux Turcs, par son inscription, qu'en 1832 leur empire allait être soumis à l'Égypte si une armée russe n'était venue camper sur le Bosphore. Les monuments de ce genre seront bientôt plus communs que les cyprès autour de Constantinople; ils ne différeront entre eux que par le nom des ***sauveurs***. Combien de fois ce malheureux empire devra-t-il être sauvé encore?

Après nous être reposés à Bujukdéré, nous allâmes aux Eaux douces d'Asie. Le commandant de la goëlette autrichienne l'*Élisabeta* eut l'obligeance de nous conduire lui-même; il prit une chaloupe à voile et quatre matelots. Quoique la distance soit très-grande, favorisés par le vent et le courant, nous y arrivâmes en moins d'une heure.

Pendant l'été, les Eaux douces d'Asie sont le lieu de rendez-vous des dames turques, comme les Eaux douces d'Europe le sont au printemps. Il y en avait un très-grand nombre, et plusieurs du harem du Grand Seigneur. Elles sont là accroupies à l'ombre pendant des heures entières. De temps en temps, des musiciens et des danseurs viennent leur donner un spectacle licencieux, qu'elles contemplent avec avidité.

C'est près des Eaux douces que se trouvent les deux châteaux appelés *Roumeli Hissar* et *Anadoli Hissar*, bâtis en face l'un de l'autre dans la partie la plus étroite du canal. C'est là que Darius jeta un pont sur le Bosphore, que Xénophon le traversa après sa célèbre retraite des Dix Mille, et que les croisés, les Goths et les musulmans passèrent tant de fois d'une de ces rives à l'autre.

Notre retour à Bujukdéré fut fort pénible; il nous fallut louvoyer longtemps sous la côte d'Asie pour nous tenir à l'abri du vent du nord qui soufflait très-fort, et je gagnai un coup de soleil qui se fit sentir peu de jours après.

J'avais remarqué que la plupart des étrangers qui arrivaient à l'hôtel de l'Europe tombaient malades au bout de quelques jours; les médecins l'attribuaient à une maligne influence du choléra.

Mon tour vint aussi, et je fus obligé de garder la chambre pendant quinze jours. C'est pendant ce temps que je fus invité à la distribution des prix de Bébek, et à un dîner chez l'archevêque : je devais trouver chez monseigneur Hillereau monseigneur Pompallier, nouvellement arrivé, dont je désirais d'autant plus faire la connaissance qu'il devait aussi faire le voyage de Palestine..

Je fus traité par deux médecins allemands, établis depuis plusieurs années à Constantinople, qui me donnèrent de curieux renseignements sur cette ville. Ils ont remarqué, entre autres, que les jeunes Turcs qui reviennent de l'étranger se conduisent à peu près dans leur patrie comme les jeunes Valaques dont j'ai parlé plus haut. A leur retour de Londres, de Vienne ou de Paris, ils sont mis élégamment; ils ne portent plus de babouches, et ils s'expriment fort bien en anglais, en français ou en allemand; mais ils boivent du vin, ils fument pendant le Ramazan, ils font les mauvais sujets, et ils n'ont plus de croyance. Ils deviennent suspects aux bons musulmans, qui les appellent *giaours*, et ils restent sans place. Nous, Européens, nous les prenons d'ordinaire sous notre protection, et nous appelons fanatique et barbare le parti qui les éloigne des affaires. Le matérialisme et les gants jaunes n'ont jamais civilisé les nations; ce n'est pas par de tels missionnaires que la lumière sera portée en Orient. Aussi qu'arrive-t-il? Quand leur oisiveté commence à leur peser, ils se rapprochent insensiblement des usages de leur pays, ils déposent peu à peu le faux vernis européen qu'ils avaient apporté, et ils redeviennent plus Turcs que jamais; souvent ils se montrent plus hostiles aux idées européennes que les autres, parce qu'ils tiennent à se faire pardonner leur séjour chez les infidèles.

Un jour qu'un de ces médecins revenait d'un harem, où il avait été appelé pour donner ses soins à une femme turque, il me raconta l'histoire suivante. Il avait connu à Berlin un jeune Turc attaché à l'ambassade; ce jeune homme n'avait pas tardé à faire connaissance avec la fille unique d'un mauvais avocat de cette ville, et lorsqu'il dut retourner à Constantinople, l'avocat avait deux petits-fils qui allaient perdre leur père. Le désespoir fut grand, mais enfin le jeune homme partit. A peine était-il à Constantinople qu'il vit arri-

ver l'avocat avec toute sa famille, composée de sa femme, de sa fille et des deux enfants. L'avocat dit au Turc qu'il convenait qu'il épousât sa fille. Celui-ci objecta la loi de Mahomet, et dit qu'il ne pourrait la prendre dans son harem que si elle consentait à devenir musulmane. L'avocat avait prévu l'objection : il répondit que cela ne serait point un obstacle, si son gendre consentait à le libérer de ses créanciers à Berlin. Les dettes furent payées, et toute la famille embrassa l'islamisme. Cela se passait il y a cinq ans. La femme auprès de laquelle le docteur venait d'être appelé était précisément cette jeune Prussienne : elle était malheureuse autant qu'il est possible de l'être. D'autres femmes avaient été admises dans le harem, elle avait été négligée, ses enfants étaient morts, des maladies étaient survenues, elle avait d'affreuses tumeurs. Le médecin ajouta qu'elle n'avait plus que quelques jours à vivre. « Quant au père et à la mère, dit-il, ils sont devenus Turcs jusque dans la moelle des os, au point de tromper l'œil le plus exercé; ils s'enivrent d'opium, ils sont indifférents à tout, ils ne pensent plus à leur patrie, ni à leur âme, ni à leur Dieu. »

Un jour tout le Bosphore retentit d'un bruit effroyable d'artillerie, la colline de Péra en tremblait; on apprit par la *Gazette d'État* la nouvelle suivante :

« Par suite d'une nouvelle faveur du Très-Haut, Sa Majesté avait eu le bonheur de voir son auguste famille s'augmenter d'un fils, auquel on avait donné le nom de Méhémed-Fuad; mais, comme la naissance avait été un peu prématurée, quelques symptômes de faiblesse et de maladie, signalés chez le nouveau-né, avaient fait retarder jusqu'à ce jour la publication de cet heureux événement. Grâces en soient rendues au Très-Haut, les craintes conçues sur la santé du sultan Méhémed-Fuad ayant complétement disparu, on se disposait à en proclamer la naissance, quand, le 14 de la lune de chaban (15 juillet), la naissance d'un autre prince, auquel on a donné le nom de Ahmed-Kemal-Eddin, est venue mettre le comble à la joie du sultan. Ces dons, envoyés successivement à Sa Majesté par le dispensateur suprême des faveurs, étant un véritable bienfait public et particulier, un hat impérial annonçant cette heureuse nouvelle a été transmis à la Sublime Porte par Tegfur-aga, chef des eunuques



du palais, et lecture en a été faite avec tout le cérémonial usité, en présence de tous les ministres et de tous les hauts fonctionnaires de la Porte. On a ensuite récité des prières et des bénédictions au Très-Haut pour la conservation des jours de Sa Majesté; après quoi on s'est empressé de publier l'heureux événement dans toutes les directions.

« Pendant sept jours, les salves d'artillerie auront lieu à cinq reprises différentes. Les palais du sultan, les hôtels des ministres, des employés supérieurs, des particuliers qui s'associent à ces réjouissances, ainsi que les casernes, seront illuminés tous les soirs. »

On assure que le Très-Haut envoie très-fréquemment de pareils dons à Sa Hautesse.

Ce fut le 12 juillet que le bateau de Marseille apporta à Constantinople la nouvelle des journées de juin, de la mort de l'archevêque de Paris et de tant d'autres victimes; elle produisit une profonde sensation.

L'exaltation des opinions politiques est poussée au plus haut degré parmi ce ramassis de tant de peuples qui habitent Péra. Il y a une quantité de mauvais sujets, qui sont venus à Constantinople pour éviter la justice de leur pays; ils sont prêts à tout, et si les Turcs n'étaient pas là pour les contenir, ils se dévoreraient les uns les autres. Les mêmes scènes qui désolaient Ptolémaïs[1] quelque temps avant sa chute se reproduisent ici. Les différents quartiers de la ville sont autant de cités différentes, qui n'ont ni la même religion, ni le même costume, ni le même langage, ni les mêmes intérêts. Il est impossible d'établir l'ordre dans une ville où tant de souverains font les lois, où le crime qui est poursuivi d'un côté est protégé de l'autre. Toutes les passions sans frein donnent souvent lieu à des scènes sanglantes; outre les querelles qui naissent dans le pays, il n'y a pas une division en Europe qui ne s'y fasse ressentir... Au reste, les Turcs sont assez forts pour étouffer une émeute qui pourrait éclater dans le quartier des Francs; mais ils ne sont pas assez habiles pour établir une police qui protége suffisamment la vie des individus.

[1] Voyez Michaud, *Hist. des Croisades*, tom. V, liv. XVIII.

Voici quelques faits qui prouvent de quelle sécurité on jouit dans cette ville.

Tout récemment, un sujet autrichien revenait de la campagne avec un Maltais. Le cheval de ce dernier heurte un portefaix turc et le blesse grièvement; le Maltais pique son cheval et se sauve. Des soldats turcs se saisissent de l'Autrichien et le conduisent à la police, où il s'entend condamner à déclarer le nom du Maltais ou à payer lui-même un fort dédommagement au portefaix. L'Autrichien, sachant que révéler le nom du Maltais, c'est s'exposer à un coup de poignard, refuse, et réclame la protection de l'internonce d'Autriche. La cause est pendante.

Ces jours derniers, un Illyrien, qui habitait la rue la plus fréquentée de Péra, entend frapper à sa porte à dix heures du soir; il descend, ouvre et reçoit une balle en pleine poitrine : il en est mort deux jours après. A l'heure qu'il est, le meurtrier n'est pas arrêté, et il ne le sera pas.

Un autre jour, un Esclavon fumait son narghiléh au *Campetto;* vers sept heures du soir, précisément à l'heure où toutes les banquettes des cafés étaient occupées, et où il y avait le plus de promeneurs, un individu s'avance, décharge contre lui son pistolet et s'éloigne. On porte le malheureux Esclavon dans un café; il n'a plus vécu que quelques heures. Personne n'a songé à arrêter l'assassin.

Un jeune Suisse de Saint-Gall, M. Steger, avait été envoyé par son père pour établir des relations commerciales avec la place de Constantinople. Un dimanche, le 21 juillet, il voulut faire une partie de campagne, et vint à Bujukdéré. Il connaissait le médecin de la goëlette autrichienne stationnée devant le palais de l'ambassade; ils se rendirent tous les deux à l'hôtel de l'*Empire ottoman.* Le maître de l'hôtel, qui est Piémontais, tenait en main un pistolet qu'il avait inutilement essayé de décharger dans son jardin. Lorsque ces deux jeunes gens entrèrent chez lui, et qu'il les entendit parler allemand, il leur dit : « Je suis Italien, vous êtes Allemands : voyons si le coup partira. » Il lâcha la detente, et le jeune Steger tomba frappé au cœur. Assurément le Piémontais n'avait pas eu l'intention de commettre ce meurtre; mais, si ces jeunes gens

eussent été Italiens, il n'aurait pas essayé de décharger son arme contre eux.

Je revenais un soir de chez l'archevêque avec monseigneur Pompallier; nous étions seuls et assez loin de la ville. Nous rencontrâmes deux officiers de marine : ils étaient Italiens. Ils nous abordèrent avec des blasphèmes et des propos tellement outrageants que j'en ai rarement entendu de pareils. L'un d'eux leva même sa cravache contre le vénérable évêque, que j'eus de la peine à soustraire aux coups de ces furieux; nous fîmes un long détour à travers les cimetières pour rentrer à Péra. Notre costume ecclésiastique, qui nous faisait respecter des soldats turcs, nous avait valu cet accueil de la part de ces officiers catholiques.

Je n'en finirais pas si je voulais rapporter les scènes de ce genre qui se renouvellent chaque jour, et qui sont l'objet des éternelles contestations des représentants des puissances entre eux ou avec la Sublime Porte. Si, comme on l'a dit, la police est le miroir des grandes cités, on peut voir quelle est la physionomie de Constantinople. Les lignes suivantes nous apprennent que les choses étaient à peu près dans le même état sous les Grecs. « Dans plusieurs endroits, raconte Odon de Deuil, la cité est privée de courants d'air; les riches, couvrant les rues par leurs édifices, laissent ainsi aux pauvres et aux étrangers les ordures et les ténèbres. Là se commettent des vols, des meurtres et autres crimes que l'obscurité favorise. Comme on vit sans justice dans cette ville, qui a presque autant de maîtres qu'elle a de riches, et autant de voleurs qu'elle a de pauvres, le scélérat ne connaît ni la crainte ni la honte. Le crime n'y est puni par aucune loi, et n'y vient à la connaissance de personne[1]. »

Telle est depuis des siècles la sécurité dont on jouit dans une ville qui a produit les lois les plus célèbres qui aient jamais régi les nations.

Aussitôt que je fus rétabli, j'allai faire une visite à monseigneur Pompallier. Il est du diocèse de Lyon. Il revient de l'Océanie, où il est vicaire apostolique et évêque de Maronée *in partibus;* sa rési-

[1] *Bibliothèque des Croisades*, Ire part., pag. 234.



dence est à Kororaréka, chez les Maoris. Il est venu à Constantinople avec la famille de M. Baily, qui se rend en Palestine; il prendra comme moi le premier bateau à vapeur qui partira pour Beyrouth : une pareille rencontre est une bonne fortune pour un pèlerin. M. Baily, du comté de Kent, est un Anglais nouvellement converti au catholicisme.

Bien que les voyageurs soient extrêmement rares cette année, il en est venu quelques-uns dont j'ai été heureux de faire la connaissance. Un Américain, le docteur Anderson, revenant de Palestine, est descendu à l'hôtel de l'*Europe;* il a fait partie de l'expédition de M. Lynch, et a exploré avec lui la vallée du Jourdain, et en particulier la mer Morte. Je parlerai dans la suite des renseignements qu'il m'a fournis.

A peu près dans le même temps, M. Eugène Boré est arrivé à Constantinople. Depuis longtemps je désirais rencontrer ce savant et pieux voyageur, j'allais dire missionnaire[1], qui consacre sa vie, ses talents et ses courses lointaines à une seule cause, à la cause de Dieu.

Il était temps de me mettre en relation avec quelques musulmans. J'avais vainement compté sur l'assistance de Sami-effendi pour m'ouvrir quelques maisons turques : je priai M. le comte de Sturmer de bien vouloir le faire. Peu de jours après, je fus invité à dîner chez le ministre des affaires étrangères, Rifa'at-pacha.

Le Ramazan avait commencé le 31 juillet; le signal en est toujours donné du mont Olympe, et annoncé par des décharges d'artillerie. Pendant toute la lune du Ramazan, le jeûne des Turcs est d'une extrême sévérité. Depuis deux heures avant le lever du soleil jusqu'à son coucher, ils s'abstiennent non-seulement de manger, mais de boire et de fumer; et on dit que le peuple observe strictement la loi. Pendant le jour, tout le monde est d'une tristesse remarquable; mais, le soir, on se dédommage amplement de l'abstinence de la journée. Le coucher du soleil, ou l'heure de manger, est annoncé par un coup de canon; les musulmans se tiennent à l'entrée de leurs maisons : le signal donné, ils se précipitent sur

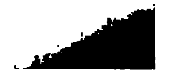
[1] Depuis, M. Boré est devenu Lazariste.

les aliments tenus tout préparés pour ce moment. Ce premier repas s'appelle *iftar* : manger l'iftar veut dire rompre le jeûne, déjeuner. Les Turcs ensuite mangent et s'amusent toute la nuit. Le gouvernement fait en sorte que, durant le Ramazan, le pain, chez les boulangers, soit meilleur et à plus bas prix; on fait pendant ce temps toutes sortes de friandises qu'on colporte dans toute la ville. Les rues et les minarets sont éclairés. En temps ordinaire, les rues, deux heures après le coucher du soleil, sont obscures et solitaires ; pendant le Ramazan tout est animé ; une quantité de petits théâtres donnent des représentations : ce sont des marionnettes, des ombres chinoises ; mais tout cela est dégoûtant d'obscénité. Dans les cafés, il y a de la musique et des conteurs d'histoires. Je n'ai pu jouir des histoires, j'en avais bien assez de la musique. Pendant le jour, la police, qui ne se montre pas quand on assassine les gens, veille pour qu'aucun musulman ne fume ou ne commette quelque autre grave infraction à loi du prophète. Sur la place du Sérasquier, il y a une espèce de *corso* ; les dames turques se promènent en arabas ou en *talikas*, autre genre de tombereau doré fort en usage; les bonnes mœurs exigent qu'elles aient pour conduire leurs voitures des hommes vieux ou laids; leurs maris, qui réunissent souvent ces deux qualités, ne les accompagnent jamais. Elles ont tout le bas de la figure voilé jusqu'aux yeux : ce petit masque en étoffe légère s'appelle *yachmac*. Au reste, comme leurs maris le font à l'égard du vin, elles éludent la loi ; car les petites filles ne se voilent pas encore, les vieilles femmes ne se voilent plus, celles qui prétendent à la beauté ne se voilent guère, de sorte que le Coran n'est observé que par les autres.

Rifa'at-pacha a son palais sur le Bosphore, du côté de l'Asie; il me fallait une heure pour me rendre chez lui de Bujukdéré. M. le comte de Sturmer me fit accompagner par son secrétaire-interprète, M. de Schwarzhuber, et deux attachés de l'ambassade. Nous étions partis un peu trop tard; car nous étions encore au milieu du Bosphore quand le coup de canon annonça le coucher du soleil. Nos bateliers, qui étaient musulmans, posèrent leurs rames, burent de l'eau avec avidité et mangèrent un peu de pain : malgré leur pénible métier, il y avait quinze heures qu'ils n'avaient rien mangé. Nos

cavas (ce sont des gardes que le gouvernement prête aux ministres étrangers), qui étaient moins fatigués, satisfirent à leur premier besoin, qui fut d'allumer leur pipe. Nous avions perdu la première scène de l'iftar chez le ministre. Dans les grandes maisons, voici comment cela se pratique. Au coup de canon, on place devant chaque convive une petite table chargée de quelques mets légers et d'un verre d'eau de la Mecque, puis on offre la pipe ; après quoi, les musulmans se retirent et vont faire la prière dans une pièce voisine : *ces barbares ont conservé l'usage de prier avant les repas*[1]. Quand ils ont rempli ce devoir, ils se mettent à table pour dîner. Notre retard ne nous permit d'arriver que pour ce moment-là. Rifa'at-pacha vint à notre rencontre jusque dans le vestibule, et nous donna la main en signe de bienvenue. Sans doute à cause de ma qualité d'ecclésiastique, Rifa'at-pacha s'était cru dans l'obligation d'inviter des ulémas ; j'eus donc l'honneur d'être placé entre deux prêtres turcs ou hommes de loi. Celui qui était à ma droite était le grand juge de la Roumélie, première dignité judiciaire après celle de mufti ; les autres étaient membres de la haute cour de justice. Parmi les convives, il y avait l'introducteur des ambassadeurs de la Porte ; il était le seul qui sût le français. Les ulémas ont conservé l'ancien costume, et ils portent le turban blanc. La table était un grand plateau circulaire en cuivre avec un rebord ; les plats étaient mis au milieu un à un ; derrière chaque convive il y avait deux ou trois domestiques. Au lieu de bœuf on nous servit de la volaille ; comme il n'y avait ni assiettes, ni couteaux, ni fourchettes, il fallait avoir recours à ses doigts. Le grand juge de la Roumélie était le gros bonnet de la table ; l'honneur de se servir le premier lui revenait de droit : il le savait, et il choisit, après en avoir déplacé quatre ou cinq, le morceau qui lui convenait. Je remarquai, pendant cette opération, qu'il avait les doigts fort sales ; mais, de temps en temps, il avait l'attention de les laver dans sa bouche. C'était un petit vieillard de quatre-vingts ans, aux allures

[1] De même que les païens le faisaient autrefois, presque tous les musulmans peuvent encore dire aujourd'hui : *Quand nous nous mettons à table, nous invoquons les dieux.* (Quintilien, *Déclam.*, 301). Combien il serait pénible d'établir ici une comparaison avec tant d'hommes qui se disent chrétiens !



très-décidées. Mon hésitation avait attiré sur moi les regards des domestiques, et j'allais passer pour un homme qui ne sait pas vivre; je pris donc résolûment mon parti, et je tâchai d'avoir une aile de poulet, que je déchirai de mon mieux : elle était excellente, du reste. Les os m'embarrassèrent un instant; mais, voyant que les autres les mettaient tout simplement devant eux sur la table, j'en fis autant. Ils y demeurèrent pendant tout le dîner, avec les autres débris qu'on y ajoutait successivement. On nous servit ensuite, et avec la plus grande rapidité, trente ou quarante plats, en ayant toujours soin d'entremêler des plats de viande et des entremets sucrés. Plusieurs de ces mets me parurent fort bons; cependant, quoique Rifa'at-pacha ait la réputation d'avoir un excellent cuisinier, il m'a semblé que la plupart ne pouvaient être appréciés que par un palais turc. Quand le grand juge avait pris un morceau trop grand, ou quand il le trouvait mauvais, il le remettait dans le plat, quoiqu'il en eût mangé la moitié. Comme mon voisin de gauche en faisait autant, et que nous exploitions tous les trois à peu près le même terrain, je finis bientôt par perdre l'appétit que j'avais apporté. Quand les mets étaient demi-liquides, il fallait d'abord mettre dans le plat un petit morceau de pain, et l'on ramassait ce qu'on pouvait entre ce pain et le pouce pour le porter à la bouche : ce qui ne pouvait se faire sans tracer sur la table l'itinéraire que la main avait suivi. Les Turcs ne manquaient jamais de lécher leurs doigts à plusieurs reprises avant de les remettre dans le plat, et cela par esprit de propreté. Lorsqu'on servait des mets tout à fait liquides, on nous donnait une longue cuiller en ivoire ou en écaille. Un grand plat de pilau, ou riz au beurre, vint annoncer la fin du dîner : ce mets étant moins suspect que ceux qu'on nous avait servis, je me disposais à en manger; mais, comme tous les autres étaient rassasiés, on l'enleva aussitôt pour nous donner une eau sucrée, légèrement rougie et préparée avec le fruit du cornouiller : nous n'eûmes pas d'autre vin. L'eau était excellente : on l'avait mise à la glace; et le pain délicieux. On n'avait servi aucun fruit à cause du choléra. Après le dîner, on nous offrit des aiguières et du savon pour nous laver les mains : le savon était très-nécessaire.

Nous descendîmes dans un kiosque qui était entre le jardin et le



Bosphore ; il était orné d'une quantité de fleurs ; le pavé et les tables étaient en marbre. Au milieu, il y avait un jet d'eau qui retombait dans des bassins également en marbre, et qui était éclairé par une quantité de lustres ; la soirée était charmante. On nous offrit des chibouks, et, à chaque nouvelle pipe, une légion de domestiques apportaient un plateau recouvert d'une étoffe en soie verte brodée en or; elle recouvrait du café et des sorbets. Le café était exquis ; les Turcs, pour n'en pas diminuer le parfum, n'y mettent pas de sucre. J'avais remarqué, en entrant dans le kiosque, que les domestiques, les cavas et les bateliers des convives étaient assis par terre dans le vestibule, et faisaient un copieux dîner de tout ce que nous avions laissé.

Quand il voulait appeler ses gens, le maître de la maison frappait dans ses mains : c'est l'usage dans tout l'Orient. De cette manière on n'est jamais obligé de se déranger pour trouver le cordon de la sonnette.

Les Turcs ne font qu'une chose à la fois : on avait très-peu parlé pendant le dîner ; la soirée fut partagée entre la conversation et le chibouk. Rifa'at-pacha, qui avait été ambassadeur à Vienne, et qui avait appris que des archiducs d'Autriche avaient été mes élèves, me demanda d'abord de leurs nouvelles. « J'ai vu très-souvent ces jeunes princes dans le jardin de Schœnbrunn, me dit-il, et j'ai toujours admiré combien tous les membres de la famille impériale sont aimés et respectés. Vous voyez chez nous les précautions qu'il faut prendre pour élever le sultan à la hauteur où il doit être dans l'estime publique ; dans d'autres pays de l'Europe, quand le souverain va quelque part, il faut qu'il soit entouré de gardes : en Autriche on trouve l'empereur au milieu de la foule, et c'est le peuple qui lui sert d'escorte, qui l'entoure et le suit avec respect ; je n'ai jamais vu d'une part tant de simplicité, tant de confiance, et de l'autre tant d'affection. Expliquez-moi maintenant comment, avec cela, on a pu faire une révolution. J'ai assisté au couronnement de l'empereur à Milan ; j'ai vu avec quel enthousiasme il a été accueilli, surtout après avoir donné la plus large amnistie qu'un souverain puisse accorder : et ce sont ces mêmes Milanais qui maintenant se sont révoltés contre lui ! »



On le voit, les ministres de la Sublime Porte sont bien novices en fait de révolution. Il me fallut raconter celle de Vienne dans toute son étendue. Après quoi le grand juge de Roumélie me dit : « Je croyais que les savants de Vienne avaient une opinion toute autre, et qu'ils étaient pour la liberté et le bonheur du peuple. — Je ne suis ni savant ni Viennois, lui répondis-je, et je veux la liberté et le bonheur du peuple en réalité, et non dans les mots : voilà pourquoi je suis contre les révolutions, qui n'amènent que malheur et oppression, avec des paroles de liberté. Du reste, c'est avec plaisir que je vois des savants de Constantinople s'occuper de la liberté et du bonheur du peuple. »

Les ulémas me parlèrent ensuite de religion, et j'entendis des choses fort curieuses. Au reste, ils n'ont aucune idée du christianisme, ni des sciences qu'on cultive en Europe : toute leur science, c'est le Coran, et leur nation est la première du monde; pour eux, la terre est encore « le siége que Dieu a destiné à Mahomet son envoyé, et le prophète l'a léguée aux musulmans ses disciples. »

Rifa' at-pacha est un homme d'environ cinquante-cinq ans; sa physionomie est pleine de bienveillance; on lui attribue de la perspicacité et de l'intelligence dans les affaires; on lui reproche un défaut d'énergie. C'est la troisième fois qu'il est ministre des affaires étrangères.

Nous prîmes congé de lui à dix heures; il nous serra la main très-cordialement, en nous témoignant le plaisir que nous lui avions fait d'accepter son invitation.

Dans le harem, les femmes célèbrent l'iftar de la même manière; mais, comme dans tout l'Orient, elles ne mangent pas avec les hommes : c'est encore comme du temps d'Assuérus : « La reine Vasthi donna aussi un festin aux femmes dans le palais. » (Esther, I, 9.)

Les musulmans qui ne passent pas la nuit entière dans des divertissements se couchent après le diner; comme ils ne peuvent plus rien manger deux heures avant le lever du soleil, un tambour les réveille vers trois heures du matin, afin qu'ils aient le temps de faire un second repas.



Le lendemain, M. le comte de Sturmer me confia encore aux soins de M. de Schwarzhuber pour mes autres visites : il était impossible de me donner un guide plus aimable. Nous allâmes d'abord chez A' ali-pacha; mais il n'était pas chez lui, ce que j'ai beaucoup regretté. A' ali-pacha était président du conseil suprême de justice; le lendemain il y eut un changement de ministère, et il devint ministre des affaires étrangères à la place de Rifa' at-pacha, qui eut la justice. Le même changement amena à la tête du gouvernement Réchid-pacha en qualité de grand-visir, poste qu'il avait déjà occupé deux fois. Quand j'allai chez lui, sa nomination n'était pas encore publiée; j'y trouvai plusieurs solliciteurs : ils se prosternaient devant lui et voulaient lui baiser les pieds; il les en empêchait et les relevait avec bonté : c'est ainsi que les fils de Jacob se prosternèrent devant Joseph (Genèse, XLII, 6). Rechid-pacha vint à moi et me fit asseoir, non sur un divan, mais sur un canapé; tous ses appartements étaient meublés à l'européenne, sans luxe, mais avec goût. Il me parla de mon voyage en Palestine avec beaucoup d'intérêt, puis la conversation s'engagea sur la situation de l'Europe. Comme il s'exprime très-bien en français, je n'avais pas besoin d'interprète. J'ai été étonné de l'entendre parler de toute l'Europe avec infiniment de sagacité : il connaît les hommes et les choses. Il admet la liberté, et même sur des bases très-larges; mais il réprouve le mouvement actuel comme devant nécessairement conduire à l'anarchie et au despotisme. — « Croyez-vous à l'unité allemande, me dit-il? — Pas plus qu'à l'unité italienne. Je crois que les États d'Allemagne peuvent s'unir, mais ils ne se fondront jamais; et cette union, ce n'est pas le parlement de Francfort qui l'opérera. — Mais il y a tant de savants! — Oui, des savants sans Dieu et sans croyances. »

On nous apporta ensuite la pipe et le café. Comme il ne pouvait fumer lui-même à cause du Ramazan, je refusai; mais il insista. Il me fit voir le kiosque qu'il faisait construire pour le Grand Seigneur. C'est l'usage des hauts dignitaires : ils font bâtir près de leurs maisons de campagne un kiosque destiné uniquement pour le sultan quand il va les visiter. Le palais de Réchid-pacha est un des plus beaux du Bosphore, et des mieux situés. Je lui en fis l'observation : il y parut très-sensible, et m'engagea à voir son jardin et les

différentes terrasses pour jouir de la vue, qui est magnifique. Quand je le quittai, il me prit la main à plusieurs reprises, et il me dit qu'il était heureux et fier de ma visite, et qu'il ne l'oublierait jamais.

Réchid-pacha, après avoir été ambassadeur à Paris, a été plusieurs fois ministre des affaires étrangères et grand-visir. C'est l'homme de la réforme : c'est pourquoi l'ancien parti l'appelle Giaour-pacha. Quand il est au pouvoir, les Turcs sont plus traitables, les Francs plus respectés. Il est très-estimé du sultan, qui entre dans ses idées. On dit qu'il traite quelquefois les affaires sérieuses un peu trop légèrement, ce qui atténue la grande influence qu'il pourrait exercer.

Un homme qui lui est supérieur peut-être, quoique beaucoup plus jeune, et pour cela moins connu en Europe, c'est A'ali-pacha, dont j'ai déjà parlé; ses idées sont aussi avancées que celles de Réchid-pacha, et il est appelé à jouer le plus grand rôle en Turquie. Comme je tenais beaucoup à faire sa connaissance, je retournai encore une fois chez lui. Lorsque nous approchâmes de sa maison, les vagues étaient si fortes, que nous fûmes longtemps sans pouvoir aborder. Dans l'intervalle, nous vîmes A'ali-pacha monter dans son caïque et s'éloigner. Je l'ai d'autant plus regretté, que mon départ très-rapproché ne me permettait plus de revenir : les distances sont longues sur le Bosphore, et une seule visite prend souvent toute une matinée. Près de la côte d'Asie, nous rencontrâmes le comte de Sturmer; pour me dédommager, il voulut me conduire lui-même chez Fuad-effendi, rapporteur du divan impérial; mais il était aussi absent. Nous retournâmes donc à Bujukdéré en longeant la côte d'Asie, qui a plus de fraîcheur, plus de verdure que sa rivale d'Europe. Je fis quelques visites d'adieu; le soir je vis encore M. de Titoff. Le courrier de Vienne avait apporté des nouvelles importantes : la défaite de Charles-Albert à Custozza, les déplorables débats des parlements de Vienne et de Francfort, etc. A dix heures, le canon d'alarme nous apprit qu'un nouvel incendie avait éclaté à Constantinople. Quand on fait une promenade, on n'est jamais sûr de retrouver la maison qu'on a quittée. Trois semaines après mon départ, l'hôtel que j'habitais à Péra est devenu la proie des flammes



avec six cents maisons. Le consul général de France à Beyrouth, qui l'habitait alors, et plusieurs voyageurs que j'y avais laissés, ont perdu tous leurs effets.

Je pris congé de M. le comte et de madame la comtesse de Sturmer, qui n'ont cessé, pendant tout mon séjour à Constantinople, de me combler de politesses, et le lendemain de bonne heure je retournai à Péra.

J'allai loger à l'hôtel d'Angleterre. Parmi mes connaissances je trouvai plusieurs nouveaux malades, entre autres l'archevêque et monseigneur Pompallier : le choléra, la peste, les fièvres intermittentes, les incendies, les rixes et les assassinats, tels sont les fléaux dont on est chaque jour menacé, et qui rendent le séjour de cette ville le plus triste que je connaisse, quoiqu'elle soit placée sur le plus beau point du globe.

J'utilisai les derniers jours que j'avais à passer à Constantinople par de nombreuses visites, et par des courses à tous les lieux qui offrent quelque intérêt, afin de bien connaître une ville dans laquelle je ne retournerai plus, s'il plaît à Dieu.

M. le baron de Testa, premier drogman de la mission d'Autriche, eut l'obligeance de me faire obtenir un firman du Grand Seigne pour visiter la Syrie, et je fis mes préparatifs de départ.

CHAPITRE V

QUELQUES MOTS SUR LES ÉGLISES GRECQUES DE CONSTANTINOPLE ET DE RUSSIE.

Commencements du schisme. —Questions de préséance, de rivalité, de nationalité. — Canon du concile de Constantinople. — Protestation du pape saint Léon. — XXVIII[e] canon du concile de Calcédoine. — Les patriarches Anatolius et Acadius. — XXXVI[e] canon du concile de Trulle. — Photius. — Orgueil et humiliation — Le Bas-Empire subjugué. — Dégradation du clergé. — Origine du schisme moscovite. — Ses différentes dénominations. — Il est entaché de calvinisme. — Le calendrier grégorien. — Trois millions de catholiques sont contraints d'embrasser le schisme. — Nombreuses sectes en Russie. — Les livres d'instruction sont protestants. — Expulsion des Jésuites. — Comment les Russes qui prêchent la tolérance en Turquie l'exercent chez eux.

Pour ne pas interrompre ce que j'avais à dire sur Constantinople, j'ai réuni dans ce chapitre les observations que j'ai faites sur le schisme grec. En parcourant les rues de Constantinople, combien on est péniblement affecté par la vue de tant de monuments chrétiens servant aujourd'hui au culte de Mahomet, et par la pensée que jamais l'islamisme n'eût souillé ces contrées si de malheureuses dissensions, provoquées par quelques hommes ambitieux, n'eussent ouvert un abîme de haînes entre les chrétientés d'Orient et d'Occident!

Ce ne sont pas des divergences d'opinion sur le dogme qui ont arraché de si vastes provinces à l'Église; ce sont des questions d'étiquette. Le protestantisme a rejeté de prime abord les dogmes et les sacrements de l'Église, le schisme a feint de tout conserver; et cependant, par une logique nécessaire, le schisme et l'hérésie se rencontrent aujourd'hui au même degré d'incrédulité. Le principe a été le même, l'*orgueil;* tôt ou tard le résultat devait être le même



aussi. Mais que de temps il a fallu pour abuser ces contrées fortement imprégnées des vérités chrétiennes, et qui avaient entendu la voix des apôtres, pour leur faire abandonner toutes les traditions apostoliques ! Je parle ici moins du peuple que du clergé.

Jusqu'à l'année 330, c'est-à-dire jusqu'à la division de l'empire romain, le successeur de saint Pierre, le chef de l'Église universelle, reconnu comme tel par l'Orient et l'Occident, était à Rome. Il y resta lorsque Byzance fut devenue le siége d'un nouvel empire. L'évêque de Byzance, jusque-là simple évêque, soumis au pape comme tous les autres, acquit de l'influence *politique* sous le nouvel ordre de choses, mais rien ne fut changé sous le rapport hiérarchique. Il devint l'intermédiaire entre le pape et l'empire d'Orient : ce qui lui donna de l'importance sans doute, mais elle n'était qu'empruntée; elle devint dangereuse.

Dès l'année 483, les difficultés commencèrent à se faire sentir; elles allèrent en grandissant comme la dépravation trop connue du Bas-Empire, et, après une lutte de six cents ans, le schisme fut consommé.

Le simple évêque de Byzance, par ses hautes relations politiques, était devenu trop puissant pour se contenter de son rang hiérarchique, d'autant plus qu'il était souvent choisi parmi les membres de la famille impériale; il ne lui convenait donc point d'aller à la suite des métropolitains et des patriarches. Les empereurs de Constantinople favorisèrent, dans des vues politiques, l'ambition de l'évêque de leur capitale, et le concile tenu dans cette ville l'an 381 décida que l'évêque de Byzance aurait à l'avenir « la primauté d'honneur après l'évêque de Rome, *parce que Constantinople est la nouvelle Rome.* »

Cette décision, c'est le schisme : elle contient le germe de tous les malheurs qui ont désolé l'Église pendant tant de siècles. Si la primauté dans l'Eglise n'est pas de droit divin, alors tout croule et tout se divise. Cette expression de *nouvelle Rome*, placée avec tant d'astuce dans ce décret, signifiera plus tard que l'ancienne Rome n'existe plus, et que le pouvoir spirituel doit suivre le pouvoir temporel qui a été transféré dans la Rome nouvelle. Le pape saint Léon protesta contre ce canon du concile, et écrivit à l'empereur Marcien

que la présence *de l'empereur peut faire un séjour royal, mais qu'elle ne peut faire un siége apostolique, les choses divines ne se réglant point sur les dispositions des choses humaines.* Cela est infiniment juste ; mais il était bien question de justice !

Il est remarquable cependant que le canon qui a détaché une partie de l'Orient du centre de l'Église proclame encore la primauté du siége apostolique, et condamne à l'avance le patriarche rebelle de Constantinople. Car, s'il est vrai que Rome avait la suprématie sur toute l'Église *à cause* qu'elle était la ville régnante et le séjour de l'empereur, il ne l'est pas moins que le jour où l'empereur de Constantinople et son empire auront cessé d'exister pour faire place aux successeurs des califes, la *nouvelle Rome* aura aussi fait son temps, et le patriarche de Constantinople devra aller sur tous les chemins qui emporteront quelques lambeaux de l'empire anéanti sur les rives du Bosphore, et chercher qui le protége et veuille de lui. Mais, comme l'empire byzantin, absorbé par l'islamisme, ne s'est relevé nulle part, où doit-il aller chercher un asile, ce pontife chrétien qui a attaché ses priviléges au trône impérial? Il en sera réduit à n'avoir d'autre protecteur que le sabre de Mahomet. Quels rapprochements on peut faire en comparant l'état actuel des choses à Constantinople avec les motifs allégués pour opérer la séparation d'avec Rome ! Voici textuellement le XXVIIIe canon du concile de Calcédoine, qui approuvait la décision prise par les cent cinquante Pères de Constantinople :

« Suivant en tout les décrets des saints Pères, et reconnaissant les canons des cent cinquante évêques du concile tenu dans la ville royale de Constantinople, la nouvelle Rome, lequel canon vient d'être lu, nous aussi, étant de la même opinion, nous décrétons et accordons également les mêmes priviléges à la très-sainte Église de Constantinople, la nouvelle Rome. Car les Pères ont accordé avec raison au siége de l'ancienne Rome les priviléges dont elle jouit, parce qu'elle était la ville régnante ; par le même motif, les cent cinquante Pères ont jugé que la nouvelle Rome, qui a l'honneur de posséder maintenant le siége de l'empire et celui du sénat, doit avoir les mêmes avantages dans l'ordre ecclésiastique, et être la seconde après Rome. En sorte que les métropolitains des diocèses du Pont,

de la Thrace et de l'Asie seulement, et les évêques des diocèses établis chez les barbares seront ordonnés par le siége de Constantinople, sur le rapport qui lui sera fait des élections canoniques. »

Que diraient aujourd'hui les Pères du concile de Calcédoine en voyant que la ville royale de Constantinople, la nouvelle Rome, n'a plus que l'honneur de posséder le siége de l'empire des sultans? Singulière possession pour motiver la primauté d'un siége patriarcal!

Le patriarche Anatolius, qui au commencement de ces débats occupait le siége de Constantinople, évita une condamnation en écrivant au pape qu'il n'était pour rien dans cette affaire; que c'était le clergé de Constantinople qui avait conçu ce projet d'élévation. *Mais*, disait-il en finissant, *la confirmation de ce qui a été fait appartient à Votre Sainteté, et rien ne peut avoir force sans son autorité* [1].

Le pape n'ayant pas voulu sanctionner toutes ces usurpations, les patriarches changèrent bientôt de langage, et l'un d'eux, Acacius, qui était parvenu à mettre une de ses créatures sur le trône impérial, alla même jusqu'à *excommunier le pape*.

Jusque-là, et pendant de longues années encore, il n'était question que de préséance, de priviléges, de primauté : c'étaient des questions d'orgueil national et d'ambition, et non des questions dogmatiques, qui étaient soulevées à Constantinople. Les patriarches prenaient possession de leur siége sans la confirmation des papes, imposée par les institutions des apôtres et exigée par tous les peuples de l'Orient; mais plusieurs la sollicitèrent, comme nous voyons les évêques jansénistes de la Hollande la solliciter encore aujourd'hui : les papes ne voulurent l'accorder qu'à la condition que le nom d'Acacius serait effacé des dyptiques sacrés. Les patriarches, pour ne pas désapprouver la conduite coupable de leurs prédécesseurs, préférèrent demeurer dans le schisme ; ils s'y enfoncèrent de plus en plus.

Le concile tenu en 692 dans la salle impériale de Trulle, à Constantinople, confirma tout ce qui avait été fait jusque-là par son

[1] *Opera S. Leonis*, tom. II.

XXXVI[e] canon, et plaça définitivement la ville de Constantinople à la tête d'une prétendue église orientale : *Car cette reine des villes*, dit le livre synodal, *voulait avoir en tout les mêmes privilèges que l'ancienne Rome, et de là se rendre aussi puissante dans les affaires ecclésiastiques qu'elle l'était dans les affaires civiles*[1].

A la suite de quelques intrigues de palais, l'année 857, le patriarche Ignace, fils de l'empereur Michel Ragabés, fut destitué et remplacé par Photius, qui dans l'espace de six jours fut fait patriarche, de premier écuyer qu'il était. Photius sollicita vainement la confirmation du chef de l'Eglise universelle, quoique l'empereur eût envoyé dans ce but à Rome les métropolitains les plus distingués de l'Orient.

D'autres complications étant encore survenues à l'occasion de la Bulgarie, le pape excommunia Photius dans un concile tenu à Rome, et Photius à Constantinople excommunia le pape Nicolas.

Je ne suivrai pas plus loin cette déplorable histoire. Je ferai remarquer que jusque-là dans ces débats il ne s'agit ni de la *procession du Saint-Esprit*, ni du *purgatoire*, ni des *azymes*, ni du *baptême par immersion*, et pourtant le schisme est consommé. On aurait facilement pu s'entendre sur toutes les autres questions ; car on était d'accord quant au fond : on n'était intraitable que sur un seul point.

Eh bien ! c'est précisément sur ce point là que le schisme a été le plus profondément humilié : le patriarche de Constantinople n'a pas voulu dépendre de son supérieur légitime; il doit être à la merci du chef des infidèles, qui le confirme ou le destitue selon son bon plaisir. Le chef de l'Église universelle est demeuré ce qu'il était à l'époque de la création de l'empire byzantin, ce qu'il était aux temps apostoliques ; on peut le faire mourir comme saint Pierre, mais il n'y a pas au monde de souverain qui puisse lui enlever des pouvoirs qu'il ne tient que de Dieu.

Nous avons vu plus haut que le schisme, qui avait commencé cette lutte contre le Saint-Siége dans des vues d'ambition et

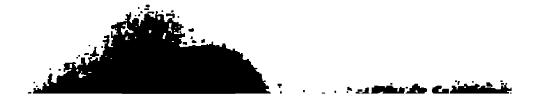
[1] Actes du VI[e] Concile.

d'orgueil national, et attaché son existence au char des empereurs, devait nécessairement courir toutes les chances de l'empire. Le grand schisme de l'Orient a été définitivement consommé par le rejet du concile de Florence, en 1438; peu d'années après, en 1453, l'empire grec a cessé d'exister, et cet orgueil national a subi la plus honteuse humiliation que puisse éprouver une nation chrétienne.

L'Espagne, elle aussi, a subi le joug des musulmans; elle avait conservé sa foi, elle a reconquis son indépendance. Il en est de même de la Hongrie. L'islamisme ne s'est maintenu nulle part en Europe dans des pays catholiques; il s'est maintenu partout dans les pays livrés au schisme.

Maintenant cette Église déchue est condamnée à se morceler en autant de fractions qu'il se formera de divisions territoriales ou nationales sur le sol qu'elle occupe. De même qu'il existe déjà un schisme russe, qui se nomme *orthodoxe*, un schisme esclavon, un schisme hellénique, nous en verrons cent autres lorsque viendra le jour du démembrement de l'empire ottoman. Tout cela est dans la nature des choses : les branches qui ne tiennent pas à l'arbre deviennent le jouet des vents; à peine s'est-on soustrait à l'obéissance du chef légitime, qu'on tombe sous la main d'un oppresseur. Voyez les protestants : du moment qu'ils eurent rejeté l'autorité du successeur de saint Pierre, ils furent tous obligés de prendre pour chefs spirituels ceux qui avaient dans les mains l'autorité temporelle, qu'ils fussent chrétiens, déistes ou athées. C'est exactement ce que firent les Juifs : à l'instant même où ils méconnurent la royauté spirituelle du Christ, ils se livrèrent à la toute-puissance du chef païen de l'empire : « Crucifierai-je votre roi? » leur dit Pilate. « Les princes des prêtres lui répondirent : *Nous n'avons point d'autre roi que César*. » Dès que la religion n'a plus de base divine, elle devient une institution nationale, qui a besoin pour subsister de la suprématie civile; dès que le bras de Dieu ne la soutient pas, il faut bien qu'un bras de chair la soutienne : elle devient une institution gouvernementale, comme l'octroi et la police.

Pour avoir une idée de l'état de corruption et d'abaissement dans lequel l'Église grecque est tombée, il faut lire la pétition adressée



par le Saint-Synode de Constantinople lui-même contre le dernier patriarche Anthimos, dans le but d'obtenir sa destitution par le sultan. Peut-on rien imaginer de plus dégradant qu'une démarche faite par la plus haute assemblée ecclésiastique auprès du successeur de Mahomet pour le prier de délivrer leur Église de son chef, et apportant, à l'appui de cette démarche, une série de méfaits et de turpitudes à la charge, non-seulement du patriarche, mais de la plupart des hauts fonctionnaires de leur Église; méfaits tellement évidents, que le coupable n'a pu se défendre, et que le sultan a fait droit à la demande des suppliants en destituant le patriarche, malgré les efforts de lord Redcliffe pour maintenir dans ses pouvoirs et dignités un si vil personnage?

Ce clergé, qui a été la seule cause du schisme, et qui est maintenant le plus grand obstacle à la réunion, ce clergé qui a péché par tant d'orgueil, le voilà tombé dans le plus profond mépris.

Quant au schisme moscovite si prétentieux, il n'est qu'un schisme de celui de Constantinople, et il est plus misérable encore.

Les Russes, convertis à la religion chrétienne pendant le dixième siècle, étaient catholiques. Dans la suite, un grand nombre furent entraînés dans le schisme par le patriarche de Constantinople; mais, même encore à l'époque du concile de Florence, il y avait en Russie autant de catholiques que de schismatiques. Ce ne fut que vers le milieu du quinzième siècle que le schisme s'étendit; à la fin du seizième, l'évêque de Moscou fut fait patriarche des Russes, et, un siècle plus tard, il se détacha entièrement du patriarche de Constantinople. Cette dignité s'éteignit bientôt après, entièrement absorbée par l'autorité temporelle dans les mains de Pierre Ier, qui se conféra, comme Henri VIII en Angleterre, tous les pouvoirs de pape de son Église. Il parut dans la cathédrale de Moscou en habits pontificaux, il offrit l'encens devant le peuple, il abrogea d'anciens usages et fit de nouveaux décrets, il châtia les prêtres qui murmuraient et prêchaient contre lui, il leur donna des femmes, il destitua les évêques qui soutenaient qu'il était l'antechrist, et il condamna à mort son fils Alexis qui plaisait au peuple parce qu'on espérait qu'il rétablirait le patriarche. Tout cela se passait hier, c'est-à-dire à la fin du dix-septième siècle; l'Église russe actuelle en est la conti-



nuation[1]; elle s'appelle Église orthodoxe[2], Église grecque, Eglise orientale. Ce qu'elle a de commun avec l'ancienne Église grecque et orthodoxe de saint Jean Chrysostome, de saint Basile, de saint Athanase, tous si attachés à l'Église romaine, et dont la langue et la doctrine sont si différentes de la langue et de la doctrine russe des czars moscovites, c'est ce qu'il est tout aussi difficile de comprendre que si l'on disait que ce qui se pratique aujourd'hui à Sainte-Sophie est le même culte que celui qu'on y célébrait sous Justinien. Ce n'est rien de s'appeler orthodoxe; il faut l'être. Parmi les sectaires russes il y en a (ce sont les *Malacanes*) qui se donnent le nom de *vrais chrétiens*, quoiqu'ils soient à peu près païens; les mahométans aussi s'appellent *vrais croyants*. Voici un document qui servira à faire voir comment il faut entendre l'*orthodoxie* russe.

Pierre I[er] fit publier un catéchisme russe qui fut traduit en anglais par un protestant, lequel mit en tête la préface suivante: « Ce catéchisme est tout pénétré du génie du grand homme par les

[1] Un jeune Moldave, du nom de Stourdza, chambellan de l'empereur de Russie (ce sont les théologiens de ce pays-là), a publié un ouvrage qui a pour but de prouver que ce sont les catholiques qui sont schismatiques, l'église romaine s'étant séparée sans raison de l'église russe. « C'est, dit le comte de Maistre, la thèse favorite des savants de Pétersbourg qui savent lire couramment en français et un peu en russe. » L'empereur a donné à l'auteur 20,000 roubles pour l'impression de cet ouvrage. C'est là effectivement une découverte qu'on ne saurait payer assez cher.

[2] C'est en vertu d'un ordre suprême du mois de décembre 1839 que ce titre a été définitivement adopté en Russie. Dans des actes diplomatiques, je ne sache pas qu'il ait été introduit avant l'année 1852. Il se trouve dans une note signée à Vienne, entre autres, par les représentants des deux grandes puissances catholiques. A cette occasion un des signataires me disait : *Le pape aurait dû nous excommunier*. Qu'on se rassure : l'orthodoxie ne se confère ni par un ukase du czar, ni par un office diplomatique. Comme la noblesse de fraîche date, qui met partout ses armes et parle à tout propos de parchemins et de blason, les décrets du chef d'une religion qui date de Pierre I[er] sont pleins des qualifications d'*orthodoxe* et d'*ancien rite*, données à la religion russe en opposition à la religion catholique. Voici entre autres comment commence l'ukase qui érige un évêché schismatique à Varsovie : « Le Saint-Synode, obligé de veiller sur les églises *orthodoxes* qui se trouvent situées dans le royaume de Pologne, a remarqué que les prêtres *orthodoxes* et les paroissiens de ces pays sont exposés à plusieurs incommodités à cause de leur séparation de l'évêque grec-*orthodoxe*, et qu'il serait bien utile qu'un évêque *orthodoxe* résidât dans le royaume de Pologne, etc. »

ordres duquel il fut composé, et qui dompta victorieusement deux ennemis plus féroces que le Suédois et le Tartare, je veux dire la superstition et l'ignorance, que défendait une résistance invétérée et opiniâtre... J'ai la confiance que cette traduction contribuera à rendre plus facile l'accord entre les évêques anglicans et les évêques russes, afin que réunis ils soient plus forts pour ruiner les entreprises de sang et de scélératesse du clergé romain... En beaucoup d'articles de foi, les Russes s'accordent avec les réformés autant qu'ils sont contraires à l'Église romaine... Ils nient le purgatoire... Et, dans ses commentaires sur l'Église grecque, notre docteur de l'université de Cambridge, Cowel, a démontré avec beaucoup d'érudition combien diffèrent la cène grecque et la transsubstantiation des pontificaux. » Aussi ceux qui connaissent la Russie sont tous d'accord pour certifier que les popes ordinaires sont moins que rien, et que les autres sont calvinistes ; tous n'ont qu'un seul dogme qui leur tienne à cœur : *c'est la haine du pape*. Dans un écrit remarquable, publié en 1805 par Méthode, archevêque de Twer, on trouve cet aveu au sujet des doctrines protestantes du clergé russe *orthodoxe :* « Telle est, dit l'archevêque, cette doctrine *qu'un grand nombre des nôtres louent si fort* et qui leur inspire tant d'amour, comme si le seul Calvin en savait plus que les apôtres et que leurs successeurs pendant quinze siècles. » L'ouvrage de l'archevêque lui-même est plein d'erreurs, surtout sur les sacrements, et il a été publié à Moscou, à l'imprimerie du Très-Saint-Synode ; en voici le titre : *« Des choses accomplies dans la primitive Église, c'est-à-dire durant les trois premiers siècles et le commencement du quatrième, et spécialement dans les premiers commencements de l'ère chrétienne. »*

Je tiens de plusieurs personnes les plus dignes de foi que leurs confesseurs leur ont spécialement recommandé la lecture des œuvres de Luther et de Calvin. Recommander au confessional les ouvrages les plus hostiles à la confession, c'est étrange, sinon orthodoxe.

Voilà où en est venu ce schisme si près de l'orthodoxie à son début ; mais il a suivi la pente naturelle à tous les schismes et à toutes les hérésies.

On sait que la haine contre le pape va si loin chez les Grecs, qu'elle les a empêchés d'admettre une vérité astronomique claire comme le soleil, et adoptée par toutes les nations civilisées : ils la rejettent uniquement parce qu'elle a été découverte par Grégoire XIII. Ils en viendront au point de devoir célébrer la pâque en automne et Noël pendant la canicule, plutôt que de convenir que le pape peut avoir raison. Combien ne faut-il pas plaindre une nation que la haine aveugle à ce point ! Quel argument contre l'orthodoxie russe que le rejet du calendrier grégorien ! Il est au-dessus des forces du gouvernement et du clergé, si puissants, de faire adopter au peuple une vérité que chaque employé, que chaque pope, quelque borné qu'il soit, a reconnue depuis longtemps dans son for intérieur. Si donc il arrivait que le clergé russe reconnût qu'il y a encore d'autres vérités plus importantes à Rome, le voilà d'avance déclaré hors d'état de pouvoir rien faire ni pour le salut des âmes, ni pour la vérité, ni pour Dieu.

Les Grecs de Constantinople ont sacrifié à la haine du pape leur salut temporel; Dieu sait ce qu'ils font de leur salut pour l'autre vie. A l'approche des troupes de Mahomet II, les empereurs grecs ont refusé tout secours de l'Occident, jusqu'à la conclusion de l'alliance religieuse momentanée conclue à Florence; mais, quand ils voulurent l'accepter, *il était trop tard*.

L'Église russe s'appelle aussi Église grecque. Serait-ce à cause de sa langue liturgique? Alors il s'ensuivrait que le vieux slavon[1] dont elle se sert est du grec. Serait-ce parce qu'elle a pris son origine à Constantinople? Alors il faudrait qu'elle fût demeurée unie à cette Église, comme les catholiques de France, de Russie et du Canada peuvent à bon droit se dire catholiques romains, parce qu'ils sont soumis au chef visible de l'Église universelle qui est à Rome. Afin de faire voir que l'Église russe a quelques relations avec le patriarche de Constantinople, que celui-ci envoie un ordre au Saint-Synode de Pétersbourg : il y sera au moins déclaré fou. Elle s'est aussi ap-

[1] La langue russe moderne n'est pas employée dans la liturgie, c'est le slawenski; cette langue est aussi stérile que la religion dont elle est l'expression : *elle n'a pas produit un seul bon livre.*

pelée Église orientale. Orientale au nord! Du reste, ce mot est une dénomination politique : c'est un souvenir des deux empires, avec lesquels la Russie n'a rien de commun. Dès les temps apostoliques, on désignait par le nom des villes les communautés chrétiennes qui y étaient établies. Lorsque le christianisme eut pénétré en Occident comme en Orient, on donna aux grandes communautés chrétiennes de ces pays les noms d'Église orientale et d'Église occidentale ; mais c'était la même Église établie dans des contrées différentes. Dans la suite, on a donné improprement les noms d'Église latine à l'Église d'Occident, et celui d'Église grecque à celle d'Orient, à cause de leur langue liturgique ; mais c'était encore la même Église priant dans des langues différentes, et portant, à Constantinople comme à Rome, le nom d'Église romaine ; aujourd'hui encore, le titre officiel du patriarche de Constantinople est celui de *Roúm-Patrik*, patriarche des Romains. Les Pères de l'Orient, qui ont écrit en grec, appartiennent aussi bien à l'Eglise catholique que ceux de l'Occident, qui ont écrit en latin. Mais le schisme russe, de si fraîche création, qui a même brisé ses liens de parenté, c'est-à-dire, de soumission, avec cette fraction de l'Église orientale qui a son chef au Phanar, pourquoi veut-il s'appeler Église orientale?

Chacun, après tout, est bien le maître de s'appeler comme il l'entend; mais aussi chacun est libre d'apprécier ces dénominations. Les Grecs, les anglicans, etc., se donnent le nom de *catholiques;* cependant, dans les rues de Londres, d'Athènes ou de Constantinople, quand je demandais au premier venu de me montrer une église catholique, sans autre explication on m'a toujours conduit là où je voulais aller. Ainsi, que les Russes s'appellent Grecs, qu'au pôle nord ils se donnent le nom d'Orientaux, et qu'ils se qualifient d'orthodoxes, quelque cacodoxes qu'ils puissent être, cela prouve leur embarras ; mais, du reste, c'est parfaitement indifférent. De tout temps, le schisme russe a été embarrassé de trouver un nom convenable. Il s'est appelé gréco-russe, gréco-oriental, religion de toutes les Russies (elle avait cet honneur avec cinq cents autres, sans compter celle du grand Lama), et, quand il s'est agi d'entraîner dans l'erreur les Grecs-unis de la Lithuanie et de la Russie-Blanche, en leur faisant accroire que le schisme russe et la religion catholique



sont la même religion, le gouvernement et les employés l'appelaient *catholique-romaine-orientale*[1]. L'exil, la confiscation, les prisons, les supplices, n'ont pas suffi à la Russie pour faire tomber dans l'apostasie *trois millions de catholiques;* elle a employé l'astuce la plus perfide. Cette persécution, qui a eu le double caractère de celles de Julien et de Néron, a été plus fatale à l'Église que celle des empereurs païens; et pourtant les empereurs de Russie, par le traité de 1772, *avaient garanti le* STATU QUO *des droits des catholiques et le maintien de leur religion.* L'histoire, à cet égard, a encore bien des révélations à faire[2]. Dans les pièces officielles qui ont été publiées à cette malheureuse époque, on voit percer les mêmes motifs d'antipathie nationale qui avaient été la véritable cause du schisme grec. Les évêques apostats de Lithuanie, d'Orcha et de Brest, en faisant leur soumission à l'empereur, parlent beaucoup moins de motifs religieux que de motifs politiques. Les catholiques, selon eux, avaient oublié jusqu'à leur origine et à leur *nationalité;* on s'efforçait de les rendre *complétement étrangers à leur ancienne patrie:* dès à présent *ils pourront être et s'appeler Russes*[3]. Tels furent les moyens employés pour séparer des brebis fidèles de leur légitime pasteur. La nation russe est honnête, probe, capable de dévouement, et profondément religieuse : elle reviendra sans peine à l'unité quand la Mère de Dieu, que cette nation honore tendrement, lui aura obtenu cette grâce. En attendant, les sectes se multiplient d'une manière effrayante : les décrets du Saint-Synode sont aussi impuissants que les mesures d'une bureaucratie militaire pour empêcher la confusion des doctrines, qui envahit tellement les provinces, que dans un seul diocèse, celui de Rostoff, on comptait, au commencement du dernier siècle, déjà plus de deux cents sectes différentes[4]. Puisse cet exemple, après tant

[1] *Allocuzione della Santità di nostro Signore Gregorio P. P. XVI... nel consistorio del 22 luglio 1842, seguita da una esposizione corredata di documenti sulle incessanti cure della stessa Santità sua a ripâro dei gravi mali da cui è afflitta la religione cattolica negli imperiali e reali dominii di Russia et Polonia,* pag. 69.

[2] Consultez le même ouvrage publié en 1842 par le Saint-Siége.

[3] Même ouvrage, n° XXXII.

[4] Voir sur les sectes russes le remarquable ouvrage intitulé : *Studien über die*

d'autres, faire voir au monde que le successeur de saint Pierre est le seul dispensateur des grâces divines, et que c'est lui qui a reçu de Jésus-Christ les *clefs du royaume des cieux !*

Au reste, on se trompe étrangement quand on croit que la religion russe l'emporte de beaucoup par le nombre sur la religion catholique dans les États du czar, puisque M. de Maistre, qui connaissait si bien la Russie, pouvait encore écrire en 1816 : « Défalquez des trente-huit millions d'hommes qui peuplent ce vaste empire onze millions de catholiques, deux millions et demi de protestants, les rascolniks, qu'on n'ose plus compter, et toutes les peuplades non civilisées. on trouvera que la religion dominante ne l'emporte pas sur nous numériquement, ou ne l'emporte que très-peu[1]. » Extérieurement, et sur les registres de l'État, les proportions ont changé depuis la persécution ; mais attendez un instant de calme et l'effet des grâces obtenues par des centaines de martyrs, et la vérité reprendra ses droits[2].

En fait de religion, le peuple ne sait rien en Russie; le clergé vulgaire n'en sait pas davantage, et n'a aucune influence ; les popes qui savent lire sont tous protestants, parce que, l'Église n'étant qu'une institution gouvernementale, le gouvernement dresse les popes comme il forme les cadets dans des instituts militaires; or l'Église russe n'ayant pas de livres religieux propres à former des prêtres, le gouvernement, qui redoute plus les livres catholiques que les livres licencieux ou impies, ne fournit à ses jeunes lévites que des livres protestants : c'est de là qu'ils sont tous imbus de protestantisme. Les classes élevées ou sont déistes, ou cherchent la tranquillité de l'âme dans la religion catholique. Il y a quelques années, quand il y avait à Pétersbourg des prêtres capables de les maintenir dans cette voie, les conversions étaient nombreuses. « Véritablement, dit à ce sujet M. de Maistre, c'était un spectacle admirable que la multiplicité et la rapidité de ces conversions, opérées prin-

innern Zustände des Volkslebens, und insbesondere die ländlichen Einrichtungen Russlands, von August Freiherrn von Haxthausen.

[1] *Lettre* 101 *au cardinal...*

[2] Elle ne les perd jamais entièrement, même dans l'esprit de ceux qui la repoussent avec le plus d'obstination. On en trouvera une preuve bien remarquable à la fin

cipalement dans le premier ordre de la société[1]. » On tolère tout en Russie : on peut se faire juif, protestant ou illuminé, devenir païen, mahométan et adorateur du grand Lama ; comme dans l'ancienne Rome, on peut y adorer tous les dieux ; quant à la religion catholique, c'est une autre affaire. Les Jésuites, soupçonnés d'avoir contribué à ces nombreuses conversions, furent arrêtés dans la nuit du 22 au 23 décembre 1815, par le général Wiasmitinoff, en vertu d'un ukase qui avait été rédigé par l'amiral Chichkoff ; on ne leur laissa pas le temps de voir une seule de leurs connaissances, et ils furent tous immédiatement chassés de l'empire : les illuminés, les mahométans, les païens, les adorateurs du grand Lama, n'ont pas été inquiétés. Afin, sans doute, d'écarter l'apparence de persécution contre l'Église catholique *dans la capitale*, les Jésuites furent remplacés à Saint-Pétersbourg par les Dominicains, à condition que ceux-ci seraient plus *prudents*, et l'on choisit tout ce que l'on put trouver de plus médiocre ; cependant, peu d'années après, le supérieur, ayant correspondu avec le Saint-Siége pour fournir des pièces relatives à la canonisation du bienheureux André Bobola, fut envoyé en Sibérie, où il se trouve encore. Ainsi toutes les religions sont tolérées en Russie, excepté la religion catholique. « Il ne faut pas croire, dit encore l'illustre auteur que j'ai cité si souvent, il ne faut pas croire que le catholique soit toléré, même en abusant de ce mot, parce qu'on lui permet d'avoir une église et d'entendre la messe. Il n'y a point de tolérance pour une religion qui n'est pas tolérée suivant son essence et ses maximes. Certainement on ne dirait pas que la religion juive fût tolérée dans un pays où l'on obligerait ses sectateurs à travailler ou à jouer la comédie le jour du sabbat. Or c'est précisément ce qui arrive en Russie à l'Église catholique. Non-seulement elle n'y est pas libre, mais ses maximes les plus fondamentales, les plus essentielles, les plus vitales, y sont contredites et violées sans miséricorde[2]. »

de ce volume, note A, dans les nombreux textes publiés par le Saint-Synode russe lui-même, textes qui établissent de la manière la plus claire la primauté de saint Pierre et de ses successeurs.

[1] *Lettre* 92 *à l'archevêque de Raguse.*

[2] De Maistre, *Lettre sur l'état du christianisme en Europe*, tom. II, page

Qu'y a-t-il de plus vital, de plus nécessaire au gouvernement de l'Église, que l'institution de ceux dont il est dit : *Spiritus sanctus posuit episcopos regere ecclesiam Dei, quam acquisivit sanguine suo?* (Act. xx, 28.) Eh bien, n'avons-nous pas la douleur de voir, depuis un grand nombre d'années, les catholiques de toutes les Russies et, malgré les traités les plus solennels, les catholiques de toute la Pologne, sans évêques, et cela par l'opposition du gouvernement russe? Au moment où j'écris ces lignes, *il n'y a plus qu'un seul évêque à son poste dans l'immense étendue de la monarchie russe.* C'est le plus grand exemple d'intolérance qui ait été donné au monde depuis longtemps; et c'est la Russie pourtant qui voulait être la protectrice des chrétiens dans l'empire ottoman, où il y a mille fois plus de liberté : on ne saurait le dire assez haut [1].

109. — Consultez sur cette question l'excellent ouvrage intitulé l'*Église orientale*, par Jacq. Pitzipios; Rome, imp. de la Propag.

[1] Ceci était sous presse lorsque les journaux nous ont apporté, parmi les noms des évêques préconisés dans le consistoire du 18 septembre 1856, ceux de plusieurs prélats sujets de l'empereur de Russie. Ce fait, qui paraît confirmer ce qui a été dit des dispositions du nouveau souverain, est-il l'annonce d'un avenir plus heureux pour l'Église catholique de Russie? Nous aimons à l'espérer.

CHAPITRE VI

DE CONSTANTINOPLE A RHODES.

Départ pour Beyrouth. — Calcédoine. — Nicomédie. — Nicée. — Christianisme des premiers siècles. — Mer de Marmara. — Cyzique. — Détroit des Dardanelles. — Souvenirs classiques. — La Troade. — Ténédos. — Lemnos. — Dieux cabires. — Promontoire de Sigée. — Cap Baba. — Golfe d'Adramitti. — Médailles phrygiennes. — Ile de Mételin. — Pergame. — Sardes. — Smyrne. — Saint Polycarpe et saint Ignace. — Chio. — Données de statistique; le mastic; les lépreux. — Chevaux de Saint-Marc. — Tschesmé. — Éphèse. — Mer Icarienne. — Scala Nuova. — Samos. — Les Pythagoriciens. — Les Sibylles. — Piraterie. — Les Sporades. — Patmos. — Saint Jean. — L'Apocalypse. — Le mont Sipyle. — Milet. — Léro. — Calymnos. — Cos. — Le temple d'Esculape. — Clairvoyance. — Arbre et fontaine d'Hippocrate. — Halicarnasse. — Myndos. — Les Cyclades. — Santorin. — Milo. — Syra. — Tino. — Délos. — Paros. — Naxos. — Gnide. — Symi.

15 *août*, à bord de l'*Impératrice*. Je m'embarque à quatre heures, et je reçois encore sur le bateau une dernière visite de plusieurs de mes amis. A part monseigneur Pompallier, M. Baily et sa famille, il n'y avait pas de passagers européens. Bientôt nous doublons la pointe du vieux sérail, et j'admire encore sa position, unique dans le monde.

Nous passons devant Calcédoine, située sur la côte de l'ancienne Bithynie, où fut célébré le concile (451-453) qui condamna Eutichès : cet hérésiarque n'admettait qu'une nature en Jésus-Christ. C'est là que cinq cents évêques de l'Orient, après avoir entendu la lecture de l'épitre à Flavien, poussèrent ces immortelles acclamations : *Pierre ne meurt pas! Pierre a parlé par la bouche de Léon!* C'est le quatrième concile œcuménique, reconnu encore aujourd'hui par les Grecs, qui prononça ces paroles qui les condamnent. La ville de Calcédoine fut fondée avant Byzance par les Mégariens. C'est l'empereur Valens qui détruisit ses célèbres murailles pour construire des bains et un aqueduc à Constantinople. On prétend

que c'est auprès de cette ville qu'on a trouvé d'abord cette espèce d'agate onyx qui en porte le nom.

Je salue aussi Nicomédie, aujourd'hui Ismid, où périrent les quatre-vingts martyrs immolés par Valens. Les temples des empereurs rivalisaient avec ceux des dieux dans cette opulente cité. C'est de là que Pline le Jeune écrivit à Trajan cette lettre sur les premiers chrétiens qui est restée célèbre dans les annales de l'Église.

C'est là aussi que naquit Arrien, historien, consul et grand-prêtre, et que mourut Annibal.

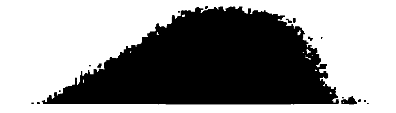
Je salue les ruines de Nicée, ville chère à tout catholique. C'est du plus profond de mon cœur que je récite le symbole qui en porte le nom, et auquel, avec la grâce de Dieu, je veux rester attaché jusqu'au dernier souffle de ma vie.

Par qui fut présidé le célèbre concile qui le composa, ce premier concile œcuménique, tenu au quatrième siècle le plus grand des siècles chrétiens, réuni au cœur de l'Orient, aux portes de Byzance, d'Antioche et d'Alexandrie? *Par Osius de Cordoue, légat du Saint-Siége.* Après sa signature, on lit au bas des actes du concile : « Nous, Victor et Vincent, prêtres de la ville de Rome, nous croyons ce qui précède, et nous avons souscrit pour le vénérable Sylvestre, pape, notre évêque. »

Ce fait de deux simples prêtres, venus de l'Occident et signant avant le patriarche d'Alexandrie, est une manifestation digne du concile qui proclame que *la primauté a toujours appartenu à l'Église romaine*[1].

Une des questions les plus importantes qui se présentent au sujet de Nicée est celle-ci : *Quel était le christianisme des premiers siècles?* Était-ce celui de Rome, ou celui de Luther et de Calvin, ou des Grecs, ou des anglicans? Étudier cette question avec bonne foi, ce serait résoudre toutes les difficultés. Voici comment y a répondu un savant protestant, M. Nevin, professeur de théologie au séminaire luthérien de Mercesbourgh aux États-Unis. « Le christianisme de Nicée, dit-il, le système dont le quatrième siècle hérita du troisième et qu'il transmit au cinquième siècle, n'était pas le protestantisme, et encore moins le puritanisme. Il ne leur ressemblait en

[1] Voir Gélase de Cyzique, écrivain grec du cinquième siècle, *Histoire du concile de Nicée*, liv. II, ch. VI, n° 27.



rien; mais, dans tous ses principes et caractères essentiels, ce n'était ni plus ni moins que le romanisme lui-même. Si le grand Athanase se trouvait maintenant à Londres ou à New-York, on ne le verrait qu'au pied des autels catholiques; saint Augustin ne reconnaîtrait aucune secte évangélique; saint Chrysostome trouverait le puritanisme de la nouvelle Angleterre plus inhospitalier et plus aride que les déserts de l'Égypte. » Puis, réfutant la prétention des anglicans, qui revendiquent la communion de doctrines avec les chrétiens du quatrième siècle, il ajoute : « Cette prétention pèche par la base, et est historiquement fausse; le fait est incontestablement faux. La distinction des anglicans est vaine entre le système de l'Église primitive et celui des âges postérieurs. Le christianisme de Nicée, dans sa constitution entière, était du même ordre que le romanisme[1]. »

C'est à Antioche que les disciples de Jésus avaient reçu le nom de chrétiens; c'est depuis le concile de Nicée que les communautés chrétiennes qui ont adopté les décisions du concile ont pris le nom de catholiques, pour se distinguer des ariens et de tous les sectaires; et, après quatorze siècles, ce nom est resté comme marque distinctive aux seuls chrétiens qui ont conservé intact le symbole de Nicée.

C'est au concile de Nicée que fut condamné Arius, parce qu'il niait la divinité de Jésus-Christ. C'est ainsi que l'Église a traité de tous temps les hérésiarques, et c'est ainsi qu'elle s'est conservée pure de toute erreur. Qu'eût fait le protestantisme s'il eût existé alors? Rousseau va nous l'apprendre : « Si on interrogeait des ministres protestants sur la divinité de Jésus-Christ, dit-il, *ils n'oseraient répondre.* » Ils osent si peu répondre, que le consistoire de Genève a fait défendre *aux ministres du saint Évangile* de prêcher sur la divinité de Jésus-Christ!

Les croisés, avant de prendre Nicée, et en souvenir, sans doute, de la prise de Jéricho par les Hébreux, voulurent purifier la ville par leurs prières; ils firent le tour des murailles en y jetant de l'eau bénite et en chantant de saints cantiques. Les habitants, croyant

[1] Voir la série d'articles sur les premiers siècles de l'Église, publiés dans la *Revue mensuelle* du docteur Nevin.

que les chrétiens voulaient s'emparer de leur ville par la magie, sortirent pour les attaquer et furent vaincus[1].

L'historien grec Dion Cassius, qui fut élevé aux plus hautes dignités par les empereurs romains, naquit et mourut à Nicée. Nicétas s'y réfugia pour écrire son histoire de la prise de Constantinople par les croisés.

Nicée, qui reconnaissait Hercule pour son fondateur, était une ville consacrée au soleil, comme Sardes, Tarsus, Philadelphie; ce que prouvent ses médailles anciennes, sur lesquelles on voit un bœuf et un cheval sous la tête rayonnante du soleil : ces animaux, ainsi que le lion, étaient le symbole de cette divinité.

Favorisés par le courant et par le vent du nord, nous avançons rapidement dans la mer de Marmara, filant neuf nœuds et demi à l'heure : depuis longtemps nous avons perdu de vue les îles des Princes. Quand le temps est clair, on voit presque toujours les deux rives de la mer de Marmara. C'est pendant la nuit que nous passons devant le mont Olympe, l'embouchure du Granique, l'île de Marmara, et la presqu'île de Cyzique, pays des Dolions tués par Hercule. La péninsule actuelle est formée par les atterrissements qui ont réuni l'île de Cyzique au continent. Sur la côte orientale, on voit encore quelques débris de l'ancienne capitale de la Mysie et de tout l'Hellespont; elle a été célèbre par ses temples, son prytanée, ses théâtres, ses ports et ses fortifications. Lorsque Jason aborda dans cette île, il tua par mégarde dans un combat nocturne le roi Cyzicus, puis il lui fit de magnifiques funérailles. Hercule abandonna ses compagnons sur les côtes de la Mysie. Les Mysiens faisaient le métier de pleureurs dans les funérailles, parce qu'ils étaient naturellement tristes et mélancoliques; ils excellaient dans la musique et la danse.

Du temps des Argonautes, Phinée, fils d'Agénor, régnait en Bithynie; selon d'autres, dans la Thrace, sur la rive opposée, où il était venu à la recherche de sa sœur Europe, enlevée par Jupiter. Il accueillit favorablement les héros grecs, et leur donna des guides pour

[1] Voir les poëmes de Gilon de Paris dans le *Thesaurus anecdotorum* de dom Martène. — Edrisi énumère les singulières propriétés médicales d'une pierre jaune qu'on trouve à Nicée, et d'une espèce de poisson et des écrevisses qu'on pêche dans son lac. (*Géog.*, tom. II.)

les conduire à travers les roches Cyanées : par reconnaissance ils le délivrèrent des harpies, c'est-à-dire, des corsaires, qui ont toujours dévasté ces côtes [1].

Eudoxe, qui fut vraisemblablement le premier navigateur qui s'embarqua sur la mer Rouge et rentra dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule, était de Cyzique.

Pendant les persécutions de Maximien, on amenait sous les remparts de Cyzique une foule de fidèles pour être livrés aux plus affreux supplices. Ce fut alors que Stratonice, fille du préfet de la ville, gagna la couronne du martyre avec Séleucus son mari. Constantin fit bâtir une église sur leur tombeau.

Le 16 *août*, à cinq heures du matin, notre bateau s'arrête à Gallipoli, en face des ruines de Lampsaque, qui rappellent Thémistocle et la générosité du grand roi. Le détroit des Dardanelles est beaucoup plus large, mais aussi beaucoup moins beau que le Bosphore : les collines sont moins hautes, moins accidentées, arides, presque désertes. Vers sept heures, nous sommes stationnés entre les anciennes villes de Sestos et Abydos, si souvent chantées par les poëtes [2]; aujourd'hui, on voit sur l'emplacement de Sestos un château appelé le Château-Neuf d'Europe ou de Roumélie, et sur la rive opposée, au lieu où était Abydos, le Château-Neuf de Natolie : c'est le point le plus resserré et le plus fortifié du canal. Onze châteaux forts, six sur la côte d'Europe, avec 319 canons, cinq sur la côte d'Asie, avec 418 canons, défendent l'entrée des Dardanelles. Toutes ces fortifications ont été renouvelées par des ingénieurs russes, de sorte qu'elles présenteraient un système de défense formidable, si elles étaient dans des mains plus intelligentes. Nous voyons encore ces batteries sans affûts et d'un immense calibre, auprès desquelles s'élèvent des pyramides de boulets en marbre : ces boulets sont les colonnes d'Alexandria-Troas, auxquelles les Turcs ont donné cette destination barbare [3]. Dans sa partie la plus étroite, l'Hellespont a

[1] Quelques-uns pensent que les harpies n'étaient pas autre chose que des sauterelles.

[2] Musée, *Héro et Léandre*. — Ovid., Héroïde 17, 18. — Mart. Spect. ep. 25. Voir aussi Strab. 13. — Pomp. M. 2, c. 2.

[3] M. de Lamartine a dit : « Il n'est pas vrai que les Turcs dégradent la nature

environ 4,000 pieds. C'est là que fut jeté, il y a vingt-trois siècles, ce pont fameux qui transporta d'Asie en Europe la plus nombreuse armée qui ait jamais été réunie. Des essences odorantes brûlaient sur son passage, des branches de myrte étaient jetées sous ses pieds, et elle alla périr tout entière à Salamine et à Platée.

Les souvenirs classiques se présentent ici en foule : les Argonautes, Xerxès, Alexandre, et, plus loin, la plaine de Troie, le mont Ida, le Scamandre, Achille, Hector, Énée, Virgile et Homère. Je voyais à une faible distance l'embouchure du Simoïs ; sur le rivage, les *tumulus* élevés aux mânes des héros d'Ilion, et j'avais le regret de ne pouvoir fouler ce coin de terre dont le nom, par le seul charme de la poésie, sera transmis aux derniers âges du monde.

Une quantité de vaisseaux attendaient depuis des mois entiers, à l'entrée du détroit, le vent du sud, si rare dans cette saison, pour pénétrer dans la mer de Marmara. Dans le nombre, il y avait un navire piémontais. A notre approche, il hissa le pavillon tricolore italien pour narguer le vapeur autrichien.

Nous fûmes bientôt en face de Ténédos, *insula dives opum*, si pauvre aujourd'hui. Ses coteaux nus et brûlés semblent inhabitables. Dans l'intérieur et près de la ville de Ténédos, vis-à-vis de la Troade, il y a quelques vignobles dont le vin a assez de réputation. La ville a trois mille âmes : c'est toute la population de l'île. Virgile fait peu d'éloges de son port : *statio malefida carinis*, dit-il; ce qu'il ne faut pas prendre trop à la lettre. C'est derrière cette île que, pendant la guerre de Troie, les Grecs cachèrent leurs vaisseaux. Virgile fait sortir de Ténédos les deux serpents qui dévorèrent Laocoon et ses fils :

> Ecce autem gemini a Tenedo tranquilla per alta
> (Horresco referens) immensis orbibus angues
> Incumbunt pelago, pariterque ad littora tendunt.

Verrès dévasta cette île, comme toutes celles de l'archipel ; Lucul-

ou les ouvrages de l'art ; leur seule manière de ruiner tout est de ne rien améliorer. » (*Voyage*, tom II, pag. 172). Consultez, sur la destruction par les Turcs des belles ruines d'Alexandria-Troas, le *Voyage de M. le duc de Raguse*, tom. II. Djezzar-pacha a achevé de détruire, ces dernières années, tous les monuments de la côte de Syrie pour bâtir sa mosquée de Saint-Jean-d'Acre.

lus battit la flotte de Mithridate sur ses côtes. Pendant les premiers siècles du christianisme, les évêquès de Ténédos figurèrent aux conciles de Sardique et de Calcédoine. Dans la guerre de l'indépendance, la flotte turque fut incendiée, dans le port de Ténédos, par les brûlots de Canaris.

On aperçoit au milieu de la mer Égée la côte montueuse d'Imbro, où relâcha Ovide en allant en exil, et la grande île de Lemnos, patrie de Vulcain et des Amazones, derrière laquelle s'élève la cime du mont Athos.

Vulcain, ou, selon son nom grec, Hephæstus, était un forgeron de Lemnos. Comme cette île renfermait plusieurs volcans, et que la plupart de ses habitants étaient forgerons, les poëtes en avaient pris occasion de dire que le dieu du feu y était tombé du ciel.

Les femmes de Lemnos, négligées par leurs maris, se vengèrent en massacrant tous les hommes de l'île dans une seule nuit : ce qui fut l'origine de la fable des Amazones[1]. L'île fut repeuplée par les enfants que les femmes de Lemnos eurent des Argonautes; mais ce nouveau peuple fut chassé par une bande de Pélasges, qui eux-mêmes avaient été chassés de l'Attique. Pour se venger de l'injure qu'ils avaient reçue des Athéniens, ils enlevèrent un grand nombre de leurs femmes, et massacrèrent les enfants qu'ils eurent d'elles. Ces cruautés firent donner dans toute la Grèce le nom d'*actions lemniennes* à tous les actes de barbarie.

Le labyrinthe de Lemnos était aussi célèbre que ceux d'Égypte et de l'île de Crète. D'après son étymologie grecque, ce mot signifie une caverne : Virgile appelle les labyrinthes *laurentia arva*. Leur partie principale était sous terre, et servait, soit au culte de quelques divinités, soit de lieux de sépulture; de là est venue l'idée de la difficulté d'en sortir, difficulté qui était aussi réelle pour les vivants, à cause du grand nombre de chemins, de salles et de colonnes qui s'y trouvaient.

On attribuait de grandes vertus à la terre rouge de Lemnos appelée *sinepis*, et la *terra lamnia* ou *sigillata* était propre à de nombreux usages.

[1] Ce nom qui vient de α priv. μαζός mamelle, a été donné à plusieurs peuplades de femmes guerrières, tant en Europe qu'en Asie et en Afrique.

C'est surtout dans les îles de Lemnos et d'Imbro, comme dans celle de Samothrace, que se célébraient les fêtes mystérieuses appelées *cabiries*, qui ressemblaient si fort à l'initiation des sociétés secrètes modernes. Après des épreuves effrayantes, l'initié était placé sur un trône éclatant de lumière, ayant autour des reins une écharpe de pourpre et sur la tête une couronne d'olivier, tandis qu'autour de lui les autres initiés formaient des danses symboliques. Comme aujourd'hui, les rois, les princes et les philosophes briguaient l'honneur d'être admis à l'initiation : Orphée, Hercule, Agamemnon, Philippe, père d'Alexandre, furent initiés aux mystères des dieux cabires. Ce fut Énée qui introduisit leur culte en Italie.

N'ayant jamais été initié ni aux mystères de la franc-maçonnerie, ni à ceux des dieux cabires, je ne saurais dire jusqu'où s'étend la ressemblance qu'il peut y avoir entre eux ; mais, après toutes les expériences que nous avons faites depuis la guerre de Troie, je puis dire avec certitude que tous ces rois et ces princes que nous voyons chaque jour entrer dans ces sociétés mystérieuses, ennemies si acharnées de toute autorité divine et humaine, n'ont pas la perspicacité de Philippe, et ne deviendront pas des Agamemnons.

Les dieux cabires[1], ou esprits élémentaires, étaient au nombre de trois, représentant la terre, le feu et l'eau ; ils habitaient l'intérieur des montagnes, et ne manifestaient leur activité que par des volcans.

Nous passons entre Ténédos et le promontoire de Sigée, si célèbre par le tombeau d'Achille et les combats des Grecs et des Troyens. C'est là qu'Alexandre, en voyant le tombeau d'Achille, s'écria : « O héros fortuné d'avoir eu un Homère pour chanter tes victoires ! » La côte d'Asie est garnie de montagnes couvertes de loin en loin de quelque peu de végétation.

Alexandria-Troas, aujourd'hui Eski-Stamboul, c'est-à-dire Vieille-Stamboul, s'élève sur un monticule en face de Ténédos. Ce fut pen-

[1] Le mot *kabir* ou *kébir* dans plusieurs langues orientales veut dire *fort* et *associé*. Dans la langue maltaise, *kébir* signifie le *démon*. En Égypte, on appelle encore Napoléon : Sultan el kébir, c'est-à-dire le grand sultan. En Espagne, le nom du Guadalquivir (Wadi kibir) signifie le grand fleuve. Voyez Sepp : *Das Heidenthum und dessen Bedeutung für das Christenthum*, I Theil.



dant le second séjour que saint Paul fit dans cette ville qu'il ressuscita le jeune Eutychus, qui était tombé du troisième étage, où l'apôtre se trouvait avec les disciples pour leur parler et rompre le pain. (Act. xvi, 8; xx, 6[1].)

A midi nous nous arrêtons au cap Baba. Un petit fort carré à l'extrémité du promontoire, des masures en pierres, deux mosquées, quelques arbres, un peu de terre, des vignes : tel est ce cap à l'entrée du canal Mételin. La grande île de Mitylène, l'ancienne Lesbos, se présente du côté du nord sous l'aspect le plus majestueux; des montagnes imposantes, un rivage gracieux, des forêts d'oliviers, de vertes collines, des plaines fertiles, des baies profondes, un ciel toujours pur, en font un des plus agréables séjours de la terre : il semble que rien ne manque à son bonheur; et pourtant on pourrait encore adresser à ses maîtres ces vers de Racine :

> Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
> Épouvantent encor toute la mer Égée. (*Iphigénie.*)

La patrie d'Arion, de Théophraste, de Sapho, de Pittacus et d'Alcée, ces rives harmonieuses qui ont retenti des premiers accents de la musique et de la poésie, sont aujourd'hui silencieuses et désolées. Pendant l'insurrection de la Grèce, l'île de Lesbos a été ravagée par les Turcs, et dans l'île entière on trouve encore des traces de cette sanglante dévastation.

Nous passons devant le golfe d'Adramitti, au fond duquel était le pays d'Antandros, où vinrent se réfugier les restes d'Ilion :

> Diversa exilia et desertas quærere terras
> Auguriis agimur divum, classemque sub ipsa
> Antandro et phrygiæ molimur montibus Idæ. (*Æneid.* lib. III.)

La ville d'Adrumète avait été fondée par les Athéniens; elle est encore aujourd'hui assez considérable. Ce fut sur un vaisseau d'Adrumète que saint Paul fut embarqué à Césarée pour être conduit à Rome. (Act. xxvii, 2.)

Durant la sanglante exécution ordonnée par Mithridate, un grand

[1] Voir aussi II Cor. II, 12; II Timoth. IV, 13.

nombre de Romains furent tués à Adramythium au moment où ils tâchaient de gagner l'île de Lesbos à la nage, portant leurs enfants sur le dos[1].

Les ruines d'Asson, aujourd'hui Beiram, collées sur un roc élevé, apparaissent de loin au bord du golfe. Saint Paul est venu à pied de Troade à Asson, afin d'y rejoindre ses compagnons et de s'embarquer pour Mitylène[2]. (Act. xx, 13, 14.)

La demeure de Jupiter et des dieux, le mont Ida, dont les Turcs ont étrangement dépoétisé le nom[3], élève son front nuageux au-dessus des montagnes de la Phrygie, qui ne paraissent être que des collines à ses pieds. Ce fut là que Paris adjugea la pomme à Vénus. Le mont Ida donne naissance à plusieurs fleuves, entre autres au Granique, au Simoïs et au Scamandre.

Un souvenir d'un tout autre intérêt nous a été conservé par sept ou huit médailles phrygiennes qui ont rapport au déluge, et qui s'accordent d'une manière frappante avec les récits de la Bible. Sur ces médailles, qui ont été frappées à Apamée de Phrygie, sous Septime Sévère et quelques-uns de ses successeurs, on voit nager sur les flots un coffre dans lequel se trouvent un homme et une femme ; un oiseau tenant une branche d'arbre vole au-dessus. Ces deux figures sont représentées une seconde fois, mais sur terre, ayant les mains levées vers le ciel. Ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est que, à côté de ces figures, on peut lire le mot *Noé*, écrit en toutes lettres et en caractères grecs. Le savant Eckhel, dans son ouvrage intitulé *Doctrina nummorum vet.*, tom. III, p. 132, a reconnu l'authenticité de ces médailles. Celle qui se trouve au cabinet impérial de Vienne porte l'effigie de Macrin ; mais le directeur actuel de ce cabinet, M. Arneth, m'a exprimé, en me la montrant, quelque doute à ce sujet, et il est disposé à croire qu'elle n'est qu'une contrefaçon : ce qui n'ôte rien à l'authenticité des autres.

Puisque j'en suis au déluge, on me permettra sans doute encore

[1] Plut., *Vie de Sylla*.
[2] Voir Richter, p. 465.
[3] Le mont Ida s'appelle aujourd'hui Kas-Daghi, *montagne des chèvres*.

de citer une preuve qui a aussi son mérite, puisqu'elle nous vient de Confucius ou d'un de ses disciples. On lit dans les *Origines chinoises* le passage suivant : « Dans l'antiquité la plus reculée, il y eut une inondation générale. L'eau, s'avançant avec impétuosité, couvrit l'univers. Bientôt elle se reposa, et ensuite se retira. Cet événement forma une époque et divisa les siècles. Elle donna aux choses l'arrangement et la forme que nous voyons[1]. » Les Tao-tsee ajoutent que le roi qui régnait alors s'appelait Niuhoa, qu'il vainquit l'eau par le bois, et fit un vaisseau propre à aller fort loin[2].

Il est assez curieux de voir les philosophes de la Chine et les anciens rois de Phrygie venir déposer en faveur de Moïse.

Tous les noms de ces immenses et fertiles contrées qui avaient été conquises au christianisme par les apôtres sont mentionnés dans le Nouveau Testament : c'est aux fidèles du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie que saint Pierre a adressé ses épîtres ; c'est la Carie, la Mysie, la Phrygie, la Cilicie et les îles que saint Paul a parcourues dans tous les sens, prêchant la foi et souffrant la persécution ; c'est à Hiérapolis de Phrygie que saint Philippe fut mis en croix et lapidé.

Hiérapolis, c'est-à-dire ville sainte, s'appelle aujourd'hui Bambouk Kalesi ; elle est à l'est de Scala-Nuova : c'est la patrie d'Epictète.

Les côtes de l'île de Mételin fuyaient trop rapidement ; j'aurais voulu ralentir la course de notre bateau. Nous venions de voir sur une colline le fort de Molivo, bâti par les Génois sur l'emplacement de l'ancienne Méthymne, puis Pétra, et déjà nous étions vis-à-vis de la capitale de l'île. Elle est au pied des montagnes, entourée de villages et de maisons de campagne qui se perdent au milieu de forêts d'oliviers ; en avant dans la mer, une presqu'île est couronnée d'une forteresse d'une éclatante blancheur. Nous ne nous y arrêtâmes que peu d'instants[3].

La population de l'île entière est d'environ 70,000 habitants : le quart sont des Turcs, les autres des Grecs non-unis ; il n'y a que

[1] *Bayeri Museum sinicum*, t. II, p. 259.
[2] *Mém. des missionnaires chinois*, t. I, p. 158.
[3] Ce n'est qu'à mon second voyage que j'y ai fait un plus long séjour.

cent catholiques. Dans toute l'île il n'y a que six églises pour les Grecs ; les Turcs ont huit mosquées, les catholiques une petite chapelle.

Les soixante-cinq villages que compte l'île de Mételin sont groupés en trois districts autour de trois forteresses, qui sont Mételin, Molivo et Kaloni.

Les principales autorités sont : le gouverneur, avec un salaire de 90,000 piastres ; un grand conseil ou tribunal présidé par lui et composé de onze personnes, c'est-à-dire du kadi, du mufti, de quatre musulmans et de quatre chrétiens, dont un est l'archevêque. Le seul code de ce tribunal étant le Coran, on comprend la part d'influence que peuvent y avoir les chrétiens.

Les impôts que le gouvernement retire de Mételin sous toutes les formes s'élèvent à 5,272,000 piastres, et il ne fait rien pour améliorer l'état de l'île : les chemins sont affreux, les ports se remplissent de terre et de sable ; il ne s'inquiète pas le moins du monde des écoles et des hôpitaux. A Mételin, il y a un hôpital, deux écoles pour les garçons, et deux pour les filles. Dans l'école supérieure des garçons, on enseigne le grec ancien, l'italien, le français, l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre et la physique. J'y ai trouvé, dans un fort beau local, un cabinet de physique assez bien monté, et un commencement de musée d'antiquités. Il y avait quatre-vingts élèves. Dans l'antiquité, les habitants de Mitylène faisaient une telle estime de leurs connaissances, qu'un de leurs châtiments envers les peuples vaincus était *de les vouer à l'ignorance*. C'est ainsi qu'ils traitèrent la malheureuse ville de Méthymne : pour la tenir plus longtemps sous le joug, ils défendirent qu'on apprît à lire aux enfants. Cet exemple a été depuis imité par les Anglais contre les catholiques.

La valeur approximative de l'exportation, qui consiste surtout en huile et en savon, est de dix-neuf millions et demi de piastres ; celle de l'importation est de seize millions et demi. Le nombre des bâtiments qui entrent et qui sortent est d'environ 2,400.

Dans la ville de Mételin, le quartier des Grecs longe le port et s'étend au nord vers la citadelle. Dans le premier, il y a les ruines d'un temple d'Apollon, et le bloc de marbre appelé la *chaire de Po-*

tamon; dans une mosquée, on montre un autre morceau de marbre qu'on donne comme le cercueil de Sapho. La citadelle, *Castro*, est forte par sa position et sa double enceinte de murailles : c'est une ville tout entière, qui s'élève sur un monticule autrefois séparé de l'île par un bras de mer. L'ancienne capitale n'occupait que ce monticule ; dans ces derniers temps elle était devenue la ville des janissaires, qui l'habitaient avec leurs familles. Au nord de la ville, il y a un second port plus grand que celui du sud, mais qui devient de jour en jour moins profond.

Le plus beau port de l'île, quoique peu fréquenté, est le Porto-Oliveto : c'est un des plus sûrs et des plus vastes qui existent. On y pénètre par un canal étroit, long et difficile, mais qui est de toute beauté; quand on l'a franchi, on se trouve comme dans un lac, sur les bords duquel s'élèvent des collines couvertes d'oliviers jusqu'à leur sommet. Les champs, d'une prodigieuse fertilité, sont enfermés dans des haies de myrte et de laurier-rose; des maisons de campagne, de gracieux villages, se cachent dans le fond des anses profondes, ou se montrent sur la crête des collines au-dessus des forêts d'orangers, de grenadiers et de platanes. Les villes d'Hiera et de Pyrrha, déjà détruites du temps de Pline et de Strabon, s'élevaient au fond du golfe. C'est dans ce lac tranquille que viennent pondre les poissons de la haute mer. Un chemin pittoresque conduit en peu d'heures, à travers les montagnes, de Mételin au port Oliveto.

Un autre golfe, plus grand encore, mais moins beau et très-malsain, pénètre dans l'intérieur de l'île : c'est le Porto-Coloni (*Euripus Pyrrheus*); il est peu habité, et très-peu fréquenté.

Les vins de Lesbos étaient les plus célèbres de l'antiquité : « Aucun vin, s'écriait Archestrate, n'est comparable au vin de Lesbos. » « La neige du ciel, dit-il ailleurs en parlant de la farine d'Érésus, ne l'égale pas en blancheur : si les dieux mangent du pain, c'est là que Mercure vient l'acheter. » L'huile de Mitylène était excellente, ses truffes abondantes, ses huîtres sans égales, ses forêts de pins et de cyprès couvraient ses montagnes; ses marbres tachetés étaient estimés des statuaires. C'est à Mitylène que croissaient l'arbre evonimus (*evonimus euripæus* de Linnée), dont les fruits et les feuilles

sont un poison violent, et l'herbe aux cent têtes, l'éringion blanc, dont les singulières propriétés sont vantées par les anciens. J'y ai vu une quantité de tortues et de gros serpents.

Pendant la guerre de Troie, Ulysse aborda à Lesbos et tua le roi Philomélide au combat du pugilat. Achille tua aussi Phorbas, roi de Méthymne, et emmena sa fille Diomédé. Incertains de leur course, Ménélas et Diomède vinrent aussi à Lesbos.

Plus tard, chacune des villes de Lesbos ayant voulu être la première, et chaque citoyen se croyant le droit de gouverner sa cité, il s'ensuivit des guerres sanglantes, puis l'esclavage de tous. Il y eut cependant un temps d'arrêt dans cette effroyable confusion : ce fut l'époque du gouvernement de Pittacus. Les Athéniens, les Spartiates, les Macédoniens, se disputèrent longtemps cette île, plus remuante encore que belle et fertile, jusqu'à ce qu'elle passa sous la domination romaine. Après la bataille de Pharsale, Pompée, ancien protecteur et ami de Mitylène, y vint prendre Cornélie et son fils, qu'il y avait déposés, et alla trouver la mort en Égypte ; Sextus et Agrippa y vinrent tour à tour chercher un asile. Germanicus ne s'y arrêta qu'un moment avec Agrippine.

Sous la domination des empereurs byzantins, Lesbos ne fut guère qu'un lieu d'exil pour les proscrits, qui lui venaient en foule de Constantinople.

Les Vénitiens, s'étant brouillés avec l'empire grec, ravagèrent l'archipel, et mirent tout à feu et à sang dans l'île de Lesbos. Après eux vinrent les Génois, les Catalans, les pirates, et maints autres aventuriers, précurseurs des armées des Turcs.

Le légat qui reçut du pape Eugène IV la mission de porter à l'empereur de Constantinople la confirmation de l'alliance des deux Églises grecque et latine, conclue au concile de Florence, était Léonard de Chio, évêque de Mitylène. Jusque-là l'empereur Constantin, par esprit d'animosité contre les latins, avait refusé le secours de l'Occident ; maintenant il était trop tard : rien ne pouvait plus empêcher Mahomet II d'anéantir son empire.

Sur le continent et au bord du Caïcus, aujourd'hui Bakirtschai (fleuve de cuivre), à six lieues de la mer, était la ville de Pergame, qui s'appelle encore Berghamah. Les sciences et les arts y fleuri-



rent sous les princes de la famille d'Attale. La bibliothèque devenait si volumineuse, qu'on défendit en Égypte l'exportation du papyrus. Eumène II fit alors écrire sur de la peau de chèvre et de brebis, qui prit le nom de *pergamena charta* ou *pergamentum*, dont on a fait le mot *parchemin*. Eumène n'en fut cependant pas l'inventeur, puisqu'il en est fait mention plusieurs fois dans les prophètes. La bibliothèque de Pergame, composée de 300,000 rouleaux, fut donnée dans la suite à Cléopâtre par Antoine, et transportée à Alexandrie, où elle arriva pour consoler un peu cette ville après l'incendie de la bibliothèque du Bruchium. Esculape avait à Pergame un temple célèbre : c'est pourquoi il était appelé le dieu de Pergame. Il y était adoré sous la forme d'un serpent vivant ; les médailles de cette ville représentent Esculape avec un caducée entouré du serpent C'est à cause de cela sans doute que saint Jean, s'adressant à l'*ange* de l'Eglise de Pergame, s'écrie : « Je sais où tu habites : où est le trône de Satan ; et tu as conservé mon nom et n'as point renoncé ma foi, même aux jours qu'Antipas, mon témoin fidèle, a souffert la mort parmi vous, où Satan habite. » (Apoc., II, 13.) On voit encore les ruines de la cathédrale dédiée à saint Jean, et celles d'une église de saint Théodore. Sur la montagne sont les restes d'une antique forteresse[1].

Plus dans l'intérieur, entre Sardes et Pergame, au milieu d'une belle plaine arrosée par le Lycus, est Thyatire, patrie de Lydie, cette marchande de pourpre qui fut baptisée par saint Paul à Philippes. (Act. XVI, 14, 15.)

Sardes, autrefois l'opulente capitale de la Lydie, maintenant un misérable amas de boue, rappelle le Pactole, Crésus son dernier roi, Cyrus son vainqueur, la guerre médique dont elle fut la cause, la victoire d'Eumène sur Antiochus, Tibère qui la rebâtit après un tremblement de terre, Adrien qui l'embellit, et tous les siéges qu'elle a soutenus contre les Arméniens, les Perses, les Macédoniens, les Ioniens et les Athéniens. Par son nom, qui signifie *année*, Sardes rappelle les douze mois ou douze travaux du dieu-soleil (Hercule-

[1] Thom. Smith., *Epistolæ duæ*, Oxford, 1672. — Rosenmüller, *Bibl. Alterth.*

Sandan ou Sardo des Babyloniens[1], qui y était particulièreme honoré. La captivité de ce dieu auprès d'Omphale, qui était revêt des attributs de la force, tandis qu'Hercule à ses pieds maniait quenouille et le fuseau, devait être le symbole du renouvelleme des forces de la nature, ainsi que le bûcher du mont Œta, qui dev purifier ce qu'il y avait de mortel dans le fils de Jupiter pour q pût être placé dans le ciel, les travestissements des prêtres et adorateurs d'Hercule, d'Adonis, d'Osiris, de Baal, etc., avec le les abominables mystères qui les accompagnaient, et dont no aurons plusieurs fois occasion de parler. C'est par les fictions plus incohérentes, par un incroyable mélange de vérités et mensonges, et en employant contre le créateur de l'univers tou les œuvres de la création, que le démon voilait les crimes les p monstrueux, et s'attirait les adorations des gentils. « Il adulté dit Tertullien, tous les ouvrages de Dieu; il apprend aux homm à en corrompre l'usage : et les astres, et les éléments, et les p nètes, et les animaux, il tourne tout en idolâtrie[2]. »

L'Église de Sardes était une des sept de l'Apocalypse.

A la tombée de la nuit, nous passons devant le cap Noir (C *Bournou*), et nous entrons dans le golfe de Smyrne, cette ma tique avenue de la capitale de l'Ionie, la reine des cités de l'Asie e fleur du Levant. Des feux brillaient dans les vallées et sur le p chant des collines. Quand la nuit fut close, la pleine lune se l majestueusement derrière les montagnes de l'Éolide, et vint é rer de sa douce lumière un des sites les plus ravissants de la te A dix heures, mille lumières, qui se multipliaient dans le miroir eaux, nous annoncèrent l'approche de Smyrne, et bientôt n jetâmes l'ancre au milieu de la rade. Elle était déserte : je m'é attendu à y trouver des navires de toutes les nations, et je voyais que de loin en loin quelques mâts qui se tenaient à l'éc à une grande distance du rivage. Un canot s'approche à forc rames, et une voix s'écrie : « Le choléra ravage la ville depuis t

[1] Sardanapale, qui s'habillait en femme comme Hercule, et qui périt comm sur un bûcher; l'île de Sardaigne, peuplée par une colonie de Lydiens, ont pris le nom de ce dieu.

[2] Tertull., *De Idol.*, n° 4.



jours : tout le monde se sauve ! » Puis elle ajoute : « Charles-Albert a signé une honteuse capitulation à Milan ; il est retourné dans ses États ; Gênes a proclamé la république. »

17 *Août*. Comme nous devions changer de bateau pour continuer notre voyage, la plupart des passagers, sans vouloir descendre à terre, se rendirent à bord du *Stamboul*, qui devait nous conduire à Beyrouth. Tout au matin, le capitaine de l'*Impératrice*, qui avait été rempli d'attentions pour moi, me donna son canot, et j'allai à terre. Je me fis conduire chez les Lazaristes, qui me reçurent avec toute sorte d'égards et voulurent bien m'accompagner dans mes courses. Je désirais me rendre chez l'archevêque : il était à la campagne, et ne devait revenir que le lendemain.

Je parcours toute la ville : elle est dans la plus grande consternation. La plupart des maisons sont désertes, les bazars sont fermés ; on ne rencontre dans les rues que des convois funèbres, et de longues files de chameaux chargés de femmes, d'enfants et de bagages, qui fuient dans les montagnes ou vers la mer. Plus de vingt mille personnes, depuis trois jours, ont déjà quitté la ville ; les autres s'enferment dans leurs maisons. Tel est aujourd'hui l'état de la plus belle et plus joyeuse cité de l'Orient.

La ville de Smyrne, appelée *Ismir* par les Turcs, a été bien diversement jugée par les voyageurs, et elle doit l'être, selon qu'on arrive d'Europe ou de la Turquie. De quelque pays qu'on vienne, on trouve sa situation magnifique ; mais, quand on a vu les grandes villes de l'Europe et qu'on entre dans les rues étroites, sales, tortueuses, d'une ville turque, où il n'y a guère que des maisons en bois, des fenêtres grillées, des cimetières, des chapelles sépulcrales, des ânes et des chiens, on est désenchanté, et on ne comprend guère comment on a pu comparer Smyrne à Marseille[1] ou à Paris.

[1] « Smyrne ne répond en rien à ce que j'attendais d'une ville d'Orient, a dit M. de Lamartine ; c'est Marseille sur la côte de l'Asie Mineure. » C'est dans la même ville que l'illustre voyageur a fait cette profession de foi : « Le saint-simonisme a en lui quelque chose de vrai, de grand et de fécond : *l'application du christianisme* à la société politique, la législation de la fraternité humaine ; sous ce point de vue, *je suis saint-simonien*. » (*Voyage en Orient*, tom. II, pag. 179.)

D'un autre côté, ceux qui ont voyagé longtemps dans ce vaste désert, ce tombeau décrépit qu'on nomme empire ottoman, sont heureux de rencontrer sur leur passage une ville ancienne et célèbre qui n'est pas un monceau de ruines, et dans laquelle un étranger, quel qu'il soit, est sûr de trouver un bienveillant accueil dans une société tout européenne.

Du temps de Strabon, elle était déjà la plus belle ville de l'Orient. Elle fut renversée par un tremblement de terre l'année 177 après J. C.; mais l'empereur Marc-Aurèle la fit rebâtir plus belle qu'auparavant. Elle fut détruite plusieurs fois encore par des tremblements de terre et des incendies, notamment le 10 juillet 1688, où elle le fut par ces deux fléaux réunis.

La population de Smyrne est de 140,000 âmes : la moitié à peu près sont des Turcs; les autres nations sont les Grecs, les Juifs, les Arméniens et les Francs.

MM. Michaud[1] et le maréchal Marmont[2] ont donné une description aussi complète qu'intéressante de Smyrne, de ses environs et de son immense commerce; plusieurs autres voyageurs ont parlé du mont Pagus, du château bâti par Alexandre, de la naissance d'Homère, de l'Hermus fangeux et du divin Mélès, des bains de Diane, des délicieuses villas de Bournabat, du lac où Tantale subit le supplice auquel il fut condamné par les dieux, de Marc-Aurèle, des chevaliers de Rhodes, de Tamerlan, de Mahomet Ier, enfin des contrées fertiles qui ceignent cette ville favorisée du ciel et qui pourrait être le plus heureux séjour de la terre.

En 1826, le colonel Fabvier ayant échoué dans la tentative de s'emparer de l'île de Chio, les Turcs furieux massacrèrent les Grecs partout où ils les trouvaient : sept à huit mille Smyrniotes furent immolés de la sorte.

Je n'ajouterai que quelques mots touchant la situation de l'Église catholique à Smyrne.

Cette ville fut une des premières qui eut une petite société de fidèles : l'Église de Smyrne est une des sept de l'Apocalypse. Saint

[1] *Correspondance d'Orient*, tome I, lettre 10 et suiv.
[2] *Voyage*, tome II.

Polycarpe, disciple de saint Jean, en fut le premier évêque. On croit que c'est lui qui est l'*ange* de l'Église de Smyrne désigné dans l'Apocalypse, auquel l'Esprit du Seigneur parle en ces termes : « Je sais ton affliction et ta pauvreté, mais tu es riche en effet ; je sais les calomnies dont tu es noirci par ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas, mais qui sont une synagogue de Satan. Ne crains rien de ce que tu auras à souffrir. Le démon mettra bientôt quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés. Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. » (Apoc., II, 8.)

Le saint évêque fut arrêté par Hérode, irénarque de Smyrne, et conduit dans sa ville épiscopale, monté sur un âne. Le proconsul, au milieu d'une multitude de païens et de Juifs (ceux-ci étaient les plus empressés), l'attendait dans l'amphithéâtre.

« Jure par la fortune de César, dit le proconsul, et je te renverrai ; dis des injures au Christ. »

Polycarpe répondit : « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal : eh ! comment pourrais-je dire des injures à mon roi qui m'a sauvé ? Puisque vous cherchez une vaine gloire à me faire jurer par ce que vous appelez la fortune de César, et que vous faites semblant de ne pas savoir qui je suis, écoutez ce que je vais vous dire en toute assurance : Je suis chrétien. Que si vous voulez connaître la doctrine des chrétiens, donnez-moi un jour, et je vous instruirai. »

Le proconsul dit : « Persuade le peuple. »

Polycarpe. « A vous, je crois devoir vous parler ; car on nous a appris à rendre aux puissances établies de Dieu l'honneur qui leur est dû et qui n'est point incompatible avec notre religion. Mais pour ce peuple, il n'est pas digne à mes yeux que je me justifie devant lui. »

Le proconsul. « J'ai des bêtes auxquelles je te jetterai, si tu ne changes de sentiments. »

« Faites-les venir, » répondit Polycarpe.

Le proconsul. « Je te ferai consumer par le feu, si tu méprises les bêtes. »

Polycarpe. « Vous me menacez d'un feu qui brûle un moment



et s'éteint bientôt; mais vous ne connaissez pas le feu du jugemen futur, ce feu réservé pour l'éternel châtiment des impies. Mais qu tardez-vous? faites paraître tout ce qu'il vous plaira. »

Un héraut cria trois fois, au milieu de l'amphithéâtre : *Polycarp a confessé qu'il était chrétien.*

« Que Polycarpe soit brûlé vif! » répondit le peuple.

Le bûcher préparé, Polycarpe ôta sa ceinture et ses habits. Se bourreaux voulaient l'attacher au poteau. « Laissez-moi ainsi, leu dit le saint : celui qui me donne de supporter le feu me donner aussi de rester ferme sur le bûcher, sans qu'il soit besoin de vo clous. » Le vieillard regarda ensuite le ciel et dit : « Seigneur, Die tout-puissant, Père de votre bien-aimé et béni Fils Jésus-Christ, pa qui nous avons appris à vous connaître; Dieu des anges, des Puis sances, de toute créature et de toute la génération des justes qu vivent devant vous, je vous bénis de ce que vous avez daigné m'ac corder ce jour et cette heure pour être compté parmi vos martyrs pour boire le calice de votre Christ, afin de ressusciter à la vi éternelle et pour l'âme et pour le corps, dans l'incorruption d Saint-Esprit. Qu'aujourd'hui je sois reçu parmi vos saints en vot présence comme une hostie agréable, ainsi que vous l'avez dispos d'avance, que vous me l'avez manifesté et que vous l'accompliss maintenant, ô vous, Dieu de toute vérité! C'est pourquoi je vou loue de tout, je vous bénis, je vous glorifie avec le Christ éternel céleste, votre Fils bien-aimé; avec lequel et avec le Saint-Espr gloire soit à vous maintenant et dans les siècles à venir. Amen. Le feu fut mis au bûcher : les flammes se déployèrent autour de tête du martyr, comme une voile de vaisseau enflée par le vent. ressemblait à de l'or ou à de l'argent éprouvé au creuset, et exhalait comme une odeur d'encens ou de parfum qui se répand dans tout l'amphithéâtre. Enfin les méchants, voyant que le feu pouvait le consumer, ordonnèrent à un confecteur[1] d'aller le perc de son poignard : ce qu'il fit, et des veines du vieillard il sortit u telle quantité de sang, que le feu en fut éteint.

[1] On appelait *confecteurs* ceux qui étaient chargés d'achever les bêtes et les g diateurs blessés à mort dans l'amphithéâtre.



Les Juifs engagèrent le proconsul à refuser aux chrétiens le corps de Polycarpe, « de peur, disaient-ils, qu'ils ne quittent le crucifié pour l'adorer. » « Ils ne savaient pas, » observent les fidèles qui ont dressé les actes du saint martyr, « que nous ne pouvons jamais ni quitter Jésus-Christ ni en adorer[1] un autre. Car pour lui, nous l'*adorons* comme le Fils de Dieu ; quant aux martyrs, nous les *aimons*, avec justice, comme les disciples et les imitateurs de Jésus-Christ, à cause de l'amour extrême qu'ils ont montré pour leur roi et leur maître. Nous retirâmes ses os, » ajoutent-ils, « plus précieux que l'or et les pierreries, et nous les mîmes dans un lieu convenable, où, avec la grâce de Dieu, nous nous réunirons pour célébrer la fête de son martyre, afin de nous rappeler le souvenir de ceux qui ont combattu avant nous, et de nous animer nous-mêmes aux combats que nous réserve l'avenir[2]. »

Ces choses se passaient en 166, et sont une éclatante justification de la doctrine catholique touchant la vénération que l'Église a toujours professée pour les reliques de ses saints.

On voit encore l'emplacement de l'amphithéâtre de Smyrne, et le lieu où les fidèles déposèrent les restes vénérés de leur évêque.

Pendant que Polycarpe gouvernait l'Église de Smyrne, saint Ignace, évêque d'Antioche, vint dans cette ville, en allant à Rome subir le martyre. Ignace fut visité à Smyrne par plusieurs évêques et par les chrétiens, qui arrivèrent en foule pour le voir : ce fut de là qu'il écrivit à quelques Églises des lettres qui sont parvenues jusqu'à nous. Ignace était chargé de chaînes ; il avait été condamné à mort à Antioche par Trajan lui-même, qui avait rendu cet arrêt remarquable : « Nous ordonnons qu'Ignace, lequel prétend qu'il porte en lui le crucifié, soit enchaîné par les soldats, et conduit dans la grande Rome, pour être dévoré par les bêtes *pour les plaisirs du peuple*[3]. »

Voici quel est aujourd'hui l'état de l'Église de Smyrne, dont

[1] C'est ainsi que nous traduisons σέβεσθαι, qui est le terme déjà employé dans la phrase précédente pour signifier le culte que les chrétiens rendaient à Jésus crucifié, c'est-à-dire l'adoration, et qui évidemment est encore pris ici dans le même sens.

[2] *Actes de saint Polycarpe.*

[3] *Actes de saint Ignace.*



l'archevêque porte le titre de vicaire apostolique de l'Asie Mineure.

Eglises paroissiales.

En ville	Église des Capucins : Saint-Polycarpe. Église des Socolans (Récollets) : Sainte-Marie.
Hors de ville	à Bournabat : Sainte-Marie. à Boudja : Saint-Jean-Baptiste.

Églises particulières, ouvertes au public.

Le Sacré-Cœur, chez les Lazaristes.
Le collége de la Propagande, chez les Lazaristes.
Chapelle des Sœurs de la Charité.
Chapelle de l'hôpital français.
Deux autres petites chapelles.
Il y a 14,000 catholiques à Smyrne.

Maisons d'éducation pour les garçons.

Le collége de la Propagande. *Professeurs :* 6 Lazaristes et 8 externes ecclésiastiques ou laïques ; *élèves :* 160, dont 75 internes.

Le collége des Méchitaristes. *Professeurs :* 6 prêtres ; *élèves :* 30, tous Arméniens.

École des Frères de la Doctrine chrétienne. *Professeurs :* 7 Frères ; *élèves :* 300 pendant le jour, 60 à l'école du soir, parmi lesquels 40 Grecs schismatiques.

Au Sacré-Cœur. *Professeurs* : 5 Lazaristes et 2 Frères. (*Le nombre des élèves se trouve omis dans mes notes.*)

École des Capucins. *Pour la paroisse et l'école :* 8 prêtres et 3 Frères ; *élèves :* 30.

École des Socolans. *Pour la paroisse et l'école :* 10 prêtres et quelques Frères ; *élèves :* 40.

École de M. Roux (mixte). *Professeurs* laïques : 7 ; *élèves :* 80, dont 56 catholiques.

École de MM. de la conférence de Saint-Vincent, pour les garçons et pour les filles : 30 *élèves* des deux sexes.



Écoles des filles.

Écoles des Sœurs de Charité. *Religieuses* : 18; *élèves* : 450, dont 80 Arméniennes schismatiques et quelques Grecques.

Cinq autres écoles tenues par des demoiselles, dont la principale compte 45 élèves, deux autres 20, et les deux dernières 15.

A Bournabat, il y a 3 Socolans prêtres et 1 Frère.

A Boudja, 1 prêtre curé.

Tous ces établissements sont sous la surveillance de l'archevêque. Il y a en outre 10 prêtres séculiers à Smyrne.

Tous les établissements d'éducation, de même que les prédicateurs, jouissent de la liberté la plus illimitée.

J'ai visité plusieurs de ces écoles. Chez les Sœurs de Charité, entre autres, j'ai trouvé une de ces bonnes religieuses avec soixante petites filles sous les combles, où il y avait une température de 32 degrés Réaumur. Ce sont les plombs de Venise sous le soleil de Smyrne.

Smyrne, comme le Caire et Constantinople, est célèbre par ses incendies : le dernier, celui de 1845, a dévoré quatre mille maisons; il s'est arrêté au couvent des Sœurs de Charité, après en avoir détruit la moitié. Grâce aux secours venus de France, notamment de l'Œuvre de la propagation de la foi, ces saintes femmes, qui civilisent l'Orient bien autrement que les livres, les discours et les journaux qui viennent de l'Europe, ont pu relever les murs de leur maison avec une propreté, un art auquel on s'attend peu dans un tel pays. Mais leur demeure est déjà trop petite pour tous les enfants qui viennent y chercher l'instruction en apprenant à aimer Dieu et à le servir. J'ai été profondément attendri en me trouvant dans ces étuves brûlantes, où ces religieuses, peu habituées à un pareil climat, s'enferment, loin de leur patrie, avec des enfants qui leur sont étrangers, pour leur distribuer un pain que leurs mères ne sauraient leur donner.

Au moins les Turcs, plus éclairés et plus tolérants que bien des gouvernements de l'Europe, ont le bon esprit de les respecter. La procession de la Fête-Dieu se fait à Smyrne, comme à Constanti-

nople, publiquement et avec la plus grande solennité. Toutes ces jeunes filles, vêtues de blanc, marchant modestement sous la conduite des Sœurs en chantant des cantiques devant le Dieu qui protége leur innocence au milieu d'un peuple barbare et corrompu, et dans ces rues où les femmes des Orientaux, avilies à leurs propres yeux, osent à peine se montrer, sont un spectacle si nouveau, si touchant, que toute la population l'admire et s'y associe. L'année dernière, un pacha a été pris d'un tel enthousiasme, qu'il a envoyé la musique de son régiment pour accompagner le saint Sacrement pendant toute la procession.

Voici un autre fait qui s'est passé il y a peu de jours. Les Sœurs de Charité et les ordres religieux rendent d'immenses services à toute la population par les soins qu'ils donnent aux cholériques, sans distinction de religion. Un Père capucin sortait d'une caserne où il avait soigné plusieurs soldats musulmans, lorsqu'il fut rencontré par le colonel; celui-ci alla au-devant de lui et le pria de revenir le lendemain à l'heure qu'il lui indiqua. Le Capucin revint avec un de ses frères. Le colonel les reçut avec beaucoup de marques de respect; il leur dit que les musulmans célébraient une grande fête ce jour-là; il les conduisit sur un balcon où il avait fait mettre des tapis, et il leur donna la place d'honneur entre un grand nombre d'officiers de son état-major; ensuite il fit défiler toute la garnison, avec la musique en tête, devant les deux Capucins.

J'ai appris, pendant que j'étais en Palestine, qu'après la cessation de l'épidémie le gouverneur de Smyrne s'est rendu chez les Sœurs de Charité et chez les missionnaires pour leur exprimer ses sentiments de reconnaissance et ceux de toute la population. Une somme annuelle a été allouée depuis, par le gouvernement, aux dignes filles de saint Vincent de Paul pour l'établissement d'un dispensaire. Ce fait, inouï en Turquie, peut être considéré comme une reconnaissance officielle des Sœurs de Charité par le gouvernement ottoman.

Il paraît que les Grecs de Smyrne tiennent d'une manière toute spéciale à ne pas faire mentir le proverbe : *Græca fides nulla fides.* Dans une population si mélangée, les mariages mixtes sont fré-

quents ; il s'en est fait un grand nombre ces dernières années entre des Grecs et des catholiques, toujours avec la permission de l'archevêque et la promesse de faire élever les enfants dans l'Église catholique : sur soixante Grecs qui se sont mariés de la sorte, *il n'y en a pas un seul qui ait tenu parole.*

Le soir, je me rendis à bord du *Stamboul*. Heureusement que j'avais pris ma place de Constantinople à Beyrouth : je trouvai un bateau tellement encombré de fuyards, qu'on pouvait à peine faire un pas sur le pont : il y en avait trois ou quatre cents qui se réfugiaient dans l'île de Chio, où la maladie n'avait pas encore éclaté. Je m'attendais à quelques cas de choléra pendant la nuit, ce qui n'eut pas lieu cependant. Nous partîmes à sept heures du soir, et nous arrivâmes à Chio à quatre heures du matin.

18 *Août*, à bord du *Stamboul*. Nous débarquons tous nos Smyrniotes après quelques pourparlers : ils seront soumis à une quarantaine. Nous étions à une portée de fusil de la ville désolée de Chio ; elle se déploie le long de la mer au milieu de ses jardins d'orangers. Un fort, bâti par les Génois, est baigné par la mer : il répondait au salut d'un brick turc qui arrivait. Au milieu de la plus belle végétation, on voit de tous côtés percer des maisons ; mais la plupart ne sont que des ruines. Les derniers désastres de cette île malheureuse sont encore écrits, d'une extrémité à l'autre, par les traces de la plus terrible dévastation. Tandis que le colonel Fabvier faisait le siége de la citadelle de Chio, les Turcs se rassemblèrent sur la côte de l'Asie, à la pointe de Tchesmé, et fondirent sur l'île incapable de leur résister ; ils mirent tout à feu et à sang : quarante mille Chiotes périrent à la suite de cette imprudente insurrection. « Les voyageurs qui ont parcouru ces parages il y a quelques années, dit M. Michaud, évaluaient la population de l'île de Chio à 110,000 âmes : cette population était heureuse ; elle avait autant de liberté qu'on peut en avoir dans un pays gouverné par les Turcs ; la production du mastic, un commerce étendu, l'amour du travail, ajoutaient chaque jour à la prospérité de l'île ; on vantait la beauté, les grâces et la décence des femmes de Chio ; la ville avait plusieurs écoles renommées en Orient ; mais les révolutions sont venues, et

toute cette prospérité, toute cette gloire s'est évanouie comn l'ombre. La plupart des familles grecques sont tombées sous le f des Turcs; les épouses et les filles gémissent dans les harems (Brousse. de Coutayé et d'Erzeroum[1]. »

Chio, la plus belle des Sporades, *la plus riche et la plus brillan des îles de la mer*[2], célèbre dans l'antiquité par sa civilisation, p sa richesse, par ses vignes qui donnaient le nectar[3], par ses abo dantes récoltes de soie[4], produit encore aujourd'hui des vins exc lents, des baumes répandus dans tout l'Orient, une grande quanti de térébenthine, et ce mastic qui découle des lentisques, que l femmes des harems mâchent pour passer le temps. Derrière la vil de Chio, de hautes montagnes grises, nues et décharnées comme l Alpes qui courent le long de l'Inn, près d'Inspruck, font mie ressortir encore toute la fraîcheur des riants paysages qui s'étende à leurs pieds.

Outre tous ceux qui périrent dans la dernière révolution et q devinrent esclaves, près de 25,000 Chiotes purent se sauver, et a lèrent exercer leur industrie dans toutes les grandes places con merciales de l'Europe et de l'Amérique. Les habitants de Chio o à un haut degré l'entente des affaires. La prospérité qu'il y ava dans cette île prouve de reste leur activité et leur intelligence.

Autour de la ville, à une ou deux lieues en tous sens, on voit p centaines des palais d'un style italien, ornés d'arcades, de balcon de colonnes en marbre; mais tout cela est inhabitable : tout a é saccagé, incendié, démoli. Quelquefois on trouve la famille des a ciens propriétaires blottie sous les décombres de leur palais, viva dans la misère et dans l'espérance.

Quoique dans la ville la plupart des maisons aient été rebâtie on y voit cependant partout aussi des traces de la guerre. Le gra rayon qui sépare la citadelle de la ville était occupé par des maison elles ont toutes été brûlées et rasées pour dégager la citadelle. C s'enfonce dans la poussière de leurs débris pour se rendre dans

[1] *Correspondance d'Orient*, tome III, lettre 80.
[2] Homère, *Hymne à Apollon*.
[3] Horat., *Od.* 3, 19, 5.
[4] Plin., 14, 9.

cathédrale catholique bâtie en face de la citadelle : cette cathédrale a été brûlée deux fois, en 1822 et en 1827. Alentour se trouvent l'humble demeure de l'évêque, une école de garçons nouvellement fondée par lui et tenue par deux prêtres français, une école de filles tenue par cinq religieuses de Saint-Joseph, et plus loin l'église, petite, mais fort propre, des Capucins : elle est sous la protection de la France. Dans les villages, il y a quatre autres églises catholiques. Les Turcs ont cinq mosquées, et les Juifs une synagogue. En Orient, la plupart des prêtres catholiques portent toute la barbe ; à Chio, ils n'ont que la moustache. La population catholique étant peu nombreuse, il n'y a que dix à douze prêtres, et ils sont pauvres ; mais je les ai trouvés zélés, pieux et instruits. Ils ont à leur tête un excellent évêque, Mgr Giustiniani.

Voici quelques autres données de statistique, qu'on lira peut-être avec intérêt, parce qu'elles sont peu connues.

La population actuelle de l'île de Chio est de 60,000 âmes, répartie dans la capitale et 66 villages, dont 24 produisent le mastic.

La ville a 12,000 habitants : 9,200 grecs schismatiques, 2,500 mahométans, 250 catholiques et 70 Juifs.

Le gouverneur est choisi par la Porte ottomane parmi les premières familles turques du pays.

Le 2 février de chaque année, la ville choisit trois personnes parmi les principaux chefs de famille : elles représentent la cité, et jugent les affaires des chrétiens ; elles n'ont pas de salaire.

Un conseil d'État présidé par le gouverneur et composé de ces trois représentants des chrétiens, plus du kadi, du mufti et de trois chefs de famille turcs nommés par le gouverneur, traite des affaires générales et sert de cour d'appel. Dans les causes entre mahométans, les chrétiens ne siégent pas.

Le 2 février, chaque village choisit deux hommes pour gérer les affaires communales et le représenter au grand conseil communal de la ville.

Les deux tiers de l'île, dans la partie méridionale, sont fertiles et bien cultivés ; l'autre tiers, montagneux et pierreux, n'est cultivé qu'à moitié : il a quinze villages et 5,000 habitants.

Les villages qui produisent le mastic commencent à deux lieues

au sud de la ville. Le mastic est une spécialité de l'île de Ch L'arbre qui le donne ne croît pas dans les autres parties de l'île; est petit, d'un bois très-dur. On obtient le mastic par incision; ressemble à de la gomme arabique; il est plus léger, plus transp rent, et il a une odeur assez prononcée de térébenthine. Les femm turques le mâchent avec passion, et prétendent qu'il a la propri de blanchir les dents, d'affermir les gencives et de donner à bouche une agréable odeur. Il est extrêmement recherché, l'ocque (environ un kilogramme) se vend 100 et quelquefois 1 piastres; l'île en produit 6,000 ocques par an. On en fait aussi u très-bonnee au-de-vie qui rappelle l'absinthe, et on le mêle à tout sortes de confitures.

L'île de Chio exporte de la soie, des amandes, du mastic, de l'ea de-vie, des oranges, de l'anis, de l'huile, des figues sèches.

Les figues fraîches, les raisins, les cerises, les pêches, les por mes, les poires, le vin, la cire et le miel se consomment dans pays.

L'importation consiste en grains, en orge, en spiritueux, sucre et café, en fer, en riz, en poivre et en objets manufacturés.

L'île possède 6C0 bateaux, qui lui rapportent de 10 à 15 millio de piastres.

Les contributions personnelles et territoriales s'élèvent à somme de 1,600,000 piastres, dont 850,000 pèsent sur les ving quatre villages qui produisent le mastic. Les impôts indirects so presque aussi considérables.

Avant la révolution, on payait 60,000 piastres pour les droits d fabriques de soie; les fabriques ont été détruites, mais l'impôt e resté.

Le traitement du gouverneur est de 54,000 piastres; celui d binbaschi, ou colonel commandant les troupes, de 20,000.

La caisse communale perçoit annuellement une somme d 110,000 piastres, sur laquelle elle fait le traitement du représe tant de l'île à Constantinople, qui est de 60,000 piastres, et allo une somme de 27,000 piastres pour les écoles et les hôpitaux 7,500 sont spécialement pour les lépreux. Les Chiotes qui vivent Constantinople, à Londres et ailleurs, envoient chaque année enviro



51,000 piastres pour les écoles et les hôpitaux de l'île, et leur font des legs considérables à leur mort.

Il y a des lépreux dans presque toutes les îles de l'Archipel. Ils vivent entre eux pêle-mêle dans des endroits assignés, des enclos, quelquefois de petits villages, où ils passent misérablement leurs jours. Dès qu'un individu quelconque porte un indice de cette maladie, il est obligé de quitter sa demeure et ses parents, et d'aller s'établir au milieu de ses nouveaux compagnons d'infortune. Ces indices sont d'ordinaire des taches au front ou ailleurs, une certaine dureté de la peau. Ils vivent d'aumônes, et mendient souvent à la porte des villes et sur les grands chemins; on fait pour eux des quêtes dans les églises. Dans plusieurs îles, où les habitants ne mangent que du poisson salé apprêté avec de l'huile, on attribue la lèpre à ce genre de nourriture.

Dans l'antiquité, l'île de Chio, avant ses malheureuses guerres contre les Perses et les Grecs, tint quelque temps l'empire des mers, et équipa des flottes de cent vaisseaux. La pureté de mœurs de ses habitants était telle, que pendant sept cents ans l'adultère y fut inconnu. Ils étaient aussi renommés par leur piété envers les dieux. Hérodote raconte qu'on voyait quelquefois des jeunes gens de Chio quitter l'île par centaines pour aller à Delphes se faire *hiérodules*, c'est-à-dire, consacrer leur vie au service du temple[1].

Chio est une des sept villes qui se disputèrent la gloire d'avoir donné le jour à Homère.

> Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ :
> Orbis de patria certat, Homere, tua.

On croit qu'Homère a tenu une école à Chio, qu'il y a composé son *Odyssée* et qu'il y est mort. A une lieue au nord de la ville, sur le bord de la mer, on montre un rocher appelé l'*École d'Homère*.

Je respecte ces traditions, et j'ai fait bien du chemin en ma vie pour visiter des lieux rendus célèbres par de grands hommes. Dans cette espèce de culte rendu sur place à leur mémoire et à leur génie, il semble qu'on entre avec eux dans des rapports plus intimes, de même que les larmes sont plus tendres quand on les ré-

[1] Hérod., VI, 27.

pand sur la tombe de celui qu'on a aimé. J'espère qu'on ne sera pas étonné dans la suite de me voir témoigner au moins la même vénération à l'école de saint Jérôme à Bethléem, au lieu où prêcha saint Pierre sur le mont Sion, à la synagogue où enseigna notre Sauveur à Nazareth : dans ces traditions il y a plus de certitude que dans celles d'Homère, et il y a plus d'avantage à en retirer.

Il est plus probable que ce fut à Nio que mourut Homère, lorsqu'il se rendait de Samos à Athènes. Je faillis plus tard faire échouer un bateau à vapeur en persuadant au capitaine de pénétrer dans le port de Nio, d'où il ne put sortir qu'avec peine. Je n'y trouvai, du reste, aucun monument qui eût rapport à Homère.

Hérodote raconte comment les Perses firent la chasse aux hommes dans l'île de Chio après qu'ils s'en furent emparés. Ils formaient une chaine en se donnant la main d'homme à homme, et, partant du bord de la mer au nord, ils s'avançaient vers le midi. En marchant ainsi sur toute la longueur de l'île, rien ne pouvait leur échapper, et ils chassaient comme du gibier les hommes qu'ils rencontraient[1]. Le même moyen fut employé dans les autres îles.

Les célèbres chevaux de Saint-Marc à Venise ont été transportés de Chio à Constantinople, où ils ont longtemps orné l'hippodrome. Quelques auteurs pensent qu'ils furent coulés à la suite d'un vœu fait par le peuple romain à l'occasion d'une victoire remportée sur les Parthes du temps de Néron ; d'autres les attribuent à Lysippe de Sicyone : tout cela rend leur origine assez incertaine[2]. Le déplacement de ces chevaux marque toujours la chute de quelque empire. En 1206, ils furent envoyés à Venise après la prise de Constantinople par Dandolo ; à la fin de la république, ils allèrent pour peu de temps sur les bords de la Seine, et ils retournèrent à Venise à la chute de Napoléon ; l'Autriche seule les a laissés où elle les a trouvés, bien que ce monument d'un culte idolâtrique fût mieux placé partout ailleurs qu'à l'entrée d'une église chrétienne. Le char, attelé de quatre chevaux, était non-seulement l'emblème d'Apollon chez les Grecs et chez les Romains, mais il était le symbole du dieu-

[1] Hérod., VI, 31.
[2] Voyez *Venezia e le sue lagune*, vol. II, par. II.

soleil, *Zeus-Helios*, chez tous les peuples de l'Orient. Nous verrons dans la suite que les Juifs avaient placé des chevaux semblables même à l'entrée du temple de Salomon, et qu'ils les adoraient en même temps que les statues de Moloch et d'Astaroth.

De l'île de Chio on distingue facilement, sur la côte d'Asie, la ville considérable de Tschesmé au fond de son golfe et avec ses maisons de campagne échelonnées sur les collines. C'est de ce golfe que sortit, sous pavillon autrichien, le brûlot de Canaris qui vint faire sauter dans la baie de Chio le vaisseau du capitan-pacha ; et ce fut dans la rade de Tschesmé, l'ancienne Cyssus, qu'en 1770 la flotte turque fut incendiée par l'escadre russe, commandée par Alexis Orloff.

Autrefois cette côte de l'Ionie n'offrait, sur une étendue de plus de trente lieues, qu'une suite de villes et d'édifices, qui annonçaient au loin à ceux qui naviguaient sur la mer Égée le haut degré de culture qu'y avaient apporté les Grecs qui s'étaient réfugiés dans ces délicieuses contrées en fuyant les Doriens et les Héraclides. Cette plage a été visitée par les plus grands hommes de l'antiquité : Alexandre, Antiochus, Annibal, Auguste, Pompée, Cicéron ; elle rappelle les désastres de la flotte d'Antiochus, équipée par les soins d'Annibal, et qui fut détruite par les Romains.

Nous repartons à huit heures, et, en traversant le golfe de Scala-Nuova, nous voyons sortir du sein des eaux l'immense rocher qui termine au nord l'île de Samos. Nous étions vis-à-vis des ruines d'Éphèse, qui recouvrent encore aujourd'hui une étendue fort considérable, malgré tout ce qui a été enlevé par les Turcs pour construire les mosquées de Constantinople. On reconnaît encore l'emplacement et les débris du temple le plus beau de la Grèce et l'une des sept merveilles du monde[1]. Toute l'Asie avait travaillé pendant cent vingt années à la construction du premier temple, qui fut brûlé par Érostrate 356 ans avant notre ère, la nuit même où naquit Alexandre le Grand; mais il fut rebâti avec une plus grande magnificence[2].

Mithridate se trouvait à Éphèse quand fut exécuté par ses ordres,

[1] *Voyage de M. le duc de Raguse*, tom. II, Éphèse.
[2] Plin., *Hist. nat*, LXXXVI, 21 ; Strab., XIV, I.

dans toute l'Asie Mineure, le plus épouvantable massacre mentionné dans l'histoire. Au même jour, à la même heure, les Romains furent égorgés avec leurs femmes et leurs enfants partout où ils se trouvaient : quatre-vingt mille, selon quelques auteurs; cent cinquante mille, selon d'autres, périrent de la sorte. Aucun asile ne fut respecté : à Éphèse, on passa au fil de l'épée ceux qui s'étaient réfugiés dans le temple de Diane ; à Pergame, on perça de flèches ceux qui s'étaient sauvés dans le temple d'Esculape. Oppius, gouverneur de Pamphylie, livré par les habitants de Laodicée; Manilius, Aquilius, et plusieurs autres Romains de distinction, remis à Mithridate par les Lesbiens, furent accablés d'outrages, et périrent dans des tortures inouïes.

Ménandre, l'historien, était d'Éphèse. Un autre historien du même nom était de Pergame.

Il est impossible de passer devant les ruines d'Éphèse sans penser à saint Paul, qui y a demeuré deux ans. Ce fut pendant ce temps que s'éleva contre lui la fameuse sédition de Démétrius et des orfèvres d'Éphèse, qui faisaient en argent de petits temples de Diane[1] : ce qui leur produisait un grand gain. Les prédications de l'Apôtre nuisaient considérablement à leur industrie; ils organisèrent donc une émeute, en criant par la ville : « Grande est la Diane des Éphésiens! » et ils se saisirent des compagnons de Paul. Le concours était très-grand et très-tumultueux, mais la plupart ne savaient pourquoi ils étaient assemblés. Saint Paul voulait se présenter au peuple; les disciples l'en empêchèrent. Enfin le greffier de la ville, ayant calmé la multitude, leur dit : « Éphésiens, quel est l'homme qui ignore que la ville d'Éphèse vénère particulièrement la grande Diane et sa statue descendue du ciel? Puisqu'on ne peut le contester, demeurez en repos, et ne faites rien inconsidérément. Ceux que vous avez amenés ne sont coupables ni de sacrilége ni de blasphème contre votre déesse. Si Démétrius et les ouvriers qui

[1] Les païens avaient coutume de garder dans leurs demeures des idoles et des temples portatifs de leurs dieux, qui figuraient souvent dans des processions publiques. Cette superstition est venue de l'Égypte; les Israélites l'avaient encore dans le désert, ce que le Seigneur leur a reproché par le prophète Amos : « Vous y avez porté le tabernacle de votre Moloch. » (Am., v, 26.)



sont avec lui ont quelque plainte à faire contre quelqu'un, il y a des jours d'audience et nous avons des proconsuls : qu'ils invoquent la justice. » (Act. XIX.) Cet appel aux sentiments d'équité des Éphésiens eut un plein succès. Aujourd'hui encore, il y a bien des gens qui rejettent la doctrine de saint Paul pour les mêmes motifs que les orfévres d'Éphèse.

Paul et Silas furent battus de verges à Philippes pour avoir délivré une servante possédée du démon, et qui par là faisait gagner de l'argent à ses maîtres. (Act. XVI, 16.)

Saint Jean l'Évangéliste a longtemps vécu dans cette ville avant et après son exil à Patmos, et il y est mort. C'est du lieu de son exil que, s'adressant à l'ange de l'Église d'Éphèse, il avait dit : « Si tu ne fais pénitence, je transporterai ta lumière à un autre lieu. » (Apoc. II, 5.) Il y a longtemps que cet oracle s'est accompli, et il n'y a plus aujourd'hui, au milieu des ruines d'Éphèse, que le chétif village d'Aja-Selouk (Agios-Theologos), c'est-à-dire, Saint-Théologien, qui est le nom qu'on donnait à saint Jean.

« Ce village, dit M. le duc de Raguse, fut d'abord un faubourg d'Éphèse, puis la ville des Grecs, ensuite la ville des Turcs, et enfin le néant, comme il arrivait toujours, au bout d'un certain nombre d'années, sous le gouvernement des Ottomans[1].

Plusieurs pensent que la sainte Vierge est venue à Éphèse avec saint Jean : nous traiterons cette question en parlant du mont Sion.

C'est à Éphèse que se passa une des scènes les plus glorieuses des premiers siècles de l'Eglise. C'était le 22 juin 431. Nestorius avait voulu ravir le titre auguste de Mère de Dieu à celle qui avait porté dans ses entrailles le Fils du Très-Haut. Pour la troisième fois les évêques de la chrétienté se trouvaient réunis en concile général : cent quatre-vingt-dix-huit étaient assemblés dans l'église de Sainte-Marie d'Éphèse sous la présidence de saint Cyrille d'Alexandrie, légat du pape saint Célestin. Les débats furent aussi solennels que leur objet était important. Le peuple se pressait aux abords du temple ; la séance dura jusqu'à la nuit ; enfin le décret fut rendu.

[1] *Voyage*, tome II.

Aussitôt la ville fut illuminée comme par enchantement; les hommes, avec des flambeaux, faisaient cortége aux évêques, tandis que les femmes brûlaient des parfums devant eux, et que de toutes parts on entendait retentir ce cri : Θεοτόκος! Θεοτόκος! Mère de Dieu! Mère de Dieu!

Le golfe de Scala-Nuova (Neopolis), que nous venons de parcourir, est la mer Icarienne, où, selon la Fable, le fils de Dédale périt au sein des flots pour avoir voulu s'élever trop haut dans les airs. Les ailes de Dédale et d'Icare sont les voiles qu'ils mirent aux barques légères qui devaient les soustraire aux poursuites de Minos, et dont ils firent usage les premiers : Icare, inexpérimenté à les conduire, fit naufrage et se noya. Pausanias assure que de son temps on voyait encore, sur le promontoire d'une île voisine de Samos, un petit tertre où Icare a été enterré[1]. La ville de Scala-Nuova, quoique déchue, est encore assez commerçante; elle est appuyée contre une colline et divisée en deux. La ville turque est tout entourée de vieux murs crénelés; elle a cinq mosquées, dont une fort grande. La ville chrétienne a six églises, toutes fort petites. La population de la ville et des cinq petits villages qui l'entourent est de 9,500 âmes : la plupart sont des musulmans; les autres sont : des Grecs, au nombre de 2,500; des Juifs, 150, des Arméniens, 50, et 15 catholiques, qui n'ont pas de service religieux. Quelques tours sur des rochers, une mauvaise forteresse sur un ilot, sont les seules défenses de cette place.

Nous passâmes entre les deux îles de Samos et de Nicaria, en laissant à notre droite les petites îles Fourmis. On ne voit aucun village sur la côte occidentale de Samos. Les arêtes de ces montagnes de marbre sont couronnées de sapins jusqu'à mi-côte; les sommets sont nus, tandis que des amandiers, des oliviers, des grenadiers, des citronniers, prospèrent dans les vallées. Cette île fut d'abord habitée par les Léglées, ensuite par les Ioniens. Elle se nommait Parthénias avant que les Grecs en chassassent les Cariens, qui se retirèrent sur les côtes de Thrace, dans l'île qu'ils nommèrent Samothrace. Samos était fameuse dans toute la Grèce par le

[1] Pausanias, liv. IX.

culte qu'elle rendait à Junon, qui y était née sur les bords du fleuve Imbrase : la déesse avait le surnom de Samia. Cette île a été riche et puissante. Elle obéit d'abord à des rois, puis elle adopta un gouvernement républicain, fut soumise successivement par Polycrate, Eumène, et passa sous la domination romaine. Aujourd'hui il lui reste environ 40 à 45,000 habitants. Pythagore, d'abord athlète, puis inventeur des intervalles musicaux, de la démonstration du carré de l'hypoténuse et de la célèbre table qui porte son nom, était de Samos.

Les disciples de Pythagore, qui formaient une société secrète, se servaient déjà d'une langue symbolique qu'ils appelaient *Hygeia* (santé), et de différents signes, dont le fameux *pentagramme* ⛤ était un des principaux. C'est un triple triangle formé par le prolongement d'un pentagone régulier. On l'a appelé aussi *pentalpha* et *pied druidique*. Les pythagoriciens le plaçaient au haut de leurs lettres pour se reconnaître. Dans leur système arithmétique et géométrique, le nombre trois et le triangle étaient personnifiés dans Minerve : c'était le triangle équilatéral ◬ divisé en six triangles rectangulaires ou éléments[1]. Le pentalpha servait aussi de cachet cabalistique sous cette forme ✡ : c'est la réunion des signes qui, chez les Indiens, représentaient la Trinité, et dont l'expression était *Jah*, *Hah*, *Vah* : *Jah*, le feu, par le signe △; *Hah*, l'eau, par le signe ▽; et *Vah*, l'air ou l'esprit, par ces deux signes superposés.

On sait que tous ces signes sont grandement en usage dans la franc-maçonnerie moderne, ainsi que le niveau et l'équerre inventés l'an 718 avant Jésus-Christ par Théodore de Samos. C'est aussi à Pythagore que l'on doit ce fameux axiome : *Les nombres sont les principes des choses*, que les trop grands admirateurs des sciences exactes voudraient faire prévaloir encore aujourd'hui. Pour être admis parmi les pythagoriciens, il fallait pouvoir démontrer le *carré de l'hypoténuse* : ce qui fit nommer ce théorème de géométrie le *pont aux ânes*. Les sociétés secrètes de notre temps (dont, à notre insu, nous sommes tous, rois et peuples, les dupes ou les

[1] Plutar., *De Isid. et Osirid.*

victimes) compteraient beaucoup moins d'associés, si, pour y être admis, il fallait encore subir les épreuves de Pythagore. Le monde entier est infesté de cette lèpre, qui s'en prend au cœur et à l'intelligence : l'état actuel de l'Europe, au point de vue politique, est son œuvre. En Amérique, notamment aux États-Unis, les loges maçonniques sont le plus grand obstacle que rencontrent les missionnaires catholiques. Partout elles ont les mêmes tendances subversives en politique et en religion. Il n'y a pas jusqu'en Chine où les effets des sociétés secrètes ne se fassent sentir par une formidable révolution. Là, ce sont les sectes des Miao-Tze et des Palin-Kiao qui ont adopté les mêmes principes, et qui travaillent depuis deux cents ans au renversement de la dynastie des Tartares.

Les pythagoriciens enseignaient en vers et avec accompagnement de la musique les doctrines les plus secrètes de leur philosophie[1].

Une des sibylles était de Samos; une autre, celle d'Érythrée, résidait tantôt à Samos ou à Claros, tantôt à Délos ou à Delphes. La Samienne s'appelait Phytho; c'est d'elle qu'Ératosthène a écrit ce qu'il a trouvé dans les anciennes annales des Samiens. Selon saint Jérôme, elle vivait sous le règne de Numa Pompilius, et celle d'Érythrée du temps de la fondation de Rome.

On fait dériver le nom de sibylle de deux mots qui signifient *conseillé par les dieux*[2]. Les sibylles étaient des femmes qui habitaient dans des cavernes ou dans des temples, et qui rendaient des oracles par des signes, par des mots, ou par l'écriture. Dans leurs moments d'enthousiasme, elles ne proféraient que des mots sans suite, passaient d'un objet à un autre, mêlaient la vérité avec le mensonge, et ne savaient pas elles-mêmes le sens des prophéties qu'elles avaient faites[3]. On sait que la pythie ou prêtresse de

[1] Cicer. *Tuscul.*

[2] Διὸς βουλαι.

[3] Res multas et magnas recte et vere dicunt, nihil eorum quæ dicunt intelligentes. Sibyllæ enim haudquaquam, sicut poetis etiam postquam poëmata scripsere, facultas fuit corrigendi atque expoliendi responsa sua, sed in ipso afflatus tempore sortes illa suas explebat, et, evanescente instinctu ipso, simul quoque dictorum memoria evanuit. (Justin, *Admonitorium ad Græcos.*)

Delphes était inspirée par une vapeur qui sortait d'une fente de rocher au-dessus de laquelle on plaçait le trépied où s'asseyait cette prêtresse, qui, dans le temps où les oracles étaient le plus en honneur, devait être vierge. Les réponses de la pythie étaient souvent cadencées et métriques ; la forme qu'elles affectaient était celle de l'hexamètre : c'est de là que Phémonoé, la première des pythies, passe pour avoir inventé cette espèce de vers. Quelquefois la prêtresse entrait dans un tel état de fureur, que ceux qui l'entouraient étaient obligés de prendre la fuite; elle se roulait par terre, et périssait dans des crampes terribles. Les sibylles, de même, ne rendaient leurs oracles que lorsqu'elles avaient été mises dans un état d'exaltation par des exhalaisons qui sortaient de la terre. Les anciens disaient que la terre est la première des prophétesses, parce que, renfermant le germe de toutes choses, elle peut révéler les secrets de leur développement. Les gaz sulphureux qu'on respirait dans l'antre de Trophonius mettaient ceux qui allaient consulter l'oracle dans un tel état de mélancolie et d'abattement, qu'on avait coutume de dire de quelqu'un qu'on voyait avec une figure sinistre : Il a prophetisé dans l'antre de Trophonius, *in antro Trophonii vaticinatus est*.

Les livres sibyllins ou fatidiques étaient en grande réputation dans l'antiquité. Huit de ces livres sont parvenus jusqu'à nous : ils sont écrits en grec et en latin. Ils avaient été enfermés à Rome dans un coffre de pierre, et enfouis dans la terre sous les fondements du Capitole. Échappés de la sorte à l'incendie du Capitole, ils furent copiés, par ordre d'Auguste, transportés dans le temple d'Apollon-Palatin, et placés sous la statue même du dieu[1]. Le feu ayant pris aussi à ce temple, ils furent sauvés par de prompts secours[2]. Ils n'ont été détruits qu'après Constantin, par Stilicon, qui les brûla[3]. Mais de-

[1] Jussu Augusti transcripti a pontificibus, quia caracteres exolescebant. *Sueton. August.*

[2] Ubi, ni multiplex juvisset auxilium, etiam Cumana carmina consumpserat magnitudo flammarum. (*Ammian. Marcel.*, lib. XXIII.)

[3] Nec tantum geticis grassatur proditor armis
Ante Sibyllinæ fata cremavit opis.
Rutil. Claud. Numat. Itinerarium, lib. II.

puis longtemps on en avait fait un si grand nombre de copies, que sous Auguste le sénat avait envoyé des commissaires à Troie, à Érythrée, à Samos et en plusieurs autres lieux, afin de recueillir tout ce qui avait rapport aux livres sibyllins, pour qu'on pût en avoir une copie exacte et rejeter ceux qui avaient été falsifiés. Suétone rapporte qu'alors Auguste en fit brûler plus de deux mille.

Les auteurs varient sur le nombre des sibylles : on en nomme tantôt une, tantôt trois, sept, dix et même plus. Les uns comptent aussi parmi les sibylles Débora, femme de Lapidoth, Marie, sœur d'Aaron, et Olda, femme de Sellem ; mais elles étaient de véritables prophétesses[1]. Les plus célèbres sibylles sont la Chaldéenne, celle d'Érythrée et celle de Cumes. C'est cette dernière, nommée Amalthée, qui porta ses livres à Tarquin l'Ancien, en brûla six devant lui, et exigea pour les trois qui restaient la même somme qu'elle avait demandée pour tous. Ces livres, considérés comme le palladium de l'empire, furent confiés à la garde des principaux magistrats de la ville ; on les consultait dans les nécessités publiques.

La sibylle d'Érythrée, qui vivait sept cents ans avant notre ère, a parlé de Jésus-Christ, de ses miracles, de sa passion, de sa mort, de sa résurrection et de son dernier avénement avec tant de précision, qu'on pourrait croire que ces prophéties ont été faites d'après les évangiles, si les saints Pères et les auteurs païens eux-mêmes ne nous donnaient la certitude qu'elles sont plus anciennes.

Voici quelques passages de ces prédictions, d'après la traduction en prose latine de saint Augustin (les vers originaux sont en grec) :

« Ensuite il sera mis dans les mains injustes des infidèles : ils donneront à Dieu des soufflets de leurs mains sacriléges, et de leur bouche impure ils couvriront son visage de crachats empoisonnés.

« Il présentera à leurs coups avec simplicité ses épaules saintes; il se taira quand on lui donnera des soufflets...

« Ils lui ont donné du fiel à manger et du vinaigre : ils lui dresseront cette table d'inhospitalité.

[1] Onuphrius, *de Sibyllis*. — Il est fait mention de ces prophétesses : *Livre des Juges*, IV; *Exod.* XV, 20; II *Paral.* XXXIV.

« Nation insensée! tu n'as pas connu ton Dieu, qui se joue des pensées des hommes; mais tu l'as couronné d'épines, et tu lui as donné un horrible breuvage de fiel.

« Alors le voile du temple sera déchiré, et au milieu du jour il y aura une nuit obscure qui durera trois heures. Et il mourra, et il sera dans la tombe pendant trois jours. Puis il reviendra le premier à la lumière, montrant aux hommes qu'ils ressusciteront aussi[1]. »

Les vers de la sibylle d'Érythrée renferment plusieurs autres prophéties relatives au dernier jugement, à la résurrection des morts, au châtiment des méchants, à la récompense des bons, au purgatoire, à la destruction du monde par le feu[2].

Mais quelle valeur ont pour nous ces prophéties?

D'abord on ne saurait douter de leur authenticité quand on a lu ce que Cicéron[3], Virgile[4], Tacite[5], Suétone[6], et plusieurs autres auteurs païens ont écrit sur les livres sibyllins.

Ensuite, nous savons par l'Écriture que les oracles païens et les faux prophètes ont quelquefois prédit la vérité (Deut., xiii, 2), comme le fit entr'autres Balaam (Nomb., xxiv), et comme le fit le démon par l'organe du possédé des Géraséniens, qui, venant se prosterner aux pieds de Jésus, proclama qu'il était fils du Dieu

[1] Voyez S. August., *De la Cité de Dieu*, liv. XVIII, chap. xxiii. On trouvera dans le même chapitre le célèbre acrostiche de la sibylle sur ces mots : *Jesus Christus Dei Filius Salvator*. L'empereur Constantin, en citant ces vers aux Pères du concile de Nicée, fait cette réflexion : « Il y a plusieurs personnes qui n'ajoutent aucune foi à cette prophétie : ils soupçonnent que quelqu'un de notre religion ait composé cet acrostiche. *Mais il est constant que cette prédiction est véritable.* »

[2] C'est à l'occasion de cette destruction que l'autorité de la sibylle est invoquée dans la prose des Morts : *Dies iræ dies illa, solvet seclum in favilla, teste David cum Sibylla*. Ceux qui s'étaient donné la mission de réformer la liturgie dans plusieurs diocèses de France avaient dans ce passage supprimé le nom de la sibylle : il est étonnant que leur scrupule ne soit pas allé jusqu'à le supprimer dans les ouvrages des saints Pères, et à faire en sorte qu'on abattit leurs statues et effaçât leurs images exposées dans les églises, notamment à Rome.

[3] Cicero, *De divinatione*, lib. II, cap. cx, cxi, cxii.

[4] Voyez ce passage de la IV[e] églogue de Virgile : *Jam nova progenies...*

[5] Corn. Tacit., *Ann.* I, 76; VI, 12; XV, 44.

[6] Sueton, *In Vespas.*, 4.

très-haut. (Luc, VIII, 28.) Caïphe aussi prophétisa que Jésus devait mourir pour rassembler les enfants de Dieu qui étaient dispersés. (Jean, XI, 51, 52.)

Les Pères des premiers siècles, qui avaient à convertir les païens, ont tous admis les livres des sibylles comme renfermant des révélations qui ne pouvaient venir que de Dieu. Ils disent que Dieu a donné les prophètes aux Juifs et les sibylles aux gentils, pour rendre les uns et les autres inexcusables s'ils ne recevaient pas l'Évangile de son Fils. « Les livres des gentils, selon la remarque de saint Augustin, étant pleins d'une idolâtrie superstitieuse, ne doivent pas être tenus pour saints, bien qu'on y trouve quelque chose qui appartient à Jésus-Christ[1]; » mais on peut s'en servir pour faire ressortir sa gloire : c'est ce que faisaient les saints Pères. Ils se servaient victorieusement de ces livres en disant aux païens : « Croyez au Sauveur que nous vous annonçons, et dont la venue a été annoncée par vos prophétesses. » Un grand nombre de conversions ont été opérées de la sorte, jusque dans les rangs des prêtres auxquels était confiée la garde des livres sibyllins : telle fut celle de Lactance, prêtre du Capitole. Les païens en sentaient tellement la portée, que Cicéron, en parlant aux sénateurs, leur rappelle les ordonnances de leurs ancêtres, qui interdisaient au public la connaissance de ces livres, dans la crainte qu'ils ne fissent abandonner la religion, *ne valeant ad deponendas religiones :* aussi la lecture en fut-elle interdite, et dans la suite elle le fut aux chrétiens sous peine de mort. Mais les chrétiens, toujours disposés à donner leur vie pour la défense de la foi, continuèrent à lire ces livres et à les faire valoir contre les infidèles : c'est pour cela que les païens appelaient les chrétiens *sibyllistes*[2].

Saint Justin, martyr, en parlant de cet édit de mort dans sa seconde *Apologie* à l'empereur Antonin, s'exprime ainsi : « C'est par l'instinct et par l'artifice des démons qu'on a porté une sentence de mort contre ceux qui liraient les livres d'Hystaspe, ou des sibylles, ou des prophètes, afin que les hommes fussent détournés par la

[1] August., *Exposition de l'Épître aux Romains.*
[2] Origen., *Contra Cels.*, l. VII.

crainte de lire ces écrits, qui leur donneraient la connaissance du bien, et qu'ils demeurassent toujours esclaves de ces malins esprits. Mais ils n'ont pas atteint leur but; car non-seulement nous lisons ces livres sans crainte, mais encore nous vous les proposons à lire et à méditer, sachant que tout le monde l'aura pour agréable. »

Outre le témoignage de saint Justin, dont l'autorité est d'un si grand poids, nous avons celui de Lactance, qui, dans son livre des *Institutions divines*, prouve la divinité du Fils de Dieu par les prophéties des sibylles; celui de saint Clément Alexandrin, qui assure que saint Paul, dans ses prédications aux gentils, employait l'autorité de ces vierges inspirées; celui de saint Jérôme, qui aime à croire que Dieu leur a communiqué le don de prophétie en récompense de leur virginité; celui de saint Augustin, qui a traduit leurs livres, qu'il invoque souvent contre les hérétiques, et qui pense que les sibylles appartiennent aussi à la cité de Dieu, c'est-à-dire des saints : *ut in eorum numero deputanda videatur qui pertinent ad civitatem Dei*[1]. » De même saint Thomas les met au nombre de ceux qui ont été sauvés par la foi explicite qu'ils ont eue en Notre-Seigneur[2].

Je connais toutes les objections qui ont été faites contre les livres des sibylles; mais, quand on a des guides comme ceux que je viens de citer, on ne craint pas d'errer en suivant leur opinion.

Anacréon et Hérodote ont habité l'île de Samos, Polycrate y fit fleurir le commerce, les arts et les sciences, et y fonda la première bibliothèque qu'il y ait eu en Grèce. Agatharchide, qui écrivit une histoire de la Perse, et qui est peut-être aussi l'auteur d'un traité sur la mer Rouge, était né à Samos, ainsi que l'historien Durius. Ésope y est mort.

Saint Paul descendit à Samos en allant à Milet. (Act , xx, 15.)

Comme les îles de Crète et de Lemnos, Samos avait aussi un labyrinthe célèbre. C'est à Samos qu'on a fait les premiers vases d'argile. C'est dans cette île qu'on s'est servi en premier lieu de l'expression : *offrande de Mandrobule*, très-usitée dans la Grèce. Mandro-

[1] *Cité de Dieu*, liv. XVIII, ch. XXIII.
[2] S. Thomas, *Somme* 2, 2, *quest.* 172, *art.* 6.

bule était de Samos ; ayant trouvé un trésor, il promit à Junon de lui faire chaque année une offrande. La première année, il vint avec une brebis d'or ; la seconde il n'en apporta plus qu'une en argent, et la troisième une en cuivre ; ensuite il ne parut plus du tout. De là est venu ce proverbe : offrande de Mandrobule, pour dire que les choses vont tous les jours plus mal.

Quand je revins à Samos, elle était plus que jamais dans un état déplorable : des hivers rigoureux avaient détruit un grand nombre d'oliviers et tous les caroubiers, la maladie de la vigne avait gagné tous les ceps, la misère était à son comble, et la piraterie on ne peut plus florissante. Je visitai au sud de l'île l'emplacement du célèbre temple de Junon, dans lequel avait été placée la statue colossale de la déesse dès les temps les plus reculés. Le temple de Junon avait 356 pieds de long ; les statues qu'il renfermait étaient si nombreuses, qu'il était considéré comme un véritable musée. Celle de Junon avait orné dans la suite la place de l'empereur Constantin à Constantinople ; elle fut fondue par les croisés lors de la prise de cette ville : elle était de bronze ; la tête seule fit la charge de quatre bœufs. Les ruines du temple sont à quelques centaines de pas du rivage : il n'y a plus rien debout qu'une grosse colonne sans chapiteau ; alentour il y a des débris assez considérables de colonnes, de statues, des restes de murs et de voûtes ; plusieurs chambres souterraines ont été mises à découvert par le gouverneur actuel, M. Ghika : il y aurait encore bien des découvertes à faire. L'ancienne ville de Samos est à une lieue du temple, au pied des montagnes, vers l'est. La plaine est d'une grande fertilité ; on voit partout des vignes, des arbres fruitiers de toute espèce, de beaux champs de blé, et, sur les hauteurs, des villages considérables et la petite ville de Cora. A part le môle en partie caché sous les eaux, et quelques traces d'un amphithéâtre, d'un aqueduc, des tombeaux et des pierres anciennes mal employées à la construction d'un castel moderne de mauvais goût, il reste peu de chose de l'antique capitale de l'île.

C'est entre Samos et le mont Mycale, qui élève majestueusement son double sommet vers le ciel, que fut livrée, 479 ans avant J. C., et le jour même de la victoire de Platée, la bataille navale dans la-

quelle cent mille Perses furent défaits par Xantippe d'Athènes et Léotychide de Sparte.

Vathi, la capitale actuelle de l'île, est à une petite distance de l'ancienne, mais sur le versant septentrional; elle est au fond d'un golfe considérable et profond, qui lui donne un excellent port. Vue de l'entrée du golfe, elle a l'aspect le plus singulier : elle est appliquée contre deux mamelons qu'elle contourne et embrasse en tous sens, et semble former deux villes distinctes; une troisième ville, la ville des matelots, des soldats et des gens d'affaires, est couchée le long de la mer au pied des deux autres : tout le tableau est encadré par de hautes montagnes.

L'île de Samos, à part le gouverneur nommé par le sultan, et qui porte aujourd'hui le titre de commissaire impérial, et ordinairement celui de prince de Samos, ne tient rien du gouvernement ottoman; elle est dans une position exceptionnelle et indépendante. On dirait qu'on lui a cédé ce privilége pour qu'elle montre aux yeux de tous que les Grecs sont incapables de se gouverner. Elle a le bonheur d'avoir une constitution, des élections populaires presque chaque semaine, où les habitants se disputent, se battent, se tuent, et finissent par expulser tous ceux qui les contredisent ou acquièrent quelque influence : le dernier prince a été chassé, leur évêque vit exilé dans le couvent de l'île de Patmos. En attendant, leurs affaires n'en vont que plus mal, leurs champs demeurent incultes, leur industrie chôme, et ils s'appauvrissent chaque jour. Comme il s'agit de remplacer les caroubiers détruits, et que cela est impossible avec le libre parcours des chèvres, la nation souveraine est divisée : il y a un parti pour les caroubiers et un parti pour les chèvres, comme il y en a un pour l'évêque et l'ancien gouverneur, et un pour le blé qui doit remplacer la vigne. Avant qu'ils s'entendent sur tous ces points, eux et leurs descendants auront péri de misère. Pour toute ressource ils n'ont que la piraterie, à laquelle ils se livrent universellement : ce sont tous des voleurs ou des recéleurs. Au reste, chez eux c'est traditionnel; leurs ancêtres ont fait ce métier de tous temps : c'est avec raison que lord Byron dans son poëme du *Corsaire*, a placé dans ces îles les retraites favorites des pirates.

Toutes les Sporades sont formées de rochers abrupts extrêmement découpés, où de petites embarcations peuvent facilement se cacher, et ne sauraient être poursuivies.

Dans toute l'île de Samos il n'y a qu'un seul prêtre catholique, envoyé par l'évêque de Chio pour les besoins religieux du petit nombre de catholiques établis à Vathi.

Reprenons notre course. Notre navigation, dans cet archipel célèbre, est secondée par un vent du nord qui tempère les ardeurs du soleil. La mer, légèrement agitée, est d'un bleu inimitable; le ciel, d'une teinte plus pâle, nuance ce magnifique tableau, dans lequel tout est immense, suave; l'âme est transportée dans des régions inconnues : nous approchons de l'île de Patmos. Je distingue sur les collines un village, une église, un couvent; on montre, à peu de distance de la mer, la grotte où le disciple bien-aimé a vécu dans l'exil, loin des hommes, mais en participation des secrets des anges. Saint Jean, après avoir été plongé dans de l'huile bouillante, près d'une porte de Rome, fut relégué par Domitien dans l'île de Patmos *pour avoir rendu témoignage à Jésus* (les Romains se servaient de cette île comme de lieu de bannissement ou de déportation[1]); il y eut la révélation de l'Apocalypse, et retourna à Éphèse après la mort de Domitien.

Pour me mettre à l'unisson de tout ce qui m'entoure, je relis l'Apocalypse. Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble que je ne l'ai jamais si bien comprise, notamment les passages suivants :

« Et le cinquième ange sonna de la trompette, et je vis un astre tombé du ciel sur la terre, et auquel la clef du puits de l'abîme fut donnée. Et il ouvrit le puits de l'abîme, et il s'éleva du puits une fumée, comme la fumée d'une grande fournaise; et le soleil et l'air furent obscurcis de la fumée du puits. (Chap. IX.)

« Et je vis s'élever de la mer une bête qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème... Et je vis une de ses têtes comme blessée à mort; mais cette plaie mortelle fut guérie, et toute la terre, dans

[1] Strab., X, 767; Plin., V, 12.

l'admiration, suivit la bête. Et ils adorèrent le dragon, parce qu'il avait donné la puissance à la bête; et ils adorèrent la bête, disant : Qui est semblable à la bête, et qui peut combattre contre elle? Et il lui fut donné une bouche proférant des paroles d'orgueil et de blasphème, et le pouvoir lui fut donné pendant quarante-deux mois. Et elle ouvrit la bouche pour blasphémer contre Dieu, pour blasphémer son nom et son tabernacle, et ceux qui habitent dans le ciel. Et elle reçut le pouvoir de faire la guerre aux saints et de les vaincre, et la puissance lui fut donnée sur toute tribu, sur tout peuple, sur toute langue, et sur toute nation.

« Tous les habitants de la terre l'adorèrent : tous ceux dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'Agneau immolé dès la création du monde. Si quelqu'un a des oreilles, qu'il entende. (XIII.)

. . . .

« Enfin, je vis un ange descendant du ciel, ayant la clef de l'abîme, et une grande chaîne en sa main. Et il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan, et il le lia pour mille ans. Et il le précipita dans l'abîme, et il l'y enferma, et en scella l'entrée sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis. » (XX.)

Sur quoi je dis de grand cœur : Amen.

Du milieu de la fumée, qui nous obscurcit le ciel et la terre, on peut à bon droit répéter ce mot du comte de Maistre : « En vérité, ce que je vois de plus clair dans tout ceci..... est l'Apocalypse. »

Il n'y a rien de plus saisissant que de lire, entre l'île de Patmos et les côtes de l'Asie où florissaient les sept Églises d'Éphèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée, les menaces que saint Jean leur adressait si elles ne voulaient pas se convertir au Seigneur, rejeter les mauvaises doctrines, s'abstenir des viandes impures, sortir de leur état de tiédeur, et de voir par leur état actuel comment ces oracles se sont accomplis. Ce n'est pas l'islamisme qui a éteint ces flambeaux de la primitive Église : ce sont les fausses doctrines, la corruption et la

tiédeur dans l'observation de la loi. Ces dissolvants sont bien autrement funestes pour les sociétés chrétiennes que les chocs de la barbarie.

Ce qui perd les nations, c'est l'erreur et le mensonge ; car, ainsi que l'homme, elles vivent de vérités. De là la profondeur de ces paroles de Jésus-Christ : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Matth., IV, 4.) Nous, au contraire, nous voulons vivre dans le faux, la vérité nous blesse : c'est une nourriture trop forte pour nos estomacs débiles; l'histoire, nous ne l'apprenons plus qu'au théâtre et dans les romans : c'est là que nous cherchons des règles de conduite, et la connaissance des hommes et des choses. Nous nous soucions peu de savoir même les événements contemporains tels qu'ils sont : il faut qu'ils soient accommodés à notre manière de voir par le journaliste de notre choix, payé tout exprès pour que rien dans le monde ne se passe que d'après nos idées. Nous ne savons guère ce que cette disposition d'esprit a de fatal pour nous : elle nous rend odieux tout ce qui est vrai, et nous enlève le droit sens ; aussi rien n'est plus rare aujourd'hui que le sens commun.

L'île de Patmos, toute entourée d'écueils inhabités, n'est elle-même qu'un écueil volcanique, qui ne doit sa population actuelle qu'au souvenir de saint Jean; car les quelques milliers de Grecs qui l'habitent ne pourraient pas y vivre sans les dotations du couvent. Quand on a jeté l'ancre dans son port de Scala, on reconnaît aux sinuosités du rivage, à la nature du sol, à la couleur des rochers, à la formation des montagnes, les produits d'un feu souterrain. Au sud une haute montagne évasée, qui est la partie principale de l'île, présente d'abord à ses pieds la marine, composée d'une centaine de maisons ; à mi-côte l'école de Saint-Jean, bâtie sur la grotte où saint Jean a écrit l'Apocalypse ; et au sommet la ville, couronnée elle-même par le grand couvent de Saint-Jean, qui ressemble à une noire forteresse. C'est là, à peu de choses près, tout ce qu'il y a dans l'île de Patmos.

En débarquant, ce qui frappe d'abord, c'est l'étrange coiffure des femmes. Elles portent un énorme bourrelet noir, dépassant de beaucoup en grosseur l'épitoge des présidents à mortier de nos

anciens parlements ; ce qui ne les empêche pas d'être alertes et laborieuses ; mais leur seule industrie est de faire des bas : elles tricotent du matin au soir, en allant, en venant, les jeunes filles comme leurs grand'mères. Un chemin large et pavé conduit de la marine à la ville ; il est long de trois quarts de lieue, et est dû à la munificence d'un évêque, qui paraît avoir été plus généreux que bon ingénieur : pour la roideur, je ne connais que le chemin du mont Carmel qui puisse être comparé à celui-là.

A moitié chemin, mais un peu sur la gauche en montant, est le lieu que l'on croit avoir été habité par saint Jean ; on y a construit un couvent petit, mais assez propre. On descend du couvent dans la grotte par une trentaine de marches : on entre d'abord dans une petite église accolée au rocher ; la grotte a deux compartiments, dont le plus grand a environ dix pas de longueur, six de largeur et huit de hauteur. Le rocher, qui est au-dessus de l'entrée, est fendu en deux endroits. Des autels, des images, des ornements, le tout d'assez mauvais goût, déparent ce sanctuaire. La vue dont on jouit en ce lieu est belle, mais sévère, paisible, infinie, très-propre à la prière et à la contemplation. On l'appelle *École de Saint-Jean*, parce que, selon les traditions du pays, le saint évangéliste y enseignait les vérités de la foi, et qu'on a continué à y entretenir une école sous ses auspices.

Sur la pointe la plus élevée est l'antique couvent de Patmos, dédié à saint Jean : vaste et solide édifice, qui brave depuis des siècles les convoitises et l'intolérance des barbares. Dans toutes ces îles grecques soumises aux Turcs, les couvents ont été beaucoup plus respectés que dans maintes contrées de l'Europe. Longtemps les religieux ont été les seuls habitants de l'île ; peu à peu quelques familles, attirées par la salubrité et la sainteté du lieu, vinrent grouper leurs demeures autour de l'édifice religieux, et formèrent une petite ville dans cette région élevée. Le type tout particulier de la physionomie de ses habitants est remarquable par sa beauté, sa fraîcheur et sa distinction. Du haut de la terrasse du couvent on a une vue admirable.

Pendant que je lisais l'Apocalypse sur le pont de notre bateau, un Turc avait étendu près de moi son petit tapis ; puis, se tournant

vers la Mecque, il fit sa prière, en mettant vingt fois son front contre terre. Peu lui importent les regards indiscrets, railleurs peut-être, de tous ceux qui l'entourent : le respect humain ne l'empêche pas d'accomplir ce qu'il regarde comme un devoir, tandis que tant de chrétiens se laissent détourner du culte qu'ils doivent au vrai Dieu par la seule crainte de s'exposer au ridicule !

Du côté de la terre ferme, l'île d'Agathonisi nous empêche de voir l'embouchure du Méandre, célébré par les poëtes à cause de la quantité de cygnes qu'on voyait sur ses rives.

Ad vada Mæandri concinit albus olor

C'est près de ce fleuve que se trouvait la ville de Sipyle, bâtie sur la montagne du même nom ; primitivement elle s'appelait Ceraunius, parce qu'elle était exposée aux coups fréquents de la foudre : elle a porté aussi le nom de Tantalis, parce que Tantale y a régné. C'est là que se retira Niobé, chez Tantale son père, pour y pleurer la mort de ses enfants. Pausanias nous apprend qu'il y avait sur le mont Sipyle un rocher qui de loin ressemblait à une femme accablée de douleur[1] : ce qui a fait dire aux poëtes que Niobé avait été changée en pierre à la suite de la perte de ses enfants, frappés par les flèches de Diane et d'Apollon, c'est-à-dire enlevés par la peste, attribuée à l'influence des astres et aux exhalaisons de la terre produites par la chaleur du soleil.

C'est sur les bords du Méandre que Louis VII remporta sa première victoire sur les Turcs. L'armée française passa le fleuve à travers une grêle de flèches et de traits. « Le roi, dit Odon de Deuil, traversa aussi le fleuve; partout où le portait son coursier, le mo-

[1] « Un jour, dit-il, je montai sur le mont Sipyle, exprès pour voir cette Niobé dont on parle tant. La roche qu'on appelle de ce nom est fort près de là. Ce qui est vrai, c'est que, vue de près elle n'a aucune figure de femme ; mais, si vous la regardez de loin, il vous semble en effet que vous voyez une femme en larmes et accablée de douleur. » Liv. I. Toutes les personnes qui ont été à Ischl, dans la haute Autriche, ont pu voir, au bord du lac de Gmund, le sommet d'une haute montagne, le Traunstein, qui représente, dans des proportions colossales, la tête de l'infortuné Louis XVI. A Carlsbad, à Bertesgaden, il y a également des rochers qui représentent diverses figures humaines : un des plus remarquables du globe est l'énorme géant à demi couché, appelé *Surge et impera*, qui se trouve à l'entrée du port de Rio Janeiro.

narque mettait en fuite ou écrasait les bataillons ennemis ; il sema des cadavres, *de cadaveribus seminavit*, jusque dans les défilés des montagnes. »

Le Méandre arrosait les villes de Priène et de Milet. Ces deux villes, comme Éphèse, sont totalement détruites et abandonnées, mais il en reste des ruines considérables[1]. A l'époque de Strabon, Milet était au bord de la mer; elle avait quatre ports : elle se trouve aujourd'hui fort avant dans les terres.

Milet, capitale de l'Ionie, avait été bâtie par les Crétois 1155 avant J.-C.; elle fut une des villes les plus opulentes de l'Asie, et fonda un grand nombre de colonies. Les Perses, puis Alexandre, s'en emparèrent après de longs siéges. Isis y était vénérée d'un culte particulier; ses prêtres, comme les derviches dont nous avons parlé, se frappaient le visage à coups d'épée à la célébration de ses fêtes. Apollon, dont un des fils, appelé Milet, passait pour le fondateur de la ville, y avait un oracle célèbre : ce qui fut cause que les Milésiens, qui sollicitèrent honteusement, avec dix autres villes de l'Asie, le privilége de bâtir un temple à la divinité de Tibère, se virent refuser cette faveur, parce qu'ils n'auraient pu assurer des soins convenables au culte de ce nouveau dieu[2]. Cet oracle était le plus célèbre après celui de Delphes : c'était celui d'Apollon Didyméen. Hercule avait construit l'autel, et Branchus, fils d'Apollon et prêtre de Delphes, avait bâti le temple : c'est de là que les prêtres qui le desservaient s'appelaient Branchides. Le don de vision s'obtenait ici par l'eau d'une fontaine qui, selon la tradition populaire, avait sa source en Grèce, près de Mycalesse, et arrivait à Didyme en passant sous la mer. La réputation de l'oracle s'étendit au loin. Crésus lui envoya de riches présents. Pharaon Necao lui consacra l'habit qu'il portait à la bataille dans laquelle il vainquit les Syriens. Dans la guerre contre les Perses, Hécatée, historien de Milet, conseilla de s'emparer des trésors du temple : ce qui ne fut pas exécuté. Plus tard, ce temple fut pillé et détruit par les Perses; les Branchides, avec la statue en bronze de leur dieu, furent emmenés à Ecbatane ;

[1] *Voyage du duc de Raguse*, tom. II, Milet. — Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, tom. IV, lettre 86.

[2] Tacite, *Annales*, liv. IV, § 55.

mais Séleucus fit reporter l'idole à Didyme, parce qu'elle l'avait salué roi[1].

Les habitants de Milet sont connus pour la mollesse et la dissolution de leurs mœurs. C'est chez eux que prirent naissance ces œuvres obscènes appelées *milésiennes* ou *milésiaques*, dont nos romans sont des imitations. Thalès et Anaximandre, qui connaissaient déjà la sphéricité de la terre; Anaximène, qui enseignait que les astres tournent autour d'elle; les historiens Cadmus et Aristide, Pittacus et Eschine, étaient de Milet.

Lorsque saint Paul vint à Milet dans son troisième voyage, il était pressé d'aller à Jérusalem pour la Pentecôte : ne pouvant aller à Éphèse, il fit venir les prêtres de cette ville, et il prit congé d'eux au milieu de l'assemblée des fidèles par l'admirable discours qui nous a été conservé dans les Actes des Apôtres. « Ensuite il se mit à genoux et pria avec eux tous. Tous répandirent d'abondantes larmes; et, se jetant au cou de Paul, ils l'embrassaient, affligés surtout de ce qu'il leur avait dit qu'ils ne verraient plus son visage, et ils le conduisirent jusqu'au vaisseau. » (Act., xx, 15 et suiv.)

Saint Paul laissa son compagnon Trophime malade à Milet. (II Tim., iv, 20.)

Notre navigation n'est pas plus agitée que sur un fleuve. Nous passons comme la flèche devant les groupes de Lipso, de Léro et de Calymnos. J'ai revu plus tard toutes ces îles. Lipso est inhabitée. Léro a une charmante ville, délicieusement couchée dans une vallée, entre deux golfes et deux montagnes, à l'ombre de la plus verte végétation, et d'un vieux château fort qui la protége ou la menace à l'orient. Calymnos, plus considérable, a une très-haute montagne, quelques vallées fertiles, un assez bon port, une capitale bien bâtie, pittoresquement située, au-dessus de laquelle est une autre ville entière, j'allais dire intacte, tant elle paraît bien conservée : c'est l'ancienne ville, l'ancienne forteresse des chevaliers de Rhodes; elle n'a plus un seul habitant. Près du port est la petite ville maritime avec son hôpital de lépreux; la capitale est à une demi-lieue de là,

[1] Diod., IX, 90. — Hérod., V, 36; VI, 19.



sur le versant de deux vallées profondes, plantées de grenadiers et de figuiers, les plus grands, les plus beaux que j'aie jamais vus. Un vieux temple d'Apollon converti en église, des tombeaux taillés dans le roc, des citernes, des colonnes brisées, des monnaies, sont les seuls restes de son antique prospérité. Les habitants de Calymnos vivent principalement de la pêche des éponges.

Vers le soir, resserrés entre la presqu'île de Bodroun et une multitude d'îlots inhabités, qui de toutes parts sortent de la mer à mesure que nous avançons, nous entrons dans un lac admirable, un véritable dédale dont on ne devine pas la sortie. Les rochers prennent les formes les plus bizarres : ils élèvent vers le ciel leurs sommets variés à l'infini, et sont pleins d'anfractuosités profondes. Leur base n'est pas moins variée ; partout la mer s'insinue dans les détours de mille petits golfes découpés comme des dentelles : l'imagination ne peut rien concevoir de plus gracieux. De nombreux troupeaux de chèvres et de moutons broutent le peu d'herbe qui se trouve dans les ravins. Si ces îles étaient couvertes d'arbres, ce lieu serait un des plus beaux de la terre. Le soleil, en se couchant derrière l'île de Capra, vient encore donner à ce magnifique tableau un coloris enchanteur, que l'art ne pourra jamais imiter.

C'est au fond de ce petit archipel que se trouve l'île de Cos, aujourd'hui Stanchio. De même que l'île de Rhodes, elle faisait partie de la Carie. Cos est la patrie d'Hippocrate, le plus ancien médecin de l'antiquité dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous. Esculape y avait un temple célèbre[1]. Les malades venaient dormir dans le vestibule du temple, et, pendant la nuit, les dieux leur révélaient les remèdes qui devaient les guérir : c'est ainsi qu'on se procurait la clairvoyance magnétique dans ce temps-là. Saint Jérôme nous apprend qu'à l'époque où il composait à Bethléem ses commentaires sur Isaïe, vers l'an 410, les païens d'Orient allaient encore passer la nuit dans les temples d'Esculape, pour recevoir, pendant leur sommeil, les révélations qui devaient leur rendre la santé[2]. C'était déjà une des superstitions qu'Isaïe reprochait aux Juifs : « J'ai

[1] Strab., liv. XIV, 657. — Plin., liv. V, c. XXXVI.
[2] Hieron., *Op.*, tom. III.

étendu mes mains vers un peuple qui habite les sépulcres[1], qui dort dans les temples des idoles. » (Is., LXV, 4.)

L'Écriture nous enseigne que Dieu a souvent parlé aux hommes par des songes. Il a ainsi fait connaître ses volontés aux patriarches : il a apparu à Laban (Gen., XXX, 24), à Abimelech (Gen., XX, 3), à Salomon (III Rois, III, 5), et à plusieurs autres. Un ange apparut en songe à saint Joseph à Nazareth, à Bethléem, en Égypte, pour lui faire connaître la volonté de Dieu (Matth., I et II). De même, des hommes justes ont été élevés jusqu'au troisième ciel, et ont vu ce qui se passe dans le sein de Dieu. Ce sont là des dérogations à la loi commune, qui sont extrêmement rares; des priviléges que Dieu accorde quand il lui plaît, comme des récompenses de la vertu, ou, dans des occasions importantes, pour l'exécution de ses desseins.

Dans tous les temps, la superstition a essayé de faire un art de l'interprétation des songes, ou même de procurer des songes prophétiques pour tenter Dieu ou pour connaître l'avenir. Cet art téméraire, qui présuppose la possibilité de soumettre la prescience divine à nos caprices, ou le désir de savoir par d'autres êtres surnaturels des choses que Dieu veut nous tenir cachées, est condamné comme étant un art trompeur et abominable.

Il y a un sommeil obtenu par des moyens artificiels, par des attouchements, des fumigations, des bains, etc., ou produit par quelque maladie qui laisse, dit-on, l'usage des facultés intellectuelles, et même à un degré plus éminent que lorsqu'on est éveillé, on a profité de cet état, qu'on appelle magnétique, somnambulisme, clairvoyance, pour obtenir des visions et des révélations de diverses natures.

Plusieurs des plus célèbres temples de l'antiquité étaient tout à la fois des maisons de santé et des lieux où l'on rendait des consultations et des oracles : tels furent les temples d'Esculape à Épidaure, à Pergame, à Cos ; celui d'Isis à Memphis ; ceux de Sérapis à Thèbes, à Canope, à Alexandrie, et une foule d'autres. Ils étaient le plus souvent situés dans des lieux solitaires et romantiques, et

[1] Lucain fait habiter dans des sépultures l'enchanteresse Érichto, à laquelle il attribue le pouvoir de chasser les ombres. *Phars.*, VI.

entourés de bois sacrés; on s'y rendait par des avenues sombres et fraiches. Partout étaient représentés les symboles du bonheur, du sommeil et des songes. Les prêtres, afin de frapper l'imagination des malades, leur faisaient voir des tableaux où étaient peints les dieux qu'ils venaient consulter. L'entrée du temple était interdite à ceux qui se portaient bien et à ceux qui n'étaient pas initiés. Les malades ne pouvaient y entrer qu'après un temps d'épreuve, pendant lequel ils se préparaient par la prière, par des chants sacrés, par le jeûne, par la chasteté, par la contemplation, par le silence, par des offrandes : ordinairement on offrait un bélier. Dans le voisinage du temple. il y avait une fontaine dont on faisait boire les eaux pendant un temps assez long; enfin on faisait prendre des bains aux malades, on les frictionnait[1], on les exposait à la fumée de différentes substances, et, lorsqu'ils commençaient à s'assoupir, on les transportait dans le vestibule du temple et on les couchait sur des peaux de bélier : cela se passait dans le plus grand silence et au milieu des ténèbres de la nuit; toutes les lumières devaient être éteintes. C'est alors qu'ils avaient leurs songes et leurs visions. Communément ils voyaient la divinité du lieu, qui leur donnait des conseils, leur révélait les remèdes qui devaient les guérir. Les prêtres interprétaient ces songes, et suppléaient à leur obscurité[2]. Les personnages les plus distingués allaient ainsi consulter les oracles pour eux et pour d'autres[3]. Les Romains avaient adopté ce culte des Égyptiens et des Grecs : cette espèce de sommeil s'appelait *incubatio*[4]. Il y avait à Rome un temple d'Esculape dans l'ile du

[1] Le passage suivant de Martial nous fait voir la grande ressemblance qu'il y a entre ces frictions et les manipulations ou les passes des magnétiseurs :

> Percurrit agili corpus arte tractatrix,
> Manumque doctam spargit omnibus membris.
> *Mart.* III, *Epigr.* 82.

[2] Strab., *Geogr.*, lib. XVII. — Plin., *Hist. naturalis*, lib. XXVIII. — Hérod., *Historiar.*, lib. II, c. 144. — Plutar., *de Iside et Osir.*; *de Oracul. Asiat.* — Cicér., *de Divinatione et de Natura deorum*.

[3] Habet Serapidis templum religiose cultum, ut vel etiam nobilissimi viri ei credant, et pro se et pro aliis insomnia captent. Strab., lib. XVII.

[4] Incubare dicuntur proprie hi qui dormiunt ad accipienda responsa; unde ille incubat Jovi, id est, dormit in Capitolio, ut responsa possit accipere. *Servius in Virgilium*.

Tibre, un de Sérapis et un d'Isis dans le champ de Mars. Pompée, Mithridate, Antigone, Xénophon, Thémistocle, Alexandre, Pyrrhus, réglaient leur conduite d'après des songes; Lysimaque, un des descendants d'Aristide, vivait de leur interprétation; Jules César périt pour n'avoir pas ajouté foi aux songes de Calpurnia sa femme: toute l'antiquité est pleine de traits qui y ont rapport.

Chez plusieurs peuples modernes, on se met dans un état de prétendue clairvoyance par des boissons narcotiques ou par de l'opium; pendant le sommeil qu'on obtient de cette manière, on croit d'ordinaire qu'on vole dans des régions éthérées, et qu'on s'entretient avec les habitants des cieux : l'idiote béatitude que procurent ces diverses substances explique l'usage passionné qu'on en fait.

Les livres sacrés des Indous renferment des traités formels sur la manière de se mettre dans un état de clairvoyance. Il faut se séparer de toute société, briser tous les liens qui nous rattachent à la terre, ne satisfaire aucun des besoins du corps, etc.; ainsi longue privation de toute nourriture, immobilité complète, silence absolu, insensibilité au froid et à la chaleur, à la pluie, à la douleur : ce sont là les moyens qu'emploient les visionnaires appelés *ioghis*, pour se mettre dans un état de contemplation qui semble les dédommager des privations auxquelles ils se soumettent. Les récits que nous donnent les différents auteurs sur l'application de ces théories paraissent à peine croyables. L'un d'eux[1], qui cependant mérite toute croyance, parle d'un ioghi qui avait continuellement son regard fixé sur le disque du soleil; son corps était à moitié couvert par des constructions qu'avaient entassées des insectes; des plantes noueuses enlaçaient son cou, et tout son buste était chargé de nids d'oiseaux[2].

Hippocrate s'instruisit aux écoles qui étaient dans les temples, recueillit les connaissances traditionnelles qui s'y conservaient, s'appropria ce dont l'expérience avait démontré l'utilité, et devint ainsi le fondateur de la science médicale.

[1] Windischmann, *Die Philosophie im Fortgang der Weltgeschichte; Indien.*

[2] Consultez, sur ce sujet : Sepp, *Das Heidenthum und Christenthum.* — J. Görres, *Die christliche Mystik.* — Ennemoser, *Magnetismus.*



Les premiers habitants de l'île de Cos avaient été des Phéniciens; ils y avaient apporté le culte d'Hercule, dont le principal temple était à Tyr : ce culte se soutint jusqu'au second siècle de notre ère.

La ville de Cos se présente exactement comme Chio, entre la côte et les montagnes, au milieu de ses jardins et de ses coteaux couverts de vignes. Une forteresse turque, par ses blanches murailles, coupe ce tapis de verdure, et s'avance comme une sinistre apparition sur le premier plan d'un riant tableau. Cette citadelle a été bâtie par les Génois avec les débris du temple d'Esculape; dans les murs on retrouve un grand nombre de morceaux de marbre sculptés, un autel votif, etc. Le magasin à poudre (qui a sauté depuis, en 1850, en endommageant fortement la citadelle et la ville), était une ancienne église dédiée à la sainte Vierge. La citadelle n'est pas plus forte que la ville, qui ne l'est guère : des murs mal assis, des fossés à peu près comblés, des soldats invalides de corps et d'âme, c'est là tout ce qu'il faut pour imposer aux ennemis intérieurs et extérieurs. L'île compte environ 15,000 habitants, répartis dans la ville et quatre villages; trois à quatre mille sont musulmans, les autres grecs. La ville à près de 4,000 âmes. Ce n'est ni une ville grecque ni une ville turque; elle tient un peu de l'Europe et de l'Asie, un peu du temps présent et beaucoup des temps passés. L'arbre d'Hippocrate, planté au milieu de la ville, et étendant ses branches dans toutes les directions, couvre la place principale tout entière. C'est un immense platane, qui paraît avoir l'âge de Mathusalem; le tronc a 40 pieds anglais de circonférence : on dit qu'Hippocrate a enseigné sous son ombrage; plusieurs colonnes soutiennent ses branches horizontales. Pendant que j'en faisais le tour pour en cueillir quelques feuilles, je vis d'un côté un vieillard vénérable s'appuyant sur un bâton recourbé et drapé à l'antique, qu'on aurait pu prendre facilement pour un contemporain d'Hippocrate, tandis que de l'autre un Italien montrait dans une lanterne magique les sept merveilles du monde et la bataille de Waterloo. C'est là Cos : un mélange bizarre de choses disparates. On montre encore une petite maison qu'a dû habiter, il a y 2,300 ans, le prince des médecins.

Toutes les puissances de l'Europe sont ici représentées par un seu et même individu : c'est le vrai moyen d'éviter les conflits entre le consuls. Il serait grandement à désirer que cet usage fût générale ment admis en Orient. On m'a assuré que cet homme multiple, bier convaincu de l'importance de ses fonctions, et voulant se mettre au mieux avec les autorités locales, se présenta chez le gouverneur ac tuel, lors de son installation, d'abord avec l'uniforme français, e complimenta le nouveau gouverneur au nom de la France; puis i s'en retourna solennellement chez lui, mit l'uniforme anglais, et avec toute la gravité britannique, il alla donner au caïmacan l'as surance des bons rapports que la reine d'Angleterre désirait entre tenir avec lui; et ainsi de suite. La cérémonie dura une bonne partie de la journée. Quel heureux pays que celui où l'on peut en core jouer d'aussi innocentes comédies!

Alexandre le Grand est venu à Cos après avoir détruit Halicar nasse. Il paraît qu'il fut content de la soumission des habitants, qu firent frapper des médailles en son honneur; lui, de son côté, leur fit creuser un port. Mais, avec le temps, ce port se combla telle ment, qu'il devint un marais infect, et la patrie du plus grand des médecins était un des lieux les plus malsains de la terre. Le sultan Abdul-Medjid, ayant touché à Cos pendant son voyage dans l'Archi pel, promit d'être l'Hercule de ces nouvelles étables d'Augias; mais comme le fleuve Alphée coule loin de ces bords, le nettoyage sera long : on y travaille cependant.

L'antique merveille de l'île, la fontaine d'Hippocrate, existe en core à une lieue de la ville, aux trois quarts de la montagne qui s'élève au sud-ouest : on la reconnaît de loin aux beaux platanes qui l'ombragent. L'eau est sans doute la même qu'autrefois, mais il n'y a plus personne qui sache lui faire faire des miracles.

Cos dispute à Colophon et à Éphèse la gloire d'avoir donné le jour à Apelle. Dans son troisième voyage, saint Paul est venu de Milet à Cos.

En face de Cos, sur le golfe Céramique, est Halicarnasse, la pa trie d'Hérodote, d'Héraclite et des deux Denys; elle s'appelle au jourd'hui Bodroun. Vue de Cos, elle paraît imposante, ce qu'elle doit surtout à sa citadelle, bâtie par les chevaliers de Rhodes sur un

rocher qui fait [illegible]

et bien conservé [illegible]

des écussons [illegible]

laines, avec [illegible]

langues.

La ville [illegible]

de l'ancienne [illegible]

montagnes rangées [illegible]

sont peu élevées. [illegible]

brusque ni [illegible]

ture respire la [illegible]

fontaine dont l'eau [illegible]

s'y baignaient. [illegible]

rosés sont très-fertiles. [illegible]

surtout de magnifiques [illegible]

tant : plus de la moitié [illegible]

province de Smyrne. [illegible]

même famille. La garnison [illegible]

dans le pays. Le commerce est [illegible]

des figues. Le port autrefois [illegible]

mer et rend assez difficile l'entrée [illegible]

cessible qu'à de légers bateaux.

Sur la colline, à chaque pas [illegible]

bre blanc ou gris, des colonnes, des [illegible]

côté d'un parallélogramme, péristyle [illegible]

nes d'ordre ionique sont encore debout [illegible]

de plusieurs autres. Dix minutes plus loin [illegible]

était en partie taillé dans le roc. Son emplacement [illegible]

choisi ; de là on a une vue délicieuse vers la [illegible]

soin d'un autre spectacle : l'aspect enchanteur [illegible]

toujours serein !

C'est à Halicarnasse, l'ancienne demeure des rois de Carie, qu'Artémise avait élevé à Mausole, son mari, un monument funéraire qui a été une des sept merveilles du monde. Quatre architectes célèbres avaient orné les façades ; Pythis avait élevé la majestueuse pyramide qui surmontait le tombeau, et au haut de laquelle il avait

placé un char de marbre attelé de quatre chevaux. J'ai vainement questionné les habitants sur l'emplacement de ce tombeau : la plupart n'en avaient jamais entendu parler; les uns m'indiquèrent la citadelle, et les autres la nécropole, qui est au haut de la colline. Il y a, en effet, dans les rochers des grottes sépulcrales antiques fort intéressantes; mais elles ne s'accordent nullement avec la description du monument d'Artémise. Cependant, non loin de là, sur cette colline, il y a un emplacement plus vaste, plus apparent, à ciel ouvert, qui semblerait mieux convenir; mais il n'y a là non plus que des traces incertaines.

Sur le revers septentrional de la même presqu'île, et assez près d'Halicarnasse, est le village de Mentescha, bâti sur l'emplacement de Myndos, cette antique petite ville aux grandes portes, qui donna occasion à Diogène le Cynique de s'écrier en la voyant : « Habitants de Myndos, fermez les portes, dans la crainte que votre ville ne s'en aille! »

Les Phéniciens fondèrent de bonne heure des colonies dans la Carie; puis vinrent les Grecs, puis les Romains. Cyrus conquit toute la Carie; plus tard elle appartint successivement à Alexandre, à Cassandre, à Antigone, à Lysimaque, à la république de Rhodes, et enfin aux Romains. Dès le temps d'Homère, les Cariens étaient méprisés des Grecs; leur nom devint synonyme de celui d'esclave.

Nous laissons à notre gauche le vaste golfe Céramique, et au couchant toutes les Cyclades, que j'ai visitées avec un si vif intérêt quelques années après : Santorin, Nio, Syra, Tinos, Delos, Paros, Naxos, théâtres éloignés des événements des temps héroïques, et dont les noms mélodieux ont inspiré tant de poëtes.

Lorsque la nuit vint nous surprendre, nous étions en face de Gnide, et j'avais encore le regard attaché sur cet archipel, qui, selon la remarque de M. Michaud, fait l'admiration des poëtes et le désespoir des marins.

Quelques mots au hasard sur l'une ou l'autre de ces îles.

Santorin, la plus méridionale des Cyclades, ce reste d'un immense cratère en partie enfoui sous les eaux, présente tous les contrastes que l'imagination peut concevoir. Au milieu de son port,

on est dans la bouche d'un volcan : des falaises brisées, des parois de lave aux couleurs les plus étranges, des montagnes écroulées, d'autres sorties nouvellement des entrailles de la terre, une ville perchée au haut des airs sur ces épouvantables précipices et qui paraît attendre une prochaine secousse pour rouler dans l'abîme, des maisons blanches au-dessus d'immenses roches noires, des chemins en zigzag allant de la marine [1] à la ville haute, et joignant les uns aux autres, comme par une suite d'échelles, des grottes, des chapelles, des maisons et des jardins, qui semblent être autant d'ermitages : tout cela, entassé pêle-mêle avec des couches de lave noire, brune et rouge, inspire une morne admiration. Cette ville, fraîche et parée, qui apparaît riante sur le bord d'un cratère, produit l'effet d'un joli enfant qui jette un regard timide dans ce gouffre affreux. Elle a de belles églises, de hautes coupoles, des couvents; on entend le son des cloches : on croit des bouches de l'enfer entendre des sons d'espérance pour le ciel. L'enceinte circulaire du cratère n'est interrompue que par quelques canaux, qu'on dirait à peine assez larges pour laisser pénétrer de médiocres vaisseaux dans ce port, qui serait le meilleur de l'archipel s'il n'était trop profond pour pouvoir y jeter l'ancre. Par l'ouverture, qui est au sud, on voit au loin dans l'île de Crète le sommet du mont Ida, dont la neige éternelle semble apporter de la fraîcheur dans cette région de feu. Au centre, la petite île de Nea-Cameni (la Nouvelle-Brûlée) offre tellement encore l'aspect d'une éruption récente, qu'on y craint toujours de mettre le pied sur de la lave mal éteinte; elle date pourtant de l'année 1707. Depuis deux mille ans, le volcan sous-marin manifeste sa présence par les îles qu'il soulève et fait disparaître. Dans un manuscrit que je me suis procuré à Naxos, il est fait mention de l'éruption qui a eu lieu en 726, et qui a jeté l'épouvante dans tout l'archipel. C'est ce prodigieux événement qui a servi de prétexte à Léon l'Isaurien pour redoubler ses sanglantes persécutions contre les fidèles orthodoxes. La secousse de 1836 a fait disparaître une partie de Santorin.

[1] En Orient on appelle *marine* la partie d'une ville qui est au bord de la mer, et qui est habitée par les consuls, les négociants, etc.

Cette île, qui portait le nom de Théra dans l'antiquité, est une des plus florissantes de l'archipel; elle a une population de 15,000 âmes. Il y a un évêque grec et un évêque catholique; il y a des établissements religieux catholiques d'hommes et de femmes très-bien tenus; des élèves de toutes les îles voisines viennent y faire leur éducation. Sur le mont San-Stefano, on voit les ruines de l'ancienne capitale. Scauro, Aponomeri, principales localités actuelles, sont bâties, avec plusieurs villages, le long des rochers abruptes de la rive occidentale; elles forment une longue file de maisons et de moulins à vent, qui va presque d'une extrémité de l'île à l'autre. De là le terrain descend en pente douce vers l'orient; il est tout couvert de vignobles et d'arbres fruitiers : le vin de Santorin est très-estimé. Six ou sept villages ornent les coteaux, une foule de maisons sont disséminées dans les champs, il y a des églises ou des couvents sur tous les rochers; des constructions indéfinissables, qui tiennent d'une forteresse et des laures antiques du désert, sont attachées à des rochers à pic avec des murs, des tours, qui grimpent comme des chamois sur les flancs du cap San-Stephano.

Les vases en terre peinte de Santorin étaient célèbres dans l'antiquité; aujourd'hui la terre que produit cette île est très-recherchée pour les constructions hydrauliques.

Milo, anciennement Melos, est une autre île volcanique. Elle est moins pittoresque que Santorin, mais elle est très-remarquable par ses catacombes, son amphithéâtre, ses murailles cyclopéennes, ses temples, ses statues : un des plus beaux ornements du musée de Paris, la statue de Vénus, vient de Milo. Ses bains chauds étaient recherchés autrefois pour les maladies de la peau. Son port est magnifique; il est très-vaste et très-sûr; j'y ai trouvé une douzaine de gros navires : il pourrait contenir toutes les flottes de l'Europe. Cette belle île voit chaque jour sa population diminuer par les fièvres : c'est sans doute l'effet de son volcan qui s'éteint. Elle était très-fertile et bien cultivée; maintenant ses coteaux, ses vallons, sont tristes et déserts : elle compte à peine 7,000 habitants. A l'entrée du port, à gauche, sur la crête d'une montagne, on voit la petite ville de Sixfur, qui a bien la plus singulière physionomie qu'une ville puisse avoir : elle ressemble à un turbot dont le mu-



seau forme la pointe de la montagne sur laquelle le corps est aplati, et dont la queue, composée d'une file de petites maisons, tantôt blanches, tantôt noires, descend vers le port en suivant les sinuosités des rochers.

En six heures on peut aller de Milo à Syra.

La ville de Syra, à laquelle des circonstances extraordinaires ont donné une importance qu'elle n'a jamais eue, est devenue une des principales places commerçantes du Levant, quoique son port soit assez médiocre et que ses produits soient peu considérables : elle doit tout à la position géographique de l'île et aux événements dont l'Orient est le théâtre, et qui tôt ou tard lui préparent une nouvelle transformation. La ville de Syra est bâtie sur une montagne conique, dont la cathédrale catholique occupe le sommet; deux autres montagnes plus élevées, plus arrondies, mais inhabitées, l'assistent à droite et à gauche sur le second plan, comme pour l'abriter et la faire mieux ressortir. L'évêque, les établissements religieux, et toute la population catholique, composée de cultivateurs et d'artisans, habitent la ville haute, au nombre de 5,000. Les maisons sont petites, entassées; les rues sont étroites : ce ne sont que des escaliers, assez dangereux quand il pleut. Au pied de la montagne et au bord de la mer est la nouvelle ville, qui vise à prendre le nom d'Hermopolis, qui du reste lui convient à merveille : c'est la ville des affaires de tous genres. Elle a 18,000 habitants, tous Grecs non unis, excepté quelques centaines de catholiques; elle s'agrandit chaque jour; les rues sont larges, les maisons bien bâties : tout respire l'aisance. La Russie y fait construire de belles églises; aussi je n'ai trouvé nulle part une plus grande dévotion pour ses empereurs. J'ai vu une cinquantaine de bateaux dans le port; sur le chantier plusieurs gros navires étaient en construction. Il y a très-peu d'habitants dans le reste de l'île.

En face de Syra, l'île de Tinos est remarquable par son agriculture, son commerce et son industrie. Elle a un archevêque grec, un évêque catholique et environ 30,000 habitants. On y montre encore la caverne d'Éole : ce qui est sûr, c'est que la mauvaise humeur de ce dieu se fait souvent sentir encore dans ces parages.

Délos, si célèbre par la naissance de Diane et d'Apollon; Délos,



dont le temple était le rendez-vous de tous les peuples de la Grèce, n'a plus un seul habitant, n'a plus un seul monument debout, n'a pas même un arbre pour y abriter un berger.

L'île de Rhenea, qui n'est séparée de Délos que par un canal étroit, quoique plus grande, est presque aussi déserte, aussi nue, aussi désolée : je n'y ai trouvé que deux ou trois mauvaises cabanes et de maigres troupeaux.

Paros, dont les carrières de marbre ne sont plus guère exploitées, a perdu toute sa célébrité, que les arts seuls avaient faite. Archiloque y est né; Miltiade y a reçu les blessures dont il est mort; Pompée l'a réduite en province romaine. On y a trouvé au commencement du dix-septième siècle ces tables gravées, connues sous le nom de *Marbres d'Arundel*, qui sont un des plus importants monuments historiques qui existent.

Naxos, la reine de la mer Égée, la plus grande et la plus fertile des Cyclades, passa, comme tant d'autres, de la monarchie à la république, et de l'anarchie à l'esclavage. Après la prise de Constantinople par les Français et les Vénitiens, en 1204, l'île de Naxos devint la propriété de Marc Sanudo de Venise, qui s'en empara, et l'empereur de Constantinople l'érigea en duché, en y joignant quelques-unes des îles voisines. Cet état de choses subsista jusqu'en 1570, où elle fut prise par Sélim II, favorisé qu'il fut par les Grecs, qui préférèrent la domination des Turcs à celle des Latins. Après la dernière révolution, elle a été donnée au nouveau royaume de Grèce avec toutes les Cyclades. Si elle était bien cultivée, elle pourrait facilement nourrir 50,000 habitants; elle n'en a que 10,000. La ville est bâtie sur une montagne conique, comme celle de Syra; mais elle est moins élevée, moins riche et beaucoup moins peuplée : elle n'a pas 3,000 habitants; tous sont des Grecs, excepté 300 catholiques latins. Ceux-ci demeurent dans la haute ville, autour des ruines de l'ancien château ducal, dont la cathédrale actuelle était la chapelle. L'habitation de l'archevêque, qui est attenante, est de beaucoup inférieure à celles de la plupart des curés de campagne en Europe. Il a un subside de 3,000 francs de l'œuvre de la propagation de la foi : il en donne 1,000 pour l'entretien de dix ou douze Ursulines qui tiennent l'école des petites filles;



les Lazaristes sont chargés de l'école des garçons. Dans toute l'île il y a quatre églises et une dizaine de prêtres. Les catholiques descendent tous d'anciennes familles de Venise, de Gênes, de Vérone et de Malte; il y a aussi des familles françaises et espagnoles. Elles possédaient presque toutes les terres, mais la domination des Turcs, maintenant celle des Grecs, qui leur est encore moins favorable, auront pour résultat de les réduire à la mendicité; elles finiront par s'éteindre : c'est ce qui est déjà arrivé aux familles Sanudo, Loredano, Malatesta et Sporza Castri de Venise, de même qu'aux Justiniani de Gênes et aux Crispo d'Espagne. Parmi les familles encore existantes, il y a des Sommaripa, originaires du Languedoc, des Grimaldi de Venise et des Coronello d'Espagne.

Les restes d'antiquités qu'on trouve à Naxos sont : une porte de marbre d'un temple de Bacchus : c'est le premier objet qui frappe la vue quand on approche de la ville. Ce temple était situé dans une petite île appelée *Palatia;* un aqueduc, qui existe encore en grande partie, y amenait de l'eau des montagnes. On dit qu'Ariane a été abandonnée par Thésée non loin de là, au bord de la mer. A six lieues à l'est de la ville, on montre une statue colossale à peine commencée, qu'on nomme improprement la statue d'Apollon. Il y a au même lieu quelques débris d'un môle, d'un château, et peut-être d'une ville. Dans l'intérieur de l'île, sur le sommet de plusieurs montagnes, il y a des ruines considérables, mais la plupart ne remontent pas à une époque antérieure au moyen âge. L'île de Naxos n'a pas de port.

Dans le manuscrit que j'ai déjà cité, et dont je regrette de ne pouvoir parler plus longuement, il est dit que du temps des persécutions des Iconoclastes les flots de la mer apportèrent à Naxos trois images de la sainte Vierge, qui avaient sans doute été confiées à la mer par quelque fidèle de l'empire, dans la crainte qu'elles ne tombassent dans les mains des persécuteurs : deux de ces images sont conservées dans la cathédrale, et la troisième dans l'église de la mission. Les reliques de sainte Euphémie, jetées à la mer par le fanatisme iconoclaste de Constantin Copronyme, furent de la même manière portées par les flots jusqu'au rivage d'Éresus, et recueillies par la piété des habitants.

Le château, qui avait été construit au haut de la montagne par le premier duc Marc Sanudo, et qui était flanqué de douze grosses tours, tombe en ruines. La cathédrale est de la même époque. Les Jésuites s'établirent dans l'île en 1626: après leur suppression ils furent remplacés par les Lazaristes; quelques années plus tard vinrent les Capucins, et enfin, en 1739, les Ursulines.

Les Grecs ont un évêque, une assez belle cathédrale et plusieurs couvents.

Mais nous sommes au cap Crio, anciennement Triopium, devant les ruines de Gnide.

La position de Gnide était on ne peut plus propre à enflammer l'imagination poétique et sensuelle des peuples de l'antiquité. Ce promontoire hardi, qui se mêle aux îles de l'archipel en tenant encore au continent par une longue presqu'île, dont les montagnes aiguës, découpées, pleines de vallées sombres et tortueuses, offraient mille avenues, tantôt sur la crête des rochers, tantôt dans le mystère des forêts, à la plus licencieuse des cités, plaît encore aujourd'hui malgré sa nudité et sa dévastation. Quatre petites baies gracieuses s'insinuaient jusqu'au centre de la ville, bâtie dans un vallon étroit et sur le penchant de deux collines, qui ne révélaient que peu à peu à ceux qui y arrivaient par terre ou par mer le nombre et la splendeur de ses théâtres et de ses temples. Les ruines de Gnide couvrent un grand espace. Des murailles d'enceinte très-fortes et assez bien conservées, qui grimpent directement de la mer au sommet des collines, dominées par une antique forteresse; des murs de temples et d'amphithéâtres, d'énormes blocs des marbres les plus précieux, des colonnes et des autels enfouis au milieu de vastes décombres et sous le feuillage épais des chênes verts, des caroubiers, des oliviers et des myrtes, tel est l'aspect que présente aujourd'hui la célèbre cité de Doride qui possédait le chef-d'œuvre de Praxitèle[1]. Gnide a donné le jour au médecin Ctésias et à Eudore, cet ami de Platon, qui, le premier, a fixé la

[1] La statue de Vénus par Praxitèle a été d'abord transportée à Constantinople, puis à Rome, et enfin à Florence, où elle est encore.

durée de l'année à 365 jours et un quart, durée qui fut admise ensuite pour le calendrier Julien.

Saint Paul passa devant Gnide sans s'y arrêter. (*Act.* XXVII, 7.)

Au milieu de cette multitude d'îlots et d'écueils semés à l'entrée du golfe de Doride, se fait remarquer l'île de Symi; toute petite qu'elle est, elle a deux grands ports, et, comme Myndos, elle pourrait sortir par ses portes. Deux golfes, à peine séparés par un étroit cartillage de roches grises et pelées, pénètrent jusqu'au cœur de l'île; au fond, la colline, mollement arrondie, offre aux regards, à une assez grande hauteur, une petite ville fort singulière : c'est un groupe de deux cents maisons qui ont la forme de dés, et elles en ont aussi à peu près la grandeur; elles sont noires, d'une couleur sombre pour la plupart, mais les portes, les fenêtres et les terrasses ont presque toutes une bordure blanche. Au-dessus du plus grand des deux ports, il y a les restes assez considérables d'une vieille citadelle; une rangée de maisons, fort mal à l'aise entre le pied des rochers et la mer, forme la marine des Symiens. Si ces pauvres gens ne vivent pas de pierres, ils doivent être souvent exposés à mourir de faim : à part quelques petits arbustes, plus propres à nourrir des chèvres que des hommes, je n'ai rien vu de vert dans ces deux golfes. Il y a cependant çà et là de petits enclos qui doivent figurer des champs ou des jardins; mais il semble que les murs ne soient faits que pour empêcher les pierres de sortir, tant ces enclos en sont encombrés. Il est difficile de comprendre comment le beau Nirée[1], l'antique seigneur de ces rochers, a pu fournir trois vaisseaux aux Grecs pendant la guerre de Troie, et les approvisionner de la moindre chose. Les habitants actuels de Symi ne s'occupent que de la pêche des éponges.

[1] C'était, dit Homère, « le plus beau de tous les Grecs qui allèrent sous Ilion, après le vaillant fils de Pélée. » *Iliade*. II, 671 et suiv.

CHAPITRE VII

DE RHODES A BEYROUTH.

La ville de Rhodes. — Jardin des Hespérides. — Les chevaliers. — Gozon. — Le colosse de Rhodes. — Le tour de l'île. — Lindos. — Mont Atayabo. — Marmoritza. — Macri. — Castel-Rosso. — Satalie. — Le cap Anamour. — Tarse. — Soli. — Le Cydnus et le Sélef. — Alexandre et Frédéric Barberousse. — Une prophétie. — L'île de Chypre. — Le mont Olympe. — Larnaca. — Cithium. — Le culte des pierres. — Saint Barnabé et l'Évangile de saint Matthieu. — Les Lusignans. — Famagouste. — Nicosie. — Cérina. — La reine Charlotte. — Catherine Cornaro. — *Les cent maisons de la reine.*

19 *août*. Je montai sur le pont de grand matin, et je me trouvai au milieu d'une enceinte de vieilles murailles, de créneaux, de batteries de canon, de hautes tours : j'étais dans le port de Rhodes. J'étais pressé de descendre à terre. Je fus bientôt dans des rues désertes et obscures : des ruines, des voûtes, d'immenses boulets en pierre, des canons sans affûts, des fenêtres en ogive, des croix, des armoiries des plus nobles familles de l'Europe, des fleurs de lis, des inscriptions latines, des statues de saints : tout se retrouve dans cet ancien boulevard de la foi et de la civilisation comme au jour où Villiers de l'Ile-Adam le quitta, il y a trois siècles. A Rhodes, il faut rendre justice, sinon à l'esprit de conservation, au moins à la profonde indolence des Turcs : depuis que Soliman II s'est emparé de l'île, à l'exception des brèches, qui ont été réparées, ils n'y ont pas remué une pierre. Sur une des portes de la ville, j'ai vu un grand écusson en marbre blanc qui paraissait avoir été placé la veille ; au-dessus était écrit : *D'Amboise MDII*. La ville de Rhodes est le plus intéressant musée du moyen âge.

J'avais déjà reconnu le fort de Saint-Nicolas, la rue des Chevaliers, l'église de Saint-Jean, le palais du grand maître, sans guide et sans être inquiété par personne; quelquefois un vieux Turc m'adressait la parole d'un air mécontent, comme s'il eût voulu m'empêcher d'aller plus loin. Je rencontrai un homme vêtu à l'européenne, et je le priai de bien vouloir être mon guide : ce qu'il accepta très-obligeamment.

La ville de Rhodes est bâtie sur une pente douce, à l'extrémité septentrionale de l'île; elle est tournée vers la côte de Caramanie, que l'on aperçoit distinctement. La ville a près de 10,000 habitants, dont 7,000 musulmans et plus de 2,000 Juifs. Les Francs, avec les différents consulats, se sont établis le long de la mer. Il y a environ 200 catholiques; ils ont une petite chapelle desservie par trois Récollets. Il n'est pas permis aux Grecs de demeurer dans l'intérieur de la ville; ils habitent aux environs, dans des jardins et des villages qui forment des espèces de faubourgs. La population de l'île entière est de 30,000 âmes, dont 22,000 Grecs disséminés dans quarante-quatre villages.

La principale mosquée de la ville est celle de Soliman; elle n'a rien de remarquable que les portes. L'église de Saint-Jean, changée en mosquée, a conservé sa forme primitive; elle a encore ses anciennes portes. L'escalier du chœur a été placé en biais pour le tourner vers la Mecque. Huit colonnes en granit gris partagent l'église, d'ailleurs assez petite, en trois nefs. Les pierres tumulaires qui recouvrent les tombeaux des grands maîtres, et sur lesquelles sont taillées leurs images, sont à peu près intactes. La maison centrale de l'ordre des chevaliers, l'hôpital, est au bas de la rue des Chevaliers, vers le port. La synagogue des Juifs est à l'extrémité de leur quartier, en face du castel Saint-Michel. En face de ce castel est la tour Saint-Nicolas, le plus bel ornement de la ville. Chaque bastion porte le nom d'un saint, et son image en marbre, incrustée dans les murs, n'a pas subi la moindre altération. Les maisons de la ville sont en pierres et solidement construites.

L'île de Rhodes a environ quarante lieues de circuit; elle est très-fertile, et paraît avoir été habitée dès les premiers âges du monde. Diodore raconte qu'après un déluge qui avait désolé le



continent de l'Asie, on avait donné aux îles de Lesbos, de Chio, de Samos, de Cos et de Rhodes le nom d'îles Macares, ou des Macares (μακάρων νῆσοι), c'est-à-dire *des Heureux*[1]. L'île de Chypre et l'île de Crète ont porté le même nom. C'est le souvenir d'un jardin de délices qu'on avait perdu qui a créé le jardin des Hespérides. On le plaça d'abord dans les îles phéniciennes, puis il s'éloigna de plus en plus jusqu'au pied de l'Atlas, puis dans les îles Canaries, enfin dans les contrées les plus éloignées vers le nord, et sur les plus hautes montagnes de l'équateur. Colomb lui-même, en franchissant des mers inconnues, espérait pouvoir atteindre ce jardin des Hespérides, et découvrir ces montagnes du ciel avec leur fleuve tombant des hauteurs et formant le lac du paradis.

L'île de Rhodes eut des rois, parmi lesquels on compte Cléobule, un des sept sages de la Grèce. Les Rhodiens se constituèrent ensuite en république, puis ils furent assujettis par les Athéniens, dont ils secouèrent le joug avec le secours de Mausole, roi de Carie. Ils conservèrent leur liberté jusqu'à Alexandre le Grand, qui les soumit à sa domination. A sa mort, ils chassèrent les Macédoniens, et se gouvernèrent eux-mêmes jusqu'au temps de Caton d'Utique, où ils firent partie de l'empire romain.

Les Rhodiens étaient renommés par leurs richesses, leur marine, leur commerce, leur agriculture et leurs fabriques. La fondation de la ville de Rhodes ne remonte qu'à l'époque de la guerre du Péloponèse. Les sciences et les arts y ont longtemps fleuri. Posidonius d'Apamée la rendit célèbre par son école de philosophie; Eschine et Apollonius Molon, par une école d'éloquence. Le poëte connu sous le nom d'Apollonius de Rhodes y séjourna quelque temps; Diognète, cet autre Archimède, mais plus heureux que lui, qui obligea Démétrius Poliorcète à lever le siége de Rhodes, était de cette ville, ainsi que l'ami de Scipion et de Lélius, le philosophe Panétius, le peintre Protogène, rival d'Apelles, et les trois célèbres sculpteurs auxquels on doit le groupe de Laocoon. Pour se faire une idée de la quantité d'objets d'art qui devaient se trouver dans l'île, on doit se rappeler que, même encore du temps de Pline, il y avait à Rhodes 3,000 sta-

[1] Diodor., V, 81, 82.

tues, parmi lesquelles cent colosses[1]. Les plus grands hommes de Rome vinrent à Rhodes pour se perfectionner dans l'art de la parole, comme Caton, Cicéron, César et Pompée, Brutus et Tibère Hérode l'Ascalonite y vint, après la bataille d'Actium, solliciter d'Auguste la couronne de la Judée, dont il fit un si honteux usage.

L'île de Rhodes était entre les mains des Sarrasins lorsque Foulques de Villaret, grand maître de l'ordre de Saint-Jean, chassé de la Palestine par les musulmans, y vint planter, en 1310, la noble bannière de la croix, que les chevaliers surent défendre pendant deux siècles contre tous les efforts de la barbarie. C'est pendant ce temps que le courageux Déodat de Gozon tua le dragon qui ravageait cette île. Les circonstances de cette histoire sont fabuleuses peut-être, mais le fait ne peut être révoqué en doute. Il est probable que le dragon était un crocodile, ou un serpent monstrueux[2]. Les serpents ont toujours été si communs dans l'île, que les Grecs l'avaient nommée *Ophiusa, l'île des serpents;* et, aujourd'hui encore, les paysans ont pour chaussure des bottes qui s'élèvent jusqu'au-dessus du genou, pour se préserver de leur morsure. Le nom de Rhodes vient, soit d'un mot phénicien qui veut dire serpent, soit des roses dont l'île abonde.

On connait l'héroïque défense de cette place par les chevaliers, et il est généralement admis qu'ils ne furent vaincus que par la trahison. M. le maréchal Marmont, plus compétent que tout autre, ne croit pas que le manque de poudre ait été le vrai motif de la capitulation, parce qu'on en a trouvé, il y a peu d'années, vingt mille livres dans les souterrains. Une pareille découverte vient encore d'avoir lieu : le vice-consul d'Autriche m'a assuré que l'année dernière. on a encore trouvé quatorze mille barils de poudre dans les casemates de la forteresse; mais il pensait qu'elle avait été soustraite à la connaissance des chevaliers par le grand prieur Amaral, et qu'ils ne s'étaient rendus que par faute de munitions : ce qui s'ac-

[1] Plin., xxxiii, 4; xxxiv, 7.

[2] *Immanem serpentem interficit*, portait l'inscription de son monument, et non pas *Draconis exterminator*, comme l'a dit Vertot, sur la foi de Naberat. Edrisi raconte un événement semblable qu'on attribue à Alexandre le Grand, et qui serait arrivé dans l'île de Moslachiin, sur les côtes d'Afrique.

corde avec le motif allégué par le prieur de Saint-Gilles et Martinenque, qui dirent au grand maître, en l'engageant à se rendre, *que les provisions épuisées suffiraient à peine pour un assaut* [1]; motif entièrement faux, comme il est démontré par les dernières découvertes.

Au milieu de tous les souvenirs glorieux pour la chrétienté, et en particulier pour la France, qu'évoquent les ruines de Rhodes, il est pénible de penser que c'est une armée française qui a continué l'œuvre de Soliman II, en chassant les intrépides défenseurs du christianisme de leur dernier asile, après s'en être emparée par la trahison et avoir renouvelé dans les églises de Malte les mêmes profanations que les musulmans avaient commises dans les églises de Rhodes [2].

En parcourant la ville, je vis un grand feu et plusieurs individus alentour, qui parfumaient les lettres *empestées* que nous avions apportées de Smyrne : ils les passaient dans la fumée en les tenant avec des pincettes, tout en me laissant librement circuler au milieu d'eux, quoiqu'ils sussent que j'étais arrivé par le même bateau. Je visitai la chétive église des catholiques; un des religieux m'accompagna dans mes autres courses, et me reconduisit ensuite dans le port, où je demandai à voir l'emplacement du fameux colosse, entre les jambes duquel passaient les plus gros navires : m'étant adressé à trois personnes, elles m'indiquèrent trois endroits différents. Voilà encore une de ces merveilles destinées à transmettre sa gloire à tant de générations qui a complétement disparu. Des sept merveilles du monde, il n'y a que les pyramides d'Égypte qui aient été respectées par les siècles.

Le colosse de Rhodes représentait Apollon, le dieu des Rhodiens. Cette énorme statue d'airain avait 105 pieds de haut; ses pieds reposaient sur les môles qui formaient l'entrée du port. Elle avait été commencée par Charès 300 ans avant Jésus-Christ, et achevée au bout de douze ans par Lachès. Cinquante-six ans après, elle fut renversée par le tremblement de terre qui détruisit la ville. Vespasien la releva; mais, lorsque les Sarrasins s'emparèrent de l'île,

[1] Voir Villeneuve-Bargémont, tom. II.
[2] Voir A. Gabourd, *Histoire de la Révolution française*, tom. V, juin 1798.

trouvant le colosse par terre, ils le vendirent à un Juif. qui le mit en pièces.

Saint Paul a touché à Rhodes en venant de Cos

Je vois dans le port un brick égyptien; on me dit qu'il est monté par Ibrahim-pacha, qui se rend à Constantinople pour obtenir l'investiture de la vice-royauté de Méhémet-Ali, qui est tombé en enfance. On ajoute que la santé d'Ibrahim est dans un tel état de délabrement, qu'il n'en jouira pas longtemps.

Ayant fait postérieurement tout le tour de l'île de Rhodes, je dirai brièvement ce que j'y ai vu de plus remarquable.

La partie la plus fertile de l'île et la mieux cultivée est sans contredit celle qui environne la capitale; et en général toute la partie septentrionale, où il y a des sites qui sont de toute beauté. En suivant la côte orientale et en descendant vers le sud, on rencontre peu de villages; ceux que l'on voit au pied de quelques montagnes surmontées d'un couvent ou des ruines d'un ancien castel des chevaliers sont fort propres, vus à distance, et produisent un bel effet. Les vallées sont plantées d'oliviers, tandis que les montagnes sont nues et prennent, de ce côté de l'île surtout, des formes plus bizarres que gracieuses ou imposantes; il y a sur quelques-uns de leur sommet des lieux de pèlerinage qui attirent un grand concours de monde. La baie de Paradiso, trop ouverte, offre un port peu sûr. Tout le long de la côte, et à de courtes distances, il y a des tours, maintenant en fort mauvais état, où, du temps des chevaliers, se tenaient des gardes chargés de signaler l'approche des Turcs, qui venaient infester ces rivages et en emmenaient les habitants en captivité. On trouve de ces tours dans tout l'archipel, où l'on était également obligé d'employer les mêmes précautions. Les Turcs rôdaient alors sur toutes ces côtes, jetant partout la terreur, et épiant les moments propices pour étendre leurs conquêtes. Quoiqu'il n'y ait pas de marées dans ces parages, les rochers, usés par les vagues, indiquent la hauteur du niveau de la mer en hiver, lorsque, refoulée par les vents, elle s'engouffre entre l'île de Rhodes et la Caramanie : ce niveau est à quatre ou cinq pieds au-dessus du niveau ordinaire.

Le point le plus intéressant de l'île, après Rhodes, c'est Lindos.



Cette petite ville a tellement conservé son cachet d'antiquité, qu'on s'attend presque, en y abordant, d'y trouver encore Cléobule. Elle est assise dans un petit vallon élevé, par lequel elle regarde de deux côtés vers la mer. Le port est mal abrité contre les vents d'est, qui amènent chaque hiver une masse de sable fort menaçante pour le peu qui reste des jardins de la ville; mais il est charmant. Je n'y ai pas vu un seul bateau : c'est à l'imagination à y jeter de la vie; elle s'en chargerait volontiers, tant il y a de poésie dans les formes de ces rochers et de ces cavernes. Ce qu'il y a de plus apparent à Lindos, c'est la citadelle des chevaliers, bâtie sur un grand rocher qui domine la ville et la cache en grande partie, et où fut anciennement l'acropole. Le château était une des résidences du grand maître de l'ordre; malgré son état actuel de délabrement, on reconnait encore les principaux appartements et la chapelle. C'est dans ces ruines que j'ai vu le seul serpent que j'aie rencontré dans cette île, où il doit tant y en avoir; il s'est laissé tomber sur mes épaules du haut d'un pan de mur : il était d'une longueur démesurée. Le rocher qui porte la citadelle est comme rongé par une caverne énorme en forme de voûte qui s'ouvre vers le sud. Dans une grotte pareille, mais de l'autre côté de la ville, était le célèbre temple de Minerve, où l'on venait de toutes parts consulter ses oracles; une partie du portique est maintenant affaissée. Les Danaïdes avaient aussi élevé à Lindos un temple en l'honneur de Diane.

Cléobule, qui naquit à Lindos, était ce sage, contemporain de Solon, dont il était l'ami, qui avait pris pour adage ces mots qui prouvent sa haute sagesse, et dont la réalisation serait le plus grand bien désirable : *mens sana in corpore sano*. Les deux artistes Charès et Lachès, qui mirent la dernière main au colosse de Rhodes, étaient aussi de Lindos.

La ville actuelle, fort jolie, pourrait contenir 2 ou 3,000 habitants; elle n'en a que 600. Comme il y a peu à gagner dans l'ile, ils s'expatrient. Je les ai trouvés accueillants et fort affables.

De Lindos jusqu'aux îles Kakri, qui sont à la même hauteur sur la rive occidentale, les contours de l'ile présentent moins d'intérêt; il y a de beaux promontoires, des falaises remarquables, des sites romantiques, des ilots qu'on irait admirer s'ils étaient dans



quelques lacs de la Suisse ou de l'Italie; mais tout cela est à peu près désert. Les habitants des îles Kakri et Limonia se livrent surtout à la pêche des éponges. Plus au nord, les côtes de Rhodes redeviennent charmantes. La plus fraîche végétation, commençant au bord de la mer, s'élève jusqu'au sommet des montagnes, dominées toutes par la coupole nue et grisâtre, mais gigantesque, du mont Atayabo, célèbre par le culte qu'on y rendait à Jupiter Atabyrius. Cette montagne porte le même nom que le mont Thabor; elle est le point culminant de l'île : les faibles cours d'eau qui s'y trouvent en viennent presque tous. De son sommet, qu'on peut atteindre en quatre heures, on a une vue des plus belles et des plus étendues. Les vallées sont très-fertiles, une quantité de beaux villages se cachent dans des forêts d'oliviers; sur les points les mieux choisis, il y a des ruines d'anciens châteaux et de forteresses; le village de Triansa, qui se déploie non loin du rivage, est un des sites les plus agréables qu'on puisse voir dans ces contrées. De là on revoit bientôt les moulins à vent qui garnissent les abords de la ville de Rhodes, et qui sont comme plantés dans les sables du rivage. Avec un bateau à vapeur d'une force moyenne on peut faire en dix ou douze heures le tour de l'île, tandis qu'il en faut vingt-quatre pour faire le tour de Chypre.

Nous quittons Rhodes le même jour. La mer était calme comme un lac, et notre traversée jusqu'à Chypre fut extrêmement agréable : nous la fîmes en trente-deux heures.

Longtemps encore nous gardons en vue, sur notre gauche, ces belles côtes de l'Asie Mineure, si peu explorées et qui méritent tant de l'être. On y trouve des ports à l'abri de tous les vents, et qui pourraient contenir tous les vaisseaux du monde; des villes détruites, qui racontent la gloire de tous les peuples de l'antiquité et en même temps la honte des dominateurs actuels; des monuments nombreux, souvent parfaitement bien conservés, qui réunissent tous les styles d'architecture, et décèlent une origine différant autant par la diversité des temps que par la diversité de caractère des nations qui les ont élevés. Dans une autre occasion, j'ai touché à plusieurs points de la Caramanie; je n'ai eu qu'un regret, celui de n'avoir pu y faire un séjour plus prolongé. Je ne signalerai que Mar-



moritza, près de l'ancienne *Physcus* : la ville est sans doute misérable, mais le port est un des plus sûrs et des plus grandioses qui existent. Macri, sur l'emplacement de l'ancienne *Telmessus*, moins remarquable encore par sa position, par son théâtre et ses autres ruines que par ses tombeaux : ce sont d'énormes sarcophages épars dans la plaine, ou des chambres sépulcrales taillées dans le roc, pareilles aux monuments qu'on trouve à Pétra et dans l'Inde. Castel-Rosso, autrefois *Mégiste*, si bien abritée, si pittoresque, encore active et assez florissante, avec des tombeaux et un théâtre : cette ville a 6,000 habitants et 120 bateaux. Satalie, très-commerçante, dans le voisinage des ruines magnifiques de *Phaselis*. Le cap Anamour, chargé de ruines et de sépulcres : on dirait à les voir que la ville d'*Anemurium* a été dépeuplée en un jour par la peste. Trois villes s'y font distinctement remarquer : la ville forte au sommet du cap, la ville jadis grande et riche au bord de la mer, et la ville des morts avec des tombeaux de différents genres d'architecture : il n'y a plus un seul habitant ; quelques familles grecques et musulmanes vivent, le bon Dieu sait comment, dans les ruines du château d'Anamouriéh, qui est plus loin, aussi au bord de la mer.

Ayant fait directement le trajet d'Alexandrette au cap Anamour, je n'ai pas visité le vaste golfe qui termine de ce côté l'Asie Mineure.

C'est là que se trouve Tarse, capitale de la Cilicie, où naquit saint Paul, et où il fut élevé par Gamaliel. (Act., XXII, 3.) C'est de cette ville, vouée au culte de la plus abominable divinité de l'antiquité, que Dieu fit sortir le plus intrépide propagateur de sa religion sainte. La ville de Tarse passe pour avoir été fondée par cet Hercule phénicien qui y était particulièrement invoqué. Comme symbole, cette ville avait sur ses monnaies un de ces bûchers (*pyra*) qu'on élevait à certaines fêtes de ce dieu. Tarse devint la plus célèbre école littéraire de toute l'Asie ; circonstance, sans doute, qui n'a pas été sans influence sur les formes brillantes de l'érudition de l'apôtre des Gentils ; mais c'est au troisième ciel qu'il en a puisé la profondeur.

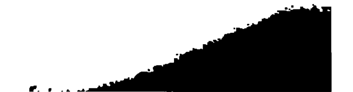
Les ruines et la magnifique colonnade de Soli (Pompeiopoils), qui a encore 44 colonnes debout, se trouvent non loin de Tarse, près du village de Mezelu.



Les deux rivières, le Cydnus, aujourd'hui Kara-sou, c'est-à-dire *eau noire*, dans lequel Alexandre faillit perdre la vie, et le Sélef, où périt Frédéric Barberousse, versent toutes les deux leurs eaux fraîches et limpides dans la mer à l'entrée de ce golfe et vis-à-vis la pointe nord-est de l'île de Chypre. On a souvent confondu ces deux rivières, qui sont assez distantes l'une de l'autre. Le Cydnus passe par la ville de Tarse, et se jette dans la mer à deux lieues de cette ville, tandis que la rivière de Sélef arrose les ruines de l'antique Séleucie, qui se nomme aujourd'hui Sélefké. Frédéric Ier, après avoir franchi le mont Taurus, s'était remis en marche pour la Palestine; son armée traversait la rivière sur un pont, lui voulut la passer à cheval (d'autres disent qu'il s'y baigna); il fut saisi par la fraîcheur de l'eau et entraîné par le courant; on le retira demi-mort, et il expira à Séleucie. Ses ossements furent emportés par ses soldats, qui voulaient les ensevelir à Jérusalem; « mais la cendre des princes de la croix, dit M. Michaud, ne devait pas reposer dans la ville sainte [1] : » ils furent recueillis par le célèbre archevêque Guillaume de Tyr, et déposés dans la cathédrale de cette ville.

C'est ce même Frédéric qui avait été excommunié par Alexandre III; qui avait obligé le pape légitime à chercher un refuge en France, et s'était fait couronner empereur à Rome par un antipape. On me permettra sans doute de citer ici une phrase prophétique de M. de Maistre : « Jamais aucun souverain n'a mis la main sur un pape quelconque (avec ou sans raison, c'est ce que je n'examine point), et n'a pu se vanter ensuite d'un règne long et heureux. Henri V a souffert tout ce que peut souffrir un homme et un prince. Son fils dénaturé mourut de la peste à quarante-quatre ans, après un règne fort agité. Frédéric Ier mourut à trente-huit ans dans le Cydnus. Frédéric II fut empoisonné par son fils, après s'être vu déposé. Philippe le Bel mourut d'une chute de cheval, à quarante-sept ans. Ma plume se refuse aux exemples moins anciens. Cela ne prouve rien, dira-t-on. A la bonne heure! Tout ce que je demande, c'est qu'il en arrive autant à un autre, *quand même cela ne prouverait rien*, ET C'EST CE QUE NOUS VERRONS. »

[1] Michaud, *Hist. des Croisades*, tom. II, liv. VII.



Cette phrase, inspirée à M. de Maistre à l'occasion de la conduite de Napoléon envers le pape, a été écrite *le 6 juin* 1810 [1]. Nous avons tous vu ce qui s'est passé depuis.

Pendant notre course de Rhodes à Chypre, j'eus le loisir de faire connaissance avec les compagnons que nous avions pris, soit à Smyrne, soit à Rhodes. Nous avions à bord deux missionnaires capucins qui allaient en Mésopotamie : un petit vieillard turc, extrêmement gai, ce qui est rare pour un Turc : il se rendait à Damas pour rejoindre la grande caravane de la Mecque : il avait déjà fait vingt-deux fois ce pèlerinage. La Révolution de février commençait à se faire sentir dans le Levant par le déplacement des anciens fonctionnaires : nous avions trois consuls de France à bord du *Stamboul*. Je ne sais si ces changements s'opérèrent dans l'intérêt général, mais la société de ces messieurs a rendu cette partie de mon voyage beaucoup plus intéressante. Nous avions M. Lesseps, qui allait remplacer M. de Saint-Sauveur comme consul à Alep ; M. Tastu, qui se rendait à Chypre dans la même qualité, et M. Rattier, vice-consul de Rhodes, qui rentrait en France. Ce serait partout une bonne fortune de rencontrer de tels compagnons de voyage ; mais sur mer, où l'on n'a aucune distraction pendant les longues heures qu'on passe sur le pont, une conversation vive, spirituelle et instructive, a un charme et un prix tout particuliers.

Je rencontrai plus tard d'autres consuls révoqués par la République qui s'en retournaient en France. Un, entre autres, était fort étonné de cette mesure : il avait servi, avec un dévouement toujours égal, l'Empire, la Restauration et la Révolution de juillet. « Je ne comprends pas Bastide, me disait-il : quand j'ai appris la Révolution de février, j'ai crié : Vive la République ! Pardi, c'est tout simple ! et après ça il me révoque ! »

Le sage dit, selon les temps,
Vive le roi ! vive la Ligue !

Cette *sagesse* est devenue si commune aujourd'hui, qu'elle n'est plus appréciée.

[1] *Lettres et opuscules inédits du comte Joseph de Maistre*, tom. I. *Lettre* 47[e] *au roi*. Saint-Pétersbourg, 25 mai (6 juin) 1810.

20 *août*. A cinq heures du soir nous entrons dans la vaste rade de Larnaca ; comme elle est peu profonde, nous jetons l'ancre à une assez grande distance de la côte, au milieu d'une vingtaine de bâtiments de diverses nations. Vue à cette distance, la ville a un aspect assez agréable : des rangées de maisons blanches, plates, dont plusieurs sont surmontées de pavillons consulaires, sont la marine de Larnaca. Les palmiers, dont nous avions vu les premiers exemplaires à Rhodes, sont les seuls arbres qu'on aperçoive d'abord, et même les seules traces de végétation. Dans les jardins, on trouve des vignes, des mûriers, des grenadiers, des caroubiers. La ville est à vingt minutes plus loin. C'est l'ancienne *Cithium*, ou plutôt son emplacement; car il n'en reste pas même le nom. Placée entre les nations les plus civilisées et les plus commerçantes de l'ancien monde, cette ville fut longtemps le centre du commerce de l'Égypte, de la Syrie et de la Grèce. Au-dessus de Larnaca, à quelques lieues derrière la plaine, on voit s'élever la montagne de Sainte-Croix. Le mont Olympe, la plus haute montagne de l'île (elle a 6,590 pieds), est dans les environs de Limasol.

Dans la mythologie des peuples de l'Orient, il y a toujours une montagne au nord sur laquelle se rassemblent les dieux : c'est le *Merou* pour les Hindous, l'*Al-Bordsch* pour les Perses, le *Kaf* pour les Arabes, l'*Olympe* pour les Grecs (cette montagne était pour eux la plus haute des montagnes du nord). Les livres saints y font souvent allusion. Voici les paroles orgueilleuses qu'Isaïe met dans la bouche du roi de Babylone : « Je monterai au ciel; au-dessus des astres de Dieu j'élèverai mon trône, et je m'assiérai sur la montagne de réunion, aux extrémités du septentrion. » (XIV, 13.)

Le consul d'Angleterre, M. Niden Kerr, était venu à bord avec une chaloupe; il nous offrit, à quelques-uns de mes compagnons et à moi, de nous conduire à terre. Il nous mena chez lui, et, après nous avoir offert des rafraîchissements, il nous fit voir la ville, c'est-à-dire qu'il nous promena entre des murs sans fin, qui n'avaient presque pas d'ouvertures, et où il faisait une horrible chaleur, quoiqu'il fût à peu près nuit : toutes les maisons étant bâties derrière des cours, on ne les voit pas en parcourant les rues.

En passant devant une mosquée, le consul nous offrit de nous y conduire. La place était couverte de musulmans qui se dédommageaient amplement du jeûne de la journée. Quand on nous vit monter l'escalier de la mosquée, les enfants poussèrent des cris ; ils nous suivirent ; les hommes vinrent ensuite, criant comme eux : je crus qu'il y aurait une émeute. Cependant, après quelques pourparlers, on nous dit que la prière commencerait dans un quart d'heure, et que nous pourrions y assister. Effectivement, on alluma les lampes, et deux ou trois cents musulmans vinrent se placer en lignes devant nous pendant qu'on chantait dans une galerie : je n'en avais jamais tant vu à la fois faire leur prière. C'est un exercice très-difficile qu'une prière musulmane : il faut s'incliner, porter les mains à la tête, se prosterner, s'asseoir sur les talons, se relever, s'accroupir encore, et, chaque fois que l'on dit *Allah*, mettre le front dans la poussière. Tout cela s'exécute comme une évolution militaire : ces trois cents hommes manœuvraient en même temps. Il n'y avait pas une femme, même sur les galeries : on comprend qu'il leur serait difficile de faire leur salut de cette manière. Ces pieux musulmans avaient, selon l'usage, laissé leurs pantoufles à la porte de la mosquée : il faut qu'ils aient tous le même pied, car il est impossible qu'en sortant chacun puisse retrouver sa chaussure. Cette coutume est très-ancienne ; Pythagore la recommandait déjà à ses disciples. Elle a sans doute pris son origine de ces paroles de l'Exode (III, 3), où Dieu dit à Moïse : « N'approche pas d'ici ; ôte les souliers de tes pieds, parce que le lieu où tu es est une terre sainte. » Dieu adressa les mêmes paroles à Josué lorsqu'il entra dans la terre promise. (Josué, v, 16.) Au mont Sinaï, pour entrer dans la chapelle appelée *du Buisson ardent*, et élevée en souvenir de ce prodige, on est obligé d'ôter sa chaussure.

Jacob, en envoyant à Béthel les gens de sa maison pour y remercier Dieu, leur ordonna de changer de vêtements. (Gen., xxxv, 2.) Les Hindous ont conservé la coutume de changer d'habits pour la prière. Lorsque les pèlerins de la Mecque arrivent à Rabbok, à quatre journées de la Mecque, ils se dépouillent de leurs vêtements, se couvrent seulement de deux linceuls en toile de coton, et mettent



aux pieds des sandales : c'est ainsi qu'ils achèvent leur voyage. Ils souffrent tellement de la chaleur, que souvent leur tête s'enfle, et que la peau du dos et des bras est toute brûlée par le soleil. Pour prier, les musulmans ôtent leurs souliers et gardent leur turban sur la tête; les Juifs et les Romains se couvraient aussi pour remplir leurs devoirs religieux, tandis que les Grecs avaient la tête nue.

Les Turcs de Chypre sont plus tolérants qu'ailleurs, probablement parce ce qu'ils y sont en minorité.

J'allai coucher à bord.

21 *août*. Le consul anglais avait eu l'obligeance de faire prévenir les Pères Franciscains de notre arrivée et du désir que nous avions, monseigneur Pompallier et moi, d'aller dire la messe chez eux. Le supérieur vint nous recevoir au rivage et nous conduisit au couvent; il avait amené une voiture : ce fut la dernière que je vis de longtemps. Les Franciscains de Larnaca ont construit une nouvelle église qui n'est pas encore tout à fait achevée, et qui est une des plus belles que j'aie vues dans le Levant.

Après la messe, il y eut dans la même église une cérémonie à laquelle je me fis un devoir d'assister. A neuf heures, tous les officiers du consulat de France se rendirent à bord du *Stamboul* pour prendre M. Tastu et le conduire sur le rivage, où il fut reçu par toute la nation, pendant que de la forteresse il était salué par neuf coups de canon. De là tout le clergé vint à l'église, où l'on chanta un *Te Deum*. Après la cérémonie, M. Tastu nous témoigna le plaisir que nous lui avions fait en assistant à son installation, et nous nous rendîmes tous ensemble au couvent, où il reçut les félicitations de la communauté.

Je passai le reste de la journée au couvent, chez le vice-consul d'Espagne, M. Andrea Mattei, qui avait eu la bonté de nous offrir ses services de la manière la plus aimable, et ensuite chez les consuls de France et d'Angleterre.

Je visitai l'emplacement de Cithium : cette ville, fondée par le petit-fils de Japhet, Céthim, avait donné son nom à l'île entière. On voit encore, entre la marine et Larnaca, à l'élévation du terrain, le lieu où elle était bâtie, et on y trouve plusieurs objets d'antiquité.

Le *port fermé* dont parle Strabon, et qui était le rendez-vous de toutes les nations, est entièrement comblé. Larnaca, ainsi que l'indiquent son nom et les sarcophages qu'on y trouve, était la nécropole de Cithium. Zénon, le chef des stoïciens, est né dans cette ville; et Cimon, fils de Miltiade, y est mort à la tête de son armée.

J'aurais bien désiré pouvoir aller à Nicosie, capitale de l'île, et qui n'est qu'à six lieues de Larnaca [1]; mais notre bateau partait le soir : les bateaux à vapeur ont tant d'autres avantages, qu'on peut se soumettre de bon gré à ce qu'ils ont de tyrannique.

J'ai tâché d'utiliser la seule journée que j'ai passée dans l'île de Chypre en prenant des renseignements chez les consuls que j'ai visités; mais, en les donnant ici, je n'ajouterais rien à ceux qui ont été publiés dans ces derniers temps. D'ailleurs, il faudrait un travail trop étendu pour bien faire connaître une île si célèbre.

Cette *île des peuples* reçut, dès les premiers âges, des colonies des peuples du Nil, des Phéniciens, des Grecs et des Perses; elle est souvent mentionnée dans l'Écriture sous le nom de Céthim ou Citthim. Isaïe, en annonçant la ruine de Tyr par les Chaldéens, s'écriait : « Vaisseaux de Tharsis, poussez des hurlements; car Tyr est « ravagée de telle sorte qu'il n'y reste plus une maison et qu'on ne « peut plus y entrer : cette nouvelle a été annoncée à ceux de Cit- « thim. » (XXIII, 1.)

Sésostris, Cyrus, Alexandre, Sémiramis, tous les plus grands conquérants l'ont visitée ou s'en sont emparés, jusqu'à ce qu'elle tomba au pouvoir des Romains. On connaît les mœurs dissolues de ses habitants, et le culte qu'ils rendaient à Vénus et à Adonis dans les temples de Paphos et d'Amathonte [2]. Titus, lorsqu'il se rendait en Syrie, vint consulter l'oracle et immoler un grand nombre de victimes à la divinité de Paphos. Le temple de Vénus se trouvait sur le lieu même où, selon la Fable, elle aborda en sortant de la mer qui l'avait conçue. La déesse, dit Tacite, n'était pas représentée sous la forme humaine : c'était un bloc arrondi, plus large à la base, et se rétrécissant au sommet comme une pyramide : *le motif est un mys-*

[1] J'y suis allé pendant un autre voyage; j'en parlerai ci-après.
[2] Justin., lib. XVIII, c. v. — Lactant., lib. I, c. xvii.

tère [1]. Tacite, probablement, en savait plus qu'il n'a voulu en dire. Cette figure conique, prise pour le symbole de la divinité qu'on regardait comme étant le principe générateur des choses, n'était qu'une reproduction adoucie des pyramides et des obélisques élevés à l'entrée des temples dans l'Inde, en Syrie et en Égypte, et dont les initiés savaient seuls toute la signification [2].

Le culte des pierres était généralement répandu. Je parlerai de son origine quand nous serons arrivés à Béthel. Il y a ici tout un système religieux, une des idées primitives de l'idolâtrie, qu'on voit sous tant de formes chez tous les peuples de l'Asie, en Égypte, chez les Pélasges, chez les Druides, chez les Slaves, chez les Celtes, chez les Germains, et jusque dans les régions les plus reculées de l'Amérique; de là les dieux abarites, les bétyles, les cabires, les pierres-oracles, les dolmens, les talismans : on trouve ici la clef d'une foule de mystères et de sacrifices honteux et cruels.

Macrobe, cependant, parle d'une *statue* de Vénus qui se trouvait dans l'île de Chypre, et qui représentait la déesse avec les attributs des deux sexes [3]. Elle avait des habits de femme, et portait la barbe et le sceptre. Dans le culte qu'on lui rendait, les hommes s'habillaient en femmes et les femmes en hommes, comme pour la célébration des mystères d'Hercule Assyrien ou Melcarte. Selon Hérodote, la colonie qui fonda Paphos était venue d'Ascalon, et y introduisit le culte d'Aphrodite Uranie, Astarte ou Dercéto; tandis que la colonie qui fonda Amathonte, et qui y avait apporté le culte d'Hercule, était venue de Tyr. Tyr et Ascalon étaient les principaux siéges de ces deux divinités, dont le culte était le plus honteux, le plus vivace, le plus répandu de tous ceux que nous offre l'idolâtrie.

On s'est efforcé de trouver un sens mystique et profond dans les abominations que renfermaient les mystères du paganisme. Il ne faut pas prendre à la lettre les récits des poëtes, disent leurs défen-

[1] Simulacrum deæ non effigie humana, continuus orbis latiore initio tenuem in ambitum metæ modo exurgens; et ratio in obscuro. (Tacit., lib. II.)

[2] On peut consulter, sur ce sujet : Gottlob, *de Lapidibus*. — Drach, *Lettre d'un rabbin converti*. — Creuzer, *Indes*. — Gougenot des Mousseaux, *Dieu et les dieux*, etc., etc.

[3] Macrob., *Saturnales*, liv. III, ch. VIII.

seurs : ce sont d'ingénieuses fictions, mises à la portée du peuple, par lesquelles on révélait la nature intime des choses à ceux qui savaient les comprendre et les interpréter. C'étaient là les raisons par lesquelles les néo-platoniciens essayaient de retarder la chute des idoles, et ce sont encore les arguments des admirateurs du paganisme parmi nous. Mais les Pères de l'Église ont répondu victorieusement à tous ces sophistes. « Point tant de détours! leur disait saint Grégoire de Nazianze. Si vous avez de bonnes choses à m'apprendre, dites-les-moi par leur nom, et, pour m'enseigner la vérité, ne me faites point passer par l'erreur. Ces mythes scandaleux, dans lesquels il vous plaît de voir tant de profondeur, sont vrais ou ils sont faux. S'ils sont vrais, qu'est-ce donc que vos dieux, et comment pensez-vous policer les nations en leur proposant de tels exemples? Mais, s'ils sont faux, pourquoi nous conduire au bien au travers des écueils? pourquoi nous enseigner le vice en vue de nous faire aimer la vertu [1]? » La honte est le secret ou l'explication de ce culte abominable. En commettant le crime, on cherche à lui ôter ce qu'il a d'odieux; on le divinise pour faire des complices.

Cependant, comme la révélation primitive n'a pu s'éteindre entièrement dans le souvenir des hommes, on découvre souvent une pâle lueur de la vérité à travers les voiles épais dont l'ont environnée les erreurs et la corruption du paganisme. Plus d'une fois nous aurons occasion de revenir sur ce sujet.

La fable des poëtes, qui prétendent que les Propœtides [2] qui souillèrent les rivages de cette île furent changés en rochers, n'est qu'une allusion à la dureté engendrée par le crime.

Le sculpteur Pygmalion, qui devint amoureux de la statue d'ivoire qu'il avait faite, était de l'île de Chypre : ce fut son fils Paphus qui fonda la ville de Paphos.

Dans certaines fêtes qu'on célébrait dans cette île en l'honneur de Vénus, on élevait un bûcher comme pour les fêtes d'Adonis ou du soleil. Ce bûcher, appelé *pyra* (de πῦρ, feu), avait la forme d'une pyramide, c'est-à-dire de la flamme. Un aigle, signe de l'apothéose, était

[1] *Orat.* IV *in Julian.*, c. CXVI, CXVII; *Orat. de Spiritu s.*, c. XVI.
[2] Met. X, v. 238.

au sommet. La figure de la divinité était sculptée sur le milieu ; on y voyait aussi un lion, symbole du soleil. Quand la flamme commençait à s'élever, on jetait dans le bûcher des colombes consacrées à Vénus ; ailleurs on y mettait des fruits et toutes sortes d'animaux [1].

C'est Vénus qui est censée avoir introduit la première le grenadier dans l'île. La pomme, qui a figuré d'une manière si fatale aux hommes dès l'origine du monde, est demeurée comme l'emblème du plaisir des sens qui nous fait perdre les jouissances pures et éternelles d'une vie plus élevée : elle était consacrée à Vénus. La pomme de grenade, à cause de la multitude des graines qu'elle renferme, a aussi été regardée comme le symbole de l'unité de l'Eglise, qui réunit toutes les nations.

Pendant le dernier soulèvement de la Judée, sous Trajan, les Juifs de l'île de Chypre prirent une part très-active à cette guerre. Le nouveau David qu'ils s'étaient donné fut défait dans une bataille sanglante par Martius Turbo. Les Juifs avaient été depuis longtemps attirés dans l'île par l'exploitation des mines de cuivre qui s'y trouvaient. Ces mines avaient été données en fermage à Hérode I[er] par Auguste, sous la condition qu'il en recevrait la moitié des revenus [2].

L'île de Chypre reçut l'Évangile de saint Paul et de saint Barnabé. Étant arrivés dans la ville de Salamine, ils prêchèrent Jésus-Christ dans les synagogues des Juifs ; ensuite ils se répandirent dans l'île entière. Ils trouvèrent à Paphos un faux prophète nommé Bar-Jésu, qui détournait le proconsul Sergius Paulus d'embrasser la foi. Mais saint Paul frappa le magicien de cécité, et Sergius crut et admira la doctrine du Seigneur. (Act., XIII.) Quelque temps après, saint Barnabé revint dans l'île, accompagné de Marc ; il est considéré comme le premier évêque de Chypre. Il était originaire de cette île. Plusieurs pensent qu'il y fut lapidé par les Juifs vers la septième année du règne de Néron. Il avait été enterré près de Salamine ; son sépulcre ayant été ouvert du temps de l'empereur Zénon, on trouva sur sa

[1] Lucian., *de Dea Syra*, 49. — Diogenian., *Præfat.* — O. Müller, *Kleine Schriften*, Bd. II.

[2] Eusèbe, *Histoire ecclés.*, liv. IV, c. II. — Josèphe, *Antiq.*, liv. XVI, c. IV.

poitrine l'Évangile de saint Matthieu, que saint Barnabé avait écrit de sa propre main.

A la séparation des deux empires romains, l'île de Chypre fit partie de l'empire d'Orient, et fut gouvernée par des ducs envoyés de Constantinople. En 1191, lorsque Richard Cœur-de-Lion se rendait en Palestine, Isaac Comnène était duc de Chypre. Une tempête ayant dispersé la flotte du roi d'Angleterre, quelques vaisseaux, sur l'un desquels se trouvaient la sœur et la fiancée de Richard, échouèrent sur les côtes; Isaac s'empara des vaisseaux échoués, jeta les équipages en prison, et abandonna les deux princesses sur le rivage. A cette nouvelle, le roi rallia sa flotte, battit les Grecs, s'empara de l'île, et la céda d'abord aux Templiers, puis à Gui de Lusignan pour le dédommager de la perte du trône de Jérusalem. L'île de Chypre fut gouvernée pendant trois siècles par des princes de la famille des Lusignans, jusqu'à ce que, cette dynastie étant venue à s'éteindre au milieu de la corruption, des schismes, des révolutions et des guerres civiles, elle tomba sous la domination des Vénitiens. Catherine Cornaro, fille d'un patricien de Venise, qui avait épousé le roi de Chypre Jacques II, cédant aux obsessions de ses compatriotes, retourna dans sa patrie, l'an 1489, après la mort de son mari et de son fils unique, et remit au doge, dans la basilique de Saint-Marc, l'acte solennel par lequel elle cédait le royaume de Chypre à la puissante République, qui en avait déjà pris possession; tandis que, peu d'années auparavant, la dernière héritière en ligne directe des Lusignans, la reine Charlotte, fille de Jean III, chassée de ses États par le bâtard Jacques II, s'étant réfugiée en Savoie, avait cédé en mourant ses droits sur Chypre à Charles Ier, duc de Savoie, l'an 1482. C'est de là que le titre de roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie a passé aux successeurs de Charles Ier [1]. Les Vénitiens gardèrent l'île de Chypre jusqu'en 1571; Sélim II, au mépris de sa parole, tourna alors ses armes contre eux et s'empara de l'île. Après que ce royaume fut tombé en son pouvoir, il y exerça des cruautés inouïes. Depuis lors, les Turcs ont répandu sur cette belle contrée ce souffle destructeur sous lequel tout s'énerve et tout s'éteint.

L'abandon dans lequel se trouve cette terre, le défaut de culture,

[1] Voir le manuscrit 10,428 de la bibliothèque impériale à Paris, intitulé : *Parere*

rend de jour en jour plus pernicieuses les fièvres, les ophthalmies et la lèpre occasionnées par les miasmes qui se dégagent durant les grandes chaleurs. Les endroits les plus malsains sont Baffo (Paphos), Limasol (près d'Amathonte), Famagouste et Larnaca. « Il est remarquable, dit M. d'Estourmel, que la désolation et la fièvre se soient emparées, sans exception, de tous les rivages où la volupté avait ses temples. A en croire les poëtes, le printemps de ces lieux devait être éternel; et pourtant les voilà, sous nos yeux, flétris et desséchés : c'est la vieillesse d'un libertin. »

J'ai été bien souvent dans le cas d'apprécier la justesse de cette observation.

Des sœurs de Saint-Joseph avaient commencé un établissement à Larnaca; faute de secours suffisants, elles ont dû suspendre leurs travaux : j'ai vu leur maison inachevée.

J'ajoute maintenant les observations que j'ai faites pendant mon second voyage, après avoir visité Famagouste, une partie du littoral, et avoir traversé l'île entière, de Larnaca à Cerina, en passant par Nicosie.

Quand on suit la côte orientale de l'île de Chypre en venant du cap Saint-André, on est assez peu agréablement frappé de son aspect : les montagnes sont basses et sans caractères, les vallées petites et presque sans végétation, les coteaux sans arbres et sans villages; ce qu'il y a de plus animé, c'est la mer, qui fourmille de dauphins.

La ville de Famagouste est dans une large baie et à l'entrée d'une plaine fort étendue, bornée au nord par des montagnes extrêmement échancrées. La ville n'a que deux portes, une du côté de la mer, et l'autre du côté de la plaine au couchant. Au-dessus de la première, il y a le lion ailé de Saint-Marc en marbre incrusté dans le mur, avec cette inscription : *Nicolao Priolo*. MCCCCLXXXIV. Quand on a franchi cette porte, on trouve à gauche un lion en pierre tout à fait semblable aux lions d'Athènes qui gardent l'entrée de l'arsenal de Venise; mais celui-ci est plus grand : sans doute c'est à cela

dell' abate Taroni sul titolo di re di Cipro, che fu assunto dal duca di Savoja. (Marsan, Catal., tom. I, p. 475.) Voyez aussi plus bas l'art. *Cerina*.



qu'il doit la faveur de jouir encore du soleil de l'Orient. Excepté les remparts, qui sont encore en bon état, cette ville n'est qu'un amas de ruines. Les remparts sont pauvrement garnis de canons turcs et vénitiens. Une belle pièce française, couverte de fleurs de lis, porte à la culasse une salamandre au milieu des flammes et jetant du feu par la bouche; on y lit cette légende : *Nutrisco et exstinguo*. La couronne royale de France est au-dessus. C'est la célèbre devise de François I[er] : *J'y vis et je l'éteins*. Sur plusieurs tours, il y a le lion de Saint-Marc et un écusson avec une porte à trois tours, probablement les armes de Famagouste. Les ruines les plus apparentes sont celles de la cathédrale et d'une dizaine d'églises, dont plusieurs sont fort remarquables. La cathédrale gothique est d'un travail riche et achevé. Le chœur est tourné vers l'Orient; deux tours, au couchant, sont abattues à mi-hauteur. L'église n'a que trois nefs; sept arceaux de chaque côté séparent les nefs latérales de la nef principale. C'est là que les rois de Chypre se faisaient couronner rois de Jérusalem après que la ville de Tyr fut tombée au pouvoir des infidèles; cette église est convertie en mosquée. Tout près, il y en a une autre moins grande, moins belle, plus délabrée, dont les murs intérieurement étaient couverts de peintures; on en reconnait encore les sujets : le *Baiser de Judas*, — le *Lavement des pieds*, — *Notre Sauveur mis dans le sépulcre*, etc. Les autres édifices sont dans un état pire encore; on ne dirait pas qu'il y a une seule maison entière. De grands espaces sont vides; d'autres sont occupés par des jardins mal tenus, dans lesquels on voit des mûriers, des grenadiers, des figuiers, des sycomores et une cinquantaine de palmiers; le bruit déchirant des norias est le seul qui frappe les oreilles. 250 individus livides et fiévreux, tous musulmans, accroupis au milieu de ces décombres, jouissent de cette ville désolée, comme une bête fauve, en dormant sur des ossements, jouit du carnage qu'elle a fait. Cette ville est le véritable emblème de l'empire ottoman : c'est un volcan qui se meurt en corrompant l'air qui l'environne. Comme tous ces infidèles qui peuplent l'Europe et qui ont mis la main et la mettent encore sur tant d'établissements religieux, les Turcs ont arraché par la violence cette ville florissante aux Vénitiens; depuis ce moment, toute sa prospérité a été anéantie, tout est voué à la destruction,

laide masure, qui n'a plus qu'une belle fenêtre gothique, et sur la porte d'entrée un écusson surmonté de la couronne ducale. Je vis derrière des barreaux une vingtaine d'individus qui attendaient que le pacha vînt leur vendre la justice. Au lieu de l'écusson vénitien, en Turquie, ce sont les vers suivants qu'il faudrait mettre sur la porte de lieux semblables :

Ci-git Cléon, ce président avare,
Qui vend cher la justice à chaque citoyen,
Croyant qu'une chose si rare
Ne doit pas se donner pour rien.
(*F. de Neuf.*)

En face du palais est la place publique, ornée d'une colonne en granit gris, qui ressemble fort aux colonnes de Venise ; mais elle est à celles de la Piazzetta comme Nicosie est à la ville des doges. Cependant le lion ailé manque : il faut qu'il ait sauté en bas tout seul, sans quoi les Turcs, sûrement, ne se seraient pas donné la peine de le déranger.

La population de la ville est de 20,000 âmes, dont 12,000 musulmans, 7,000 Grecs schismatiques, 150 Arméniens, et autant de catholiques, dont un grand nombre maronites.

Dans toute l'île, il y a 70,000 Grecs. Leur chef religieux est un métropolite-primat, portant le titre d'archevêque de Nicosie, où il réside ; il est élu par la nation et confirmé par le sultan ; il est indépendant du patriarche de Constantinople. Il a pour suffragants les évêques de Larnaca, de Baffo et de Cerina, qui résident tous à Nicosie. Les Grecs n'ont pas d'édifices religieux apparents; l'église cathédrale est dans la maison de l'archevêque.

J'ai eu l'honneur de m'entretenir avec ces quatre évêques, et je les ai trouvés beaucoup plus exempts de préjugés envers les catholiques que partout ailleurs. Le métropolite actuel, qui a des manières dignes et polies, est plus instruit que ne le sont d'ordinaire ses collègues en Europe. Je ne voudrais pas trop lui faire tort dans l'opinion de ses coreligionnaires, mais il m'a semblé qu'il est plus près des catholiques que tous les autres, et qu'il préférerait de beaucoup être confirmé par le successeur de saint Pierre que par le successeur de Mahomet.

Les Pères Franciscains ont un hospice à Nicosie, où peuvent descendre les voyageurs; on y trouve plus de bonne volonté que de confort[1]. Il y a deux prêtres et un Frère laïque. Dans l'île de Chypre, il n'y a que 1,500 catholiques : environ 600 latins à Larnaca, une centaine à Nicosie, quelques-uns à Limasol; les autres sont des Maronites.

La population de l'île entière s'élève au-dessus de 100,000 âmes[2].

Cinq ou six petits villages forment les faubourgs de Nicosie. La plaine, assez accidentée, qui avoisine la ville, est fertile et passablement cultivée; elle est coupée par de petits cours d'eau. Sur la route directe de Nicosie à Cérina, il n'y a pas un lieu habité, quoique la distance soit de cinq lieues. A mi-chemin, on traverse une montagne peu élevée; sur les collines, il y a quelques restes de végétation : des caroubiers, des pins, des bruyères; dans les vallées, le plus beau jasmin. La côte nord descend doucement vers la mer; elle est incomparablement plus belle que celle du sud. Le terrain incliné qui est au pied des montagnes est large d'environ une lieue; il est tout couvert d'oliviers et de caroubiers.

La forteresse de Cérina ressemble de loin à un gros donjon; de près c'est moins que rien : des décombres défendus par une demi-douzaine de canons et une garnison composée de vingt soldats de rebut. La ville est un amas de maisons basses et chétives; le port, dans sa plus grande dimension, a la longueur d'une frégate et la profondeur d'un homme. Je ne pense pas que Cérina ait plus de 600 habitants. Le nom de Cérina, qui vient du grec κηρὸς, cire, fait croire qu'il y avait autrefois beaucoup d'abeilles. Il y a près du rivage des excavations qui étaient sans doute des tombeaux antiques.

[1] L'infortuné Jacques Cœur, après sa condamnation, était venu se réfugier dans l'île de Chypre, où il fonda un hôpital pour les pèlerins et un couvent de Carmes, où il fut enterré.

[2] Ces chiffres diffèrent de ceux de la première édition; je crois qu'ils approchent plus de la vérité, sans que je puisse garantir leur parfaite exactitude. Il est d'une extrême difficulté de se procurer des renseignements. Les employés du gouvernement sont défiants et ignorants, les autres n'en savent pas davantage, et ils ont peur de se compromettre : si l'on consulte dix personnes, la moitié ne disent rien et les autres vous trompent.

C'est dans le château de Cérina que furent assiégés, en 1460 Charlotte, fille et héritière légitime du roi de Chypre Jacques III avec le comte Louis de Savoie, son époux, par Jacques, fils nature du même roi. Celui-ci, avec une armée navale que lui avait fourni le sultan du Caire, vint attaquer la forteresse de Cérina : Louis perdit courage et se retira en Savoie ; puis la reine Charlotte, se voyan sans ressource, se réfugia dans l'île de Rhodes [1].

Sur le sommet d'une montagne à pic, à deux lieues de la ville, i y a des ruines extrêmement remarquables, qu'on appelle les *Cen Maisons de la Reine*. Sur chaque aiguille de la montagne, il y a un maison ou une tour reliée aux quatre-vingt-dix-neuf autres par de murs qui montent et qui descendent de manière à former dans le airs le groupe le plus fantastique qu'on puisse voir. Je ne sais s'il y a cent maisons, mais on ne comprend pas par quelle fantaisie on a voulu en réunir autant sur un seul point.

Le long de la même montagne, mais à mi-côte, il y a un antiqu et vaste couvent de Templiers, dont la situation est ravissante.

Il faudrait peu pour rendre à cette belle île, avec tous les élément de richesse qu'elle possède, une population nombreuse et une grand importance dans tout l'Orient.

Retournons à Larnaca pour continuer notre route.

Nous levâmes l'ancre à cinq heures du soir, et, en moins de douz heures, nous fûmes à Beyrouth.

[1] Bosio, *Hist. Hier.*, part. II, liv. VII. — La reine Charlotte ne retourna plu dans l'île de Chypre ; ce fut elle qui, en 1482, fit cession de ses droits à Charles Ier duc de Savoie, et à ses successeurs dans le même duché. L'usurpateur fut empoisonné après avoir régné douze ans sous le nom de Jacques II ; son fils unique mourut à l'âge de deux ans, et sa veuve Catherine Cornaro retourna à Venise, où elle fi donation de l'île de Chypre à la sérénissime République.



CHAPITRE VIII

BEYROUTH.

Beyrouth. — Sa fondation. — Principales époques de son histoire. — Sa population. — Traditions. — Dragon de saint George. — Crucifix de Nicodème. — Rues de Beyrouth. — Du costume et de son influence. — Cornes des femmes. — Aspect de la ville. — Le désert de Beyrouth. — Vue du Liban. — La mission protestante d'Abeih. — Guerre entre les Druses et les Maronites. — Division administrative de la Syrie. — Ses peuples — Ses productions. — Aperçu général du commerce de la Syrie.

---

22 *Août*. A quatre heures du matin, en entendant jeter l'ancre, je me hâtai de monter sur le pont : nous étions dans la rade de Beyrouth. Ce qui me frappa avant tout, ce fut la vue du Liban : ces hautes cimes blanches [1] et nues qui se perdent dans les cieux étaient couronnées de nuages; je n'en avais pas vu depuis longtemps. La zone inférieure, entre les rochers des montagnes et l'écume de la mer, est couverte d'une magnifique végétation.

Beyrouth, sur une berge peu élevée, s'avance au milieu des flots avec ses tours en ruines et ses murailles crénelées, derniers restes de l'occupation des Sarrasins. Des maisons en terrasse s'élèvent peu au-dessus des massifs de verdure qui garnissent toute la colline. Le quai est couvert de monde.

Je descends à terre, et je me rends au consulat d'Autriche. Le consul général étant absent, je remis mes lettres au chancelier, le baron Baum, dont tout le monde m'avait loué l'obligeance : j'eus bientôt l'occasion de l'apprécier moi-même. Il voulut bien se charger

[1] *Liban* vient du mot hébreu *lâban*, être blanc. Les Arabes l'appellent *Montagne des Neiges*. Abulfeda, *Tab. Syr.*

d'être mon guide, et je visitai avec lui la ville, les églises, les couvents et les bazars.

Le choléra s'était faiblement déclaré à Beyrouth, encore les cas étaient-ils fort douteux; cependant la panique était générale. On nous parlait avec effroi des nouvelles d'Alep et de Damas, et tous ceux qui pouvaient quitter la ville se disposaient à fuir dans les montagnes.

Quoique la première et rapide inspection que je fis de Beyrouth fût très-superficielle, c'est maintenant que je parlerai de cette ville, où je suis revenu encore deux fois, après ma course dans le Liban, et après mon voyage de Terre-Sainte, afin de m'embarquer pour Alexandrie.

Beyrouth est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Béryte; cependant celle-ci devait s'étendre au delà des limites actuelles : on trouve autour de la ville les restes du théâtre d'Hérode-Agrippa, un aqueduc, des bains, des puits taillés dans le roc[1], un pavé en mosaïque et plusieurs fragments d'anciennes colonnes.

A Ras-Beyrouth, c'est-à-dire à la langue de terre qui s'avance dans la mer au couchant de Beyrouth, il y a des souterrains qui renferment d'anciens tombeaux taillés dans le roc en forme de niches : ils sont sans inscriptions et sans ornements, et semblent appartenir à l'époque grecque.

Des auteurs font remonter l'origine de cette ville, qui autrefois s'appelait Géris, à Girgasi, cinquième fils de Chanaan. Elle devint une colonie de Sidon, puis une colonie romaine sous Auguste, et reçut en son honneur le titre de *Felix Julia*. Sous le règne d'Auguste, Hérode l'Ascalonite convoqua à Béryte une assemblée de cent cinquante personnes, par laquelle ses deux fils, Alexandre et Aristobule, furent condamnés à mort. Par leur mère, l'infortunée Mariamne, frappée déjà par Hérode, ils descendaient de l'illustre famille des Machabées. Hérode les accusait de nourrir un ressentiment ineffaçable de la mort de leur mère, et de vouloir arracher à leur père le sceptre et la vie. Hérode lui-même plaida contre

[1] C'est probablement à ces puits qu'elle doit son nom; car en hébreu *beeroth*, et en arabe *birath*, signifie *puits*.

eux avec une extrême violence, sans permettre à ses fils ni de comparaître ni de se défendre. Conduits à Sébaste, ils y furent étranglés [1]. Ce même Hérode, qui fit périr les enfants de Bethléhem dans l'espoir d'atteindre aussi notre Sauveur, avait reçu depuis longtemps des Juifs eux-mêmes le nom de *massacreur d'innocents*. Un autre fils d'Hérode, Antipater, qui avait beaucoup contribué au jugement de ses frères, fut aussi condamné à mort à Béryte; mais son supplice fut différé jusque cinq jours avant la mort de son père, qui le fit tuer dans sa prison. Ce sont précisément les trois princes dont nous venons de parler qu'Hérode avait faits rois dans son premier testament : *Ego vero hos tres filios meos reges designo* [2].

Vespasien, après avoir été proclamé empereur par son armée, reçut à Béryte plusieurs députations qui étaient venues le féliciter, et donna la liberté à Flavius Josèphe, qui lui avait prédit qu'il serait empereur [3]. A son retour de Jérusalem, Titus donna des fêtes à Béryte, où furent immolés plusieurs milliers de Juifs. Cette ville avait déjà atteint un haut degré de splendeur, et possédait plusieurs écoles, entre autres une célèbre école de droit civil : c'est pourquoi elle fut appelée par Justinien *la mère et la nourrice de la loi*. Elle fut détruite par un tremblement de terre en 566, et plus tard elle tomba en la possession des Sarrasins. Baudouin Ier la soumit en 1111, après qu'elle eut résisté pendant deux mois aux attaques des chrétiens. Les compagnons de Baudouin tirèrent leurs machines de guerre de la forêt de pins qu'on voit encore aujourd'hui à une petite distance de la ville [4]. Le géographe arabe Edrisi écrivait dans le même siècle : « Au midi de Beyrouth, il existe une forêt de pins qui s'étend jusqu'au mont Liban sur un espace de douze milles dans tous les sens [5]. Ainsi cette forêt ne fut pas plantée durant le dix-septième siècle par l'émir Fakreddin, comme l'assurent M. de Lamartine, Volney et tant d'autres. Reprise par Saladin en 1187, il y fut salué souverain de la cité de Dieu, et couronné sultan de Damas et du

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. XVI, ch. XVII.
[2] Josèphe, *Guerres*, liv. I, ch. XXIII.
[3] Voir ci-après, chap. XIV, *Jotapat*.
[4] Michaud, *Hist. des Croisades*, liv. V.
[5] Edrisi, *Géog.*, tom. I, Beyrouth.

In Libyam missus renovavit Persea, quando
Regia ab interitu servata virgine monstrum
Sustulit ad trepidæ stagnum lugubre Silenæ [1].

D'autres ont supposé que cet événement avait eu lieu en Cappadoce; ce n'est que plus tard qu'on a parlé aussi des environs de Beyrouth.

La fable du dragon de saint George repose probablement sur l'usage qu'on avait de le représenter à cheval terrassant un monstre, tandis qu'une femme revêtue d'habits royaux assistait à ce combat. Ces sortes de peintures allégoriques remontent aux premiers temps du christianisme : ce dragon représente le démon, cet ancien ennemi de Dieu, *draco ille magnus*, *serpens antiquus*, *qui vocatur diabolus*, vaincu par la constance, la sainteté et l'héroïsme des défenseurs de l'Église. Une circonstance particulière à saint George, c'est qu'il a délivré l'impératrice Alexandra du pouvoir du démon de l'idolâtrie, puisque, à la vue des vertus et des miracles du saint martyr, elle a osé se déclarer chrétienne et s'écrier : « Dieu de saint George, aide-moi, parce que tu es le seul Dieu tout-puissant [2]! » Le grand Constantin s'était fait peindre avec un dragon à ses pieds. On voit à Venise, sur une des colonnes de la *Piazzetta*, une antique statue de saint George perçant de sa lance un monstre hideux [3]. La sainte Vierge elle-même est souvent représentée écrasant la tête du serpent. Ces images sont empruntées à de nombreux passages de l'Écriture. La tradition de ces paroles adressées au serpent dans le paradis terrestre : « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne : elle te brisera la tête, et tu tâcheras de la mordre par le talon, » (Gen., III, 15) s'est conservée dans la mythologie de tous les peuples; de là le mythe de Persée chez les peuples helléniques, celui de Mithra (la lune) chez les Perses, etc.

Une histoire intéressante est racontée avec tous ses détails par saint Athanase; elle se trouve dans la collection des conciles. En voici un extrait :

[1] Lib. IV *Fastorum*, auct. Bapt. Mantuano.

[2] Voyez *Acta Sanctorum*.

[3] Cette statue est celle de saint George, et non de saint Théodoret, comme le disent tous les écrivains. Voyez *Venezia e le sue Lagune*, vol. II, part. II, pag. 375.

« Les Juifs étaient alors très-nombreux à Beyrouth. Un chrétien, qui demeurait près de leur synagogue, avait un crucifix fixé à la muraille près de son lit. Sa maison étant trop petite, il la quitta, et elle fut achetée par un Juif. Celui-ci, peu de temps après, invita quelques-uns de ses amis à un repas ; l'un d'eux, ayant remarqué l'image de notre Sauveur qui avait été oubliée, adressa de vifs reproches au nouveau propriétaire, et alla en porter plainte aux princes des prêtres. Un grand attroupement s'étant formé, les princes des prêtres et les anciens se portèrent à la demeure indiquée, se saisirent du crucifix et dirent : « Nos pères ont couvert le Christ « d'insultes : faisons comme eux. » Ils crachèrent dessus, et renouvelèrent toutes les insultes de la passion. Mais, quand ils lui eurent percé le côté, il en découla de l'eau et du sang. L'ayant recueilli dans un vase, ils se dirent les uns aux autres : « Les sectateurs du « Christ assurent qu'il a fait toute sorte de prodiges : emportons ce « vase dans notre synagogue ; répandons ce sang sur les malades : si « tout ce qu'on dit du Christ est vrai, ils seront guéris. » Ils le portèrent donc dans la synagogue, où il s'opéra un grand nombre de prodiges sur des paralytiques, des aveugles, des lépreux et des malades de toute espèce. A cette vue, les Juifs demandèrent pardon de leur faute et se convertirent tous au Seigneur. La synagogue fut changée en église et consacrée au divin Rédempteur. On prit des informations pour savoir d'où était venue cette image miraculeuse, et on connut qu'elle avait été faite par le sénateur Nicodème, qui était allé trouver de nuit notre Sauveur, et qui ensuite lui avait rendu les derniers devoirs avec Joseph d'Arimathie ; elle avait successivement appartenu à Gamaliel, à saint Paul, à saint Jacques[1], etc. L'anniversaire de ce miracle se célèbre chaque année, le 9 du mois de novembre[2]. »
L'évêque qui était alors à Beyrouth mit le sang qui avait coulé de ce crucifix dans plusieurs petites fioles en verre, et les envoya en divers lieux ; une d'elles fut placée dans l'église impériale de Constanti-

[1] Dans l'église métropolitaine de Cambrai, il existe un tableau représentant la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras, qui est attribué à saint Luc.

[2] Sermo B. Patris Athanasii, *Conc. Nicæn. II, act. 4, et exstat tom. III Conciliorum gen.*



nople : c'est celle qu'on vénère aujourd'hui dans le trésor de la ba silique de Saint-Marc à Venise[1]. Quant au crucifix, il a été porté vers le douzième siècle, dans un village près d'Ancône, qui s'appell Umana, où il se trouve encore.

Un ancien missionnaire, en parlant de ce crucifix, ajoute : « C précieux monument est placé dans un lieu souterrain de l'église d Saint-Sauveur, dont les Turcs ont fait une mosquée. Nos chrétiens et les Turcs mêmes, ont recours dans leurs maladies et dans leur autres besoins à cette miraculeuse image de Jésus crucifié[2]. »

Les rues de Beyrouth sont voûtées, sombres, tortueuses, sales Une population variée par la couleur, le costume, la langue, s presse sur les quais étroits, aux abords de la ville, des bazars, de maisons des consuls, au-dessus desquelles flottent les pavillons de principales nations de l'Europe. Des hommes noirs et demi-nus s disputent les voyageurs et leurs bagages, et les portent sur leur épaules du quai jusque dans les petits canots que les lames de l mer menacent de briser les uns contre les autres. Partout des Arabes assis à l'ombre sous des portiques, sous des échoppes, sous des toile tendues d'un côté de la rue à l'autre, fument leur narghiléh à deu branches, et demeurent en extase au roucoulement de sa fumé enivrante. Le moucre du Liban, avec son turban étriqué, sa vest éclatante de Damas, toute chamarrée d'ornements pareils à des hié roglyphes, et à manches pendantes et ouvertes, chasse lentement se mules par ses cris stridents et répétés ; tandis que le Bédouin du dé sert, au costume sévère, mène une longue file de chameaux en s balançant sur le plus grand de ces animaux orné de coquillages d la mer Rouge.

En général, le costume des Orientaux est ample, embarrassant aux couleurs vives, majestueux quand il est propre. Des pantalon larges, des tuniques, des manteaux, d'immenses turbans, des cein tures : tout cela, posé l'un sur l'autre, flotte au gré des vents o retombe jusqu'à terre en plis et replis lourds. Ce costume convien

[1] Voir les intéressants détails qui se trouvent dans l'ouvrage publié à Venise e 1847 par une société de savants, et intitulé *Venezia e le sue Lagune*, vol. II, part II, pag. 69-71.

[2] Mission de saint Jean à Tripoli. *Lettres édif.*, tom. I.

à un peuple aux allures lentes, qui vit couché sur des divans, qui se traîne plutôt qu'il ne marche, qui a horreur du mouvement, et qui, même en voyage, ne se sépare jamais de ses tapis, de ses coussins, de ses matelas, de ses pipes incommodes, de ses armes et de tout ce qui est nécessaire pour écrire. Notre activité remuante, qui ne peut tenir en place, devait inventer le costume si réduit des peuples occidentaux; la vapeur simplifiera encore notre léger bagage : entre nous et les peuples du Levant il y a plus que la Méditerranée, il y a tout l'abîme d'un costume.

Les amateurs du pittoresque déplorent les réformes du sultan Mahmoud, qui se sont bornées jusqu'ici à l'habillement. Assurément le costume officiel des Turcs est aujourd'hui passablement laid, et il est très-mal porté; mais c'est un pas, sinon dans la civilisation, au moins hors de la barbarie. L'ancien costume, c'est la vie oisive, accroupie; le nouveau, c'est un bout de vie européenne. Quand un jour les Turcs, travestis sous nos vêtements étroits, s'apercevront qu'ils peuvent se mouvoir plus facilement, ils se mouvront peut-être; quand ils remarqueront leurs jambes cambrées par la fainéantise, au lieu de s'accroupir, ils marcheront, s'ils sont capables de marcher : aujourd'hui, dans nos grandes villes, même sous le costume européen, on reconnaît un Turc entre mille à sa démarche de perroquet. Le costume en lui-même, c'est peu de chose; mais il a plus d'influence sur l'homme qu'on ne pense. L'habit ne fait pas le moine, sans doute; mais un moine sans son habit n'est plus moine qu'à demi. Malheureusement, les Turcs *civilisés* sont comme les moines défroqués; ils ne sont plus rien du tout : ils ne sont plus musulmans, et ils sont bien loin d'être chrétiens.

Les Druses portent une espèce de blouse sans manches, rayée de blanc et de noir; une tunique de toile se met par-dessus. Une large ceinture à franges retient leur encrier en métal, leur poignard et leurs pistolets; leurs caleçons sont en toile, leur turban est renflé au milieu comme celui des Turcs; ils quittent rarement leur long fusil, qu'ils portent en bandoulière; les souliers sont en cuir rouge et relevés en pointe.

Cette chaussure est commune à tous les habitants de la Syrie;

cependant dans les villes de la côte, notamment à Beyrouth, la chaussure européenne commence à prédominer.

La coutume de porter une longue écritoire enfoncée dans la ceinture comme un pistolet est générale en Orient et remonte aux temps les plus anciens, ce que prouve ce passage d'Ezéchiel (IX, 2) : « Il y en avait un au milieu d'eux qui avait une écritoire à ses reins : *et atramentarium scriptoris ad renes ejus.* » Elle est en laiton ou en argent ; l'encrier est à une des extrémités ; dans le manche se trouvent les roseaux (*calami*) qui servent de plume.

Les Maronites se distinguent extérieurement des Druses et des Métoualis par la coiffure et par la barbe : les Maronites ne conservent que la moustache, tandis que les autres portent la barbe entière comme les musulmans.

Quant aux femmes, elles se couvrent, pour sortir, du costume le plus bizarre qu'il soit possible d'imaginer. Non contentes de se voiler la moitié de la figure, comme les femmes de Constantinople, elles se couvrent entièrement le visage par un morceau d'étoffe, le plus souvent de couleur noire ou sombre, qui s'ajuste sur le haut de la tête. Elles jettent par-dessus une pièce d'étoffe blanche, dans laquelle elles s'enveloppent de la tête aux pieds, de sorte qu'elles ressemblent à des spectres. Leur démarche lente, embarrassée par ce voile obscur et leur double chaussure de bottines et de pantoufles, ajoute encore à l'illusion, et les ferait prendre pour de véritables fantômes ou de colossales chauves-souris. Cet attirail est nécessaire, selon l'expression du Coran, « afin qu'elles soient reconnues pour être des matrones de bonne renommée. »

Par un usage inconcevable, les femmes chrétiennes, excepté celles des Francs, ne paraissent jamais autrement dans les rues. On dit que c'est pour être plus respectées des Turcs ; mais les Européennes vont partout la figure découverte, et elles sont respectées à Beyrouth par les musulmans comme par les chrétiens.

Ce que j'ai dit plus haut de l'influence du costume s'applique surtout aux femmes. Les réformes de Mahmoud se sont arrêtées à la porte des harems, parce que les franchir c'eût été entrer dans le Coran la sape à la main. En effet, les indignes mascarades des femmes du Levant, leur séquestration de la société, les fenêtres

grillées, les eunuques, les prisons des harems, ces barbares inventions d'une volupté jalouse, toutes ces choses se tiennent, et elles ne peuvent se soutenir aujourd'hui que par le Coran : affranchir la femme, ce serait porter le coup de mort à l'islamisme, et il deviendrait beaucoup plus facile de civiliser, d'évangéliser l'Orient : c'est en grande partie parce que le christianisme est inaccessible aux femmes qu'il ne fait aucun progrès en Turquie.

Sous leur accoutrement informe et grotesque, les femmes de Beyrouth portent un costume riche et fort élégant. Un gracieux turban, ou une calotte d'or ciselé, des tresses de cheveux nombreuses ornées de longues chaînes de sequins, une veste brodée ouverte sur la poitrine, de larges pantalons de soie, une ceinture de couleurs vives et variées, des brodequins rouges ou jaunes : voilà le costume que les femmes des classes aisées portent chez elles, et qui est si différent de celui que nous avons vu plus haut.

Du reste, ici comme à Constantinople, comme dans le Liban, comme à Damas, comme en Palestine, tantôt elles se teignent les ongles en jaune, les cils et les sourcils en noir, les joues en rouge et en blanc, les lèvres en bleu ; tantôt elles dessinent des figures bizarres sur le front et autour de la bouche : il n'y a pas de couleur qui n'ait son usage, ni de ridicule qui ne trouve sa place ; sous la tente, au désert comme dans les palais de Londres, de Vienne et de Paris, on veut partout corriger la nature, et on ne rend que plus apparentes les défectuosités que la résignation et la modestie voileraient infiniment mieux que la vanité et la peinture.

Il faut aussi dire un mot des cornes des femmes druses. Quoique tous les voyageurs en aient parlé, elles sont si extraordinaires, que, malgré tant de témoignages, on est toujours tenté de les révoquer en doute. Donc les femmes druses portent sur le haut de la tête un tube en cuivre, souvent en argent, quelquefois doré et orné de ciselures ; il est long d'un pied et demi, et peut avoir deux pouces de diamètre à sa base et un pouce seulement au sommet : il se nomme *tantour*, c'est-à-dire corne. Il penche un peu en avant ; il est fortement serré à la tête par des courroies, et tenu en équilibre par des boules de même métal faisant contre-poids, qui sont attachées à cette corne par de petites chaînes, et qui descendent par derrière jusqu'au

milieu du corps. Un voile blanc et léger s'accroche au sommet, et se divise en descendant de chaque côté de la figure pour la couvrir au besoin. Cette coiffure ridicule, qui a l'aspect des rideaux de nos lits ajustés sur des têtes humaines, prouve jusqu'où peut aller le ridicule quand il a pour mobile la vanité.

Nous pourrions rire en Europe des modes syriennes, si nous n'avions vu sur la tête de nos dames des échafaudages tout aussi élevés, tout aussi incommodes, et si nous avions oublié les perruques à marteaux, les hauts talons et les larges paniers.

Rien ne gêne la souplesse du corps, n'en roidit les mouvements, comme cette longue excroissance qu'il faut toujours tenir en équilibre. Chez les Druses et les Métoualis, la plupart des femmes mariées portent cet étrange ornement; chez les Maronites, je ne l'ai vu que sur la tête de quelques princesses; mais les unes et les autres ne le quittent plus ni jour ni nuit, quand une fois elles en ont été coiffées. Je me le suis fait répéter plusieurs fois par des princesses du Liban, parentes de l'émir Béchir. La mode naguère était de porter la corne de côté; il n'y a plus que les femmes âgées qui la portent ainsi.

Des personnes instruites donnent une origine païenne à cette étrange coiffure, et citent des médailles anciennes qui représentent une déesse, la tête surmontée d'un haut tube, avec cette inscription : *Venus Libanensis*. C'est sans doute là le motif qui a engagé un évêque maronite à interdire cette coiffure dans son diocèse, comme un objet de luxe inconvenant et superstitieux. On serait porté à croire que la forme des tantours, que l'on attache inclinés sur l'oreille, et dont l'extrémité évasée leur a fait donner le nom de *kebbé* (vase), n'est pas sans analogie avec la corne d'abondance de la mythologie : les Arabes disent que, pour les justes proportions de cette façon de corne, il faut qu'elle puisse contenir dans sa partie supérieure un *mende* de grains, c'est-à-dire deux kilogrammes et demi. On remarque une troisième espèce de tantour chez les Métoualis de la plaine de Balbek : il est beaucoup plus petit que les autres et s'ajuste mieux à la tête. Il rappelle, par sa disposition, les peignes à cheveux employés par les femmes grecques afin d'exhausser leur chevelure et de mieux étaler les ornements de la tête.



L'histoire nous apprend que, chez plusieurs peuples de l'antiquité, la corne était le symbole de la force et de la dignité souveraine : c'est à cause de cela que nous la voyons souvent orner la tête des héros et des dieux. Horace, pour faire entendre que le vin donne du courage et de la force au plus timide, dit qu'il lui donne des cornes : *et addis cornua pauperi*[1]. Serapis, Bacchus et Ammon sont représentés avec des cornes. On voit sur les monnaies de Perse plusieurs rois coiffés de la sorte. Saint Clément d'Alexandrie dit qu'Alexandre le Grand portait souvent la corne pour montrer son origine divine. Au moyen âge, Vatace, successeur de Lascaris III sur le trône de Bithynie, fit la guerre à Jean, qui se nommait empereur de Thessalonique, pour l'empêcher de porter le chapeau pyramidal et les brodequins de pourpre, marque de la dignité impériale. Aujourd'hui encore, plusieurs peuples de l'Asie intérieure se distinguent par la hauteur monumentale de leur coiffure. Dans certains pays, les chefs ne portent la corne que dans les entrées triomphales, après avoir remporté une victoire[2]. Dans plusieurs familles de cheiks et d'émirs, il était d'usage d'allonger la corne des femmes à plusieurs époques solennelles, par exemple à celle de la naissance et du baptême du premier garçon, ou à certains anniversaires de famille ; on conçoit alors comment elle a pu atteindre les dimensions qu'on remarque quelquefois, et pourquoi elle s'éloigne tant de la mitre, de la tiare et du cidaris des Hébreux, chez lesquels cependant il est probable qu'il en faut chercher la véritable origine. En effet, nous voyons que tous les ornements dont se para Judith pour aller dans le camp d'Holopherne sont encore exactement ceux des femmes syriennes, et parmi ces ornements se trouve cette coiffure élevée : *Et imposuit mitram super caput suum.* (Judith, x, 3.)

D'après tout ce qui précède, on comprendra mieux les nombreux passages de l'Écriture où il est fait mention de la corne comme étant le signe de la puissance, de l'abondance, et souvent de l'orgueil : par exemple, dans ce verset des Psaumes adressé aux méchants; « Cessez de lever votre corne vers le ciel. *Nolite extollere in altum cornu vestrum.* » (Ps. LXX, 6.)

[1] *Od.*, liv. III, 21.
[2] Bruce, *Voyages*, vol. III, pag. 218.

Ajoutons encore que la mode si ancienne de porter le tantour commence à se perdre; que déjà dans quelques localités les femmes âgées ne sauraient plus se montrer coiffées de la sorte sans exciter l'hilarité des enfants, et que l'ornement qui a rehaussé la beauté de Judith et d'Esther n'existera bientôt plus qu'à l'état de souvenir. Au reste, c'est une belle durée pour un bonnet.

Les filles riches de la montagne ornent leur tête d'un petit bonnet brodé en or, ou d'une espèce de diadème, auquel pendent des chaînes garnies de pièces d'or qui leur couvrent toutes les épaules. Ce bonnet est souvent la partie la plus importante de leur dot. Les autres n'ont de chaque côté de leur bonnet qu'une rangée de monnaies en argent, selon leur goût ou leur fortune. Cette coiffure est très-commune; on la retrouve dans toute la Syrie. Il en est déjà fait mention dans le Cantique des Cantiques (I, 9, 10). En Arabie, les femmes et les filles portent des coiffures rendues sonores par une quantité de pièces de monnaie, ou des anneaux creux dans lesquels on met de petites pierres. Le bruit qu'elles font en marchant doit annoncer l'approche d'une femme comme il faut, comme chez nous le frôlement des robes et le battement des breloques : partout la vanité se ressemble, et elle descend dans les infiniment petits.

Aux portes de Beyrouth, sur les places, sur les petites collines qui séparent la ville de ces faubourgs, de ces jardins, de cette verte et verdoyante enceinte de *villas*, de palmiers, de nopals, d'oliviers, de mûriers, de sycomores, de caroubiers, on voit se déployer des tentes vertes et nombreuses, comme si la ville était assiégée. C'est une partie de la garnison qui est campée sous ce beau ciel de l'Asie, et préfère l'air embaumé de ces forêts d'orangers à l'atmosphère infecte des casernes.

Quoique Beyrouth soit la plus belle ville de la côte de Syrie, elle ne répond guère de près à l'idée que nous avons d'une ville en Europe. Cependant, quand on l'aperçoit de la rade, mollement couchée sur la plus délicieuse colline, ressemblant, selon l'expression orientale, *à une charmante sultane accoudée sur un coussin vert, et regardant les flots dans sa rêveuse indolence*, couronnée de ses arceaux, de ses flèches, de ses ogives, de ses terrasses, de ses ruines moresques, de ses murailles crénelées, de ses minarets, des dômes de ses pins éle



vés, réfléchie dans la plus belle des mers, éclairée par un océan de lumière, on est saisi d'étonnement.

Plus loin se groupent les cimes gigantesques du Liban. Elles s'étendent d'une part vers Tripoli, en portant sur chacune de leurs crêtes un village, une église, un couvent ; de l'autre, vers Saïda, toutes chargées de mûriers, de maisons de campagne, derrière un désert de sable rouge et étincelant, qui un jour engloutira la plaine si fertile et la ville si prospère. Ce désert est là, menaçant, avançant toujours, lentement, mais sûrement. C'est un désert en miniature : il ne faut que trois heures pour le traverser du nord au sud, et beaucoup moins dans sa largeur; mais c'est un véritable désert, qui a ses montagnes de sable soulevées par les vents, ses oasis, son mirage, ses plantes salines, ses chaleurs étouffantes, et jusqu'à ses Bédouins et ses caravanes de chameaux. La nature s'est plu à rassembler ici sur un petit espace tout ce qu'elle a de beau, de grand, de gracieux, de terrible, comme elle a réuni toutes les couleurs dans les zones étroites de l'arc-en-ciel. Ici, au couchant, une mer immense ; à côté, le désert ; plus loin, une vallée riante, plus loin encore, des collines couvertes d'habitations, et, au fond du tableau, des montagnes blanches qui se perdent dans les nues.

Sous nos climats brumeux du nord, les plus belles montagnes, vues à une certaine distance, s'effacent à travers une atmosphère blanchâtre, vaporeuse, qui en voile les contours, détruit les nuances de la lumière, éteint le coloris et confond les objets ; en Syrie, on croit voir le Liban à travers un cristal légèrement coloré de rose, de violet, qui rapproche, relève, embellit. Cette couleur céleste n'est pas uniforme : elle est plus vive sur la crête des rochers, plus dense dans l'enfoncement des vallées, plus douce sur la pente des coteaux. On croit pouvoir toucher de la main les petits clochers des couvents maronites qui couronnent les cimes aériennes ; les moindres détails, les plus fines découpures de ces montagnes sublimes paraissent à l'œil enchanté avec leur teinte délicate et leur forme gracieuse ; partout se trouvent l'harmonie, la variété, la pureté, la splendeur, qui élèvent l'âme et la jettent dans l'admiration et le ravissement.

On voit par là pourquoi il est fait si souvent mention du Liban

dans l'Écriture, pourquoi les prophètes y prennent leurs plus magnifiques images, et pourquoi on compare toujours la sainte Vierge à ces montagnes d'une solennité et d'une blancheur éternelles [1].

C'est là, en face de la mer, sur une hauteur des premiers plans du Liban, dans le village d'Abeih, que la mission protestante américaine s'est établie pour *évangéliser*, selon la curieuse expression de madame de Gasparin, les Maronites catholiques et les Druses idolâtres, et arracher, par de froides moqueries, du cœur si droit, si pieux, si aimant des catholiques de la montagne, la religion à laquelle ils sont si vivement, si sincèrement attachés, et la remplacer par l'étude « de l'*histoire*, de la *géographie*, de l'*algèbre*, de la *géométrie*, de la *trigonométrie*, de la *chimie*, de la *physique*, et de la *littérature arabe*. » Certainement, ajoute madame de Gasparin, « celui qui apporte cette gerbe de lumière dans l'âme ne craint rien pour le dogme qu'il annonce [2]. »

La gerbe est forte, en effet, surtout si l'on considère que ceux qui doivent la porter sont de pauvres Arabes, condamnés à lier les gerbes plus légères de leurs champs, à cultiver leurs mûriers, ou à faire paître leurs troupeaux dans les vallées, comme les fils de Jacob.

Laissez à ces fils des montagnes leur foi si vive et si pure : ce n'est ni l'algèbre ni la trigonométrie qui leur feront supporter avec résignation le poids des privations continuelles.

Tous les *réformateurs*, devant flatter ceux qu'ils veulent séduire, cherchent à asseoir leur doctrine sur la vanité de leurs dupes, et les prennent par l'appât de toutes les sciences et des avantages matériels ; ils les élèvent au-dessus de l'Église, au-dessus de l'Écriture, au-dessus de Dieu même. De là sont venus le principe du libre examen, les églises nationales, le sacerdoce de tous, les langues vulgaires dans la liturgie, etc., etc. La mission de chaque hérésiarque

[1] Et ex his apparet quam apte Maria virgo deipara Libano comparetur ob virtutum sublimitatem, ob maternitatis fecunditatem, et ob virginitatis illibatæ candorem. Unde sanctus Hieronymus in quodam sermone expendens adducta Canticorum verba in laudem Virginis : *Veni de Libano, veni, coronaberis*, inquit : « Non immerito venire de Libano jubetur, quia Libanus candidatio interpretatur. Erat enim candidata multis meritorum virtutibus, et dealbata nive candidior, » etc. *Quaresm.*, tom. II, pag. 885.

[2] *Journal d'un voyage au Levant*, tom. III, pag. 445.

commence exactement comme a commencé la première œuvre de séduction dans le paradis terrestre, par ces paroles du tentateur : *Vos yeux seront ouverts, et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal.* Quand les apôtres arrivaient en un lieu, ils annonçaient le royaume de Dieu et prêchaient la pénitence.

Les sociétés bibliques veulent *évangéliser* les catholiques de la Syrie : mais où était le protestantisme quand les Maronites du Liban, pour défendre leur foi, combattaient dans les antres profonds de leur vallée contre l'irruption de l'islamisme? Dans la vallée de la Kadischa (vallée des saints), il n'y a pas une grotte qui ne renferme encore aujourd'hui des ossements de ces martyrs de la foi chrétienne. Ils n'avaient pas, à la manière des missionnaires anglicans ou américains, leurs valises pleines de Bibles; mais, comme les apôtres, comme les premiers chrétiens, ils portaient l'Évangile dans leurs cœurs, et, comme eux, ils ont souffert pour sa défense l'exil, les persécutions et la mort.

Les Maronites ont encore la même foi pour laquelle leurs pères donnaient leur vie, et qu'avaient alors le bonheur de partager avec eux les peuples de l'Europe qui viennent aujourd'hui leur en distribuer une autre. Quant aux missionnaires américains, il me semble qu'ils auraient quelque chose de mieux à faire que de traverser les mers pour venir en Orient porter l'Évangile à ceux de qui ils le tiennent : il y a sur les rives sauvages du Missouri et de l'Ohio bien des peuplades qui ignorent encore l'Évangile et la trignométrie; et c'est là qu'ils demeureraient sans doute, s'ils étaient mûs par le seul intérêt de la civilisation et de la cause de Dieu [1].

Les théophilanthropes du dernier siècle, qui admettaient le Coran, le Talmud, Vichnou et les dieux fétiches, disaient en parlant de nous : *nos frères les sectaires catholiques;* madame de Gasparin et les missionnaires américains, qui nous mettent sur la même ligne que les Druses, et qui nous contestent l'Évangile, diront bien-

[1] Les journaux américains nous ont révélé que pour *civiliser* et *évangéliser* la France, l'*American Tract Society* a répandu dans une seule année, à Paris, 175,000 exemplaires de l'*Almanach des Bons conseils* : les fonds ont été versés sous ce titre : *Pour les contrées étrangères et païennes!* (La Tribune de New-York, 22 mars 1854)

tôt : *nos frères les païens catholiques*. Au reste, ils nous ont habitués depuis longtemps à la qualification d'*idolâtres*.

La société biblique, dont le but avoué est de faire traduire la Bible dans toutes les langues de l'univers, est la plus grande institution *antichrétienne* qu'on ait créée. Composée d'une foule de gens qui ne croient pas à la Bible, c'est une immense société socinienne fondée, non pour convertir les infidèles, mais pour combattre l'Église catholique. L'Église catholique propage la foi, comme les apôtres, par la prédication, par l'exemple, par le martyre : toute la terre peut répondre si Dieu a béni ses travaux. La méthode des protestants est de jeter la Bible dans tous les carrefours ; l'Église catholique condamne cette méthode comme nuisible à la foi. On a compris que, tout en se donnant l'apparence de propager les divines Écritures, on avait en main l'occasion de détruire toute autorité, et on a agité le monde pour organiser cette société. Non-seulement chez les protestants, mais dans les pays où, comme en Russie, on est protestant sans oser se l'avouer, cette nouveauté a été accueillie avec enthousiasme. Dans ce pays, le ministre des cultes a même eu la bonhomie de proposer au général des Jésuites de faire partie de cette société; *il s'y est respectueusement refusé*. Les hommes de bonne foi n'ont pas tardé à voir où tendait tout ce bruit. L'Église anglicane même s'est alarmée, plusieurs évêques ont attaqué cette Société dans des mandements, des théologiens anglais ont publié des écrits pour mettre à découvert le véritable but et les vues cachées de la société biblique. Comme toute agitation provoquée par des passions mauvaises, elle fera promptement son temps. En attendant, voici comment les résultats qu'elle a déjà obtenus sont appréciés même par les protestants. On trouve dans l'*Indicateur religieux* (Berlin, 1851) ce curieux rapprochement :

« De 1440 à 1800, il n'a été imprimé que deux millions d'exemplaires de la Bible ; au commencement du siècle, on n'en comptait encore que quatre millions dans cinquante langues différentes. Depuis cette époque, trente-deux millions ont paru en deux cents langues, et ont été distribués dans toutes les parties du monde par cinq mille sociétés bibliques. Qu'est-il résulté de toute cette dépense de zèle et d'argent ? un progrès religieux, l'avancement moral

des populations? Non; au contraire, une déchéance incontestable et profonde. »

Ici comme ailleurs, les efforts de ces missionnaires politiques sont beaucoup moins à craindre sous le rapport religieux que sous le rapport de l'ordre et de la paix : on ébranlerait plutôt les racines du Liban que la foi catholique dans les cœurs des Maronites.

Voici en quels termes madame de Gasparin elle-même en fait le naïf aveu :

« Les missionnaires trouvent un accès plus facile chez les Druses que chez les Maronites, ils n'ont pas à combattre chez les premiers l'influence d'un clergé hostile. L'œuvre évangélique est bien vue de ce côté du Liban (du côté des Druses); de l'autre, à *Hasbeiya*, il n'en va pas de même. Les chrétiens protestants y sont persécutés par la population grecque, qui les injurie, qui les maltraite et refuse de leur fournir des aliments. Sans les Druses, qui, malgré la défense de l'émir, soudoyé par le clergé grec, leur vendent les objets de première nécessité, ils auraient été forcés de quitter le pays[1]. »

On le voit, l'*œuvre évangélique* a eu jusqu'ici peu de succès dans le Liban. Nous voudrions pouvoir dire avec la même certitude que les missionnaires n'ont pas eu plus d'influence sur les déplorables événements qui ont si profondément détruit l'antique union qui existait entre les différents peuples de la montagne. Les Druses idolâtres sont les protégés du protestantisme et de l'Angleterre, parce que les Maronites sont les protégés de la France. J'ai entendu moi-même un Anglais faire cet étrange raisonnement à un scheik maronite, qui lui avait demandé pourquoi l'Angleterre chrétienne avait protégé les Druses contre les chrétiens de la montagne : *L'Angleterre et la France*, dit l'Anglais, *sont deux puissances rivales, elles ont des intérêts opposés; si donc la France établit dans votre pays son influence par les Maronites, il faut nécessairement que l'Angleterre cherche à la contre-balancer par les Druses. — Alors*, répondit froidement le scheik, *le jour où la France prendra parti pour Dieu, l'Angleterre prendra nécessairement parti pour le diable?*

[1] *Journal d'un voyage au Levant*, tom. III, pag. 447.

Voici, au reste, sur cette grave question, les observations de M. Pierre David, ancien consul de France en Orient.

« Cherchons maintenant ce qui peut avoir armé les Druses contre le Maronites, ces deux populations longtemps unies pour leur propre sûreté. On a parlé, dans le temps, de missionnaires américains qui étaient venus échauffer les esprits par un mysticisme religieux, mêlé d'idées de liberté ; mais qui peut croire que de vieux catholiques du sixième siècle, sans lettres, sans préparation d'aucune sorte aux idées politiques, constamment sous les yeux de leurs évêques et de leurs prêtres, se soient laissé séduire par des rêveries transatlantiques? Qui peut croire que des cultivateurs de vignes et de mûriers, contents de leur sort, soient devenus des penseurs philosophes et des instruments révolutionnaires? Quant aux Druses, ces espèces d'amphibies religieux, qui professent tour à tour, selon le besoin, l'islamisme, le christianisme, et je ne sais quelle obscure idolâtrie qui ressemble à celle du veau d'or, ils ont pu feindre une quatrième croyance si elle faisait le compte de leur avarice, sauf à la rejeter quand ils n'auront plus d'intérêt à la professer ; mais cette croyance, toujours mêlée d'idées politiques, a-t-elle pu toute seule mettre les armes à la main? sont-ils devenus des propagandistes révolutionnaires sur l'invitation de quelques prédicateurs américains? Cela n'est guère plus croyable. Où donc était la cause de cette guerre civile, si contraire à la sûreté commune des deux populations? On a soupçonné l'Angleterre d'avoir favorisé les missionnaires soi-disant américains dans un intérêt purement politique.

« Ici je m'arrête dans mes conjectures ; il faut des faits, des preuves, pour attribuer de pareilles manœuvres à un gouvernement. Je m'abstiens d'autant plus que le ministre d'Angleterre à Constantinople a protesté hautement contre l'accusation de connivence avec les missionnaires américains ; mais je suis obligé de faire un rapprochement qui semble justifier les doutes qu'on a conçus. L'Angleterre fit enlever l'émir Béchir de la montagne à la même époque où ses vaisseaux écrasaient Beyrouth et Saint-Jean-d'Acre. Quel intérêt aviez-vous à enlever aux populations du Liban ce prince patriarcal qu'elles vénéraient? Était-ce pour le remplacer par un gouvernement de votre choix, et faire coïncider la soumission de la

montagne avec celle du littoral? Vos projets sur la Syrie n'ayant pas eu les suites que vous en espériez, et se trouvant ajournés, vous vous êtes réunis aux autres puissances pour rétablir la paix dans cette province; le meilleur moyen, sans doute, eût été de rendre aux populations une famille princière qui leur était chère : pourquoi donc lui avez-vous donné formellement l'exclusion?

« C'était lorsque la négociation touchait à sa fin que vous vous êtes prononcés si fortement contre elle; de sorte que la Porte en a pris prétexte pour livrer le gouvernement de la montagne aux deux Kaïmacams d'un pacha. Qu'en va-t-il résulter? Un nouveau malaise parmi ces populations, et bientôt une reprise d'armes contre eurs oppresseurs. Cette reprise d'armes les affaiblira de plus en plus, et laissera ces grandes barrières de l'Orient à la disposition du premier occupant [1]. »

Ce que je puis affirmer après les avoir parcourues, c'est que ces grandes barrières de l'Orient, à l'heure qu'il est, et longtemps encore, seraient fermées à l'Angleterre, malgré l'appui qu'elle pourrait trouver chez les Druses, et qu'elles seraient ouvertes aux puissances catholiques, si jamais il se présentait des circonstances où elles fussent appelées à les franchir.

On semble se préparer partout, aux bouches du Danube, sur le Bosphore, dans le Liban et jusqu'à Suez, pour recueillir les vastes dépouilles de l'empire ottoman. On se fait des alliés, on envoie des émissaires, on fonde même des évêchés, témoin l'évêché anglican protestant de Jérusalem, et tout cela dans le même but. La Russie envahit la Moldavie et la Valachie, rase les forteresses turques du Danube et de la mer Noire qui pourraient retarder sa marche, pèse à Constantinople sur les délibérations du divan par son voisinage et ses soixante millions d'hommes, s'assure des populations grecques disséminées dans tout l'empire, par son or, sa nationalité et sa religion. Cette guerre du Caucase, soutenue avec tant de persévérance, continuée au prix de tant de sacrifices, n'est faite qu'en vue de la conquête de l'Asie Mineure et de la Syrie, dont ces montagnes sont en même temps la clef et la défense. L'Angleterre a déjà conquis sa

[1] *Moniteur universel*, séance de la Chambre des députés, du 30 janvier 1843.

route de l'Inde à travers l'Égypte : cette route lui est aussi nécessaire que le Bosphore à la Russie ; elle n'abandonnera pas plus l'isthme de Suez, et son *annexe* la vallée du Nil, qu'elle n'a abandonné Malte, Gibraltar, Corfou et mille autres annexes de son immense empire. La France a été battue en Orient par la défaite d'Ibrahim, et depuis bien des années elle aurait entièrement perdu sa cause en Syrie, si sa cause pouvait être perdue. Son nom est grand par les souvenirs, par les sympathies ; mais l'indifférence de son gouvernement pour les Saints Lieux, pour la cause catholique, étonne nos frères de la Syrie et de la Palestine sans les refroidir. L'Autriche a son intérêt politique et commercial sur le Danube : son intervention en Terre-Sainte a moins été celle d'une puissance catholique du premier ordre que celle d'une bienfaitrice anonyme, qui envoyait chaque année le produit de ses quêtes au Saint-Sépulcre, et un million de piastres aux Maronites pour réparer les dévastations occasionnées par les Druses. Ses bienfaits sont connus des chrétiens de Syrie, son nom est aimé ; si la France ne veut plus soutenir une cause si belle, qu'elle a si noblement défendue pendant tant de siècles, mais qui n'est pas exclusivement la sienne, pourquoi l'Autriche ne deviendrait-elle pas la protectrice avouée, puissante, des Lieux Saints et des catholiques de l'Orient, que tout le monde abandonne ?

Avant de pénétrer plus avant, jetons un coup d'œil sur les habitants et les productions de la Syrie.

La Syrie[1] se compose des quatre pachaliks de Tripoli, d'Acre, d'Alep et de Damas ; la ville de Jésusalem, à cause de son importance religieuse, a aussi un gouverneur qui porte le titre de pacha ; mais ce ne sont tous que des pachas à deux queues, dépendants du *muchir* ou gouverneur général du pachalik de Saïda, qui réside à Beyrouth. Le pachalik de Saïda touche, près du cap Possidi, au pachalik d'Alep, et, au sud, à l'Egypte. La Syrie s'étend du 31e degré de latitude nord au 37e, entre l'Asie Mineure, la Méditerranée, l'Égypte, le désert et l'Euphrate.

[1] Le mot *Syrie* vient du mot hébreu ou phénicien *tsour*, qui veut dire *rocher*, à cause des rochers qui bordent ses côtes.

C'est dans cette acception plus étendue que les auteurs grecs et romains prennent le mot Syrie. Strabon, Méla et Pline l'étendent même au delà de l'Euphrate, et comprennent encore sous ce nom la Mésopotamie, l'Assyrie et l'Adiabène. Sous les premiers Séleucides, l'empire de Syrie allait jusqu'au delà de l'Indus. Les Arabes l'appellent *Barr-esch-Scham*, c'est-à-dire, pays de la *gauche*, par opposition à l'*Yemen*, qui est le pays de la *droite*. Tandis que pour désigner les points cardinaux nous nous tournons vers le nord, les Orientaux regardent vers le Levant. De là ces expressions de l'Écriture : la montagne qui est devant Jéricho[1], devant Jérusalem[2], pour dire, à l'orient de ces deux villes; la mer de devant[3], pour la mer Morte; la mer de derrière[4], pour la mer Méditerranée. Dans le sens le plus étendu, la Phénicie et la Palestine appartiennent aussi à la Syrie; cependant communément on les en détache. Les anciens Hébreux appelaient la Syrie *Aram*, c'est-à-dire pays *élevé*.

Cette vaste contrée de l'empire ottoman contient à peu près deux millions et demi d'habitants; mais il n'y a pas de nation syrienne; et s'il était vrai que les peuples dussent se constituer séparément selon leurs nationalités différentes, c'est ici surtout qu'on verrait surgir la plus étrange confusion qui fût jamais, sans excepter celle de la tour de Babel.

« Cette contrée, dit M. David, qui dès l'origine des sociétés fut le champ de bataille de tant de conquérants, la terre promise de la plupart des émigrés, est devenue aujourd'hui un asile de proscrits, et demeure toujours une proie facile pour les ambitieux. Chaque peuple de passage y a laissé des traînards, chaque armée des maraudeurs, chaque ancien possesseur des descendants ; on y rencontre à la fois des Juifs et des Perses, des Grecs et des Latins, des Francs et des Arabes; puis des réfugiés des persécutions chrétiennes et musulmanes, les Maronites et les Métualis; des victimes des destinées les plus étranges, les Samaritains et les Kédémacès;

[1] *Deuter*. XXXIV, 1.
[2] III *Rois*, XI, 7.
[3] *Joel*, II, 20.
[4] *Deuter*. XI, 24.

des fous des espèces les plus honteuses, les Kalbièhs, qui adorent l chien, et les Jézidis, qui adorent le diable; des indépendants venu du Nord comme du Midi, les Turkomans et les Bédouins; enfin de despotes, les Ottomans; des fanatiques, les Druses; des brigands les Kurdes[1]. »

Du nord au midi s'élève la chaîne du Liban et de l'Anti-Liban qui ne laisse de plaine, dans cet immense espace, que la lisière d la mer, les vallées de quelques fleuves et des plateaux élevés.

Le froment, la canne à sucre, le coton, le tabac, le sésame, le ri le dourra, le maïs, les pastèques, les melons, les grenades[2], les ba nanes, les dattes, les pistaches, les oranges, les olives et les figue de Barbarie sont les principales productions de la première régio basse et brûlante, qui serait d'une extrême fertilité si une popula tion laborieuse, libre et intelligente était là pour la cultiver.

En s'élevant un peu, on trouve sur le penchant des collines, e dans de plus hauts vallons, la vigne, le mûrier, le figuier, le tér binthe, l'acacia, le platane, le caroubier, le noyer, le chêne[3], le p parasol; puis différentes plantes légumineuses dont les Arabes fo une grande consommation : les concombres, le poireau, l'ail, l'o gnon, les herbes amères, qui servent de salade, l'orge, les fèves, l lentilles.

Les pommes, les poires, les prunes, les pêches, les abricots, n se trouvent que dans quelques localités; mal cultivés, ils so bien loin de valoir ceux de l'Europe, et leurs variétés sont pe nombreuses. Damas, cependant, fait exception : son sol est si fe tile, ses jardins sont si abondamment arrosés, il y a tant d'a sance et d'industrie parmi ses habitants, que son territoire e comme une espèce de terre promise au milieu des déserts qui l'e vironnent.

Sur les sommets et les flancs des montagnes de second ord croissent les sapins, les cyprès, les sycomores, les chênes verts, enfin les cèdres, peu au-dessous de la région des neiges.

[1] *Syrie moderne*, par Jules, A. David, p. 1.

[2] La grenade est originaire de la Phénicie, et était regardée autrefois comme u des meilleurs fruits de la terre.

[3] Richard Pocock en a compté cinq espèces.

Les plus hautes cimes du Liban, le Sannin, le Makmel, comme celles de l'Anti-Liban et du mont Hermon, sont dépouillées de toute végétation, et dressent presque toujours leurs têtes blanches et arides au-dessus des nuages.

D'après M. Russegger, la hauteur du Sannin est de 6,800 pieds, celle du Makmel de 8,800, et celle du Djebel-Scheik de 9,500. Ainsi les trois plus hautes cimes du Liban n'atteignent pas la limite des neiges perpétuelles, qui est d'environ 10,000 pieds sous cette latitude, le 34°; cependant on en trouve toujours dans les enfoncements qui ne sont pas exposés aux rayons du soleil.

Les arbres que j'ai mentionnés plus haut ne forment nulle part des forêts comme nous avons l'habitude d'en voir en Europe : si l'on excepte les cèdres, ils sont tous d'une dimension plus petite, souvent rabougris, et presque toujours isolés les uns des autres.

Les arbustes et les plantes les plus remarquables sont : la *mandragore*, dont le fruit, selon les Orientaux, est un remède contre la stérilité; le *hennah* (*lawsonia inermis*) : sa fleur variée et odoriférante sert de parure aux femmes, et sa feuille, cuite et réduite en poudre, donne la couleur orange avec laquelle elles se teignent les ongles et les cheveux : c'est le *copher* ou *cyprus* de la Bible [1]; le laurier-rose, qu'on trouve partout au bord des rivières : le *baumier*, qui ne paraît plus être celui qui était si célèbre chez les anciens; l'*hysope*, la *zizanie*, le *sénevé*, la *menthe*, dont il est si souvent fait mention dans l'Écriture; la *rose de Jéricho*, l'*arbre de Sodome*, dont je parlerai en leur lieu; l'*indigo*, le *genêt*, le *papyrus*, le *roseau de marais*. Malgré son sol pierreux, peu de pays au monde offrent une telle abondance de fleurs que la Syrie et la Palestine [2].

Parmi les animaux domestiques se distinguent surtout les *chameaux*, qu'on retrouve partout chargés de leur immense fardeau, marchant en longue file dans les sentiers étroits de la plaine et sur

[1] Voir le *Cantique des Cantiques*, I, 14 et IV, 13. On lit aussi dans Pline : *Ligustrum eadem arbor est quæ in Oriente cyprus. Hist. nat.* lib. XXIV.

[2] Voir à ce sujet l'ouvrage d'Hasselquist, publié par Linnée; celui de Labillardière, intitulé *Icones plantarum Syriæ rariorum*; la *Palestine*, par Munck; la *Syrie*, par J. David; H. von Schubert, *Reise in das Morgenland*, 1836-37; Ritter, *Erdkunde*.

le bord de la mer, ou couchés dans les vastes cours des khans et aux abords des villes. Viennent ensuite le *mulet*, seule monture possible dans les précipices du Liban, et très-fréquemment employé dans la plaine; le *cheval*, qui est plus rare et souvent moins estimé; l'*âne*, qu'on emploie ordinairement comme bête de somme; la *vache* et le *bœuf*, beaucoup moins communs depuis que l'agriculture est si fort déchue; la *chèvre*, au contraire, se trouve partout: ses oreilles sont pendantes, ses cornes petites, son poil est long et très-fin; la *brebis* à large queue broute avec elle les arbustes épineux de la montagne. Les *chiens*, dans les villes, sont aussi nombreux et aussi sales qu'à Constantinople; sous la tente des Bédouins, ils sont plus grands et plus hargneux. Je n'ai pas vu de *porcs*, il y en a pourtant; les Orientaux en font peu d'usage.

Plusieurs espèces d'*animaux sauvages* qui existaient autrefois en Syrie ont disparu, ou considérablement diminué de nombre. Le *lion* ne se trouve plus; malgré bien des assertions contraires, je crois qu'on peut en dire autant du *tigre* et de l'*ours*; l'*hyène*, la *panthère*, l'*once* et le *sanglier* vivent en petit nombre dans les crevasses inaccessibles du Liban et les marais du lac Houléh. En revanche, il n'y a pas de caverne qui n'ait pour hôtes quelques *chacals*, comme il n'y a pas de voyageurs qui, à la tombée de la nuit, n'aient entendu leurs plaintifs hurlements. Le chacal tient du *loup* et du *renard*, qui sont moins communs. Le *lièvre*, le *cerf*, parcourent les plaines; les gracieuses *gazelles* animent seules quelquefois de jolis vallons, comme les *chamois* les pics des rochers.

La Syrie, avec des productions si riches, avec un ciel si pur, un climat si varié, une mer si étendue, si heureusement située; cette contrée bénie, où, selon les poëtes arabes, *chaque montagne porte l'hiver sur sa tête, le printemps sur ses épaules, l'automne dans son sein, tandis que l'été dort nonchalamment à ses pieds;* la Syrie, sur laquelle Dieu a répandu toutes ses faveurs, a été le rendez-vous de toutes les nations du monde, et chacune d'elles y a laissé des traces de dévastation et de carnage; en la parcourant, nous n'allons retrouver partout que des victimes et des ruines.

Quand on vient à Beyrouth pour se rendre soit en Palestine, soit dans le Liban, c'est dans cette ville qu'il faut faire ses approvision

nements de voyage. On trouve, du reste, tout ce qui est nécessaire et à des prix modérés.

APERÇU GÉNÉRAL DU COMMERCE DE LA SYRIE.

Le commerce de la Syrie augmente chaque année dans une forte proportion.

Les trois centres de commerce sont : Alep, Damas, Beyrouth.

Alep pour la Mésopotamie et le Kurdistan. Cette ville est en relation, par les caravanes, avec Orfa, Diabékir, Mossoul et Bagdad. Par le moyen de la navigation de l'Euphrate, nouvellement établie à Bir, elle entretient des relations avec les rives de ce fleuve jusqu'à Korna et Basrah ; par ces dernières places, elle étend ses affaires sur quelques parties de la Perse méridionale et occidentale.

Damas, par le nombre, la richesse et l'industrie de ses habitants, et la fertilité de son sol, est une place de commerce fort importante : c'est là que se font toutes les affaires du Hauran ; elle traite avec Bagdad et le nord de l'Arabie.

Beyrouth est le centre de toutes les opérations commerciales de la Syrie : c'est là que sont établies les principales maisons européennes, qui ont des commissionnaires dans les principales places du littoral et qui envoient des voyageurs dans l'intérieur.

Les autres ports sont : *Jaffa* pour les produits de la Palestine moyenne et méridionale ; *Caïffa* pour ceux de la Palestine septentrionale et de Naplouse ; *Saïda* pour le petit cercle qui entoure cette ville. Au nord de Beyrouth : *Tripoli*, qui sert de débouché au Liban septentrional et à la plaine fertile qui s'étend de Homs à Tortose ; *Lattakié* pour ses environs, qui sont bien cultivés, et pour les produits de Hamah et de la vallée supérieure de l'Oronte ; *Alexandrette*, importante parce qu'elle est le port de la ville d'Alep, qui y entretient ses expéditeurs pour recevoir les marchandises qui viennent en partie de Beyrouth, en partie directement d'Europe.

Le mouvement commercial de ces sept places a donné en 1850 le résultat suivant :

Bâtiments arrivés.

PAVILLON.	Beyrouth.	Jaffa.	Caïffa.	Saïda.	Tripoli.	Lattakié.	Alexandrette.	
Turc	94	134	17	102	40	25	11	421
Français	123	32	24	2	11	14	33	239
Grec	44	41	82	11	34	1	10	223
Anglais	71	39	16	4	6	7	33	176
Autrichien	46	13	8	»	1	»	1	69
Sarde	15	4	11	1	»	»	5	36
Russe	13	9	2	1	»	1	1	27
Yérosolomitain	12	8	»	1	»	»	5	26
Américain	2	2	1	1	1	»	1	8
Napolitain	3	2	»	»	»	»	»	5
Toscan	1	2	»	»	»	»	1	4
Hollandais	2	»	»	»	»	»	1	3
Suédois	»	»	»	»	»	2	»	2
Valaque	»	1	»	1	»	»	»	2
Prussien	1	»	»	»	»	»	»	1
Mecklenbourgeois	»	1	»	»	»	»	»	1
Danois	»	»	1	»	»	»	»	1
	427	288	162	124	95	48	102	1244

Importation.

Les *étoffes de fil* et *de coton* viennent en grande partie des manufactures anglaises.

Les *indiennes*, *mousselines* et *percales*, de la Suisse.

Les *denrées coloniales* sont expédiées par la France et l'Angleterre, rarement par la Hollande. Le *café moka* vient par l'Égypte et par Damas.

Les *drogues* et *épiceries* sont apportées par la grande caravane de la Mecque et par mer.

Les *toiles* viennent de l'Autriche, de la Prusse, de la France et de la Saxe.

Les *tarbouches*, de France, d'Autriche, de Toscane, de Constantinople et de Tunis.

Les *objets en fer* et *en acier*, d'Angleterre, de Russie et d'Autriche.

Les *verreries*, de Bohême, de France et de Belgique.

Les *faïences* et *poteries*, d'Angleterre, de France, de Sardaigne et de Toscane.

Les *soieries*, de France, de Toscane et de Suisse.

Le *papier*, de France, de Toscane et de Venise.

Les *bois de construction* et *les planches*, de Trieste et de Caramanie.

Le *riz* vient d'Égypte.

Exportation.

Les *céréales* : le *froment*, l'*orge* du Hauran, de Caïffa, de Jaffa, de Naplouse, de Tripoli, de la plaine de Bkaa et de Tarsous (Tarse), expédiés dans quelques places d'Europe et en Algérie; plus quelque peu de *maïs*.

Le *coton* : le meilleur est celui de Naplouse, d'Acre, de Caïffa; celui de qualité inférieure est de Tripoli, Lattakié, Alep, Tarsous : le premier va à Marseille, le second en Angleterre.

La *soie* va en France, en Angleterre et en Égypte. Des filatures françaises et anglaises se sont établies nouvellement dans les environs de Beyrouth.

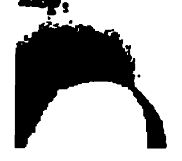
La *laine* d'Alep, de Homs, de Damas, est envoyée dans toute l'Europe et en Amérique.

Le *sésame*, dont les meilleures qualités viennent de Jaffa, de Caïffa, d'Acre, et les autres de Lattakié, d'Alexandrette et de Tarsous.

L'*huile*, en grande quantité, expédiée en France, en Angleterre, en Égypte et en Amérique.

Les *pois*, les *fèves*, les *haricots*, expédiés à Malte.

Les *noix de galle*, expédiées de Mossoul et de Diabékir sur Alep,

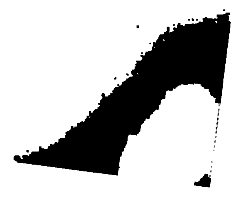


Les *oranges* et les *citrons*, embarqués en grande quantité à J et Saïda pour la Grèce, Smyrne et Constantinople.

Les *fruits secs*, de Damas.

Les autres produits de la Syrie sont : le *tabac*, la *cire*, les s *sues*, les *éponges*, les *plumes d'autruche*, le *poil de chameau*, *peaux de chèvre*, les *peaux de buffle*, le *chanvre*, la *graine de* la *graine de ricin*, la *coloquinte*, l'*anis*, la *baie de nerprun*, la *sc* *monée* et l'*asphalte*.

En 1850, la valeur de l'*importation* s'est élevée à 7,183,300 rins, et celle de l'*exportation* à 2,348,900.



CHAPITRE IX

DE BEYROUTH A MIROUBA.

Résolution de visiter le Liban. — Les Maronites. — Leur origine. — Leur histoire. — Les Druses se réfugient dans la montagne. — L'émir Béchir. — Ibrahim-pacha. — La baie de Djounié. — Un Hanovrien lapidé. — L'Angelus au pied du Liban. — Première ascension. — Montures incommodes. — Ghosta. — Bon accueil. — La famille Bitar. — Cérémonial de visite. — Le jeune Élie. — Coucher du soleil. — La famille Schehab. — Dîner arabe. — Vue de Bzommar. — Lazaristes de Raïfoun. — Le cheik Francis. — Halte sous un chêne. — Affection pour Pie IX. — Sommets du Liban. — Mirouba. — L'archevêque de Balbek. — Le Sannin. — Ruine de Fakra. — Les fugitifs de Damas. — Mines de charbon de terre. — Mines de fer. — Leur exploitation. — Touchante hospitalité de l'archevêque.

Comme la chaleur était excessive et que les fièvres régnaient encore dans les parties basses de la Syrie et de la Palestine, je pris la résolution de parcourir le Liban, où la température est beaucoup plus supportable, et de visiter les cèdres, Balbek et Damas, avant de me rendre en Terre-Sainte. Ce plan étant aussi celui d'une partie de mes compagnons du *Stamboul*, nous résolûmes de voyager ensemble.

Mais, avant de pénétrer dans le Liban, qu'on me permette de jeter un coup d'œil sur l'histoire de la plus nombreuse et de la plus intéressante des nations qui l'habitent, les Maronites.

Plusieurs auteurs du plus haut mérite, tels que Guillaume de Tyr, Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean-d'Acre, et le cardinal Baronius, adoptant le sentiment très-suspect de l'annaliste arabe Eutychius, disent que les Maronites tirent leur nom d'un hérésiarque appelé Maron, de la secte des monothélites, dont ils ont suivi les erreurs pendant cinq siècles ; mais que, l'année 1182, toute

cette nation, composée de plus de quarante mille hommes, rentra dans le sein de l'Église.

Les Maronites rejettent cette opinion, et elle a été victorieusement combattue par un de leurs écrivains les plus distingués, F. Nairon, dans différents ouvrages qu'il a publiés à Rome à la fin du dix-septième siècle[1].

Selon cet auteur, avant la naissance des hérésies qui ont désolé l'Église d'Orient, on appelait *Syriens* tous les chrétiens qui étaient répandus dans la vaste province qui s'étend de l'Égypte jusqu'à la Cilicie; mais, lorsque différentes sectes se furent formées, elles portèrent le nom de leurs chefs : ce fut alors que les Syriens séparés de l'Église prirent le nom de *nestoriens*, de *jacobites*, et autres semblables.

Au commencement du cinquième siècle, un pieux solitaire, nommé Maron, vivait au sommet d'une montagne, près d'un ancien temple païen qu'il avait converti en église. Sa réputation se répandit dans tout l'Orient; on s'adressait à lui de toutes parts[2]; il forma un grand nombre de disciples, et il confirma ses compatriotes dans la foi. A sa mort, on érigea à sa mémoire une belle église, où son corps fut déposé; sa fête est marquée le 14 février dans le ménologe des Grecs[3]. Ses disciples bâtirent un grand nombre de monastères dans toute la Syrie : le plus célèbre fut celui qui portait le nom de Saint-Maron; il était situé près de la ville d'Apamée, sur les bords de l'Oronte. Il devint comme le centre des chrétiens orthodoxes; c'est de là que les hérétiques désignèrent par le nom de Maronites les Syriens qui étaient demeurés attachés à l'ancienne foi[4].

[1] Dissertatio de origine, nomine ac religione Maronitarum, auctore Fausto Nairono, Banensi Maronita, chaldaicæ seu syriacæ linguæ in almo Urbis archi-gymnasio lectore. 1 vol., Romæ, 1679. — Evoplia fidei catholicæ romanæ historico-dogmatica, ex vetustis Syrorum, seu Chaldæorum monumentis eruta; ubi de christianis orientalibus, deque eorum ritibus, doctrina et fide quoad articulos a novatoribus nostri temporis impugnatos. Auct. F. Nairono. 1 vol., Romæ, 1694.

[2] Entre autres, saint Jean Chrysostome, dont la lettre fixe à peu près l'époque où vivait saint Maron. *Epist. S. Joan. Chrysost.* XXXVI, ad Maronem monachum et presbyterum.

[3] Voir sa *Vie*, écrite par Théodoret.

[4] Si ce nom eût jamais désigné une secte quelconque, comme celui d'eutychiens

Les disciples de saint Maron opposèrent tous leurs efforts aux envahissements de l'hérésie; c'est pourquoi ils furent en butte aux plus violentes persécutions : un seul jour, il en périt trois cent cinquante pour la cause de la foi[1].

Un de ceux qui se distinguèrent le plus par la science, la piété et un zèle infatigable, ce fut Jean, surnommé le *second Maron*[2]. Il partit de Syrie avec un légat du pape, et il vint à Rome, où Honorius Ier le consacra patriarche d'Antioche. De retour dans sa patrie, il convertit un grand nombre de jacobites, et il se retira avec eux sur le mont Liban, où, après avoir enduré plusieurs persécutions, il mourut saintement.

Dans la suite, Mohaviah, qui fut le quatrième des khalifes successeurs de Mahomet, ayant porté la guerre dans la Phénicie et le mont Liban, les Maronites, devenus assez nombreux, se donnèrent des chefs entreprenants, et bientôt ils ne se contentèrent plus de se défendre derrière leurs rochers, mais ils fondirent dans la plaine et attaquèrent avec succès les armées musulmanes.

Après avoir été défaits dans une bataille sanglante, les Arabes rassemblèrent de nouvelles forces et vinrent attaquer Hadet, la ville la plus considérable du Liban; elle fut prise par trahison, après un siége qui avait duré sept ans. Les Sarrasins la démolirent et massacrèrent tous ses habitants. C'est à Bescharri, situé tout près des cèdres, que se réfugièrent les Maronites : cette ville devint leur capitale.

Ce fut à l'occasion de ces guerres qu'ils reçurent le nom de Mardaïtes, c'est-à-dire *rebelles*, et qu'ils furent désavoués par le chef de l'empire.

Plusieurs fois les Maronites offrirent leur puissante diversion à

ou de nestoriens, l'Église ne l'aurait pas conservé aux Maronites après leur prétendue conversion; car les eutychiens ou les nestoriens convertis ne sont plus eutychiens ni nestoriens. Une autre preuve, rapportée par Nairon, est celle qui se trouve dans les *Annales* mêmes d'Eutychius, où il est dit que les jacobites, voulant désigner les empereurs Héraclius (à l'époque où il était encore orthodoxe) et Constantin Pogonat comme n'étant pas des leurs, et comme ennemis des monothélites, les appellent Maronites.

[1] Voir la lettre écrite par vingt-quatre archimandrites au pape Hormisdas.

[2] C'est celui dont plusieurs auteurs ont voulu faire un hérésiarque.

l'empire byzantin, menacé jusque sous les murs de Constantinople par le débordement des Arabes, en demandant en retour sa faible protection. Mais depuis longtemps les Grecs n'avaient plus d'oreilles pour la cause sacrée des peuples chrétiens. Justinien II, aussi lâche que cruel, livra par la trahison ses généreux coreligionnaires du Liban à leur ennemi le plus implacable : il conclut un traité avec les musulmans, et leur promit de faire cesser les hostilités des Maronites. Il leur envoya son général Léonce avec une lettre flatteuse pour leur chef; Léonce l'invita à un repas et l'assassina ensuite. Puis l'empereur, sous le prétexte qu'il avait besoin de l'assistance des Maronites, attira par la corruption et par de fallacieuses promesses douze mille de leurs meilleurs soldats hors de leurs montagnes, et les dissémina dans les provinces[1]. C'est ainsi que la *paix* fut rétablie dans le Liban.

Il est vrai que, sous les Ommiades et les premiers Abassides, les chrétiens ont été généralement traités avec douceur dans toute la Syrie; mais, à l'époque où les farouches soldats de la haute Asie vinrent mêler leur valeur et leur ambition aux destinées chancelantes des khalifes, les chrétiens furent les premiers à souffrir de la cruauté des Turcs.

Un monstre insensé de la race des Fathimites, Hakem, s'étant fait adorer comme un Dieu vers la fin du dixième siècle, son culte, comme toutes les plus absurdes superstitions, trouva des sectateurs, qui, à la mort de leur divinité, quittèrent l'Égypte pour venir se réfugier dans les montagnes. Les Maronites, qui avaient su résister à l'invasion de tant d'armées, furent obligés de partager leur asile avec ces nouvelles bandes d'hommes féroces, qui pénétraient de toutes parts dans leurs vallées : c'est là l'origine des Druses[2].

Pendant la première croisade, et après la prise d'Antioche, les croisés, s'avançant au pied du Liban, furent salués par leurs frères de la montagne.

« Une foule de chrétiens et de pieux solitaires qui habitaient le

[1] Voir Elmacin, *Histor. Sarac.*
[2] Voir ci-après, chap. XII.

Liban, dit M. Michaud, accouraient pour visiter leurs frères d'Occident, leur apportaient des vivres et les conduisaient dans leur route[1]. »

Guillaume de Tyr dit aussi que lorsque les croisés passaient près de Tripoli, des fidèles du Liban vinrent témoigner à l'armée chrétienne de tendres sentiments de fraternité.

Voici sur le même fait un curieux passage de Raymond d'Agiles, qui, en parlant d'un peuple de 60,000 chrétiens qui habitaient le Liban, ajoute : « Ces chrétiens servirent de guides aux pèlerins, et leur indiquèrent trois routes pour arriver à Jérusalem : la première par Damas, route facile, presque toujours en plaine et qui ne manquait pas de vivres (plena victualium); la seconde par le Liban, dans laquelle on était en sûreté et on trouvait des provisions, mais elle était très-pénible pour les bêtes de somme; la troisième le long de la mer, remplie de défilés, où cinquante musulmans auraient pu, s'ils avaient voulu, arrêter le genre humain tout entier. Cependant, disaient les chrétiens aux pèlerins, si vous êtes cette nation qui doit s'emparer de Jérusalem, vous devez, d'après l'évangile de saint Pierre, passer le long de la mer, quoique cette route nous paraisse impossible à suivre[2]. »

Ce fut cette dernière route que suivirent les croisés.

Les Maronites firent, peu de temps après, partie du royaume chrétien de Jérusalem, et, selon leurs chroniques, quarante mille de leurs frères périrent en combattant avec les croisés.

Ils sont retombés depuis sous le joug musulman, et le ciel connaît seul toutes leurs souffrances. Dans leurs malheurs, ils n'ont cessé de tourner les yeux vers l'Occident, et, depuis des siècles, la France avait eu le glorieux privilége d'obtenir en leur faveur des concessions que les pachas et la Porte elle-même ont été bien loin de respecter. Un seul bien, leur religion, est demeuré intact, parce que toute la puissance et la cruauté des Osmanlis étaient incapables de le leur ravir.

Le nom de l'émir Béchir a été si fréquemment mêlé aux événe-

[1] Michaud, *Hist. des croisades*, tom. I, liv. IV.
[2] *Biblioth. des crois.*, tom. I, p. 40.

ments qui se sont succédé dans le Liban depuis près d'un demi-siècle, qu'on me permettra sans doute d'entrer à son égard dans quelques détails.

La famille arabe Schehab est très-ancienne; selon Burckard, elle est originaire de la Mecque. Elle a gouverné le Liban depuis l'extinction de la famille de l'émir Fakreddin (1109) jusqu'à nos jours. L'émir Béchir, issu de cette famille, avait succédé à l'émir Jousseff, qui était généralement aimé, et qui pour cela avait porté ombrage au fameux Djètzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre. L'émir Béchir, à force de dureté et d'exactions, avait poussé à bout les montagnards, qui se soulevèrent contre lui, et il fut plusieurs fois obligé de se sauver de Deir-el-Kamar; mais il parvint toujours à ressaisir le pouvoir. Alors il sévissait avec la dernière rigueur contre les rebelles et ses rivaux, et même contre les membres de sa propre famille. C'est ainsi qu'en 1807 il fit crever les yeux aux émirs Hosen et Saad-ed-Din, enfants de Jousseff; il fit décapiter George Baz, leur gouverneur, et il décima les Druses. En 1823, il fit aussi mourir le cheik druse Béchir-Giumbelat, et d'autres encore. Il offrit le pardon à plusieurs émirs de sa famille, qui erraient dans la Syrie : appelés à Deir-el-Kamar, ils eurent la langue coupée et les yeux crevés. C'est par de semblables moyens qu'il sut, pendant quelques années, se maintenir sans nouvelles secousses dans le Liban.

Chez plusieurs peuples de l'Asie, notamment chez les Perses, les princes aveugles étant exclus du trône, des rois jaloux prenaient souvent contre les membres de leur propre famille cette précaution barbare. Ils croyaient même que c'était un acte d'humanité de ne sacrifier à la tranquillité de l'État que la vue de leurs proches, tandis que chez les Turcs on arrachait la vie aux princes que l'on croyait devoir craindre.

En 1832, le vieux ami de l'émir Béchir, Méhémet-Ali, levant l'étendard de la révolte, envoya son fils Ibrahim conquérir la Syrie. Après la victoire de Konieh, le vice-roi d'Égypte obtint le gouvernement de la Syrie par le traité de Kutayé. Alors Ibrahim-pacha, pour pouvoir établir son horrible système de monopole, désarma complètement les Maronites, puis il les obligea à payer *quatorze fois plus d'impositions* qu'ils n'en avaient payé au gouvernement turc. Ils supportè-

rent pendant plusieurs années la plus affreuse oppression, et ils attendirent l'heure de la justice. Une insurrection éclata parmi les Fellahs et les Bédouins du Hauran, en 1838. Afin de la comprimer, Ibrahim marcha contre eux, et il envoya seize mille fusils à l'émir Béchir pour armer les Maronites, auxquels il fit mille promesses aussi longtemps qu'il eut besoin de leur assistance. Le héros du Hauran, Chabil, fut vaincu, et les Maronites, punis des victoires qu'ils avaient remportées sur les Bédouins, furent aussi maltraités qu'auparavant; mais ils avaient gardé les fusils d'Ibrahim.

On n'a aucune idée en Europe des mesures administratives employées par le vice-roi d'Égypte pour ruiner ces malheureuses contrées. Il mit entre autres un impôt sur les arbres fruitiers : pour chaque noyer, par exemple, il fallait payer cinquante piastres (dix francs) par an; plus tard il fit couper les arbres pour l'usage de son artillerie, mais l'impôt resta. Tous les moyens étaient mis en œuvre pour extorquer de l'argent : on envoyait des garnisaires à ceux qui étaient insolvables, on vendait leurs maisons, on les faisait expirer sous les coups; on a vu des parents obligés de vendre leurs enfants pour satisfaire le fisc. Ces exactions et ces cruautés n'atteignaient pas seulement les populations indigènes, mais tous les Francs établis en Syrie et les religieux de Terre-Sainte; quand ils montraient les firmans qui les dispensaient des corvées et des charges qu'on voulait leur imposer, on doublait les exigences.

Enfin, pendant le mois de mai 1840, Méhémet-Ali adressa un firman aux populations de la montagne pour leur demander le payement anticipé de sept années d'avance de leurs impôts, et exiger qu'on lui rendît les seize mille fusils qu'il avait prêtés pour la campagne du Hauran. Elles répondirent par un refus formel, en reprochant au gouvernement égyptien son injustice, sa mauvaise foi et son ingratitude. De part et d'autre on prit les armes. Dans la montagne, au commencement, l'insurrection avait été générale : les Maronites, les Druses et les Métoualis y avaient pris une part égale; mais l'émir Béchir sut bientôt jeter la division parmi eux; les Druses, qui avaient juré de défendre leurs frères jusqu'à la mort, traitèrent secrètement avec l'émir : tous les chefs druses avaient été gagnés par son argent. Qu'on juge de la consternation des Ma-

ronites quand ils apprirent cette trahison! Ce fut alors que le renégat Soliman-pacha (le colonel Selves)[1], gouverneur de Saint-Jean-d'Acre, pénétra dans le Liban à la tête des Égyptiens, et y mit tout à feu et à sang, jusqu'au moment où la flotte combinée des Turcs, des Anglais et des Autrichiens, arriva sur les côtes de la Syrie. Les Maronites avaient été contraints de se retirer sur leurs plus hautes montagnes; mais ensuite, pourvus d'armes et de munitions, et soutenus par les alliés de la Porte, qui attaquèrent les Égyptiens dans leurs places fortes, ils écrasèrent les troupes de Méhémet-Ali, qui abandonnèrent pour toujours leurs montagnes.

On comprend que la position de l'émir Béchir n'était plus tenable après la défaite de son allié, et surtout après tous ses actes de tyrannie. Il essaya pourtant de négocier avec la Porte, et il offrit sa soumission au sultan et deux de ses fils en otage. Mais, cette soumission ne s'étant pas faite au jour fixé, l'amiral anglais publia le firman du Grand Seigneur, qui prononçait la déchéance du vieil émir, et établissait l'émir El-Kazim à sa place. Le 11 octobre, l'émir Béchir quitta pour la dernière fois son palais de Deir-el-Kamar avec toute sa famille, et se dirigea sur Saïda pour se livrer au commandant de la station anglaise; de là il fut transporté à Beyrouth, puis à Malte, enfin à Broussa, où il est encore aujourd'hui[2].

On reconnut bientôt que l'émir El-Kazim était incapable de gouverner, et on l'exila à Constantinople. Ce fut alors qu'on divisa l'administration des Druses et des Maronites, et qu'on leur donna à chacun un kaïmacam ou lieutenant.

Les deux kaïmacams cependant ne sont pas exclusivement l'un le chef des Maronites, l'autre celui des Druses. La partie du Liban soumise à l'administration de l'émir maronite Haïdar comprend aussi des Grecs-unis, des Grecs schismatiques, des Druses même en grand nombre, et aussi des Métoualis avec quelques musulmans.

[1] J'ai vu au Caire Soliman-pacha, où il est encore à la tête des troupes du vice-roi: c'est le seul Français, parmi tous ceux qui occupent des postes élevés en Égypte, qui ait abjuré le christianisme. Un autre renégat a aussi figuré dans les guerres du Liban en 1840 et 1841; celui-ci commandait les troupes de la Porte sous le nom de Liva-pacha; plus tard il prit celui d'Omer-pacha, qui est plus connu.

[2] Il est mort depuis.



L'émir druse, par contre, a sous lui un nombre assez considérable de chrétiens, catholiques et schismatiques.

La population du Liban peut se diviser en deux classes bien distinctes : les *chrétiens* et les *infidèles*. Dans la classe de ceux-ci, nous remarquons d'abord les Druses; autrefois ils étaient presque égaux en nombre aux chrétiens, aujourd'hui ils sont réduits à environ 40,000. Les Ansariehs, peuplade fanatique, établie entre Alep et Tripoli, sont environ 20,000. Les Métoualis sont les moins nombreux; ils habitent dans les environs de Balbek, et ne comptent guère au delà de 5,000 individus. Il y a, en outre, près de 9,000 musulmans et 300 Juifs. Ce qui donne un total qui ne dépasse guère le chiffre de 74,000, pour la population non chrétienne du Liban et de l'Anti-Liban.

La population chrétienne se compose de Maronites, qui sont de beaucoup les plus nombreux, de Grecs-unis, de Grecs schismatiques, d'Arméniens, de Syriens, et de catholiques européens établis dans ces contrées, presque tous missionnaires.

Les statistiques et les voyageurs diffèrent beaucoup dans leur évaluation numérique des Maronites : tandis que les uns l'élèvent jusqu'à 4 ou 500,000, les autres la réduisent à 150,000. Ce dernier chiffre, qui est celui des consuls, est jugé trop petit par les missionnaires. Les Maronites disent qu'ils sont 300,000. Depuis la guerre de 1840 à 1842, leur nombre a augmenté, et on les voit aujourd'hui en assez grand nombre dans les villes de la côte et de l'intérieur, où il n'y en avait pas auparavant. En admettant le chiffre probable de 250,000 pour le nombre des Maronites, et celui de 40,000 pour les autres populations chrétiennes du Liban, on peut évaluer toute la population chrétienne à 290,000, et par conséquent à 364,000 le nombre total de la population du Liban et de l'Anti-Liban. Les Maronites habitent seuls 370 villages ou bourgs, et ils sont mêlés avec les infidèles, Druses et autres, dans 287 villages, que les Turcs appellent territoire mixte.

Mes arrangements étant terminés, après avoir pris congé du capitaine du *Stamboul*, du baron Baum et de M. Rottier, je m'embarquai avec monseigneur Pompallier et M. Cockerill sur une barque arabe, qui, en moins de trois heures, nous déposa dans la baie de

Djounié; nos autres compagnons de voyage, M. Baily et sa famille, avaient préféré la voie de terre.

Ce fut dans cette même baie que les Anglais et les Autrichiens, sous les ordres des amiraux Stopford et Bandiera, débarquèrent, à la mi-juin 1840, pour commencer leurs opérations contre les troupes d'Ibrahim-pacha, disséminées à Saïda, au mont Carmel, à Beyrouth, à Mirouba, à Bekfaja et à Zahlé. L'archiduc Frédéric, qui, peu de temps après, devait se distinguer à Saïda et à Saint-Jean-d'Acre, montait la frégate *Guerriera*. Plusieurs traits d'humanité signalèrent son séjour dans cette baie, ainsi que celui du célèbre P. Rillo, Jésuite, qui, huit ans après, périt en Abyssinie, victime de son zèle apostolique. Pendant le débarquement, les avant-postes des Égyptiens étaient à Antoura. Plusieurs combats furent livrés sur cette côte; les Maronites y prirent une vive part [1] : ce fut à Djounié qu'on leur distribua des armes. Vingt-quatre mille fusils furent alors répartis entre les habitants de la montagne : quinze mille avaient été apportés de Malte par les Anglais, les autres de Constantinople par les Turcs.

Il y avait, au bord de la mer où nous devions débarquer, un khan assez vaste, plein de monde et de bruit; comme nous venions d'un lieu suspect, notre arrivée jeta l'alarme parmi ces gens, et un homme, qui semblait avoir autorité, s'avança vers nous pour nous empêcher de descendre à terre. Heureusement que nous nous étions munis, à Beyrouth, d'un certificat de santé : on le lui tendit au bout d'un bâton, il le lut sans le toucher, et nous indiqua un lieu isolé où nous pouvions nous établir pour la nuit.

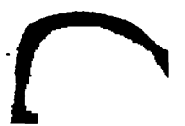
Quand nos effets de campement furent débarqués, nous nous mîmes en devoir de déblayer un espace suffisant pour y dresser trois tentes. J'étais au pied du Liban, je foulais une terre qui m'était chère par mes souvenirs bibliques et par l'affection que je portais à ses habitants; tout ce que je voyais était nouveau pour moi, je voulais garder comme souvenir chaque pierre que je ramassais. Tous les monticules, suspendus sur ma tête, étaient surmontés de villages, d'églises et de couvents : j'étais au milieu des Maronites.

[1] Voir Mazzolini, *la Spedizione in Siria nel* 1840.

Je fus distrait de ces agréables pensées par une foule d'hommes, venant du rivage, qui proféraient des cris furieux. Ils poursuivaient un malheureux couvert de lambeaux, en lui lançant, de toute leur force, d'énormes pierres. Cet homme courait vers nous et appelait du secours ; il était déjà tout couvert de sang, et les projectiles continuaient à tomber sur lui : encore un instant, et ces barbares allaient l'achever. Je courus à leur rencontre, et, au moment où j'arrivai près de ce pauvre homme, un énorme caillou, qui l'atteignit à la tête, le renversa à mes pieds. Ces forcenés m'abandonnèrent alors leur victime ; plusieurs même se retirèrent assez précipitamment : tel est l'effet d'une mauvaise conscience.

Pendant que mes compagnons m'aidaient à relever ce malheureux et à le transporter, je lui adressai différentes questions auxquelles il ne répondit pas. Il avait plusieurs blessures profondes à la tête et sur tout le corps ; on les lui lava dans une eau préparée avec des plantes qu'un Arabe nous avait apportées ; la douleur lui arracha ces mots : *Ach Gott!* Voyant qu'il était Allemand, je lui adressai la parole dans cette langue, ce qui produisit un tout autre effet que notre spécifique. Ce pauvre homme voulait me baiser les mains, les pieds, se prosterner devant moi ; il était à moitié guéri.

Il me raconta qu'il était Hanovrien, maréchal ferrant de son métier, voyageant sous la protection de l'Autriche ; qu'il revenait d'Alep et se rendait à Beyrouth pour retourner dans sa patrie ; que les voleurs, après l'avoir dépouillé, l'avaient mis dans l'état où je le voyais (il était presque nu) ; qu'arrivé dans cette baie, des individus avaient voulu l'obliger à rebrousser chemin, probablement parce qu'il venait d'un pays infesté par le choléra ; puis le contraindre à entrer dans cette enceinte enfermée de quatre murs, qui est là, au bord de la mer : c'était une espèce de lazaret ; mais que lui, ne comprenant pas leur langage, et surtout ne voulant pas se laisser mettre dans une prison où on l'aurait laissé mourir de faim, comme cela avait déjà failli lui arriver à deux journées de là, il avait cherché à se sauver en fuyant à toutes jambes ; que ces garde-côtes avaient appelé des Arabes à leur secours, et que tous s'étaient mis à le poursuivre ; qu'ils auraient pu le saisir déjà plusieurs fois, mais que, ne



voulant pas le toucher par crainte du choléra, ils s'étaient mis en devoir de le lapider : ce qui aurait eu lieu infailliblement si je ne m'étais pas trouvé là. Je le consolai de mon mieux ; on lui donna un peu de vin, et je lui conseillai de se reposer. Il me pria, auparavant, de lui rendre encore le service de faire chercher ses effets qu'il avait perdus en courant. J'y allai moi-même, et je trouvai, de distance en distance, un vieux pantalon, dont les jambes, nouées par le bas et passées en sautoir autour du corps, lui avaient servi de valise ; puis des souliers sans semelles, quelques galettes, un peu de fromage, et enfin une gourde vide : c'étaient là tous ses effets.

Quand cet homme fut un peu reposé, j'allai trouver le maître de la felouque qui nous avait amenés, et je lui dis :

« Voulez-vous reconduire cet homme à Beyrouth?

— Avec plaisir, me dit-il, moyennant salaire.

— Mais votre voyage n'est-il pas payé? En tout cas, il faut que vous vous en retourniez, et, en prenant ce malheureux, vous faites une bonne action.

— Il n'a pas été question de lui dans le marché que nous avons fait à Beyrouth.

— Je commence à m'apercevoir que je suis dans un pays habité par des Arabes. Combien vous faut-il?

— Douze piastres.

— Les voilà ; mais vous aurez de cet homme tout le soin qu'exige son état. »

J'allai ensuite près de mon Hanovrien. Nous fîmes une petite quête entre nous pour fournir à ses premiers besoins quand il serait à Beyrouth, et j'écrivis un billet pour le recommander au chancelier du consulat d'Autriche ; je le lui donnai, en disant que j'avais une bonne occasion pour le faire transporter commodément à Beyrouth par le bateau qui était sur le rivage.

« Je vous remercie beaucoup, me dit-il, mais je ne m'embarquerai jamais avec ces gens-là.

— Pourquoi pas? votre passage est payé.

— Je les ai vus s'entretenir avec mes assassins ; leur avarice

l'emporte encore sur la crainte du choléra : ils ont pris votre argent; mais cette nuit ils me jetteraient à la mer.

— Cela n'est pas possible, ce sont des gens connus; du reste, je vais prendre leurs noms, et demain matin j'enverrai un exprès au consulat d'Autriche avec un billet pour vous faire réclamer.

— Vous êtes bien bon ; mais, s'ils m'ont jeté à la mer, à quoi cela me servira-t-il ? »

J'eus beau lui donner les meilleures raisons, il ne sortait pas de là : les pierres et la figure de ces hommes avaient produit un tel effet sur lui, que sa répugnance fut invincible ; aussitôt qu'il put se trainer, il me remercia encore et partit. J'avoue que cette crainte, selon moi exagérée, me l'a rendu suspect, d'autant plus qu'un mois après, à mon retour du Liban, j'appris qu'il n'avait pas remis mon billet au consulat d'Autriche : s'il ne s'est pas présenté, c'est qu'il avait des motifs de ne pas se faire connaître, ou que les Arabes l'auront achevé pendant la nuit.

Il s'agissait de retirer l'argent que j'avais donné aux bateliers et de faire une seconde étude du caractère arabe. M. Cockerill, qui avait pris une part très-vive à cette scène, voulut m'accompagner. J'allai près de leur chef, et je lui dis que cet homme n'avait pas voulu s'embarquer avec eux; que je le priais donc de rendre mon argent.

« Ce n'est pas notre faute, me dit-il ; le marché était conclu : nous ne rendrons rien.

— C'est très-bien, lui dis-je ; gardez vos douze piastres ; moi, je garderai le souvenir que les premiers Arabes avec qui j'ai eu affaire étaient des coquins. »

Je m'éloignais, lorsque le chef, me retenant, dit qu'il y aurait peut-être moyen de s'entendre ; qu'il me rendrait mon argent si je voulais lui donner un bakchis. Je pris donc les douze piastres, et je lui dis : « En voilà six pour vous, mais une autre fois soyez plus honnête. »

M. Cockerill, ne voulant pas se montrer moins généreux, dit à son tour : « Voilà les six autres, parce que vous avez plus estimé votre réputation que l'argent. »

Nos tentes avaient été dressées pendant ce temps. Un Maronite, voisin de notre petit campement, avait consenti, après s'être bien assuré que nous étions pleins de santé et d'appétit, à rôtir une pièce de mouton que nous avions apportée; et, à la clarté de quelques lampes, nous fîmes un excellent dîner, tandis que la mer mugissait devant nous et que les maisons s'éclairaient peu à peu sur les premières collines du Liban. Tout à coup j'entendis de toutes parts des cloches sonner l'*Angelus* : ces sons religieux et solennels descendaient des montagnes comme des voix célestes qui invitent à la prière les enfants de la terre. Je n'ai jamais été plus touché en faisant monter vers le ciel mes faibles oraisons, heureux de me retrouver, au delà des mers, au milieu d'un peuple de frères, de respirer de nouveau cette atmosphère catholique qui va si bien à l'âme, parce qu'elle lui prépare et lui rappelle de si douces jouissances : vie de paix, de consolation et de bonheur, qui consacre à Dieu tous les moments du jour, toutes les pulsations de notre cœur. Au pied du Liban, l'*Angelus*, cette invitation à la prière commune, en me rappelant toutes les joies de l'enfance, toutes les affections de la patrie, me disait aussi que je n'étais plus seul dans une terre inconnue, puisqu'un peuple tout entier s'associait à mes prières et à mes espérances.

M. le maréchal Marmont a aussi éprouvé au même lieu la puissance de cette manifestation religieuse, qu'il a si bien exprimée dans les lignes suivantes :

« Pendant ce voyage dans le Liban, j'éprouvai d'une manière très-vive une sensation que je n'avais pas prévue, et dont je n'aurais pas deviné la puissance. Le bruit des cloches des monastères et des églises éclata tout à coup dans les airs et vint retentir à mon oreille. Ce bruit a quelque chose de délicieux pour l'Européen qui l'entend dans ces montagnes. Ces sons argentins, qui s'élevaient vers le ciel et me rappelaient mon culte et ma patrie, ne pouvaient me trouver indifférent. Cet appel solennel fait à la prière agit sur tout être raisonnable et sensible; car il apporte avec lui le souvenir de ce que nous devons au Créateur, et le sentiment du besoin que nous avons chaque jour de ses bienfaits. Cette voix commune, dont le langage est uniforme dans toute la chrétienté; qui parle si haut aux limites



de la vie, à notre naissance et à notre mort; qui a établi des rapports intimes entre ceux qui habitent la brûlante Ibérie et les bords glacés de la Néva; cette parole sonore, comprise de tous, et qui partout exprime les mêmes pensées, les mêmes vœux, ne peut retentir loin de l'Europe sans faire éprouver au voyageur chrétien un frémissement involontaire et plein de charmes. Tout est exprimé par ses sons : croyance, souvenirs, patrie, espérance, enfin tout ce qui remplit le cœur de l'homme, tout ce qui l'élève au-dessus de lui-même, et le sépare momentanément de ces besoins vulgaires auxquels il est soumis. J'avais déjà ressenti à Constantinople une douce émotion en me rendant à l'église. L'homme a un besoin si grand de s'associer à ceux qui forment les mêmes vœux que lui! son cœur craint si fort l'isolement! Ce cœur, tel que Dieu l'a formé, est avide de donner, avide de recevoir; il veut entrer en partage de biens communs. L'être isolé est condamné à des souffrances qui ne devraient appartenir qu'aux seuls criminels. Le voyageur qui, au milieu des barbares, rencontre sa croyance et son culte, retrouve un but et un emploi pour ses affections; il se croit au milieu des siens[1]. »

Je dormis assez peu sous ma tente : l'incommodité des mouches, bien plus que la dureté de mon lit, fut la cause de mon insomnie.

Le 23 *août*. Je ne résiste guère, quand j'en ai l'occasion, au plaisir de nager dans la mer : je m'y rendis de grand matin; mais je trouvai la température de l'eau presque trop élevée pour me procurer le rafraîchissement que je désirais. Ensuite nous allâmes faire au khan un déjeuner composé de mauvais lait, de mouton froid, d'œufs à la coque, d'excellents raisins et de très-bonnes figues.

Je savais que je ne devais pas être loin d'Antoura ou Ain-Toura (source de la montagne), et mon intention était d'aller voir le délégué du Saint-Siége, monseigneur Villardell, qui y fait sa résidence; mais on me donna de fausses indications sur la distance, et je fus obligé de différer ma visite.

Cette plage a été le théâtre de plusieurs scènes sanglantes pen-

[1] *Voyage de M. le maréchal duc de Raguse*, tome II.

dant la dernière guerre, et c'est ici que le fameux Chekib-effendi était campé quand il remplit sa mission de pacifier le Liban. Il paraît également, comme je le dirai plus tard en parlant du Lycus, que Sésostris s'est embarqué dans cette baie pour son expédition de Kittim. Au moyen âge, il y avait à Djounié une forteresse considérable, peuplée de chrétiens jacobites [1].

C'est dans le village de Djounié et dans les environs qu'on fait ces tissus éclatants d'or et de soie, aux couleurs vives, qu'on retrouve ensuite dans les bazars de Beyrouth. On nous apporta de ces étoffes pour des bonnets, des pantoufles, etc., et on nous les vendit à très-bas prix.

On était allé chercher nos mulets pour nous et nos bagages, et, vers dix heures, nous commençâmes notre ascension sur le Liban. C'est ici que je fis, pour la première fois, connaissance avec la manière de chevaucher de ce pays. N'ayant pas l'habitude du cheval, j'avais voulu, avant de quitter Vienne, prendre des leçons d'équitation, pour me préparer aux longues courses que je savais devoir faire à cheval; je ne tardai pas à m'apercevoir que ç'avait été une précaution à peu près inutile, au moins pour le Liban. « L'usage de la selle et des étriers, dit Goguet sur l'*Origine des lois, des arts et des sciences*, n'était connu d'aucun peuple de l'antiquité. » Je le crois d'autant plus volontiers qu'ici, où l'on a conservé tous les usages antiques, on m'en a donné des preuves sans réplique. Les Romains attribuaient au Lapithe Péléthronius l'invention du frein et de cette espèce de chabraque qu'on voit figurer sur d'anciens monuments, notamment sur l'arc de triomphe de Trajan, et que les Grecs nommaient σάγη et les Latins *sagum* et *strata*. Jusqu'ici j'ai lieu de douter si l'invention de Péléthronius a déjà pénétré dans ces montagnes. La selle qu'on met sur le dos des mulets est plutôt un bât rembourré, auquel les muletiers attachent des sachets d'avoine et de provisions, qui les renflent encore considérablement; ils jettent par-dessus les couvertures qui leur servent de lit pendant la nuit, et ils recouvrent le tout avec le tapis du voyageur. Tout cela est attaché, aussi bien que mal, avec des cordes noueuses, et présente,

[1] Edrisi, *Géographie*.

quand on veut monter dessus, une plate-forme rugueuse et inabordable ; quant aux étriers, il n'en est pas question. J'ai toujours eu pour principe de me conformer aux usages du pays dans lequel je me trouve, persuadé que ces usages, quelque bizarres qu'ils paraissent quelquefois, ont pourtant leur raison d'être ainsi : cette règle, comme bien d'autres, doit aussi avoir ses exceptions.

Je me laissai hucher sur mon mulet, mais il me fut impossible d'enfourcher la selle et ses accessoires. Je ne puis dire tout ce que je souffris de tortures pendant plusieurs jours, et tous les essais que je fis pour trouver une manière commode de me tenir en équilibre sur ma monture ; tantôt j'étais assis en travers, et tantôt j'étais en avant, ayant une jambe de chaque côté du cou du mulet, que je serrais parfois à l'étouffer. Un bout de chaine qui, attaché autour de son museau, me servait de bride, fut mon ancre unique de salut. Aussi, au bout de quelque temps, je dis à mes voisins : « Je commence à comprendre comment il est possible de se tenir sur ces selles pour les montées ; mais ce sont les descentes que je ne comprends pas encore. » Je les compris peu de jours après.

On ne s'étonnera pas, occupé que j'étais de soins plus pressants, si, pendant quelque temps, je ne fis pas grande attention au paysage qui se développait autour de moi, et à la vue admirable de la mer et de la côte que j'avais à mes pieds. Du fond des vallées jusqu'au sommet des collines, on ne voit que des terrasses, qui ont à peine une toise de largeur, et qui sont soutenues par des murs. Tout cela est planté de mûriers nains, d'oliviers, de figuiers : à chaque pas il faut admirer l'activité et l'intelligence d'un peuple qui a su rendre fertiles des montagnes escarpées et rocailleuses comme il y en a peu dans le monde. Les personnes qui ont vu, au printemps, l'amphithéâtre orné de vignes, de figuiers et de maisons de campagne, qui entoure la ville de Trieste jusqu'à la hauteur d'Opschina, peuvent se faire, sur une petite échelle, une idée de l'aspect qu'offre cette partie du Liban. La principale ressource de cette contrée, c'est la culture du ver à soie. Cette année, les troubles de l'Europe ont eu aussi dans ces montagnes un fâcheux contre-coup, et ont diminué de moitié la valeur de la récolte.

De temps en temps nous rencontrions d'immenses caroubiers au feuillage foncé, et des nopals épineux, dont nos muletiers allaient voler les fruits.

Le chemin devenait de plus en plus mauvais : c'était un affreux sentier pierreux, glissant, qui montait des côtes escarpées comme les avalanches les descendent, par la ligne la plus droite; et pourtant ce n'était rien encore en comparaison des chemins que nous devions trouver plus tard.

Vers une heure nous arrivâmes à Ghosta, lieu de notre station, et nous allâmes camper sur la hauteur, à l'ombre de quelques arbres, non loin d'une ancienne église et en face de la mer.

Pour comprendre la réception qu'on nous fit ici et dans tout le Liban, il faut savoir que les Arabes, en général, qualifient les Européens beaucoup plus d'après leurs idées poétiques que d'après nos passe-ports, dont ils ne s'enquièrent nullement. C'est pour cela que tout d'abord on me fit passer pour évêque, malgré mes protestations. Comme on voyait pourtant que monseigneur Pompallier était plus que moi, on en fit un archevêque. M. Baily, qui avait une suite assez nombreuse, devint émir, prince, et son ami, M. Cockerill, passa pour son médecin.

On se rappelle que M. de Lamartine dut subir le même honneur : il devint l'émir Frangi, le prince franc; et c'est pour la même raison que lady Stanhope fut la sultane de Palmyre.

On conçoit l'effet que devaient produire tant *de grands personnages* dans un pays où les simples voyageurs sont extrêmement rares. Ajoutez à cela que l'interprète de M. Baily, Francesco Mehazeb, était de cet endroit : il venait de Rome, où il avait été pendant quinze ans interprète à la Propagande, et il retournait pour la première fois dans son pays, où il était très-aimé. Un des domestiques, qui avait été au service de l'émir Béchir, était aussi de Ghosta; de sorte que tous les amis, les parents et une foule de curieux eurent bientôt envahi l'espace qui entourait nos tentes. Toutes ces raisons, qui ont contribué à donner un peu plus d'éclat à notre pérégrination dans le Liban, étaient bien moins puissantes cependant que nos titres de catholiques et de prêtres pour nous ouvrir toutes les maisons et tous les cœurs des Maronites.

Nous ne tardâmes pas à recevoir la visite du cheik et des principaux habitants. Comme monseigneur Pompallier et moi nous voulions repartir le lendemain, nous rendîmes quelques-unes de nos visites le soir même. En passant devant l'église, nous rencontrâmes à la porte une princesse, parente de l'émir Béchir, avec deux de ses filles; elles nous engagèrent à ne pas quitter Ghosta sans aller les voir. La mère, qui avait un embonpoint remarquable, portait une de ces énormes cornes dont j'ai parlé plus haut, avec laquelle elle me donna un coup au front, en s'inclinant pour me baiser la main. Je la retirai en lui faisant comprendre combien j'étais *touché* du respect qu'elle me témoignait pour le caractère dont je suis revêtu. On me fit observer plus tard que c'était l'usage du pays, et que ce serait faire de la peine à ces braves gens que de m'y soustraire.

Une des premières visites que nous rendîmes fut à la famille Bitar. Le chef de cette famille, Abou-Farès, ancien secrétaire de l'émir Béchir, puis général des Maronites dans la guerre contre les Druses, nous reçut avec la plus grande cordialité, mais avec tout le cérémonial requis. Voici toutes les épreuves par où il faut passer quand on fait une visite.

Les hommes vinrent nous recevoir dans la cour. Introduits dans une grande pièce qui occupe tout le rez-de-chaussée, on nous fit asseoir sur des tapis et des coussins rangés par terre autour de la chambre. Une des petites-filles d'Abou-Farès vint me placer sur la tête un voile richement brodé, qui me couvrait toute la figure et descendait par devant jusqu'à la ceinture, tandis qu'une de ses sœurs passait par-dessous une petite cassolette en argent, de laquelle s'élevait une épaisse fumée odoriférante. Pendant que j'étais sous mon voile, faisant tous mes efforts pour garder le sérieux que je voyais les autres mettre à cette cérémonie, je ne pus m'empêcher de me retourner pour voir si on en faisait autant à l'évêque; mais il l'avait déjà subie, et l avait passé à une autre. Voyant donc qu'on n'était pas obligé d'étouffer là-dessous, je fis un signe, on m'enleva le tout, et je pus respirer librement. Mais on revint à la charge avec un vase percé de petits trous, comme un goupillon, et on m'aspergea la figure et les mains d'une eau parfumée. Pendant cette opération, j'avais remarqué dans un coin de la chambre un

jeune homme à moitié couché dans son lit, qui paraissait surmonter la douleur pour prendre part à ce qui se passait. Il pouvait avoir vingt ou vingt et un ans; sa figure, quoique pâle, était très-belle, et respirait la candeur et la bonté; ses yeux étaient pleins d'intelligence. Je voulus me lever pour aller à lui, mais on me fit remarquer que le cérémonial n'était pas fini. En effet, les deux sœurs du jeune malade revinrent, portant chacune, sur un petit plateau en argent, un verre d'une liqueur préparée avec de la fleur d'oranger; elles nous l'offrirent de la main gauche, tandis qu'elles mettaient la main droite sur le cœur. Un domestique nous présenta un linge brodé en or et en argent pour nous essuyer la bouche. Un instant après, on nous offrit le café de la même manière, et enfin le chibouk.

Dans les temps anciens, on oignait d'huile la tête de ses hôtes, on leur lavait les pieds, sur lesquels on versait des parfums odorants : les filles avaient l'habitude de donner ces marques de respect à leur père [1].

Je me transportai avec ma longue pipe auprès du jeune malade, qui avait deviné mon intention, et qui me dit qu'il serait déjà venu près de moi s'il avait pu marcher, et qu'il avait vu que je lui voulais du bien. En effet, je me sentàis attiré à lui par une vive sympathie. Il ajouta qu'il s'appelait Élie, qu'il avait la fièvre depuis quarante jours, qu'il souffrait beaucoup et n'avait plus d'espoir qu'en Dieu, qu'il me suppliait de lui donner la bénédiction et de prier pour lui. Je promis de dire la messe à son intention le lendemain, et j'allai prier l'évêque de le bénir. Pendant qu'il le faisait, ce pauvre jeune homme fit un effort pour se mettre à genoux dans son lit, et sa figure rayonnait d'une joie céleste. Quand je le quittai, il me baisa la main avec effusion : nous étions déjà tendrement unis.

Nous fîmes encore quelques visites, et chaque fois il nous fallut subir les parfums, le café et le chibouk.

De retour à nos tentes, nous fîmes un excellent dîner avec tout ce que ces bonnes gens nous avaient apporté. Du haut de l'immense

[1] Ps. XXII, 5. Matth. VI, 17. Luc VII, 38. 46. *Iliad.* X, 577. *Odyss.* III, 466; VIII, 454; X, 450. Properce, *Elég.*, IV, 6, 74. Aristoph., *Guêp.*, 437.

piédestal sur lequel nous nous trouvions, je pus admirer ensuite le génie d'un peuple qui, à force de travaux et de patience, a pu convertir un désert en un jardin qui produit tous les fruits de l'Orient.

On ne saurait donner une idée plus juste de l'aspect du Liban que ne l'a fait M. David par les lignes suivantes :

« D'autres montagnes se présentent à vos regards, dont chaque étage est peuplé : cette tache blanche sur un mamelon boisé, c'est un village ; cette tache brune sur une roche blanche, c'est un couvent ; cette muraille au-dessus de laquelle s'élève une végétation nuancée, c'est un verger ; ce groupe d'arbres disposés avec art, ce sont des mûriers ; ces branches grimpantes étalées avec soin sur un talus, ce sont des vignes ; cette ligne grisâtre qui descend dans un vallon, ce sont des oliviers ; ce morceau de terre maintenu par une solide bâtisse, c'est un champ de blé ; ces sillons profondément creusés, et où roule une blanche écume, ce sont des canaux ; ces palissades autour d'un carré vert, c'est une prairie : toutes ces merveilles, c'est l'œuvre d'un peuple patient, laborieux, uni, en un mot, chrétien.

« A coup sûr, une société toute chrétienne pouvait seule vaincre tant de difficultés premières, surmonter tant d'obstacles renaissants. Ces terrains cultivables ont été conquis un par un; ces terres fécondes ont été apportées poignée par poignée ; chacun de ces arbres a coûté plus de sueurs à planter qu'en Europe une forêt ne coûte à entretenir. Et, une fois ces immenses labeurs terminés, pour recueillir le fruit des arbres et le grain des moissons, que de veilles continuelles, que de soins attentifs ! Les neiges de l'hiver, le dégel du printemps, les rochers qui roulent, les torrents qui tombent, menacent successivement. Il a donc fallu, à force de travail et d'industrie, creuser un chemin à l'impétuosité des eaux, opposer des digues à la chute des rochers ; ici soutenir le sol, là le déblayer, se garantir contre les tempêtes, et prévoir même les cataclysmes [1]. »

Je ne cessai de contempler ce tableau jusqu'au moment où le soleil se coucha dans les profondeurs de la mer. Elle était légèrement

[1] Jules A. David, *Syrie moderne*.

agitée; le soleil dorait une ligne immense, qui commençait à la baie de Djounié, et allait se joindre au ciel à l'extrémité de l'horizon : véritable échelle de Jacob, dont chaque vague formait un échelon d'or qui montait vers l'astre étincelant placé au sommet comme la divinité de la mer et des cieux.

Le lendemain, 24, j'allai dire la messe dans la petite église voisine; j'y trouvai toute la famille Bitar réunie.

Quand on veut dire la messe chez les Maronites, il faut avoir soin de se pourvoir de quelqu'un pour la servir, et d'un missel latin, car ceux des Maronites sont en syriaque[1].

L'église s'était insensiblement remplie de monde, et monseigneur Pompallier vint dire la messe après moi; j'eus l'honneur de la servir. Lorsque je voulus sortir de l'église, une femme qui m'attendait à la porte me fit remarquer une inscription qui était au-dessus : elle était en latin, et portait que c'est Louis XV qui a fait bâtir cette église. Partout, dans le Levant, on trouve des traces de la munificence et de la piété de la France. J'ai regretté de n'avoir pas copié cette inscription, dont la naïveté de style est assez curieuse.

Nous allâmes ensuite faire nos visites à plusieurs princes de la famille Schehab : après les guerres et la déchéance du chef de cette famille, l'émir Béchir, ils se sont réfugiés dans cette partie de la montagne, où ils vivent dans un état voisin de la misère. La première visite que nous fîmes fut à la veuve d'un de ces émirs qui avaient eu les yeux crevés par ordre de leur parent, l'émir Béchir : elle nous avait envoyé un de ses fils pour nous prier d'aller chez elle.

[1] Les Maronites, comme la plupart des peuples de l'antiquité, ont une langue vulgaire et une langue sacrée : ils parlent l'arabe, tandis qu'ils se servent de la langue syriaque dans leurs fonctions religieuses. Les Juifs, après le retour de la captivité, se servirent de l'écriture carrée ou *aschschurith* pour tout ce qui avait rapport à la religion, tandis qu'ils se servaient de l'écriture et de la langue hébraïques pour les besoins ordinaires. Il en était de même chez les Mèdes et les Perses, chez les Égyptien, les Éthiopiens, les Grecs, etc. Il ne faut pas oublier cependant que quelques langues orientales, comme le cophte, l'éthiopien, l'arménien, l'arabe, etc., qui sont devenues langues liturgiques, sont, comme telles, de plusieurs siècles moins anciennes que le latin et les deux autres langues inscrites sur le titre de la croix de notre Sauveur.

Elle nous reçut dans une petite cour, autour de laquelle étaient rangés des divans. Elle vint à notre rencontre avec sa fille et ses fils, et tous nous baisèrent la main, à monseigneur Pompallier et à moi; ils nous témoignèrent le plus grand respect. Après les premières cérémonies de réception, on apporta les narghiléhs à la princesse et à sa fille : elles fumèrent pendant quelque temps, puis elles nous les offrirent. La jeune princesse était remarquablement belle; elle avait la tête et les épaules couvertes de pièces d'or — j'en ai remarqué à l'effigie de Marie-Térèse d'Autriche et de Louis XV — : on aurait pu lui appliquer l'expression du poëte arabe : *Sa chevelure est noire comme la nuit, et les pièces de monnaie qui s'y montrent brillent comme les étoiles à la voûte céleste.* Anciennement les hommes même se coiffaient à peu près de la sorte. Flavius Josèphe, en parlant des gardes qui accompagnaient Salomon, dit qu'ils portaient les cheveux flottants sur les épaules, et qu'ils y mettaient chaque jour de petites pièces d'or qui reluisaient aux rayons du soleil. La mère de cette princesse portait la corne de son rang; c'est elle qui m'a assuré qu'elle ne la quittait jamais. Elle trouvait l'étonnement que nous témoignions à la vue de son étrange coiffure au moins aussi naïf qu'une dame de cour en Angleterre ou ailleurs pourrait trouver celui que témoignerait une dame du Liban à la vue d'une robe à queue. Après tout, si c'est une marque de distinction, il vaut autant la porter sur la tête que par derrière, au bas de la robe.

Ces dames nous questionnèrent beaucoup sur l'Europe, sur Rome et le Saint-Père. Nous les quittâmes pour aller dans une maison voisine, où se trouvaient les princesses que nous avions rencontrées la veille à la porte de l'église : partout c'était le même cérémonial. Il y avait là trois générations de femmes sans aucun homme : le chef de la famille avait été aussi une des victimes de l'émir Béchir. On m'a assuré que la langue était revenue à un des princes auquel il l'avait fait couper. La plupart de ces femmes, indépendamment du teint frais propre aux habitants des montagnes, avaient un air de distinction peu commun parmi les femmes du Liban. Ayant demandé à l'une d'elles pourquoi, dans un pays chrétien, elles avaient toujours la figure voilée, elle me répondit par les paroles d'un de nos poëtes qu'elle ne connaissait assurément pas :

Oter le voile à la pudeur,
N'est-ce pas effeuiller la rose? (*Jersin.*)

Tertullien a écrit tout un traité sur ce sujet (*de Virginibus velandis*). Au reste, cet usage remonte à la plus haute antiquité, puisqu'il existait déjà du temps d'Abimelech. Ce roi de Gerara, ayant été puni de Dieu pour avoir enlevé Sara, qu'il croyait être la sœur d'Abraham, la rendit à son époux après qu'il eut connu son erreur, et dit à Sara : « Voici que je donne mille pièces d'argent à ton frère, : c'est pour te couvrir les yeux[1] etc., » (Gen., xx, 16.) Les fiancées mêmes ne pouvaient paraître devant leur futur époux qu'après leur mariage : Rebecca se voile à l'approche d'Isaac (Gen., xxvi, 65). De là l'origine du mot latin *nuptia*, de *nubere*, voiler.

Nous fîmes encore une visite à une troisième branche de la famille Schehab : là, nous ne trouvâmes qu'un jeune homme fort embarrassé de notre présence, et peut-être encore plus de l'état de dénûment de l'appartement dans lequel il nous reçut. J'ai cru remarquer que les cassolettes en argent, les plateaux, etc., passaient, comme nous, d'une maison à l'autre, et que ces bonnes gens n'avaient pas même de quoi nous recevoir convenablement. Au reste, ils sont établis à Ghazir : ils ne passent sur la montagne que le temps des grandes chaleurs; mais il n'y a pas de médiocres paysans de la Suisse qui ne soient mieux logés que ces princes du Liban.

Nous étions invités à dîner chez Abou-Farès : nous nous y rendîmes à une heure. Sa famille est une des plus riches, des plus marquantes et des plus nombreuses du pays. Comme je l'ai dit plus haut, cette famille porte le nom de Bitar; mais, comme dans les temps les plus anciens, le père de chaque famille est désigné par le nom de son fils aîné : Abou-Farès veut dire père de Farès. Farès lui-même, ayant plusieurs enfants, dont l'aîné porte le nom de Simon, s'appelle Abou-Sémon, père de Simon. De même celui-ci s'appelle Simon fils de Farès, qui est fils de Jacques. C'est encore comme dans la Bible : *Qui fut fils de Jacob qui fut fils d'Isaac, qui fut fils d'Abraham.*

[1] Il faut dire cependant que d'excellents interprètes expliquent ainsi ces paroles : *c'est afin que tu fermes les yeux* sur ce qui s'est passé.

En entrant dans la maison, je n'eus rien de plus pressé que d'aller m'informer de la santé du jeune Élie. Il s'était levé pour me recevoir; il eut la bonté de me dire que la fièvre le quittait toutes les fois qu'il me voyait; que j'étais son ami, son protecteur et son médecin.

Avant de servir le dîner, on nous apporta un petit verre de liqueur, du café et des pipes : c'est juste l'inverse de chez nous. Après cela, des domestiques nous présentèrent une grande aiguière en laiton pour nous laver les mains : ce fut ainsi que Didon reçut les Troyens : *Dant famuli manibus lymphas*[1]. Ces aiguières, dans tout le Levant, ont un couvercle ou double fond percé de trous, en sorte qu'en les passant à plusieurs personnes, les dernières ne voient pas l'eau dont les premières se sont servies.

Ensuite nous nous mîmes à table, c'est-à-dire que nous nous assîmes par terre sur des tapis; on étendit une nappe sur le plancher, et on commença à jeter par-dessus et devant chaque convive des galettes très-minces : c'était le pain. Alors on mit au milieu de la nappe un petit tabouret, haut d'un pied environ, et par-dessus une planche ronde : c'était la table; les mets vinrent ensuite. Il n'y avait à table que les étrangers et les principaux membres de la famille; les autres nous servaient; les femmes s'étaient retirées. Nous priâmes Abou-Farès de leur permettre de dîner avec nous : elles vinrent s'asseoir à table, mais ce fut aussi pour nous servir.

Comme il n'y avait ni cuillers, ni couteaux, ni fourchettes, il fallait dépecer et manger avec les doigts. J'avais fait mon apprentissage chez Rifa'at-pacha, à Constantinople : je donnai l'exemple aux autres convives qui étaient novices, et je mis hardiment la main sur le premier plat qui était à ma portée : c'était un salmigondis de viande hachée, de riz, d'oignons, de tomates, assaisonné de poivre et d'ail; je ramassai tout cela, plus un peu de sauce entre les deux premiers doigts de la main droite et le pouce, et je le portai à la bouche avec l'aide d'un petit morceau de galette que j'avais déchiré. Tout le monde riait; mais il ne s'agissait pas de

[1] Virgile, *Énéide* I, 705.

rire : n'ayant pas déjeuné, j'avais plus que de l'appétit. Mes compagnons commencèrent peu à peu à faire comme moi, et nos hôtes qui, soit par respect, soit par malice, n'avaient pas voulu manger les premiers, nous tinrent bonne compagnie. La table était très-abondamment pourvue de volaille désossée et farcie de pistaches, de raisin et de mie de pain; de concombres préparés avec du riz et des oignons; de tomates également farcies; de petits morceaux de mouton, roulés et rôtis sur des brochettes; de légumes de différentes espèces, plus ou moins mêlés avec du riz; et enfin, de pilau, qui termine tous les repas.

Une des sœurs du jeune Élie, placée à côté de moi, avait l'attention de me choisir ce qu'il y avait de mieux; elle dépeçait les morceaux de viande qu'elle jugeait les plus friands, les roulait avec les doigts en forme de cornets, mettait dedans de la sauce et de la farce, et me les présentait respectueusement d'une main, en mettant l'autre sur son cœur avec la sauce qui s'y était attachée.

Le dîner me parut extrêmement long, surtout à cause de la position gênée dans laquelle je me trouvais. On ne peut s'imaginer tout ce qu'on souffre à être assis sur ses talons pendant deux heures quand on n'y a pas été habitué dès son enfance.

Le vin qu'on nous servit était excellent. Le premier toast fût pour le Saint-Père. Aussitôt qu'on a porté la santé de quelqu'un, un poëte, — la poésie est populaire en Orient, — improvise un chant en son honneur; on ne boit qu'après le couplet. Les toasts furent nombreux, et j'ai été étonné de l'à-propos avec lequel les Arabes répondaient à nos politesses.

Comme monseigneur Pompallier et moi nous devions partir le même jour pour aller faire une visite aux Lazaristes à Raïfoun, nous prîmes congé de nos hôtes, qui exigèrent de nous la promesse que nous reviendrions les voir à notre retour.

Tout le pays était déjà informé de notre arrivée : les nouvelles se transmettent avec la plus grande rapidité dans ces montagnes coupées de vallées étroites et profondes; on se parle d'un village à l'autre, tandis qu'il faudrait des heures entières pour franchir les gorges qui les séparent. Il était déjà tard quand nous prîmes congé de nos amis de Ghosta. La population se groupait sur notre passage;

sur toutes les portes, sur toutes les terrasses, il y avait du monde pour nous souhaiter un heureux voyage et nous prier de revenir. Il y avait vingt-quatre heures que nous étions avec ces bonnes gens, et ils nous traitaient comme des parents, comme d'anciennes connaissances : rien n'éveille les sympathies comme la communauté de croyance.

De Ghosta à Raïfoun il faut monter toujours. Nous vîmes sur notre droite un des plus beaux couvents du Liban : c'était Bzommar, la résidence du patriarche arménien. Il se présentait à nous, assis sur un étroit plateau d'une montagne escarpée, avec ses arceaux, ses petits clochers, ses larges terrasses, ses murailles éclatantes, éclairées par les derniers feux du soleil couchant, se détachant du fond cendré des montagnes environnantes, comme un château fort construit sur un cap élevé; de graves religieux se promenaient sur cet immense édifice, dominant les abîmes qui s'ouvraient à leurs pieds, comme leurs pensées planent au-dessus des misères humaines pour les soulager par leurs prières. Nous en étions séparés par un ravin profond; il était trop tard pour nous y rendre : je m'en éloignai à regret.

Le chemin devenait impraticable, le jour baissait rapidement. Accoutumés que nous sommes aux longs crépuscules d'été dans nos climats du Nord, nous nous laissons presque toujours surprendre par la nuit dans les pays orientaux : c'est ce qui nous arriva ce jour-là. Nos moucres, sans plus se soucier de nous que si nous n'avions pas été là, nous abandonnant à l'adresse de nos mules, prirent les devants et se mirent à faire retentir les échos de leurs chants gutturaux et monotones. D'abord assez peu rassuré au milieu de ces précipices, je finis par en prendre mon parti, et, me remettant entre les mains de la Providence, je chantai avec eux.

Nous arrivâmes sans accident, et nous fûmes parfaitement reçus par ces bons religieux, qui nous attendaient.

Le 25, nous dîmes la messe de bonne heure dans la chapelle de l'établissement, que nous visitâmes ensuite. Nous trouvâmes une cinquantaine d'élèves sous la direction de cinq religieux. Ce n'est ici que l'habitation d'été des PP. Lazaristes; pendant le reste de l'an-

née ils sont à Antoura. Ils ont aussi une maison et une église à Tripoli. Ces humbles et infatigables missionnaires, indépendamment des établissements qu'ils ont à Constantinople, à Smyrne et dans l'Archipel, en ont à Alep, à Damas, et celui-ci dans le Liban. Après la suppression des Jésuites, c'est à eux que Pie VI confia les missions dans le Levant. Ce fut l'année 1776 qu'ils s'établirent pour la première fois à Constantinople; mais ce n'est que depuis une trentaine d'années qu'ils ont pénétré en Asie. Ici, ils sont venus s'établir au milieu d'une nation amie, pour y répandre le double bienfait de la religion et de la science. A Constantinople, au milieu d'une grande capitale, où la nécessité d'une éducation supérieure se fait sentir, leurs écoles se sont transformées en colléges; dans le Liban, leur enseignement est plus élémentaire, et proportionné aux besoins du pays. En même temps missionnaires et instituteurs, ils affermissent la foi par le développement de l'intelligence, comme ils font aimer la science par la douceur de la religion. La modicité des ressources dont ils peuvent disposer et l'apathie des Orientaux sont les deux causes qui empêchent leurs écoles de prendre de plus grands développements.

Le reste de notre société étant venu nous rejoindre, nous nous mîmes en route pour Mirouba.

Le cheik [1] Francis-Gazen de Ghosta, si connu dans le Kesrouan par sa valeur, et qui a été quelque temps à la tête de toute la province, a voulu nous accompagner dans notre course du Liban.

L'émir Béchir avait, dans le temps, envoyé des sicaires pour le tuer; mais il leur avait échappé en se réfugiant dans l'île de Chypre. Ce cheik, en 1840, avait commandé les Maronites au siége de Beyrouth, et au combat de Mirouba contre Osman-Pacha [2].

Notre caravane marchait comme suit :

Un homme armé, servant de guide, à la tête; le cheik Francis, monté sur un petit cheval arabe; puis onze voyageurs, assis sur des

[1] Le mot *cheik* ou *scheik* signifie chef de village ou chef de province; il signifie aussi monarque, seigneur, comme en persan *schah*, roi. Au jeu d'échecs l'expression : « échec et mat » veut dire : *el scheik e mat :* le roi est vaincu, ou, il est dans l'impossibilité de se mouvoir.

[2] Mazzolini, la *Spedizione in Siria del* 1840, pages 67, 131 et 156.

mules allant à la file ; enfin les domestiques, les bagages et les moucres, les uns allant à pied, les autres montés sur des ânes.

Vers midi, ayant rencontré sur notre route un magnifique chêne, nous voulûmes nous arrêter un instant sous son ombrage. Nous étions à peine descendus de nos mules qu'on nous apporta d'une maison voisine des nattes, des tapis, des coussins, puis des pipes, du café et des fruits. Le maître de cette maison était un noble maronite, qui nous combla de politesses. En très-peu de temps, nous vîmes descendre de toutes les collines des personnes qui venaient nous souhaiter la bienvenue.

La conversation roula bientôt sur la religion, sur Pie IX. Tous ces bons Maronites baisèrent avec les plus grandes marques de respect une médaille sur laquelle se trouvait le portrait du Saint-Père, que leur montrait monseigneur Pompallier. Tout à coup ils se levèrent, se découvrirent, et l'un d'eux entonna la prière qu'ils ont coutume de chanter à l'église pour le souverain pontife ; tous les autres lui répondirent en chœur.

Tandis qu'en Italie un peuple que Pie IX a comblé de bienfaits abreuve son cœur d'amertume, ici un peuple abandonné, pauvre et opprimé, bénit son nom et chante ses louanges sur les sommets les plus élevés du Liban. Qu'il est consolant de voir l'attachement profond de ces bons Maronites pour la religion ! elle est le principe et la fin de toutes leurs actions.

Ils nous adressèrent une foule de questions sur la religion ; sur le respect qu'on lui porte dans les différents pays de l'Europe, sur les malheurs du pape, sur l'ingratitude des Romains [1]. Puis ils nous firent les instances les plus vives pour nous faire rester au moins un jour avec eux, disant qu'ils n'auraient plus jamais le bonheur de voir deux évêques à la fois. Je leur dis que si nous acceptions toutes leurs bonnes invitations, nous ne quitterions jamais le Liban : « C'est le vœu le plus ardent de nos cœurs, » me répondirent-ils.

Enfin il fallut bien nous quitter. Alors ils se mirent tous à genoux, et nous supplièrent de leur donner la bénédiction ; ils nous

[1] Qu'auraient-ils dit s'ils avaient su tout ce qui s'est passé depuis ?

baisèrent respectueusement la main, et nous nous arrachâmes de leurs bras avec les larmes aux yeux.

Bientôt nous eûmes atteint les plus hauts sommets des montagnes : ce sont des crêtes de rochers nus, crevassés, travaillés par le temps et les orages de la manière la plus étrange. S'il était permis de mêler la fable aux souvenirs religieux de ces montagnes tant de fois mentionnées dans l'Écriture, je dirais que souvent on croirait apercevoir les vastes débris de la guerre des Titans contre les dieux. D'autres fois il semble qu'on se trouve au milieu des ruines d'une ville immense, dont on voit encore les restes distincts, des tours, des colonnades et l'enceinte de murs imprenables ; il y a jusqu'à des tables d'une forme gigantesque et proportionnée au grandiose de cet admirable tableau. Dans plus d'un lieu, comme si la nature avait voulu se jouer des travaux des hommes, il y a des lacs, des îles, des ponts, des cascades, des cannelures, des bassins, comme on en fait dans nos jardins romantiques quand on veut réunir mille objets d'une manière bizarre et dans un étroit espace : seulement les eaux du lac, l'écume des cascades, les îles, les arbustes, ont été métamorphosés en pierre.

Le culte des pierres forme une époque particulière de la mythologie des Phéniciens. S'ils sont jamais venus en ce lieu, ils ont dû y trouver tous les dieux de l'Olympe : nulle part sur la terre il n'y a une collection plus variée de bétyles, de pierres fichées, de dolmens, en un mot, de monuments-dieux. Photius raconte quelque part qu'Asclépiade monta sur une montagne sainte dans les environs de Balbek, où il vi une quantité de dieux-pierres dont on racontait des choses merveilleuses; il assure avoir vu lui-même une de ces divinités voler à travers les airs. Je ne sais si nous nous trouvions dans l'assemblée des dieux d'Asclépiade, mais, heureusement pour nous, la fantaisie de voler ne leur est pas venue pendant le peu de temps que nous avons eu l'honneur de passer parmi eux.

C'est ici, dans une petite plaine entourée de rochers, que quinze cents Maronites ont défait un corps d'armée d'Ibrahim-pacha trois fois plus nombreux. Les Maronites avaient placé leurs turbans sur des pointes de rochers derrière ces remparts naturels, et, tan-

dis que les Égyptiens dirigeaient leurs coups de ce côté-là, des décharges terribles partirent de toutes les directions; de sorte que les Égyptiens, se croyant cernés par des forces supérieures, s'enfuirent précipitamment.

Ils étaient commandés par Osman-pacha, et les Maronites avaient à leur tête l'émir El-Kasim et le cheik Francis qui nous accompagne. Avant d'abandonner son camp de Mirouba, Osman fit mettre le feu aux tentes où se trouvaient les malades : la moitié de ces malheureux périt dans les flammes.

Tout à coup, en sortant d'un étroit défilé, nous aperçûmes nos tentes dressées près du village de Mirouba, au pied de quelques pins et sur le bord d'une délicieuse fontaine : de l'eau et de l'ombre, c'est tout ce qu'il faut au bonheur dans une pareille contrée.

Quelques-uns de nos gens nous avaient devancés pendant que nous nous entretenions avec les bons Maronites sous le chêne de notre station, et ils étaient venus choisir ce lieu pour notre campement.

Sur les hautes sommités du Liban, tout est âpre et aigu; les arbustes sont armés de pointes, et les rochers d'échancrures tranchantes : on dirait que chaque goutte de pluie a été un torrent continuel, qui a rongé la dureté de la pierre et y a laissé une éternelle empreinte.

En arrivant, nous trouvâmes un homme qui nous attendait pour nous saluer de la part de l'archevêque de Balbek : sa maison de campagne n'étant éloignée que d'une demi-lieue, il nous faisait prier d'aller le voir. Nous y allâmes aussitôt; il envoya deux de ses prêtres à notre rencontre, et il nous reçut au son des cloches, tandis que toutes les collines retentissaient de joyeuses détonations, et que leurs habitants accouraient sur notre passage.

Ces honneurs rendus par un évêque du Liban à un évêque de l'Océanie, par le pasteur d'un diocèse qui date des premiers temps du christianisme à un apôtre qui a évangélisé les anthropophages de la Nouvelle-Zélande; cette union fraternelle de tous les temps et de tous les lieux, sont une preuve admirable de l'universalité de l'Église catholique.

L'archevêque d'Héliopolis, aujourd'hui Balbek, monseigneur Antoine Gazeu, vieillard de soixante-quatorze ans, et qui est à la tête de son diocèse depuis quarante-quatre ans, nous reçut comme un patriarche, dont il a l'air vénérable, la simplicité et les vertus. Il s'exprime fort bien en italien : il a été à Rome sous Pie VI. Après nous avoir demandé des nouvelles de notre voyage, il nous en demanda du Saint-Père, et nous chargea de déposer à ses pieds l'hommage de ses respects, de son admiration et de son inaltérable attachement à la chaire de Pierre. Il nous invita à dîner pour le lendemain, en nous disant qu'il nous ferait une visite auparavant. Toutes ses réflexions étaient pleines de sens et d'une exquise politesse.

De retour dans nos tentes, nous y reçûmes plusieurs visites des habitants du voisinage, qui vinrent nous offrir leurs services, et nous prier de différer notre départ.

Nous dominions une vallée triangulaire, au fond de laquelle coule le Nahr-Saïb (*rivière de miel*); devant nous, mais à une grande hauteur, nous avions une forêt de chênes, et un peu plus loin s'élevaient au-dessus des nues les cimes blanchâtres du Sannin. Il est appelé Sanir dans l'Écriture. Ézéchiel, en s'adressant à la ville de Tyr, s'écrie : « Tes vaisseaux sont construits avec les sapins de Sanir. » (XXVII, 5.)

A une hauteur considérable de cette montagne, et à une lieue de notre petit campement, se trouvent les ruines de Fakra; mais je n'ai pas eu le temps de les visiter. Au dire de nos guides, il doit y avoir un temple, des inscriptions qu'ils ne savent pas lire, de petites pyramides et des chambres sépulcrales. Au-dessous de Fakra coule le Nahr-el-Leben (*rivière de lait*), parce que, disent-ils, les troupeaux du voisinage ne donnent de lait que lorsqu'ils peuvent s'abreuver de ses eaux. Les ruines de Fakra, *Kalaat-Fakra*, ont été rarement visitées et décrites. Autant qu'on peut le déduire d'une inscription grecque qu'on voit au-dessus d'une porte, ce temple a été construit sous l'empereur Claude[1]. Ces ruines, perdues dans un labyrinthe de rochers, de grottes, de tombeaux, de débris de toute nature, se

[1] *Corpus inscript. græc.*, vol. III, pars XXVI, nos 4525 et 4526, pages 240, 241.

composent d'un reste de tour à deux étages, d'un temple et d'un petit édifice qui ressemble à une église.

Plusieurs familles de Damas s'étaient réfugiées dans la montagne pour éviter le choléra ; j'ai été étonné d'entendre avec quelle facilité leurs enfants s'exprimaient en français : ils avaient fait leurs études chez les Lazaristes de cette ville. J'ai fait la même observation dans plusieurs parties du Liban, comme à Smyrne et à Constantinople.

En descendant e l'autre côté du Sannin, M. le maréchal Marmont a trouvé des produits de forges dont il parle en ces termes :

« J'aperçus des débris dont la vue m'étonna beaucoup : ce sont des scories de forges ; mais en quel temps? Combien de siècles ont dû s'écouler pour apporter un si grand changement dans la nature du pays? Quels moyens avaient les hommes pour vivre dans cet endroit stérile? Où était l'eau pour servir de moteur à l'usine? Quel motif a fait choisir ce lieu pour point de fabrication? Le champ reste ouvert à toutes les hypothèses pour les esprits qui voudront s'occuper de la solution de ce problème. C'est à quelques lieues de là, sur le même versant du Liban, et dans la proximité de Saïde, que se trouve une mine très-riche de charbon de terre, qui paraît d'une excellente qualité. Les agents de Méhémet-Ali en ont fait la découverte depuis peu, et vont s'occuper de son exploitation[1]. »

Je ne suis pas allé de ce côté-là de la montagne, mais j'ai trouvé des renseignements dans le voyage de M. Russegger, qui est beaucoup plus compétent que moi, et qui a visité le Liban après M. le duc de Raguse.

Il y a des mines de charbon de terre près de Soleima, au village de Korneil, qui ont été exploitées, depuis 1835 jusqu'en 1838, avec beaucoup d'intelligence par deux Anglais, l'ingénieur Brattel et le capitaine Richard Hornhill, pour le compte de Méhémet-Ali. Dans les environs, au pied de la montagne Kenise, et dans la vallée du Nahr-Beyrouth, il y a trois ou quatre autres mines moins importantes. Dans une seule de ces mines, quarante hommes pouvaient extraire cent quintaux de charbon en un jour; mais le transport du quintal jusqu'à Beyrouth, c'est-à-dire sur une longueur de neuf lieues, revenait à 5 piastres (1 fr. 25).

[1] *Voyage de M. le duc de Raguse*, Liban.

Non loin de là, dans une vallée collatérale du Nahr-el-Kelb, on trouve un excellent minerai de fer, près du village de Merdshibah, à une hauteur de 3,820 pieds sur le penchant du Sannin; mais les moyens de l'extraire et de le fondre sont si imparfaits, que le produit en est insignifiant[1].

Voilà donc du minerai et du charbon de terre très-rapprochés l'un de l'autre; et pourtant les difficultés locales sont telles, que Méhémet-Ali avait conçu l'idée de faire transporter au Caire ce minerai pour le faire fondre avec de la houille anglaise : ce qui n'aurait pas manqué de rendre le fer obtenu de cette manière dix fois plus cher que le fer anglais rendu en Égypte. Le vice-roi ne savait pas reculer devant les difficultés : l'essai a été fait sous la direction de M. Brattel; mais des intrigues, plus encore que l'impéritie de l'administration, ont fait tomber l'établissement.

Il ne faut pas songer non plus à alimenter les hauts fourneaux du Liban avec le bois des environs : les forêts seraient bientôt épuisées; on serait donc obligé de le faire venir de Latakié et d'Alexandrette, ce qui élèverait le prix des produits.

Toutes ces mines sont à peu près abandonnées aujourd'hui. Voici quelle fut la fin de celle de Korneil, comme elle est racontée par M. Russegger :

« Pendant que M. Brattel était au Caire, et que son compagnon, dégoûté des nombreuses chicanes qu'on lui avait suscitées, était retourné en Angleterre, un kaimakam turc fut chargé de l'exploitation de la houille. On conçoit sans peine quel fut le résultat de son administration. Ibrahim-pacha fit venir le kaimakam, et lui reprocha durement sa négligence (on sait que les Turcs sont propres à tout, et Ibrahim lui-même ne songea pas qu'il pouvait aussi y avoir ignorance); puis il lui ordonna de livrer autant de charbon qu'avaient fait les Anglais. Le kaimakam descendit pour la première fois dans les souterrains, et, trouvant tout à l'entrée de grands blocs de houille qu'il jugea avoir été oubliés, il commanda aux ouvriers de les enlever aussitôt. C'étaient des piliers de soutènement qu'on

[1] Le procédé employé dans le Liban pour la fabrication du fer est le même que celui dont se servent les habitants du Taurus : voir la description qu'en donne M. Russegger, tome I, page 546.

avait laissés pour la sûreté des galeries. Ils furent enlevés : toutes les galeries s'éboulèrent, et le feu prit aux mines. Ainsi furent perdus des travaux de plusieurs années et des sommes considérables[1]. »

A six heures du matin, pendant que j'achevais ma toilette à la fontaine, j'entendis le galop d'un cheval : c'était celui de l'archevêque. Voyant qu'il était beaucoup plus matinal que nous, l'archevêque s'assit sous les pins qui nous prêtaient leur ombrage, et, peu à peu, nous fûmes tous assis autour de lui. Il nous vint encore plusieurs visites des villages voisins.

A midi, nous montâmes sur nos mules pour nous rendre chez l'archevêque. Comme cela se pratiquait du temps des patriarches, il nous attendait sous des arbres, à quelques pas de sa maison, où il nous offrit le café; puis il nous conduisit chez lui. La table n'avait non plus qu'un pied de haut; elle était couverte des mets les plus simples. La vaisselle était en terre; il n'y avait ni couteaux ni fourchettes : il fallait de nouveau manger avec les doigts; pour le potage, on nous avait donné une cuiller en bois. L'archevêque assaisonnait son frugal dîner de reparties aussi spirituelles qu'édifiantes; nous étions tous beaucoup plus occupés à l'écouter qu'à satisfaire notre appétit. Il ne nous servit qu'une espèce de vin, mais il était très-bon, comme le sont la plupart des vins du Liban. En nous mettant à table, j'avais pour vis-à-vis le grand vicaire de l'archevêque; je ne fus pas peu étonné, au milieu du dîner, de voir à la même place mon muletier, qui mangeait de tout avec le meilleur appétit. En y regardant d'un peu plus près, je remarquai que tous les convives, excepté les étrangers, étaient changés. J'en fis la remarque à mon voisin, et il me dit que les personnes les plus distinguées, qui étaient avec nous au commencement, s'étaient retirées après avoir achevé leur dîner; qu'ensuite la table s'était garnie des réfugiés de Damas, et que maintenant c'était le tour des muletiers : effectivement il y en avait plus de dix assis à notre table. A la fin, ce fut le tour des pauvres, qui attendaient à la porte. Tout cela se faisait de soi-même, sans que le maître de la maison ou ses gens donnassent des ordres; il était facile de voir que c'étaient des habitués,

[1] J. Russegger, *Reise in Europa, Asien und Africa*, tome I, page 682 et suiv.

des convives de tous les jours, qui prenaient sans façon leur place ordinaire.

Admirable simplicité des temps anciens, qui ressemble si peu à notre bienfaisance hautaine, presque toujours blessante pour les malheureux condamnés à la subir ! Comme la charité de ce bon archevêque est plus conforme à ces paroles de l'Évangile : « Lorsque tu fais un festin, invite les pauvres, les estropiés, les boiteux, les aveugles ; et tu seras heureux de ce qu'ils n'ont pas de quoi te rendre; car il te sera rendu dans la résurrection des justes. » (Luc, XIV, 13, 14.)

A propos d'aumône, je ferai remarquer comment certains usages se transmettent d'un peuple à un autre, en se modifiant selon les temps et les circonstances. C'est en faisant allusion à un usage des pharisiens que notre Sauveur a dit : « Lors donc que tu feras l'aumône, ne sonne point de la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues. » (Matth., VI, 2.) Or, partout où le véritable feu de la charité évangélique est éteint ou refroidi, partout où elle n'est plus qu'une vertu pharisaïque, on en est revenu aux trompettes. Les Turcs sont bienfaisants; mais, en général, c'est par ostentation : par exemple, quand ils veulent faire l'aumône à certains jours de fête, ils font dresser des tréteaux dans les rues, et ils appellent les pauvres au son de la trompette pour leur distribuer de la nourriture. On rencontre quelquefois des derviches mendiants qui portent avec eux, au lieu de trompette, une corne qu'ils font retentir en l'honneur de celui qui leur fait l'aumône. Niebuhr a rencontré à Basra des derviches munis de pareilles cornes, et qui en faisaient le même usage. Nous, nous avons des chanteurs, des orgues de Barbarie, des musiciens ambulants, pour stimuler notre charité; et, par-dessus tout, nous avons des trompettes bien autrement retentissantes, les journaux, pour faire connaître dans tout l'univers nos noms avec le nombre et la grandeur de nos aumônes. Je ne blâme pas ceux qui usent de ce dernier moyen pour réchauffer une vertu qui se meurt; je déplore qu'elle en soit réduite à cette extrémité.

CHAPITRE X

DE MIROUBA A ÉDEN.

Départ de Mirouba. — Source du Nahr-Ibrahim. — Lieu où la mythologie place la mort d'Adonis. — Le couvent de Kartba. — Aspect du haut Liban. — Culture. — Bédouins. — Leurs mœurs. — Chemins du Liban. — Diman. — Le patriarche des Maronites. — Monseigneur Murad. — Clergé maronite. — Première vue des cèdres. — La vallée des Saints. — Dîner chez le patriarche. — Les cèdres.

Le lendemain, dimanche 27 août, je pus dire la messe dans la chapelle de l'archevêque; les élèves des Lazaristes de Damas la servirent, et, après l'élévation, ils entonnèrent un cantique en français.

Monseigneur Pompallier avait reçu en cadeau des mains du Saint-Père une madone bénite par lui, il l'avait fait voir aux personnes qui nous avaient rendu visite; le bruit s'en était répandu dans la paroisse, et tout le monde demandait à la voir et à la baiser : ce qui se fit après la messe, au chant des litanies de la sainte Vierge. Ensuite on nous servit à déjeuner des œufs, du lait, et nous partîmes à neuf heures.

Il fallut toujours monter et descendre des côtes rudes, et aussi arides que celles que nous avions parcourues deux jours auparavant. Jamais on ne rencontre un plateau; à peine a-t-on atteint péniblement un sommet élevé qu'on avait en vue depuis des heures entières, qu'on trouve au delà une pente rapide qu'il faut descendre avec mille dangers; des sentiers étroits serpentent dans des précipices continuels. Dans les Alpes, des chemins comme ceux que nous parcourons seraient abandonnés aux chasseurs de chamois; ici, ce

sont les seules voies de communication entre deux pays. Malgré les chaleurs de l'été, nous rencontrons de temps en temps quelques arbustes verts et odorants. « Répandez des parfums comme le Liban, » s'écrie l'Écriture (Eccles., xxxix, 18) ; et Salomon disait à son épouse : « L'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban. » (Cant., iv, 11.) Ces parfums cependant, avec toutes les plantes de ces montagnes, ont bien diminué : « La fleur du Liban est flétrie. » (Nahum, i, 4.)

Nous avions franchi depuis longtemps les limites du Kesrouan pour entrer dans la province de Djourd ; la colline que nous suivions dans la direction du nord s'arrête tout à coup au pied du Mersaebe, pour former un de ces coudes si fréquents et si remarquables du Liban. Au fond d'une paroi de rochers immenses et demi-circulaires, on voit une grotte profonde; et, au-dessous, des débris de la montagne entassés par les siècles, sourd de toutes parts une eau fraîche et abondante, qui se précipite aussitôt avec force d'un rocher élevé, et va, comme un fleuve de lait, serpenter au fond d'une sombre vallée : c'est la source du Nahr-Ibrahim, c'est-à-dire rivière d'Abraham, le fleuve Adonis des anciens. Cette grande grotte s'appelle *Megharat-Nebi-Ibrahim*, ce qui signifie : caverne de la source de l'Ibrahim.

Tout près, à la gauche du fleuve, et sur une petite élévation, sont les ruines d'un ancien château, *Kalah*, à ce que nous dirent nos guides; mais il me semble que ce sont plutôt celles d'un temple dédié à la divinité du lieu. Il paraît avoir été détruit autant par un tremblement de terre que par le temps ou par la main des hommes : d'épaisses murailles, fendues de haut en bas, sont jetées sur le sol ou inclinées sur les autres débris. C'était un temple de *Venus Vulgivaga*, comme nous le verrons ci-après en parlant du lac Jammuneh, probablement celui qui a été bâti par Cyniras, à une journée de Byblos [1], et détruit par Constantin III [2]. Parmi les restes élégants de chapiteaux et de colonnes, on remarque près d'une des

[1] Voyez Lucien, *De la déesse syrienne*.

[2] Le temple d'Apollon à Milet, renversé par Constantin, porte le même caractère de destruction. Voir le *Voyage de M. le duc de Raguse*, tome II, Milet.

sources une grande pierre cubique, placée là comme un autel des sacrifices.

Les païens, et quelquefois les Juifs, élevaient des temples et des autels près de la source des fleuves et des fontaines [1]; il y en avait même à la source du Jourdain [2], et à la fontaine de Siloé.

Nous nous arrêtâmes pendant quelque temps sous l'ombrage des beaux arbres qui ornent cette vallée. J'ai remarqué une quantité de noyers qui atteignent les plus fortes dimensions, et dont le feuillage frais et touffu abrite mieux qu'aucun autre contre les ardeurs du soleil. L'eau de la source est extrêmement froide et limpide. Qui n'a pas voyagé dans ces contrées brûlantes ne sait pas apprécier le double bonheur de celui qui rencontre à la fois une source fraîche et un peu d'ombre pour se reposer.

On m'a dit qu'une inscription latine se trouve au fond de la grotte; il m'a été impossible de m'assurer si elle existe réellement, ce dont je doute fort : la grotte commençant à une assez grande hauteur, il eût fallu, pour y entrer, une échelle très-élevée, et je ne crois pas qu'il en existe une telle dans tous les environs.

A une petite distance se trouve le village d'Aphéca. Le pays commence à être habité par des Métoualis. On ne vient plus à notre rencontre, comme chez les Maronites; les femmes se voilent à notre arrivée ou nous tournent le dos; les hommes nous regardent avec défiance.

Le Nahr-Ibrahim, par l'abondance des eaux de sa source et de celles qu'il reçoit à la jonction de la vallée d'Akura, forme une rivière assez considérable, quoiqu'il ait à peine un cours d'une dizaine de lieues, qui se termine à Byblos. Il se précipite directement vers la mer, en fléchissant un peu vers le sud, à travers les vallées les plus sauvages qu'on puisse imaginer. Selon la mythologie, c'est là qu'a eu lieu la mort d'Adonis.

[1] Hic gentilitati omnes provincias occupavit, ut ad capita fontium lucosque amœnissimos victimas immolaret, et omnis pravæ superstitionis religio servaretur. D. Hieron. ad cap. VII et XXXII Jerem.

[2] Selon Benjamin de Tudèle, on en voyait encore des traces au douzième siècle. On croit que ce sont les restes des autels que Jéroboam avait dressés à ses veaux d'or.

Ces montagnes escarpées, ces vallées profondes, où il n'y a d'autre bruit que le mugissement des flots, d'autres habitants que les aigles et les bêtes fauves, sont très-propres à servir de théâtre aux courses aventureuses du chasseur des forêts. Le bel Adonis, quittant Vénus, vint chasser le sanglier dans les montagnes où il était né [1]. Mars prit la forme de cet animal féroce, et blessa à mort le jeune chasseur. Vénus fit retentir ces éternelles solitudes des cris de sa douleur, et métamorphosa son amant en rose blanche. Tandis que la déesse caressait la fleur parfumée, une épine fit couler son sang, et en teignit la plus belle des fleurs. Une fête annuelle fut instituée en souvenir de la mort prématurée du jeune chasseur. Pendant la solennité, les eaux mêmes du fleuve se coloraient en rouge, et portaient bien avant dans la mer les traces de ce tragique événement [2]. Cette fête était surtout célébrée par les femmes, à l'époque où la nature, se dépouillant de sa verdure, semble pleurer l'éloignement du soleil : c'est pourquoi les femmes se dépouillaient de leur chevelure et pleuraient sur le seuil de leurs maisons, ayant le visage tourné vers le nord. La mort du soleil était personnifiée dans la mort d'Adonis par les Phéniciens, qui poétisaient de la sorte une des grandes scènes de la nature [3]. Lucien, qui a été initié à Byblos aux mystères de cette fête, raconte qu'à la suite de ce

[1] Selon la mythologie, Adonis était fils de Cyniras ou Theias, roi de Chypre, qui avait une de ses résidences à Byblos, et de Myrrha, sa fille, née sur le mont Liban. (Anton. Liberal. *Transformationum congeries.* — Strabo XVI, cap II. — Cellarius, *Orbis antiq.*, tome II.) De même qu'Astarte ou Vénus était la plus grande déesse des Phéniciens, Hercule, qu'on appelait aussi le *grand roi*, *Melcarte*, et *Adoni*, c'est-à-dire *Seigneur*, était leur plus grand dieu. Sa statue était en bronze, et les yeux en plomb. Lorsqu'elle était chauffée, les yeux, qui se fondaient, faisaient croire au peuple qu'elle répandait des larmes. Hercule, comme nous aurons occasion de le faire voir encore, était le même que Baal, Apollon ou le Soleil. Voir ci-après, chap. XVI, l'art. *Tyr*.

[2] Lucien a expliqué ce phénomène, qui se renouvelle chaque année. Les terres qui bordent ce fleuve sont rouges en plusieurs endroits ; quand vient la saison des pluies et des ouragans, ces terres, entraînées dans la rivière, lui donnent une couleur de sang. Ce phénomène, par des causes analogues, s'est souvent reproduit même en Europe. Voyez Heydenreichs *Leipzigischer Chronik*, et Vogel's *Leipziger Annalen*.

[3] Ici encore, comme en cent autres lieux, s'applique ce que nous avons dit du culte de Paphos. Firmicus Maternus (c. II) dit au sujet du mythe d'Osiris : « Pone

grand deuil il arrivait chaque année à Byblos une tête de mort apportée par les flots : elle avait été jetée dans la mer en grande pompe par les prêtres à Alexandrie, en souvenir sans doute du coffre renfermant les membres d'Osiris, jeté dans le Nil par Triphon, et retrouvé par Isis sur les côtes de la Phénicie. Cette tête renfermait une lettre annonçant qu'Osiris ou Adonis était ressuscité [1]. Les femmes juives avaient adopté des Phéniciens ce culte idolâtrique [2], et les anciens d'Israël se faisaient initier aux mystères d'Adonis, comme nous le verrons dans la suite.

Il n'y a pas jusqu'à l'ordre franc-maçonnique qui n'ait emprunté des usages et des symboles à ce culte idolâtrique. Les tendances de l'ordre à se venger de l'Église et des monarchies lui firent adopter des symboles de vengeance, comme le mythe du meurtre d'Osiris et de sa transformation, ou de la chute du soleil et de sa résurrection, qui devaient représenter la mort et la résurrection de Jacques Molay, ou l'extinction et la renaissance de l'ordre des Templiers. Selon le besoin du temps, on donnait à entendre que ce symbole pouvait s'interpréter de la destruction et du rétablissement du temple de Salomon, et même, par une profanation sacrilége, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ.

C'est de Byblos (Giblos) qu'étaient les habiles ouvriers qui travaillèrent les bois et les pierres pour le temple de Salomon. (III Rois v, 13.)

A la nuit tombante, nous arrivâmes au couvent de Saint-George de Kartba. Nous avions descendu une colline extrêmement roide, pour arriver, au fond de la vallée, près d'une rivière qui se jette

hanc veram esse sacrorum istorum rationem, pone propter fruges vota reddi numinibus : quid addis incestum? quid adulterium?.... quid errantibus hominibus et simpliciter peccare cupientibus, de sacris tuis malum monstras exemplum? Physica ratio, quam dicis, alio genere celetur. »

[1] Voir S. Cyrille d'Alexandrie, *Comment. sur Isaïe*, XVIII, 2; *Métamorphoses* d'Ovide; les *Origines* de Drummond, et Lucien, *De la déesse syrienne*. Lucien, qui a été témoin oculaire, ne nous dit pas de quel stratagème les prêtres se servaient pour faire arriver cette tête au moment marqué; mais ce *miracle*, comme il l'appelle, n'est certes pas la plus étonnante des supercheries que faisaient les prêtres du paganisme.

[2] Le texte hébreu porte qu'elles pleuraient *Thammuz*, que la plupart des interprètes prennent pour Adonis. Voyez S. Jérôme, *Comment. III sur Ézéch.*

dans l'Adonis, et qui sépare la province de Djourd du pachalik de Tripoli. Les tentes avaient été dressées à quelques pas du couvent. Les religieux, instruits de notre arrivée, nous firent une solennelle réception ; ils sont au nombre de trente-six, et suivent la règle de Saint-Antoine. Ils vinrent processionnellement à notre rencontre, et ils nous conduisirent à l'église en chantant, et en s'accompagnant de timbales et d'une espèce de chapeau chinois tout garni de grelots, qu'ils inclinaient et agitaient sur nos têtes.

Cette réception nous embarrassa un peu ; car, après une journée extrêmement fatigante, notre costume n'était pas tel que l'aurait exigé le *decorum* pour une pareille cérémonie. Deux fauteuils avaient été préparés au chœur. Quand on eut chanté quelques hymnes en syriaque, beaucoup plus remarquables par leur étrangeté que par leur harmonie, monseigneur Pompallier monta à l'autel pour donner la bénédiction ; après quoi toute la communauté vint nous baiser la main, et on nous conduisit dans nos chambres.

En général, dans l'Orient, où la musique d'église est depuis si longtemps en usage (I Paral. xv, 16), elle ne semble pas avoir fait beaucoup de progrès depuis David.

Le supérieur du couvent, qui au moment de notre arrivée était absent, revint de la montagne, où il avait été pour calmer des troubles qui s'étaient élevés entre les Métoualis et les Maronites. Comme aux premiers temps de l'Église, dans ces lieux où la religion exerce encore sa pacifique influence, elle suffit presque toujours pour apaiser les différends.

On nous servit un assez bon dîner : ces religieux, qui ne mangent jamais de viande, se contentèrent de nous servir.

Ce couvent est agréablement situé, au milieu d'une colline fertile, bien cultivée. Dans le Liban, comme en tant d'autres lieux, ce sont les moines qui ont commencé à défricher les terres, qui ont introduit les meilleures méthodes de culture, et qui ont donné l'exemple de la patience et de l'activité. Ici les religieux sont encore très-nombreux et très-respectés. Si jamais les idées de lumières et de progrès devaient pénétrer dans ces montagnes, on chasserait ces laborieux cénobites d'une patrie qu'ils ont créée en l'arrosant de leurs sueurs, comme on chasse actuellement de l'Europe, au

nom de la civilisation, les premiers civilisateurs de notre vieille société.

Ce n'est que dans le Liban et dans quelques vallées de la Palestine que j'ai vu les figuiers et les oliviers prendre la forme et la grandeur des plus beaux arbres; les raisins de toutes les espèces y sont excellents : « Israël fleurira comme la vigne, sa mémoire sera comme le vin du Liban. » (Osée, XIV, 8.) Les grains de raisin atteignent la grosseur des noix et des prunes; mais ceux-là demeurent durs : les grains plus petits sont les meilleurs; plusieurs espèces sont sans nucules. Les grappes ont souvent plus d'un pied de longueur; j'en ai trouvé ailleurs qui en avaient plus de deux.

Le 28 *août*. J'avais assez mal dormi dans la cellule d'un de ces bons religieux, et pourtant j'avais remarqué qu'on était allé chercher dans les maisons voisines de quoi nous faire un lit meilleur que ceux dont ils se servent eux mêmes. Après la messe et le déjeuner, nous partîmes : il était huit heures. Les religieux nous donnèrent encore mille marques de respect et d'affection. Monseigneur Pompallier avait rapporté de Rome des chapelets et des médailles : il en distribua à ces religieux; mais nos moucres, jaloux d'une telle faveur, se précipitèrent sur lui et lui arrachèrent des mains, qu'ils baisèrent ensuite, le peu qui lui en restait [1].

Pour nous rendre à Diman, nous passâmes par des lieux d'une extrême aridité, et pourtant nous aperçûmes une quantité de troupeaux de moutons et de chèvres, quelques vaches et des chameaux, qui paissaient sur ces rochers, où l'œil n'aperçoit que de rares bruyères. Ce qui excite tout d'abord la curiosité, c'est la queue prodigieuse des moutons : elle est d'une dimension telle, qu'on est obligé quelquefois de la faire reposer sur une planche attachée à deux roues, formant ainsi une petite charrette dans le genre des chars de bataille, que l'animal tire après soi : cette invention est

[1] J'engage les voyageurs catholiques qui voudront visiter le Liban à se munir d'une provision d'objets religieux; car souvent on ne sait comment reconnaître les services qu'on reçoit de ces bonnes gens, qui ne veulent pas accepter d'argent. Ce sont les souvenirs qui leur feront le plus de plaisir, surtout si les chapelets étaient bénits par le Saint-Père.

antérieure à Hérodote [1]. Des voyageurs en ont vu qui pesaient plus de cinquante livres; je n'en ai pas rencontré de cette taille. C'est une masse de graisse qui se forme là, et qui est très-fort appréciée par les gens du pays, comme dans l'Arabie et la Palestine, où la graisse de porc et le beurre sont très-rares. C'est pour cela qu'il en est fait mention au livre des Nombres parmi les choses qui devaient être offertes en holocauste : « Vous prendrez la graisse du bélier, la queue, la graisse qui couvre les entrailles..... et vous les brûlerez sur l'autel. » (xix, 22-25.)

Qu'on me permette de remarquer en passant qu'autrefois, non pas au temps où les animaux parlaient, mais à des époques beaucoup plus certaines, les moutons étaient plus intelligents qu'aujourd'hui, ou au moins ils étaient tenus pour tels par les bergers d'alors, qui leur donnaient des noms, comme nous le faisons aux chiens, et qui s'en faisaient obéir. Nous voyons dans les Idylles de Théocrite un berger appeler trois de ses brebis par leurs noms. N'est-ce pas à cet antique usage que notre Sauveur fait allusion, lorsqu'en parlant du bon pasteur il dit : « Il appelle ses propres brebis par leur nom, et il les fait sortir. » (Jean, x, 3.)

Parfois dans ces montagnes on retrouve des vallons fertiles, où l'on cultive le maïs, le blé, quelque peu de pommes de terre, mais surtout la vigne et le mûrier; puis on parcourt de vastes espaces qui rappellent les déserts fantastiques que nous avions vus au delà de Mirouba.

Quand, au milieu des rochers, il se trouve une surface plane suffisante, les paysans l'enferment avec des pierres dans une enceinte circulaire de quinze à dix-huit pieds, et en font une aire durcie pour y battre le blé, ou plutôt le fouler : ils l'étendent à terre, et deux bœufs, attelés à une planche un peu relevée par devant et garnie de clous en dessous, tournent dans cet étroit espace jusqu'à ce que les grains de blé soient détachés de la paille; le pique-bœuf s'assied ordinairement sur cette planche pour la rendre plus pesante. Plusieurs textes de l'Écriture nous apprennent que c'était déjà là un usage des Orientaux, et en particulier des Hébreux. J'ai observé le

[1] Hérodote, liv. III, ch. cxv.

même usage dans toute la Syrie et la Palestine; dans la plaine, cette opération se fait sur le champ même. Le blé est ensuite transporté au village, où il est entassé en plein air, et il y demeure jusqu'à la saison des pluies, ou jusqu'à ce qu'il soit vendu [1].

Vers midi, nous rencontrâmes, pour la première fois, une tribu de Bédouins nomades. Leurs tentes sont couvertes d'une forte étoffe noire en poil de chameau, et entourées d'une légère palissade en jonc ou en osier. Ce sont toujours, comme disait Joinville, *ces Arabes habitant es montagnes et déserts, et fichant par terre une façon d'habitacle*. Les chiens aboyaient vers nous; les enfants, basanés et demi-nus, accouraient sur notre passage; les femmes nous regardaient de loin, et les hommes indiquaient les chemins assez complaisamment à nos guides. De petits chevaux, attachés à un crochet enfoncé dans la terre, paissaient tout près des tentes. Nous avons rencontré cinq de ces tribus, assez éloignées les unes des autres, dans les parties les plus élevées du Liban.

Le costume des hommes est, à peu de chose près, le même que celui que j'ai retrouvé plus tard chez les Arabes dans les environs de la mer Morte et ailleurs. Sur la tête le keffié, mouchoir jaune et rouge, serré autour de la tête avec une corde de poil de chameau; les bouts du keffié retombent de chaque côté de la tête pour la garantir du soleil: puis une robe assez courte, qui s'ouvre par devant et s'ajuste au corps à l'aide d'une ceinture; et enfin un large caleçon de couleur grise: souvent ils se passent de cette dernière pièce d'habillement. Ils jettent par-dessus le tout un manteau de laine, rayé blanc et noir. Ce manteau, qu'ils nomment *hyk* (couverture), n'est qu'une pièce de laine carrée. Pour la nuit, la tunique sert de matelas, le manteau de couverture, entre lesquels les Arabes dorment comme les tortues, cachés jusque par-dessus la tête. Les femmes ne sont vêtues que d'une robe ou chemise bleue, attachée avec une corde ou une ceinture de cuir; leur tête est couverte d'un mouchoir, et leurs cheveux sont ornés de pièces de monnaie d'argent. Elles ont toutes la lèvre inférieure teinte en bleue, et quelques ornements de tatouage de la même couleur sur les joues ou sur le men-

[1] Voyez ci-après, chap. XIX, l'art. *Tantoura*.

ton ; elles vont toujours pieds nus. Les enfants n'ont que quelque peu de haillons qui leur pendent autour du corps. C'est vers l'âge de neuf ans que les filles commencent à songer à leur toilette, c'est-à-dire à enlever la crasse qui les couvre.

L'Arabe du désert, a dit Mahomet, *est le plus opiniâtre des infidèles*. Cependant ils font tous profession d'être musulmans ; mais ils n'ont ni prêtres ni mosquées ; je ne les ai jamais vus faire leur prière comme les Turcs ; on dit qu'ils ne se soumettent pas à la loi du jeûne et qu'ils ne font pas le pèlerinage de la Mecque.

L'occupation des hommes est le soin des troupeaux. L'Arabe va errer dans les déserts comme l'animal qui cherche sa proie ; soldat et berger tout à la fois, il est toujours armé, soit qu'il marche, qu'il dorme ou qu'il soit en embuscade sur la pointe de quelque rocher : il sait qu'il a à défendre sa vie contre ses ennemis, et ses troupeaux contre les bêtes féroces. Il est d'une extrême sobriété : il mange le matin en quittant sa tente, et le soir quand il y rentre ; le beurre, le pilau, la farine, les oignons, composent à eux seuls la variété de ses mets : il ne mange de viande que dans les grandes occasions.

Les femmes, comme dans tout le Levant, ne mangent pas avec les hommes : elles les servent, puis mangent les restes dans la partie la plus retirée de la tente. Leur occupation est de dresser les tentes, préparer les repas, garder les enfants, traire les brebis et tisser les étoffes.

Cette vie aventureuse, indépendante, qui a tant de charmes pour les Arabes, leur donne une expression plus hardie qu'aux fellahs, qu'ils méprisent; ils sont fiers de leur origine, de leur liberté, de leurs solitudes.

Le brigandage est pour eux un art, un besoin, une passion : ils s'y livrent tous, et ils se volent les uns les autres, comme ils volent les étrangers. En parlant des objets qu'ils ont enlevés, au lieu de dire : *Nous les avons volés*, ils disent : *Nous les avons gagnés*. L'Ange, en parlant d'Ismaël, avait annoncé « qu'il serait un homme farouche ; que sa main s'élèverait contre tous, et la main de tous contre lui. » (Gen., xvi, 12.) Il est impossible de faire, encore aujourd'hui, un portrait plus frappant de ses descendants. Ils n'attentent à la vie

de leurs semblables que lorsque ceux-ci cherchent à leur résister par la force. Ils sont sensibles aux bons traitements et à la confiance qu'on leur témoigne : j'ai eu plusieurs fois occasion de m'en convaincre. Plus qu'aucun autre peuple, ils remplissent ponctuellement tous les devoirs de l'hospitalité.

Les cérémonies de la naissance, du mariage, des funérailles, sont simples, comme il convient à des enfants de la nature.

Comme tous les peuples dans leur âge héroïque, les Arabes sont poëtes : tout est passion et images au milieu de l'immensité du ciel, des montagnes et du désert, parmi les dangers et les émotions continuelles. Le Bédouin nomade n'a pas changé depuis les temps d'Abraham : insaisissable dans sa vie errante, la civilisation ne pourra jamais l'atteindre.

Le cheval, qui partage les joies, les dangers, les privations de son maître, est pour lui plus qu'un esclave : c'est un compagnon, un ami ; il se réjouit de sa naissance comme de celle de son fils : c'est à lui qu'il doit son indépendance ; il est le symbole de la vie du désert. Au reste, tout ce qui appartient à un Arabe est né autour de lui, a grandi sous sa tente et fait partie de sa famille.

Dans une tribu, toute l'autorité est concentrée dans les mains du cheik. Cette dignité est héréditaire ; il n'y a d'élection que lorsque le fils est reconnu incapable de gouverner.

En continuant notre route au delà de ces pâturages pierreux, nous avons rencontré quelques champs cultivés, et des paysans qui regagnaient leur village. Les bœufs marchaient en avant, et le laboureur les suivait en portant toute la charrue sur ses épaules : c'est assurément l'instrument le plus simple qu'on puisse imaginer, si l'on excepte une autre charrue que j'ai vue dans les environs de Tyr, qui n'était qu'une branche d'arbre courbe, nullement façonnée, dont le coude aigu, tourné vers la terre, faisait un sillon que le vent aurait pu combler. Celle du Liban était une pièce de bois longue d'environ sept pieds, et de l'épaisseur du bras ; à une extrémité se trouvait un ratissoir en fer, et au-dessus, un manche léger en bois, qui sert à lui donner la direction voulue. Dans les environs d'Alep et dans quelques contrées de la Palestine, le soc n'est qu'une espèce de faux droite, placée à l'extrémité d'une perche : c'est sans

doute là l'instrument dont Samgar s'est servi pour défaire les Philistins. (Jug., III, 31.)

Nous parvînmes bientôt sur une hauteur qui était comme une prolongation du djebel Makmel, et d'où nous apercevions distinctement la mer et la ville de Tripoli (Tarabolos). Les chemins devenaient de plus en plus impraticables. Bien que j'eusse la plus grande confiance dans l'adresse de ma mule pour les services incontestables qu'elle m'avait déjà rendus, je ne pouvais exiger d'elle l'impossible; et nous étions engagés dans une pente tellement abrupte, que, malgré l'usage que j'ai des montagnes, je voyais que j'aurais assez de peine à me tirer d'affaire, même en étant à pied. J'appelai un muletier pour me descendre de la plate-forme sur laquelle j'étais assis; car, entre la mule et le précipice, il n'y avait pas assez de place pour que je pusse sauter à terre. Le moucre, prenant ma résolution pour une insulte que je faisais à sa mule, continua son chemin en murmurant, et en sautant devant moi d'une pointe de rocher sur une autre, pour me montrer qu'il n'y avait pas le moindre danger.

On ne saurait peindre avec plus de vérité les chemins du Liban que ne l'a fait M. de Lamartine dans les lignes suivantes : ici le célèbre voyageur décrit une chose qu'il a vue :

« Nous commençâmes à descendre, dit-il, par un sentier tel, que je n'en ai jamais vu de plus périlleux dans les Alpes. La pente est à pic. Le sentier n'a pas deux pieds de largeur; des précipices sans fond le bordent d'un côté, des murs de rochers de l'autre; le lit du sentier est pavé de roches roulantes, ou de pierres tellement polies par les eaux, par le fer des chevaux et le pied des chameaux, que ces animaux sont obligés de chercher avec soin une place où poser leurs pieds. Comme ils le placent toujours au même endroit, ils ont fini par creuser dans la pierre des cavités où leur sabot s'emboite à quelques pouces de profondeur, et ce n'est que grâce à ces cavités, qui offrent un point de résistance au fer du cheval, que cet animal peut se soutenir. De temps en temps on trouve des degrés taillés aussi dans le roc, à deux pieds de hauteur; ou des blocs de granit arrondis qui seraient infranchissables, et qu'il faut contourner dans des interstices à peine aussi larges que les jambes de sa

monture : tels sont presque tous les chemins dans cette partie du Liban[1]. »

Ajoutez à cela que les mules habituées à suivre ces chemins étroits sont d'ordinaire chargées de bâts fort larges; pour ne pas heurter contre la paroi de rochers qui se trouve d'un côté, elles sont donc obligées de se tenir constamment au bord du précipice, ce qu'elles font aussi lorsqu'elles portent des voyageurs; de sorte que ceux-ci sont littéralement suspendus dans les airs, et leur vie dépend d'un seul faux pas de l'animal réputé le plus sot entre tous.

Je pris à partie le cheik Francis, en lui demandant comment il pouvait nous faire les honneurs de chemins si affreux. « Les Maronites commencent à perdre dans mon esprit, lui dis-je : j'avais admiré avec quel art et quelle patience ils ont su tirer parti de leurs rochers pour les convertir en champs fertiles, et ils laissent les voies de communication dans le plus déplorable état.

— Vous oubliez, me répondit-il, que c'est à ces montagnes inaccessibles que nous devons la conservation de notre nationalité et de notre religion. Tout ce qui nous environne a subi le joug de l'islamisme ; nous sommes la seule *nation chrétienne* de la Syrie. En temps de guerre, chacun de ces pics est une forteresse inabordable; coupez nos montagnes de routes praticables à une armée, et nous perdrons le dernier privilége que nous avons su maintenir contre un peuple barbare qui a tout envahi. »

Je n'avais qu'à me soumettre à une si bonne raison, et je fis de mon mieux pour me cramponner sur ma mule. Mais je n'avais aucun point d'appui : la chaîne qui me servait de bride, et que je serrais à la rompre, ne pouvait que m'empêcher de tomber en arrière, ce qui n'était pas du tout à craindre dans la situation où nous nous trouvions, car nous descendions une rampe d'escalier roide et tortueuse; comme je n'en ai jamais trouvé dans nos plus hautes tours de l'Europe. A chaque pas j'avançais sur le cou de ma monture, et il m'était facile de calculer le moment où j'arriverais à l'extrémité de la selle : sans étriers, ne pouvant pas enfourcher tout

[1] *Voyage en Orient*, par M. de Lamartine, 8 octobre 1832.

ce que la prévision de mon moucre avait caché sous ma selle, il ne me restait qu'à choisir si je voulais tomber à droite contre des rochers hérissés d'aspérités, ou à gauche dans un précipice. Ma mule m'évita l'embarras du choix : rencontrant devant elle une marche de plus de deux pieds de haut, elle fit un saut si brusque, qu'elle me jeta en avant, la tête la première, sur les rochers qui garnissent le chemin. Heureusement je ne me fis d'autre mal que celui de me meurtrir horriblement la figure. Il y a quelques années, un légat du Saint-Siége périt de cette manière dans les environs d'Antoura : il fut jeté par sa mule, non pas comme moi sur le chemin, mais à côté, dans l'abîme.

Cette chute me rendit sage. Aussitôt que je trouvai assez de place pour cela, j'arrêtai ma mule ; je déposai à terre toutes les provisions de mon moucre ; je m'arrangeai une espèce de selle turque, en mettant en avant mon surtout et en arrière un manteau, entre lesquels je fus très-bien assis ; je fis des étriers avec des bouts de corde, en attendant que je pusse m'en procurer d'autres ; et, remontant sur ma bête, je courus dire à mon muletier, qui chantait encore à gorge déployée, qu'il pouvait aller chercher, où je les avais laissées, son avoine et toutes ses couvertures, et qu'à l'avenir, s'il voulait faire des provisions pour le voyage, il devait aviser à un autre moyen de transport.[1] Nonobstant ces précautions, toutes les fois qu'il se présentait des pentes trop difficiles, ce qui arriva encore bien souvent, je préférais m'exposer aux plaisanteries des muletiers, et je les descendais à pied : de cette manière je prévins d'autres chutes. Malgré l'adresse de nos mules, il se passait peu de jours sans qu'il arrivât quelque accident dans notre caravane ; heureusement aucun ne fut fort grave.

Nous n'étions qu'à une faible distance de la maison de campagne du patriarche maronite à Diman : autrefois il passait toujours l'été à Kanobin, qui est à deux lieues de là. Nous fûmes bientôt à notre station, et nous dressâmes nos tentes à quelques centaines

[1] Les muletiers du Liban sont à cet égard d'une insouciance et d'un entêtement remarquables ; ils ne se donnent aucune peine pour éviter de pareils accidents aux voyageurs ; chaque matin, depuis ma chute, je fus obligé de présider à l'enharnachement de ma mule : le moucre ne voulait pas abandonner sa méthode.



de pas de la maison du patriarche. Aussitôt qu'il connut notre arrivée, il nous fit complimenter et offrir tout ce dont nous pouvions avoir besoin. Nous nous empressâmes d'aller le remercier et de lui présenter nos hommages. Le patriarche se nomme Joseph Gazen ; il est parent de l'archevêque de Balbek. C'est un homme de cinquante et quelques années ; sa physionomie est belle et sévère ; quand il parle, il sait lui donner la plus grande expression d'aménité et de bienveillance. Il avait auprès de lui monseigneur Murad, archevêque de Laodicée *in partibus*, qui habite Rome depuis plusieurs années, comme procureur des Maronites : il était venu depuis peu revoir sa patrie. Il est aussi aimé que connu en Europe pour les qualités de son cœur et de son esprit.

Deux évêques et un grand nombre de prêtres séculiers sont continuellement auprès du patriarche. Sa maison ne se distingue de toutes celles de la montagne que parce qu'elle est un peu plus grande. Au rez-de-chaussée, il y a une salle à manger, et les chambres ou cellules des évêques, secrétaires, etc. Au-dessus est une terrasse avec un petit pavillon à deux chambres qu'habite le patriarche. Pendant le jour, il est toujours en plein air sur la terrasse, sous une espèce de tente recouverte avec des branches d'arbre ; c'est là qu'il nous reçut. Il porte une camisole à manches longues et étroites, et par-dessus une robe assez ample, dont les pans se croisent par-devant, et qui n'a que des demi-manches. Sa coiffure ressemble à l'ancien turban, haut, renflé au milieu, et tout d'une pièce. Le costume des prêtres est le même ; il ne diffère que par la couleur : le bleu foncé est la couleur des prêtres, le violet celle des évêques, et le rouge celle du patriarche. On donne aux évêques le titre de *saïdna*, c'est-à-dire notre seigneur ; et au patriarche celui de *ghobtat* (béatitude), et aussi d'*akdas* (le plus saint, très-saint). Ils portent tous la croix et l'anneau, comme les évêques d'Occident.

L'habit des religieux est de couleur noire ; au lieu de turban, ils portent un capuchon et un petit tarbouche ou calotte, aussi de couleur noire. Le clergé maronite se compose du patriarche, qui prend le titre de patriarche d'Antioche, de neuf archevêques et évêques diocésains, de six évêques *in partibus*, attachés au patriarcat



ou aux établissements d'éducation, et de douze cents prêtres séculiers, qui desservent trois cent cinquante-six églises.

Il y a soixante-sept couvents d'hommes, qui comptent quatorze cents religieux, et quinze couvents de femmes, qui contiennent environ trois cents religieuses.

Les évêques et les religieux doivent observer le célibat; les prêtres séculiers peuvent être mariés, pourvu qu'ils se soient mariés avant leur ordination.

Ceux qui auraient conservé quelque doute sur la haute sagesse que renferme la discipline de l'Église d'Occident relativement au célibat ecclésiastique devraient être à même de comparer avec bonne foi l'état du clergé d'Europe avec celui du clergé d'Asie, et l'action qu'ils exercent l'un et l'autre sur les peuples confiés à leurs soins: leur doute serait bientôt dissipé. Au reste, il n'y a que ceux qui ont intérêt à ôter toute considération au clergé qui peuvent soulever des doutes à cet égard.

En général, le clergé maronite est très-pauvre, parce qu'il est nombreux et chargé de famille. Le patriarche et quelques couvents possèdent des domaines étendus; plusieurs églises ont, pour leur entretien, des fonds de terrains considérables: les dernières guerres des Druses et des Égyptiens leur ont fait de grands dommages.

On compte cinq colléges: Ain-Ouarga (fontaine de la feuille), Mar-Abda (Saint-Abdon), Raïfoun, Roumieh et Mar-Maroum. Les deux premiers ont seuls quelque importance; tous laissent extrêmement à désirer au point de vue des études cléricales.

Les jeunes gens les plus distingués vont à Rome pour faire leurs études à la Propagande; mais ils n'ont droit qu'à six places. Autrefois les Maronites avaient à Rome quelques domaines dont les revenus servaient à l'entretien des élèves que les évêques y envoyaient; *à l'époque de l'invasion française, ces biens ont été vendus*. Le voyage de Rome est dispendieux; peu de jeunes Maronites ont assez de fortune pour l'entreprendre: la charité des évêques y pourvoit. Pour le retour seulement, les gouvernements français et autrichien leur accordent le passage gratis sur les bâtiments à vapeur.

J'ai trouvé de ces élèves de la Propagande placés comme professeurs, comme évêques; quelques-uns savent le français, l'italien, le

latin, l'anglais, outre les autres connaissances qu'on enseigne dans nos établissements d'Europe, et dont les Maronites n'ont pas la moindre idée. Autant les Maronites sont bons, hospitaliers, simples et attachés à leur foi, autant ils sont peu avancés dans les sciences. Cependant « le manque de lumières chez les Maronites n'amène ni abrutissement, ni corruption, ni barbarie, comme chez d'autres populations asiatiques; le catholicisme a fait leur éducation morale : nourris de croyances essentiellement civilisatrices, les Maronites se sont trouvés doux, faciles, généreux, capables de dévouement et de sentiments élevés [1]. » Aussi, quand on compare ce peuple ignorant avec le peuple *éclairé* de nos grandes villes, on est moins fier de notre civilisation.

Et c'est à ce peuple, il ne faut pas l'oublier, que la société des missions protestantes a la prétention de venir faire connaître l'Evangile.

Quoique je ne fusse guère présentable avec toutes mes meurtrissures sur la figure, dont j'avais à peine eu le temps d'étancher le sang, je me rendis avec les autres chez le patriarche. Il nous reçut avec une extrême bienveillance, et nous demanda des nouvelles du Saint-Père avec le plus vif intérêt. Peu familiarisé avec l'esprit des révolutions, il ne comprenait pas *comment des nations chrétiennes, et surtout le peuple romain, le plus ingrat et le plus insensé des peuples*, disait-il, *pouvaient affliger le cœur de Pie IX, plus doux que celui d'une colombe.*

Du haut de la terrasse du patriarche, on jouit d'une vue qu'on ne peut décrire. Tout ce que la nature a de sublime, de sauvage et de saisissant, se trouve réuni dans cet immense tableau, coloré par un soleil brûlant, dont les rayons vont se perdre, en se réfléchissant mille fois sur l'arête des rochers, jusque dans les vallées les plus profondes. Mais ce qui absorba surtout mon attention, ce furent les cèdres. Le patriarche me les montra au-dessus de la vallée des Saints, la Kadischa; ils la dominent, comme les fleurs qui parent nos sanctuaires dominent et parfument les nefs de nos vieilles cathédrales. On les voit distinctement, quoiqu'il faille encore trois heures pour y aller. Vus de là, les cèdres apparaissent comme une

[1] *Correspondance d'Orient*, lett. CLXXX.

touffe d'arbres placés sur un autel immense, dont les plus hautes cimes du Liban forment le fond; souvent des nuages d'une blancheur éclatante s'élèvent de la profondeur des abîmes, comme des nuages d'encens, vers les cieux. Au-dessous des cèdres, à mi-côte, on voit blanchir une source qui tombe des rochers en cascades nombreuses. C'est dans les grottes qu'on rencontre tout le long de la vallée que vivaient autrefois les pieux anachorètes dont elle porte le nom. Aujourd'hui il y en a encore un grand nombre, qui mènent une vie purement ascétique : c'est ainsi qu'à travers les siècles il y a eu une continuité de prière dans ce temple le plus grand de l'univers, et consacré par la voix de Dieu lui-même dès les premiers âges du monde.

Le lendemain, 29 *août*, nous fûmes invités à dîner chez le patriarche. Il nous reçut encore sur sa terrasse, où il passe l'été en plein air, sous une espèce de tente couverte de branches d'arbre. C'est aussi là un usage qui remonte à la plus haute antiquité. Nous lisons au livre des Juges (III, 21) que lorsque Aod se rendit à Galgala pour y tuer Églon, roi de Moab, il s'approcha de lui lorsqu'il été assis seul dans sa chambre d'été. Le mot hébreu *halijah* est le même que celui dont se servent les Arabes pour le même objet, et signifie *une chambre haute pour la fraîcheur*[1]. Le dîner fut servi au rez-de-chaussée. Ce fut un dîner oriental, avec quelques modifications dues, sans doute, à l'influence de monseigneur Murad, qui en faisait les honneurs : nous avions des couverts en argent et des assiettes en porcelaine. A part cela, le dîner avait commencé par le café, la liqueur et le chibouk; nous étions assis par terre; tous les mets étaient farcis de poivre, de riz, de concombres et de pistaches; le pain était comme du papier, et le vin toujours délicieux. Il était facile de s'apercevoir que le couteau et la fourchette étaient des instruments incommodes pour les mains du patriarche, qui, évidemment, ne s'en servait ce jour-là que pour flatter nos usages européens.

C'est aussi la coutume, dans toute la montagne, de porter des toasts pendant les repas : le premier, porté par le patriarche, fut pour Pie IX. Dans ces occasions, il y a toujours quelqu'un qui

[1] Voyez II *Rois*, XVIII, 33; IV *Rois*, IV, 10; XXIII, 12.

chante des couplets improvisés en l'honneur de celui dont la santé a été portée. Mon toast fut pour le patriarche ; j'y fis entrer toute la vallée des Saints, les cèdres, l'universalité et l'unité de l'Église, les vives sympathies des catholiques de l'Europe pour leurs frères du Liban. Je sentais que mon cœur parlait, et, en fait de figures, j'ignore si je suis demeuré en arrière de mon confrère l'improvisateur, qui a chanté en arabe ce que mon âme avait exprimé en français. Chez les anciens on chantait ainsi, pendant les repas, les lois du pays ou les exploits des héros[1].

Plus j'apprenais à connaître ces bons Maronites, leur foi inébranlable après tant de persécutions, la simplicité de leurs mœurs, la bonté de leur caractère, leur affection pour nous, leur activité, leur pauvreté, leurs malheurs, plus je m'attachais à eux par d'indissolubles liens.

Je consacrai le temps de mon après-dînée à faire des courses dans les environs. La vallée sur laquelle nous nous trouvions va rejoindre la grande vallée de la Kadischa : elle est, comme elle, percée d'un grand nombre de grottes naturelles, qui, au temps des persécutions, étaient les seules demeures des Maronites. La fureur des musulmans les a poursuivis jusque dans ces antres inaccessibles ; on m'en a montré une dans laquelle il en périt un grand nombre. Comme elle est très-élevée, les Turcs, pour les atteindre, construisirent une tour jusqu'à la hauteur de la grotte, et les massacrèrent tous. Ailleurs, ils dirigèrent un ruisseau dans une ouverture qui conduisait à une de ces grottes, et ils noyèrent tous ceux qui s'y trouvaient. La plupart de ces cavernes sont pleines encore aujourd'hui des ossements de ces confesseurs de la foi.

D'après le rit des Maronites, on se sert d'encens pour chaque messe basse : le patriarche m'a assuré qu'il est dit dans leurs anciens documents que les anachorètes célébraient tous la messe en même temps, et que leur nombre était tel, qu'on voyait chaque matin un nuage d'encens s'élever de la vallée vers les cieux. On sait qu'il y avait plusieurs *laures* en Orient, et qu'elles renfermaient chacune plus de mille anachorètes.

[1] Aristote, *Probl.* 28. — Cicéron, *Tuscul.*, l. I. — Homère, *Odyssée*, ch. XVII.

Le soir, le patriarche, accompagné de monseigneur Murad, vint nous rendre visite dans nos tentes.

Le 30 *août*. Nous ne partîmes qu'à neuf heures; et, après avoir passé par Hasroun, beau village presque entièrement caché sous les arbres les plus frais que j'eusse encore vus dans le Liban, nous atteignîmes, sur la hauteur, le dernier hameau, Kafra, dont toutes les maisons sont entassées les unes sur les autres, et qui ressemble à une forteresse. Jean Hesronite, qui a travaillé à la Polyglotte de Paris, était du village de Hasroun. Une heure après, nous étions sous les cèdres.

Lorsque je voulus descendre de cheval, un homme vêtu en Arabe, et qui était couché sous un arbre, vint à ma rencontre pour m'aider : combien je fus agréablement surpris de reconnaître, sous ce nouveau costume, l'aimable vice-consul de Rhodes, M. Rottier! Le bâtiment qui devait le conduire en France ne partant que le 6 septembre, il avait voulu nous faire la plus agréable des surprises : il était venu nous rejoindre ici, où il nous attendait depuis vingt-quatre heures.

La plupart des voyageurs qui viennent aux cèdres sont désappointés quand, après le plus pénible des voyages, ils arrivent près de ces arbres, les plus célèbres du monde, et qu'ils ne trouvent que... des arbres. Je n'étais pas venu y chercher autre chose : ce que je voulais voir, c'étaient les restes de ces forêts antiques que le Seigneur a plantées dans le désert, qui ont servi à orner le palais de David, le temple de Salomon et les chants des prophètes. Peu m'importaient la grandeur et le nombre de ces arbres : ce que je voulais voir, c'étaient les cèdres de la Bible et les plus hautes cimes du Liban. Je ne m'attendais pas à trouver des arbres qui allassent jusqu'aux cieux : je savais, d'ailleurs, que « le Liban est humilié; que les cèdres les plus élevés ont été coupés (Isaïe, XXXVII, 24); qu'ils ont été abattus et jetés au feu (Jérém., XXII, 7); que leurs branches sont tombées de toutes parts le long des vallées (Ézéch., XXXI, 12). » J'avais lu ces paroles du prophète : « Ouvre tes portes, ô Liban! et que la flamme dévore tes cèdres; hurlez, pins des montagnes, car le cèdre est tombé, l'orgueil de la terre est renversé. » (Zach., XI, 1.)

Je voulais adorer Dieu sous le dôme révéré de ces témoins vivants des premiers âges du monde et de l'accomplissement des prophéties, et j'ai eu le bonheur de le faire.

A peine descendu de cheval, je suis entré dans la petite chapelle bâtie au milieu de la forêt : ce sont quatre murs surmontés d'une terrasse, dont les travées, avec leurs supports, ont le mérite, comme autrefois celles du temple de Salomon, d'être tout en bois de cèdre. Cette chapelle, construite depuis trois ans, est desservie par un prêtre maronite et un moine latin : ce dernier était absent. Ils demeurent dans ces régions élevées jusqu'à l'époque des neiges, pour rendre quelques services aux voyageurs qui pourraient en avoir besoin, veiller à la conservation des cèdres, et célébrer les louanges de Dieu dans le plus beau temple de la nature. Un célèbre géographe a cité avec complaisance la réponse que fit un voyageur anglais à un de ces religieux, en lui refusant l'aumône qu'il sollicitait pour l'entretien de cette chapelle : « Dieu s'est élevé lui-même un temple en ce lieu ; il n'a nul besoin d'un édifice fait de la main des hommes[1]. » M. Wilson (car c'est de lui qu'il est question) a été si peu pénétré de l'esprit qu'on doit avoir dans un pareil temple, qu'il a oublié un des premiers préceptes de la loi divine, celui de la charité.

Je parcourus ensuite avec le plus grand empressement l'espace occupé par les cèdres, où je trouvais à chaque pas des émotions religieuses, mêlées à des souvenirs de l'Europe : plusieurs de ces arbres portent les noms, chers à la religion et aux sciences, des voyageurs qui les ont visités. Je ne puis dire tout ce que j'ai éprouvé de douces jouissances pendant les vingt-quatre heures que j'ai passées sous ces délicieux ombrages.

Il n'y a pas au monde un autre site où les cèdres pussent mieux étaler toute leur magnificence. Tous les environs sont complétement dénués de végétation ; le plateau sur lequel les cèdres s'élèvent est entouré, vers l'orient, par l'enceinte demi-circulaire des dernières cimes du Makmel, qui sont encore en partie couvertes de neige. Au couchant, le plateau se termine par des rochers à pic,

[1] Ritter, *West-Asien*, V *Abth.*, *II Abs.*, p. 639.



qui descendent dans la vallée des Saints. A quelques centaines de toises au-dessous des cèdres se trouve la source de la Kadischa, qui tombe de ces rochers et forme le petit ruisseau qui serpente au fond des abîmes, et qui, à la fonte des neiges, devient le plus impétueux des torrents[1]. Le plateau des cèdres est très-accidenté, et ces arbres sont disséminés sur une dizaine de mamelons, de manière à former une petite forêt fraîche, ombreuse et odorante, qu'une quantité d'oiseaux réjouissent de leurs chants. Tout cela est au-dessus des nuages, dans des régions où toute autre végétation a cessé, et sous le plus beau ciel du monde. C'est là ce qu'on appelle *djebbel Arz*, la montagné des cèdres.

Les cèdres sont à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et la cime du Makmel, qui les abrite, a huit mille huit cents pieds.

Qu'on me permette de citer ici les sublimes comparaisons des prophètes, que j'ai lues à l'ombre des cèdres dans un profond sentiment de recueillement et d'admiration.

« Je mettrai dans le désert le cèdre.... afin qu'ils voient, et qu'ils connaissent, et qu'ils prennent garde, et qu'ils comprennent tous que c'est la main de Jéhovah qui a fait cela. » (Isaïe, XLI, 19, 20.)

« Que belles sont tes tentes, ô Jacob! tes pavillons, ô Israël! Comme des torrents ils sont étendus, comme des jardins près d'un fleuve, comme des xylaloès qu'a plantés Jéhovah, comme des cèdres près des eaux. » (Nomb., XXIV, 5, 6.)

« Les sapins mêmes, les cèdres du Liban, se réjouissent de ta ruine, *roi de Babylone* : depuis que tu es abattu, il ne monte plus personne pour nous couper. » (Isaïe, XIV, 8.)

« Ainsi dit le Seigneur Jéhovah : Et moi, je prends de la cime d'un cèdre élevé, et je le place; du haut de ses branches je cueillerai un rameau tendre, et je le planterai sur une montagne haute et élevée.

[1] Malgré cela, il faut considérer comme une des hyperboles les plus hardies qui aient jamais été faites ce que M. de Lamartine dit de cette source, quand il l'appelle « une superbe nappe d'eau qui tombe de cent pieds de haut *sur deux ou trois cents toises de large!* » Un des Arabes de mon escorte m'a assuré également qu'en hiver il tombait tant de neige, qu'on pouvait aller de plain-pied d'un village qu'il me montrait à un autre, situé de l'autre côté de la vallée, qui, en cet endroit, peut avoir mille pieds de profondeur : les Arabes sont de bons poëtes, mais de mauvais historiens.

Sur la haute montagne d'Israël je le planterai, et il poussera des branches, et il portera du fruit, et deviendra un cèdre magnifique. Et sous ce cèdre habiteront tous les oiseaux et tout ce qui vole : à l'ombre de ses branches ils habiteront. » (Ézéch., XVII, 22, 23.)

« Voyez Assur : c'était un cèdre sur le Liban, beau en ses branches, répandant au loin l'ombre de son vaste feuillage, magnifique en sa hauteur, et élevant sa cime entre ses rameaux touffus. Les eaux l'avaient nourri ; l'abîme l'avait fait croître, s'échappant en fleuves autour du lieu où il était planté, et envoyant de là ses canaux à tous les arbres de la campagne. Ainsi il s'était élevé au-dessus de tous les autres arbres, et ses rameaux s'étaient multipliés, et ses branches s'étendaient au loin, vivifiées par les grandes eaux. Tous les oiseaux du ciel faisaient leurs nids dans ses rameaux, et tous les animaux des champs déposaient leurs petits sous son feuillage ; à son ombre habitaient des peuples nombreux. Il était beau dans sa grandeur, dans la longueur de ses rejetons, parce que sa racine était près des grandes eaux.... Parmi tous les arbres du jardin de Dieu, il n'y en avait point qui l'égalât en beauté. Je l'avais fait beau par la richesse de son feuillage, et tous les arbres de délices qui se trouvaient dans le jardin de Dieu étaient jaloux de lui. C'est pourquoi Jéhovah le Seigneur a dit : Parce qu'il s'est enorgueilli de sa hauteur, parce qu'il a élevé sa cime au-dessus de ses rameaux touffus, et que son cœur s'est enflé de son élévation, je l'ai livré aux mains de la plus puissante des nations, et à tous ses caprices : je l'ai rejeté à cause de son impiété. Et des étrangers, les plus violents parmi les peuples, l'ont coupé et l'ont renversé sur les montagnes ; et ses rameaux sont tombés dans toutes les vallées, et ses branches ont été brisées dans tous les ravins ; tous les peuples se sont retirés de son ombre, et l'ont abandonné. » (Ézéch., XXXI, 2.)

Après avoir admiré ces arbres majestueux dans leur position et dans leur ensemble, j'ai examiné chacun d'eux. Il n'est pas difficile de reconnaître ces patriarches du monde végétal, ces contemporains des âges bibliques, ces restes échappés à la dévastation des hommes et des temps : il y en a douze seulement, groupés sur deux monticules, cinq autour de la chapelle, et sept sur un monticule voisin; plu-

sieurs portent des traces de la foudre. Le nombre des vieux cèdres diminue dans une désolante progression : l'année 1565, il y en avait vingt-cinq; au commencement du dix-septième siècle, vingt quatre; il y a deux cents ans, Quaresmius en comptait vingt-trois; dans le courant du dix-septième siècle, d'Arvieux n'en vit que vingt-deux; la Roque n'en trouva plus que vingt, et Maundrell seize; Burckard, en 1810, en a compté onze ou douze des plus anciens, vingt-cinq d'une très-grande dimension, et plus de trois cents plus petits. Deux d'entre eux ont quarante pieds et demi de circonférence; mais leur tronc n'est pas régulier : à quatre ou cinq pieds du sol, ils se divisent, et forment comme des arbres séparés, qui jettent au loin leurs branches horizontales: j'ai mesuré cinquante-huit pas de l'extrémité d'une de ces branches à l'extrémité de la branche qui lui était opposée. Leur hauteur approximative peut être de soixante pieds.

Voilà donc tout ce qu'il reste de la gloire du Liban : douze arbres ! frappant accomplissement de ces paroles d'Isaïe : « Le nombre des arbres de cette forêt échappés à la flamme sera si petit, qu'un enfant pourra les compter. » (Isaïe, x, 19.) .

Les autres sont tous évidemment beaucoup plus jeunes, et appartiennent à différentes époques. Ce sont des arbres, la plupart d'une belle venue, aussi hauts que les vieux cèdres, mais dont le diamètre ne dépasse pas celui de nos plus grands sapins. Je les ai comptés, et, en y comprenant les douze dont j'ai parlé plus haut, le nombre total des cèdres existant cette année est de trois cent soixante-quatorze. Autrefois on disait qu'on ne pouvait pas les compter; effectivement cela est assez difficile, et moyennant les trois et quatre troncs, et quelquefois plus, qui sortent de la même souche, et qui sont comptés tantôt en bloc, tantôt individuellement, les chiffres qu'on en donne diffèrent toujours les uns des autres. Chaque année il en pousse, de semence, un grand nombre dans les ravins : j'en ai remarqué plusieurs, hauts d'un doigt; mais les chèvres les broutent à défaut d'herbe, et les empêchent de se multiplier. La terre est jonchée de cônes de cèdre ; ils sont plus grands que ceux de nos sapins, et d'un bel ovale : j'en ai rapporté plusieurs. Un de ces cônes a donné seize jeunes cèdres, qui sont à Vienne, dans le jardin de l'empereur (*Kaiser-Garten*). Les autres, soit qu'ils eus-

sent été abattus avant leur maturité, soit que je les aie confiés à des mains malhabiles, n'ont rien produit. Les pommes de cèdre, fortement attachées à l'extrémité des branches, s'élèvent vers le ciel, au lieu de pendre, comme celles de nos sapins, vers la terre. J'ai rapporté aussi une branche assez grande, que j'ai pu obtenir en produisant une permission écrite que j'avais sollicitée du patriarche maronite, à qui ces arbres appartiennent. Ces arbres sont assez peu respectés des voyageurs, malgré la défense sévère d'y toucher; mais il n'y a pas d'excommunication, comme on l'a dit tant de fois: je l'ai demandé expressément au patriarche lui-même. J'ai ensuite fait tout le tour des cèdres, et j'ai compté douze cents pas. On m'a assuré que c'est la seule localité du Liban où il en existe encore de cette espèce, *abies cedrus*, le *pinus cedrus* de Linnée, *érez*, *arz*, en hébreu et en arabe. Cependant Seetzen avait déjà découvert deux autres petites forêts de cèdres sur le Liban; d'autres voyageurs en ont vu près de El-Hadeth et Tannourin, et Bové en a rencontré dans son trajet de Zahléh à Deir-el-Kamar. Le cèdre n'est indigène qu'au Liban, sur les monts Taurus et Ananus, et au nord de l'Afrique dans l'Atlas. Pline savait déjà qu'il existait dans l'Asie Mineure: *Cedrus et in lyciis phrygiisque montibus nascitur*[1]. A Jérusalem, sous le règne de Salomon, « on voyait autant de cèdres qu'il y a de sycomores dans la campagne. » (II Paral., IX, 27.) On lit au troisième livre des Rois : « Or Salomon envoya vers Hiram, roi de Tyr, pour lui dire :... Je songe à bâtir un temple au nom de Jéhovah mon Dieu, selon que Jéhovah a dit à David, mon père. Ordonnez donc que vos serviteurs coupent pour moi des cèdres du Liban; et que mes serviteurs soient avec les vôtres... Hiram, ayant entendu les paroles de Salomon, se réjouit beaucoup..., et il envoya vers Salomon, disant: J'ai entendu tout ce que vous m'avez fait dire; je ferai tout ce que vous désirez pour les bois de cèdre et de sapin. Mes serviteurs les porteront du Liban sur le bord de la mer, et je les ferai mettre sur la mer dans des barques, et je les ferai conduire jusqu'au lieu que vous m'aurez marqué; vous les enlèverez, et vous me donnerez tout ce qui me sera nécessaire pour nour-

[1] Plin., XVI, 59.

rir ma maison. Et le roi Salomon choisit des ouvriers dans tout Israël, et commanda, pour cette œuvre, trente mille hommes. Et il les envoyait sur le Liban tour à tour, dix mille chaque mois.» (III Rois, v.)

La mer est éloignée de dix à douze lieues : là on mettait les cèdres sur des radeaux pour les conduire à Joppé, d'où ils étaient transportés à Jérusalem. (II Paral., II, 16.) On fit de même sous Zorobabel, pour la reconstruction du temple après la captivité. Les enfants d'Israël « donnèrent de l'argent aux tailleurs de pierre et aux maçons, du froment, du vin et de l'huile aux habitants de Sidon et de Tyr, pour apporter des bois de cèdre du Liban à la mer de Joppé, selon la permission donnée par Cyrus, roi de Perse. » (I Esdr., III, 7.)

Les mâts de Tyr étaient faits avec du bois de cèdre. (Ézéch., XXVII, 5.) Pour avoir des bois de cèdre, tous les peuples apportaient à Tyr les choses les plus précieuses. (Ézéch., XXVII, 24.) Moïse avait ordonné aux prêtres de se servir de bois de cèdre pour la purification des lépreux et des maisons frappées de la lèpre. (Lévit., XIV, 4, 6, 49, 51.) Ils devaient aussi jeter au feu du bois de cèdre lorsqu'ils brûlaient la victime dont les cendres servaient à faire l'eau d'aspersion. (Nomb., XIX, 6.)

Le feuillage des cèdres est toujours vert; il répand, ainsi que le bois, une odeur plus agréable encore que celle qu'on respire dans nos forêts de sapins. Schultz la compare au parfum du baume de la Mecque. Le bois est d'un grain serré; il est, par conséquent, d'une pesanteur spécifique plus grande que nos bois résineux; il a une saveur amère qui répugne aux vers, et à laquelle il doit son incorruptibilité.

Outre la grande quantité de bois de cèdre qu'il y avait dans le temple et les palais de Jérusalem, nous savons par les auteurs profanes que ce bois était fréquemment employé par les anciens quand ils voulaient donner une grande durée à leurs constructions. Les palais de Persépolis étaient faits de bois de cèdre[1]. Il y avait une grande richesse de ce bois dans le temple de Diane à Éphèse. La charpente du temple d'Apollon à Utique, qui fut trouvée intacte deux mille ans après sa construction, était de même bois. A la prise

[1] Q. Curtius, lib. V, c. VII.

de Sagonte, on trouva dans le temple de Diane, qui était hors des murs, et qui avait échappé à l'incendie, une statue en bois de cèdre de la déesse, qui y avait été apportée par les Zacynthiens, fondateurs de la ville, deux cents ans avant la destruction de Troie : elle avait donc alors plus de onze cents ans. Le célèbre liburne de Caligula était en bois de cèdre ; il était orné de dorures et de pierreries. Le vaisseau de Sésostris, qui était long de 280 coudées, et tout couvert d'or intérieurement et extérieurement, et la galère de Démétrius, avec onze rangs de rames, étaient aussi en cèdre. Cependant, comme ces auteurs désignent différentes localités, notamment l'île de Crète, où ce bois a été coupé, et où il n'y a plus de cèdres aujourd'hui, il est à croire que ce n'est pas toujours de la même espèce de cèdres qu'il est fait mention [1]. Mais le plus ancien monument construit en bois de cèdre que nous connaissions est le temple de Tyr qui fut rebâti par le roi Hiram, contemporain de Salomon, parce que les poutres déjà alors tombaient en décomposition. Si l'on considère quelle est la durée du bois de cèdre, on doit admettre que ce temple a dû être élevé à une époque peu éloignée du déluge.

L'année 315 avant Jésus-Christ, le Liban était encore assez riche en bois de cèdre, de pin et de cyprès, pour qu'Antigone pût construire en peu de temps une flotte de 500 vaisseaux pendant le siége de Tyr : 8,000 ouvriers abattaient les cèdres sur le Liban, pendant que 1,000 bêtes de somme les transportaient dans les ports de Tripolis, de Byblos et de Sidon [2]

C'est parce que le bois de cèdre passait pour incorruptible que les anciens l'employaient généralement pour en faire les statues de leurs rois et de leurs dieux. On enduisait de cédrie, c'est-à-dire de la résine qui coule du cèdre, les choses qu'on voulait préserver de la destruction. De là cette expression des poëtes : *œuvres dignes du cèdre*, pour dire : dignes de l'immortalité. Vitruve assure que les feuilles du papyrus échappent aux vers lorsqu'elles sont enduites de gomme de cèdre [3]. Selon Pline, les livres de Numa, qu'on trouva intacts dans la tombe de ce prince cinq cents ans après sa mort,

[1] Diod. Sic., liv. I, § 2. — Suet. in *Caligula*, c. xxxvii. — Plin., liv. XIII, c. v.
[2] Diod., XIX, 58.
[3] Vitruvius, liv. III, c. ix.

avaient été trempés dans de l'huile de cèdre. Les Égyptiens s'en servaient aussi pour embaumer les morts [1]. Pline, Dioscorides, Scribonius Largus et plusieurs autres, recommandent la cédrie comme remède contre les maux de dents et diverses autres maladies [2].

Voici la description que donne des cèdres un naturaliste distingué, que j'aurai occasion de citer souvent :

« Le petit bois des cèdres s'élève sur un monticule pierreux, et se compose de trois à quatre cents arbres, en partie les restes d'une forêt qui probablement remplissait toute la vallée, en partie les jeunes descendants de leurs vieux ancêtres, qui sont encore au milieu d'eux. La plupart de ces trois à quatre cents arbres peuvent avoir quelques centaines d'années, mais plusieurs peuvent compter de quatre à huit cents ans; dix sont tout à fait vieux, et parmi ceux-ci il y en a encore sept qui se font remarquer, soit par leur grosseur, soit par leur antique aspect. L'âge de ces derniers est estimé fort différemment, car il ne peut être question de fixer d'une manière précise l'âge de ces arbres, qui ne consistent plus que dans un morceau d'écorce, qui, par sa force, nourrit tout l'arbre. Que ces troncs comptent quelques milliers d'années (*ein Paar Jahrtausende*), je l'admettrais aussi moi-même, surtout en considérant leur grandeur, leur épaisseur, le sol pierreux et l'exposition élevée, exposée aux vents, où ils se trouvent [3]. Ces Nestors du règne végétal ne sont pas beaux précisément, mais respectables au plus haut degré. On voit dans les forêts du mont Taurus beaucoup de cèdres plus droits, et en général plus beaux, tandis que ceux du Liban ont un aspect plus tortueux. Tous les vieux arbres se partagent en plusieurs tiges; cependant, comme cela n'a lieu qu'à une hauteur de 4 ou 6 pieds des racines, on peut assez bien mesurer leur vraie circonférence, et j'ai trouvé celle des sept plus vieux égale à 45 pieds de Vienne : ce qui n'est, à la vérité, que la moitié de la circonférence du plus grand baobab (*Adansonia digitata*) [4], que j'ai

[1] Pline, liv. XVI, c. XL. — Hérodote, liv. II, c. LXXXVI.

[2] Sur les cèdres voyez J. C. Loudon, *Arboretum et Fruticetum Britannicum*, vol. IV, part. III, c. CXIII. — Loiseleur Deslongchamps, *Hist. du cèdre du Liban*, dans les *Annales de l'agriculture*, 1837. — Belon, *De arboribus coniferis*.

[3] Voyez à la fin du second volume la note sur la *longévité de certains arbres*.

[4] Le baobab ou pain de singe est le plus grand arbre connu jusqu'ici : on en a

vu plus tard sous les tropiques en Afrique. La hauteur de ces vieux cèdres du Liban n'est pas considérable, et dépasse à peine 50 pieds [1].

Je cherchai à m'établir quelque part pour écrire à mes amis d'Europe, pensant qu'un souvenir venu d'un tel lieu leur serait agréable. Je trouvai, dans un des plus grands cèdres, une place extrêmement commode; en levant les yeux, je vis, gravée en grandes lettres, les noms JULIA. GÉRAMB : c'était l'exécution de la promesse que l'illustre Trappiste avait faite à une aimable enfant [2].

En attendant, nos gens avaient ramassé les branches de cèdre abattues par les tempêtes, et ils nous avaient fait un bon feu et un bon dîner. La nuit, la hauteur à laquelle nous nous trouvions, le voisinage des neiges, rendaient l'air assez vif.

Je passai une nuit délicieuse, et le lendemain, 31 août, je ne ressentais plus rien des fatigues des jours précédents.

De grand matin j'eus le bonheur de dire la messe dans la chapelle. M. Rottier avait eu l'attention de tout préparer, et il me dit, lorsque je vins à l'autel : « Je voudrais pouvoir en faire davantage; mais j'ai été élevé à une époque où l'on apprenait aux enfants à manier le fusil, et non à servir la messe. »

Le patriarche des Maronites vient toutes les années faire un pèlerinage aux cèdres; il y demeure quelques jours, pendant lesquels il y a un grand concours des habitants de tous les villages voisins, qui ont une grande vénération pour ce saint lieu. Les autels en

trouvé dont le tronc avait trente pieds de diamètre. Voyez A. de Humboldt, *Tableaux de la Nature*, tome II, *Physionomie des Végétaux*.

[1] Russegger, *Reisen in Europa, Asien und Africa*, tome III, p. 715.

[2] Voyez de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem*, lettre XLIV[e].

Voici la note curieuse que donne de la Roque dans son ouvrage, et qui lui a été fournie par le secrétaire du patriarche des Maronites. « Cedri Libani, quas plantavit Deus, ut Psalmista loquitur, sitæ sunt in planitie quadam aliquantulum infra altissimum montis Libani cacumen, ubi tempore hyemali maxima nivium quantitas descendit, tribusque et ultra mensibus mordaciter dominatur. Cedri in altum ascendunt, extensis tamen ramis in gyrum solo parallelis, conficientibus suo gyro fere umbellam solarem. Sed superveniente nive, quia coacervatur in magna quantitate eos desuper, neque possent pati tantum pondus tanto tempore premens sine certo fractionis discrimine, natura rerum omnium mater provida ipsis concessit ut adveniente hyeme, et descendente nive, statim rami in altum assurgant, et secum invicem uniti constituant quasi conum, ut melius sese ab adveniente hoste tueantur. Natura enim ipsa verum est virtutem quamlibet unitam simul reddi fortiorem. »



pierre, dont il est fait mention si souvent par les anciens voyageurs, n'existent plus.

Il tombe dans cette partie de la montagne une telle quantité de neige en hiver, ordinairement en décembre, que pendant trois ou quatre mois il est presque impossible de visiter les cèdres; c'est pourquoi les voyageurs européens n'ont pu vérifier l'exactitude de cette assertion des gens du pays, qui paraît fort singulière : à l'approche de l'hiver, disent-ils, les branches horizontales des cèdres, qui ne pourraient supporter le poids immense de la neige, se dressent vers le ciel, et, unies entre elles, forment un cône qui les protége contre leur ennemie.

Le cèdre réussit très-bien en Europe; il a été introduit en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en France, en Autriche, en Italie, en Saxe et ailleurs. Le plus ancien de ceux qui se trouvent en Europe paraît avoir été planté par la reine Élisabeth à Hendon, près de Londres; ceux du jardin botanique de Chelsea l'ont été en 1683; et celui du Jardin des Plantes de Paris, seulement l'année 1734. La magnifique allée de cèdres du duc de Devonshire, les beaux exemplaires qu'on voit à Vrigny, à Montigny-Lancoup, à Fontainebleau, à la Malmaison, etc., prouvent que le cèdre prospère dans nos climats et dans des terrains de nature bien différente. Il se reproduit par le semis naturel. Sa floraison a lieu ordinairement au commencement de l'automne; ce n'est que deux ans et demi après que les cônes atteignent leur maturité et répandent leurs graines. La plus grande hauteur à laquelle soient parvenus les cèdres qu'on a en Europe est 80 pieds; le plus fort, celui qui a été planté par M. Duhamel à Montigny, près de Provins, a déjà atteint une circonférence de plus de 13 pieds. Le cèdre donne des graines fertiles vers l'âge de quarante ans.

Nous quittâmes les cèdres après midi, en prenant le chemin qui conduit sur le côté droit de la vallée [1].

[1] Un voyageur qui ne voudrait pas parcourir le Liban, mais faire seulement une excursion aux cèdres, devrait suivre le littoral par eau ou par terre, de Beyrouth à Tripoli, et aller aux cèdres par Éden. Cette course peut se faire en peu de jours.

CHAPITRE XI

D'ÉDEN A DIMAN

Bescharri. — Éden. — Les habitants ont peur de nous. — Les deux cheiks Karam. — Traditions touchant le paradis terrestre. — M. de Chasteuil. — Églises du Liban. — Le vin de Sebbel. — La vallée de Koshhaïa. — Le couvent de Saint-Antoine. — Les chacals. — Les ermites. — Kanobin. — Grotte de Sainte-Marine. — La Kadischa. — Liberté religieuse. — Le paganisme moderne. — Le protectorat de la France. — Les quatre carêmes des Maronites, et comment ils les observent. — Réflexion d'un missionnaire sur le protestantisme et les Églises orientales. — Esprit de relâchement en Europe. — Ruines d'une ancienne église.

Nous laissâmes à notre gauche le beau village de Bescharri (altit. 4,322 pieds) avec ses frais ombrages, ses couvents, ses clochetons, ses précipices et ses teintureries, pour aller directement à Éden, un des lieux les plus importants de la montagne. Nous y arrivâmes au bout de trois heures.

Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut le pittoresque et l'éclat du costume des habitants, et la froideur avec laquelle ils nous reçurent. Le bruit ayant été répandu qu'un de nous était mort du choléra sous les cèdres, ils avaient voulu nous empêcher d'entrer dans le village, ou tout au moins nous soumettre à une quarantaine. M. Rottier, qui nous avait précédés, avait été obligé de faire connaître son caractère officiel; il avait parlé avec sévérité aux habitants, et exigé qu'on lui fît connaître celui qui avait répandu ce faux bruit; mais déjà il avait pris la fuite : on nous avait enfin permis de dresser nos tentes à une extrémité du village. Nous étions sous les beaux noyers dont tant de voyageurs ont parlé avec admiration.

Pendant qu'on préparait notre dîner, je parcourus la cité. Éden n'est proprement qu'un gros village, dont la population, en été,

s'élève à 3,000 âmes ; en hiver, il n'y demeure qu'une vingtaine d'hommes, chargés d'ôter la neige, qui écraserait les maisons. Pendant cette saison, les habitants, comme tous ceux des villages situés à cette hauteur, descendent dans la plaine de Tripoli. Éden est à 4,434 pieds au-dessus de la Méditerranée.

Les rues d'Éden, comme celles d'une ville turque, sont pleines de chiens ; ici, où ils voient peu de monde, ils sont très-hargneux.

Les femmes, comme les hommes, ont des habits aux couleurs plus vives que dans le reste de la montagne ; il y a aussi plus de recherche dans leur toilette. Elles portent les petits enfants sur une épaule, où ils se tiennent à califourchon. Au reste, tout le monde nous fuyait à cause de la maladie.

Ayant remarqué un prêtre au milieu d'un groupe nombreux qui s'était formé sur la place publique, je m'approchai de lui pour le saluer ; mais il me dit, en m'adressant la parole en italien :

« Ce sera mieux si nous nous saluons de loin.

— Pourquoi donc?

— J'ai peur de la maladie.

— Je puis vous assurer que je ne l'ai pas ; au reste, votre crainte me paraît exagérée : un prêtre ne doit jamais avoir peur. Si le choléra venait à éclater ici, qui porterait les sacrements aux mourants?

— Dans ce cas-là, j'irais, mais j'aurais peur.

— A la bonne heure ; mais la peur est un mauvais préservatif, et vous devriez donner l'exemple du courage. »

Pour détourner la conversation sur un autre objet, il ajouta :

« On dit que deux évêques sont arrivés : en seriez-vous un ?

— Et si j'étais évêque, auriez-vous le courage de me donner la main?

— Non. Au surplus, vous n'êtes pas évêque : vous êtes trop jeune ; il faut avoir trente ans.

— Eh bien, j'en ai onze de reste.

— Mais vous êtes trop petit.

— Quelle taille faut-il donc avoir pour cela ?

— Vous ne portez pas la croix.

— Dans un pareil voyage il n'est pas toujours prudent de la porter sur ses habits : je pourrais la porter dessous.

— Je ne crois rien de tout ce que vous me dites.

— Effectivement je ne suis pas évêque; mais, si j'étais le vôtre, je vous prierais d'être un peu plus poli, et surtout plus courageux. »

Après le dîner, nous reçûmes la visite des deux cheiks de l'endroit, Michel et Joseph Karam. Quoique Michel soit l'aîné, c'est son frère qui gère les affaires. Il a été élevé par les Lazaristes à Damas, et il parle fort bien le français et l'italien : il a des manières très-distinguées; il ne craignit pas de nous approcher, et donna du courage à toute la population. Il nous vint ensuite une quantité de personnes, entre autres plusieurs ecclésiastiques; celui que j'avais vu sur la place était du nombre. Il crut devoir me faire des excuses, et il insista pour me baiser la main, qu'il n'avait pas voulu toucher une heure auparavant. Peu à peu la population s'apprivoisa à un tel point, que nous étouffions sous nos tentes.

Les deux cheiks d'Éden sont les fils de l'ancien cheik Boutros (Pierre) Karam, si connu par son exquise politesse envers les étrangers, son hospitalité, son dévouement pour les Francs et ses vertus patriarcales. On peut voir dans le récit de leurs voyages comment il a reçu, entre autres, le P. de Géramb et M. de Lamartine.

Le cheik d'Éden dépendait autrefois du pacha de Tripoli; aujourd'hui il ne relève plus que de l'émir maronite, qui réside à Bekfaja.

Il y a peu de temps encore que les habitants d'Éden ont été inquiétés par les Métoualis, mais ils ont toujours su les repousser; le jeune cheik Joseph s'est distingué dans plusieurs rencontres : maintenant ils sont fort tranquilles.

Il est dit dans les prophéties d'Amos (I, 5) que le Seigneur chassera celui qui a le sceptre à la main de Beth-Éden (*maison de plaisir*). Comme il est fait mention dans le même verset de Damas et de Balbek, qui ne sont pas très-éloignées d'Eden, quelques auteurs ont cru pouvoir admettre que c'est ici le lieu mentionné dans la Bible, lequel aurait eu un prince déjà 775 ans avant Jésus-Christ[1]. Nous savons d'ailleurs par un passage du IIIe livre des Rois (IX, 19) que Salomon bâtit différents édifices sur le Liban, probablement aussi des maisons de campagne (et pour cela aucun lieu

[1] Voy. Rosenmüller. *Bibl Alterth.*, vol. II.

n'eût été mieux choisi qu'Éden), comme aussi sans doute des habitations pour ceux qui étaient chargés de la surveillance des milliers d'ouvriers occupés à couper des cèdres. Ce qui prouve encore l'antiquité de cette ville, ce sont les tombeaux taillés dans le roc qu'on trouve dans le voisinage.

Le site délicieux de cette ville a accrédité la croyance parmi quelques peuples du Levant que c'est à Éden qu'était le paradis terrestre; mais je crois qu'elle ne soutient pas plus l'examen que l'hypothèse de ce savant Allemand qui a prétendu qu'il était en Prusse [1]. Cette tradition ne peut guère s'appuyer que sur la similitude des noms, qui n'est pas très-concluante, puisque nous voyons dans l'Ancien Testament que plusieurs lieux sont désignés sous le nom d'Éden. (II Rois, XIX, 12; Isaïe, XXXVII, 12; Amos, I, 5; Ézéch., XXVII, 23.)

Dans les livres sacrés des Persans, le pays d'Iran, aujourd'hui Érivan, qui est un des plus agréables de la province de Turan, c'est-à-dire pays de montagne, est appelé Heden, ce qui signifie repos, et Hedenesch, pays du repos ou du bonheur [2].

Il serait difficile surtout de trouver à Éden du Liban les quatre fleuves mentionnés dans la Genèse. (II, 10-14.)

Les Hindous placent le jardin d'Éden dans la haute plaine [3] du petit Bokara, où le Brahmapoutra prend sa source. Ce fleuve, en sortant du lac Mansarovara, en forme quatre autres, qui coulent vers les quatre parties du monde par quatre rochers qui représentent des têtes d'animaux : la tête de bœuf est vers le sud, elle donne naissance au Gange; la tête de cheval est au couchant, et produit l'Oxus; le Hoang-ho sort d'une tête d'éléphant vers l'est, et au nord le Jénisséi prend sa source dans une tête de lion [4]. Il est impossible

[1] J. G. Hasse, *Entdeckungen im Felde der ältesten Erd und Menschengeschichte.*

[2] *Zendavesta* de Kleuker, part. II, pages 53 et 65.

[3] En sanscrit, paradis, de *para desa*, signifie *haut pays, haut lieu.*

[4] Wilford, *Asiatick Researches*, vol. VI. Comparez avec le passage suivant : Paradisus autem in Oriente, in altissimo monte, de cujus cacumine cadentes aquæ maximum faciant lacum... Ex illo, velut ex uno fonte, procedunt illa flumina quatuor, Phison qui et Ganges, Gyon qui et Nilus dicitur, et Tigris et Euphrates. (Barth. Anglicus, *de Proprietatibus rerum*, l. XV, c. LXII.)

de ne pas reconnaître dans cette tradition la trace de ce passage de la Genèse : *Et fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum paradisum, qui inde dividitur in quatuor capita.* (II, 10.)

Ces quatre fleuves, dans les traditions orientales, sont appelés le *Blanc*, le *Noir*, le *Rouge* et le *Jaune* : ce qui n'a pas peu contribué, sans doute, à faire donner ces mêmes noms à une quantité de fleuves dans tous les pays du monde ; par exemple, le Cocyte, le Mélas, le Cédron, le Cidaris, l'Achéron, le Céphise, le Nil, le Niger, la Zerka, l'Indus, sont tous des fleuves noirs, aussi bien que ceux dont le nom renferme la racine *nar* ou *nel*, comme le Narus, le Nare, la Narenta, le Nalon : tandis que l'Aube, l'Elbe, l'Albunée, le Xante, la Vistule, la Plata, l'Astape, la Leucasie, etc., sont des fleuves blancs. Il en est de même des mers qui recevaient ces fleuves, et qui souvent en prenaient le nom : c'est de là qu'il y a tant de mers noires ou sinistres, comme la mer Morte, l'Averne, le *mare morto* près de Naples, le *lago di Tartaro* près de Rome, l'ancienne *Morimarusa*, ou mer de la mort, entre la Bretagne et les Gaules, et ainsi des autres [1].

La couleur même de ces fleuves, qui du paradis terrestre coulent vers les quatre principales directions, rappelle d'une manière frappante les quatre couleurs des principales races humaines : la couleur blanche des Européens, la couleur jaune des Asiatiques, la couleur noire des Africains, et la couleur rouge des Américains.

D'après le Talmud, le paradis terrestre aurait été sur les bords du lac de Génésareth [2] : la direction des quatre fleuves aurait été changée depuis le déluge. Pour les rabbins, ces fleuves étaient des fleuves de lait, de miel, de vin et de baume.

Nous avons déjà parlé du jardin des Hespérides, lieu de délices créé par l'imagination des peuples anciens, en souvenir d'un séjour heureux qui s'était perdu. On l'a cherché dans toutes les directions ; la plus importante découverte qui ait été faite par suite de ces recherches est sans contredit l'Amérique : on y a placé l'Eldorado. On croyait généralement que ce paradis terrestre devait être au milieu

[1] Sepp., *das Heidenthum*. 1 Th.
[2] Talmud., *tab. Erubhin*.

du monde et sur une haute montagne. C'est en conséquence de cette idée que les pays qui avaient la prétention d'être ce séjour des bienheureux se sont appelés ***Empires du milieu***, et ***Célestes empires***.

Le souvenir que ce séjour de bonheur a été perdu par la trahison d'une femme domine les traditions de tous les peuples : c'est tantôt Sémiramis, qui livre la place de Bactra à Ninus; tantôt Scylla, qui livre Mégare à Minos; chez les Romains c'est Tarpéia, qui ouvre aux Sabins les portes de Rome; dans l'île de Crète et en Colchide, c'est Ariane et Médée, qui trompent leurs pères pour faciliter à Thésée et à Jason la sortie du labyrinthe et la conquête de la toison d'or.

C'est à Éden et à Bescharri que s'est conservée le plus longtemps l'ancienne langue du pays, le syriaque, comme langue vulgaire [1].

A différentes époques, plusieurs savants d'Éden ont été appelés en Europe pour y enseigner l'arabe et le syriaque, et travailler à la version de la Bible. Monseigneur Étienne, connu par plusieurs ouvrages sur la religion et la liturgie, a été archevèque d'Éden; il vivait à la fin du dix-septième siècle, et il devint patriarche de tout le Liban.

Le célèbre orientaliste Gabriel Sionite, professeur de syriaque et d'arabe à l'université de Paris, qui a donné une traduction latine d'Édrisi sous ce titre : *Geographia Nubiensis*, en 1619, était né à Éden.

C'est aussi à Éden qu'a vécu pendant de longues années un savant et pieux solitaire, que son amour pour l'Écriture amena d'Occident, afin de se rendre de plus en plus familières les langues primitives [2].

M. de Chasteuil, d'Aix en Provence, s'embarqua à Marseille le 20 juillet 1631, sur le vaisseau qui conduisait à Constantinople l'ambassadeur de France, comte de Marcheville. Il visita une partie de l'Orient; il fut partout accueilli avec la plus grande distinction; enfin il se retira dans le Liban, et vint à Éden pour consulter le savant archevêque George Amiré, déjà connu par plusieurs ouvra-

[1] Ant. Aryda dans la *Chrestomathie arabe* de Jahn; et Niebuhr, vol. II.

[2] Voir la *Vie de M. de Chasteuil, solitaire du mont Liban*, par Marchety, publiée à Paris en 1666, et l'*Abrégé* qui se trouve dans le IIe vol. du *Voyage en Syrie*, par de la Roque.

ges, et qui fut plus tard élevé à la dignité de patriarche. Il visita l'émir Fakreddin, les principaux seigneurs, le patriarche, les évêques, les cèdres; puis, ayant congédié le dernier valet qu'il avait gardé, il distribua aux pauvres tout ce qu'il avait, et alla s'enfermer dans une cellule taillée dans le roc au monastère de Saint-Jacques, où vivait le Père Elie, curé d'Éden, qu'il avait choisi pour son directeur.

Là il se livra à de telles austérités, et il mena une vie si édifiante, que bientôt il ne fut désigné dans toute la montagne que sous ce nom : *le Saint*. Lorsque l'auteur de sa vie entreprend de la raconter, il commence par ces mots, qu'il emprunte à saint Jean Climaque : « Accourez, approchez, venez tous, vous qui avez irrité la colère de Dieu par vos offenses, et assemblez-vous pour écouter les merveilles que Dieu m'a découvertes pour l'édification de mon âme. » M. de Chasteuil jeûnait trois fois la semaine, il se privait entièrement de l'usage du vin, de la viande et du poisson, ne mangeant que des œufs, du lait, des fruits et des légumes; les mercredis, vendredis et samedis, qui étaient ses jours de jeûne, il les passait avec du pain et de l'eau. Dans les dernières années de sa vie, ses jeûnes devinrent presque continuels. Il y avait des jours où il mangeait sans boire, pour honorer la soif de notre Sauveur. Depuis plusieurs années il avait pris l'habitude de veiller jusqu'à minuit, en l'honneur de la sainte enfance de Jésus-Christ, pour laquelle il avait une tendre dévotion. Quand minuit sonnait, il se prosternait pour adorer l'anéantissement du Fils de Dieu; il se tenait quelques moments en méditation, et il baisait la terre en prononçant ces mots : *Et Verbum caro factum est*.

Dans sa grotte, il était presque toujours à genoux, la tête et les pieds nus, parce que, s'il ne priait pas, il lisait l'Écriture. Il dormait peu, couché sur un lit presque aussi dur que la terre. Il ne sortait presque pas de sa cellule, et ne parlait jamais que par nécessité. Aux instantes prières des Maronites, il avait établi une école pour enseigner la religion aux petits enfants; il la tenait près d'une fontaine, sous un noyer. Des jeunes gens et des grandes personnes y vinrent aussi; enfin on y accourut de toutes parts pour le consulter sur toutes sortes de sujets. Il était tellement accablé de visites,

qu'il prit la résolution de ne plus voir personne qu'après qu'on lui aurait promis de ne traiter avec lui que d'affaires spirituelles. Son oraison continuelle et les Commentaires des saints Pères lui donnèrent une telle intelligence de la sainte Bible, qu'il n'y avait point de difficultés qu'il ne sût résoudre. Il lisait régulièrement toute l'Écriture sept fois l'année, et à la fin de sa vie une fois chaque mois. Il lisait l'Ancien Testament dans le texte hébreu, et le Nouveau en grec et en syriaque. Pour graver mieux l'Écriture dans son cœur, il prenait soin de la copier lui-même, et dans ses conversations il en citait une infinité de passages.

Le Père Élie étant devenu archevêque d'Éden, il le suivit au couvent de Saint-Serge, et choisit une cellule aussi pauvre que la grotte qu'il venait de quitter.

Il s'éleva alors une violente persécution contre les chrétiens; tous les Maronites furent obligés de prendre la fuite. M. de Chasteuil demeura seul à Eden, où il fut réduit à une telle extrémité, que, pendant plusieurs jours, pour toute nourriture il n'eut que de l'eau.

Sa réputation se répandit au loin; une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, accouraient pour implorer ses conseils et ses prières; ils se jetaient à ses pieds, baisaient ses mains et sa robe, et sollicitaient sa bénédiction; les voyageurs qui allaient à Jérusalem se détournaient de leur chemin pour avoir le bonheur de l'entendre; les infidèles eux-mêmes avaient pour lui la plus profonde vénération.

Le patriarche étant mort, le peuple, d'une voix unanime, proposa le pieux solitaire pour le remplacer, ce qui fut regardé par les évêques comme une inspiration du ciel, et ils firent auprès de lui les plus vives instances pour l'engager à accepter cette haute dignité. Mais toutes leurs prières et leurs larmes furent inutiles. Le Père Élie fut nommé à sa place.

Privé de la société et des conseils de son guide spirituel, M. de Chasteuil se retira dans le couvent des Carmes, situé au pied des cèdres dans la vallée des Saints, où il mourut six mois après, c'est-à-dire le 15 mai de l'année 1644.

La nouvelle de sa mort jeta la consternation dans le Liban; à ses funérailles il se fit un immense concours d'évêques, de prêtres et de

fidèles, qui tous le couvraient de pleurs, lui baisaient les pieds et voulaient emporter quelque chose qui avait été à son usage.

Sa mémoire encore est chère aux Maronites, et ils ne l'appellent que le *Bienheureux*.

Le 1[er] *septembre*, de grand matin, monseigneur Pompallier et moi nous allâmes dire la messe dans une église située sur une petite colline. Le clergé nous reçut à la porte de l'église; une foule de monde y était accouru : sans M. Rottier, toutes ces bonnes gens auraient envahi l'autel.

Il y a douze églises ou chapelles à Éden. En 1688, de la Roque en vit plus de vingt; elles étaient toutes dédiées à des saints qui avaient vécu dans les environs. Je crois qu'il serait préférable qu'il y eût moins d'églises, et qu'elles fussent en meilleur état : je ne me doutais guère que nous étions dans une cathédrale. C'est cette même église de Saint-Serge, dont j'ai parlé plus haut. Saint Serge, dont la vie a été écrite par Théodoret, était archevêque d'Éden. Aujourd'hui encore Éden a un siége épiscopal; mais tout le diocèse ne consiste qu'en deux villages, dont la population totale ne s'élève qu'à 5,000 âmes. Le dernier évêque, étant mort il y a quelques années, n'a pas encore été remplacé : le Saint-Siége veut diminuer le nombre des évêchés, qui effectivement sont beaucoup trop nombreux : maintenant il y a neuf évêques pour une population de 300,000 Maronites. Les habitants d'Éden tiennent beaucoup à conserver leur siége épiscopal; ils nous ont priés d'interposer nos bons offices auprès du patriarche et à Rome, pour qu'il ne soit pas supprimé. Quand une élection doit avoir lieu, le peuple choisit trois candidats, parmi lesquels le patriarche en élit un. Plusieurs usages de la primitive Église se sont maintenus parmi ces populations, qui ont conservé la foi des premiers fidèles. L'Église, en leur laissant l'élection de leurs pasteurs, sait qu'ils feront de bons choix ; mais, dans une société où dominent les hommes sans mœurs et sans foi, quels seraient les curés et les évêques, si leur nomination était abandonnée au suffrage universel?

Dans tout le Liban, les églises sont très-pauvres. Il n'y a pas de tours; elles sont remplacées par des clochetons hauts d'environ trois

pieds : c'est un arc en pierre ou en maçonnerie, dans lequel est suspendue une toute petite cloche; quelquefois il y en a deux. Ici j'ai vu les cloches remplacées par une barre de fer, semblable à une faux, qui est enfoncée dans le mur près de la porte de l'église, et qu'on frappe avec un marteau pour annoncer les offices. Un ancien missionnaire faisait en ces termes la description d'une église maronite :

« Si je vous faisais la description de cette église, votre zèle pour l'ornement de la maison du Seigneur vous ferait verser bien des larmes. C'était une étable; non, ce n'était pas une étable, c'était quelque chose de plus indécent encore. Tout l'édifice consistait en un petit carré que formaient quatre murailles, qui portaient quatre soliveaux, sur lesquels on avait mis des fagots de bois ou d'épines. On avait fait au-dessus une terrasse sur laquelle on se promenait, et qui se trouvait au niveau d'un pré auquel elle était contiguë. Le bon curé m'étala tous ses ornements; ils consistaient en une pauvre chasuble; l'aube et la nappe étaient extrêmement noires, et je crois qu'il s'en servait depuis plus de six mois. Il n'y avait point de devant d'autel, et la pierre était toute nue. Il me dit qu'il allait le parer pour la grande fête. Il ouvrit son trésor, et il en tira quatre images rouges assez grandes, qu'il attacha sur la muraille avec des épingles : c'était un présent que lui avait fait un missionnaire jésuite. Le présent n'était pas considérable : c'étaient de ces images qu'on vend en France six liards ou deux sous. Il me regarda ensuite, et je lui fis connaître que j'étais content de ce nouvel ornement : si j'avais pu ouvrir mon paquet, je lui aurais donné ce qui lui était nécessaire; quelque bonne âme, en France, m'en aurait dédommagé. Il n'y avait point de lampe dans cette église, et cependant le Saint-Sacrement y était. Ici vous vous attendez à la description du tabernacle; je ne vous la ferai pas, parce qu'il n'y en avait point. Le Saint-Sacrement était dans une petite boîte rouge, et ce ciboire de bois peint était sur un des gradins de l'autel avec le chandelier : c'était encore un présent du missionnaire. Je lui présentai une boîte un peu plus propre; il en tira les petites béatilles qu'elle renfermait, et l'alla placer dans son trésor. Il veut apparemment en faire la pyxide des grandes fêtes. Qu'un pareil spectacle est touchant pour un cœur véritablement chrétien! Que notre Dieu est grand!

mais qu'il est bon! il s'abaisse à tout pour nous sanctifier [1]. »

Cette description peut encore convenir aujourd'hui à plusieurs églises du Liban.

Après la messe, nous allâmes rendre nos visites aux deux cheiks, qui nous reçurent avec les politesses d'usage. Le plus jeune habite le palais de son père, qui est un des plus beaux de tout le Liban. « Ce château, dit M. de Lamartine, est d'une architecture complétement arabe ; les fenêtres sont des ogives accouplées et séparées par d'élégantes colonnettes ; les terrasses, qui servent de toits et de salons, sont couronnées de créneaux ; la porte voûtée est flanquée de deux siéges élevés, en pierre ciselée, et les jambages de la porte même sont revêtus d'arabesques. Le cheik était descendu le premier, et nous attendait à la tête de sa maison ; son plus jeune fils (le cheik actuel), une cassolette d'argent à la main, brûlait des parfums devant nos chevaux, et ses frères nous jetaient des essences parfumées sur les cheveux et sur les habits. » — Telle fut aussi la réception qu'on nous fit ; mais ce château, commencé depuis si longtemps, n'est pas encore achevé.

Le jeune cheik nous fit tant d'instances pour nous retenir à dîner, que, malgré l'intention que nous avions de partir ce jour-là, il nous fallut différer d'un jour. A mon grand étonnement, nous fûmes servis tout à fait à l'européenne : des chaises, des cristaux de Bohême, de belles porcelaines, de l'argenterie. En ayant fait la remarque au cheik, il me répondit : « Une fable arabe nous apprend qu'un corbeau, ayant vu la démarche élégante de la perdrix, s'efforça de l'imiter ; après beaucoup de peine, il prit des allures qui étaient loin d'être celles de la perdrix, et, en attendant, il avait oublié celles des corbeaux, de sorte qu'il ne fut que ridicule : c'est là que j'en suis. »

Assurément la bonté n'est jamais ridicule, et c'est par pure bonté, pour être à même de recevoir convenablement les Européens qui passent à Éden, que cet excellent jeune homme a monté sa maison de la sorte, selon qu'il l'a appris des Lazaristes français ; mais, comme il est le seul dans la montagne qui ait adopté nos usages, je crains bien qu'on ne le compare quelquefois au corbeau.

[1] *Lettres édif.*, tome II.

Au reste, le repas fut somptueux. Le jeune cheik fit ouvrir en notre honneur ses armoires, fermées depuis un grand nombre d'années, et qui contenaient des vins de trente et quarante ans. Il nous servit, entre autres, du vin de Sebhel, qui est célèbre parmi tous les autres. On raconte qu'un prêtre turc de Tripoli, ayant vu la belle couleur dorée de cette liqueur, voulut la goûter; il la trouva si bonne, et il en vida tant de verres, qu'il s'enivra. Grand scandale parmi les musulmans! Les ulémas s'assemblèrent pour juger le cas; le délinquant plaida sa cause et la gagna en disant : « Cette liqueur ne saurait être défendue par le Coran; car, si Mahomet l'eût connue, il eût plutôt renoncé au paradis qu'à elle. »

Selon la coutume générale, aucune femme n'était à table [1]; après le dîner, elles nous firent prier de passer chez elles. Il nous fallut faire une autre visite à un parent du cheik, et subir, pour la quatrième ou cinquième fois, le cérémonial de l'hospitalité. On nous conduisit aussi chez les femmes; je fus édifié de leurs discours et de leur foi : je n'ai jamais vu une famille plus sincèrement catholique. Elle était si nombreuse, que je ne pus m'empêcher de dire au cheik : « Le Seigneur a bien promis que le juste se multiplierait comme les cèdres du Liban, et qu'il serait plein de grâce et de vie. » Un des membres de cette famille, m'a-t-on dit, a été confesseur de Louis XIV; on nous a beaucoup parlé de la France. Dans tout le Liban, après Dieu, après le pape, vient la France. Nos visites se terminaient toujours par la bénédiction, que ces bonnes gens sollicitaient avec le plus grand empressement, et recevaient avec une touchante dévotion. Oh! oui, que le bon Dieu bénisse une nation épurée déjà par tant d'épreuves; qu'il la protége dans sa foi et sa vertu, afin qu'il y ait toujours, près du berceau du christianisme, cette colonie de

[1] « Inde a maxime remota ætate, dit Pareau, mulieres non una cum viris comedisse videntur, sed in ædis parte sibi assignata. Hic erat avitus omnium Orientalium mos, a quo tamen interdum recedebant Babylonii et Persæ, Dan. v, 2, 3. Q. Curt. v, 1, 37 et 38. Justin. vii, 3, 3. Coll. xli, 3, 2, et nonnumquam ob peculiares caussas ipsi Hebræi. i. Sam. I, 4, 5. Confer quoque Job, i, 4 (*Antiq. hebr.*, p. IV, c. iii, § 3, n. 45). » Ajoutons, avec les interprètes, que Marie, mère de Jésus, se trouva aux noces de Cana, parce que c'était apparemment quelqu'un de sa parenté qui se mariait. (J. B. Glaire, *Introduction aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament :* Des repas.)

premiers chrétiens, pour confondre à la fois l'abrutissement de l'islamisme, les efforts des hérésies, et les vaniteuses ironies de tous ceux qui se croient plus haut placés dans la civilisation parce qu'ils jouissent de quelques avantages matériels, tandis que les Maronites ont pour eux la supériorité que donnent la vertu de la croyance, la douceur des rapports sociaux, la pureté des mœurs et la pratique des vertus : à ce point de vue, ils sont infiniment au-dessus de la population de toutes nos grandes villes de l'Europe.

Malheureusement M. Rottier dut nous quitter ce jour-là pour retourner à Beyrouth ; nous l'avons tous sincèrement regretté.

Pendant la soirée nous reçûmes encore une quantité de visites. Nos moucres nous avaient débarrassés du gros de la population par leurs chants et leurs danses, qu'ils exécutaient sous un des noyers voisins, et où ils attiraient tout le monde. Nous avions avec nous un des meilleurs improvisateurs de la montagne ; les rires de l'assemblée nous prouvaient ses succès. J'ai su le lendemain que mon œil, noir encore de ma chute, et les meurtrissures de ma joue, avaient eu les honneurs de plusieurs couplets fort applaudis : ils s'amusèrent ainsi à nos dépens jusque bien avant dans la nuit.

Il nous fut d'ailleurs impossible de dormir : les porcs étaient parqués tout près de nous ; effrayés par les hurlements d'une meute de chiens, ils parvinrent à franchir leurs barrières, et, pêle-mêle avec les chiens, qui les poursuivaient, ils se jetèrent à travers nos tentes et les cordes qui les retenaient ; ils firent partout des trouées, et mirent le plus grand désordre dans notre camp, que nous nous empressâmes de lever de bon matin.

Nous quittâmes donc, le 2 septembre, les nouveaux amis que nous nous étions faits à Éden : je souhaite de longues années de prospérité au jeune cheik Karam, et aux pèlerins des cèdres le bonheur de le rencontrer.

Un peu en avant d'Éden, sur la hauteur, on jouit d'une vue magnifique, qui s'étend indéfiniment vers Tripoli et la mer.

Nous nous rendions au couvent de Koshhaïa. Bien que la distance ne soit que de deux lieues, c'est le plus périlleux des voyages ; instruit par l'expérience, je le fis en grande partie à pied. C'est le plus sûr moyen, du reste, de jouir des sites admirables qui se présen-

tent à chaque pas, et qui paraissent beaucoup moins beaux, vus du haut d'une plate-forme mouvante, quand on a la chance continuelle de l'échanger avec le fond d'un précipice.

Après une marche d'une heure et demie, nous atteignîmes l'ouverture d'une vallée affreusement sauvage; on y entre par un arc en pierre, surmonté d'une croix et jeté sur deux blocs de rochers, digne portique d'une demeure où ne retentissent jamais que les cris des chacals et la prière de l'anachorète.

On descend alors, au milieu des débris amoncelés par les siècles et les tempêtes, sur la pente du ravin au fond duquel bondit le petit ruisseau appelé Abou-Ali.

Après une demi-heure de marche dans le sentier tortueux de la vallée, nous entendîmes les cloches du couvent qui annonçaient notre arrivée, et bientôt nous vîmes une longue procession de religieux venir à notre rencontre : ils nous firent la même réception qu'à Kartba.

C'est ici la principale maison de l'ordre de Saint-Antoine, qui compte environ quatre-vingts couvents dans le Liban. Une soixantaine de religieux nous conduisirent d'abord à l'église, qui n'est qu'une grande grotte fermée par un mur, puis ils nous installèrent dans nos cellules. Le couvent est comme suspendu dans les airs; sa forme est extrêmement irrégulière : on a profité de toutes les excavations des rochers; pour arriver à nos chambres, il nous fallut monter et descendre plusieurs rampes d'escaliers taillés dans le roc, traverser des terrasses, suivre de longues galeries noires et humides; partout nous entendions le bruissement d'un ruisseau qui s'échappait entre les fentes de la montagne et les racines de quelques arbustes.

Du haut du couvent on jouit de la vue de la vallée, qui est admirablement bien cultivée; le blé, la vigne, l'olivier, le mûrier surtout, y prospèrent et embellissent tous les coteaux. Ces religieux partagent leur temps entre la prière et la culture de la terre. Les traditions locales disent que la vigne a été introduite dans cette vallée par Noé lui-même : nous trouverons une légende pareille à Hébron. Un de nos compagnons de voyage me fit une observation digne des ouvrages anticatholiques de l'Europe, où il l'avait sans doute puisée.

« En Asie, comme en Europe, me dit-il, il faut que les moines possèdent partout les plus beaux sites et les terres les plus riches. »

Quand saint Antoine, ou l'un de ses disciples, vint fonder le monastère de Koshhaïa, cette vallée n'était pas assurément dans l'état prospère où elle se trouve aujourd'hui : c'était un désert. Si l'on y voit la plus belle culture, c'est au travail infatigable de ces religieux qu'elle est due; ce sont eux qui ont embelli et fertilisé ces montanes incultes, inhabitées : fut-il jamais de fortune plus légitimement acquise? C'est ce don on ne tient aucun compte en Europe. Là, quand les religieux améliorent et étendent leurs propriétés, ce sont des riches qu'il faut spolier; quand ils partagent avec les pauvres et les voyageurs tous les produits de leurs travaux, ce sont de mauvais administrateurs qu'il faut mettre sous tutelle; quand ils mènent une vie purement contemplative, ce sont des hommes inutiles dont il faut se défaire; quand ils desservent les paroisses, ce sont des hommes dangereux dont il faut se défier; s'ils donnent l'instruction aux enfants des villages, on les accuse de faire la cour aux petits; s'ils fondent des collèges dans les villes, ce sont des Jésuites qui font la cour aux grands.

« A quoi comparerai-je ce peuple? Il est semblable à ces enfants assis sur la place, qui crient à leurs compagnons, et leur disent : Nous vous avons joué des airs gais, et vous n'avez pas dansé; nous vous avons chanté des airs lugubres, et vous n'avez pas pleuré. Car Jean est venu ne mangeant ni ne buvant, et ils disent : Il est possédé du démon; le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et ils disent : Voilà un homme de bonne chère et qui aime le vin, un ami des publicains et des gens de mauvaise vie...

« C'est pourquoi je te déclare, ô Capharnaüm! qu'au jour du jugement le pays de Sodome sera traité moins rigoureusement que toi. » (Matth., XI.)

Un auteur sérieux a fait récemment un excellent livre sur l'économie politique; résumant à la fin toutes les idées qu'il a émises, il conclut *que le problème de la richesse consiste à faire pratiquer l'abstinence et la chasteté*[1]. C'est précisément là le secret de la ri-

[1] De Metz-Noblat, *Analyse des phénomènes économiques*, 2 vol.; Paris, chez Sagnier et Bray.

chesse des couvents : aussi quelle n'était pas leur prospérité avant que des gouvernements voleurs, impies et aveugles, missent toute leur fureur à la détruire !

Il y a deux ans que les moines de Kôshhaïa, à l'occasion de la dernière guerre, ont fait des pertes considérables : toutes leurs propriétés ont été dévastées, plusieurs couvents livrés aux flammes ; on m'a assuré que des religieux ont eu les mains et les pieds coupés, et que d'autres ont été crucifiés. L'Europe s'est émue au récit des nouvelles qui venaient du Liban ; mais la réalité a dépassé de beaucoup ce que nous avons appris alors, et nous en sommes restés à de stériles sympathies.

Le général de l'ordre, le P. Emmanuel Chebabi, du bourg appelé Bait-Chebab (maison des jeunes gens), qui pendant l'été demeure à une lieue de là, informé de notre arrivée, est venu, avec le Père procureur, nous complimenter et nous inviter à aller le voir à sa campagne; il a sous ses ordres plus de mille moines. A la tombée de la nuit, du haut de la terrasse du couvent, j'entendis pour la première fois les hurlements des chacals : c'était un vaste concert plaintif, par lequel les exécutants, rangés en cercle sur toutes les hauteurs environnantes, saluent chaque soir les bons cénobites. Retiré dans ma cellule, je fus assailli par d'autres animaux beaucoup moins bruyants, mais tout aussi sanguinaires, qui me firent regretter les insectes de ma tente et m'empêchèrent de fermer l'œil de toute la nuit.

Le 3 *septembre*, toute la communauté vint nous chercher de bonne heure pour nous conduire à l'église. Après cela, nous allâmes faire un excellent déjeuner dans la grotte des *pénitents*. Elle est à deux ou trois minutes du couvent : c'est là que se retiraient les religieux qui voulaient mener une vie plus sévère et vivre seuls avec Dieu. Elle est arrosée par une source délicieuse, dans laquelle nous mettions rafraîchir les fruits de toute espèce qu'on nous servit. Des touffes d'aunes, de saules, de peupliers au feuillage pâle, découpé, mobile, entremêlé à celui des figuiers, des lauriers, des citronniers, nous garantissaient des ardeurs du soleil ; des ceps de vigne, chargés de fruits mûrs, étendaient leurs branches jusqu'à l'entrée de la grotte.

On comprend plus facilement la vie contemplative au milieu de cette belle nature : il est si doux d'arriver à Dieu par le chemin de la reconnaissance!

On nous fit ensuite visiter le couvent. Nous vîmes d'abord l'imprimerie. Assurément, si on la compare à celles de l'Europe, on dira avec Robinson *qu'elle est dans un triste état de délabrement*, ou plutôt d'imperfection; mais il n'a pas songé aux difficultés qu'il faut vaincre pour monter un pareil établissement dans ce désert. Ces religieux doivent se suffire à eux-mêmes; ils ont parmi eux des artisans de toute espèce qui n'ont jamais vu d'autres ateliers que les leurs; sans relations avec l'Europe, et presque dans l'impossibilité d'en avoir, comment pourraient-ils profiter de nos découvertes? Ils n'impriment que des ouvrages arabes et syriaques. Le syriaque est pour les Maronites la langue savante, et l'arabe la langue vulgaire; le syriaque est pour eux ce que l'arabe est pour les Turcs, ou le latin pour nous. Dans le Liban, comme en Palestine, je n'ai trouvé de bibliothèques et d'imprimeries que dans les couvents : nouvelle preuve que les moines sont ennemis de la propagation des lumières' J'ai vu successivement les ateliers des relieurs, des menuisiers, des tailleurs, etc.; puis les jardins, qui s'élèvent en terrasses sur l'immense rocher contre lequel le couvent est attaché, comme l'aire des aigles qui planent sur la vallée. Il nous a fallu plusieurs heures pour parcourir les sombres labyrinthes de cet antique monastère. On prétend que saint Antoine est venu de l'Égypte dans ces déserts pour donner une règle à ses disciples, et qu'il a habité une grotte profonde qu'on montre à l'entrée du couvent, et qui porte son nom. Cette grotte n'est pas convenablement tenue; et, si réellement elle a été la demeure de ce saint, il serait pénible de voir ses disciples conserver si peu de respect pour un lieu sanctifié par leur fondateur.

Du reste, c'est le seul reproche que j'aie à faire à ces bons religieux : ils pèchent fortement contre cette vertu si rare en Orient. la propreté. Ils ont dans leur église les plus riches ornements, et pourtant elle est dans un assez triste état.

J'ai lu quelque part que c'est dans la grotte de saint Antoine qu'on enferme quelquefois les aliénés, et qu'on prétend les guérir

par un régime sévère et de durs traitements. Il est vrai que j'y ai trouvé des instruments fort suspects, mais il n'y avait personne alors dans la grotte. On lit dans le *Voyage en Orient* de **M.** de Lamartine : « Parmi les secrétaires de l'émir Béchir se trouvait alors un des plus grands poëtes de l'Arabie. Je l'ignorais, et je ne l'ai su que plus tard. Quand il a su, par d'autres Arabes de Syrie, que j'étais moi-même un poëte en Europe, il m'écrivit des vers, toujours imprégnés de cette affectation et de cette recherche, toujours gâtés par ces jeux de mots qui sont le caractère des langues et des civilisations vieillies, mais où l'on sent néanmoins une grande élévation de talent et un ordre d'idées bien supérieur à ce que nous nous figurons en Europe. »

Eh bien, j'ai vu ce malheureux, un des plus grands poëtes de l'Arabie, à moitié nu, se promenant dans les cours du couvent, en déclamant des vers à nos muletiers : il était devenu fou.

J'ai pu remarquer ici encore pourquoi nos moucres tenaient tant à nous faire passer pour de grands personnages, et pourquoi ils avaient soin de nous faire annoncer partout. Dans les arrangements que nous avions pris avec eux, il avait été stipulé que nous leur donnerions treize piastres par jour[1], et qu'ils se nourriraient à leurs frais, eux et leurs mulets; or notre suite avait une large part à la brillante hospitalité qu'on nous donnait, et qui était proportionnée à la réputation qu'on nous avait faite.

Il nous fallut encore passer au couvent la journée du lendemain. Elle fut employée en partie à visiter les ermitages qui sont sur la colline opposée. Dans quelques petites cabanes enfoncées dans le roc, et au sommet d'une haute montagne, vivent avec les aigles, ou plutôt avec les anges, de pieux ermites, dont deux sont prêtres; ils se nourrissent d'herbes et de prières, comme saint Paul et saint Antoine dans la Thébaïde. De grosses croix de bois, placées sur des pics élevés, indiquent leurs demeures : c'est là tout ce que le monde sait d'eux. Quelques pins leur donnent de l'ombre en été et un peu de bois en hiver; une source, qui coule au bas des rochers, leur offre leur boisson de toute l'année : ils cultivent la vigne qui garnit

[1] Nous avions été trompés dès le premier jour; car le prix ordinaire est de dix piastres, et quelquefois moins encore.

leur coteau; mais le produit n'est pas pour eux, ils ne boivent jamais de vin. Lorsque je franchis ce seuil de la sainteté et de la retraite, un vieillard de quatre-vingts ans vint me baiser la main, qu'il porta ensuite sur son front et sur son cœur : c'était à moi à lui baiser les pieds ; il y a quarante-cinq ans qu'il vit dans cette solitude. Il me conduisit dans une grotte où il conserve le Saint-Sacrement et où il dit la messe. « Il n'y a point d'ermite, a dit l'auteur du *Génie du christianisme*, qui ne saisisse aussi bien que Claude le Lorrain ou Le Nostre le rocher où il doit placer sa grotte : » rien ne peut donner une idée de la majesté du site que j'ai sous les yeux.

Du haut de ces rochers, on jouit d'une vue admirable. On domine toute la vallée verdoyante de Koshhaïa, le couvent, les mille terrasses de vignes et de mûriers, le torrent qui gronde, les aigles qui planent au-dessous au milieu des nuages, des roches escarpées, des arbres sur la pente des précipices, une nature sauvage, un ciel serein, des âmes pures : tout est là, Dieu, le désert et le bonheur Après avoir visité les pauvres cellules, dont une planche qui sert de lit, une couverture, un livre, une croix, forment tout l'ameublement, nous redescendîmes de la montagne, édifiés de ce que nous avions vu.

Voilà donc encore, quinze siècles après saint Antoine et saint Pacôme, des anachorètes avec leurs fontaines, leurs nattes, leurs déserts, leurs grottes, leurs travaux manuels, leur contemplation ; c'est-à-dire, des hommes qui vivent d'eau et de racines, qui ne font de mal à personne, qui adorent Dieu à leur manière, inutiles à la société, si l'on veut, et si une vie de prière est inutile : eh bien, il faut aller où?... à mille lieues de notre civilisation et de nos États libres de l'Europe pour trouver cette entière liberté de louer Dieu! Tandis qu'à Vienne on traque les Liguoriens comme des bêtes fauves; qu'en Suisse on proscrit tous les ordres religieux, comme on proscrivait les chrétiens aux plus beaux temps de Julien l'Apostat ; qu'en Italie, à Rome même, des prêtres doivent rentrer dans les catacombes pour échapper aux poignards des assassins, ici, dans une province soumise aux Turcs, on peut vivre tranquille avec un habit noir et un chapelet à sa ceinture, certain d'être respecté par ces barbares.

Les Druses seuls, ces radicaux de la montagne, viennent, comme je l'ai dit, troubler parfois la paix de ces heureuses solitudes, pour rappeler aux disciples de saint Antoine que le démon sait prendre encore aujourd'hui toutes les formes, aussi bien dans le Liban qu'en Europe, pour effrayer les serviteurs de Dieu et les détourner de leur devoir.

Un des ermites nous accompagna jusqu'au couvent. Ici, comme à Kartba, il fallut faire une nouvelle distribution de chapelets aux religieux, aux domestiques du couvent et à plusieurs personnes qui se trouvaient là. Je ne puis décrire le bonheur de ces bonnes gens; et quel ne fut pas aussi mon étonnement de leur entendre dire, après qu'on leur eut fait la remarque que, ces chapelets étant indulgenciés par le Saint-Père, il fallait en réciter un à son intention : « Alors demain nous en dirons deux, parce que déjà tous les jours nous en récitons un pour lui. »

Il était arrivé un grand nombre de pèlerins; comme il n'y a pas d'autre maison que le couvent, les religieux sont obligés de les nourrir. Ils donnent ainsi l'hospitalité à une centaine de personnes par jour, et il n'y a que les riches qui, en quittant, fassent une aumône au couvent.

Je ne dormis guère mieux que la nuit précédente. Indépendamment de tout ce qui fourmillait autour de moi, l'excitateur de la maison, par distraction sans doute, vint à minuit, et à quatre heures du matin, frapper trois grands coups de marteau à ma porte pour me faire aller au chœur avec les religieux. Me croyant au temps de mon séminaire, je sautai au milieu de ma cellule en disant : *Deo gratias*. Hélas! bien des années, légères dans la balance de l'éternelle justice, se sont passées depuis l'époque de mon entrée dans le sacerdoce... Je n'avais pas besoin de prendre un autre sujet de méditation, et je ne me couchai plus.

Ce jour-là, 5 *septembre*, nous devions quitter Koshhaïa pour retourner à Diman, en passant par Kanobin; mais il nous fallut presque user de violence pour avoir nos effets : le supérieur, le Père Ignace Chiocri, les avait mis sous clef, pensant par là nous retenir encore. Ce ne fut donc qu'à deux heures, et par la plus épouvanta-



ble chaleur, qu'il nous fut possible de partir; le supérieur monta à cheval avec nous, et nous accompagna jusque chez le patriarche. J'ai tant de fois déjà parlé des horribles précipices qu'on appelle chemins dans le Liban, qu'ici je me contenterai d'ajouter que la descente dans la vallée de Kadischa pour arriver à Kanobin dépasse tout ce qu'on peut imaginer dans ce genre.

Enfin nous voici arrivés à Kanobin, que les Maronites prononcent Kanoubine (Deir Kanôbin) et qui signifie *cœnobium* : c'est le couvent par excellence, le seul qui reste des trois grands couvents de la montagne. Bâti par Théodose le Grand, il fut la résidence de Jean Maron, et, après lui jusqu'aujourd'hui, celle de tous les patriarches. Le privilége de sonner les cloches date du sultan Saladin, qui l'accorda comme souvenir de l'accueil hospitalier qu'on lui fit; il aida même à rebâtir le couvent. Le patriarche actuel préfère Diman pour son habitation d'été, et en hiver il réside à Békeurki, dans le Kesrouan.

Kanobin n'est qu'un grand couvent[1]. L'église est toute taillée dans le roc; elle est sous l'invocation de la sainte Vierge, pour laquelle les Maronites ont une grande dévotion. Plusieurs tableaux la décorent : ce sont des présents venus de Rome; on m'a montré dans plusieurs localités des ornements d'église envoyés par les papes. C'est à Kanobin que sont inhumés les patriarches.

Robinson fait la remarque[2] qu'au plafond sont suspendus de petits sacs en toile contenant des cocons, chacun avec une étiquette, indiquant le nom du propriétaire. « Je ne saurais dire, ajoute-t-il, pourquoi on les a mis en ce lieu; mais il est probable que les naïfs paysans du voisinage espèrent par là obtenir, de l'intercession du saint patron, une abondante récolte de soie. » La récolte est faite quand les paysans en offrent par reconnaissance les prémices au Seigneur; d'ailleurs, j'ai vu aussi offrir dans les églises les prémices des fleurs, des épis et des grappes de raisin dans quelques contrées de l'Europe, où le peuple a encore assez de *naïveté* pour se souvenir de ces paroles de l'Écriture : *Tu apporteras les prémices des fruits de*

[1] Plusieurs cartes l'indiquent comme une ville; celle de Berghaus le place trop à l'ouest.

[2] *Syrie*, chap. XVIII.

ta terre dans la maison de Jéhovah ton Dieu. (Exode, XXXIV, 26.) Ce que M. Robinson a vu à Kanobin se pratique dans presque toutes les églises du Liban. Les Maronites offrent des cocons, parce que la soie est la principale de leurs récoltes, comme les enfants d'Adam offraient au Seigneur des fruits de la terre et les premiers-nés de leurs troupeaux. (Gen., IV, 3, 4.) Sur les côtes de Caramanie, à Castel-Rosso, j'ai trouvé de belles éponges exposées ainsi dans une église grecque. Les Athéniens[1] comme les Hindous[2], les Juifs[3] aussi bien que les catholiques, ont compris qu'il convient d'offrir, comme symbole de gratitude, ce léger tribut annuel à l'auteur de tous biens[4].

Je dois ajouter que plusieurs fois, dans le Liban, j'ai remarqué qu'il y avait dans la partie de l'église la plus reculée et réservée aux femmes une collection de petits sacs renfermant la semence de vers à soie de toute la localité : cela se fait-il par dévotion, pour mettre plus spécialement sous la protection de Dieu ce qu'ils ont de plus cher, ou uniquement parce que, la température des églises étant plus uniforme et moins élevée que celle des habitations, les œufs sont moins exposés à éclore trop tôt? Ce dernier motif serait effectivement un peu naïf.

Nous ne fîmes à Kanobin qu'une halte de peu de durée. Nous y trouvâmes de l'eau d'une extrême fraîcheur, d'excellent vin, des galettes comparables à notre meilleur pain d'Europe.

Rien n'égale la solennité religieuse qui règne dans cette vallée. Chanter les louanges de Dieu aux pieds des cèdres ; cultiver ces collines où tant de combats ont été livrés pour la défense de la foi ; errer sur les bords tantôt riants, tantôt sauvages, du Nahr-Kadischa, dans les grottes profondes, asile d'un peuple de martyrs ; lire dans ces monuments en ruine, dans ces ossements brisés, l'histoire et la constance de leurs ancêtres : c'est là l'occupation des solitaires qui habitent encore cette vallée, et c'est le bonheur que

[1] Porphyre, *De l'abstinence des viandes.*
[2] Maurice, *Antiquités indiennes.*
[3] *Nombres*, XVIII, 12, 13.
[4] Homère, *Iliade*, IX; Aristote, *Eth.*, liv. VIII. — Consultez sur ce sujet le traité de J. B. Grüner, Leyde, 1759.

je leur envie. Heureux ceux à qui Dieu donne cette vocation ! Comme Moïse, ils prient sur la montagne, pendant que les autres combattent dans la plaine. En Europe, depuis que nous n'avons plus d'yeux que pour les choses matérielles, les ordres contemplatifs sont tombés en discrédit ; et tel homme qui passe sa vie à disputer sur la politique nie qu'il soit possible de s'entretenir une heure avec Dieu. Mais la religion est féconde en bienfaits, elle sait les distribuer selon les temps, et accorder des consolations à tous les genres de souffrance ; si tel ordre religieux n'est pas nécessaire à son existence, la vie monastique, en général, est de l'essence même du catholicisme ; les anachorètes sont descendus de leurs montagnes, les solitaires ont quitté leurs retraites pour se répandre dans les écoles, dans les hôpitaux, pour recueillir les orphelins, vivre avec les aliénés, s'enfermer avec les malfaiteurs et soigner les pestiférés. « Les ordres monastiques modernes, a dit M. de Lamartine, n'ont que deux choses qu'ils puissent faire mieux que les gouvernements et les forces individuelles : instruire les hommes, et les soulager dans leurs misères corporelles. Les écoles et les hôpitaux, voilà les deux seules places qui restent à prendre pour eux dans le mouvement du monde actuel[1]. » Ces deux places, malgré les efforts de l'impiété, ils les prendront ; ce qui ne les empêchera pas de prier, troisième chose qu'ils savent faire mieux aussi que les gouvernements. Depuis longtemps on ne croit plus à la prière ; maintenant on trouve déjà des hommes qui feignent de ne plus croire aux bonnes œuvres : ou plutôt ce même démon qui allait persécuter saint Antoine dans son désert a suivi, à la piste de leurs vertus, tous ces nouveaux cénobites sur le théâtre de leur charité. On a pu voir, aux persécutions de ces derniers temps, que le démon, pour s'être fait vieux, est tout aussi noir et aussi ingénieux qu'au temps de saint Antoine. Mais il a beau faire ! on dit que le diable sait tout ; il ignore pourtant une chose, c'est que les ordres religieux sont éternels, éternels comme la charité qui les produit.

Voici avec quelle touchante simplicité les anciens missionnaires ont parlé de la vallée de la Kadischa :

[1] *Voyage en Orient*, tome II.

« Ces rochers, disaient-ils, renferment de profondes grottes, qui étaient autrefois autant de cellules d'un grand nombre de solitaires, qui avaient choisi ces retraites pour être les seuls témoins sur terre de la rigueur de leur pénitence. Ce sont les larmes de ces saints pénitents qui ont donné au fleuve dont nous venons de parler le nom de fleuve *saint*. Sa source est dans les montagnes du Liban. La vue de ces grottes et de ce fleuve, dans cet affreux désert, inspire de la componction, de l'amour pour la pénitence, et de la compassion pour ces âmes sensuelles et mondaines qui préfèrent quelques jours de joie et de plaisir à une éternité bienheureuse[1]. »

A une petite distance du couvent de Kanobin, nos Maronites m'ont montré la grotte où une sainte fille, pendant de longues années, a fait pénitence d'une faute qu'elle n'avait pas commise. Voici comment on m'a raconté son histoire.

Son père, ayant voulu consacrer à Dieu ses dernières années, confia sa fille, nommée Marine, et alors âgée de quatorze ans, à un de ses parents, et se retira à Kanobin, où il se fit moine. Mais le souvenir de sa fille unique le poursuivit dans la solitude, et il fut saisi d'une profonde tristesse. Son supérieur lui en ayant demandé la cause, il lui répondit qu'il avait laissé dans le monde un enfant qu'il aimait tendrement, et qu'il serait heureux s'il pouvait l'avoir auprès de lui. Son supérieur y ayant consenti, il alla chercher Marine, qu'il fit habiller en homme, et qui fut admise dans le couvent sous le nom de frère Marin. Quelques années après, étant sur le point de mourir, il dit à sa fille de continuer à vivre saintement, de cacher son sexe à tout le monde, et de se confier en la protection divine. La vie du frère Marin fut exemplaire, et cependant il fut en butte à la calomnie. Une fille du voisinage, pour ne pas laisser tomber les soupçons sur l'auteur de sa honte, accusa le frère Marin de l'avoir séduite. Comme celui-ci n'allégua aucun motif pour se justifier, il fut condamné à mener la vie la plus dure dans les rochers qui sont en face de la porte du couvent. C'est là qu'il vécut plusieurs années, en donnant les plus grands exemples de vertu. Ce n'est qu'à sa mort que son innocence fut reconnue.

[1] *Lettres édif.*, tome I.

Plusieurs villages, échelonnés sur les collines, et qui se cachent sous les plus frais ombrages d'une luxuriante végétation, animent ce berceau de la nation maronite. On rencontre fréquemment des hommes grands et robustes, aux allures nobles, dont les attitudes majestueuses décèlent l'indépendance de leur caractère; des femmes, des filles au teint frais, au regard bienveillant, modestes sans sauvagerie ni affectation, naïves et confiantes quand elles peuvent sans crainte épancher leur âme.

Au fond de la vallée, nous traversâmes sur un pont massif le ruisseau de la Kadischa, et, remontant de l'autre côté par un vallon rocailleux, nous atteignîmes avant la nuit notre petit campement de Diman.

Le lendemain, 6 *septembre*, je dis la messe dans la chapelle du patriarche; ce fut un jeune homme attaché au consulat de Sardaigne à Beyrouth qui se présenta pour la servir : il voyageait dans la montagne, et il fut plein d'attentions pour moi.

J'allai ensuite faire ma visite au patriarche et à monseigneur Murad; je leur exposai mon chagrin de savoir les jeunes cèdres exposés chaque année à une destruction entière. Ils me dirent qu'ils songeaient déjà à faire entourer de murs tout le plateau des cèdres, et à bâtir au milieu une chapelle plus convenable que celle qui existe, et quelques chambres pour les voyageurs.

Je demandai ensuite au patriarche si le gouvernement turc actuel apportait quelque entrave à l'exercice de la religion. Il me répondit qu'ils jouissaient de la liberté la plus entière et la plus illimitée sous le rapport de l'instruction, de l'exercice extérieur de la religion, de la nomination des évêques et de leurs rapports avec Rome. A la honte de tous nos gouvernements, il n'y a pas un évêque en Europe qui pût en dire autant. Et cette réponse, qu'on le remarque bien, ne m'a pas été faite seulement dans le Liban, où les Maronites jouissent de priviléges que n'ont pas les catholiques dans les autres provinces, mais encore à Smyrne, à Alexandrie, à Jérusalem, à Constantinople. Après tant de luttes, tant de sang versé, tant de révolutions, tant de protestations dans les livres et du haut des tribunes, tant de sophismes et de mensonges, c'est donc en Turquie, je ne saurais le dire

assez haut, qu'il faut aller aujourd'hui chercher la liberté religieuse.

L'islamisme a été intolérant, cruel, oppresseur à l'excès, et il peut le redevenir demain ; car il est là, immuable dans la barbarie de ses lois, de ses mœurs, de ses traditions et de ses dogmes ; mais il est assoupi, humilié, vaincu par la prépondérance que la civilisation chrétienne avait donnée aux peuples de l'Occident : de là vient sa tolérance actuelle. Maintenant une nouvelle invasion de barbares couvre de ruines l'Europe entière ; toutes les croyances sont renversées ; l'esprit religieux a disparu de l'enseignement, de la littérature, de la vie publique, et bientôt, peut-être, de la vie privée ; les lois, les gouvernements, les sciences, les arts, tout est redevenu païen. S'il est encore question d'un Dieu dans notre société, ce n'est assurément plus du Dieu des chrétiens, mais plutôt d'un Dieu fétiche, sans culte, sans volonté ; qui ne s'inquiète pas des hommes, et dont les hommes se soucient fort peu ; qu'ils consentent à laisser régner, pourvu qu'il les laisse gouverner l'univers. Là où ces doctrines ont prévalu, il y a nécessairement une guerre à mort contre le christianisme, leur plus grand ennemi : de là les persécutions dont nous sommes les témoins.

Je me suis longuement entretenu de toutes ces choses avec le patriarche, qui m'a dit que je lui donnais la solution de bien des questions. Il n'avait pas su s'expliquer la conduite de l'Italie envers le Saint-Siége, l'indifférence de la chrétienté pour les Saints Lieux, la politique de la France dans la question orientale et le déplorable abandon de son protectorat.

Ce dernier point, qui est de la plus haute importance, non-seulement pour le Liban, mais pour tous les chrétiens de la Syrie et pour la conservation des Saints Lieux, a été fréquemment l'objet de la conversation et de la douleur des évêques que j'ai rencontrés dans mon voyage.

Qu'on me permette d'entrer dans quelques détails [1]. Le droit de

[1] Les réflexions qu'on va lire ont prodigieusement vieilli depuis la publication de la première édition et la guerre de Crimée. Je ne les ai pas supprimées, parce qu'elles font connaître quelle était alors la situation des choses : je parlerai plus tard de la situation actuelle. (*Note de la seconde édition.*)

patronage de la France en Orient est incontestable et incontesté; elle en a toujours fait le plus noble usage : des monuments de toute espèce, dont le plus flatteur est, sans contredit, la reconnaissance et l'affection des chrétiens, sont des preuves qui subsistent encore aujourd'hui. Assurément la dévotion pour les Lieux Saints, les sympathies pour les Maronites, sont, dans bien des cœurs, aussi vives qu'elles l'aient jamais été; mais depuis quelques années elles ne se manifestent que par des efforts individuels, tandis que le gouvernement semble avoir répudié la glorieuse mission que lui avait léguée l'ancienne monarchie. L'Angleterre protestante envoie à Malte un gouverneur catholique; la France catholique envoie dans le Levant, pour protéger les catholiques, des agents quelquefois protestants, quelquefois affectant de n'avoir aucune religion. On m'a raconté, entre autres, à Larnaca, qu'une femme turque s'étant convertie à la religion catholique, et étant menacée de mort par les musulmans, ce fut la protection du consul d'Angleterre qu'elle sollicita : les deux consuls de France et d'Angleterre étaient protestants, mais celui d'Angleterre était avec cela un homme religieux.

L'indifférence, non de la France, mais du gouvernement français, a été extrêmement préjudiciable aux Saints Lieux : nous le verrons en son temps.

Pour ne nous occuper ici que de la question du Liban, disons qu'en général elle a été traitée, soit à la tribune, soit dans les journaux, avec des intentions louables, sans doute, mais de manière plutôt à passionner la foule et à exciter ses applaudissements qu'à être réellement utile aux Maronites. Trop souvent en France on vise à l'effet théâtral plutôt qu'au succès de la cause. S'il s'agissait de gagner la cause des Maronites en France, ces moyens seraient bons peut-être; mais, s'il faut la gagner à Constantinople, ils manquent complétement leur effet.

Un petit peuple de héros chrétiens est sous le joug des musulmans : c'est un malheur; et, bien que nous puissions en Europe lui envier certaines libertés, c'est un grand malheur. Mais comment délivrer les Maronites de l'oppression ottomane? Il n'y a que la voie des négociations et la voie des armes.

La guerre est toujours populaire en France; si donc on voulait

faire la guerre, les prétextes, assurément, ne manqueraient pas : on pourrait même trouver de fort bonnes raisons ; car les Turcs sont loin d'avoir tenu tous leurs engagements, garantis par des traités et des actes officiels. On pourrait ainsi continuer l'histoire des guerres saintes ; et, après tout ce qu'on a écrit contre les croisades, ce serait un curieux spectacle de voir le scepticisme du dix-neuvième siècle s'associer ainsi à la foi chevaleresque et au pieux enthousiasme de saint Louis et des chrétiens du moyen âge.

Si par les voies diplomatiques la France veut reconquérir l'ancienne influence qu'elle avait en Orient, et exercer ses droits de protectorat sur les populations chrétiennes de l'empire ottoman, il faudrait se mettre dans de meilleurs termes avec la Porte, et ne pas irriter, par d'incessantes provocations, une puissance que l'on a intérêt de gagner. Le grand vizir actuel est un homme qui connaît la France, et qui, plus que tout autre, est à même d'apprécier les avantages que lui vaudrait une alliance avec elle ; Réchid-pacha estime les chrétiens ; il a des vues droites, et on pourrait facilement obtenir de lui le retour à l'état de choses qui existait à l'époque des capitulations, tant pour les Maronites que pour les sanctuaires de la Palestine. Pourquoi donc le pousser à bout par d'impuissantes excitations à la révolte? Les phrases de la tribune et les articles de journaux sont des projectiles qui, en définitive, n'atteignent que nos frères du Liban ; on aurait beau jeu de parler d'oppression et de barbarie, si ces maladroites déclamations ne servaient pas à serrer plus étroitement leurs chaînes. La voie des négociations est la seule possible, et elle aurait plus que jamais, à Constantinople, des chances de succès.

On espère que les hordes qui avaient envahi les plus belles provinces de l'Europe et de l'Asie seront bientôt refoulées jusqu'au delà de l'Euphrate : je le désire plus que tout autre; mais j'ai la conviction que la chute de l'empire ottoman, grâce aux divisions de l'Europe, à ses révolutions, n'est pas aussi imminente qu'on le pense. En attendant, les races chrétiennes disséminées dans la Turquie sont en souffrance, et nous aggravons leurs maux. S'il était possible de les alléger, cela ne retarderait pas d'un jour le moment marqué par la Providence de la chute de cet immense empire, et,

ce moment venu, les Maronites, plus reconnaissants que jamais, seraient les plus utiles alliés de la France.

Ainsi la question du Liban se résume par ces deux mots : *la paix ou la guerre ;* mais une paix ou une guerre franche, comme il convient à une grande nation, et non une guerre de provocations ou d'avant-postes, faite sans but et sans courage, qui ne peut amener que des désastres sur nos alliés.

Un autre reproche non moins grave à faire aux écrivains français qui se sont occupés de cette question, c'est qu'ils sont Français avant tout, et catholiques ensuite. Quand ils soupçonnent qu'une puissance catholique, autre que la France, veut intervenir dans les affaires religieuses de l'Orient, ils montrent contre elle plus d'animosité qu'ils ne le feraient contre l'ennemi commun, la Porte ou la Russie : l'Autriche surtout et la Sardaigne ont été l'objet de leurs attaques.

L'Autriche est peu connue en France, et très-mal jugée. La plupart des voyageurs qui l'ont parcourue, ne sachant pas la langue du pays, ont pris pour interprètes leurs vieux préjugés, et ne nous ont entretenus que des tracasseries de la douane, de la censure et de la police ; ou bien ils ont fait de savantes digressions sur l'ignorance et l'absolutisme : c'est à peine si on fait à l'Autriche l'honneur de la croire catholique. C'est pourtant en Autriche que se trouvent les peuples que l'on peut compter parmi les plus catholiques de l'Europe : les habitants de la Styrie, de la Carinthie, de l'archiduché, et surtout les Tyroliens, que l'on pourrait appeler, avec les peuples des petits cantons de la Suisse, les Maronites de l'Occident ; plusieurs des autres provinces se sont toujours distinguées par leur attachement à la foi de leurs pères, malgré le voisinage corrupteur du philosophisme germanique : et ceux-là mêmes qui colorent d'une teinte religieuse leurs vœux pour le rétablissement de la Pologne, dont ils veulent faire une digue catholique contre le schisme menaçant du Nord, cherchent, en attendant la réalisation de leurs vœux, à renverser la digue plus forte et déjà existante de la plus grande monarchie catholique de l'Europe !

Je crois que l'Autriche et la Bavière, qui, d'une manière si providentielle, sont demeurées catholiques au milieu du tourbillon qui a

emporté toutes les croyances dans les vastes contrées enfermées par le Rhin et la Vistule, sont appelées à rendre d'aussi éminents services à l'Église qu'à la civilisation; quand tant d'ennemis se lèvent et contre la civilisation et contre l'Église, il serait donc mieux de s'entendre avec ses alliés naturels que de faire revivre l'étroit esprit de vieilles rivalités.

Pourquoi l'Autriche et la France ne réuniraient-elles pas leurs efforts, qui seraient alors tout-puissants, en faveur de nos frères du Liban? ou, si le gouvernement français persistait à demeurer dans sa coupable indifférence, pourquoi l'Autriche, profitant de l'incontestable et légitime influence que lui donne son rang de grande puissance catholique, comme des rapports de confiance qui se sont depuis longtemps établis entre la Porte et le cabinet de Vienne, ne pourrait-elle pas les faire servir à la plus belle des causes sans exciter les susceptibilités de la nation française? Et pourquoi tout catholique ne dirait-il pas avec M. Boré : « Si l'Allemagne, à moitié protestante, obtenait la justice que la France catholique n'a plus la puissance ou le cœur d'exiger, assurément le patriotisme n'exciterait point en nous le chagrin de l'envie. Nous ressentirions, comme enfant de l'Église, une joie et une consolation que ne pourraient altérer l'humiliation et les regrets du Français. »

Mais pour cela l'Allemagne catholique doit prendre d'autres mesures que celles qu'elle a suivies jusqu'ici. Elle a si peu fait pour substituer son influence religieuse à celle de la France, que jusqu'en 1840 le consul général d'Autriche en Syrie, qui avait aussi la Palestine dans sa juridiction, était choisi dans la famille Picciotto, d'Alep, qui est une famille juive.

Depuis quelques années, la Sardaigne cherche à avoir sa part d'influence dans la question du Levant par ses consuls et par les nominations de sujets sardes aux postes les plus importants des missions. Les consuls de France ont partout combattu ce qu'ils considéraient comme des empiètements sur leurs droits : ils n'en faisaient eux-mêmes aucun usage, et ils ne s'en souvenaient que pour neutraliser les bonnes intentions de ceux qui croyaient que les leurs étaient suffisamment justifiés par leur sympathie pour les Maronites. Voilà comment les chrétiens du Levant, après avoir été les

victimes de tous les oppresseurs de la Syrie, ont fini par devenir celles des rivalités des nations chrétiennes de l'Occident.

Le patriarche m'a beaucoup parlé de la piété de la famille impériale d'Autriche ; il est persuadé que c'est là ce qui sauvera cette monarchie, soumise aujourd'hui à de si cruelles épreuves.

Il s'est plaint des intrigues de l'Angleterre, à laquelle il attribue une grande partie de leurs derniers malheurs ; il s'est élevé surtout contre ces hommes qui, *sous le faux nom de missionnaires, parcourent le Liban avec des Bibles dans leur poche, et des couleuvres dans leur cœur.*

J'ai encore eu l'honneur de dîner avec le patriarche. Tout s'est passé comme la première fois, excepté que nous avons été servis en maigre : c'était un mercredi. Les Maronites font maigre le mercredi et le vendredi par précepte, et le samedi par dévotion à la sainte Vierge : ce dernier jour d'abstinence est facultatif ; il est observé aussi rigoureusement que les deux autres. Ils ont en outre quatre carêmes dans l'année. Le premier leur est commun avec tous les catholiques ; le second est celui de l'Avent : les deux autres, qui ne durent que quinze jours, précèdent les fêtes des saints apôtres Pierre et Paul, et la fête de l'Assomption. Les trois petits carêmes cependant ne les obligent qu'à l'abstinence, et ils sont communs aux Grecs, aux Syriens et à tous les autres catholiques de l'Orient. Pendant le grand carême, le jeûne ne leur est imposé que durant la moitié de la journée ; le samedi, et les fêtes chômées qui tombent en ce temps, comme l'Annonciation, la fête de saint Jean Maron, celle des Quarante Martyrs de Sébaste, etc., sont exceptés de la loi du jeûne.

Voici comment un missionnaire rendait compte, il y a plus d'un siècle, de ce dont il avait été le témoin : « Les Maronites suivent l'usage de l'Église romaine ; mais les Grecs, les Arméniens, les Syriens, ne commencent à manger ou boire qu'à trois heures après midi, et ils ne mangent ni poissons, ni fromage, ni beurre, ni lait, ni huile ; à l'abstinence de ces mets les Arméniens ajoutent encore celle du vin. Au reste, on ne parle jamais de dispense ; les enfants de dix à douze ans jeûnent comme les autres, les nourrices et même les femmes enceintes se croient assujetties aux mêmes lois, et l'on ne voit point qu'il en arrive aucun accident fâcheux. Enfin

ils sont persuadés que nulle incommodité ne peut dispenser de cette obligation. Malades à l'extrémité, s'ils sont obligés de prendre quelque nourriture pour se soutenir dans leur faiblesse, en rompant le jeûne jamais ils ne rompent l'abstinence. Un médecin qui, au commencement du carême, viendrait leur défendre de jeûner, ou leur ordonner de faire gras pour conserver leur précieuse santé, ne ferait pas fortune.

« Vous me demanderez maintenant comment font les Anglais et les Hollandais. Ici, comme en Hollande et en Angleterre, ils n'observent ni jeûne ni abstinence, mais on en est scandalisé : les gens du pays disent qu'ils ne sont pas chrétiens, et les Turcs eux-mêmes les regardent comme des gens sans religion. Ils sont quelquefois sensibles à ces reproches, et ne peuvent les soutenir ; plusieurs d'entre eux, pendant le carême, ne mangent de la viande qu'en secret. Ceux qui sont de bonne foi avouent qu'ils sont fort étonnés de voir que la religion de tous les chrétiens d'Orient ne ressemble presque en rien à celle dont ils font profession. Cette différence marquée nous donne un grand avantage sur eux. C'est, leur disons-nous, c'est au temps heureux du christianisme naissant que vous voulez qu'on remonte pour justifier les traditions ; c'est aux quatre premiers siècles de l'Église que vous en appelez : demandez à tous ces peuples qui vous environnent ; ils vous répondront que dans toutes leurs pratiques, qui sont les nôtres, ils ne suivent que les traditions apostoliques : traditions qu'ils ont reçues de la fameuse Antioche, qu'ils regardent comme leur mère. Cette objection embarrasse nos protestants ; ils n'osent avancer que la confession, le jeûne, le carême, l'abstinence, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, le purgatoire, l'adoration de la croix [1], l'invocation des saints, etc., sont des inventions papistiques, sorties de la

[1] Il n'y a pas un enfant qui ne sache *qui* nous adorons, quand nous parlons d'adoration. Le mot adorer vient du latin *adorare*, qui, primitivement, signifiait *porter à la bouche* (*ad os*), marque de respect encore si commune aujourd'hui dans tout le Levant. *Adorer la croix* signifiait *baiser la croix* : c'est ce qui se pratique dans tous les pays catholiques le vendredi saint, et l'Église a conservé les termes de l'ancienne liturgie, quoique depuis la signification du mot *adorer* ait changé, parce qu'il n'y a que ceux-là qui puissent s'en scandaliser qui se scandalisent de tout, car le scandale est en eux-mêmes.

boutique de Satan : leurs yeux, leurs propres yeux, leur font voir le contraire. Il faut attaquer mille nations chrétiennes, il faut renoncer à l'antiquité, il faut condamner Antioche et abandonner les apôtres. Cette conformité de sentiments entre l'Église grecque et l'Église latine fait quelquefois sur les cœurs droits de salutaires impressions [1]. »

J'ajouterai à ces réflexions du missionnaire qu'on peut voir par l'exemple des Maronites combien est fausse la pensée de ces catholiques qui croient que c'est en attaquant les principes qu'il est plus facile d'en sauver les conséquences : chacun peut se convaincre si en Allemagne on observe mieux l'abstinence du vendredi depuis qu'on a supprimé celle du samedi, et si en France on sanctifie mieux le dimanche depuis qu'on est dispensé de la sanctification des fêtes. A Dieu ne plaise que je blâme les dispenses accordées par l'Église, mais le relâchement de ceux qui en sollicitent toujours de nouvelles sous les plus faux prétextes, et qui regardent aussi comme un progrès d'être délivrés de toute œuvre chrétienne. Personne n'a plus de jours de fête, de jeûne et d'abstinence que les Maronites, et personne ne les observe plus religieusement : qu'on aille voir si leur santé est moins florissante que la nôtre, ou si leur pays est moins bien cultivé.

Dans l'après-midi, j'ai fait une course sur une montagne voisine, où l'on m'a fait voir une ancienne église en ruine qui date des temps de persécution, et les ossements d'une quantité de fidèles qui s'y étaient réfugiés, et qui y ont péri.

Le soir, monseigneur Murad est venu prendre le thé sous nos tentes.

[1] Lettre d'un missionnaire d'Alep. *Lettres édif.*, tome II.

CHAPITRE XII

DE DIMAN A BZOMMAR.

La peur du choléra. — Premier cas de fièvre intermittente. — Contraste entre les deux versants du Liban. — Vue de Balbek. — Campement au lac Jammouneh. — Source présumée du Nahr-Ibrahim. — La neige du Liban. — Ruines du temple païen d'Aphéca. — Hydromancie. — Fausses nouvelles du choléra. — Les Métoualis. — Symptômes alarmants. — Mes compagnons et mes guides refusent d'aller plus loin. — Mort du consul de France à Damas. — Nous reprenons le chemin de la montagne. — Adieux à Balbek. — Tatouage. — Mnaitreh. — La Fontaine de Fer. — Retour à Miroubâ. — Des habitants de Damas voudraient embrasser le rit romain. Ils demandent des Sœurs de la Charité. — Le père Thomas. — Étranges nouvelles d'Europe. — Rencontre d'un jeune Français. — Poissons fossiles. — Concert de nos muletiers. — Un élève des Jésuites. — Ashoun. — Le vieillard et ses raisins. — Bzommar. — Encore un coucher du soleil. — Les Arméniens. — Leur conversion. — Leur patriarche. — Méchitar. — Secours de l'Europe. — Statistique des évêchés catholiques en Orient. — Langues liturgiques.

Le 7 *septembre* je pris, pour la dernière fois, congé du patriarche maronite et de monseigneur Murad, qui m'avaient comblé de bontés, et je me mis en route pour Balbek.

Les Arabes ont une peur excessive du choléra : les effets mystérieux de cette maladie agissent puissamment sur leur imagination si impressionnable. J'avais déjà remarqué chez le patriarche que toutes les lettres, toutes les gazettes qui venaient de Beyrouth étaient ouvertes avec des pincettes et étendues sur la terrasse, où on leur faisait faire quarantaine avant de les lire. J'avais témoigné le désir de ramasser toutes ces paperasses pour prouver qu'il n'y avait nul dan-

ger à les toucher; mais on me dit qu'alors je serais mis moi-même en quarantaine, et que personne ne voudrait plus avoir de communication avec moi. Tout cela commençait à produire un mauvais effet sur l'esprit des personnes qui m'accompagnaient, et je remarquai que plusieurs entreprenaient malgré elles une course vers des contrées qu'on disait infectées de cette maladie.

Une autre maladie non moins funeste commença à se manifester dans notre petite caravane : le plus gai de nos muletiers avait la fièvre intermittente; elle fit plus tard de grands ravages parmi nous.

Il nous fallut escalader les plus hauts sommets du Makmel, à la droite des cèdres; ensuite, pendant plusieurs heures, nous nous tînmes sur les sommets ondulés et stériles de la partie orientale du Liban. Aucune montagne, pas même les Alpes, couvertes d'un côté par la sombre végétation des contrées du Nord, et de l'autre par les vignes, les amandiers, les citronniers de la riante Italie, n'offre un contraste aussi frappant que les deux versants du Liban. A l'occident, on trouve une population nombreuse, bienveillante, active; des côteaux couverts d'habitations, de culture et de vie : chaque rocher a sa source, chaque colline a son troupeau, chaque vallée a son fleuve; sur les hautes montagnes on voit les chênes, les pins, les cèdres; à leur pied la mer de Syrie : au contraire, la partie orientale est blanche, aride, inhabitée; il n'y a ni eau, ni ombrage, ni culture. Notre caravane, comme un vaisseau bercé par les flots, monte et descend continuellement de petits mamelons aussi fréquents et aussi nus que les vagues de la mer; rarement il se présente quelques touffes de bruyères épineuses. Quelques Bédouins qui disparaissent aussitôt dans les ravins, quelques aigles qui se perdent dans les nues, sont les seuls êtres vivants que nous voyions dans ces déserts élevés. Enfin nous apercevons l'Anti-Liban, Djebel-el-Sharke (montagne de l'Est), puis la plaine de Balbek, la Cœlé-Syrie (Syrie-Creuse) d'autrefois. Vue le soir et à cette distance, cette contrée a une seule teinte, une couleur jaunâtre, un peu rosée. Bientôt nous voyons au pied de l'Anti-Liban, au milieu de quelques champs de verdure, les ruines gigantesques de Balbek, éclairées par les derniers rayons du soleil.

Cette ville morte, ces temples immenses sans dieux ni adorateurs, après que tant de siècles ont passé sur leurs colonnades de marbre

et de granit, vus du haut du Liban, entourés de la majesté des souvenirs et de la solennité du désert, produisent sur l'âme une impression aussi vive qu'indéfinissable.

Nous arrivâmes à six heures dans une petite plaine élevée, située entre les sommets du Makmel, sur lesquels on apercevait encore de la neige[1], et le mont Hermel, dont la hauteur est peu considérable; la partie basse de la plaine est presque entièrement occupée par le lac de Jammuneh (Birket-el-Jemun), actuellement desséché. Les sources fraîches et nombreuses qui sortent du pied des montagnes se perdent, après avoir serpenté quelque temps, au fond du lit de ce lac sans eau, où paissent des troupeaux de gros bétail.

Ce serait là, d'après M. Poujoulat, la véritable source du Nahr-Ibrahim, dont nous avons parlé ailleurs.

« Cette rivière, dit-il, prend sa source à six ou sept heures au-dessus de Byblos, près d'un gros village nommé Aphéca; elle sort des flancs d'une montagne au sommet de laquelle est un lac, véritable merveille du Liban. Le lac, appelé Liamoni, s'étend sur ce haut plateau, dans une circonférence d'une lieue environ : il est le produit de la fonte des neiges, et d'une foule de ruisseaux et de sources qui viennent s'y perdre; ce lac est poissonneux. En hiver ses flots sont glacés. On présume que le fleuve Adonis n'est qu'un écoulement du lac Liamoni à travers la montagne[2]. »

D'après cette hypothèse, ce serait ici l'origine de la source que j'ai décrite au chapitre X, en parlant d'Aphéca. A l'aide de quelques observations, on pourrait assez facilement se convaincre de la vérité de cette curieuse assertion[3]. En ligne directe, à travers la montagne, la source du Nahr-Ibrahim n'est qu'à huit ou neuf milles géographiques du lac Jammuneh. Un pareil phénomène se voit fréquem-

[1] On peut voir encore ici combien sont frappantes de vérité les comparaisons des prophètes. *La neige du Liban*, s'écrie Jérémie, *abandonne-t-elle le sommet des rochers?* (Jér., XVIII, 14.) Malgré la saison brûlante dans laquelle nous nous trouvons, c'est la seconde fois déjà que j'aperçois de la neige sur les hauteurs.

[2] *Correspondance d'Orient*, tome VII, lettre CLXXIX.

[3] On pourrait, entre autres, renouveler l'expérience faite par le tétrarque Philippe pour découvrir une des sources du Jourdain. Il fit jeter de la paille dans le lac appelé *Birket-el-Ram*, autrefois *Phiala*, et elle ressortit à la source du Banias, une des branches du Jourdain. Josèphe, *de Bell. jud.*, lib. III, c. XVIII. Voyez t. III, c. XXXVI, *Sources du Jourdain*.

ment en Syrie, notamment à la source du Banias et à celle de l'Oronte[1].

Au reste, il ne peut y avoir de poissons que ceux de la plus petite espèce, qu'on voit en assez grande quantité dans les ruisseaux que n'ont pas taris les ardeurs de l'été. Il est facile de voir sur les bords que ce petit bassin, qui n'a pas d'autre issue que son sol spongieux, se remplit d'eau dans la saison des pluies et de la fonte des neiges, et forme ainsi un lac qui peut avoir deux milles de circonférence.

Un temple en ruines se trouve au milieu de ces sources et au pied de la montagne. Les dimensions de ce temple et la grosseur des blocs qui ont servi à sa construction attestent qu'il est l'œuvre de ceux qui avaient élevé les édifices de Balbek. Nos Maronites prétendaient que c'étaient les restes d'une tour, et qu'une autre semblable se trouvait encore au delà de la montagne, vers la plaine de Balbek; mais les gradins, les débris de colonnes, les moulures, la plate-forme pour la statue du dieu, les soubassements, prouvent assez que c'était un temple païen considérable, qui devait avoir la plus grande analogie avec celui de Hermès-Nieha, situé sur le même prolongement de la montagne, à deux lieues et demie de Zahleh.

Le mot *aphaca* signifie *bassin*, *réservoir*, où l'on entretenait les poissons sacrés. En parcourant les côtes de la Phénicie, j'aurai plus d'une fois occasion de parler du culte que les Syriens rendaient au dieu suprême, au dieu-soleil Suria, sous le nom de Ninus, c'est-à-dire *poisson*, et à la déesse Derceto (grand poisson, de κῆτος, cété), mère de Sémiramis, *la Colombe*, ou Vénus-Uranie. La colombe et le poisson sont les deux principaux emblèmes de la religion des Phéniciens. On racontait de Vénus Aphacite la même légende que de Derceto à Ascalon, qu'elle s'était jetée dans le lac et avait été changée en poisson.

Je veux ici transcrire en entier un article de dom Calmet, dans lequel, quoiqu'il renferme des inexactitudes, on trouve de curieux rapprochements sur la localité qui nous occupe.

[1] Strabon, l. XVI, c. II. — Volney, *Voyage*, Ire part., p. 250. — Ritter, *Erdkunde*, B. II, s. 330.

« Aphec, ville de Syrie, une des principales du royaume de Bénadad[1], près de laquelle se donna une bataille entre Achab et Bénadad, dans laquelle les Syriens furent vaincus, et, comme ils se retiraient avec précipitation, le mur tomba sur eux et en écrasa vingt-sept mille. C'est apparemment cette même ville d'Aphec ou Aphaca, située dans le Liban, sur le fleuve Adonis[2], où l'on voyait un temple fameux de Vénus Aphacite. Cette ville était entre Héliopolis et Byblos. C'est apparemment cette ville, qui est enfoncée dans un lac du mont Liban, qui a neuf ou dix milles de tour, dont parle Paul Lucas[3], et où il dit que l'on voit sous les eaux un grand nombre de maisons tout entières[4]. »

Nous avons vu qu'il existe encore aujourd'hui un village nommé *Aphéca*, avec un temple en ruines, à la source du fleuve Adonis; mais il est impossible qu'on y ait jamais livré une bataille, d'autant plus que les Syriens, vaincus l'année précédente dans les montagnes, voulaient essayer cette fois leur fortune dans la plaine. D'ailleurs, le village d'Aphéca, par sa situation, n'a jamais pu être une ville aussi considérable que le ferait supposer la citation ci-dessus. Enfin il n'y a pas de lac de l'autre côté de la montagne. Tout porte donc à croire que c'est ici le lieu indiqué par dom Calmet; il se trouve effectivement entre Balbek et Byblos, sur un lac, à la source de l'Adonis, et conserve, comme preuve matérielle, non pas des maisons entières au fond des eaux, mais les ruines imposantes d'un temple païen bâti au milieu des eaux[5].

Quoiqu'il y ait quelque légère altération dans le nom, j'ai trouvé dans plusieurs auteurs des détails qui ne peuvent convenir qu'aux ruines du lac Jammuneh.

C'est ici le *lac sacré d'Aphrodite*.

[1] *III Reg.*, xx, 26 et seq.

[2] Cette partie de la citation se rapporte à la ville d'Aphec, située dans la plaine d'Esdrelon; ce qui suit convient parfaitement au lieu où nous nous trouvons. *Voyez* Sozom., l. XI, c. LV, et Theophan., in *Chronico*, p. 18.

[3] Paul Lucas, *Voyage du Levant*, tome I, ch. xx, p. 265.

[4] D. Calmet, *Dict. hist.*, art. 4. Aphec.

[5] Il y avait plusieurs villes d'Aphec; celle dont il est question au IIIe livre des Rois, et où la bataille entre Achab et Bénadad a été livrée, se trouve dans la plaine d'Esdrelon, comme nous le verrons plus tard.

Nicéphore nous apprend quel culte honteux on rendait ici à la divinité honorée dans ce lieu, et nous dit que le temple d'*Aphaca* a été détruit par Constantin [1]. C'est à l'année 335 qu'il en fixe la destruction: « Alors périrent et furent entièrement renversés, dit-il, le temple d'Esculape, à Égée de Cilicie, et la maison de Vénus, près du mont Liban et du fleuve Adonis, tous les deux célèbres dans ces contrées. Les Égéates s'en glorifiaient, parce qu'un démon y apparaissait pendant la nuit et guérissait les malades. A Aphéca, quand on faisait certaine invocation à un jour désigné, un feu, brillant comme une étoile, tombait précipitamment du ciel dans le fleuve, et on disait que c'était Vénus [2]. »

Selon Sozomène [3], le temple de Vénus d'Aphaca était dans un lieu écarté du Liban : ce qui convient parfaitement à nos ruines, tant en deçà qu'au delà de la montagne.

Macrobe [4], en parlant de la Vénus du Liban, possédée par les Phéniciens, dit que cette déesse était représentée la tête couverte, avec un air triste, et soutenant sa tête avec sa main gauche cachée sous son voile; de sorte que les assistants croyaient voir couler ses larmes [5].

Voici encore d'autres détails fort curieux qui nous sont donnés par Zozime. « Dans un lieu nommé Aphaca, qui est entre Héliopolis [6] et Byblos, était un temple de Vénus, auprès duquel il y avait un étang qui ressemblait à une citerne. Près du temple et dans les endroits

[1] Nec minus Heliopoli in Phœnicia aliam sacram ædem Constantinus ædificari præcepit, eique episcopum suum et sacrum clerum dedit, veteri sublata lege, quæ communes esse uxores, et advenientibus hospitibus virgines suas prostituere jubebat, ut dubia et anceps apud eos soboles, nullumque ejus discrimen esset. Hoc tam abominandum scelus abolens, ut gentes familiæque dignoscerentur effecit. Simile quiddam etiam in *Aphacis* fecit. Templum namque Veneris istic ad Libanum montem demolitus, una quoque fœdos et indecentes, qui mixtim fiebant, concubitus prorsus sustulit. *Niceph. Callis. Ecclesiast. Hist.*, l. VIII, c. xxx.

[2] Niceph , *Tripart.*, l. II, c. xx.

[3] Sozom., l. XI, c. LV.

[4] Simulacrum hujus deæ in monte Libano fingitur capite obnupto, specie tristi, faciem manu læva intra amictum sustinens; lacrymæ visione conspicientium manare creduntur. Macrob., l. I, c. XXI, *Saturn.*

[5] D. Calmet, *Comm. sur Jos.*, XIX.

[6] A Héliopolis, comme à Aphaca, il y avait un temple de Vénus, où l'on tenait aussi une école de la plus infâme impudicité.

voisins, on voit un feu semblable à une lampe ou à un globe, toutes les fois que l'on s'y assemble aux jours qui sont marqués pour cela. Ce prodige a duré jusqu'à notre temps (quatrième siècle). Tous ceux qui se trouvaient à cette assemblée apportaient en don à Vénus des ouvrages d'or et d'argent, des toiles de lin, ou de byssus, ou de quelque autre matière précieuse : ils jetaient ces offrandes dans le lac. Si elles étaient agréables à la déesse, les toiles allaient au fond de l'eau, de même que les ouvrages de métal ; si, au contraire, elles ne lui plaisaient pas, les ouvrages de métal, de même que les toiles, nageaient au-dessus de l'eau. Les Palmyréniens s'étant assemblés en ce lieu le jour de la fête, l'année qui précéda la ruine de leur État, tous les dons d'or, d'argent ou de toile qu'ils jetèrent dans l'étang en l'honneur de la déesse allèrent au fond ; mais l'année suivante, qui fut celle de la chute de leur empire, tous leurs dons nagèrent sur l'eau : par ce signe Vénus marquait ce qui devait arriver. La déesse continua d'opérer le même prodige en faveur des Romains pendant tout le temps qu'ils l'honorèrent d'un culte religieux [1]. »

L'eau servait aux anciens de plusieurs manières pour chercher à connaître l'avenir. C'était tantôt de la cire fondue qu'on versait dans une coupe pleine d'eau, et dont les différentes figures révélaient ce qu'on désirait savoir, tantôt les rayons de la lumière qui se jouaient à la surface. D'autres fois on jetait dans une coupe des lamelles d'or et d'argent, auxquelles on mêlait des pierres précieuses sur lesquelles étaient gravés divers signes, puis on faisait les évocations. Le démon devait alors répondre, soit en prononçant lui-même certains sons, soit en faisant paraître à la surface de l'eau quelques-uns des signes gravés sur les pierres, ou en laissant voir les personnes qui étaient à même de donner les réponses voulues. Cette espèce de divination, qui s'appelait hydromancie, était surtout pratiquée en Perse et en Égypte [2]. Joseph donne ordre de dire à ses frères : « La coupe que vous avez dérobée est celle dans laquelle boit mon seigneur, et dont il se sert pour la divination. » (Gen. XLIV, 5.)

[1] Zozime, l. I.

[2] Voyez S. Augustin, *de la Cité de Dieu*, ch. XXXV ; Jamblique, *des Mystères de l'Égypte* ; Cornelius Agrippa, *de la Philosophie occulte*.

Numa Pompilius, en allant consulter la nymphe Égérie[1], pratiquait l'hydromancie, et ce fut à l'aide de cet art qu'il institua tout son système religieux. On sait que les livres qui renfermaient les secrets de cette religion, et qui avaient été enterrés avec lui, furent brûlés par ordre du sénat lorsqu'ils furent retrouvés près du Janicule. Les disciples de Pythagore étaient très-adonnés à l'hydromancie. En Laconie, on jetait des galettes dans les marais d'Ino, aux fêtes de cette déesse, et on prédisait l'avenir selon qu'elles allaient au fond ou demeuraient à la surface[2]. Les Celtes exposaient sur le Rhin leurs enfants nouveau-nés placés sur un bouclier : ceux qui étaient légitimes surnageaient, les autres périssaient dans le fleuve[3]. Arioviste avait dans son camp des femmes qui prédisaient l'avenir en consultant le bruissement de l'eau[4]. Charlemagne défendit aux Saxons, sous les peines les plus graves, d'offrir des sacrifices aux fontaines. Aujourd'hui encore, dans plusieurs contrées de l'Allemagne, on regarde dans l'eau, la nuit de Noël, au temps où se montrait Holda, la dame des fontaines, afin d'y voir son image, ou de découvrir par différents signes ce qui doit arriver pendant l'année.

Lord Lindsay, étant venu au Liban après son voyage en Égypte, rapporte qu'il est fait mention du lac qui nous occupe dans l'histoire d'Osiris, représentée dans des sculptures égyptiennes[5]. On sait l'analogie qu'il y avait entre le culte d'Isis et d'Osiris en Égypte, et celui de Vénus et d'Adonis dans le Liban.

Voici une circonstance d'un autre genre, dont je n'ai pas été à même de vérifier l'exactitude, mais elle mérite d'être rapportée. On lit dans Pline que l'*acorus* véritable croît en Arabie, tandis qu'une

[1] Le nom de cette nymphe est le même que celui du dieu des eaux Ægir ou Eger des peuples septentrionaux, et qui se reconnaît dans le nom de plusieurs fleuves, par exemple, l'Agira ou Eger en Bavière, l'Æger dans la Haute-Autriche, l'Eger en Bohème, etc.

[2] Pausan., III, 23.

[3] Julian., *ep.* 16, *ad Maxim.*

[4] C'est même de là que les eaux saintes ou curatives, comme celles de Spa, de Spada, etc., ont pris leur nom, qui vient du mot allemand *spähen*, c'est-à-dire, *épier, s'enquérir, consulter*.

[5] Lord Lindsay, *Lettere*, II, p. 207.

espèce plus ordinaire se trouve dans l'Inde, et en Syrie, entre le mont Liban et une autre montagne inconnue, que plusieurs appellent Anti-Liban, dans une petite vallée, près d'un lac dont le fond marécageux se dessèche en été[1]. Il n'est guère possible de douter que ce ne soit ici le lieu dont parle Pline, où l'on recueillait de ces roseaux odorants, en tous temps si recherchés, et qui, sous la loi de Moïse, devaient servir aux onctions de l'arche et du tabernacle. (Exod., xxx, 23.) Strabon dit que cette espèce de roseaux se trouvait au bord du lac de Génézareth ; mais Burckhardt, qui l'a cherchée d'après ses indications, n'en a plus trouvé de trace.

Je me suis étendu sur cet article, parce que les ruines d'Aphéca et le lac Jammuneh sont aujourd'hui très-peu connus.

Mes compagnons voulaient dresser nos tentes sur le sommet de ces ruines entourées d'une mare d'eau. Cela pouvait être pittoresque, mais ce n'était pas prudent; je les en dissuadai : nous n'avions déjà que trop de chances de gagner la fièvre. Nous allâmes un peu plus loin. Nous étions chez les Métoualis ; et nous vîmes un mauvais village à une petite distance vers le nord.

Nous ne fûmes pas longtemps à nous apercevoir qu'ils étaient sous l'impression de la peur. Nous venions d'une contrée où le choléra n'avait pas pénétré, et pourtant ils ne voulurent avoir aucune relation avec nous. Ce fut un curé maronite qui eut le premier le courage de nous parler, en demeurant toutefois, par précaution, sur l'autre rive d'un petit ruisseau qui coulait près de là. Il nous donna des détails effrayants sur les ravages que causait la maladie à Balbek et dans toute la plaine de Bkaa. Ces détails, apportés le jour même par deux hommes venus d'un village près de Balbek, étaient évidemment exagérés ; mais ils firent une fâcheuse impression sur les personnes qui m'accompagnaient, dont plusieurs n'avaient pas craint le choléra dans d'autres villes où nous avions passé, et qui se mirent à trembler ici, parce qu'elles se trouvaient au milieu d'une population épouvantée.

En attendant, nous fîmes de grands feux autour de nos tentes avec le bois que les muletiers avaient amené de la montagne. La

[1] Plin., *Hist. natur.*, l. XII, c, xxii.

dernière colline, ou plutôt le dernier ravin que nous avions descendu était si rapide, que nous n'avions pu demeurer sur nos mules; elles furent employées à trainer des racines et des troncs d'arbres que les torrents avaient arrachés des hauteurs voisines.

Nous demandâmes au prêtre maronite s'il nous serait possible de dire la messe dans son église le lendemain (c'était le jour de la Nativité de la sainte Vierge), ou au moins de l'entendre, en nous tenant à distance pendant qu'il la dirait. Il nous répondit qu'on avait trop peur de nous, qu'on ne nous laisserait pas même entrer dans le village. En effet, il fut impossible à nos gens de rien acheter ce jour-là, et nous fîmes un assez maigre dîner avec le reste des provisions que nous avions apportées de Diman. Des galettes nous servirent de nappe et de table; nous les mangeâmes pour notre dessert. Comme les compagnons d'Énée, nous pûmes nous écrier :

Heu! etiam mensas consumimus [1]!

Mais nous, nous n'étions pas encore comme eux à la fin de nos maux.

Ceux d'entre nous qui avaient des armes les chargèrent à l'entrée de la nuit : ils se fiaient peu aux dispositions des Métoualis envers nous. La fraîcheur se fit vivement sentir dans cette vallée humide, et le lendemain matin le gazon était couvert d'une gelée blanche

Le 8 *septembre*. Puisque nous nous trouvons au milieu d'une nouvelle secte, les Métoualis, c'est le lieu d'en dire quelques mots.

Les Métoualis sont aussi des proscrits qui sont venus chercher un asile dans les montagnes. Ils sont mahométans, mais de la secte d'Ali, l'anti-khalife, dont ils ont pris le nom; car l'islamisme se divise en deux branches : celle d'Omar ou des Sunnites, qui est la principale, et qui est répandue dans toute la Turquie, l'Égypte, l'Arabie; et celle d'Ali, ou des Shiites, professée surtout en Perse. Les Métoualis font leurs ablutions autrement que les Turcs : ceux-ci

[1] *Enéide, VII.*

nencent au bout du doigt, les autres au poignet. Jamais les is, qui détestent les Turcs autant que les chrétiens, ne prennourriture avec des hommes d'une autre croyance, parce oient que ceux-ci polluent tout ce qu'ils touchent. On croit ment que ce sont les anciens Syriens; ils sont maintenant articulièrement dans le nord du Liban, dans l'Anti-Liban et contrée qui s'étend entre Balbek et Tyr. Nabathieh, dans les es de Tyr, et Balbek, sont leurs siéges principaux. Leur diminue chaque jour. A différentes époques ils ont pris une ive aux guerres du Liban; mais, décimés par le farouche pacha de Saint-Jean d'Acre, ils ne peuvent plus rien entreque des actes de brigandage : on les dit voleurs et cruels, it redoutés des voyageurs. Je n'ai eu à me plaindre que de ouche avec lequel ils nous regardaient passer. Ils cultivent et entretiennent des troupeaux.

ues-uns étaient venus s'établir pendant la nuit dans une le moulin, à quelques pas de nos tentes. Mais, soit qu ils it aucune mauvaise intention, soit que nos forces leur impo- ils nous laissèrent dormir tranquilles.

sais quelle impression funeste le lieu où nous sommes pro- les Orientaux; mais ce lac mystérieux, ces ruines solitaires, s qui rentrent dans les entrailles de la terre un moment être sorties, les miasmes fiévreux d'une terre de marécage, de la montagne, la désolation plus triste encore de la plaine, age d'une cité funèbre, qui s'élève sur la tombe d'une nation e, les apparitions lumineuses, ou feux follets, qui furent sans s causes naturelles des visions des anciens : tout cela s'est une manière sinistre dans l'imagination de ces peuples. Ils nt rien des abominations qui se commettaient ici autrefois : nt d'instinct cette terreur secrète qu'inspire un lieu souillé es.

eine à m'en défendre moi-même, et je déplore les circon- qui m'ont amené sur ces ruines impures le jour où l'Église la naissance de la plus sainte des vierges. Pourtant, quel su- éditation! C'est l'humble vierge de Nazareth qui a renversé édifices indestructibles, que la perversité des hommes avait

élevés à leurs passions. Nos passions sont nos dieux, et, selon les temps, nous leur dressons des autels pour nous adorer nous-mêmes dans ce que nous avons de plus honteux. Avant Jésus-Christ, chaque vice était une idole, et il ne fallait rien moins qu'un Dieu pour nous faire honorer la vertu. Nous devons tout au christianisme, et nous redevenons idolâtres à mesure que nous nous en écartons. Nous sommes si fiers de notre *époque*, et hier encore la *Raison* avait ses temples, ses idoles, ses prêtres et ses adorateurs! Si l'orage d'impiété qui gronde aujourd'hui sur l'Europe venait à renverser les temples chrétiens qu'il menace, nous verrions bientôt la barbarie réédifier tous les temples du paganisme. Notre *époque*... qu'est-ce autre chose que nous-mêmes? C'est le temps, ou le Saturne des anciens; et nous voyons le Saturne moderne, non moins cruel que l'autre, dévorer cruellement tous ses enfants. L'histoire comptera également les victimes que notre férocité sacrifie chaque jour à Moloch[1].

A quelques lieues de là, il est une secte d'*Ansariens* dont le culte, encore aujourd'hui, est plus hideux que ne l'était celui de Vénus Aphacite, et qu'on ne peut raconter dans aucune langue. Qu'on ne dise pas que ce sont des barbares, car j'ai vu naguère un temple d'Ansariens dans une des premières capitales de l'Europe. Voilà ce que nous redevenons quand nos passions nous jettent hors du christianisme[2].

Notre civilisation n'est rien sans lui. Comment, d'ailleurs, nous vanter de nos arts et de nos sciences en présence des ruines de Balbek et sur les côtes de la Phénicie, où l'on retrouve à chaque pas l'origine des sciences dont nous nous glorifions! Nous pourrions à peine remuer une des pierres des gigantesques édifices de Bal-

[1] Voici quelques-unes des plus notables victimes tombées récemment sous le poignard des révolutionnaires : en Suisse, M. Leu d'Ebersol ; à Francfort, le prince Lichnowski et le général Auerswald ; à Vienne, le comte de Latour ; à Pesth, le comte Lamberg ; à Paris, le général Bréa, son aide de camp et monseigneur l'archevêque ; à Venise, le colonel de marine Marinovich ; à Rome, le comte Rossi, l'abbé Ximénès, monseigneur Palma, et tous les prêtres égorgés dans le cloître de Saint-Calixte, etc., etc.

[2] D'après un passage de Pline (liv. V, ch. XXIII), il paraît que de son temps les Ansariens étaient assez nombreux pour avoir un tétrarque particulier.



bek [1]; et elles sont là par milliers, élevées sans ciment les unes su les autres, bravant les siècles et se riant de nos fragiles contrefaçons. Nous n'avons su bâtir qu'une fois : c'est au moyen âge, quand nous étions chrétiens : nos cathédrales sont là pour l'attester. Les païens ont été nos maîtres dans les arts ; mais dans ces prodigieux monuments d'Héliopolis, de Thèbes et de Palmyre, sous ces niches si admirablement sculptées, sous ces immenses colonnades, parmi tant de chefs-d'œuvre, on célébrait un culte dégradant pour l'humanité : c'est pourquoi tous ces dieux ont disparu avec la foule de leurs adorateurs, et leurs autels ne se sont plus relevés. Une humble chapelle dédiée à la sainte Vierge, une croix de bois au milieu des champs, résisteront toujours aux injures du temps et des hommes. Lorsque des païens, armés de haches et d'impiété, renversent pour un moment ces signes extérieurs d'un culte de pureté et d'amour, ils sont bientôt renversés eux-mêmes; mais la croix se relève, la chapelle se reconstruit, et des âmes innocentes reviennent y porter des fleurs et des prières.

Il est temps de quitter des ruines sur lesquelles il faudrait placer la statue de la pudeur « se voilant le visage et répandant des pleurs. »

Les personnes qui ont lu le voyage de G. Robinson se rappellent que, lorsqu'il voulait visiter le lac de Jammuneh, et qu'il n'en était plus qu'à une petite distance, son muletier se jeta en travers du chemin, tenant d'une main la bride de son cheval, et appliquant avec l'autre un pistolet sur sa poitrine, avec menace de le décharger s'il persistait à continuer sa route dans la même direction, ajoutant qu'il avait déjà tué neuf hommes dans sa vie, et que lui, M. Robinson, ferait le dixième. Le voyageur anglais fut obligé de céder.

Il m'en arriva tout autant. Seulement on usa envers moi de moins de violence.

Dès la veille, j'avais remarqué dans nos muletiers une grande ré-

[1] On a calculé que, pour faire parcourir un mètre en une seconde de temps à un des blocs taillés qui sont demeurés dans les carrières de Balbek, il faudrait une machine de la force de vingt mille chevaux, ou l'effort constant et simultané de quarante mille hommes. De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*, tome II, page 637.

pugnance à aller plus loin ; il me parut que le récit des deux habitants de Balbek, que nos gens traduisaient à leur manière, et toutes les nouvelles qu'on nous donnait, n'étaient qu'un complot organisé contre nous. Il est bien vrai de dire que rien n'est contagieux comme la peur. De grand matin mes compagnons de voyage, profitant d'un moment où j'étais allé explorer les environs, se consultèrent avec nos guides, et résolurent de rebrousser chemin. A mon retour, on me demanda mon avis, mais il me fut facile de deviner ce qui avait été résolu. J'eus beau représenter que nous n'avions que des données incertaines, suspectes, exagérées, sur les ravages du choléra ; qu'il serait assez tôt de songer au retour quand nous serions assurés que tout ce qu'on nous disait était vrai ; qu'au reste nous pouvions voyager sans avoir beaucoup de communications avec les habitants, et camper loin des villages ; que plusieurs d'entre nous n'avaient pas craint de vivre pendant six semaines à Constantinople, de débarquer à Smyrne, où pourtant la maladie était très-pernicieuse; que ce serait une insigne lâcheté de venir si près de Balbek et de s'en retourner pour un pareil motif ; enfin, qu'ils étaient parfaitement libres de se sauver où bon leur semblerait, que moi je continuerais tout seul mon voyage. Voyant que je perdais mon temps, je dis à mon muletier de se préparer à partir. Il me répondit qu'il n'irait pas plus loin. Je lui rappelai ses engagements, je le menaçai, je le priai : tout fut inutile. Je m'adressai à tous ceux qui étaient là, et qui nous avaient vanté leurs prouesses dans les dernières guerres, qui s'étaient donné les noms de *boucliers du Levant*, *terreur des Druses*, *foudres de guerre :* « Il n'y a donc pas un seul homme parmi tant de héros! leur dis-je. Conduisez-moi seulement jusqu'en un lieu où je pourrai avoir un autre guide, turc, métouali ou bédouin, peu m'importe, pourvu qu'il ne soit pas lâche comme vous tous. » La peur de nos gens avait troublé la tête à mes compagnons, l'effroi de ceux-ci avait réagi sur notre escorte ; tous ces muletiers demeuraient là comme des statues de pierre, me regardant comme un fou qui voulait donner sa vie pour aller voir quelques vieilles colonnes.

Qu'on se figure mon chagrin. J'étais là, à quelques lieues de Balbek, à deux journées de Damas, sur le chemin de Palmyre, et j'étais contraint de revenir sur mes pas ! Comment aurais-je pu

avancer sans guide, sans chevaux, sans interprète? Et la panique était si grande, que dans tout le Liban je n'aurais trouvé personne pour m'accompagner[1].

J'appris, deux jours après, par un voyageur français, qu'il n'y avait pas un seul cas de choléra à Balbek.

Il n'y avait pas de doute que le choléra ne fût à Damas, et la mort misérable du consul de France, M. Combe, laissé sans secours, sans soins, traîné même expirant, à ce qu'on assure, sur le seuil de sa maison, en est une preuve trop évidente, comme aussi du lâche fanatisme de ces peuples. Mon intention n'avait pas été de faire un long séjour à Damas : je voulais m'enquérir des moyens d'aller à Palmyre, puis me rendre à Jérusalem par la route de Banias et de la Galilée.

Quant à Palmyre, comme je n'étais qu'au début de mon voyage et que je ne savais pas encore tout ce qu'il faut rabattre des exagérations orientales, je me serais probablement laissé détourner de cette course intéressante, ou je l'aurais faite avec une escorte que je regarde aujourd'hui comme peu nécessaire.

Ainsi nous étions arrivés à cinq lieues de Balbek : s'en retourner sans avoir rencontré d'obstacles sérieux, c'était la plus grande des folies, et cependant nous la fîmes. Le cheik Francis, sur le bon sens et le courage duquel j'avais compté, me dit : « Je vous aurais volontiers accompagné plus loin; mais, si à mon retour j'avais rapporté la maladie dans ma patrie, j'aurais été pour toujours le plus malheureux des hommes. » C'était encore une défaite, car le Kesrouan était rempli de réfugiés de Damas; il en arrivait même encore tous les jours, et ils étaient bien accueillis par les Maronites : il y avait plus de danger à recevoir tout ce monde qui arrivait d'une ville infestée par le choléra, que de communiquer avec le cheik Francis revenant de Balbek, où le choléra n'était pas.

En attendant, un jeune Bédouin, moins peureux que les Métoualis, vint, avec sa sœur, nous offrir à vendre un mouton gras dont nous avions grand besoin. Sa sœur, toute tatouée de bleu, chanta quel-

[1] L'année 1855, je pus visiter Damas et Balbek; je parlerai de cette course au chapitre xv.

ques airs gutturaux et peu mélodieux du désert, après s'être longtemps caché la figure par une feinte timidité.

On remarque chez les femmes de quelques tribus nomades, notamment des Naouars, une espèce de tatouage; mais il paraît que la superstition en est la cause, plus encore que la coquetterie : l'une est, du reste, aussi incompréhensible que l'autre. Les Arabes, qui n'ont guère d'autre foi, ont une foule de croyances superstitieuses; ils croient entre autres à l'influence du *mauvais œil*. Cette croyance est généralement répandue en Orient, et elle remonte aux temps les plus anciens. C'est pour se soustraire à ces mauvaises influences qu'on a recours aux talismans et à diverses pratiques, par exemple, de jeter du sel dans le feu, de porter sur soi de petites figures d'objets qui détruisent le charme, ou de les peindre sur les maisons ou sur les bateaux. Les couleurs claires sont regardées comme des préservatifs : c'est pour cela que les mères peignent en bleu quelques parties du visage de leurs enfants; ce tatouage est ineffaçable[1].

Si, en Europe, tous ceux qui croient à l'influence du mauvais œil, à la *gettatura*, etc., étaient obligés de se faire peindre sur la figure tous les objets plus ou moins ridicules qu'ils se croient dans l'obligation de porter en secret, on pourrait espérer peut-être que cette superstition deviendrait moins commune.

Dans les temps les plus reculés, le tatouage était le symbole de l'initiation aux mystères du paganisme, et il en exprimait les différents degrés : c'était une écriture hiéroglyphique à la portée des initiés. Aujourd'hui le tatouage a encore la même signification chez plusieurs peuplades de la Polynésie. Il est probable que bien des tribus de sauvages, chez lesquelles cette pratique s'est conservée comme une antique tradition de religion, de tribu ou de famille, n'y attachent plus la signification primitive; c'est pour eux une écriture dont ils ont perdu le sens, comme les fils de l'Egypte ont perdu la clef des hiéroglyphes qui ornent tous leurs anciens monuments. Pour les sauvages, le tatouage ne semble plus être que des espèces d'armoiries qu'ils portent gravées sur leur figure, au lieu de les avoir

[1] Voir Plin., *Hist. nat.*, l. VII, c. II. — Virgile, *Églogue III*, 103. — Pococke, *Ire partie*. — Don Raphaël, les *Bédouins, IIIe partie*.

peintes sur des écussons. C'est là un usage à signaler à ceux qui ne sauraient trouver assez d'endroits pour y faire peindre leurs armes. Ammien Marcellin nous apprend qu'en Europe, autrefois, des peuples se tatouaient de la sorte, et que la variété des taches servait à distinguer les castes[1]. Ce qui prouve que dans l'origine ces figures avaient un sens superstitieux, c'est le passage de l'Écriture qui les interdit aux Israélites, comme l'observation des augures et des songes, et la consultation des devins et des magiciens. On lit au Lévitique, XIX, 28 : « Vous ne ferez point d'incision dans votre chair à cause des morts, *et vous ne ferez aucune figure ni marque sur vous*[2]. »

Il n'est pas rare de voir chez les enfants des tribus arabes des signes tracés en bleu sur leurs mains; d'ordinaire ils servent à constater la date de leur naissance.

C'est sur le chemin qui conduit du lac Jammuneh à Balbek, vis-à-vis du couvent de Deir-el-Achmar, c'est-à-dire, couvent rouge, que se trouve le point de partage des eaux de la plaine : toutes les sources au nord de ce point se dirigent vers l'Oronte (Nahr-el-Assi), et celles du sud vers le Léontes (Nahr-Kasmieh).

Vers neuf heures, nos mules étant chargées, nous reprîmes tristement la route de Mirouba à travers la montagne, mais en nous dirigeant un peu plus vers le sud pour venir rejoindre notre ancien chemin à la source du Nahr-Ibrahim. Nous eûmes bientôt atteint les hautes régions du Liban. En me retournant, je revis Balbek, mais toute différente de la veille : le dieu d'Héliopolis semblait avoir repris possession de son temple; ses immenses colonnes rayonnaient de l'éclat brûlant du soleil parvenu au plus haut de sa course. Les vents, les hommes, les animaux, se taisaient; la nature entière était éblouie de sa lumière. Aucune ombre sur la terre, aucune tache dans le ciel ne troublait la solennité de ce moment. On comprend qu'un tel spectacle doive frapper l'imagination : le culte du soleil est la moins absurde des idolâtries. Tandis que dans les temps modernes nous voyons tant d'hommes sacrifier à l'ambition, à

[1] Agathyrsi interstincti colore cæruleo corpora simul et crines : et humiles quidem minutis atque raris, nobiles vero latis, fucatis et densioribus notis. (Amm. Marcell., lib. XXXI, c. II.)

[2] Voir ci-après, volume II, à la fin du chapitre XXVIII.

l'intérêt, à la raison, à la politique, ou se donner pour Dieu un grand manitou qui n'exige ni culte, ni prières, ni vertus, et qui est aussi indifférent pour nous que nous le sommes pour lui, faut-il s'étonner que les hommes primitifs se soient prosternés devant un être qui leur manifestait si majestueusement sa présence, sa gloire, ses bienfaits?

Nous voyageâmes tout le jour sans rencontrer une seule habitation; un pâtre, nous ayant vus de loin, se sauva en se pinçant le nez pour ne pas gagner le choléra. Le soir nous arrivâmes à Mnaitreh, et nous dressâmes nos tentes à dix minutes du village; il est habité par des Métoualis. Lorsqu'ils aperçurent notre caravane, ils poussèrent des cris sauvages du haut de leurs terrasses; il y eut une grande rumeur dans tout le village. Ils voulaient nous obliger de porter ailleurs la contagion dont ils nous croyaient chargés. Un de nos parlementaires parvint à les calmer, et ils finirent par nous donner le peu de provisions qu'ils avaient.

Le mouton que nous avions amené vivant jusqu'ici servit à nous faire un excellent repas.

Le 9 *septembre*, nous passâmes de bonne heure près de la source du Nahr-Ibrahim, que j'admirai encore, et qui peut bien égaler, par l'abondance de ses eaux, toutes les sources réunies du lac de Jammuneh. Comme je l'ai dit ailleurs, entre les deux sources, et à travers la montagne, il y aurait à peine, en ligne directe, une distance de trois lieues, et, en passant par-dessus la crête des montagnes, il nous avait fallu une forte journée. Le chemin, jusqu'à Mirouba, nous était connu; nous fîmes une halte au Nebâ-el-Adid, *fontaine de Fer*, dont j'ai oublié de faire mention à mon premier passage, et qui est pourtant la source la plus belle et la plus fraîche du Liban. Non loin de là, il y avait des tentes d'Arabes, des troupeaux de chèvres, de moutons, de chameaux; des Bédouins vinrent nous voir; un vieillard maronite nous apporta du lait et du fromage, et ne voulut recevoir aucun payement; il nous dit qu'il avait été un des guides du Père de Géramb. Je remarquai qu'une grotte sous laquelle je m'étais mis à l'ombre quinze jours auparavant s'était éboulée; on ne voyait plus à sa place que des monceaux de rocs.

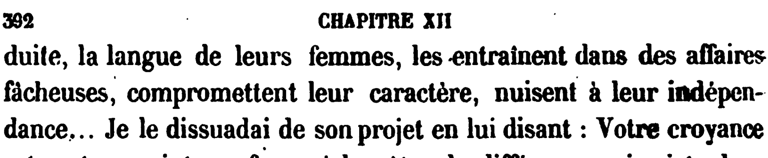
Depuis longtemps je n'avais plus vu tomber une goutte de pluie;



pendant tout mon voyage j'ai eu constamment un ciel sans nuage. Dans quelques localités, notamment aux cèdres, j'avais remarqué de temps en temps de petits nuages blancs, isolés, qui couraient le long des flancs des plus hautes montagnes. Maintenant que nous approchons de l'équinoxe, des brouillards plus denses s'élèvent des vallées et s'étendent sur les hauteurs : aujourd'hui, tandis que nous étions sur les plus hautes cimes, nous en avons été enveloppés au point qu'il était impossible de voir à trente pas les personnes qui marchaient à la tête de notre caravane, et que nos habits en sont devenus très-humides. Ces nuages étaient transportés avec la plus grande vitesse dans une direction horizontale, sans que le moindre vent se fît sentir.

A quatre heures nous arrivâmes à Mirouba. A peine avions-nous occupé notre ancien campement, au bord de notre petite fontaine, que nous vîmes accourir à cheval l'excellent archevêque de Balbek, accompagné d'un évêque maronite et d'un évêque arménien; il paraissait enchanté que le choléra nous eût ramenés chez lui. Après nous avoir fait une courte visite, il nous envoya du pain, du riz, du vin, des perdrix. Nous reçûmes ensuite une foule de visites d'ecclésiastiques, de cheiks et de personnes que nous avions vues à notre premier passage, et d'autres qui vinrent nous saluer et nous offrir leurs services. Le nombre des fuyards de Damas s'était accru ; il y avait plusieurs dames : elles m'ont semblé de très-petite taille; leur costume est riche, trop chargé; il est cependant beaucoup mieux que celui des femmes turques. Ici, au milieu des chrétiens, ces dames ont le visage découvert; à Damas elles sont obligées de se voiler.

Le 10 *septembre*. C'était un dimanche; il a été pour nous un jour de repos, et nous l'avons passé en grande partie chez l'archevêque. Après l'office du matin, un négociant de Damas vint, avec toute sa famille, me prier d'entendre leur confession : je ne m'attendais guère à remplir un tel ministère dans le Liban; après quoi il me témoigna le désir de passer du rite maronite au rite latin. L'état de mariage des prêtres maronites lui paraissait peu convenable : les soins que réclame une famille absorbent une trop grande partie de leur temps, les curés ne peuvent pas se vouer entièrement à la conduite de leur paroisse : le placement des enfants, quelquefois leur con-



duite, la langue de leurs femmes, les entraînent dans des affaires fâcheuses, compromettent leur caractère, nuisent à leur indépendance... Je le dissuadai de son projet en lui disant : Votre croyance est en tous points conforme à la nôtre, la différence qui existe dans le rite est approuvée par l'Église; vous vivez dans un pays où il n'y a que le rite maronite, vous devez vous y conformer, puisque vous pouvez le faire en toute sûreté de conscience[1].

Il me dit ensuite que les chrétiens de Damas voudraient bien avoir des Sœurs de la Charité. — « Il ne dépend pas de moi de leur en envoyer, lui dis-je; mais à mon retour en France je ferai connaître leur désir. Au reste, la population musulmane de Damas est si fanatique, que ce serait, sans doute, exposer la vie de ces saintes femmes en les envoyant là. » — Il me répondit que ce moment-ci serait bien choisi pour les établir dans cette ville, où tous les cholériques étaient abandonnés; que si les musulmans étaient témoins de l'héroïque dévouement de ces religieuses, il répondait sur sa tête qu'elles seraient respectées[2].

On se rappelle que, le 5 février 1840, le P. Thomas, capucin de Damas, ayant été appelé dans une maison juive, sous le prétexte de vacciner un enfant, fut horriblement assassiné par les plus *honnêtes* Israélites de cette ville, et que son sang fut envoyé au grand rabbin; le tout selon les prescriptions du Talmud[3]. Le domestique

[1] Il y a des constitutions expresses qui interdisent à ceux qui suivent les rites de l'Orient de les quitter sans la permission du Souverain Pontife. Les Grecs schismatiques, malgré l'évidence, attribuent à l'Église catholique la pensée de ne vouloir que le rite latin. Nous ne citerons ici que ces belles paroles de Pie IX dans son *Allocution du* 19 *décembre* 1853.

« Nos prédécesseurs savaient que l'Épouse immaculée du Christ présente dans ses caractères extérieurs une admirable variété qui n'altère pas en elle l'unité; que l'Église, s'étendant au delà des limites des États, embrasse tous les peuples et toutes les nations; qu'elle les réunit dans la profession et l'accord d'une même foi, malgré la diversité des mœurs, du langage et des rites, pourvu que ces différences soient approuvées par l'Église de Rome, mère et maîtresse de toutes les autres. »

[2] On verra dans la suite que ce vœu s'est réalisé.

[3] Je dois consigner ici une réclamation qui m'a été faite par un rabbin polonais qui vint un jour chez moi pour me dire « qu'il n'est pas exact que cela se fasse selon les prescriptions du Talmud. » Le rabbin n'a pas voulu se prononcer sur le fond de la question. Je reviendrai sur ce fait en parlant du tombeau du P. Thomas, que j'ai visité à Damas.





du P. Thomas, étant allé réclamer son maître, éprouva le même sort.

Je demandai à ce négociant, qui était à Damas à cette époque, ce qu'il pensait de cet événement. Il me répondit qu'on avait eu les preuves les plus convaincantes de la culpabilité des Juifs, et l'aveu même des auteurs du crime; mais que Mêhémet-Ali, gagné par des Juifs européens, qui avaient envoyé M. Crémieux sur les lieux pour étouffer la vérité sous des sacs d'or, avait fait grâce aux assassins, et donné ordre de mettre fin à la procédure.

Il y a peu d'années que les chrétiens ne pouvaient pas entrer à cheval à Damas. Ibrahim a levé cette défense. Les ulémas s'en plaignirent, disant qu'il ne convenait pas qu'un chrétien à cheval fût plus haut qu'eux, qui n'allaient qu'à pied ou sur des ânes. « Il est facile de remédier à cela, leur dit Ibrahim : dans la suite vous n'aurez qu'à monter des chameaux. »

A Mirouba, nous eûmes des nouvelles de l'Europe par une lettre arrivée de Livourne et adressée à un prêtre maronite; voici en quoi elles consistaient : *Charles-Albert s'est sauvé en Suisse. — Les Français sont entrés à Milan. — Les Anglais se sont emparés d'Ancône. — Le Pape, pour avoir appelé les Autrichiens à son secours, a été obligé de se sauver*. Ces nouvelles étaient datées du 5 juillet 1848; elles produisirent un immense effet. Parmi mes compagnons de voyage, il y avait de chauds partisans de la révolution italienne, qu'ils abritaient derrière leur enthousiasme pour Pie IX; dès ce moment leur enthousiasme se refroidit, et ils faillirent me faire un mauvais parti pour avoir témoigné des doutes sur l'exactitude de ces nouvelles *venues de Livourne*.

C'est là que nous rencontrâmes le jeune Français qui avait été à Balbek. Il nous dit que la veille il avait couché au milieu des ruines de Balbek : qu'il n'y avait pas de choléra dans la ville, mais une panique sans bornes; qu'ayant voulu aller plus loin, vers Damas, son muletier s'y était opposé, et qu'il avait été obligé de retourner sur ses pas pour essayer de trouver une autre route. Il n'a pas voulu payer son muletier, qui avait manqué à ses engagements.

Le cheik Francis nous quitta ce jour-là pour aller annoncer notre retour à Ghosta.

L'archevêque nous fit apporter une quantité de poissons fossiles

recueillis dans différentes parties du Liban : la plupart appartenaient à la famille des sélaciens; il y avait aussi des polypes et plusieurs empreintes de plantes marines, des algues, etc. Ces fossiles se trouvent surtout dans les environs d'Antoura, de Raïfoun, dans la vallée du Nahr-el-Kelb, et près du couvent de Mar-Gjoergios-el-Aalma, à quatre lieues de Beyrouth, au-dessous de la baie de Djounié, et à peu près à six cents pieds au-dessus du niveau de la mer[1].

Pendant la soirée, nos muletiers nous dônnèrent un grand concert; leurs improvisations satiriques eurent un brillant succès parmi la foule qui nous entourait. Ils nous régalèrent aussi d'un ballet; mais il est difficile d'imaginer une danse plus disgracieuse et plus grotesque. Tandis qu'ils sont assis en rond, chantant et s'accompagnant en frappant dans leurs mains, un d'eux se lève et danse au milieu du cercle. Cette danse consiste beaucoup plus dans les mouvements du corps et des bras que dans celui des pieds. Les femmes n'y prennent aucune part; elles n'assistent pas même à ce spectacle, et elles font bien. J'ai retrouvé en Égypte les mêmes danses exécutées par des troupes venues du Kurdistan; c'est horrible. Ils nous ont aussi donné une représentation de la manière d'attaquer des Druses, et de leurs chants de guerre.

Le 11 *septembre*, il nous fallut prendre définitivement congé de l'archevêque Antoine, qui nous chargea encore de le mettre aux pieds du Saint-Père, de lui parler de son inaltérable attachement, et de la part qu'il prend à ses cruelles épreuves.

Nous nous écartâmes un peu du chemin que nous avions suivi dans les rochers en venant à Mirouba la première fois. Cette route, quoique moins remarquable que l'autre, offre pourtant de bien beaux

[1] M. Botta en a recueilli plusieurs qu'il a décrits dans les *Mémoires de la Société géologique de France*, tome I, page 135. Après lui, M. Russegger a parcouru le Liban, en 1839, et il a emporté une grande collection de ces fossiles, qu'il a déposée au cabinet de minéralogie de Vienne. Le consul général d'Autriche à Beyrouth, M. Kletzel, a augmenté cette collection. Consultez sur ce sujet Heckel, *Abbildungen und Beschreibungen der Fische Syriens*, Stuttgard, 1843; et F.-G. Pictet, *Description de quelques poissons fossiles du mont Liban*, Genève, 1850. M. Pictet, ajoutant vingt nouvelles espèces de poissons aux quatorze qu'on connaissait déjà, porte à trente-quatre le nombre des espèces de poissons fossiles aujourd'hui connues.

sites. J'avais pris les devants, seul, afin de pouvoir les parcourir plus à l'aise. Dans un étroit passage, je rencontre un jeune homme fort bien mis, qui grimpait les rochers, monté sur un petit cheval arabe. Il se plaça au bord du précipice pour me laisser passer. Je le saluai à l'orientale en portant la main sur le cœur et au front. Il me répondit en me disant :

— Je vous remercie bien, monsieur.

— Comment! vous parlez français! où l'avez-vous appris?

— A Ghazir, chez les Jésuites.

— Je suis bien aise de vous avoir rencontré. Dites-moi, que pense-t-on des Jésuites dans ce pays?

— Nous les aimons comme nos parents.

— Et la France?

— Comme notre patrie.

— Que le bon Dieu vous bénisse, vous, vos parents, la France et les Jésuites!

— Merci, monsieur; je prie Dieu aussi qu'il vous protége dans votre voyage.

Et son petit cheval l'emporta comme l'éclair sur la montagne.

J'arrivai dans un bassin profond et pierreux, dont les habitants ont su tirer un admirable parti : ils en ont fait un des plus beaux sites du Liban. Le village, assez considérable, s'appelle Ashcoun. De grands arbres garnissent les collines; tous les coteaux sont couverts de vignes. Nous y fîmes une halte; des femmes nous apportèrent de l'eau, et un vieillard nous offrit d'excellents raisins sans vouloir en recevoir le payement : il nous dit que le ciel l'avait protégé, qu'il devait lui en témoigner sa reconnaissance. J'appris dans le village que toutes ses propriétés consistent en vignes; qu'il fournit gratuitement aux pauvres églises du voisinage tout le vin qu'il leur faut pour la messe; qu'il donne ses meilleurs raisins aux voyageurs, et qu'il partage avec les pauvres; que cette année la grêle a ravagé toutes les vignes des environs, que les siennes seules ont été épargnées. Ce brave homme croit encore à la protection du ciel, et il n'a pas oublié ces paroles adressées à ceux qui font le bien : « Jéhovah répandra sa bénédic- « tion sur tes celliers et sur toutes tes entreprises, et il te bénira « dans la terre que Jéhovah ton Dieu te donnera. » (Deut., XXVIII, 8.)

Bientôt après nous arrivâmes à Bzommar, le siége du patriarche arménien catholique. Un évêque vint nous recevoir à la porte du couvent. Introduits dans la salle de réception, le patriarche vint aussi nous souhaiter la bienvenue, et nous prier de demeurer quelques jours chez lui.

La position de ce couvent est une des plus magnifiques de la terre. Situé sur une de ces hautes collines du Liban, si fraîches, si fertiles, si peuplées, il les domine toutes. La vue s'étend au delà de Beyrouth, que l'on voit se dessiner si gracieusement au milieu de la plus délicieuse végétation, et sur un des côtés de sa presqu'île, qui s'avance bien loin dans la mer. Des milliers d'habitations, échelonnées sur des monticules couronnés de pins, se déploient tout le long de la côte. La mer, par ses baies gracieuses, coupe cet admirable tableau, et le termine à l'horizon en se confondant avec le ciel.

Le soleil se couchait, et je pus contempler du haut des terrasses le plus majestueux spectacle de la nature. Peu de moments avant que le soleil disparaisse dans la profondeur des mers, son image se répète à la surface, et l'on voit deux astres également resplendissants. Les montagnes de Chypre se dessinent sur le soleil du ciel, et forment, sur son disque immense, des taches qui ne sont d'abord guère plus apparentes que celles de la lune. Peu à peu ces taches deviennent plus noires, et leur sombre rideau s'élève jusqu'à ce qu'il ait entièrement caché ce dieu du jour. Puis, le soleil de la mer brille seul quelques instants encore ; il a tant de magnificence, qu'on prendrait cette fausse image pour le soleil lui-même, et les ondes étincellent à l'éclat de sa lumière ; mais il n'a brillé qu'un moment, et il s'évanouit à l'horizon. Alors le ciel et la mer s'unissent de nouveau ; une teinte uniforme les confond dans l'espace, et il ne reste plus la moindre trace de l'immensité qui les sépare. Un voile sombre descend rapidement des montagnes, les collines s'effacent, tout meurt, tout s'éteint, et des milliers d'étoiles, reproduites dans le miroir des eaux, sont venues, comme par enchantement, parer la solennité de la nuit[1].

[1] Voir la note B à la fin du volume.

On nous avait préparé un excellent dîner; c'était un dîner européen : jamais je n'avais apprécié les tables et les chaises comme je le faisais depuis que j'étais obligé d'être accroupi dans la position la plus fatigante. Cette fois j'étais de nouveau à mon aise; il n'y avait rien d'oriental que les chants qui suivaient les toasts que nous nous portions mutuellement. Les élèves de l'établissement chantèrent en arménien, en turc et en arabe. Sur nos couverts en argent étaient gravés le nom et le portrait de Marie-Térèse d'Autriche : j'ai trouvé plus d une fois le souvenir de cette grande impératrice gravé dans la mémoire des peuples de l'Orient.

Un vieillard de quatre-vingt-quinze ans, ayant une longue barbe blanche et des yeux très-vifs, nous servait à table avec quelques Frères : c'était un ancien janissaire de Mahmoud; malgré son grand âge, il était encore plein de force et de gaieté. Il avait parcouru le monde; il en était profondément dégoûté, et il était venu chercher un asile dans ce couvent. Il avait conservé une seule affection : c'était pour son chien; je le trouvai le lendemain caressant cet animal dans la cour.

— Il paraît, lui dis-je, que vous lui êtes bien attaché.

— Ah! monsieur, me répondit-il, quand on a vu tant d'hommes... on aime les chiens!

La nation arménienne, qui professait autrefois le magisme, doit à saint Grégoire, appelé l'*Illuminateur*, sa conversion au christianisme.

Khosrou, roi d'Arménie, ayant été assassiné par le père de Grégoire, celui-ci, encore enfant, fut sauvé par le dévouement de sa nourrice, qui vint avec lui à Césarée, où Grégoire fut élevé dans la religion chrétienne. Tiridate, fils de Khosrou, régnait en Arménie. Grégoire, impatient de faire participer sa patrie au bienfait qu'il a reçu du ciel, se rend à sa cour et lui annonce la vraie foi. Tiridate résiste pendant des années entières, et persécute le saint; enfin, vaincu par la grâce, il se jette à ses pieds et lui demande le baptême. L'apôtre, ne rencontrant plus d'obstacle à son zèle, illumina toute l'Arménie, après quoi il partit pour Rome avec Tiridate, et vint jurer obéissance à saint Silvestre, qui occupait alors le siége pontifical. Il fut élevé par le pape à la dignité de patriarche de cette nou-

velle église. Ces faits remontent à l'année 304 de Jésus-Christ. Grégoire retourna en Asie, affermit son œuvre, puis se retira dans le désert pour invoquer sur elle la protection divine. Ce fut là la première *nation* chrétienne.

Pendant un siècle et demi que les Arméniens se maintinrent dans l'orthodoxie, ils conservèrent leur indépendance politique, et ils s'élevèrent à un haut degré de culture et de vertu. Sous Léon Ier, vers l'an 453, ils adoptèrent les erreurs d'Eutychès, et ils refusèrent de reconnaître les décrets du concile de Chalcédoine. Dès lors, abandonnés à eux-mêmes, séparés des foyers de la civilisation, ils devinrent la proie facile de tous les dévastateurs de l'Orient, et, après des révolutions et des malheurs de tous genres, la nation entière tomba sous le joug de la puissance ottomane.

Cependant, au milieu de tant de vicissitudes, il s'est toujours conservé, au milieu de cette nation, une portion fidèle et très-attachée à la foi catholique, dont le patriarche reçut, à différentes époques, le pallium des souverains pontifes, notamment de Grégoire VII, d'Innocent III et de Grégoire IX. Le siége patriarcal, établi d'abord à Vagarsabat, ville de la grande Arménie, fut ensuite transféré à Siside, en Cilicie.

Le dernier patriarche catholique qui résida en Cilicie fut Pierre Bizacco, qui sacra, en 1710, archevêque d'Alep, un confesseur de la foi nommé Abraham; il fut ensuite chassé par les hérétiques, et alla mourir en exil dans la Perse.

Les évêques catholiques, voulant lui donner un digne successeur, désignèrent pour le siége patriarcal ce même archevêque d'Alep, poursuivi par les hérétiques, exilé, emprisonné, mis au bagne, pour le zèle qu'il avait montré à retenir dans la vraie foi le troupeau qui lui avait été confié.

Abraham se rendit à Rome, en 1742, sur l'invitation de Benoît XIV, et reçut de ses mains le pallium, *comme témoignage d'amitié spéciale et d'affection paternelle pour lui et la nation des Arméniens*[1]. Abraham prit alors, en signe d'attachement pour le

[1] Je dois ces renseignements à l'obligeance des religieux de Bzommar, qui ont bien voulu me communiquer les pièces authentiques. Voyez aussi l'allocution de Benoît XIV, tenue dans le consistoire secret du 26 novembre 1742.

siége apostolique, le nom de *Pierre*, qu'il transmit à tous ses successeurs.

Avant de quitter Rome, le nouveau patriarche apprit que les hérétiques avaient placé un intrus sur le siége de Cilicie, et, avec le consentement du pape, il partit pour Constantinople. Benoit XIV écrivit lui-même au roi de France, à son ambassadeur en Turquie, et à celui de la reine Marie de Hongrie. pour les engager à prendre la défense du patriarche.

Ces démarches étant demeurées sans résultat, le patriarche vint s'établir dans le Liban, à Crem, couvent bâti vingt ans auparavant par des Arméniens catholiques qui avaient fui les persécutions, et il fut bien accueilli par les Maronites dans cet asile ouvert depuis si longtemps à tous les proscrits.

Depuis cette époque il y a eu huit patriarches: aujourd'hui c'est monseigneur Der-Asdvazadurian, autrefois archevêque de Césarée, qui occupe ce siége, sous le nom de Grégoire III, Pierre VIII.

Le couvent de Bzommar, ayant été construit à neuf et considérablement agrandi par quelques-uns de ses prédécesseurs, devint leur résidence. C'est un des plus beaux établissements du Liban.

Cependant les Arméniens catholiques ne sont pas tous sous la juridiction du patriarche : vers l'année 1760, un vicariat fut créé à Constantinople, et plus tard il fut érigé en siége primatial indépendant du patriarche du Liban, et ne relevant que du Saint-Siége.

Le gouvernement ottoman donne le titre de patriarche à l'archevêque arménien de Constantinople, et le reconnait comme le chef de cette nation : ce titre, quelquefois, est donné à un simple prêtre. Cependant, depuis peu le Grand-Seigneur a envoyé la décoration du Nicham au patriarche du Liban, ce qui équivaut à une reconnaissance officielle de son titre.

Au commencement du dernier siècle, quand les Arméniens catholiques faisaient de si louables efforts pour rappeler toute la nation à l'unité de la foi, un homme nommé Méchitar (consolateur) se distingua par son instruction, son zèle, ses travaux; pen-

dant quinze ans il parcourut l'Arménie ; il fut en butte à toutes sortes de mauvais traitements; mais il se fit beaucoup de disciples, et il se fixa d'abord à Constantinople, puis à Modon, qui appartenait alors aux Vénitiens. Quand la Morée tomba au pouvoir des Turcs, la république de Venise offrit un asile à Méchitar et à ses disciples, qui prirent depuis le nom de *Méchitaristes*, et elle leur donna l'île de Saint-Lazare, si agréablement située au milieu des lagunes, entre Venise et le Lido [1]. Ils y sont encore établis aujourd'hui, et le monde savant connaît leurs travaux littéraires et leurs nombreuses éditions des plus importants ouvrages publiés dans les angues orientales. Ils ont un séminaire pour former des jeunes gens qui viennent de Constantinople et de l'Asie Mineure, où ils retournent comme missionnaires. Le chef de cet établissement porte le titre d'archevêque.

En 1775, une colonie de Méchitaristes alla s'établir à Trieste, avec l'autorisation de Marie-Thérèse; mais ils en furent chassés, en 1807, par les Français, *protecteurs des sciences et de l'Orient*.

Trois ans après, l'empereur François, passant par la ville de Cilly, qui avait donné un asile à ces pauvres religieux, et voyant leur état de dénûment, leur permit de s'établir à Vienne, et leur donna, dans un des faubourgs de cette capitale, un ancien couvent ruiné, que leur industrie et les aumônes de l'Allemagne et de l'Orient les mirent à même de rebâtir [2].

Comme à Venise, cet établissement prospéra : son but est le même. C'est l'archevêque Aristaces-Azaria qui le dirige aujourd'hui, et dans ces derniers temps il a publié une foule de bons ouvrages. C'est pour cela qu'à l'époque où je quittai l'Autriche leurs ateliers étaient fermés. Les imprimeurs de Vienne, en vertu de la liberté de la presse et de la liberté d'industrie nouvellement proclamées, organisèrent une émeute contre ces religieux, qui leur faisaient concurrence, les

[1] Voyez l'*Histoire du couvent de Saint-Lazare*, Venise, 1835. — Ce fut le 8 septembre 1717 que Méchitar obtint du sénat la cession à perpétuité de l'île Saint-Lazare, qui avait été autrefois l'asile des lépreux, et qui n'était habitée que par quelques pêcheurs.

[2] Voyez aussi une excellente Notice sur ces deux établissements, dans *Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient*, par Eugène Boré.

obligèrent de cesser leurs travaux, et de mettre sur la rue une quantité d'ouvriers, qu'on utilisa beaucoup mieux depuis pour la construction des barricades.

Mais retournons dans le Liban : là au moins nous trouvons quelque liberté ; ou, si parfois le despotisme des Turcs s'y fait sentir, il y paraît sous son véritable nom : leur tyrannie ne s'y est jamais introduite par ces éclatants mensonges : *souveraineté du peuple ; — liberté de la presse ; — liberté de conscience ; — respect aux propriétés*, etc... Et un peuple qui connaît ses chaînes est plus près de la liberté que celui qui se croit libre au fond de son esclavage.

Du temps de Benoît XIV, il y avait environ 130,000 Arméniens catholiques ; dans un siècle, leur nombre a diminué de plus de moitié.

Le patriarche du Liban a sous ses ordres deux évêques diocésains, quatre évêques *in partibus*, une soixantaine de religieux et de missionnaires, et environ 12,000 fidèles, épars en Cilicie, en Syrie et en Mésopotamie.

L'archevêque de Constantinople a soixante prêtres et 40,000 fidèles. Les prêtres séculiers du rit arménien peuvent aussi être mariés ; mais l'état d'abjection et de mépris dans lequel se trouvent les prêtres arméniens schismatiques, par suite de cet usage, a servi à en détourner les catholiques : le patriarche m'a assuré que parmi tous les prêtres de sa juridiction il n'y en avait que *deux* qui fussent mariés.

Les établissements de Vienne et de Venise, qui relèvent directement de la Propagande, ne comptent que quelques centaines d'individus, en y comprenant encore les religieux arméniens qui sont à Rome et à Livourne.

Quoique l'Église ait fait, à différentes époques, notamment au concile de Florence, sous le pontificat d'Eugène IV, des tentatives infructueuses pour ramener le reste de la nation arménienne à son ancienne foi, il ne faut pas désespérer du succès. J'ai trouvé le patriarche du Liban plein d'espoir et de confiance en Dieu.

M. Eugène Boré a acquis la même conviction en visitant la petite société d'Arméniens catholiques de Tokat. « Le catholicisme, dit-il, renaît avec un éclat nouveau dans ces contrées, où Dieu l'avait voilé

momentanément par l'exécution de ses impénétrables desseins. Les choses que nous avons vues, et que nous disons, remplissent l'âme d'un consolant espoir. Ici, comme en Occident, il se prépare, dans le ténébreux chaos des événements politiques, une régénération sociale. La force intrinsèque que perdent l'islamisme et les sectes chrétiennes, réduites à l'état de décrépitude, passe tout entière au corps de l'Église orthodoxe, qui se montre à la fois, sur plusieurs points, avec un élément de vie, de vigueur et d'unité que la vérité seule possède [1]. »

Mais la régénération de ces peuples doit s'opérer surtout, et comme autrefois, par les travaux de leurs apôtres indigènes. Ils connaissent mieux que nos missionnaires d'Occident les voies par où il faut faire passer leurs frères pour les ramener à la vérité ; ils connaissent leur langue, leur caractère, leur histoire, leurs malheurs. C'est à l'Europe à les soutenir, à les encourager. Les congrégations des Méchitaristes de Vienne et de Venise sont des foyers de civilisation pour le Levant ; les séminaires arméniens de Constantinople et de Bzommar, des pépinières de missionnaires. Les ressources de l'Église d'Arménie sont faibles : où pourrait-on mieux placer ses aumônes? *Les catholiques d'Europe ne nous envoient aucun secours*, me disait tristement le patriarche de Cilicie, *et pourtant nous sommes vos frères.*

J'ai souvent entendu s'élever contre la *manie* qu'ont certaines personnes d'envoyer leur argent aux missions étrangères, tandis qu'il y a tant de pauvres, tant d'écoles, tant d'hôpitaux dans son propre pays. Ce langage n'est pas chrétien; car la charité, comme la foi, est universelle : soyez sûrs que ceux qui parlent ainsi soulagent aussi peu les indigents de leur endroit que les missionnaires de l'Asie ou de l'Amérique. Ils rétrécissent si fort le cercle de leur charité, qu'à la fin ils s'y trouvent tout seuls.

Et pourtant nous sommes vos frères ! Je recommande ces touchantes paroles à tous ceux qui ont de la foi et une obole de superflu [2].

[1] *Correspondance et Mémoires d'Orient*, tome I.

[2] Les revenus de cette année, pour le séminaire de Bzommar, ne se sont guère élevés au delà de 10,000 francs; et avec cela il faut pourvoir à l'entretien du patriarche, de deux évêques, de plus de trente religieux et professeurs, et de trente élèves : comment songer, avec le *reste*, à étendre les missions?

Il y a dans le Levant six patriarches catholiques, avec un grand nombre d'évêques :

Le patriarche latin, à Jérusalem, et 17 archevêques et évêques.

Le patriarche maronite, dans le Liban, et 8 archevêques et évêques.

Le patriarche arménien, à Bzommar, et 11 archevêques et évêques.

Le patriarche melkite, du rit grec, actuellement à Jérusalem, et 9 archevêques et évêques.

Le patriarche syrien, à Alep, et 8 archevêques et évêques.

Le patriarche chaldéen, à Mossoul, et 8 archevêques et évêques.

Le patriarche chaldéen compte environ 30,000 âmes. Cette petite Eglise naissante n'est composée que de nestoriens, qui, vers la fin du dernier siècle, sont revenus à la vraie foi. Sa langue liturgique est la chaldéenne. La nation est si pauvre, qu'elle n'a pas encore pu faire imprimer ses livres d'Église : ils sont écrits à la main. Comme les Maronites, ils n'ont qu'un ordre religieux, celui de Saint-Antoine; cet ordre ne possède qu'un seul couvent. Les nestoriens sont environ 200,000.

La statistique des maisons religieuses est comme suit :

82 couvents de Maronites.
32 — de Grecs-unis.
7 — de Grecs schismatiques.
4 — d'Arméniens et Syriens.

11 résidences pour les missionnaires latins, dont une aux Carmes, 2 aux Lazaristes, 3 aux Capucins, et 5 aux Jésuites.

Je viens de nommer tous les rites de l'Orient qui sont approuvés par l'Église universelle. L'Église a toujours attaché une grande importance à la liturgie, parce qu'elle est. ntimement unie au dogme. Les apôtres, avant de se séparer, ont réglé la forme dans laquelle devaient être célébrés les saints mystères; aussi, quant aux points essentiels, on a trouvé une parfaite uniformité dans toutes les parties de la terre où ils sont parvenus. L'Apocalypse de saint Jean renferme une description si frappante de l'ancienne liturgie, qu'on ne sait si l'apôtre a transporté dans le ciel ce qui se passait sur la terre,

ou s'il a fait descendre parmi nous ce qu'il a vu autour du trône de Dieu. (*Apoc.*, I, IV, V, VI, VII, VIII.) Pendant les premiers siècles, lorsque les fidèles se cachaient pour célébrer les saints mystères, il n'y avait point de livres liturgiques, pour ne pas exposer à la profanation des païens nos mystères sacrés. Mais quelques évêques, et surtout des hérétiques, ayant introduit des changements notables dans la liturgie, l'Église fut obligée, pendant le cinquième et le sixième siècle, de publier des livres, afin d'empêcher l'altération des cérémonies saintes. Des réformes furent opérées à différentes reprises par les souverains pontifes, à mesure qu'ils en sentaient la nécessité par l'introduction de nouveaux abus. Tandis qu'en Occident les liturgies récentes ont peu à peu disparu, et que tous les diocèses sont revenus à l'antique liturgie romaine (la seule liturgie de saint Ambroise ayant été conservée à Milan), en Orient, l'Église a eu des motifs suffisants d'approuver ces rites, à cause de leur ancienneté; mais on se tromperait en croyant qu'ils sont plus anciens que le rit latin, puisqu'il a été établi à Rome par le chef des apôtres. Les trois langues que l'Église appelle langues sacrées, parce que les livres saints ont été écrits primitivement dans ces trois langues, sont les mêmes que nous lisons sur le titre de la croix du Sauveur, c'est-à-dire l'hébreu, le grec et le latin[1]. L'Église, en admettant quelques autres langues, n'a pas admis les changements qu'elles ont subis, ou les langues qui en sont dérivées. Le grec ancien, le syriaque, le chaldéen, sont des langues mortes en Orient comme le latin en Occident : les Grecs d'aujourd'hui ne comprennent guère plus le grec ancien que les Français ou les Italiens ne comprennent le latin. La règle de l'Église est la même pour tous les temps et pour toutes les contrées. Aussi le concile de Trente (sess. XXII, can. IX) frappe-t-il d'anathème celui qui dit que la messe ne doit être dite que dans la langue vulgaire. L'importance des paroles sacramentelles, la majesté du culte, ne peuvent être soumises au caprice et aux variations journalières des langues vulgaires : aussi le culte et les sacrements disparaissent bientôt chez les sectes qui les admettent.

[1] Voir, à la fin du II[e] volume, note H, *Du titre de la croix*.

CHAPITRE XIII

DE MAR-CHALLITA A HARISSA.

Retour à Ghosta. — Amicale réception. — Mar-Challita. — Fête de l'Exaltation de la sainte croix. — Illumination du Liban. — Messe pontificale du rit arménien. — L'émir Haïdar. — Manière de chasser aux perdrix. — Un jeune chevrier. — Des serpents et des psylles. — Le collége d'Ain-Varaca. — État de l'instruction. — Injustes reproches aux Maronites. — Une chasse au tigre. — Ghazir. — Nouveaux proscrits.

Le 12 *septembre*. Nous étions invités à dîner chez le cheik Salehh Haïcal el Khrazène de Ghosta. Après déjeuner nous montâmes tous à cheval, et, le patriarche en tête, nous partîmes pour Ghosta, qui n'est pas éloigné d'une lieue. Nous revîmes tous nos amis; notre retour était pour eux une fête. Toutes les terrasses étaient garnies de monde; les hommes venaient nous serrer la main, les femmes nous saluaient de leurs gracieux sourires; nous n'étions plus des étrangers pour eux, nous étions des *frères*. Que ce mot a de puissance et de charmes à mille lieues de la patrie, parmi une population pleine de cordialité, d'innocence et de franchise, qui accueille avec tant de joie des hommes qui lui sont inconnus, mais avec lesquels elle est intimement unie par les liens de la même foi!

Une de mes premières visites fût pour le jeune Élie. Il avait toujours la fièvre, et son mal avait même fait des progrès; je n'ai jamais vu personne plus résigné à la volonté de Dieu.

Tout le monde voulant nous avoir, on nous fit promettre de demeurer quelques jours à Ghosta avant de continuer notre voyage.

Le 13, nous quittâmes Bzommar pour nous établir à une demi-

lieue plus bas, près d'un couvent de femmes, à Mar-Challita (Saint-Artème), dont la maison et les propriétés voisines appartiennent à notre excellent interprète Mehaseb, et nous y demeurâmes pendant cinq jours. Là, nous avions l'avantage d'être assez rapprochés de nos amis pour aller les voir tous les jours, sans être exposés nous-mêmes à des visites trop nombreuses et trop fréquentes. La situation était charmante : nos tentes étaient dressées sous quelques chênes verts, les plus beaux de la montagne, qui nous donnaient un délicieux ombrage pendant le jour, et, comme à Bzommar, la vue s'étendait sur l'immense panorama dont la baie de Djounié est le centre, entre Beyrouth et Djebaïl.

Le soir, je fus témoin d'un spectacle qui fit sur moi une vive impression, et qui demeurera fixé dans ma mémoire comme la plus éclatante manifestation de la foi chrétienne qui puisse se faire sur la terre; j'en ai été d'autant plus ému qu'elle avait lieu dans une contrée soumise au joug de l'islamisme. C'était la veille de l'Exaltation de la sainte croix, fête que les pieux habitants du Liban célèbrent avec une dévotion et une solennité particulières.

A la tombée de la nuit, le vaste et magnifique amphithéâtre au milieu duquel je me trouvais fut subitement éclairé de cent mille feux qui brillaient sur toutes les hauteurs, rivalisaient d'éclat avec les étoiles du ciel, et se réfléchissaient dans l'azur de la mer. Il n'y avait pas une colline, pas un rocher, pas une anse du rivage, pas une habitation, depuis le pied des montagnes jusqu'à leurs cimes les plus élevées, de Sidon jusqu'à Tripoli, partout où battait un cœur catholique, qui ne rendît gloire à Dieu. Toutes les cloches unissaient leurs voix aux chants des fidèles, au murmure des ondes, à la joie de la terre, à la sérénité du ciel, pour exalter l'arbre de vie qui a porté le Salut du monde. Cette fête de reconnaissance de tout un peuple semblait être l'accomplissement de ces paroles du Psalmiste : *Lætentur cœli et exultet terra, commoveatur mare et plenitudo ejus; gaudebunt campi, et omnia quæ in eis sunt.* (Ps. xcv, 11.)

La lune, venant aussi s'associer à cette glorification de la croix, s'éleva radieuse derrière les montagnes, et répandit sur cette fête chrétienne les rayons de sa céleste splendeur.

Pour compléter le sens et la beauté de cette fête, j'aurais voulu

voir sur le plus haut sommet du Liban une croix radieuse, immense, proportionnée à la majesté de ce calvaire, jeter au loin sur une terre infidèle l'éclat de sa lumière.

Un de nos guides vint me tirer de mon ravissement en me disant avec tristesse : « Autrefois on entendait de toutes parts de joyeuses détonations; mais, depuis la guerre des Druses, on nous a enlevé toutes nos armes. »

La foi des Maronites, qui s'est conservée si vive et si pure à travers tant de siècles et de persécutions, est le digne prix de leurs héroïques combats.

On sait que, l'année 615, Chosroès II, roi de Perse, aidé des Juifs qui étaient en Palestine, s'empara de Jérusalem et fit périr 90,000 chrétiens; les autres, avec le patriarche Zacharie, furent emmenés captifs, et la *vraie croix* fut emportée en Perse. Mais les victoires de l'empereur Héraclius obligèrent le fils de Chosroès à restituer la croix aux chrétiens. L'empereur fit alors le pèlerinage de Jérusalem; il porta lui-même la sainte relique sur le Calvaire, où elle fut reçue par le patriarche Zacharie, revenu de la captivité, et par le clergé. Depuis lors la fête de l'*Exaltation de la sainte croix*, qui se faisait chaque année, fut célébrée avec plus de pompe en souvenir de cet événement. Que le Seigneur protége un si bon peuple, qui la célèbre avec tant d'amour, et qui a si besoin de protection! *Protege, Domine, plebem tuam, per signum sanctæ crucis, ab insidiis inimicorum omnium.*

Le 14 *septembre*, j'allai de bonne heure dire la messe à Bzommar; le reste de notre société vint plus tard pour assister à la messe pontificale célébrée par le patriarche. Des places nous avaient été préparées au chœur, à monseigneur Pompallier et à moi, entre les deux évêques qui assistaient le patriarche; une quantité de prêtres et de clercs entouraient l'autel et prenaient part à la cérémonie. Le rit arménien diffère en quelques points du rit latin. Les ornements sacerdotaux sont des chapes, même pour le célébrant, qui porte aussi la mitre et le pallium comme nos archevêques; l'office se fait dans la langue arménienne. Le chant est peu agréable, et est souvent accompagné du son de cymbales et de clochettes frappées en

cadence. *Laudate Dominum in cymbalis benesonantibus, laudate eum in cymbalis jubilationis*. Ces timbres, usités dans tout le Liban, remplacent, quoique bien imparfaitement, l'orgue de nos pays occidentaux. Du reste, toutes les fonctions sont faites avec beaucoup de pompe et de dignité, sans la précipitation qu'on remarque si souvent en Italie, et le sans-façon qu'on trouve dans la plupart des églises des Maronites.

Nous ne pûmes résister aux instances que nous fit encore le patriarche pour nous retenir à dîner; ensuite nous prîmes congé de lui et de ses bons religieux. J'ai visité les couvents arméniens de Venise, de Vienne, de Constantinople, comme celui de Bzommar : partout j'ai trouvé des hommes instruits, laborieux, menant une vie religieuse, exemplaire, sincèrement attachés au centre de l'unité catholique, accueillant avec politesse les étrangers, se tenant en dehors de toutes les intrigues qui agitent le monde, cultivant les sciences et propageant les bons livres, non-seulement en Europe, mais jusque dans les pays les plus reculés de l'Asie.

Il nous fallut ensuite retourner à Ghosta. Plusieurs cheiks étaient venus nous chercher, et nous offrir leur table et leur habitation. Toute la population vint de nouveau à notre rencontre pour demander la bénédiction; les mères apportaient leurs enfants, d'autres nous présentaient de l'eau et des chapelets à bénir; partout où il y avait des malades, nous étions obligés d'entrer dans les maisons pour leur dire quelques paroles de consolation. Je remarquai que c'était la fièvre intermittente qui faisait le plus de ravages.

Ces bonnes gens nous savaient un gré extrême de ce que nous étions venus nous associer à leur fête; ils étaient bien aussi un peu curieux de voir le costume des prélats de l'Église latine : n'ayant pas eu le temps de retourner à nos tentes, nous avions dû venir avec les habits de cérémonie que nous avions mis pour assister à l'office de Bzommar. Le costume du patriarche était à peu près couleur de pourpre; monseigneur Pompallier et moi, nous portions nos habits violets. La croix de la Légion d'honneur, que portait monseigneur Pompallier, les intéressa vivement, surtout lorsque je leur eus dit qu'il l'avait reçue du gouvernement français, pour être parvenu à empêcher les naturels de la Nouvelle-Zélande de mas-

sacrer un grand nombre de Français et d'Anglais dans une insurrection.

Nous apprenons ici que le choléra fait de grands ravages à Beyrouth et tout le long de la côte jusqu'en Égypte, ce qui jette beaucoup de perturbation dans les plans de mes compagnons de voyage. J'ai l'intime conviction que ces rapports sont exagérés ; du reste, mon parti est pris depuis longtemps : j'affronterai tous les dangers pour atteindre mon but : *raison est que pèlerins souffrent pour l'amour de Dieu*[1]. Ainsi, après quelques jours de repos, je partirai pour Jérusalem, seul, si personne ne veut venir avec moi.

Les 15, 16, 17 et 18, toujours à Mar-Challita. Un vent fort s'est élevé ; le mugissement des vagues vient jusqu'à moi ; elles blanchissent toute la surface de la mer. Tandis que je la contemple assis sur la pointe d'un rocher, le fort de Beyrouth salue l'arrivée du nouveau pacha qui a été nommé pendant que j'étais à Constantinople, et je puis distinguer la trace noire et jusqu'à la fumée du bateau à vapeur. Du reste, aucune voile le long de la côte : depuis l'apparition du fléau, toutes les relations ont cessé ; les gens aisés, même les Européens, ont fui dans la montagne ; chacun se met en quarantaine, c'est-à-dire, s'enferme chez soi comme en temps de peste, et ne veut avoir aucune communication avec le dehors.

Non loin d'ici, sur ma gauche, j'aperçois Bekfaja, principale localité du Kathaâ, et résidence de l'émir[2] Haïdar, de la famille Bellama, chef actuel des Maronites[3]. Quoique Druse d'origine, c'est un excellent catholique ; en général, on en dit beaucoup de bien : seulement quelques-uns l'accusent de faiblesse et de trop de condescendance vis-à-vis de la Porte. Mais c'est une conséquence de sa position : il n'est pas chef indépendant, la Porte le considère comme un employé à son service ; du reste, après les troubles des dernières années, un grand esprit de conciliation pouvait seul ramener la

[1] Paroles de Robert de Normandie.

[2] *Émir* veut dire prince ou seigneur. C'est de l'expression *emir al bahr*, prince de la mer, qu'on a fait le mot *amiral*.

[3] Il est mort peu de temps après, et a été remplacé par l'émir Béchir-Achmed, dont la résidence est à Broummana.

tranquillité et la prospérité dans le pays. Le successeur immédiat de l'émir Béchir a été l'émir Kazim, que j'ai voulu visiter à Constantinople, où il vit en exil : tout le monde convient qu'il avait peu des qualités nécessaires pour gouverner.

Jusqu'en 1840 l'émir Béchir gouverna les habitants de la montagne, tant Druses que Maronites, comme prince du Liban, tributaire du Grand Seigneur, mais n'étant nullement subordonné aux pachas du littoral : c'est pour cela qu'il est désigné encore aujourd'hui par le nom de grand émir. Depuis les malheureuses guerres survenues entre les deux peuples, et d'après le conseil des puissances de l'Europe, la Porte a divisé le pouvoir entre deux kaïmacams ou lieutenants, l'un pour les Druses, et l'autre pour les Maronites. Il n'y a pas de capitale dans le Liban : l'émir Béchir résidait à Deir-el-Kamar ; l'émir actuel est à Bekfaja.

Le vieux émir était un despote de l'école de Méhémet-Ali, et digne émule d'Ibrahim. Aussi longtemps qu'il a gouverné le pays, les Maronites n'ont cessé de se soulever contre lui ; maintenant ils le regrettent. Ils ont oublié sa tyrannie et ses exactions ; ils ne se souviennent que de sa puissance, de son génie, de sa fermeté et de l'éclat qui l'entourait ; ils sont humiliés de l'état actuel. La montagne, dont ils sont les plus anciens habitants, leur appartenait, ils en avaient cédé une partie aux Druses ; ils sont de beaucoup les plus nombreux ; ils avaient des droits au gouvernement ; un chef unique pouvait plus facilement contenir leurs voisins turbulents : par ce nouveau partage, on a mis les deux peuples en présence ; la haine n'est pas étouffée, les rivalités se réveillent ; la Porte, par son désarmement, a été injuste, elle n'a frappé que les Maronites ; la guerre recommencera tôt ou tard : tels sont les regrets et les plaintes que j'ai entendu formuler en plus d'un lieu. Mais j'ai remarqué aussi que les Maronites sont divisés entre eux, et que cette désunion a été en grande partie la cause de leurs malheurs.

A la tête des différentes localités se trouvent des cheiks qui administrent le pays, et qui relèvent de l'émir.

Quoique les cheiks et les cadis soient préposés dans les villages pour les besoins de l'administration et de la justice, cependant les premiers ne jugent absolument aucune cause : toutes doivent être

déférées au magelès, divan ou tribunal du gouverneur, qui s'occupe aussi bien des causes civiles que des causes criminelles. Les cadis, dans la partie chrétienne, sont deux ecclésiastiques instruits dans la loi, qui remplissent les fonctions de juges de paix. Les causes importantes vont souvent aux évêques; mais ils ne sont que des juges officieux, dont les décisions n'ont rien de légal. Le magelès des deux kaïmacams se compose du gouverneur, président (suppléé en cas d'absence par un vice-président appelé ouakil), et de douze membres ainsi répartis : un juge et un conseiller maronites, un juge et un conseiller grecs catholiques, et de même pour les grecs schismatiques, les Druses, les Turcs et les Métoualis, qui ont chacun droit à deux représentants, quelque minime que soit le nombre de chaque race ou nation. Chaque individu est jugé par les juges de sa nation. Une affaire entre deux individus de différentes nations, rites ou sectes, est jugée par les juges réunis des deux parties. En cas de dissentiment, ces juges nomment un tiers arbitre, qui doit présider le magelès. Avant son exécution, la sentence doit être homologuée par tous les membres du conseil, qui sont tenus, pour cette raison, d'assister au procès.

Les délits sont peu fréquents; les crimes, d'une rareté inouïe, et qui fait honte à nos peuples civilisés. Il faut avouer cependant que, moyennant la loi musulmane, qui ne recherche pas et ne punit pas certains crimes honteux, moyennant un contact plus fréquent avec les Européens, et nos révolutions continuelles, qui portent aussi dans ces montagnes leur funeste influence, de nouveaux besoins, de nouvelles passions sont excités, et cherchent à s'assouvir par des crimes auparavant inconnus.

J'aurai occasion tout à l'heure de parler des établissements d'éducation.

Depuis que Bekfaja est devenue la résidence de l'émir, cette localité gagne chaque jour en importance, et beaucoup d'étrangers y vont passer la belle saison. L'émir Haïdar y a appelé les Jésuites, et il les soutient de ses aumônes et de sa protection. Les fruits de leurs travaux n'ont pas tardé à s'y faire remarquer, et aujourd'hui Bekfaja, par la régularité des mœurs et l'esprit de ferveur qui y règnent, rappelle les anciennes *réductions* de l'Amérique

Tous les matins, je prenais quelques galettes sous le bras, j'allais déjeuner dans les vignes, et errer sur la montagne : jamais je n'ai fait de meilleurs déjeuners et de promenades plus fatigantes. Un jour j'étais parti de grand matin, chargé de mon bréviaire, de mon journal, d'un fusil, de livres, de galettes et de projets aventureux : je voulais chasser, lire, écrire toute la journée, chercher de beaux sites, et passer agréablement mon temps. Il y a beaucoup de gibier dans le Liban; les perdrix y abondent. Je prétendais donner une leçon de chasse aux Maronites. Ils ne tirent pas les perdrix au vol, ils n'ont pas de chiens. Ils connaissent les endroits qu'elles fréquentent, construisent une cahute en entassant des pierres l'une sur l'autre, et pendant quelques jours ils sèment alentour un peu de blé ou d'avoine ; puis, quand ils supposent que les perdrix doivent revenir, ils vont les attendre, ou les appeler, et les tuent comme on pourrait tuer des poules dans une basse-cour. En Palestine, où les montagnes sont beaucoup plus praticables, on a une autre manière de chasser aux perdrix. Lorsqu'elles ont été levées deux ou trois fois, et que les Arabes remarquent qu'elles sont fatiguées, ils tombent sur elles et les tuent avec leurs bâtons ferrés. C'est de là que David reproche à Saül de l'avoir poursuivi comme on court par les montagnes après une perdrix. (I *Rois*, xxvi, 20.) Pour attraper le grand gibier, on entourait un espace considérable avec des filets que l'on rétrécissait de plus en plus, et on abattait les animaux qui s'y trouvaient enfermés. De là encore ces expressions de l'Écriture : « Les filets de la mort m'ont enveloppé. » (II *Rois*, xxii, 6.) La méthode des Maronites me semblait extrêmement défectueuse. Je partis donc pour leur prouver qu'on peut chasser sans appeau ni engin, et je promis de les régaler à mon retour. Je trouvai d'abord tant de pierres sur mon chemin, qu'il me semblait que les Maronites les avaient mises exprès pour m'embarrasser ; mais ces pierres devinrent si grosses, que j'avais toutes les peines du monde à me frayer un passage. Jamais non plus le soleil ne m'avait paru si chaud, ni un fusil si lourd. Au bout d'une demi-heure, après avoir vu beaucoup plus de rochers que de perdrix, et me trouvant près d'une grotte qui m'offrait un peu d'ombre, j'y entrai pour me reposer, et je ne tardai pas à m'endormir.

On m'avait beaucoup parlé de tigres, d'hyènes, de léopards et de serpents : je n'ai jamais pu m'assurer par des hommes dignes de foi si réellement ces animaux sauvages existent encore dans le Liban. Quant aux serpents, il ne me fut plus guère possible de douter qu'il n'y en eût en assez grand nombre, en trouvant à mon réveil leurs dépouilles variées dans un angle de ma caverne : je ne les avais pas aperçues en entrant, sans quoi je serais allé dormir ailleurs.

J'avais dormi assez longtemps. Lorsque je me réveillai, je vis à mes pieds un jeune chevrier qui mettait des pierres sur mes papiers et mes livres, pour empêcher le vent de les effeuiller. Il me dit en arabe une quantité de belles choses qui devaient être fort touchantes, à en juger par l'accent qu'il y mettait. Pendant que j'écrivais, il s'approcha de moi le plus qu'il put, et il suivait attentivement ; je voyais qu'il ne pouvait se rendre compte de mon occupation. Croyant qu'il attendait quelque autre chose, je lui offris de l'argent ; il le refusa poliment, mais, en faisant le signe de la croix, il me fit comprendre qu'il désirait une chose sainte. Comme je n'avais pas de chapelet, je lui donnai une médaille de la sainte Vierge et quelques images de mon bréviaire : il les baisa mille fois, et les porta à son front ; puis il disparut derrière les rochers.

Des hommes qui se sont unis pour le mal ont inventé des signes mystérieux pour se reconnaître : nous aussi, catholiques, nous avons notre signe ; mais c'est le signe de la rédemption du monde, qui établit de si promptes sympathies entre un pèlerin venu de l'Occident et un enfant du Liban. Un tel signe est un symbole ; on ne le quitte qu'en abjurant sa foi : malheur à ceux qui désapprennent le signe de la croix !

Pour en revenir aux serpents, un des plus remarquables de la Palestine est celui qui est désigné dans la Genèse (XLIX, 17) sous le nom grec de *céraste*, c'est-à-dire serpent à cornes [1]. Ce serpent a l'habitude de se cacher dans le sable; il ne laisse sortir que ses cornes, c'est-à-dire ses antennes, qu'il fait mouvoir. Les oiseaux, qui les prennent pour des vers, se précipitent dessus, et sont saisis et dévorés par le serpent. Un passage du Psalmiste (LVII, 4, 5) nous fait croire

[1] Sur le *céraste*, voy. Bochart, *Hieroz.*, part. II, l. III, ch. XII, et les auteurs qu'il cite.

qu'il y avait aussi en Palestine de ces serpents (*coluber naja*), appelés par les Portugais *Cobras de Cabelo*, si communs dans l'Inde et en Égypte, qui dansent au son des instruments, et obéissent à la voix des enchanteurs. Ils sont très-venimeux, mais ils ne font aucun mal aussi longtemps qu'ils sont sous le charme de la musique. Quand on s'aperçoit qu'il y en a dans quelque maison, on fait venir l'enchanteur, qui les appelle en jouant du flageolet; ils se dressent, balancent leur tête en mesure et se laissent prendre. Au reste, la musique n'est pas le seul préservatif dont se servent les enchanteurs. Les Psylles, dont nous parlent tous les anciens auteurs[1], avaient l'art de se rendre invulnérables aux morsures des serpents les plus dangereux. Lorsqu'ils soupçonnaient la fidélité de leurs femmes, ils exposaient même leurs enfants nouveau-nés aux cérastes : d'après eux, s'ils étaient le fruit de l'adultère, ils périssaient ; s'ils étaient légitimes, ils étaient préservés par la vertu qu'ils avaient reçue avec la vie. Ils prétendaient aussi guérir la morsure de ces animaux par la salive. Auguste envoya des Psylles à Cléopâtre, lorsqu'il eut appris qu'elle s'était fait piquer par un aspic. Ce secret, aujourd'hui, ne s'est conservé que dans quelques familles; pour rien au monde elles ne consentiraient à le révéler. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les enchanteurs mangent les serpents, même crus, et qu'ils en font une soupe dont ils mangent chaque fois qu'ils doivent exercer leur art.

Ces faits sont attestés par les voyageurs les plus dignes de foi[2].

D'autres attribuent cette vertu au suc de certaine plante (assazoë)[3],

[1] Les Psylles, ancien peuple de la Libye, voisin des Nasomons et des Garamantes, au sud de la grande Syrte, dont le nom est resté aux enchanteurs des serpents. C'est en parlant d'eux et des Marmarides que Silius (III. 300), a dit :

Ad quorum cantus serpens oblita veneni,
Ad quorum tactum mites jacuere cerastæ.

Virgile dit, en parlant d'un enchanteur :

Vipereo generi et graviter spirantibus hydris
Spargere qui somnos cantuque manuque solebat,
Mulcebatque iras, et morsus arte levabat.
Énéid., VII, 753.

Voyez encore : Hérod., IV, c. CLXXIII. — Ptol., IV, c. IV. — Paus., IX, c. XXVIII. — Strab., XVII. — Diod., LI, c. XIV.

[2] Hasselquist, *Voyage en Palestine*. — Forbes, *Oriental Memoirs*, vol. I. — Bruce, *Voyages*, liv. V.

[3] Le P. Tellez. Voyez *Histor. Æthiop.*, l. I, c. IX. Auct. Ludolf.

à des racines[1], ou à quelque espèce de bois qu'on appelle bois de serpent[2].

Lorsque je retournai à nos tentes pour le dîner, je trouvai le cheik Francis, qui m'avait prêté son fusil, et qui attendait le résultat de ma chasse : je lui conseillai de continuer à chasser comme il en avait l'habitude.

Le 17, nous allâmes visiter le collége d'Aïn-Varaca : c'est le plus ancien collége des Maronites ; on nous y fit la même réception que partout. La situation du collége, sur le penchant d'une colline, au milieu d'un bassin bien cultivé, environné d'une forêt de pins et de mûriers, à une petite distance de la mer, est admirable. L'église est très-belle et très-propre. Elle est tenue dans le goût italien, probablement sous la direction d'un professeur venu nouvellement de la Propagande : en l'absence de l'évêque, qui est à la tête de l'établissement, c'est lui qui nous reçut. Il parle fort bien le français, l'italien, l'anglais, le latin. Ce collége ne compte que trente élèves, destinés à l'état ecclésiastique. On leur enseigne l'arabe, le syriaque, la logique et la théologie morale ; depuis quelque temps on y a joint l'étude de l'italien et du latin : on a le projet d'y introduire les sciences qu'on enseigne dans nos colléges et nos séminaires. Il y a plusieurs autres établissements de ce genre.

Si les prêtres qui sortent de ces séminaires n'ont pas toutes les connaissances qu'on acquiert dans nos colléges, c'est que ces connaissances ne leur sont pas nécessaires comme elles le sont aux prêtres d'Europe. Il n'y a pas de villes proprement dites dans le Liban, et il n'y en aura jamais. Les Maronites sont des cultivateurs ; ils savent tous lire et écrire, et, sous ce rapport, ils sont beaucoup plus avancés que bien des peuples de l'Europe qui les accusent d'ignorance. Leurs prêtres donc, n'ayant ni à voir des gens du grand monde, ni à prêcher dans de grandes capitales, ni à se trouver journellement en présence de ces savants qui ont puisé toutes les sciences dans les feuilletons d'un journal, ou à combattre l'influence d'un

[1] Kämpfer, *Amœnitates exoticæ*, fasc. III, observ. IV.
[2] Edrisi, *Géog.*

maire voltairien et d'un maître d'école socialiste, peuvent très-bien se passer des grades de l'Université. Aux connaissances qui leur sont nécessaires ils joignent une foi vive, des mœurs pures : c'est là, à la rigueur, tout ce qu'il leur faut. Les Apôtres n'étaient pas des académiciens, et pourtant ils ont apporté au monde plus de lumières que toutes les académies. Chez nous, il faut que le prêtre, par ses connaissances scientifiques, soit au niveau de ceux qu'il doit instruire dans la religion, parce que la science, la fausse science surtout, est orgueilleuse, et qu'elle méprise ceux qui ne lui parlent pas son langage. En Chine, les Jésuites se faisaient recevoir dans la caste des lettrés pour prêcher l'Évangile aux mandarins, tandis que dans la Guyane ils se faisaient *sauvages* pour suivre leurs néophytes[1]. Nous sommes ainsi faits, nous voulons être conduits par nos pairs[2].

Il y a, il est vrai, non-seulement chez les Maronites, mais chez tous les Orientaux, une grande apathie pour la science ; mais comment pourraient-ils l'acquérir sous la domination ottomane? Tout le Liban n'est qu'une immense bourgade agricole avec un peu de commerce, sans villes, sans ports qui lui appartiennent, ne pouvant communiquer avec les États voisins que par les villes turques de Beyrouth et de Tripoli, et resserrée entre des nations barbares et le désert. C'est être injuste envers les Maronites que d'attendre d'eux l'impossible. Si on les compare à nos habitants des campagnes, ils leur seront presque toujours supérieurs par la douceur et la pureté de leurs mœurs, par leur hospitalité, leur droiture, leur affabilité, leur ingénieuse activité, leur indomptable persévérance, et surtout par le charme de leur conversation et leur génie poétique. Ils n'ont ni fabriques, ni chemins de fer, ni romans, ni journaux, ni salles de spectacle, ni agents de police; mais leurs femmes tissent des étoffes, elles sont fidèles à leurs maris; l'autorité du père de famille tient lieu de force armée; et la beauté du ciel, la solennité de la mer, la fertilité de la nature, obtenue à la sueur de leur front, leur offrent chaque jour un spectacle dont ils savent se contenter.

[1] Voyez Chateaubriand, *Génie du Christianisme*.

[2] Voilà pourquoi, dans les élections populaires, on voit surgir tant de médiocrités.

Voici comment un auteur, qui du reste rend souvent justice aux Maronites, leur reproche l'état d'ignorance, de pauvreté et de faiblesse dans lequel ils sont demeurés :

« Malheureusement, dit-il, les Maronites ne travaillent que de corps. Sans doute ils pratiquent la primitive fraternité, mais une fraternité toute matérielle, pour ainsi dire, où le cœur se montre chaud et généreux, mais où l'esprit sans émulation demeure froid et improductif. Ainsi, que trouve-t-on dans le Liban? un peuple dont les mains sont occupées, mais dont le génie est inerte ; un peuple bon, mais indolent; un peuple qui, malgré ses vertus patriarcales, ne fait aucun prosélyte, qui vit séparé des peuplades orientales, sans goût pour les relations internationales [1], sans penchant pour le commerce, et qui reste confiné dans ses montagnes, secourable envers ses compatriotes, inutile à ses voisins. Ce peuple excellent s'endort donc dans l'ignorance ; son bas clergé comprend à peine les prières de l'Église, ses évêques sont sans action, son patriarche sans force; et de son sein stérile jamais il ne s'élève une de ces individualités actives, audacieuses, puissantes, dont la destinée est de faire faire un progrès à la civilisation, un pas à l'humanité [2]. Les Maronites se croient arrivés, et ne suivent point les nations européennes dans leur marche. La religion catholique, chez eux, est bien la religion du salut céleste, mais elle n'est point celle du salut terrestre... Quelle différence entre cette colonie d'émigrés froids et impuissants, qui s'est enfouie il y a douze cents ans dans les montagnes de la Syrie, et cette autre colonie d'esprits ardents et fiers, qui s'est élancée, il y a moins d'un siècle, à travers les immenses plaines de la Pensylvanie ! les premiers sont encore des proscrits, les seconds sont déjà une grande nation [3]. »

[1] Quelles relations internationales établir avec les Métoualis, les Druses et les Bédouins !

[2] Ces individualités sont rares partout, et bien des nations plus grandes que celle des Maronites n'en ont jamais produit. D'autres, avec tous leurs grands hommes, ont perdu la foi; les Maronites sont la seule nation de l'Orient qui l'ait conservée dans toute son intégrité : c'est là le plus grand bienfait qu'elle ait pu rendre à l'humanité.

[3] Jules David, *Syrie moderne*. — Voir, dans les ouvrages de Fauste Nairon, le catalogue des auteurs maronites qui se sont fait connaître en Europe et en Asie par leur érudition. On y trouvera : *Serge Risius*, qui fut appelé à Rome par le pape Paul V ; *Gabriel Sionite*, dont j'ai parlé, qui fut interprète de Louis XIII, qui a travaillé

Il serait difficile de faire une comparaison plus malheureuse. En Amérique, ce sont des colons venus des pays les plus civilisés, qui transportent dans un monde nouveau, dans des plaines fertiles, coupées de fleuves immenses, dans des îles les plus riches de la terre, l'activité, les arts, l'industrie, le commerce et les sciences de l'Europe. Ils trouvent peu de résistance dans la population indigène, qu'ils déciment et refoulent dans les forêts; ils sont aidés, favorisés par les États les plus puissants de l'Europe, renforcés journellement par des émigrations nouvelles[1]. Dans le Liban, c'est une poignée de proscrits, sans culture, sans patrie, ne tenant à rien qu'à leur foi, qui se réfugient dans des rochers arides, où ils sont poursuivis, harcelés, presque anéantis de siècle en siècle par les Arabes, par les Perses, par les Égyptiens, par les Turcs : et on s'étonne qu'ils ne soient pas devenus une grande nation! Des millions de croisés n'ont pu fonder un royaume dans cette partie de l'Asie : et on reproche aux Maronites de n'avoir pas fait, à eux seuls, un prodige que n'ont pas su faire, pendant deux siècles, les efforts réunis de toutes les puissances de l'Europe!

Non, *les Maronites ne se croient pas arrivés :* ils ne sont pas encore partis ; et si c'est pour arriver où nous sommes, est-il à désiser qu'ils partent jamais? Cette petite nation, comme celle des Arméniens, est un de ces germes de civilisation que la Providence a laissé dans ce vaste continent, pour le faire éclore peut-être au jour qu'elle a marqué.

En arrivant au collége, nous avions entendu derrière nous le galop précipité d'un cheval dans des rochers où nous avions craint

avec autant de capacité que de constance à l'édition de la *Polyglotte* de Le Jay, et qui a donné, conjointement avec son compatriote Jean Hesronite, une traduction latine de la *Géographie* d'Édrisi ; Victor Scialac, qui a traduit le livre de Job du syriaque en latin, et a composé plusieurs traités apologétiques ; Isaac Sciadren, que le cardinal Frédéric Borromée fit venir à Milan pour la classification de sa bibliothèque; Abraham Ecchellensis, qui fut professeur de syriaque et d'arabe à Rome et à Paris, et dont les nombreux ouvrages sont très-estimés ; et plusieurs autres noms dignes de figurer avec ceux de nos théologiens, de nos orateurs et de nos grammairiens les plus distingués.

[1] Pendant les quatre premiers mois de l'année 1851, il est arrivé à New-York 135,000 émigrants ; ce qui donnerait pour l'année entière, dans un seul port de l'Amérique, le double de la population totale du Liban.

de nous confier au pas plus sûr et plus mesuré de nos mules ; c'était un des jeunes émirs que nous avions vus à notre premier passage, qui était venu nous prier de faire une visite à sa famille à notre retour ; il nous avait été impossible de refuser cette obligeante invitation. Quoiqu'il se fît tard, nous nous arrêtâmes quelques instants chez sa mère, et il nous fallut accepter les inévitables rafraîchissements. Pendant ce temps, on vint nous dire qu'on nous attendait aussi dans la maison voisine, et qu'on serait peiné si nous passions sans y entrer. Nous nous y rendîmes encore ; mais, la nuit étant venue pendant qu'on nous aspergeait d'eau odoriférante, et qu'on préparait les pipes et le café, nous nous échappâmes des mains et des honneurs de ces braves gens pour rejoindre nos montures. Je ne savais trop comment nous ferions de nuit un chemin qui était presque impraticable pendant le jour. Je me recommandai à Dieu et à mon bon ange, et je laissai aller ma mule ; en moins d'une heure nous atteignîmes nos tentes, sinon sans crainte, du moins sans accident.

Le 19 *septembre*. Une des nuits dernières, notre ami C., ayant eu la fantaisie de se promener dans le voisinage de nos tentes, avait vu...... *un tigre*, qui rôdait autour de nous. Heureusement nous n'avions connu que le lendemain matin le danger que nous avions couru ; le récit de M. C. avait mis tout le monde en émoi, et il ne fut plus question que de lever notre camp au plus vite.

Un des professeurs d'Ain-Araca, auquel la chose fut racontée, nous dit que son frère, qui était grand chasseur, connaissait la retraite du redoutable animal ; qu'il venait de passer trois nuits sur la montagne pour l'attendre ; qu'il l'avait vu à une source où il venait boire tous les matins à deux heures, mais qu'il n'avait pas été à portée de tirer dessus. Il nous proposa d'y aller en nombre suffisant, nous faisant espérer un plein succès sans trop de danger. Il fut décidé que l'intrépide chasseur, le cheik Francis, M. C. et moi, accompagnés de quelques moucres, nous tenterions l'aventureuse expédition.

J'avais prétendu que nous devions nous arranger de manière à nous trouver à la fontaine indiquée avant deux heures du matin ;

mais M. C. m'avait fait observer qu'il n'était du tout pas nécessaire d'être si scrupuleux sur l'heure du rendez-vous, ajoutant : « Si le tigre vient, nous tâcherons de nous tirer d'affaire comme nous pourrons ; s'il ne vient pas, ce sera tant mieux : je n'en aurai pas moins un excellent article pour mon journal. » Comme tous les Anglais, il avait un soin extrême de son journal : il voyageait pour l'enrichir.

Le matin ses préparatifs furent forts longs ; il s'arma jusqu'aux dents et chargea son muletier de munitions. Enfin nous voilà partis. Nous n'étions pas arrivés à Araca que le soleil s'était levé ; le tigre en avait fait autant probablement depuis longtemps. Au collége on nous avait préparé à déjeuner ; M. C. me dit qu'il serait impoli de refuser : nous fîmes donc encore cette courtoisie aux professeurs ; après quoi nous nous mîmes à gravir des rochers à pic pendant deux heures. Nous arrivons dans une forêt de chênes ; partout il y avait d'immenses blocs de rochers, qui s'étaient détachés des plus hautes cimes ; toute la nature semblait bouleversée : c'était le chaos. Après avoir longtemps erré parmi ces débris des montagnes, nous trouvâmes une petite habitation. Je croyais avoir atteint la dernière limite de la végétation, et pourtant il y avait encore de beaux ceps de vigne qui recouvraient les rochers comme un lierre épais. Un jeune homme de dix-huit ans reposait auprès. Voyant plusieurs hommes armés, il prit la fuite en poussant des cris inarticulés. C'était un de ces malheureux comme on en trouve dans quelques parties de la Suisse, qui n'ont que la forme humaine. Sa mère nous apporta des raisins mal mûrs, et de l'eau, dont nous avions si besoin. Comme on comprend mieux ici chaque usage, chaque expression qu'on trouve dans la Bible ? « Vous qui habitez la terre du Midi, est-il dit dans Isaïe, venez au-devant de ceux qui ont soif, et portez-leur de l'eau. » *Occurrentes sitienti ferte aquam, qui habitatis terram Austri.* (Is. XXI, 24.) C'est sans doute parce que l'eau est, dans ces contrées, un des premiers besoins que notre Sauveur s'est particulièrement servi de cette expression : « Quiconque vous donnera à boire un verre d'eau en mon nom...... je vous dis en vérité qu'il ne perdra point sa récompense. » (Marc, IX, 40.) Remarquant que j'étais prêtre, cette femme me pria de bénir son fils. Lorsque nous nous fûmes un peu reposés, nous nous en-

fonçâmes dans un dédale de rochers comme je n'en avais pas encore vu, même au pied du Sannin. Tout à coup notre guide s'arrête, commande le silence et charge ses armes : nous étions arrivés ; il était deux heures...... après midi.

Je chargeai aussi mon fusil, mais de menu plomb; on me dit qu'il fallait le charger à balle : « Cela n'est pas nécessaire, dis-je, pour chasser aux alouettes; ce que je me propose de faire en m'en retournant. » Il était évident que notre chasse au tigre n'était qu'une mystification. Je partis aussitôt pour Ghosta avec le cheik Francis, et je laissai mon ami C. se morfondre jusqu'à la nuit, en courant inutilement d'une caverne dans une autre. J'étais bien aise cependant d'avoir fait cette course pour pouvoir apprécier à leur valeur les récits de chasse qu'on nous faisait chaque jour, et d'avoir vu cette partie de la montagne.

Il y avait cependant autrefois des lions et des léopards sur le Liban, comme nous le voyons par ce passage de l'Ecriture : « Viens du Liban......; regarde du sommet de l'Amana, du sommet du Sanir et de l'Hermon, des repaires des lionnes, des montagnes des léopards. » (Cant. IV, 8.) Il est certain qu'il y a encore aujourd'hui des panthères sur plusieurs points de la montagne, et c'est sans doute ce qu'il faut entendre par les récits des voyageurs, qui parlent souvent de tigres et de léopards. Schultz, entre autres, raconte qu'un jeune Maronite, attaqué par plusieurs tigres, a pu à la vérité se défendre et s'échapper, mais qu'il est mort à la suite des blessures qu'il avait reçues[1]. A mon second voyage, j'ai vu de jeunes panthères attrapées dans le Liban.

En descendant, j'aperçus à mes pieds, à une profondeur trè considérable, un des plus grands et des plus riants villages du Kesrouan : c'était Ghazir. Je fus étonné d'en être si rapproché, parce que plusieurs fois déjà j'avais témoigné le désir de visiter cet endroit, et on avait toujours su m'en détourner en exagérant les difficultés d'y parvenir. Or voici ce qui m'y attirait. Nous avons vu que le Liban est un pays de refuge. Outre les Maronites, les Druses, les Métoualis, les Arméniens, dont nous avons parlé, et qui sont autant d'exilés qui ont trouvé un asile dans cette terre hospitalière, il y a

[1] Schultz, *Part.* V. Voyez Rosenmüller, *Bibl. Alterth.*, tome I, p. 305, note 41.

encore bien d'autres proscrits dans les profondeurs de ces montagnes. Quoique le récit de persécutions injustes et cruelles, suscitées contre des hommes qui souvent n'ont commis d'autre crime que celui d'adorer Dieu selon les lumières ou les erreurs de leur conscience, puisse offrir de l'intérêt et exciter même les sympathies de bien des âmes droites, éclairées et chrétiennes, je ne parlerai pas des Ismaélis, des Syriens, et de toutes les branches peu connues des Ansariéhs : les Kelbies, les Shamsyes, les Mokladjyes, et de tant d'autres[1].

Depuis peu il est venu à Ghazir des proscrits d'une espèce toute particulière, que j'aurais voulu voir de près, tant les choses qu'on en raconte sont extraordinaires. Ils vivaient, m'a-t-on dit, dans des pays fort éloignés. Ils n'étaient pas très-nombreux, quelques centaines au plus ; mais ils avaient beaucoup d'admirateurs dans diverses contrées : ils étaient connus jusqu'en Chine, où ils avaient eu des relations honorables avec plusieurs mandarins, et même avec l'empereur. Quoiqu'ils fussent issus, pour la plupart, des premières familles, et que, par leurs connaissances variées, ils eussent pu aspirer aux plus hautes dignités, ils exerçaient les emplois les plus bas, mais les plus utiles. On n'avait jamais vu d'hommes plus zélés pour le bien : aussi ils avaient conquis l'estime des grands, et surtout l'amour du peuple. Mais, comme il arrive toujours, ceux dont la conduite était diamétralement opposée à la leur s'agitèrent sourdement et travaillèrent à leur destruction. Tout à coup une violente persécution s'éleva contre eux, sans qu'ils l'eussent provoquée par aucun acte blâmable ou même imprudent. On entendait à la vérité de mystérieuses accusations de magie, de blasphème, de simonie, de maléfice, d'astrologie, d'irréligion, d'idolâtrie et de superstition, d'impudicité, de parjure, de faux témoignage, de vol, de parricide, d'homicide, de suicide, de régicide, etc[2]; mais on fit la remarque que c'étaient précisément les magiciens qui les accusaient de magie, les astrologues qui les accusaient d'astrologie, les idolâtres, les impudiques, les voleurs, les parjures et les blasphémateurs qui les ac-

[1] *Voyez* Burkhardt, Maundrell, Volney, Niebuhr, etc.

[2] Voyez *Recueil des arrêts concernant.....*, publié à Paris, chez Simon, 1766, in-4°, tome I, page 367.

cusaient d'idolâtrie, d'impudicité, de vol, de parjure, et de blasphème..... Assurément aucune de ces étranges inculpations ne put être justifiée, ou ne fut même déférée aux tribunaux du pays : tant elles étaient absurdes! Cependant une partie du peuple ne s'en porta pas moins à des excès atroces : on se rendit en foule à leurs habitations, qui furent saccagées de fond en comble; tout fut profané, les objets les plus sacrés de leur culte comme les monuments les plus précieux de la science; eux-mêmes, ils n'échappèrent à la mort qu'en fuyant, à travers mille périls, une patrie ingrate qu'ils avaient honorée : on vit même que les plus acharnés de leurs persécuteurs étaient précisément ceux qu'ils avaient comblés de plus de bienfaits.

On s'étonnera qu'il y ait encore dans notre siècle des peuples assez barbares pour commettre impunément de tels crimes : *le refus de justice*, a dit un grand écrivain, *est le point où l'homme se trouve le plus éloigné de Dieu*[1]. Aussi les époques les plus honteuses pour l'humanité sont-elles toutes marquées par les plus grandes iniquités sociales, et elles sont loin de correspondre avec ce qu'il nous plaît d'appeler le défaut de civilisation. A Rome, sous l'empire des Césars, il suffisait de s'appeler *chrétien* pour être condamné au dernier supplice; l'histoire des peuples modernes offre plusieurs de ces points où l'homme civilisé s'est trouvé plus éloigné de Dieu que le sauvage qui erre au fond des bois.....

Est-il nécessaire d'ajouter que ces nouveaux réfugiés de Ghazir sont des *Jésuites*, et que les pays civilisés qui les ont proscrits sont la *Suisse* et l'*Italie?*

On se rappelle avec quelle admirable simplicité le Père Bouchet rendait compte des travaux de sa mission à ses supérieurs d'Europe, lorsqu'il leur écrivait du fond des Indes : « Notre mission est plus florissante que jamais ; nous avons eu *quatre grandes persécutions* cette année. » Les Jésuites ont été bien autrement heureux dans ces derniers temps : combien de grandes persécutions ils auront à signaler! Seulement les lieux ont changé : maintenant les persécuteurs sont en Europe, et les lieux de refuge et de liberté chez les peuples barbares : les Jésuites, qu'on chasse des pays chrétiens sans jugement.

[1] Chateaubriand, *Etudes hist.*

c'est-à-dire, à la façon des tyrans de toutes les époques, se réfugient en Asie, en Afrique, dans l'Inde et chez les sauvages du Nouveau-Monde, où ils trouvent plus de liberté et plus de justice. En changeant le nom de chrétien en celui de Jésuite, bientôt tout homme de bonne foi, aimant la vérité, adressera à leurs ennemis ces paroles du philosophe Justin aux vieux idolâtres, aux Juifs sans foi, et à tous ces hommes nourris de haine, de corruption et de despotisme, qui poursuivaient avec tant d'acharnement les fidèles de la primitive Église : « Cessez de calomnier des innocents ; car tous les crimes dont vous accusez les chrétiens ne sont que des impostures. C'est un masque hideux, mais faux et trompeur, dont le démon couvre la beauté de leur doctrine toute céleste, pour en éloigner le monde par l'aversion de cette difformité. Pour moi, je me suis aperçu de cet artifice ; je me suis moqué de cette difformité apparente ; j'ai méprisé toutes les vaines préoccupations du peuple ; et maintenant je me fais gloire d'être chrétien ; je ne souhaite rien tant que de paraître tel devant tout le monde, et je fais tous mes efforts pour mériter de porter ce nom[1]. »

Il y a encore tant d'honnêtes gens qui disent : « Mais les Jésuites se font chasser partout, il faut pourtant bien qu'il y ait quelque motif. » Sans doute, ils se font chasser, et il y a pour cela plus d'un motif. *Voilà encore un bataillon renvoyé pour cause de valeur*, écrivait le comte de Maistre au général de la Compagnie, lorsque les Jésuites furent chassés de la Russie. Effectivement l'élite de la sosociété de Pétersbourg se convertissait à la religion catholique ; il fallait y mettre un terme : on chassa les Jésuites, soupçonnés d'être pour quelque chose dans ces conversions. C'est exactement ce qui est arrivé à tous les apôtres. « Lorsqu'ils vous persécuteront dans « une ville, leur avait dit le divin Maître, fuyez dans une autre. » Eh bien, les Jésuites, persécutés en Europe, sont revenus en Asie : tant pis pour l'Europe !

Retournons à Ghosta. Il était déjà tard quand j'y arrivai ; monseigneur Pompallier m'y attendait pour aller à Harissa, et à l'entrée de la nuit nous sonnions à la porte du couvent.

[1] Justin, *Ap.* IIe part.

CHAPITRE XIV

DE HARISSA A BEYROUTH.

Harissa. — Békeurki. — Le délégué du Saint-Siége. — Antoura. — Origine de la mission des Jésuites. — Les Lazaristes. — Histoire d'une jeune Hollandaise. - Le Nahr-el-Kelb. — Inscriptions. — Voie Antonine. — Victoire des croisés. — Mes adieux aux Maronites. — Chapelle de saint George. — Nahr-Beyrouth. — Retour à Beyrouth. — Le choléra. — Enterrement d'une Sœur de Charité. — Aucune lettre d'Europe. — Chemins de Jérusalem. — Un nouveau compagnon de voyage. — Les Druses: leur origine; leur religion. — Encore du nombre *sept*.

Le 20 *septembre*. Harissa est un couvent de Franciscains de Terre-Sainte; il est éloigné de toute autre habitation. Les Pères, au nombre de cinq, sont tous Italiens; ils ont un collége pour les missionnaires. qui, en quittant l'Europe, viennent ici étudier les langues dont ils auront besoin. La situation du couvent est des plus heureuses; il domine la mer; il est grand, bien bâti et fort propre; il est entouré d'une petite vigne, seule propriété de ces religieux, qui vivent des rares aumônes qu'on leur envoie d'Europe.

Le Père de Géramb, qui y a fait un séjour en 1832, en parle avec beaucoup de détails.

Nous quittâmes de bonne heure ces bons Pères, qui nous avaient fait l'accueil le plus cordial. Peu de temps après, nous étions à Békeurki, résidence d'hiver du patriarche maronite : ce palais est fort grand. un des mieux bâtis du Liban, et admirablement situé; dans ce moment, il n'est gardé que par un seul prêtre. Le patriarche avait mis ce palais à notre disposition, si nous avions voulu y faire un séjour ; mais nous avions hâte de retourner à Beyrouth.

C'est sur ce même emplacement qu'était bâti le couvent d'Indié. Voici ce qu'on lit à son occasion dans le septième volume de la *Correspondance d'Orient* : « Vous avez lu dans le *Voyage* de Volney l'histoire de la fameuse Indié, cette religieuse maronite qui se donnait pour sainte et pour inspirée, et qu'à la fin on accusa de crimes épouvantables. Le couvent d'Indié existe encore; on le voit à Békeurki, dans la partie septentrionale du Kesrouan. J'ai ouï dire qu'on avait voulu le démolir comme l'odieux théâtre où s'étaient accomplies de noires infamies; mais le monastère a tenu bon, et le patriarche maronite a coutume d'y passer l'hiver depuis 1827. La célèbre Indié est morte en 1802, au couvent de Sed-el-Hakié; elle avait soixante et dix ans. »

A moi, on m'a dit que le couvent a été brûlé et rasé par ordre de Pie VI : *le fait est qu'il n'existe plus*, et qu'à sa place s'élève le palais actuel, qui est une construction toute moderne. et personne n'y réside que le patriarche.

A mesure qu'on approche d'Antoura, les chemins sont un peu moins mauvais; on voit qu'on a cherché à frayer un étroit passage à travers les précipices. On me parlait déjà depuis quelque temps de cette route *magnifique* : ces bonnes gens sont si peu gâtés à cet égard, que tout passage qu'on peut franchir sans le péril imminent d'y perdre la vie est une merveille.

Ces travaux sont dus au délégué actuel du Saint-Siége, qui y fait travailler les pauvres quand ils manquent d'autres occupations, et leur fait ainsi parvenir les secours qu'il reçoit pour eux : c'est un double service qu'il rend aux Maronites.

A une lieue de Békeurki, sur une montagne aride, se trouve la demeure du délégué apostolique; il était dix heures quand nous y arrivâmes. Le délégué actuel, monseigneur Villardell, est Espagnol, de l'ordre des Franciscains, dont il porte l'habit; il est archevêque *in partibus*. Il savait depuis longtemps que nous étions dans la montagne, et il nous reçut avec une extrême bonté. Nous nous sommes entretenus pendant quelques heures des affaires de l'Europe et du Liban. C'est un homme très-instruit et de beaucoup d'expérience. Il est peu aimé des Maronites, au moins de ceux qui m'entouraient. et ils ont fait tous leurs efforts pour m'empêcher

de lui faire ma visite; aussi y suis-je allé seul avec monseigneur Pompallier. Les uns donnent pour motif de cette froideur sa sévérité envers les ecclésiastiques et les religieux qui s'écartent de leurs devoirs; les autres sa manière de vivre, qui diffère peu de celle des anachorètes, et d'autres encore son origine : son prédécesseur, qui était Français, était très-aimé. Quoi qu'il en soit, c'est un homme très-pieux, très-capable, et qui connaît parfaitement les missions du Levant.

Il est seul dans cette maison isolée avec un domestique; il attend chaque jour un secrétaire qui doit lui venir de Rome. Monseigneur Valerga, patriarche actuel de Jérusalem, a rempli précédemment ces fonctions auprès de lui. Cette habitation, qui n'est qu'à un quart de lieue d'Antoura, a été construite par un de ses prédécesseurs, monseigneur Losanna, et elle est appelée par les Arabes *la maison du Vent*. Effectivement il y règne d'une manière bien désagréable pour les autres habitants : pendant que je parcourais une collection de journaux et de dépêches, pour me remettre au courant des événements de l'Europe, à chaque instant le vent ouvrait tantôt une porte, tantôt une fenêtre, et emportait mes feuilles et mes papiers dans tous les coins de la maison.

Au reste, elle est située au milieu d'un petit désert, sur un sol nu, crayeux, habité seulement par des serpents; l'autre jour encore, lorsque le délégué revenait d'Antoura, un de ces reptiles s'élança contre lui, et se roula autour de la jambe de son cheval : heureusement il ne lui fit pas d'autre mal.

Antoura est au pied de la colline, dans un bassin orné de la plus belle végétation, qu'elle doit à la source abondante qui lui a donné son nom *Aïn Toura* (source du rocher), laquelle sort d'une montagne pierreuse dans le voisinage et traverse le village.

En 1656, un seigneur maronite, nommé Abunaufél, homme infiniment recommandable par ses talents et ses vertus, et qui fut plus tard nommé consul de France par Louis XIV, gouvernait ces contrées. Un jour les habitants de la côte, ayant vu un vaisseau jeté par la tempête sur le rivage, le prirent pour un vaisseau corsaire, se saisirent des gens qu'il contenait, et les amenèrent à Abunaufel. C'étaient des missionnaires jésuites, que leur général avait envoyés

à Saïda, et que la Providence avait destinés pour les Maronites. A la tête de ces missionnaires se trouvait le père Lambert, de Marseille, qui, à un âge assez avancé, avait quitté à Saïda une belle position commerciale pour se faire jésuite [1].

Abunaufel les accueillit avec joie; il les engagea à s'établir dans le Liban, leur céda une partie de son propre domaine, et se chargea même des dépenses pour la construction d'une maison et d'une chapelle : telle est l'origine de la mission des Jésuites à Antoura.

Des abus et des désordres s'étaient introduits dans cette partie de l'Eglise, si éloignée du foyer de l'unité; les Maronites, par suite de leurs fréquentes relations avec les Druses et autres peuples voisins, avaient adopté quelques-unes de leurs superstitions : les Jésuites travaillèrent ardemment à les combattre.

On les voyait partir d'Antoura pour se rendre dans les couvents, dans les hameaux des environs, et plus loin, jusqu'à Saïda, jusqu'à Alep, jusqu'à Damas, partout où ils pouvaient être utiles comme prédicateurs, instituteurs, médecins, confesseurs, infirmiers. Ils escaladaient ces immenses rochers à pied, chargés des ornements sacerdotaux et des vases sacrés, afin de pouvoir célébrer en tous lieux les saints mystères ; ils bravaient les ardeurs d'un soleil si funeste aux étrangers, les fièvres, les maladies contagieuses, les orages, les frimas; traversaient des torrents débordés, se couchaient tout mouillés, harassés de fatigue, dans le creux des rochers, ou sur une natte, dans la cabane du pauvre.

« Sitôt que nous étions arrivés dans un village où il y avait une église, écrit l'un d'eux, le son d'une espèce de cloche de bois, qui est en usage dans ce pays, donnait le signal aux habitants pour s'y rendre : chacun y accourait incontinent.

« Nous commencions chaque jour nos exercices par la sainte messe, suivie d'une instruction : leur attention infatigable nous animait à parler. Un de nous s'appliquait à faire le catéchisme aux enfants ; nous les trouvions assez ordinairement mal instruits, parce que les curés et leurs parents sont bien plus occupés des soins

[1] Son histoire est racontée dans le tome Ier des *Lettres édifiantes*.

domestiques et de la culture de leurs terres que de l'instruction des enfants.

« Après avoir satisfait à ces premières obligations de la mission, nous nous faisions instruire du nombre des pauvres, des malades, des divisions qui se trouvaient assez souvent entre les habitants du même lieu, et même dans les familles. Nous donnions une partie de nos après-dînées à la visite des malades, où nous trouvions de fréquentes occasions d'ouvrir le ciel à de pauvres enfants moribonds qui en auraient été éternellement exclus. Nous joignions aux secours spirituels que nous donnions aux malades celui des remèdes qu'on nous envoie de France pour leur soulagement. Dieu les bénit souvent d'une manière extraordinaire; mais il bénit encore davantage les paroles qu'il met dans notre bouche, soit pour la sanctification des malades, soit pour rétablir la paix dans les familles[1]. »

Dieu bénit aussi toute la mission, car elle s'étendit au loin, et ces dignes apôtres firent des moissons abondantes.

Mais l'esprit d'impiété se répandit sur l'Europe au dix-huitième siècle, et il commença, comme aujourd'hui, sa guerre contre l'Église par la persécution des Jésuites. Toutes les missions de l'Inde, de la Perse, de l'Éthiopie, comme celles du Liban, tombèrent en un jour. Cependant les ouvriers ne manqueront jamais dans la vigne du Seigneur. Pie VI a confié aux Lazaristes les établissements des Jésuites en Orient, et c'est à eux maintenant qu'appartient le collége d'Antoura. Nous les avons vus avec leurs élèves dans leur habitation d'été à Raïfoun ; ici, il n'y a qu'un Père dans ce moment.

Grâce aux dernières persécutions, les Jésuites sont revenus en Orient. Une tempête les avait jetés sur la côte de Syrie il y a deux siècles, d'autres tempêtes les y ont ramenés : celui qui les dirige commande aux éléments; il sait même faire servir à ses desseins ce qui leur est le plus opposé, les passions des hommes. C'est à la fin de 1831 que les premiers Jésuites revinrent en Orient. Ils dirigèrent pendant deux ans le collége grec catholique de monseigneur le

[1] Voyez *Lettres édif.*, tome I. *Levant. Mission de saint Joseph d'Antoura.*

patriarche Maxime Mazloum. Ils fondèrent ensuite deux maisons, l'une à Bekfaja, l'autre à Mâallaka, près de la plaine de Bkaa. Cette dernière n'est depuis quelques années qu'une succursale de la mission de Zahleh, qui est devenue un poste très-important; on y construit une église assez vaste. Ils ont en outre des maisons d'éducation à Beyrouth et à Ghazir. Ils se partagent le travail avec les Lazaristes : ceux-ci enseignent les langues et les éléments des sciences, les Jésuites ont essayé d'introduire de plus fortes études. La résidence de Ghazir a été fondée, en 1844, par les PP. Riccadonna et Planchet, dans l'intention d'y établir un séminaire pour les Maronites. On y enseigne, outre les mathématiques, les langues française, italienne, latine, grecque et syriaque; on y donne des cours d'histoire ecclésiastique, de physique, de philosophie et de théologie.

A part les cinq ou six colléges des Maronites, celui des Arméniens à Bzommar et celui des Syriens à Cherfé, il n'y a pas d'écoles tant soit peu importantes dans la montagne pour la jeunesse catholique; le besoin s'en faisait vivement sentir. Si l'on considère qu'à la Propagande les Maronites n'ont que six ou sept places, et les Grecs encore moins, qu'il leur faut un séjour de dix ou douze ans à Rome pour devenir prêtres, que plusieurs jeunes gens se trouvent dans la nécessité de retourner dans leur patrie par suite de l'affaiblissement de leur santé avant d'avoir achevé leurs études, qu'en Europe ils perdent plus ou moins les usages de leur pays et lui deviennent étrangers, on comprendra la nécessité d'un établissement ecclésiastique en Syrie pour les rites orientaux. Ce sont là les motifs qui ont amené la fondation du collége de Ghazir. Depuis ses douze années d'existence, il a déjà produit d'excellents fruits. C'est là aussi que monseigneur Valerga, avant l'établissement de son séminaire à Jérusalem, a fait faire leurs premières études aux jeunes gens qu'il prépare au sacerdoce. Puisse la Providence protéger cet établissement! et puisse-t-il en sortir un bon nombre de dignes pasteurs des âmes, dont la pénurie se fait si péniblement sentir dans tout l'Orient! Tout cela ne fait que de naître; ces religieux sont pauvres, très-pauvres : l'Europe fait des chemins de fer et des révolutions, elle n'a pas d'argent pour autre chose; elle

prétend civiliser l'Orient par les journaux, par les vins de France, par les chanteurs d'Italie, par les mousselines de Manchester et la quincaillerie de Birmingham. Les Maronites sont pauvres aussi, et ce qui est plus fâcheux encore, ils ne comprennent pas qu'il faille faire quelques sacrifices pour se procurer un peu d'instruction. Voici un trait qui ne leur fait pas honneur; malgré mon affection pour eux, je ne le tairai pas cependant, parce que je tiens, avant tout, à faire bien connaître l'état du pays.

Cinq ou six couvents du Liban avaient envoyé cette année de jeunes religieux à Ghazir pour fréquenter les cours des Jésuites. Ceux-ci leur donnèrent *gratuitement* l'instruction et la table aussi longtemps qu'il leur vint quelques secours de l'Europe. Les troubles ayant dérangé bien des fortunes et tari la charité, les Jésuites se trouvèrent dépourvus de tout, et embarrassés de subvenir à leurs besoins les plus pressants; ils se virent donc obligés de dire à leurs élèves : « Aussi longtemps que nous avons eu un morceau de pain, nous l'avons partagé avec vous; maintenant nous n'avons plus rien : faites savoir à vos supérieurs que nous continuerons à vous donner l'instruction gratuitement, mais qu'ils doivent pourvoir à votre entretien. » Tous ces jeunes religieux ont été rappelés dans leurs couvents [1].

Comment a pu se soutenir une si utile institution? Uniquement par les secours de l'œuvre admirable de la Propagation de la foi, qu'on trouve partout où il y a du bien à faire; mais par là même elle doit limiter ses bienfaits pour les étendre à toutes les nécessités urgentes. Que ne vient-il à la pensée de quelque gouvernement ou de quelques personnes charitables de fonder des bourses dans le collége de Ghazir! Ce serait une des meilleures œuvres qu'on pût faire : procurer de bons évêques, des prêtres vertueux et instruits à un si excellent peuple, ce serait lui rendre le plus éminent ser-

[1] Ces Jésuites qui sont maintenant dans le Liban pour continuer les glorieux travaux de leurs devanciers, et qui endurent la faim pour nourrir leurs frères, appartiennent, pour la plupart, aux plus honorables familles de la France et de l'Italie. Il y a, entre autres, à Ghazir, le fils du prince Soragna, de Parme, dont la famille est une des plus distinguées de la haute Italie, et dans laquelle j'ai trouvé souvent le plus bienveillant accueil; une de ses sœurs est Sœur de Charité.

vice, et contribuer plus que personne à la régénération de l'Orient.

Il y a encore à Antoura un couvent de femmes de la Visitation; les religieuses sont toutes Arabes, et, à cause de leur peu d'instruction, elles ne peuvent avoir aucune influence sur l'éducation des femmes de ce pays. Parmi les maisons religieuses établies par les Européens, il n'y a aucune communauté de femmes : un jour peut-être la Providence leur enverra quelques-uns de ces habiles civilisateurs dont la France est si riche et qui se cachent sous un modeste costume de religieuse.

C'est à Antoura qu'avait trouvé un asile une jeune femme hollandaise, dont l'intéressante histoire est racontée dans le premier volume des missions du Levant[1] : en voici un court exposé.

Un jeune Turc de Damas avait été fait prisonnier par les chevaliers de Malte, et donné à un seigneur espagnol, qui, pour ses bonnes qualités, le prit en affection et le fit instruire dans la religion catholique. Emmené en Flandre pendant les guerres, il s'y distingua, et obtint une compagnie de cavalerie dans l'armée espagnole. Il fut envoyé à Bruxelles, et reçut le meilleur accueil dans les premières maisons de la ville, entre autres chez une riche dame d'Amsterdam, qui était venue à Bruxelles avec sa fille. Au bout de quelque temps, il demanda et obtint la main de cette demoiselle, qui était catholique. Sous le prétexte d'un pèlerinage à Jérusalem, il engagea cette jeune femme à quitter clandestinement sa mère ; ils s'embarquèrent sur un vaisseau hollandais, et firent voile successivement pour Alger, pour Alexandrie, pour la côte de Syrie, d'où ils se rendirent à Alep. Pendant ce voyage, cette malheureuse femme apprit quelles étaient la patrie, la religion et les intentions de son mari : elle se vit tout à coup la femme d'un Turc, obligée de vivre dans un pays dont la religion et les mœurs étaient si différentes des siennes. Bientôt après, elle se trouva plus malheureuse encore : le bruit s'était répandu que son mari avait rapporté des trésors : il fut assassiné. Cette jeune veuve avait un fils ; elle était seule, sans secours, sans connaissances, dans un pays barbare : la Providence vint à son aide. Elle fut recueillie par des femmes maronites qui se trouvaient à

[1] Voyez *Lettre du P. Ant.-Marie Nacchi.*

Alep, et qui l'emmenèrent avec elles à Antoura. « C'est à Antoura que nous l'avons connue, dit l'auteur de ce récit ; sa conduite y a toujours été très-édifiante et très-exemplaire. Elle parlait de ses malheurs avec une soumission aux ordres de Dieu qui tirait les larmes des yeux de ceux qui l'entendaient parler. Une si rare vertu lui gagna tellement l'estime et la considération de nos Maronites, qu'ils s'empressaient tous volontiers à lui rendre les services dont ils étaient capables, et s'efforçaient de lui faire oublier ses tristes aventures. » Après quelques années de séjour à Antoura, il se présenta une occasion pour l'Europe, et cette dame en profita pour rentrer dans le sein de sa famille.

De la Roque, qui nous a laissé une intéressante relation de son voyage, a été retenu par la fièvre pendant huit mois, en 1688, dans la maison des Jésuites à Antoura.

Le délégué nous fit l'honneur de nous retenir à dîner ; ensuite on vint nous avertir que nos compagnons de voyage étaient arrivés, et nous attendaient sur le chemin de Zouk.

D'après les indications qu'on nous a données, il doit se trouver non loin d'ici des carrières de roches schisteuses avec de nombreuses empreintes de poissons de mer, dont on nous a montré plusieurs exemplaires à Mirouba ; je ne les ai pas visitées. Volney en fait aussi mention, mais il les place entre Bâtroun et Djebaïl.

Nous passâmes près de Zouk-Mikayl sans nous y arrêter : c'est la bourgade la plus considérable et la plus commerçante du Kesrouan. C'est dans ses environs qu'on fait les meilleurs vins du Liban.

Bientôt nous fûmes au bord de la mer et au milieu d'une magnifique plantation de mûriers, de patates et de cannes à sucre[1]. Je trouvai devant un khan un jeune homme qui m'adressa la parole en

[1] Michaud raconte l'enthousiasme des croisés quand ils passèrent en ce lieu, et qu'ils trouvèrent des moissons jaunies, des orangers, des oliviers, des jujubiers, des palmiers, et une plante dont le suc était plus doux que le miel, et que les habitants appelaient *zucra*. Jusque-là la canne à sucre avait été ignorée dans l'Occident ; les pèlerins la firent connaître en Europe, puis elle fut transportée en Sicile, en Espagne, à Madère, et enfin en Amérique. *Hist. des croisades*, tome Ier, liv. IV. Voyez aussi *Alex. d'Aix* et *Jacques de Vitry*.



français : c'était un élève des Lazaristes. Il m'accompagna jusqu'à l'embouchure du Nahr-el-Kelb, dont il me fit les honneurs ; il aurait bien voulu me suivre dans tout mon voyage et venir en Europe.

Le Nahr-el-Kelb (rivière du chien) est l'ancien Lycus ; son embouchure offre un des points les plus intéressants de toute cette côte.

Il est assez facile, à cette époque de l'année, de traverser à cheval le lit du fleuve ; il forme un petit delta sablonneux entre la mer et les rochers élevés qui bordent son cours. C'est du côté du sud que se trouvent le promontoire, la voie Antonine et les inscriptions romaines et égyptiennes. Il y a aussi de ce côté un petit khan où les voyageurs trouvent le café, le chibouk et un peu d'ombre.

La grande route de cette partie de la Syrie, c'est le rivage de la mer ; mais elle est interceptée dans quelques endroits par des rochers infranchissables : telles sont l'Échelle de Tyr et l'embouchure du Lycus. Il a fallu tailler un chemin dans le roc et combler les anfractuosités de la montagne. Ici ce travail a été fait par Antonin le Pieux, comme l'indique l'inscription suivante, copiée déjà par plusieurs voyageurs, et que je ne transcris que pour constater son état actuel de conservation.

IMP. CAES. M. AVRELIVS.
ANTONINVS. PIVS. FELIX. AVGVSTVS.
PART. MAX. BRIT. GERM. MAXIMVS.
PONTIFEX. MAXIM.
MONTIBVS. IMMINENTIBVS
LYCO FLVMINI CÆSIS VIAM DILATAVIT.
PER ANTONINIANAM V AM.

Autrefois on voyait au-dessous ces mots :

Invicte imp. Antonine P. Felix Aug.
Multis annis impera;

mais je n'ai pu les lire ; ils sont cités dans Maundrell [1]. Les parois

[1] *Voyage d'Alep à Jérusalem*, p. 61.

de ces rochers portent différentes sculptures fort anciennes et fort remarquables; elles datent de différentes époques et de différents peuples. Quelques tablettes sont entièrement illisibles; d'autres présentent des hiéroglyphes, et d'autres des caractères cunéiformes encore assez distincts. Plus haut, on retrouve les traces de l'ancienne route, et non loin de là, à cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, des figures de huit pieds de haut, taillées dans le roc, à demi-relief, dont une est bien conservée : c'est un homme debout, de profil roide, revêtu d'une longue robe, coiffé d'un bonnet persan; il porte une barbe terminée en pointe, et, dans sa main droite, qu'il tient élevée, il a un objet devenu méconnaissable. Cette figure, reproduite en plâtre, est exposée à la Bibliothèque royale à Paris, d'après les dessins de M. Laborde. M. Léon de Laborde, dans son *Voyage en Orient* [1], a reproduit les dix principaux bas-reliefs du Lycus; ils sont au nombre de quatorze : celui dont je viens de parler est le huitième. Sur le dixième, il y a deux personnages, dont l'un a une tête de crocodile; il porte une tunique courte, ses jambes sont à découvert, ses deux bras étendus du même côté; près de sa tête se trouve une demi-lune. L'autre personnage, à figure humaine, est vêtu de même; un de ses bras est étendu vers son voisin. Sur d'autres on voit un tombeau, une colonne carrée, etc.; plusieurs sont presque entièrement effacés.

Tout cela avait été déjà soigneusement copié en 1832 par les soins de M. Joseph Bonomi, et étudié par Landseer, qui a lu un intéressant mémoire sur ces antiques monuments à l'Institut royal d'Angleterre. Il fait remonter ces sculptures jusqu'à Sésostris, qui est venu aux bouches du Lycus et dans la baie de Djounié, où il s'est embarqué pour l'île de Chypre. Il attribue le premier bas-relief dont nous avons parlé à un de ces conquérants d'Assyrie, prédécesseurs de Nabuchodonosor, qui ont envahi la Phénicie et la Samarie, et qui ont voulu assimiler leurs conquêtes et leur gloire à celles de Sésostris en les éternisant par les mêmes monuments que le sien.

Ammien Marcellin rapporte que les hommes, prévoyant un déluge

[1] Chez Didot, Paris, 1838.



futur [1], et craignant que des connaissances acquises ne vinssent à se perdre, gravèrent sur les parois des cavernes des figures d'animaux qu'ils nommèrent hiéroglyphes, pour en conserver le souvenir; ces rochers ainsi gravés se nommaient *syringes*. Il y en avait en plusieurs lieux [2]. Pausanias dit qu'il y avait des syringes près de Thèbes, non loin de la statue de Memnon, qui rendaient des sons harmonieux [3]. Quelques-unes des traditions du Lycus ont du rapport avec les syringes de Pausanias et d'Ammien Marcellin.

Il est bien digne de remarque qu'on trouve de ces rochers gravés jusqu'au-milieu des steppes de l'Amérique méridionale, dans des contrées inhabitées aujourd'hui, et entourées de peuplades descendues au dernier degré de la civilisation, qui sont bien loin de pouvoir graver de pareilles figures [4].

A la pointe du cap, on voit le piédestal sur lequel se trouvait la divinité, Lycus (loup), qui a donné son nom au fleuve, et qu'on adorait en ce lieu. Les Arabes en ont fait un chien, *Kelb* : de là son nom actuel, fleuve du Chien. Sa bouche béante était tournée vers la mer, et quand le vent soufflait, elle rendait des sons mystérieux qu'on regardait comme des oracles. Pour échapper à leur funeste influence, les Arabes ont précipité la divinité dans la mer; elle a été mutilée dans sa chute : lorsque la vague se retire, on voit au pied des rochers une masse informe, et on se demande comment des peuples intelligents ont pu mettre en elle leur confiance. On s'en étonne moins quand on voit, encore aujourd'hui, les peuples les plus spirituels de la terre se tourner vers des bouches béantes dont les oracles non plus ne sont que du vent : *Ephraim pascit ventum*.

Tandis que quelques voyageurs ne considèrent ce piédestal que comme la base d'un milliaire romain, d'autres se plaisent à recher-

[1] Cette tradition ne peut se rapporter au déluge universel, puisque les hiéroglyphes sont moins anciens.

[2] Ammien Marcellin, liv. XXIII.

[3] Pausanias, l. I. Huet, *Démonstration évang*. Édrisi, en parlant de l'Égypte, cite des traditions analogues. Voir ses descriptions d'Akhmim, d'Esné et de Dendera. Voir aussi D. Calmet. *Comment. sur la Genèse*, ch. VI; et le ch. XXXVI de cet ouvrage, art. *Galgala*.

[4] Voir Humboldt, *Tableaux de la Nature*, tome I[er]. *Considérations sur les steppes*, et note 49.

cher l'origine des traditions populaires qui s'y rattachent. Quelques-uns pensent que les eaux du fleuve, grossies par la fonte des neiges, roulant des blocs de pierre entre les rochers élevés qui forment son embouchure, faisaient entendre, surtout pendant le silence de la nuit, un bruit effrayant, semblable aux hurlements d'un loup, et que c'est là ce qui a donné lieu d'élever une idole sous la forme de cet animal ; d'autres disent que le diable lui-même entrait dans cette figure en pierre, et hurlait d'une si étrange façon, qu'on l'entendait tout le long de la côte, et même jusqu'à l'île de Chypre : ce qui présageait toujours quelques grands malheurs. Selon d'autres récits, on avait attaché sur ce rocher un chien vivant, qui devait y être adoré ; mais il brisa ses liens et se précipita dans les ondes, où il fut changé en pierre. Ce que l'on en voit aujourd'hui, lorsque le remous se retire, ressemble à la partie postérieure d'un animal couché sur le dos : *Diruptus est Draco, et dixit Daniel : Ecce quem colebatis!*

Ce qui est plus certain que les suppositions des voyageurs modernes, c'est le récit d'Hérodote, qui nous apprend que Sésostris, dans ses courses triomphales, élevait des colonnes ou des obélisques pour marquer les limites de ses conquêtes. Quand bien même la plupart n'existaient plus de son temps, Hérodote assure en avoir vu à l'embouchure du Lycus, qui étaient marquées d'un caractère féminin [1]. On sait que Sésostris, pour indiquer si les peuples qu'il avait vaincus s'étaient défendus vaillamment ou avec lâcheté, imprimait un caractère viril ou féminin à ces monuments. Darius érigea de même deux colonnes en marbre blanc au bord du Bosphore, et Hercule à l'extrémité du monde. Ces monolithes devinrent l'objet d'un culte public qui fut mêlé au culte du soleil : ils marquaient les deux points autour desquels il devait achever sa course : comme les colonnes du cirque, ils figuraient les deux solstices. Il est remarquable que nous trouvions de ces colonnes au détroit de Gibraltar, et ici à l'autre extrémité de la mer Méditerranée, cet immense cirque autour duquel se mouvait le monde ancien, et qui est le principal orbite des intérêts du monde moderne.

[1] Hérodote, II, 44, 51, 102, 106, 110. — Movers, *Phönizien*.

Les Égyptiens plaçaient deux chiens à l'entrée des équinoxes comme gardiens des deux hémisphères, un chien blanc et un chien noir, pour figurer le jour et la nuit, l'été et l'hiver, la mort et la renaissance du soleil; et nous les voyons dans toute la mythologie continuellement en rapport avec les divinités qui représentent le soleil et la lune[1].

A Rome, les obélisques de la place du Peuple, de la place de la Rotonde, et l'obélisque Matteïano, tous enlevés à l'Égypte, portent le nom de Ramsès le Grand) et étaient dédiés au soleil. Le mot obélisque ne signifie pas autre chose que Αβέλιος, Bel ou Baal, le dieu soleil. Le loup, à cause du feu de son regard, était aussi consacré au soleil.

Cette colonne ou statue rendant des oracles rappelle la colonne de Memnon, qui rendait un son harmonieux lorsqu'elle était frappée par les premiers rayons du soleil. Pour en connaître la cause, Cambyse la fit briser; mais, au dire de Strabon, la partie brisée continua à rendre le même son.

Les colonnes parlantes, ou statues carrées appelées *Hermès* (c'est-à-dire discours), se trouvaient sous toutes les formes chez tous les peuples païens.

Sur un tronçon de pilier rond qui est à l'embouchure du Lycus, près du piédestal du chien, se trouve une inscription presque entièrement illisible. Voici les lettres qu'a cru y reconnaître M. de Saulcy.

. . . . . M . . II
. . . GERM . . .
. . . . EMPERA . . .
. . . . CICICONS . . .
. . . . . HLVIA‾O . . .
. . . . SILYICON . .
. . . . . NONI . . . .

2ᵉ vol., p. 648.

[1] Quand on dit d'un chien qu'il *aboie* à la lune, on n'exprime pas toute la valeur du mot *latrat*, par lequel les anciens signifiaient un culte que le chien était censé rendre à la lune.

A l'embouchure du Lycus, mais à quelques centaines de pas de la mer, on trouve un pont, un moulin, et les restes d'un aqueduc construit par l'émir Fakreddin. Au pied du promontoire, on avait creusé un bassin dans le roc pour obtenir du sel par évaporation, et on voit souvent le long de la côte de petits bassins naturels remplis de sel cristallisé, et qu'on croirait recouverts d'une couche de glace.

Le cours du Lycus n'est que de quelques lieues. Il sort d'une caverne qui a la forme d'une voûte, et coule constamment entre des montagnes escarpées et des vallons boisés, où il conserve la fraîcheur de ses eaux. La caverne d'où il sort est remarquable par la grande quantité de stalactites qui s'y trouvent. Immédiatement au-dessus, il y a une autre grotte très-profonde, qui communique avec la première, et qui est remplie de stalactites et de stalagmites : c'est une caverne à ossements des plus intéressantes qui existent ; elle a été décrite par M. Botta [1], et elle renferme des fragments d'ossements, des coquilles et des incrustations extrêmement nombreuses. Le delta de l'embouchure du Nahr-el-Kelb paraît avoir été un port, et on remarque dans les rochers des trous creusés de main d'homme pour attacher les navires. Des excavations dans les rochers, que le niveau de la mer n'atteint plus aujourd'hui, prouvent que les flots se sont retirés, ou que ce rivage a été soulevé. La différence de niveau dans les couches du même terrain est souvent très-sensible d'une rive à l'autre.

On sait que toute cette contrée a été bouleversée par le tremblement de terre de l'année 1202, qui renversa la forteresse de Balbek, les remparts de Tripoli, de Ptolémaïs, et une quantité de villes, et jeta sur le rivage les vaisseaux et les poissons de la mer. Les hauteurs du Liban, dit M. Michaud, s'entr'ouvrirent et s'abaissèrent en plusieurs endroits [2]. Le tremblement de terre de l'année 1759 fit périr plus de vingt mille personnes dans la vallée de Balbek. Pendant trois mois ses secousses inquiétèrent les habitants du Liban, qui furent obligés de vivre sous des tentes [3].

[1] *Mémoires de la Société géologique de France*, tome I, *Observations sur le Liban*, par M. Botta fils.

[2] *Histoire des croisades*, tome III, liv. XII.

[3] Volney, *Voyage*, tome I.

A l'époque où ces montagnes étaient couvertes de forêts, les eaux du Lycus devaient être plus abondantes; elles ont laissé des traces ineffaçables sur leurs bords [1].

La voie Antonine, sur le promontoire du Nahr-el-Kelb, n'a qu'un quart de lieue de longueur. Ce passage, du temps des croisades, s'appelait le *défilé de Béryte*; il est facile d'en comprendre l'importance sous le point de vue militaire. Les croisés, après la prise d'Antioche, le franchirent sans obstacle; mais plus tard, Baudouin I[er], se rendant à Jérusalem pour recueillir l'héritage de Godefroy, y courut de grands dangers: voici comment un des abréviateurs de Foucher de Chartres rend compte de cet événement :

« Non loin de la ville de Béryte, et près de la mer, est un défilé très-étroit qu'on ne peut éviter, et où cent hommes peuvent facile-

[1] Voici maintenant la description de M. de Lamartine, où l'on dirait qu'il s'est imposé la tâche de remettre dans le chaos les caps, les fleuves, les langues et les dieux de cette côte phénicienne : « Après avoir traversé le fleuve (Bayruth) sur le pont romain, dont j'ai décrit l'aspect plus haut, on suit une plage sablonneuse jusqu'au cap Batroun, formé par un bras du Liban projeté dans la mer. Ce bras n'est qu'un rocher dans lequel on a taillé, dans l'antiquité, une route en corniche, d'où la vue est magnifique. Les flancs des rochers sont couverts, en plusieurs endroits, d'inscriptions grecques, latines et syriaques, et de figures sculptées dans le roc même, dont les symboles et les significations sont perdus. Il est vraisemblable qu'ils se rapportent *au culte d'Adonis*, pratiqué jadis dans cette contrée; il avait, selon les traditions, des temples et des cérémonies funèbres près du lieu où il périt. *On croit que c'est au bord du fleuve que nous venons de traverser.* En redescendant de cette haute et pittoresque corniche, le pays change tout à coup de caractère. Le regard s'engouffre dans une gorge étroite, profonde, toute remplie par un autre fleuve (encore un fleuve!) Nahr-el-Kelb, le fleuve du Chien *. »

Ainsi le fleuve aux inscriptions n'est pas le fleuve du Chien ; il doit donc y en avoir un autre à quelques pas de là, que personne n'a jamais vu, et ce serait le fleuve Adonis. Mais le fleuve Adonis, le véritable, celui où Adonis périt, est bien loin d'ici. Si, pour éclaircir tout cela, il fallait aller au *cap Bâtroun*, cela nous mènerait loin : il n'y a pas de cap Bâtroun, mais bien une ville de ce nom : c'est l'ancienne Bostrys; elle est à plus de 12 lieues au nord du Nahr-el-Kelb. Pour peu qu'on ajoute à tout cela l'interprétation des inscriptions grecques, latines et syriaques, on aura, certes, le tableau le plus bizarre qu'on ait jamais vu. Un auteur allemand, en parlant des vues que Pockoke a cru devoir joindre à son voyage, dit qu'elles font beaucoup de tort à son livre, parce qu'elles sont faites de manière qu'on jurerait que celui qui les a dessinées n'a jamais vu les lieux qu'il a voulu représenter : qu'aurait dit cet auteur des peintures de M. de Lamartine?

* Tome I[er], page 356.

ment résister à cent mille et les empêcher de passer. Les habitants de Damas et d'Alep s'en étaient emparés. Les chrétiens, en arrivant, furent obligés de tirer l'épée, et, dès le premier choc, les ennemis qui ne reçurent point la mort furent contraints de se retirer dans les creux des rochers et dans les montagnes. Les croisés placèrent leur camp dans l'endroit même où ils avaient commencé de combattre ; car, pour peu qu'ils eussent reculé, ils auraient donné à croire à l'ennemi qu'ils le redoutaient, et les infidèles, quoiqu'à demi vaincus, auraient pu revenir au combat. Les hommes et les bêtes de somme passèrent la nuit sans prendre de nourriture et sans goûter le sommeil ; les chrétiens feignaient de montrer de l'audace, mais ils étaient peu rassurés. Il était dangereux de rester campé, il l'était davantage de se hasarder dans le défilé, il l'était encore bien plus de se retirer et de fuir. Les chrétiens ayant ainsi perdu l'espoir de la fuite et celui de la victoire, le salut leur paraissait presque impossible. Ce fut dans cette anxiété qu'ils passèrent une nuit qui leur parut bien longue, soit par les besoins qu'ils éprouvaient, soit par l'horreur d'une mort qui leur semblait inévitable. Cette aurore qu'ils redoutaient et qu'ils désiraient tout à la fois parut enfin. Les chefs décident qu'il faut passer le défilé, ou mourir glorieusement les armes à la main. Les tentes sont repliées, on charge les bêtes de somme, et, en se défendant contre les ennemis qui fondent de toutes parts, on avance vers le défilé. Les Sarrasins jettent des cris terribles, lancent des traits et des flèches, et veulent pousser les chrétiens dans le défilé pour en faire un horrible carnage. Les fidèles, près d'être écrasés par les barbares, aperçoivent dans ces gorges une petite plaine contiguë et s'en emparent aussitôt, et, redoublant d'ardeur et de courage, ils forcent les Sarrasins à une fuite précipitée. Il y eut des barbares[1] qui, montant sur les barques, s'avancèrent précipitamment au milieu de la mer : ils semblaient croire que, pour échapper au glaive des chrétiens, il ne suffisait pas de quitter le rivage, mais qu'il fallait encore se dérober entièrement à la vue de ces intrépides défenseurs de la croix[1].

[1] Voyez *Bibliothèque des croisades*, tome I, page 101.

Edrisi nous apprend que, de son temps, il y avait ici un petit fort au bord de la mer[1].

La rivière du Chien fait la limite méridionale du Kesrouan. Je pris congé de quelques Maronites qui nous avaient accompagnés jusque-là, et du guide obligeant qui m'avait montré les antiquités du Lycus; je jetai un dernier regard sur la montagne qui avait excité en moi tant de douces sympathies, et que je quittais pour toujours.

Je n'ai passé qu'un mois dans le Liban, mais je le compterai pour un des plus heureux de ma vie. Je sais maintenant qu'il y a encore un coin sur cette terre où la religion, comme dans les premiers temps de l'Église, est le principe de toutes les actions. Là Dieu est encore Dieu, et on n'a pas encore mis à sa place les idoles enfantées par la corruption des hommes; on l'adore en tous lieux dans les églises, dans l'intérieur des familles et sur les places publiques, parce qu'on croit que nous avons besoin de lui partout. et qu'il peut nous aider. Là, on ne veut pas replacer la société sur une base plus parfaite que l'Évangile; on admet la doctrine de Jésus-Christ telle qu'elle est, et on la suit. Si des prophètes inconnus y viennent annoncer une religion nouvelle, le peuple, dans sa simplicité, la rejette, parce qu'elle n'est pas conforme à l'ancienne: il ne croit pas que plus une doctrine est récente et obscure, plus aussi elle est vraie. Il ne sait pas sacrifier sa foi à l'amour des nouveautés, ni à l'intérêt, ni à l'ambition. Il exerce l'hospitalité, la charité, la justice, comme vertus chrétiennes, et non comme des inventions de notre époque. Les enfants ne sont pas des prodiges à sept ans, pour être des hommes nuls le reste de leur vie; on ne leur fait pas sucer le lait de l'orgueil pour leur faire manger le pain de la déception : ce qui est précoce chez eux, c'est la crainte de Dieu et le respect pour les parents, et cela leur reste. Ils ne sont pas émancipés en sortant du berceau par leurs parents idolâtres, parce que les enfants, ainsi que l'exigent Dieu d'abord, puis la nature et le bon sens, ont besoin d'être élevés, corrigés, et, comme le prouve l'expérience, *on ne corrige pas les enfants qu'on adore*. Le plus sage des

[1] *Géographie*, tome I, 3e climat.

hommes a dit : « La folie est attachée au cœur de l'enfant : la verge de la discipline l'en éloignera. » (Prov., XXII, 15.) En Europe, aujourd'hui, les mères entendent la sagesse autrement que Salomon : on doit peu s'étonner que, la verge ayant été éloignée, la folie soit restée. Ici, la famille est fortement, saintement constituée : de là vient cette pureté de mœurs si supérieure à la nôtre. Ce peuple croit encore qu'il n'est pas plus permis de tout dire qu'il n'est permis de tout faire, parce que la parole pousse à l'action, et qu'il vaut mieux prévenir le mal que de le punir. Il obéit aux anciens, aux hommes constitués en dignité, parce que c'est l'ordre de Dieu ; il n'a pas encore admis que l'ingratitude, la présomption et l'inexpérience soient des titres pour bien gouverner la famille et la société. Il respecte les prêtres, comme ministres du Seigneur ; il n'a pas encore découvert le secret d'aimer la religion et de haïr ceux qui travaillent à la répandre. Il n'a pas autant de Bibles que les biblistes, mais il a les préceptes de l'Évangile dans le cœur, et il les pratique. Il croit que l'ordre est l'état normal de la société, et que c'est être coupable que de le troubler sans cesse. Il croit beaucoup d'autres choses qu'on semble avoir oubliées en d'autres lieux, et c'est pour cela que j'aime ce peuple doux, simple, bon, croyant .. et je dirai éclairé, parce que c'est la croyance qui éclaire, et non le doute ou la négation : si les plus purs rayons du ciel n'avaient pas toujours lui sur ces montagnes, comment ce petit peuple aurait-il pu résister pendant onze siècles à l'invasion de la barbarie ? Les barbares ont détruit Tyr, Césarée, Éphèse, Balbek, Laodicée, et cent autres villes riches et savantes, qui étalent leurs ruines au pied du Liban, tandis que les pauvres Maronites, comme les fils de Jacob, se multipliaient dans l'esclavage[1].

M. de Chateaubriand, après avoir fait le tableau d'une autre république chrétienne fondée par des missionnaires au milieu des forêts du nouveau monde, ajoute : « Il nous semble qu'on n'a qu'un désir en lisant cette histoire : c'est celui de passer les mers, et d'aller, loin des troubles et des révolutions, chercher une vie obscure

[1] En 1140, Guillaume de Tyr compte 40,000 Maronites.
En 1784, Volney en compte. . . . 115,000.
En 1840, Perrier. . . . . 220,000.

dans les cabanes de ces sauvages, et un paisible tombeau sous les palmiers de leurs cimetières[1]. » Ce désir est aussi celui de tous les voyageurs chrétiens qui ont parcouru le Liban, et il peut dédommager ses pieux habitants des injustes reproches que les autres leur adressent.

Pour aller à Beyrouth, il fallait longer la plage sur un sable extrêmement fin, qui réfléchissait les rayons d'un soleil encore très-ardent, malgré la saison avancée; le vent soufflait avec violence, et jetait jusque sous les pieds de nos chevaux, à une grande distance, les flots écumeux de la mer.

Une petite rivière, le Nahr-Leban, ou Nahr-Anteliyas, après avoir arrosé le pied d'une montagne où se trouve le couvent qui lui a donné ce dernier nom, coupe l'ancienne voie Antonine et se jette dans la mer.

En approchant de la ville, nous entrâmes dans des haies fort hautes et fort épaisses, qui entouraient des plantations de mûriers et des jardins; la *rivière de la Mort* les traverse. A notre droite est la mosquée, bâtie sur l'emplacement de la chapelle de saint George; ce serait ici, selon l'expression du seigneur d'Englure, que *monsieur Saint-George occist* le serpent et délivra la fille du roi.

A une demi-lieue de Beyrouth, nous passons sous les arches du pont du Nahr-Beyrouth, le *Magoras* des anciens; son lit est large, mais dans ce moment il est presque sans eau. C'est à son embouchure que, pendant la mauvaise saison, les vaisseaux stationnés devant Beyrouth viennent chercher un mouillage moins dangereux que celui de la rade. Le pont a six arches, et paraît être de construction romaine; presque tous ceux qui ont été bâtis sous la domination actuelle ont été emportés par les torrents.

Les abords de la ville ont un aspect morne; les habitants qui, à l'approche du choléra, s'étaient sauvés dans les montagnes, ne sont pas encore retournés; le peu de personnes que nous rencontrons paraissent étonnées de notre arrivée. Cependant, en tout, il n'y a pas eu plus de cent victimes sur une population de 36,000 âmes. On compte parmi les morts soixante Turcs, trente Juifs, quelques Grecs

[1] *Génie du christianisme*. Missions.

et deux ou trois Francs, parmi lesquels une Sœur de Charité ; depuis sept jours, il n'y a eu qu'un seul décès.

Nous allons descendre dans un hôtel situé au milieu des jardins. de l'autre côté de la ville, dans la *locanda del signore Battista.*

21 *septembre*. Dès le matin, ayant voulu me rendre en ville, je ne trouvai pas un muletier qui voulût m'y conduire. Impatienté d'être ainsi à la merci de ces gens, je dis au chef que je ne voulais plus de lui, et que je prendrais à Beyrouth des moucres qui voulussent me suivre ; que lui et ses Arabes n'étaient pas des hommes ; que trois fois déjà ils m'avaient donné des preuves de leur lâcheté, et qu'ils seraient capables de m'empêcher de voir la mer Morte et le Jourdain, comme ils m'avaient empêché d'aller à Balbek et à Damas. Là-dessus il me fit mille promesses ; il m'assura que maintenant il me suivrait jusque dans la mer, si je le désirais : que le drogman avait mal rendu ses réponses, et qu'il me suppliait de mettre encore une fois leur courage à l'épreuve.

Ces raisons me toucherent fort peu. car j'étais bien convaincu qu'il serait tout aussi poltron après ma semonce qu'avant; mais ce qui me détermina à le garder fut que, comme je pris des renseignements, on me dit que certainement je ne trouverais pas mieux ; que tous les moucres étaient aussi Arabes que ceux que j'avais, attendu que les autres nations ne font pas ce métier; que la seule chance que je courais était de tomber sur des fripons, tandis que ceux-ci étaient au moins honnêtes.

J'allai en ville ; un muletier vint avec moi jusqu'à la porte, mais son courage s'arrêta là. Ayant dit la messe chez les PP. Jésuites, un d'eux voulut bien me servir de guide et d'interprète. Ils ne sont que trois ; le supérieur était absent, les deux autres sont Français : ils sont très-instruits, très-aimables, et, à la lettre, pauvres comme des rats d'église. Que font-ils à Beyrouth ? Ils étudient l'arabe, exercent le saint ministère et tiennent une école de petits enfants. Dans les universités, si des professeurs savaient la moitié des langues que possèdent ces deux maîtres d'école, ils se feraient passer pour des savants ; ceux-ci ne se doutent pas qu'ils savent quelque chose : c'est si commun parmi eux ! C'est sur les rivages de l'Asie que l'Europe chasse des maîtres dont elle aurait si besoin pour élever ses

enfants, puisque, de l'aveu même de leurs ennemis, *on n'a jamais rien inventé de mieux que leurs écoles*[1].

Je voulus faire des visites aux consuls généraux de France et d'Autriche, mais ils étaient absents; j'allai ensuite chez les Sœurs de la Charité. Ces religieuses sont ici assez nombreuses, et elles font construire une belle maison dans un jardin à la porte de la ville. Elles sont extrêmement aimées et respectées par toute la population, et elles ont rendu les plus grands services pendant la durée de l'épidémie; elles allaient soigner les malades dans toutes les maisons, sans distinction de croyance, et les autorités turques les ont même chargées du soin des prisons. Une d'elles étant morte, victime de son dévouement, toute la ville a voulu assister à son enterrement. Jamais on n'avait vu, à un convoi funèbre, les Grecs, les Juifs, les Turcs, les Arabes, les catholiques, confondre leurs prières et leurs larmes; cet honneur unique était réservé à l'humble fille de saint Vincent de Paul, qui confond tous les hommes dans l'immensité de sa charité.

Ces jours derniers, après l'arrivée du nouveau pacha, les autorités ont été changées; plusieurs de ces fonctionnaires ont témoigné à la supérieure le chagrin qu'ils ont de quitter Beyrouth, en ajoutant que leur seul regret était d'être transférés dans une ville où il n'y a pas de Sœurs de Charité. Un d'eux, qui avait eu le choléra, et qui avait été soigné par la supérieure, l'a suppliée, en la quittant, de lui permettre de demeurer en correspondance avec elle. Il ne faut pas oublier que ce sont des Turcs qui expriment de pareils sentiments, et qui demandent quelquefois à ces religieuses si elles sont descendues du ciel, ne comprenant pas que des femmes de la terre puissent porter à leurs semblables une affection aussi angélique. On l'a dit, et il faut le redire bien haut : *Si les anges du ciel*

[1] « L'éducation de la jeunesse, dit Bacon, cette noble partie de la discipline antique, a été ranimée de nos jours et comme rappelée de l'exil par les Jésuites, dont l'habileté et les talents sont tels, qu'en pensant à eux je me ressouviens de ce qui fut dit jadis au Persan Pharnabaze par le roi grec Agésilas : *Étant ce que vous êtes, que n'êtes-vous des nôtres!* Il ajoute : « Pour arriver à un bon système d'éducation, le chemin serait court; il suffit de dire : *Consultez les écoles des Jésuites : jamais on n'a inventé rien de mieux.* » (Bac., *De Augm. scient.*, lib. I et VI.)

se manifestaient à la terre, pourraient-ils se montrer à l'humanité sous des apparences plus dignes de leur céleste nature?

En écrivant ces lignes, j'ai le cœur brisé. et je sens la honte me monter au visage en songeant à ma patrie. En Syrie. sous le joug du croissant. des peuples que nous appelons barbares. non-seulement laissent à de saintes filles toute liberté pour exercer leur ministère de charité. mais ils joignent encore leur reconnaissance et leur admiration à celle de toute la terre. qui n'a jamais vu plus de vertu et de dévouement : en Suisse. au contraire dans le centre de l'Europe. dans le pays de la *liberté* et de la *tolérance*, les filles de Saint-Vincent de Paul ont été indignement expulsées... : et les mânes des fondateurs des républiques helvétiques ne se sont pas levées de leurs tombes pour protester contre ce triple attentat fait au christianisme. à la civilisation et à des femmes !

Le nouveau gouverneur de Beyrouth. Vamig-pacha. est allé plus loin encore que son prédécesseur : comme le gouverneur de Smyrne, il a assuré aux Sœurs de Charité une somme mensuelle pour la création d'une ambulance et d'un dispensaire.

L'exemple des Sœurs de Charité devrait servir à inspirer un peu de courage aux prêtres arabes catholiques. que j'ai vus sous l'impression de la peur. comme tous ceux de leur nation. Cette peur ne va pas, sans doute. jusqu'à refuser les sacrements aux mourants; mais ils confessent les malades à distance. se tenant sur le seuil de la porte. et prenant toutes sortes de précautions ridicules et peu dignes de ministres de la religion. Je crois devoir rappeler ici que ces prêtres sont mariés. sans prétendre cependant que ce soit la seule cause de leur étrange conduite.

J'avais espéré trouver des lettres d'Europe à Beyrouth: je n'ai pas eu ce bonheur. On ne sait pas ce qu'une seule ligne d'une écriture connue a de prix à cette distance. et dans un temps où la face du monde dépend d'un *tour de main*, où la vie et la fortune de tant de milliers d'hommes est chaque jour exposée ou compromise. Néanmoins je sais qu'on ne m'a pas oublié. et que des prières ferventes demandent à Dieu qu'il me protége dans mon pèlerinage : cette pensée me rend toute ma confiance. Dans dix jours je serai à Jé-

rusalem; pour atteindre ce but, on peut bien supporter quelques privations, et il est permis de s'exposer à quelques dangers.

Cette seconde partie de mon voyage sera toute différente de la première. Dans le Liban, des montagnes arides converties en campagnes fertiles; des sources à chaque pas; une population active, amie, accueillante, chrétienne; des villages sur toutes les hauteurs; partout de la vie, de la prospérité, de la foi. En Palestine, des montagnes aussi, mais nues et désolées; souvent des plaines immenses sans un seul habitant; des rivières desséchées, des villages abandonnés, des ruines sur tous les rivages, des sépulcres brisés sur toutes les collines; quelques masures faites avec la poussière des plus opulentes cités du monde, dont les farouches habitants repoussent ou pillent les voyageurs : voilà tout ce qu'on rencontre de Sidon jusqu'à Gaza, et des bords de la Méditerranée à la mer Morte.

Plusieurs chemins conduisent de Beyrouth à Jérusalem, selon les goûts des voyageurs et le temps dont ils peuvent disposer. J'aurais repris volontiers la voie de Damas, mais elle m'était fermée par le même motif que la première fois. La voie de mer est la plus courte, quoiqu'il n'y ait pas de bateau à vapeur : d'ordinaire on met deux jours de Beyrouth à Jaffa; mais on est à la merci du vent, et, ce qui est bien autrement désagréable, d'un équipage arabe sur un mauvais bâtiment sans pont ni cabine, encombré de marchandises et de passagers. Il est vrai que ce mode de voyager est très-économique; mais on est transporté à Jaffa comme un ballot de coton, et on ne voit, de cet intéressant rivage, que la ligne grisâtre des montagnes de la Judée. Nous nous décidâmes à longer toute la côte par terre : nous étions assez nombreux pour n'avoir pas à nous inquiéter des récits alarmants qu'on nous fit sur le peu de sûreté des routes. Notre caravane fut augmentée encore par notre excellent chancelier du consulat d'Autriche, le baron Baum, qui n'avait pas encore été à Jérusalem, et qui voulut profiter de cette occasion. J'allai passer la soirée à sa maison de campagne, et il fut convenu que nous partirions le surlendemain. Il était nuit depuis deux heures quand je m'en retournai chez moi; il me donna un domestique pour me reconduire. Après avoir circulé longtemps entre des haies de jardins, je m'a-

perçus que mon guide me conduisait à Beyrouth, et je cherchai à lui faire comprendre où je logeais. Ce fut en pure perte : il ne savait que l'arabe, et il continua son chemin. Je fus donc obligé d'en venir à la langue universelle, à celle des signes; mais, n'étant pas compris non plus, je lui tournai le dos, et, pour lui faire voir que sa direction ne valait rien, j'en pris une tout opposée. Nous marchâmes ainsi quelque temps, aussi entêtés l'un que l'autre. A la fin, craignant sans doute une dure correction du cavas du consulat, il vint me rejoindre en murmurant; mais, au lieu de me conduire, il me suivit. Sa lanterne m'était d'un petit secours dans des chemins que je ne connaissais pas, au milieu d'un dédale de buissons, d'arbres, de haies et de jardins. Voyant bien qu'il me serait impossible d'arriver par une ligne droite, je me dirigeai, en franchissant tous les obstacles que je rencontrais, vers la grande route que je connaissais, et qui longe le bord de la mer. J'avais à peine fait quelques pas dans un enclos, que je fus assailli par un gros chien qui le gardait. La lanterne de mon guide, et surtout une petite massue qu'il avait prise par précaution, me furent fort utiles; mais, un instant après, deux coups de feu partis de derrière une haie m'apprirent que j'étais en contravention et qu'on me prenait pour un voleur. N'ayant aucun moyen de m'expliquer, je me hâtai de sortir d'un lieu si dangereux. Enfin je rejoignis la route. Cependant je ne fus pas au bout de mes peines. Le chemin, assez étroit et fort irrégulier, est à peine praticable de jour; la berge est haute, à pic, et au-dessous la mer et des brisants. Ce chemin me mena dans une allée épaisse et épineuse : c'étaient des nopals. Je venais de m'y engager lorsque je vis venir à ma rencontre un gros réverbère qui prenait toute la largeur du chemin, et qui était suivi d'une nombreuse famille qui regagnait, comme moi, son gîte. Un prêtre en faisait partie; il voulut me baiser la main, tous les autres l'imitèrent; tandis que je cherchais à m'en défendre en reculant, je sentis les nombreuses piqûres des nopals dans lesquels je m'étais enfoncé. Je n'avais plus que deux pas jusqu'à l'hôtel, et j'eus le malheur de tomber encore au milieu de nos mules, qui, égayées par un jour de repos, prenaient leurs ébats à la porte de l'auberge.

22 *Septembre*. La journée fut en grande partie employée à faire

des emplettes pour ce nouveau voyage. Un magasin tenu par un Français, à l'entrée du port, abrége singulièrement les courses : on y trouve tout ce dont on a besoin, et à des prix modérés.

Comme nous sommes tout près du pays des Druses, c'est ici le lieu d'en parler.

C'est seulement à la hauteur de Beyrouth, dans la contrée appelée Schuf, qu'on commence à trouver des Druses, mêlés aux Maronites, et vis-à-vis de Saïda ; ils sont très-nombreux dans le Djebel-el-Drus, où ils ont trente-sept bourgs et deux cent onze villages. Je dirai seulement quelques mots de leur origine, de leur histoire et de leur religion ; pour connaître ce peuple à fond, il faut étudier l'ouvrage intitulé *Catéchisme des doctrines de la religion des Druses*, par Basile, évêque de Sidon, et celui de M. Sylvestre de Sacy. Il est à remarquer cependant que ces ouvrages ne sont pas regardés par les Druses comme exprimant fidèlement leur croyance. L'ouvrage de M. de Sacy, qui est celui qui a le plus d'autorité, puisé aux sources antiques, fait plutôt connaître l'ancienne religion des Druses que leur croyance actuelle. Il est fort douteux que les Druses d'aujourd'hui sachent la moitié des choses qu'il a eu la patience de recueillir.

Les Fathimites venaient de consolider leur pouvoir sur l'Égypte, l'Arabie et la Syrie, lorsque Hakem devint calife à l'âge de onze ans, pour le malheur de ces pays et la honte de l'humanité. A Jérusalem, nous aurons à déplorer ses sacriléges dévastations ; ici, je ne fais mention que de sa démence. Un jour ce monstre voulut se faire reconnaître comme dieu, et il trouva aussitôt seize mille adorateurs : tant il est vrai qu'il n'y a pas de limite à la dégradation des hommes! Un Turc dépravé, surnommé Durzi, fut le premier prophète de cette religion scandaleuse, et c'est de lui que les Druses ont pris leur nom ; encore aujourd'hui, ils conservent religieusement sa mémoire, quoiqu'ils aient supprimé en grande partie les infamies de son culte. Hakem fut assassiné ; mais sa religion allait si bien aux sales appétits de ses sectateurs, qu'ils préférèrent s'exiler plutôt que de se soumettre aux avis et aux menaces de son successeur pour les faire revenir à l'islamisme. C'est alors qu'ils se réfugièrent dans le Liban, au commencement du onzième siècle. Les Maronites, qui avaient lutté avantageusement contre tant de peuples, et qui étaient



demeurés seuls possesseurs de leurs montagnes, firent tous leurs efforts pour repousser ces nouveaux envahisseurs ; mais ils furent contraints de partager avec eux, et ils leur cédèrent une partie de leurs terres. Ce fut là une des plus grandes calamités qui aient jamais affligé les malheureux chrétiens du Liban. Depuis cette époque jusque dans ces derniers temps, les Druses, par leur perfidie, leurs cruautés et leurs lâches trahisons, ont figuré d'une manière funeste dans l'histoire de ces contrées.

L'émir Béchir a exercé contre eux de terribles représailles, ou plutôt il a immolé une grande partie de cette nation à son ambition inquiète et jalouse. *Il y a du sang entre les deux nations ;* toute la diplomatie du monde pourra difficilement prévenir de nouvelles collisions. Leur chef actuel est l'émir Emin; on le dit rusé et méchant ; il habite le village de Swéfat, à trois lieues de Beyrouth.

Ce que l'on sait de la religion des Druses est plein de mystères et de contradictions. Ils l'ont changée eux-mêmes plusieurs fois, et il paraît qu'ils ne se font pas scrupule de la modifier encore selon les circonstances ; il y a aussi différentes sectes parmi eux : de là une si grande divergence d'opinions dans les auteurs qui en ont parlé.

Voici quels sont les points principaux de leur croyance, dont plusieurs ont la plus grande analogie avec la croyance des Hindous et des Chaldéens.

Dieu s'est incarné dix fois, la dernière dans Hakem, le calife. Hakem reviendra au jour du jugement, et il régnera par la force et l'épée. Les signes de sa venue seront la discorde des rois et le triomphe des chrétiens sur les musulmans.

Ce jour là, Hakem récompensera ses adorateurs en leur donnant de l'or, de l'argent, l'empire et la royauté : les uns seront sultans, les autres émirs, les autres pachas, selon leurs mérites.

Les renégats deviendront esclaves des croyants ; leur nourriture et leur boisson seront amères ; ils auront sur la tête un bonnet de peau de cochon, et Hakem leur passera à travers l'oreille un anneau de verre noir qui les brûlera en été et les gèlera en hiver. La punition des Juifs et des chrétiens sera la même, seulement un peu moins rigoureuse.

Il y a cinq prophètes : le premier est Hamsé. Hamsé est l'auteur

de l'Évangile; l'Évangile est fondé sur la sagesse éternelle. Les autres prophètes de l'Ancien Testament ne sont qu'une succession *d'esprits identiques*.

Leur livre principal se nomme la *Sagesse*.

Les pieds de la sagesse sont Jean, Marc et Matthieu; ils ont prêché pendant sept ans.

Le nombre sept est un nombre saint [1] : il y a sept cieux, sept terres et sept planètes; sept jours dans la semaine, et sept ouvertures au visage de l'homme; le globe terrestre est divisé par sept cercles; l'arc-en-ciel a sept couleurs; les sept tons de la gamme sont la base de l'harmonie; les pyramides ont sept étages et sept chambres sépulcrales; le hadji fait sept fois le tour de la Kaaba; Hakem a porté sept ans des vêtements noirs, pendant sept ans il a laissé croître ses cheveux, et pendant sept ans il n'a monté que des ânes; Hamsé, fils d'Ali, a paru sept fois aux hommes, et il a porté sept différents noms.

[1] Le nombre sept a été regardé comme un nombre saint par presque toutes les nations connues; d'une extrémité de l'Asie à l'autre, dans toute l'Europe, dans les îles Britanniques, en Scandinavie, en Amérique, dans les îles les plus éloignées, ce nombre, comme base de la division du temps, est tellement gravé dans la mémoire et les usages des peuples, que cet accord ne peut que remonter à l'origine même des temps. L'essai insensé de se soustraire à cette loi primitive était réservé à notre âge; nous savons quelle en a été la durée.

Ce n'est pas le lieu de rechercher les rapports qu'il peut y avoir au point de vue mystique entre les époques de la création des choses matérielles et les sept sources de la vie spirituelle, les sacrements; les sept causes de la mort de l'âme, les péchés capitaux; les sept dons du Saint-Esprit, les sceaux du livre de l'Apocalypse, les sept Églises d'Asie, les sept chandeliers d'or, les sept étoiles, les sept esprits qui sont devant le trône de Dieu, les semaines d'années des prophéties, les sept victimes du sacrifice d'Abraham, les sept années d'abondance et de disette, les sept ablutions de Naaman dans le Jourdain pour être guéri de sa lèpre, les sept heures canoniales, etc. Le nombre sept est répété un nombre infini de fois dans la Bible, et sans doute ce n'est pas un pur effet du hasard. Les pèlerins doivent visiter les sept basiliques de Rome; nos grandes cathédrales, qui doivent symboliser le temple de l'univers construit en sept parties, ont sept nefs et sept chapelles. La plupart de nos maladies ont des périodes de sept jours; la période de sept ans exerce même sur le développement du corps et de l'intelligence de l'homme une influence incontestable. Consultez le *Spectacle de la Nature*, tome IV. — Selden, *De jure nat. et gent*, lib. III, c. XVII. — *Mémoires de l'Académie des Inscript.*, tom. IV. — Sepp, *Das Heidenthum und dessen Bedeutung für das Christenthum*, I Th.



Les Druses se divisent en deux classes : celle des *initiés* ou *intelligents*, et celle des *non initiés* ou *ignorants ;* ceux qui meurent sans être initiés ne participent point aux récompenses éternelles. Les femmes peuvent être initiées et avoir part au salut futur.

La sagesse doit être cachée, parce qu'elle renferme les secrets ou les *quittances* du Seigneur. Les pyramides ont été bâties pour conserver les *quittances* des hommes.

Les Druses admettent la métempsycose, ou un manichéisme défiguré. Ils croient à l'existence d'un mauvais esprit qu'ils nomment Iblis, et qu'ils disent créé pour lutter contre le bien. Ils ne prononcent point le nom de Dieu. Ils n'ont pas de mosquées ; leurs assemblées sont secrètes. Ils se réunissent toutes les trente nuits, soit dans une maison, soit sur une colline, soit sous un arbre vert [1]. Ils n'ont point de sacerdoce ; celui qui préside à leur réunion porte le nom de *cheik des intelligents*.

Les frères se reconnaissent par cette salutation : *Sème-t-on dans votre pays de la graine de myrobolan?* Il faut répondre : *Oui, on la sème dans le cœur des croyants.*

Les Druses n'épousent qu'une femme ; mais les liens de famille n'existent pas chez eux : le père, la mère, les enfants, se quittent

[1] Isaïe fait allusion à une superstition semblable lorsqu'il annonce les châtiments du Seigneur contre ceux *qui sont brûlants pour leurs dieux sous tous les arbres chargés de feuillage* (LVII, 5). Il est dit au III[e] livre des Rois, XIV, 22, 23 : « Et Juda fit ce qui est mauvais aux yeux de Jéhovah. . . . . Et ils s'élevèrent aussi des autels, et des statues, et des bois sur toutes les collines élevées, et sous tous les arbres verdoyants. » Chez les païens les bois ont été les premiers lieux destinés au culte des dieux ; on sait quelle vénération ils avaient pour les bois sacrés. D'ordinaire il y avait au milieu un arbre consacré, auquel on faisait des offrandes et qu'on ornait de bandelettes comme les statues des dieux. Dans la suite, lorsqu'on éleva des temples, on planta tout autour des bois aussi sacrés que les temples mêmes ; les autels étaient souvent au milieu d'une cour, sous un arbre consacré à la divinité du lieu. Virgile décrit ainsi l'autel du palais de Priam : « Au milieu du palais, sous la voûte découverte du ciel, il y avait un autel immense, et à côté un antique laurier qui se penchait sur l'autel, et embrassait de son ombre les dieux pénates. »

Ædibus in mediis, nudoque sub ætheris axe,
Ingens ara fuit, juxtaque veterrima laurus
Incumbens aræ, atque umbra complexa penates.

Æn. II, 512.

sur le plus léger motif. Rien ne prouve que les désordres honteux qui ont souillé leur origine existent encore parmi eux.

Ils ont conservé le Koran et plusieurs cérémonies des musulmans ; l'Évangile est pour eux un livre divin ; Hamsé a enseveli le corps du Messie, puis il l'a enlevé, en disant qu'il est ressuscité : tout cela pour pouvoir dire tour à tour aux musulmans et aux chrétiens : « Nous sommes des vôtres. »

L'émir Béchir était la personnification complète de cette nation amphibie. Issu d'une famille d'origine musulmane, mais qui avait adopté la religion des Druses, il se fit catholique ; il avait dans son palais une mosquée et une chapelle, et probablement toutes les trente nuits il était sous l'arbre vert des Druses ; car les Druses, les Turcs et les Maronites soutiennent tous également qu'il était de leur religion.

On a accusé les Druses de rendre un culte *au veau d'or*, soit qu'ils eussent conservé cette tradition du bœuf Apis des Égyptiens, ou du veau d'or des Hébreux, qui n'était lui-même que l'emblème d'Apis ou d'Osiris; mais les Druses nient qu'ils aient encore ce culte. Un prince de cette nation, converti et baptisé à Beyrouth, qui a passé ensuite huit ans au collège de la Propagande à Rome, le nie également, et assure que ses anciens coréligionnaires se tiennent pour offensés d'une pareille inculpation, et l'attribuent à un mauvais vouloir qui cherche à les rendre ridicules.

Au reste, les Druses exercent l'hospitalité; ils paraissent chagrins, fiers, et sont d'excellents soldats. Ils passent pour plus astucieux, plus dissimulés, plus vindicatifs que les musulmans.

Dans notre siècle d'aberrations, il s'est trouvé de grands écrivains pour réhabiliter la mémoire des hommes qui ont le plus déshonoré l'humanité : comme Robespierre et Danton, Hakem a eu ses panégyristes ; les Druses, ses sectateurs, devaient aussi avoir les leurs. On a vu, dans ces derniers temps, tous ceux qui se sont signalés par leurs tendances antichrétiennes prendre parti pour les Druses contre les Maronites.

CHAPITRE XV

EXCURSION A DAMAS ET A BALBEK.

Bekfaïa. — Sabléh. — Des divisions parmi les chrétiens. — Le Bourdony. — Ruines de Foursoul. — Kérak. — Le tombeau de Noé. — La plaine de Bkaa. — Le Litany. — La rivière d'Anjar. — Pont de Dâr-Zeinûn. — Ruines de Chalcis. — Ain-Kaboûl. — Aithy. — L'Anti-Liban. — Damas. — Point de partage des eaux entre la Méditerranée et le golfe Persique. — Premier aspect du Barada. — Dummar. — Er-Robbouéh. — Djebbel-Kasiûn. — Kubbet-en-Nassr. — Lieu où l'on croit qu'Abel fut tué par Caïn. — Aspect de Damas. — Ses sept rivières. — Le village de Salehiyeh. — Les rues de Damas. — Haute antiquité de cette ville. — Village de Hoba, où Abraham défit les cinq rois. — Saint Paul à Damas. — Données historiques. — La grande mosquée de Mar-Johanna. — La citadelle. — Prophéties contre Damas. — Population. — Statistique religieuse, — Les Sœurs de Charité. — Le fanatisme des habitants de Damas. — « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » — Maison d'Ananie. — Les murailles de Damas. — De l'assassinat du P. Thomas. — Le bazar. — Le *Goûtha*. — Les missionnaires protestants. — La plaine *el Merdj*. — Les lacs d'Atebe. — D'anciens volcans. — L'eau de Damas. — Les rivières Abana et Pharphar de Naaman. — L'Helbon. — Le tombeau de Job. — Cours moyen du Barada. — La rivière Fidjéh. — Le village de Souk wadi Barada. — Ruines d'Abila. — Tombeau d'Abel. — Cataractes du Barada. — Cours supérieur du Barada. — Vallée de Zebedany. — Village de Zebedany. — Ain-Barada. — Ain-el-Awra. — Bloudan. — Tombeau de Seth. — Village de Sourgaya. — Vallée de Maraboun. — — Balbek. — De sa fondation. — Temples de Baal. — Martyrs sous l'empereur Julien. — Coup d'œil historique. — État actuel. — Anciennes ruines. — Pierres colossales. — Ras-el-Ain. — Campagne de Balbek. — Sources du Litany. — Expédition de Baudouin IV.

J'interromps un moment le récit de mon voyage pour parler de Damas et de Balbek, que je n'ai visités que sept ans plus tard : à cause de l'intérêt qu'offre ce sujet, on voudra bien me permettre cette intercalation.

Plusieurs chemins conduisent de Beyrouth à Damas. Le chemin le plus direct, celui des caravanes, est préférable quand on est pressé, et qu'on sait s'accommoder de mauvais gîtes ou qu'on a des tentes. Lorsqu'on a de bons chevaux, il est possible de faire ce trajet en

deux jours ; dans ce cas on peut coucher à Sahléh. Quand on met trois jours, on couche la première nuit à Mar-Hanna, puis à Dumas; le lendemain à midi, on peut être à Damas. J'ai mis quatre jours à faire ce voyage pour profiter des stations de Bekfaïa, de Sahléh et de Dumas.

Les chemins sont comme partout : romantiques au plus haut degré, mais détestables et souvent dangereux. Heureux ceux qui n'ont pas à faire ce voyage en hiver ou par de mauvais temps !

Quand du fond des vallées sauvages on regarde les cimes blanches et nues des montagnes, on ne voit que les têtes arrondies de quelques pins au-dessus des rochers formant les terrasses sans fin qui grimpent vers les cieux ; mais, quand on est parvenu sur ces sommets qu'on croyait ne pouvoir atteindre jamais, et qu'on voit d'en haut ces terrasses plantées de mûriers et de figuiers, garnies de vignes, de lauriers et de fleurs éclatantes, et que là où l'on ne s'attendait à trouver que les demeures des chacals et des aigles on découvre une infinité de beaux villages avec des populations joyeuses et avenantes, on est bien agréablement surpris et amplement dédommagé de ses fatigues. Nulle part ces contrastes ne sont aussi frappants que dans le Liban.

A Bekfaïa, j'ai fait une visite à la famille de l'émir Haïdar. J'ai trouvé là comme partout cet accueil patriarcal dont nous avons depuis longtemps perdu la tradition, et dont nous sommes loin de soupçonner tout le charme. Maintes fois j'avais déjà été à même d'observer le naturel, la modestie, la parfaite convenance du maintien des femmes maronites ; dans cette famille, j'ai vu de plus jusqu'à quel point elles savent avoir de la dignité. Les princesses du Liban ne sortent jamais de leur village, et pourtant on trouve chez elles un air de noblesse et de distinction qu'on rencontre rarement dans nos villes. J'ai visité également l'établissement des Pères jésuites : il serait à désirer que la tenue de leur église servît de modèle aux prêtres maronites.

Arrivé sur le versant oriental du Liban, après avoir passé cent collines parsemées de rhododendrons en fleurs, et laissé à gauche le sommet du Djebbel-Kennise encore couvert de neige, j'observai de nouveau un de ces effets de lumière inconnus en Europe et qu'on

n'oublie jamais. J'étais au milieu des nuages; la plaine de Balbek. que j'avais à mes pieds. était complètement voilée, lorsque le soleil. dissipant tout à coup les vagues blanches et épaisses qui couraient dans la profonde vallée. me laissa voir des tapis d'or et de verdure à travers une gaze qui en rendait les teintes indéfinissables : c'étaient les couleurs incertaines et changeantes de l'opale versées sur la vaste plaine, et dans lesquelles se jouaient les rayons du soleil: il était impossible de dire si les villages. si les champs et les prairies. qui semblaient se mouvoir et qui disparaissaient pour se montrer sous des nuances différentes. étaient la réalité ou seulement de fantastiques apparitions.

Au pied des montagnes. dans une gorge étroite. au fond de laquelle se précipite le Bourdony. se déploie le beau village. ou. comme on l'appelle, la ville de Sahléh. Les bords du torrent sont garnis d'une longue allée de peupliers; les maisons blanches sont échelonnées des deux côtés. C'est une ville chrétienne. la dernière peut-être jusqu'aux extrêmes limites de l'Orient.

Ce sont les guerres et les persécutions qui ont groupé ici les populations chrétiennes de la contrée. Dispersées dans la plaine de Bkaa ou dans les montagnes environnantes. elles étaient continuellement molestées par les Turcs ; réunies dans une assez forte position, elles peuvent se défendre. et sont maintenant moins inquiétées; la ville augmente et prospère. et exerce plus librement son culte et son industrie. Sa situation est fort avantageuse, entre Damas et Beyrouth. entre la plaine et les montagnes. pour l'échange des denrées et des objets de commerce.

La population de Sahléh, en comptant celle du village de Moual-laka et de quelques autres, qui sont comme ses faubourgs, s'élève à 13,000 âmes. qui se divisent ainsi : 8.500 Grecs catholiques, 3,000 Maronites. 1.500 Grecs schismatiques. 150 Métoualis à Moual-laka, et quelques familles de Sunnites.

Dans la ville de Sahléh et ses dépendances. il y a vingt églises catholiques : mais ce sont plutôt de petites chapelles. où les cérémonies du culte ne peuvent se faire convenablement, où les missionnaires ne peuvent réunir pour la prédication qu'un petit nombre de fidèles. Une église plus spacieuse a été commencée avec une au-

mône donnée par l'empereur d'Autriche; les travaux ont été suspendus quand les fonds ont été épuisés.

Les Grecs ont déjà bâti une nouvelle église, et elle est fort belle.

Sahléh est un des principaux centres des Grecs catholiques, qui y ont un évêque.

Les Jésuites tiennent des écoles qui sont fréquentées par 810 élèves des deux sexes : des maîtresses, sous leur direction, sont chargées des écoles de filles, en attendant qu'on puisse avoir des religieuses. S'ils avaient des ressources suffisantes, ils établiraient une école secondaire, qui manque presque entièrement en Orient.

Chaque dimanche, des catéchistes des deux sexes se répandent dans les villages de la plaine : ils sont dirigés par les Jésuites, qui surveillent leurs travaux et parcourent les villages pour prêcher et entendre les confessions. Ces chrétiens, presque perdus parmi les populations musulmanes, sont, sous le rapport religieux, dans le dénûment le plus complet. Les missionnaires, qui n'ont rien eux-mêmes, sont souvent dans le cas de les aider à bâtir des écoles et des églises, et de leur donner leur aliment de chaque jour avec le pain de la parole de Dieu.

M. Ritter n'a pas voulu laisser échapper l'occasion que lui ont offerte des voyageurs protestants pour parler des rivalités, du fanatisme et des haines qui existent ici entre les Grecs, les catholiques, les Maronites, les Syriens, les Chaldéens, les Jacobites, etc., « divisions, dit-il, qui humilient les chrétiens aux yeux des musulmans, qui les affaiblissent et les rendent leurs tributaires ; car sans la verge de fer que les Turcs font continuellement peser sur les sectes chrétiennes, elles se seraient depuis longtemps réciproquement détruites par des guerres civiles[1]. » C'est maintenant une chose connue : *sans les Turcs il n'y aurait plus de chrétiens en Orient !* Il nous sied bien, à nous qui sommes si *unis*, comme chacun sait, de jeter la pierre à des malheureux exposés pieds et mains liés à toutes les avanies d'un gouvernement sans équité et sans pudeur. Sans doute la paix, la charité est une vertu chrétienne, dont nous devrions don-

[1] Ritter, *Erdkunde. West-Asien.* V *Abth.* II *Absch.* § 20. *S.* 196.

ner l'exemple aux infidèles; mais en Europe, malgré notre police, malgré nos lois et nos tribunaux, n'avons-nous jamais de contestations, de querelles et de procès? *Divide et impera*, c'est là le grand principe de gouvernement des Turcs : tout ce qui affaiblit, déconsidère et ruine les chrétiens, fortifie, relève, enrichit les musulmans; ils ont la main dans toutes ces guerres intestines; s'ils ne les provoquent pas toutes, ils ne font rien pour les apaiser; ils ne rendent pas la justice à qui elle est due, mais à celui qui la paye le plus cher. Quand ils ont lancé deux partis l'un contre l'autre, ils les laissent se donner des coups mortels, et n'interviennent qu'au dernier moment pour jouir de leur agonie et calculer le profit qu'ils peuvent en tirer. L'élément chrétien et l'élément musulman sont hostiles l'un à l'autre; l'un des deux sera nécessairement absorbé par le plus fort. Les Turcs commencent à se douter de leur faiblesse : ils ont recours aux moyens des faibles, à l'astuce. Quand nous voyons nos malheureux coréligionnaires tomber dans les pièges qu'on multiplie autour d'eux, loin de les plaindre, nous les abreuvons d'injures et nous applaudissons à leurs oppresseurs. Cela ne me paraît ni juste, ni charitable, ni chrétien.

En remontant la rivière de Bourdony vers le Sannin, où elle a sa source, on rencontre, à deux lieues de Sahléh, près du village de Niha, les ruines d'un temple païen qui a de l'analogie avec celui d'Aphéca; à une demi-lieue plus haut sont les ruines de Foursoul, avec une quantité de grottes taillées dans le roc. Je n'ai pas eu le loisir de les visiter.

Le célèbre tombeau de Noé, *Nebi-Nouh*, se trouve à une demi-lieue de Sahléh, dans le village de Kerak, entièrement habité par des musulmans. Ce sont eux qui ont le monopole du pèlerinage qui se fait à ce tombeau, et la responsabilité des traditions. Selon eux, Noé avait cent pieds de haut; c'est à peu près la longueur de sa tombe, placée sous un long édifice aplati à côté d'une vieille mosquée bâtie avec les débris d'un temple païen. Un grand nombre de califes sont venus en pèlerinage en ce lieu, et y ont fait inscrire leurs noms, entre autres Tamerlan. C'est parce que l'on croit que Noé est venu se fixer dans la plaine de Balbek après le déluge que cette plaine a été appelée *la plaine de Noé : Vallis quæ*

nunc etiam planities Noe vocatur[1]. La longueur exacte du tombeau est 31m,77.

Nous voilà donc dans cette vallée célèbre appelée autrefois la Cœlé-Syrie (*Syrie-Creuse*), la plaine de Bkaa et aussi Bekâ'a, c'est-à-dire la *Plaine*, et aujourd'hui communément la plaine de Balbek, *Belad-Ba'albek*. Elle est arrosée au nord par l'Oronte, au sud par le Litany et leurs affluents ; elle a plus de cent villages, et pourtant elle paraît déserte, tant elle est étendue. La plupart de ses habitants sont des Métoualis. Ses deux capitales sont : Sahléh au midi, avec sa population chrétienne, et Balbek pour la partie supérieure, avec sa population en grande partie musulmane. La terre est très-fertile, et pourrait être parfaitement arrosée; les ruines grandioses qui la couvrent prouvent son ancienne splendeur. Mais la guerre a trop souvent dévasté cette riche contrée, et a en dispersé les habitants. La prospérité n'y reviendra qu'avec la sécurité, c'est-à-dire avec un autre ordre de choses.

Je vais la traverser dans la direction du sud-est pour gagner le chemin de Dumas.

Au milieu de la plaine, on passe le Litany sur un pont; il est considérable, surtout après avoir reçu le Bourdony au couchant, et la rivière d'Anjar à l'est. Nous retrouverons le Litany à sa source près de Balbek, et à son embouchure près de Tyr, sous le nom de Léontès ou de Nahr-Kasmieh.

Ce point du Litany, élevé de 2,879 pieds au-dessus du niveau de la mer, éloigné de sept lieues de Balbek et de quatorze lieues de Damas, est remarquable parce que plusieurs routes importantes viennent s'y croiser. De là on peut se rendre à Damas par le chemin de Zebedany, ou par Anjar, Aithy et Dumas : j'ai suivi ce dernier.

La rivière malsaine d'Anjar (Moïet el Anjar) est beaucoup plus grande que le Litany, dans lequel elle perd son nom ; on la passe sur le pont de Dâr-Zeinûn. Les sources de cette rivière, les ruines considérables qui se trouvent sur ses bords, offrent le plus grand

[1] Ludolphi (de Suchem), *Lectoris ecclesiæ parochialis in Suchem, de Itinere Terræ Sanctæ liber*, Stuttgard, 1851.

intérêt. Selon toute probabilité, c'est là qu'était l'ancienne capitale de la plaine, *Chalcis ad Libanum*, dont parle Strabon [1]. L'enceinte de la ville, encore facilement reconnaissable, avait une demi-lieue de tour; on y voit les débris de quatre portes, de trente-deux tours, de belles colonnes en marbre et en granit, des sculptures, des restes de temples, des bassins, des citernes et des sarcophages : tout cela est épars aux pieds de l'Anti-Liban, sur un espace qui n'est pas fort étendu.

Pompée passa par Chalcis en allant à Damas [2]. L'empereur Claude céda cette ville à Hérode Agrippa [3]; elle a été détruite par les croisés sous Baudouin l'année 1175 [4] : elle s'appelait alors Ainegarra. On lui donne maintenant le nom de Ain-Kaboûl.

Des murs d'une forte construction, et qui ont de la ressemblance avec ceux que nous trouverons près de Tyr, à Ras-el-Ain, font voir que les eaux de la rivière d'Anjar étaient retenues et dirigées dans la plaine pour les irrigations. La principale source, qui est très-forte, est une source intermittente, qui varie plusieurs fois le jour; elle fait aller plusieurs moulins. Les gens de la contrée y attachent encore des idées superstitieuses.

Au delà d'Anjar commencent les hautes vallées transversales de l'Anti-Liban. On monte sensiblement par des contrées pierreuses, sans caractères, ayant assez peu de végétation : les deux seuls villages qu'on rencontre jusqu'à la vallée du Barada, Aithy et Dumas, n'ont aucune importance; le premier est connu par ses poteries. Après l'avoir passé, on atteint en deux heures le point de partage des eaux entre le Léontès et l'Euphrate, entre la mer Méditerranée et le golfe Persique; car, bien que le Barada et ses affluents se perdent dans les lacs de la plaine de Damas, ils appartiennent déjà à ce dernier bassin.

L'Anti-Liban est beaucoup moins beau que le Liban. Il possède, à la vérité, la cime la plus élevée et la plus majestueuse des deux chaînes de montagnes, le Djebbel-el-Scheik; mais il est loin d'offrir,

[1] Strabo, lib XVI, 755.
[2] Flav. Joseph., *Antiq.*, XIV, 3, 2.
[3] Flav. Joseph., *Antiq.*, XX, 7, 1.
[4] Guil. de Tyr, *Hist.*, XXI, 11.

dans son ensemble, les scènes grandioses qu'on admire si souvent dans la chaîne opposée. Comme au Liban, les deux versants diffèrent essentiellement l'un de l'autre; mais ici la partie la plus belle regarde l'Orient : de sorte que ces deux chaînes parallèles ont leur côté le plus effacé, le plus aride, tourné vers la plaine de Balbek.

Quand on arrive près du wadi Barada après avoir longé pendant une journée entière des vallées stériles et avoir traversé des plateaux brûlés, et qu'on voit tout à coup comme un fleuve de verdure serpenter autour du pied des collines, on n'est pas longtemps à deviner qu'un autre fleuve coule sous ce frais feuillage : ici, comme en Égypte, comme partout où les pluies sont rares, tout ce qu'une rivière peut atteindre est orné d'une magnifique végétation; mais tout près commence le désert.

Plus tard je remonterai le Barada jusqu'à sa source : ce sera le moment de parler de la partie supérieure de son cours; maintenant je vais le suivre de Dummar jusqu'à Damas, d'où il va se perdre dans les lacs de la plaine.

Le vallon arrosé par le Barada est fort étroit; mais, si les habitants savaient tirer parti de l'inépuisable fécondité de cette langue de terre, aucun lieu du monde ne serait plus riche et plus agréable. Une vingtaine d'assez mauvais villages, ombragés par les plus beaux arbres qu'on puisse voir, garnissent les bords du fleuve; celui de Dummar, qui est un des principaux, n'a que trois ou quatre cents habitants. C'est là qu'on traverse la rivière sur un pont en pierre construit en 1791; il est à une lieue et demie de Damas. La rivière se dirige vers une gorge profonde, dans laquelle elle se fraye un passage à travers les rochers avant de pénétrer dans la plaine, où elle se divise en sept bras; tandis que le chemin, gravissant des collines roides et rocailleuses, arrive au sommet dans un passage qu'il a fallu ouvrir dans le roc vif. Sa longueur est d'environ six cents pieds et sa largeur de douze : ce passage se nomme *Er-Robbouéh*, et la montagne nue qui le domine *Djebbel-Kasiûn*. Une mosquée en ruines couronne son sommet; on l'appelle *Kubbet-en-Nassr*, c'est-à-dire, coupole de la victoire : elle est à trois mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Le mont Kasiûn, dont le nom rappelle celui de mont Cassius, ou montagne sainte, de tant de peu-

ples, est vénéré par les Orientaux comme étant, selon les légendes, le lieu où Abel fut tué par son frère. Du reste, les chrétiens de ces contrées pensent que c'est avec la terre rouge de Damas que Dieu a créé Adam.

Aussitôt qu'on a franchi le passage de Robbouéh, on jouit d'une des plus belles vues du monde : c'est l'Orient dans toute sa magnificence. Au milieu d'une plaine sans limites, Damas avec ses nombreux minarets et ses coupoles resplendissantes; tout alentour, une couronne de verdure large comme une mer, fraiche comme une parure nuptiale, odorante comme une forêt d'orangers; au delà, la plaine sillonnée de rivières qui vont répandre la fraîcheur et la vie dans ce paradis enchanteur, dans cette cité digne d'être la reine de l'Asie.

C'est au Barada que sont dues tant de splendeurs et de richesses : c'est pourquoi les anciens l'avaient nommé *Chrysorrhoas*, le fleuve d'or. Quelques-unes des sept branches par lesquelles il se répand dans la plaine sont des canaux creusés dans le roc dès la plus haute antiquité; d'autres l'ont été par les califes. Le jardin embaumé qui entoure la ville se nomme Goûtha : c'est le parfum de ses fleurs qui à fait dire de Damas qu'*elle exhale l'odeur du paradis;* c'est la magnificence de sa végétation qui l'a fait appeler *la marque maternelle sur la joue de la terre, — la campagne des paons célestes, — le collier de la beauté*. Pour une ville sainte, ces fleuves devaient atteindre le nombre sept, comme elle avait aussi sept portes, dont les noms étaient ceux des sept planètes qui y étaient adorées aux époques primitives des Chaldéens. La branche principale du Barada traverse le nord de la ville, arrose le pied de la citadelle, et poursuit son cours jusqu'à huit lieues de Damas, où il se perd dans les lacs. C'est surtout le Nahr-el-Kanawât, avec ses mille conduits, qui fournit une eau claire et rafraichissante à cette immense quantité de fontaines dont chaque rue, chaque mosquée, chaque établissement public, chaque maison particulière et chaque jardin sont si abondamment pourvus. Les cinq autres branches se nomment : le Jézid, le Toûra, le Baniâs, l'Acraba ou fleuve des Scorpions, et le Mezzeh.

Entrons maintenant dans une ville qui, malgré toutes les illusions que nous allons y laisser, mérite le voyage pénible qu'on est obligé de faire pour la connaître. Lorsque Mahomet vint à Damas



et qu'il la vit de loin dans sa pompe resplendissante, il ne voulut pas la prendre, disant *qu'un seul paradis est destiné à l'homme, et que lui trouverait le sien dans le ciel*. S'il eût été sûr d'avoir l'autre, il eût bien fait de ne pas se contenter de celui-ci.

Le plus beau faubourg de Damas est le village de Sâlehîyeh, où tous les gens riches ont leur maison de campagne; de là les maisons ne discontinuent plus jusqu'au sud de la ville, c'est-à-dire, pendant plus d'une heure de marche.

Pour une ville turque, les rues de Damas sont assez larges, assez propres[1]; mais les maisons sont basses, sans apparence, presque sans fenêtres au dehors; les murs, construits avec un mélange de terre et de pierres, sont un peu blanchis, et souvent fendillés de part en part; rien n'est plus facile aux malfaiteurs que de les percer pour pénétrer dans l'intérieur, comme du temps de Job, qui disait : « Ils percent les maisons dans les ténèbres. » (Job. xxiv, 16.) On croirait se trouver dans une agglomération de cabanes, dans un immense village, si on ne rencontrait de temps en temps de grands édifices, de belles mosquées, des murailles gigantesques, de fortes tours, de riches bazars, des marchés où sont étalés tous les fruits de l'Orient, et dans lesquels est entassée une population nombreuse, variée et opulente : naguère elle était très-fanatique; elle est toujours disposée à le redevenir. Il n'y a pas, comme au Caire, des milliers de petites loges ciselées, des balcons en bois qui avancent et reculent dans tous les coins, surchargés d'arabesques couverts de poussière, ombragés par des nattes et des guenilles.

Si les rues de Damas sont moins pittoresques que celle de la capitale égyptienne, l'intérieur des maisons est plus splendide. C'est là qu'on retrouve le luxe oriental, les vastes cours et les bassins de marbre, les jets d'eau et les cascades, les bosquets fleuris, les arceaux les plus gracieux, les plafonds où toutes les couleurs s'harmonisent, le silence, le mystère, la poésie et toute la vie des *Mille et une Nuits*.

[1] C'est dans ces rues que le porte-étendard de Saladin se promena par les ordres de son maître mourant, ayant au bout d'une lance un morceau du drap dans lequel le calife devait être enseveli, et disant à haute voix : « Voilà ce que le maître de l'Orient emporte avec lui de toute sa gloire! »

La ville de Damas est appelée Esch-Scham par les habitants du pays. Elle existait déjà du temps d'Abraham; Eliézer, qui fut chargé d'aller chercher Rébecca en Mésopotamie, était de cette ville. Selon Josèphe, elle a été bâtie par Us, petit-fils de Sem. Il prétend, sur l'autorité de Nicolas de Damas, qu'Abraham a régné à Damas, que du temps de cet historien (premier siècle avant Jésus-Christ) sa mémoire y était en grande vénération, et qu'un bourg, où l'on dit qu'il demeurait, y portait son nom[1]. Aujourd'hui encore les Juifs de Damas vont honorer au village de Djobar, situé à une demi-lieue au nord-est de la ville, l'endroit où s'arrêta Abraham après avoir défait les rois de Syrie, et nommé Hoba dans la Genèse. (XIV, 15)

La ville de Damas avec son petit territoire, tout entourée de déserts, est une admirable oasis placée au point de jonction des routes qui liaient entre elles toutes les villes commerçantes de l'antiquité : Orfa, Hiérapolis, Babylone, Palmyre, Balbek, Tyr et Sidon, Élath, Gaza et l'Égypte ; c'était une station nécessaire pour les armées des Assyriens, des Babyloniens, des Chaldéens, des Égyptiens et des Phéniciens : de là vient l'importance qu'elle a eue dans tous les temps.

La première dynastie de ses rois, qui portaient tous le nom de Hadad, comme ceux d'Égypte celui de Pharaon, figure à l'époque où David défit les Syriens et mit une garnison à Damas. (II Rois, VIII.) Benhadad, c'est-à-dire, fils de Hadad, qui assiégea Samarie du temps du prophète Élisée, était roi de Damas. (IV Rois, VI, VII.) A l'occasion de l'alliance que le roi Achab fit avec Benhadad, nous voyons qu'il fut cédé aux Juifs un quartier dans la ville de Damas, sans doute pour y établir une colonie commerciale : c'était le *Ghetto* de cette époque. Les Juifs s'y multiplièrent, et s'y firent tellement détester, que, lorsque les habitants de Damas apprirent la défaite de Cestius, ils en tuèrent dix mille dans la place des exercices. Josèphe, qui rapporte ce fait, signale cette circonstance remarquable qu'alors la plupart des femmes de Damas avaient embrassé la religion juive[2]. Lorsque saint Paul vint à Damas, les Juifs étaient encore très-nombreux; ils employèrent

[1] Josèphe, *Antiq*, I, ch. VI et VII.
[2] Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, ch. XLI.

contre lui le grand moyen de persuasion dont ils ont fait si souvent usage : « Saul confondait les Juifs qui demeuraient à Damas, leur prouvant que Jésus était le Christ. *Les Juifs résolurent de le faire mourir.* » (Act. IX, 22, 23.) La rue *Droite*, où demeurait saint Paul, était dans le quartier des Juifs ; elle porte encore le même nom aujourd'hui. Une communauté chrétienne s'était déjà alors formée à Damas sous la direction d'Ananie.

Quelque considérable qu'ait toujours été la ville de Damas, sa position, son isolement, la rendent peu propre à être la capitale d'un grand empire ; aussi a-t-elle joué dans l'histoire plutôt le rôle d'une ville vaincue que celui de dominatrice. Elle a passé successivement sous la domination des Babyloniens, des Perses, des Macédoniens et des Romains. Elle n'avait d'importance pour ces derniers que parce qu'elle leur servait comme d'observatoire aux frontières de leur empire : c'est pourquoi l'empereur Julien l'a nommée l'*Œil de tout l'Orient* [1]. A l'époque de l'empire byzantin, éclipsée par Antioche, elle n'était non plus qu'une ville de second ordre, exposée, aux extrêmes limites de l'empire, aux invasions de tous les conquérants ; cependant elle comptait alors un grand nombre d'églises chrétiennes, dont la principale était dédiée à saint Jean-Baptiste. Cette église, d'une grande magnificence, possédait le chef du saint précurseur [2].

L'invasion de la langue arabe avait précédé celle de ces hordes sorties du désert comme ces vents brûlants et impétueux qui renversent tout ce qui se trouve sur leur passage. Quelle résistance pouvaient leur opposer l'empire énervé d'Héraclius, et des soldats qu'il fallait lier devant l'ennemi pour les empêcher de fuir ? 40,000 Arabes défirent 200,000 Grecs sur les bords du lac de Tibériade, et les poursuivirent jusque sous les murs de Damas. C'était l'année 634. Après un siége de quatre mois, les deux chefs qui commandaient les musulmans pour le calife Omar attaquèrent en même temps la ville de deux côtés à la fois ; Chaleb prit de vive force le côté du couchant, où il mit tout à feu et à sang, tandis qu'Abou-Obéide entrait du côté de l'Orient par capitulation ; ils se rencon-

[1] Jul., *Epist*, XXIV, 145.
[2] Voyez le volume III de cet ouvrage, art. *Samarie*.

trèrent au milieu de la ville près de l'église de Saint-Jean-Baptiste. Les deux moitiés de la ville furent traitées différemment, ainsi qu'en avait décidé le sort des armes; l'église même fut divisée en deux parties, dont l'une quelque temps encore resta aux chrétiens, et l'autre fut changée en mosquée.

Toutes les villes voisines, toute la Syrie et la Palestine, tombèrent en l'espace de deux ans sous le même joug : le fléau de l'islamisme s'avança vers l'Occident avec la rapidité de la tempête, et les Arabes en peu d'années fondèrent un empire qui s'étendait de l'Indus jusqu'au Tage : les croisades seules arrêtèrent ce fléau; et pourtant il y a des chrétiens qui les blâment!

Après la mort d'Ali, Moawiah, d'abord gouverneur de Syrie, puis calife et fondateur de la dynastie des Ommiades, fixa sa résidence à Damas, qui devint par là le centre du plus puissant empire de cette époque : elle ne le fut que pendant quatre-vingt-six ans (661-747). Mais cette courte période amena dans cette ville tant de richesses, tant de pompe, tant de gloire, par le commerce, par les arts et les sciences, que longtemps après elle mérita encore les noms de *Perle de l'Orient*, *Paradis de la terre*, etc., qui lui furent prodigués par les historiens et les poëtes : c'est la plus brillante époque de toute son histoire. Elle a subi différentes phases depuis douze siècles; mais les musulmans ne l'ont plus jamais quittée.

Les croisés firent, en 1148, une tentative malheureuse pour s'en rendre maîtres. L'armée chrétienne, commandée par Baudouin III, roi de Jérusalem, par Conrad, empereur d'Allemagne, et le roi de France Louis VII, et précédée par le patriarche de la ville sainte, qui portait la vraie croix, vint camper près des jardins de Damas, où elle livra de fréquents combats, qui jetèrent la terreur parmi les musulmans. La ville était sur le point de se rendre, lorsque les chefs des croisés se divisèrent à cause du choix qui avait été fait de Thierri d'Alsace pour être le futur souverain de cette province. Ces divisions amenèrent bientôt leur défaite et leur retraite. Une circonstance remarquable de ce siége, c'est que le jeune Saladin, qui devait dans la suite porter des coups si funestes aux chrétiens dans la Palestine et s'emparer de Jérusalem, y assistait avec son père Ayoub.

Voici quels sont les principaux monuments et établissements actuels de Damas :

La grande mosquée. Après la prise de la ville, l'église de Saint-Jean, *Mar Johanna*, comme nous l'avons vu, avait été partagée en deux. Une seule porte, du côté du sud, était commune aux chrétiens et aux musulmans, et amenait chaque jour dans le même temple des hommes qui avaient des croyances si différentes; de là les premiers allaient vers le couchant, dans la partie de l'édifice qui leur était restée, tandis que les autres se rendaient dans la partie orientale. Mais les chrétiens, par crainte des musulmans, n'osaient ni sonner les cloches, ni chanter, ni même lire à haute voix; les musulmans, de leur côté, se sentaient offensés de devoir prier dans le même lieu que les chrétiens : il était facile de prévoir que cet état de choses ne serait pas de longue durée. Le calife Abdel-Melik obligea les chrétiens de lui céder leur part de l'église de Saint-Jean, en échange de quatre églises situées dans l'intérieur de la ville, et de l'église de Saint-Thomas, qui était hors des murs. Alors le calife, armé d'une hache, et suivi de tous les émirs et d'une foule immense, commença l'œuvre de la destruction; il monta sur la partie la plus élevée de l'église, au-dessus du grand autel, puis, relevant sa robe jaune et saisissant une hache, il en frappa la pierre la plus haute de l'édifice, et la précipita en bas aux grands applaudissements des musulmans; les émirs s'empressèrent de l'imiter. Les chrétiens poussaient des cris de désespoir : ils furent chassés et frappés impitoyablement.

Les musulmans démolirent tout ce que les chrétiens avaient compris dans le carré qui formait l'édifice, autels, chapelles, arcades, en sorte qu'il ne resta plus qu'une enceinte carrée. Ensuite on commença les travaux de construction. Le calife demanda douze mille ouvriers à l'empereur grec pour tailler les blocs de marbre, le menaçant, s'il refusait, de détruire toutes les églises chrétiennes de la Palestine. L'empereur envoya aussitôt un très-grand nombre d'ouvriers. Alors on acheva cette célèbre mosquée, qui a été regardée comme la cinquième merveille du monde. Sa grande coupole, appelée *Kubbet-en-Nesr*, c'est-à-dire coupole de l'aigle, parce qu'elle planait sur tous les autres édifices, reposait sur quatre piliers, et avait la forme d'une bosse de chameau. L'édifice entier avait deux

cents pas de long et cent trente-cinq de large du nord au sud. Douze mille blocs de marbre y avaient été employés. Le pavé était entièrement composé de mosaïques. Les murailles étaient revêtues de marbre jusqu'à une hauteur de plusieurs toises; au-dessus régnait une immense vigne, formée d'or. Plus haut on voyait de petits fragments dorés, rouges, verts, bleus, blancs, qui représentaient tous les pays connus. La Kabah était placée au-dessus du *mihrab*, et les autres contrées étaient figurées à droite et à gauche, avec tout ce qu'elles produisent d'arbres remarquables pour leurs fruits ou leurs fleurs, et autres objets. Le toit de la mosquée était incrusté d'or. Le nombre des fenêtres était de soixante-quatorze. Trois nefs de dix-huit pas de largeur, allant de l'est à l'ouest, étaient séparées par des colonnes, dont les uns portent le nombre à quarante-quatre, d'autres à cinquante-quatre, et même à quatre-vingts : il y en avait en marbre, en granit, en syénite et en porphyre ; leurs chapiteaux étaient dorés ; plusieurs avaient été achetées en Egypte pour des sommes considérables : les plus précieuses avaient été placées au milieu de la mosquée et près des portes. « De quelque côté qu'on regarde cette mosquée, dit Ibn Batuta, elle ressemble à un aigle ayant ses deux ailes déployées et dont la coupole serait la tête; elle domine tous les autres édifices. » Près de la grande coupole étaient deux autres plus petites; sous l'une était le trésor de la mosquée, et sous l'autre une fontaine. Le mihrab et la chaire se trouvaient au milieu, près des piliers de la grande coupole : on avait employé, pour le premier, deux pierres du trône de la reine de Saba, et pour l'autre, du marbre blanc. Chacune des quatre sectes orthodoxes avait son lieu de prière séparé et orné de tapis. Ce qui rendit cette mosquée particulièrement vénérable aux musulmans, comme elle l'avait été pour les chrétiens, ce fut la tête de saint Jean-Baptiste, qu'ils croyaient y avoir été conservée, tandis que les chrétiens l'avaient transportée à Constantinople, et célébré sa translation avec grande pompe. On y montrait aussi le tombeau de Zacharie, père du saint précurseur; de riches tapis le recouvraient. Au sujet de la tête de saint Jean-Baptiste, voici ce qu'on lit dans l'*Histoire de Damas*, par Abou'lbaka, traduite par Quatremère : « Iezid-ben-Wakah, qui avait été préposé par le calife pour la surveillance des ouvriers employés à la con-

struction de la mosquée, racontait le fait suivant : Dans le cours des travaux, nous découvrîmes une caverne. Nous en informâmes le calife, qui se rendit sur les lieux vers la fin de la nuit, tenant en main une bougie. Étant descendu dans cette ouverture, il trouva une petite chapelle qui avait trois coudées de longueur sur trois de largeur. Elle contenait un cercueil que l'on ouvrit; et dans lequel était un coffre qui renfermait la tête de Jean, fils de Zacharie. Walid ordonna de la replacer où elle était; puis il ajouta : « Posez par-dessus « une colonne qui se distingue entre toutes les autres. » On y plaça une colonne dont le chapiteau était en forme de coffre. Mouslim-ben-Walid disait : « J'ai vu la tête de Jean, fils de Zacharie, qui, au « moment où l'on se disposait à construire la mosquée de Damas, « fut extraite de dessous un des piliers de la coupole. Cette tête con- « servait encore la peau et les cheveux, sans aucune altération.[1] »

Les deux exemplaires du Coran écrits par Osman et Ali étaient déposés dans cette mosquée ; on s'en servait pour les lectures du vendredi et on allait en foule les baiser : six cents lampes étaient suspendues au plafond par des chaînes d'or et d'argent ; durant le Ramazan, il y en avait douze mille. On avait conservé des Grecs d'anciens talismans, qui étaient suspendus dans l'intérieur, et qui devaient la préserver des insectes. Plusieurs minarets et plusieurs tours fort élevées se trouvaient aux angles de l'édifice. Selon l'auteur arabe Mohammed-ben-Schâker, *c'est sur le minaret oriental de cette*

[1] Sur ce sujet, consultez Aboulfeda, *Géogr.*, trad. de Reinaud ; Benjamin de Tudèle, et surtout l'*Histoire des sultans mamelouks*, par Makrisi, traduite en français par Quatremère, tome II, *Appendice*, où sont puisés la plupart des renseignements cités ici.

Quant à la tête de saint Jean-Baptiste, je cite comme simples renseignements les deux passages suivants :

Theodosius Augustus, cum sancti Joannis Baptistæ caput apud quamdam feminam macedonicam, Cyzici degentem, invenisset, allatum Chalcedone primum deposuit, atque a fundamentis in Hebdomo Constantinopoleos excitata in illius nomen æde sacra, in ea venerandum Baptistæ caput reposuit. *Chronicon Paschale*, page 305.

Imperantibus Valentiniano et Marciano Augustis, mense Peritio, ex a. d. XII. kalend. martias, media jejuniorum hebdomade, anno Syro-Macedonum DCCLXUI, Antiochenorum DI, et CDXXV anno postquam capite truncatus est sanctus præcursor propheta et Baptista Joannes, illius venerandum caput in Emesenorum civitate inventum est. *Chronicon Pasch.*, p. 320.

mosquée que Jésus, fils de Marie, doit descendre, à la fin des temps, après la venue du Dadjal (l'Antechrist), *ainsi que cela est constaté par le Sahih de Moslem*, et autres gens de même valeur. Toute la mosquée était couverte en plomb : comme on n'avait pas eu suffisamment de ce métal, on avait ouvert les tombeaux pour enlever tous les cercueils en plomb. A chaque porte il y avait une fontaine et de grands bassins pour les ablutions, et des maisons chacune de cent chambres. C'est donc avec raison que, lorsqu'elle fut achevée, le calife put dire aux habitants de Damas qu'il avait convoqués : « Vous aviez déjà quatre merveilles de plus que le reste du monde : l'air, l'eau, vos jardins et vos fruits; moi, je vous en donne une cinquième, cette grande mosquée. »

Jamais on ne cessait de prier dans la mosquée de Damas; jour et nuit on y lisait le Coran et on y faisait des ablutions : quatre imans pour chacune des sectes orthodoxes, soixante-quinze muezzins et six cents auditeurs étaient continuellement occupés; ils étaient entretenus par les fonds de la mosquée; une prière faite dans la *djami* (grande mosquée) avait autant de valeur que trente mille autres. et l'on croit qu'on pourra y invoquer Allah quarante années encore après la fin du monde.

Elle était entourée d'une esplanade ou grande cour intérieure, comme les grands sanctuaires de l'islamisme à la Mecque, à Jérusalem et ailleurs. Cette esplanade était ceinte d'une arcade qui reposait sur une double rangée de colonnes d'ordre corinthien; au milieu étaient des jets d eau et des arbres qui offraient une agréable fraicheur aux habitants de Damas, qui se réunissaient le soir sur cette place pour s'y promener, y faire la lecture et y entendre des conteurs et des improvisateurs. Un des jets d'eau devait marquer les heures; il était d'une force telle, qu'il pouvait soutenir en l'air un melon d'eau : ce qui faisait l'admiration des pèlerins.

Telles sont les descriptions que nous ont laissées les auteurs arabes de l'époque.

Les injures du temps et des hommes, les incendies et les pillages avaient déjà occasionné de grands dégâts dans cette mosquée lorsque les hordes de Tamerlan vinrent, en 1400, saccager la ville de Damas. On accuse le conquérant tartare d'avoir offert un asile

inviolable dans cette mosquée au cadi et à trente mille personnes. et, après les avoir fait entourer de monceaux de bois, d'y avoir mis le feu. Ce qui est certain, c'est qu'elle fut entièrement dépouillée, et détruite en grande partie, spécialement la *coupole de l'aigle*, qui s'écroula lorsque le plomb qui la recouvrait se fut fondu.

C'est à un sultan d'Égypte, Melik-Mouwaiad, qu'on attribue la restauration de ce monument ; c'est donc à lui que la mosquée de Damas doit son état actuel. Comme les chrétiens ne peuvent y entrer, aucun des Européens qui sont venus à Damas ne l'a vue, excepté le renégat Ali-Bey, en 1807.

Je l'ai visitée le 24 avril 1856. La mosquée forme un long parallélogramme, allant comme autrefois de l'est à l'ouest, coupé au milieu par une coupole sous laquelle se trouve le mihrab et la chaire, en face de la porte d'entrée. Les deux ailes sont divisées en trois nefs par deux rangées de colonnes; de sorte que, lorsqu'on est à une des extrémités du parallélogramme, on voit une longue allée composée de vingt colonnes de chaque côté, allant d'une extrémité à l'autre de l'édifice. Les colonnes sont badigeonnées en vert et en rouge; la couche supérieure est du plâtre, personne n'a su me dire ce qu'il y a dessous. Les chapiteaux sont en style byzantin, et ressemblent à ceux de la chapelle souterraine de Sainte-Hélène, dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Le mirhab est revêtu de plaques de marbre de diverses couleurs et de briques peintes; il est fort beau. La chaire est en bois de chêne bien sculpté. Les murs sont mal blanchis, et grotesquement peints en quelques endroits. Il n'y a pas de plafond : comme à la grande église de Bethléem et à la mosquée El-Aksa de Jérusalem, on voit les poutres qui supportent le toit; extérieurement il est couvert en plomb. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la grande porte d'entrée, qui ressemble tout à fait à la porte d'une église; au-dessus, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, on voit des restes assez considérables d'anciennes mosaïques. Près de cette porte, il y a une fontaine pour les ablutions; ses ornements en marbre blanc sont de fraîche date. A gauche en entrant, vers le milieu de la colonnade, est le monument qui renferme, dit-on, la tête de saint Jean-Baptiste, le corps de Zacharie, et je ne sais quel scheik. Il est entouré d'une grille; mais on m'a ouvert la porte, et j'ai pu

examiner ce monument tout à mon aise. C'est un cénotaphe dans le genre du *tombeau de David* sur le mont Sion : quoique fort grand, il l'est moins que celui de David; il est plus moderne, et aussi recouvert d'une quantité de riches tapis. Ce sont les seuls qu'on ait laissés en place pendant notre visite; tous les autres, ainsi que toutes les nattes, avaient été enlevés. A Jérusalem Kiamil-pacha nous a accompagnés dans toutes les mosquées avec des scheiks qui en faisaient les honneurs; à Damas personne n'a paru : on a livré pour un moment la grande mosquée aux *giaours*, et le lendemain on l'a purifiée de notre présence par d'abondantes ablutions.

Devant la mosquée, il y a comme anciennement une très-grande place, qui sert de parvis ; elle est oblongue et couverte de dalles. Tout alentour, il y a des arcades soutenues par de belles colonnes en marbre et en granit. Vers le milieu de l'esplanade, il y a une fontaine surmontée d'une coupole, et de chaque côté une colonne en granit rouge où l'on faisait brûler, m'a-t-on dit, de l'encens et des parfums.

Tel est aujourd'hui l'état de cette mosquée, qui ne fait tant de bruit que parce qu'elle est inaccessible : des milliers d'églises dont personne ne parle seraient bien plus dignes d'attention. Outre celle-là, il y a environ cent quarante mosquées à Damas. Elle est si sainte pour les musulmans, qu'ils jurent *par la figue et par l'olive ;* c'est-à-dire, par les mosquées de Jérusalem et de Damas.

Le monument le plus considérable de la ville, après la grande mosquée, c'est la citadelle ; mais c'est aussi une grandeur déchue et un nouvel emblème de l'empire ottoman. Au dehors, de grosses pierres entassées, des débris de monuments de toutes les époques ; au dedans, quelques vieux canons, des armes hors d'usage, de petites cahutes bâties sur de grandes ruines, partout des décombres que personne ne songe à enlever, des murs croulants qu'on n'a pas la prétention de consolider, des soldats qu'on tient en réserve pour dissiper quelque rassemblement dans la ville ou repousser dans les campagnes quelque attaque des Bédouins. La citadelle a été mise dans cet état d'abord par Tamerlan, ensuite, sous Ibrahim-pacha, par le peuple même de Damas, qui l'a saccagée après en avoir massacré la garnison. Le pacha y résidait autrefois; mainte-

nant il demeure dans un palais de la ville qui n'a rien de remarquable.

On cherche vainement à Damas quelques vestiges de ses anciens palais. On lit dans le prophète Amos : « Ainsi dit Jéhovah : A cause de trois crimes de Damas, et à cause de quatre, je ne lui ferai point grâce : à cause qu'ils ont broyé Galaad avec des herses de fer. Je mettrai le feu dans la maison d'Hazaël, et il dévorera les palais de Benhadad. Et je briserai la force de Damas... et le peuple de Syrie sera transporté à Kir, dit Jéhovah. » (Amos, I, 3-5.) Cette prophétie fut accomplie par Théglath-Phalasar : il est dit au quatrième livre des Rois : « Le roi des Assyriens vint à Damas, ruina la ville, en transféra les habitants à Kir, et tua Rasin. » (XVI, 9.)

Les rois de Syrie portaient une haine héréditaire aux rois de Juda et d'Israël, et se liguèrent souvent avec les ennemis de la Judée; de là les malédictions des prophètes. Isaïe entre autres avait dit : « Voici que Damas va cesser d'être une ville; et elle sera un monceau de ruines » (Is., XVII, 1.) Ézéchiel, Zacharie, ont prophétisé contre Damas; Jérémie a aussi élevé sa voix contre elle : « Damas est consternée; elle se tourne à la fuite, et elle prend un tremblement... : Comment n'a pas été laissée cette ville célèbre, cette cité de ma joie? C'est pourquoi ses jeunes gens tomberont dans ses places, et tous ses hommes de guerre seront silencieux en ce jour-là, dit Jéhovah des armées. Je mettrai le feu dans les murs de Damas, et il dévorera les palais de Benhadad. » (Jérém., XLIX. 24-27.) Ce furent surtout Sennacherib, Holopherne, Nabuchodonosor et les généraux d'Alexandre le Grand et de Pompée qui furent chargés de l'accomplissement de ces prophéties.

Aujourd'hui la population de Damas est de 110,000 à 112,000 âmes, dont 94,000 musulmans, 12,000 chrétiens et 4,000 Juifs; le reste sont des Druses, des Coptes et des Bohémiens.

Excepté quelques pauvres familles de caraïtes, les Juifs de Damas sont tous talmudistes. Ils sont pour la plupart banquiers, changeurs, marchands, colporteurs, teinturiers, boulangers et charcutiers.

Les chrétiens sont : six mille Grecs non unis, cinq mille Grecs unis, sept cents Syriens, trois cents Maronites et catholiques latins, et quelques centaines d'Arméniens. Les Grecs schismatiques ont à

leur tête un archevêque qui porte le titre de patriarche d'Antioche.

Les Grecs catholiques ont un évêque; au milieu de leur quartier ils ont bâti récemment une fort belle église, une demeure pour l'évêque et son clergé, une école, un hôpital : tout cela est l'œuvre du patriarche Mazloum.

Les Syriens, les Arméniens, les Maronites, les Lazaristes, les Pères de Terre-Sainte et les Sœurs de Charité ont chacun un couvent. Depuis l'assassinat du Père Thomas, il n'y a plus de Capucins.

Les Lazaristes ont une école qui compte plus de deux cents élèves : ils leur enseignent le turc, l'arabe et le français, et les éléments d'histoire, de géographie et de mathématiques.

Le couvent de Terre-Sainte est grand et bien bâti; les Pères donnent l'hospitalité aux voyageurs.

Les Sœurs de Charité sont établies à Damas depuis le 25 octobre 1854. On se souvient peut-être que, lors de mon premier voyage, des négociants de Damas, que j'avais rencontrés au Liban, m'avaient prié de leur procurer des Sœurs de Charité. A mon retour en Europe, j'ai fait connaître le vœu de ces braves gens autant qu'il a dépendu de moi: la Providence a fait le reste. Six Sœurs sont venues depuis fonder un établissement qui renferme une école et un dispensaire pour les malades indigents.

L'école est fréquentée par deux cent cinquante jeunes filles de toutes religions. A côté de l'école est un ouvroir, où ces enfants vont s'exercer dans des travaux d'aiguille entièrement ignorés dans le pays : l'école est gratuite. Le nombre des élèves serait de beaucoup plus considérable si les Sœurs étaient plus nombreuses et leurs locaux plus grands. Trois nouvelles Sœurs étaient attendues.

Le dispensaire est desservi par deux Sœurs et un médecin. Les soins et les remèdes sont distribués gratuitement à tous, sans distinction de race et de religion. Il faut voir chaque matin cette foule de malheureux accourus de toutes les parties de la ville et de tous les villages, de la plaine et des montagnes jusqu'aux dernières limites du désert, à dix lieues à la ronde : des Druses, des Métoualis, des Kurdes, des Turcomans, des Arabes et des Bédouins, apporter

leurs maladies et leurs plaies les plus dégoûtantes à ces bonnes Samaritaines, qui versent de l'huile et des consolations sur tant de misères et de souffrances. C'est un spectacle digne des temps apostoliques, et, autant qu'il dépend de la faiblesse humaine, la plus parfaite imitation de celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

Le chiffre le moins élevé des malades qui se présentent chaque jour pour être traités par les religieuses est de deux cent cinquante ; il s'est déjà élevé à sept cents.

Qu'on me permette encore de citer quelques chiffres.

Pendant les mois de novembre et de décembre 1854, le nombre des visites a été de dix-huit mille sept cent quatre-vingt-neuf. Le chiffre moyen d'un mois se répartit comme suit :

Musulmans.	Femmes	2,721	Total. . .	5,361
	Hommes	2,640		
Chrétiens	Femmes	715	Total. . .	1,019
	Hommes	304		
Juifs. . . .	Femmes	189	Total. . .	316
	Hommes	127		
				6,696

Les écoles et le dispensaire sont les seuls points de réunion où pour la première fois les populations si divisées de ce pays se sont rencontrées sans se repousser et se maudire. La pratique égale pour tous de la charité dont on les rend chaque jour témoins leur inspire la compassion pour leur misère commune, et les habitue au sentiment de la reconnaissance.

Et puis le vieux préjugé qui pèse sur la femme et la dégrade depuis si longtemps sera bien obligé de s'avouer vaincu, lorsqu'à la tête de cette œuvre sublime de tolérance et de charité il ne peut citer que des noms de femmes. Des noms !... Il n'y a que Dieu qui connaisse les noms de ces anges ; elles n'ont pas de noms pour les hommes. Quand, devenue victime de son amour pour le prochain, on porte en terre une de ces saintes femmes, on se dit en pleurant : « C'est sœur Marthe, sœur Marie ou sœur Rosalie, qui est morte ; »

puis tout est dit : on ne connait ni le nom de sa famille, ni le lieu de sa naissance; elles tiennent si peu de la terre, qu'on n'y fait nulle attention.

On a souvent cité des mots heureux de soldats français en faveur des Sœurs de Charité ; je veux en citer un d'un soldat autrichien qui mérite de l'être. Après avoir parlé de la vie de ces religieuses. il ajoute : « Si j'étais de garde à la porte du paradis quand une de ces femmes vient à passer, je crierais : *Aux armes!* dût saint Pierre, le chef du poste, m'envoyer à la salle de police[1]! »

Durant les cruelles épidémies qui ont ravagé naguère les armées de Crimée, une demoiselle anglaise, miss Nightingale, a quitté sa patrie pour aller donner ses soins à ses compatriotes décimés par le choléra. C'est bien, assurement. A son retour en Angleterre, un cri d'enthousiasme a retenti dans les trois royaumes. C'est encore fort bien ; on aime à voir un noble dévouement dignement apprécié. Tous les journaux ont chanté l'éloge de cette héroïne; une grande réunion, présidée par un prince royal, a voulu laisser à la postérité un témoignage d'une vertu si rare: et la reine elle-même, en lui offrant un don précieux, a daigné lui écrire pour lui exprimer sa royale gratitude.... Quand on voit que, dans une maison où il entre inopinément une pièce d'or, le chef de la famille appelle de toutes parts ses enfants et leur montre ce trésor en pleurant d'attendrissement, on peut en conclure que ce sont de pauvres gens. La France seule a des milliers de Sœurs de Charité, sans parler des petites-sœurs des pauvres, des hospitalières, et de tant d'autres, qui remplissent les hôpitaux et les prisons de l'Europe, qui bravent le soleil des Indes, les sables du désert, la peste du Mexique, les neiges du Canada, et qu'on trouve jusqu'en Chine, partout contentes et intrépides au milieu de la contagion et dans la mêlée des combats. Je me trouvais un jour à Paris, dans la maison mère des Sœurs de Charité : on venait d'en envoyer un contingent considérable, une centaine, si je ne me trompe, en Orient, et dans les quatre parties du monde : *avant la fin du jour, toutes leurs places étaient de nouveau occupées*.

[1] Le général prince Fréd. de Schwarzenberg, dans son ouvrage intitulé : *Fidibus Schnitzen*.



A Damas, les résultats moraux de l'établissement des Sœurs sont déjà appréciables. Dans ce pays, où, il n'y a pas longtemps, un étranger ne pouvait se montrer avec son costume national, et où les femmes surtout ne pouvaient sortir qu'en subissant cette indigne mascarade qui leur enlève toute forme humaine, les Sœurs traversent les rues populeuses le visage découvert, sous le costume d'une religion que les musulmans ont appris jusqu'ici à détester, et ne recueillent plus sur leur passage que des témoignages de respect et d'admiration. Ce sont les imans qui, les premiers, les ont introduites dans des maisons musulmanes pour qu'elles y pussent donner leurs soins aux malades. Dans les campagnes et les villages isolés, où souvent les hommes ne peuvent aller sans escorte, une seule religieuse, sous la conduite d'un enfant et sous l'unique égide de sa vertu, se rend partout où son devoir l'appelle.

On nous a souvent entretenus du fanatisme des habitants de Damas; il est le produit, je dirais presque nécessaire, de diverses circonstances qui n'ont pas changé depuis des siècles. La ville de Damas, séparée du littoral, c'est-à-dire, des relations européennes, par son double rempart de montagnes, ne se trouve en relation directe qu'avec le désert et les villes de Bagdad et de la Mecque, c'est-à-dire, avec les habitudes de la tribu nomade et les traditions de la société islamique primitive. Ses rapports avec Bagdad sont religieux autant que commerciaux : les deux villes, rivales par le commerce, émules par la religion, trouvent dans l'échange de leurs idées des motifs d'excitation réciproque. Damas est le centre de réunion des nombreux pèlerins qui se rendent chaque année à la Mecque, et qui y reviennent après avoir accompli leur pénible et lointain pèlerinage. On comprend quels sentiments doit faire naître, dans une population si facilement impressionnable, la présence d'hommes surexcités eux-mêmes par les privations d'une route longue et difficile, et par le souvenir des lieux qu'ils viennent de visiter, où tout leur a rappelé l'intolérance, les combats, les succès du fondateur de l'islamisme.

Eh bien, tout cela commence à être ébranlé, tout cela est en partie vaincu, et il l'a été par ce qu'il y a de plus nul, de plus abject en Orient, par des femmes : disons mieux, par ce qu'il y a de

plus touchant, de plus irrésistible, par l'héroïsme de la charité.

Les Sœurs se préparent à fonder un hôpital et un orphelinat; elles ont déjà recueilli des orphelines et des enfants abandonnés.

Un jour que je visitais ces bonnes Sœurs, j'étais dans une cour, entouré de ces religieuses, d'une quantité d'enfants et de plusieurs personnes de la ville, lorsque deux hommes vinrent me baiser respectueusement la main : *Ce sont les négociants de Damas qui vous ont demandé des Sœurs de Charité il y a six ans, dans le Liban*, me dit le Père lazariste qui les accompagnait. Le bon Dieu sait que je n'ai contribué en rien à l'établissement des Sœurs à Damas ; mais le rapprochement de ces circonstances, le lieu où je me trouvais, la réalisation du vœu de ces braves gens, leur présence, leur joie, leur émotion, m'ont touché jusqu'aux larmes.

Sortons un instant de la ville, et allons à dix minutes de la porte du Midi, au lieu où saint Paul fut renversé en entendant cette voix : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » (Act. IX, 4.) C'est maintenant le cimetière des chrétiens. Autrefois on y avait construit une église; il n'en reste plus qu'une douzaine de tronçons de colonnes, qui sont tous couchés dans le même sens. Ce lieu, qui est tout à côté du chemin, est un peu élevé; il paraît être un monticule de décombres. Les chrétiens s'y rendent chaque année processionnellement le jour de la conversion de saint Paul. De là saint Paul entra dans la ville, et alla dans la rue qu'on appelle Droite, dans la maison de Jude. La porte de Saint-Paul (Bab Douma) est appelée porte Orientale par les habitants de Damas. L'ancienne porte est encore très-reconnaissable; elle avait trois arcs qui reposaient sur des piliers très-forts. Au-dessus s'élevait une tour. Tout alentour on voit des ruines accumulées par les tremblements de terre, plus encore que par l'incurie ou par la main des hommes. La maison de saint Ananie, qui a instruit et baptisé saint Paul, a été convertie en chapelle; maintenant on y descend par un escalier qui a seize ou dix-huit marches. J'ai eu le bonheur d'y célébrer la sainte messe; quoique ce fût de grand matin, la chapelle, l'escalier et une partie de la rue étaient pleins de monde. Non loin de la porte dont j'ai parlé, on montre l'endroit des remparts où les disciples descendirent saint Paul durant la nuit par la muraille, dans une corbeille,

pour le soustraire à la fureur des Juifs. (Act. IX, 25.) Parce qu'il y a une inscription arabe assez moderne en ce même lieu, et que les pierres de la muraille ne sont probablement plus dans le même ordre que du temps de saint Paul, des auteurs protestants trouvent qu'il est raisonnable de se moquer de cette tradition. Pour ma part, j'accepte de grand cœur toutes les railleries qu'on voudra faire sur ma simplicité, et, autant que je le pourrai, je courrai après toutes ces traditions locales, qui sont bien loin d'être, pour les catholiques, des articles de foi, mais qui répandent du charme et de l'intérêt sur les contrées qu'on parcourt, qui rappellent plus vivement le souvenir des saints personnages dont on recherche les traces, et qu'on finit toujours, quand on les étudie de près, par trouver plus raisonnables qu'un doute systématique et une ironie superbe.

Les murailles de Damas sont fort remarquables. On y reconnaît, à la vérité, des restaurations peu anciennes; mais il s'y trouve des blocs de pierre si énormes, superposés sans ciment les uns sur les autres et taillés comme ceux des monuments de la plus haute antiquité, que les habitants de Damas attribuent la fondation de ces murs à Abraham, et les connaisseurs aux Phéniciens. Quelques-uns des habitants actuels, comme les fellahs de l'Égypte, qui se nichent sur les temples et les palais des Pharaons, établissent leurs chétives demeures sur ces remparts, et pourraient facilement, comme au temps de saint Paul, faire descendre quelqu'un dans les fossés à l'aide d'une corbeille sans que personne s'en aperçût.

Dans mes visites aux églises des différentes communions chrétiennes, je me suis rendu aussi dans celles des Maronites, ancienne église des Capucins. Là j'ai vu un petit monument en marbre, devant lequel je me suis humblement prosterné en méditant, dans la confusion de mon âme, sur la *justice* des hommes, et sur le peu de protection que savent accorder les puissances chrétiennes aux pauvres missionnaires qui viennent dans ces contrées barbares pour y étendre le royaume de Dieu. Ce monument renferme le peu qu'on a pu retrouver des restes du Père Thomas, cruellement assassiné par les Juifs de Damas. Voici les faits :

Le mercredi soir, 5 février 1840, le Père Thomas, capucin, qui exerçait la médecine à Damas depuis plusieurs années, très-aimé de

tout le monde, étant allé dans le quartiér des Juifs, fut attiré, sous le prétexte de vacciner un enfant, dans la maison de Daoud Arari, où se trouvaient plusieurs notabilités juives, notamment le khakham (rabbin) Mouça-Abou-el-Afièh. Le Père Thomas fut garrotté, jeté par terre et tenu par les assistants; tandis que le barbier Suleïman approchait de son cou une grande bassine en cuivre, Daoud Arari saisit un couteau, égorgea le prêtre, et Aroun Arari, frère du précédent, l'acheva. Le sang fut recueilli dans la bassine sans qu'il s'en perdit une goutte; après quoi on traîna le cadavre de la chambre du meurtre dans la chambre du bois. Là il fut dépouillé de ses vêtements, qui furent brûlés. Le cadavre fut dépecé, les os cassés sur la pierre avec le pilon d'un mortier, et la tête brisée de la même manière. Le tout fut mis dans un sac, porté par le barbier Suleïman et le domestique de Daoud jusqu'à un canal près de la maison du khakham, et jeté par morceaux dans les conduits.

Sept des principaux Juifs de Damas, tous fort riches, sont les auteurs de cet horrible assassinat, dans lequel ils ont été assistés par le barbier Suleïman et le domestique de Daoud : ils avaient promis de l'argent au premier, et au second de le marier à leurs frais. Ce meurtre a été commis sans motif de cupidité, sans motif de vengeance personnelle, seulement pour avoir le sang de la victime. Ce sang fut porté chez le khakham Yakoub-el-Antabi, qui le cacha derrière des livres de sa bibliothèque.

Le domestique du Père Thomas, ne le voyant pas revenir, alla à sa recherche dans le quartier des Juifs, *et fut traité comme son mattre.*

Lorsque les autorités, d'après les indices qu'elles avaient recueillis, se furent rendues près du canal qui traverse le quartier des Juifs, on en tira des fragments de chair, une rotule, un morceau de cœur, des débris de crâne, d'autres morceaux d'os, des parties de la calotte du Père. Il fut constaté par dix médecins européens et musulmans que ces fragments d'os étaient des débris humains. Ils furent inhumés solennellement, et placés dans l'église des Capucins.

Durant l'instruction du procès, dirigée par le gouverneur général Chérif-pacha, les coupables ont déclaré que ce meurtre avait été



concerté avec le khakham Yakoub-el-Antabi pour avoir une bouteille de sang humain, parce qu'on en a besoin pour la célébration du culte, l'usage étant de mettre de ce sang dans le pain azyme, non pas pour le peuple, mais pour quelques personnes zélées. La veille des azymes, le khakham reste au four : là, les personnes zélées lui envoient de la farine dont il fait du pain ; il pétrit lui-même la pâte, sans que personne sache qu'il y met du sang, et il envoie le pain à ceux à qui appartenait la farine : les Juifs de Bagdad lui avaient aussi demandé de tel pain pour l'accomplissement de leur devoir religieux. C'est là le secret des grands khakhams, qui connaissent seuls cette affaire et la manière d'employer le sang.

Dans ce récit, il n'y a pas une seule expression qui ne repose sur des documents officiels[1].

Ce double crime ayant été connu en Europe, l'indignation fut extrême contre ses fanatiques auteurs, et en général contre une secte accusée dans tous les temps, et plusieurs fois condamnée juridiquement, comme coupable des mêmes atrocités.

M. Crémieux, vice-président du consistoire français, ne tarda pas à prendre la défense des coupables, et, dans une lettre insérée dans le *Journal des Débats*, le 7 avril 1840, il ne craignit pas d'attribuer tout ce qu'il y a d'odieux dans cette affaire *à l'influence des chrétiens en Orient*.

Aux extrémités de l'Asie comme en Europe, on attendait impatiemment l'issue d'un procès qui devait jeter du jour sur ces iniquités mystérieuses, qui ont laissé des traces de sang dans tous les siècles.

Seize Juifs étaient impliqués dans l'assassinat du Père Thomas et de son domestique : deux sont morts dans le courant de la procédure ; quatre ont obtenu leur grâce pour avoir fait des révélations ; *les dix autres ont été condamnés à mort par Chérif-pacha.*

Leur exécution devait suivre immédiatement le prononcé de la sentence ; mais, comme la Syrie était alors occupée par les troupes égyptiennes, commandées par Ibrahim-pacha, le consul de France

[1] Voir au ministère des affaires étrangères, à Paris, *les procès-verbaux et pièces juridiques relatives au double assassinat du Père Thomas et d'Ibrahim Amarah, son domestique.*

demanda et obtint que la procédure fût envoyée au généralissime pour obtenir son approbation.

En attendant, les Juifs de tous les pays s'agitèrent en faveur des *saints* et des *martyrs*, c'est-à-dire des assassins de Damas; des sommes énormes furent offertes aux employés des consulats et aux témoins : des milliers de talaris et une protection consulaire à un nommé Khalil Sednaoui[1]; cinq cent mille piastres au sieur Chubli de la part des rabbins, pour obtenir la commutation de la peine de mort et la non-inscription dans les procès-verbaux de la procédure des traductions des livres juifs et des explications fournies par le rabbin Mouça-Abou-el-Afiéli, etc.[2]; un sac de monnaie d'argent, envoyé au même Chubli par la famille de Méhir-Farkhi, chez qui a été assassiné le domestique du Père Thomas[3]; il n'y a pas jusqu'à un jeune copiste du consulat de France qu'on n'ait essayé de corrompre en lui offrant cinq cents bourses. Les Juifs d'Europe se hâtèrent d'envoyer deux des leurs, MM. Montefiore et Crémieux, à Méhémet-Ali, pour solliciter la mise en liberté des coupables. Dans sa lettre insérée dans le *Journal des Débats*, M. Crémieux avait dit en parlant de ces horribles assassinats : « Si la religion juive commande ainsi le meurtre et l'effusion du sang humain, levons-nous en masse, juifs-philosophes, chrétiens, musulmans; abolissons, même dans les hommes qui le pratiquent, ce culte barbare et sacrilége, qui place l'homicide et l'assassinat au rang des prescriptions divines[4]. » M. Crémieux, arrivé en Égypte, avait une belle occasion, soit pour demander la révision du procès de ses coreligionnaires, afin que leur innocence fût reconnue aux yeux de tous, s'il y avait lieu, soit pour laisser abolir, dans des hommes qui le pratiquent, un culte barbare et sacrilége, s'ils étaient réellement coupables.

Au lieu de cela, les délégués des Juifs d'Europe obtinrent de Méhémet-Ali un firman qui fut adressé au gouverneur général de Syrie, et dont voici la teneur :

« Par l'exposé et la demande de MM. Mosès-Montefiore et Cré-

[1] Lettre du consul de France à Chérif-pacha, sous le n° 28.
[2] Lettre du même au même, n° 28 *bis*.
[3] Même lettre.
[4] Lettre du 7 avril 1840.

mieux, qui se sont rendus auprès de nous comme délégués de tous les Européens qui professent la religion de Moïse, nous avons reconnu qu'*ils désirent la mise en liberté* et la sûreté de ceux des Juifs qui sont détenus et pour ceux qui ont pris la fuite au sujet de l'examen de l'affaire du Père Thomas, moine, *disparu* de Damas dans le mois de zilhidjèh 1255, lui et son domestique Ibrahim.

« Et comme, *à cause d'une si nombreuse population, il ne serait pas convenable de refuser leur demande et leur requête*, nous ordonnons de mettre en liberté les prisonniers juifs, et de donner aux fugitifs la sécurité pour leur retour. Et vous laisserez les artisans à leur travail, les commerçants à leur commerce, de manière que chacun s'occupe de sa profession habituelle; et vous prendrez toutes les mesures possibles pour qu'aucun d'eux ne devienne l'objet d'aucun mauvais traitement, et quelque part que ce soit, afin qu'il y ait pour eux pleine et entière sécurité comme auparavant, et qu'on les laisse tranquilles de tous points.

« Telle est notre volonté. »

(*L'empreinte du cachet de Méhémet-Ali.*)

Le 5 septembre 1840, à la réception de ce firman, Chérif-pacha mit en liberté les Juifs condamnés à mort, et tout fut dit sur l'assassinat du Père Thomas : que Dieu lui fasse paix et miséricorde!

Je ne ferai qu'une seule observation.

Les Juifs, qui protestent si énergiquement quand on les accuse de l'horrible superstition dont il est ici question, avaient l'occasion de séparer leur cause de celle de ces assassins en demandant à la face du monde que justice fût faite; ils n'ont sollicité que la mise en liberté des *accusés :* ce qui leur a été accordé, *parce qu'il n'eût pas été convenable de refuser cette demande à une si nombreuse population*[1]*!*

Parce que les Juifs sont nombreux, ils peuvent impunément assassiner les chrétiens : c'est là un arrêt digne de Pilate; il restera à la honte de celui qui l'a prononcé, et pour la condamnation de ceux qui l'ont obtenu.

[1] Sur la question de savoir si réellement le meurtre d'un chrétien peut être autorisé par le Talmud, voyez à la fin du volume, note C.

Le bazar de Damas occupe le premier rang après ceux de Constantinople et du Caire : on y trouve tous les objets de luxe de l'Orient, et des produits des fabriques d'Angleterre, de France et d'Allemagne.

Les principaux objets de l'industrie indigène sont : les selles richement ornées, les cuirs rouges et jaunes pour les bottes et les pantoufles, les étoffes en soie et en coton, le savon, les fruits, les confitures, les pâtisseries, les essences. Les lames de Damas, particulièrement les lames damassées, sont loin d'avoir la réputation qu'elles avaient avant l'expédition de Tamerlan, qui détruisit la ville et emmena avec lui à Samarcande, en 1400, cent cinquante mille prisonniers, parmi lesquels il y avait une quantité de médecins, d'artistes, d'ouvriers en soie, de commerçants, et surtout des armuriers, qui établirent en Perse les célèbres fabriques du Khorassan. Au reste, l'art de préparer l'acier de cette manière ne paraît pas avoir été inventé à Damas, puisqu'à des époques fort anciennes on sait que les Malais des îles de la Sonde venaient vendre aux Indiens et aux Syriens d'excellentes armes damassées[1].

Le désert fournit aux habitants de Damas les meilleurs chevaux qui existent, des bêtes de somme, des chèvres, des moutons, des peaux, de la laine, des truffes, de la garance, de la gomme, de la potasse et de la soude. Le mot *alcali* vient de l'arabe *al-kâli*, par lequel on désigne ici la plante qui sert à la préparation de la soude.

Les bêtes de somme sont surtout le dromadaire et le chameau, si nécessaires aux nombreuses caravanes qui se croisent à Damas en allant à Beyrouth, à Alep, à Constantinople, à Palmyre, à Bagdad, à la Mecque, à Jérusalem et en Égypte. La seule caravane des pèlerins employait autrefois jusqu'à vingt mille chameaux. Ce nombre est réduit à moins de la moitié, ce qui prouve une diminution dans l'importance des affaires commerciales avec l'Arabie, autant qu'un refroidissement dans le zèle religieux; car le pèlerinage de la Mecque a un but religieux et commercial. Ces trente à quarante mille pèlerins trafiquent tout le long de la route avec les tribus de Bédouins qu'ils rencontrent sur leur passage, et rapportent d'Arabie de la

[1] Dulaurier, *Études sur les relations des voy. arabes et persans au neuvième siècle. Journal asiat.*, tome VIII.

gomme, du café moka, du bois d'aloès, des porcelaines de Chine, des étoffes de soie et de coton, des châles des Indes, des feuilles de séné, des épices et de l'ambre gris. Ce sont les fabriques de l'Europe qui nuisent le plus au pèlerinage de la Mecque; à mesure que les produits européens pénètrent plus avant dans ces contrées, le commerce prend une autre tendance, et les caravanes de nouvelles directions.

L'oasis de Damas se compose d'abord de ses jardins, El-Goûtha, et au delà, vers l'est, de la plaine El-Merdj, c'est à-dire, prairie. Les jardins sont une forêt; la plaine est sans arbres, excepté ceux qui ombragent les villages. Tout alentour est le désert.

Dans le Goûtha, il y a vingt-neuf villages. Les fruits cultivés dans ces délicieux jardins sont : les oranges, les pommes, les poires, les noix, les olives, les cerises, les coings; les prunes, dont la couleur d'or est vantée par les poëtes; les figues, les pêches; les raisins, dont les grappes pèsent quelquefois cinq ou six livres; les amandes, les pommes de grenades; les azéroles, qui servent à faire d'excellentes confitures, et les abricots, qui vont dans tout l'Orient sous la forme de *misch-misch*. Plusieurs espèces d'arbres donnent par an deux ou trois récoltes. Le mûrier est aussi très-commun; le palmier se montre particulièrement dans la ville et autour des villages, et le cactus partout.

D'excellents melons, des légumes de toutes espèces, croissent sous ces arbres, et doublent encore les produits de ce sol inépuisable. Le chanvre atteint la hauteur de douze pieds. Malgré cela les paysans sont pauvres : les voleurs, les sauterelles, les exactions des pachas, les soldats du gouvernement. ont bientôt dévoré des récoltes si riches. Tels sont ces jardins de Damas, dont on a dit : « Si le paradis est sur la terre, il ne peut être qu'à Damas; mais, s'il est dans le ciel, Damas doit lui disputer le rang de la beauté[1]. » Damas est un des lieux où l'on place le paradis terrestre.

Le site de Damas était trop beau pour ne pas attirer l'attention des missionnaires américains : ils y sont venus armés de Bibles et de *revolvers*. Ceux-ci, ils les gardent pour eux; celles-là, ils les répandent

[1] Ybn Batouta, *Voyages*.

partout : ils en distribuent presque autant d'exemplaires que les Sœurs de Charité soignent de malades. Pour soigner leur propre santé, quand la saison des fièvres arrive, les missionnaires abandonnent leurs rares brebis, qui peuvent mourir sans eux, et ils vont à une journée de Damas respirer l'air frais de Bloudân. Si telle avait été l'intention du Rédempteur, au lieu de venir prêcher aux hommes par la parole et par l'exemple, il aurait bien trouvé le moyen de leur envoyer une Bible sur la terre, et il serait demeuré tranquillement dans les cieux.

Il y a à Damas quatre missionnaires américains et deux anglicans. Outre la station de Beyrouth, dont j'ai déjà parlé, et qui est la principale pour les missionnaires protestants, ils se sont encore établis à Hasbeija, à Safed, à Alep, à Aïntâb et à Mossul. La première fois qu'il y aura des troubles dans ces contrées, on saura comment se seront conduits ces prétendus missionnaires, qui ne sont que des émissaires politiques et des commis voyageurs de l'Angleterre et des États-Unis.

Dans la plaine *El-Merdj*, il y a vingt-cinq villages, bâtis pour la plupart sur les rives du Barada, où ils se cachent, avec leurs maisons en terre et leurs nombreux moulins, sous des touffes de platanes, de saules pleureurs, de peupliers et d'arbres fruitiers. La plaine, basse et souvent inondée, est couverte d'une verdure vigoureuse et perpétuelle. Ces villages sont habités par des musulmans, des chrétiens, des Métoualis, des Druses et des Juifs; plusieurs, selon la saison des fleurs ou de la maturité des différents fruits, sont des buts de promenade fort agréables pour les habitants de Damas. Cette plaine, sans écoulement apparent, est tellement exposée aux inondations, qu'il est arrivé, comme en 1237, que dix mille personnes ont péri à la fois.

Au-dessous de Damas, toutes les branches du Barada, de beaucoup diminuées par les irrigations, se réunissent de nouveau, et vont se jeter dans les lacs ou marais sans issues, à six ou huit lieues à l'est de la ville. Ces lacs, appelés *Bahr-el-Atebe*, lac d'Atebe, et *Bahret-el-Merdj*, lac de la plaine, sont fort grands et peu connus, surtout dans leur partie orientale. On leur donne douze lieues de circonférence; ils se rétrécissent considérablement en été. Tout le

bassin de Damas paraît avoir été autrefois sous les eaux. Une prodigieuse quantité d'oiseaux aquatiques, tels que des pélicans, des canards, des oies sauvages, des cigognes, et une foule d'autres oiseaux, trouvent un asile impénétrable dans les roseaux de ces marais pendant leurs migrations d'Europe en Afrique, ou y font leur demeure habituelle avec les sangliers, les tortues, les serpents, les vipères, les tarentelles, les caméléons, les geckos, les araignées aquatiques et les crabes. Des onagres, des gazelles, des chacals, des perdrix, sortent chaque jour des déserts environnants et y viennent étancher leur soif; souvent des bandes de voleurs, et même des corps d'armée, sont venus s'y cacher. Ces roseaux (arundo donax) sont coupés par les fellahs et vendus à Damas. Dans la partie sud de ces lacs, il y a une quantité de tamaris, de l'espèce appelée *tarfa*, qui donne de la manne dans la presqu'île du mont Sinaï, et dont je parlerai en traitant de la mer Morte.

A l'est de ces lacs, là où le terrain commence à s'incliner vers l'Euphrate, est le cratère éteint d'un volcan, où l'on va chercher les pierres noires et poreuses dont on se sert pour le pavé de Damas.

Sur le chemin qui se dirige vers Tibériade on rencontre souvent des blocs de basalte et des eaux fétides qui prouvent la présence d'anciens volcans : ces lieux sont aussi fertiles que malsains.

Dans la plaine que je viens de décrire, il n'y a que ces cinquante-quatre villages sans aucune ville. On y a découvert cependant des restes fort remarquables de temples, de palais et de villes, qui indiquent un autre état de choses à des époques antérieures, et qu'alors tout ne se concentrait pas à Damas comme aujourd'hui.

Malgré tous les avantages que possèdent les habitants de Damas, ils sont peu instruits, peu civilisés, et jouissent d'une très-médiocre réputation dans les contrées voisines. J'ai déjà parlé de leur fanatisme; voici des proverbes qui les font connaître sous d'autres rapports. Un des plus communs dit : *L'Alepin est poli, le Damascène est un oiseau de mauvais augure, et l'Égyptien est un voleur*. Une locution générale les désigne ainsi : *Bakar Esch-Schâm*, les bœufs de Damas.

On raconte qu'un scheik fort savant de Bagdad, ayant tenu à leur prouver publiquement combien cette dernière qualification leur con-

venait, vint à Damas, et se rendit à la grande mosquée pour y expliquer les traditions du prophète. Dans son discours, il cita la tradition suivante : *Tous ceux-là*, dit-il, *iront en paradis qui, avec leur langue, peuvent toucher le bout de leur nez*. Toutes les personnes présentes tirèrent la langue à la fois, et le scheik quitta la mosquée pour aller chercher des auditeurs plus intelligents.

L'eau, qui est tout à Damas, comme elle est tout en Égypte, y a été divinisée, ainsi que le Nil dans ce dernier pays. L'homme dont la vue est si courte prend pour la divinité l'instrument dont elle se sert : tantôt le soleil, tantôt un fleuve, tantôt un bœuf, tantôt cette bonne déesse Nature, qui a tant d'autels encore dans toutes nos académies et dans toutes nos bibliothèques. Ici l'eau, comme à Ascalon et à Hiérapolis, était adorée sous la personnification de Dercéto.

De tous temps l'eau a été la gloire nationale des habitants de Damas ; ils en parlent toujours comme d'une merveille que rien n'égale : on peut se faire une idée de leur naïveté à cet égard par cette question qu'un d'eux a adressée à un voyageur, auquel il demandait *si la mer était bien aussi grande que le Barada*. Le même orgueil perce dans la réponse que fit Naaman lorsque le prophète Elisée lui fit dire que, s'il voulait guérir de sa lèpre, il devait aller se baigner sept fois dans le Jourdain : « Est-ce que l'Abana et le Pharphar, fleuves de Damas, répondit Naaman, ne sont pas meilleurs que toutes les eaux d'Israël ? » (IV Rois, v, 12.)

Les rivières d'Abana et de Pharphar ne portent plus les mêmes noms aujourd'hui ; selon toute probabilité, l'Abana est la rivière El-Awaj, qui prend sa source dans le Djebbel-el-Scheik, et le Pharphar est la rivière de Fidjéh. La première, nommée aussi *rivière du Paradis*, passe à Daraiya, lieu de délices désigné sous le nom de *maison du Paradis* dans la plus haute antiquité, surtout à cause de l'excellence de ses eaux. La seconde, que nous visiterons bientôt, est l'affluent le plus considérable du Barada.

En ne tenant pas compte des fontaines qui descendent des montagnes voisines dans le bassin de Damas, et dont un auteur arabe porte le nombre à trois cent soixante, toutes les eaux de ce bassin peuvent être comprises dans les trois systèmes du Barada, de l'Awaj, dont je viens de parler, et de l'Helbon.

La rivière d'Helbon, moins considérable que les deux autres, a sa source au sud-est de la chaîne de Bloudân, et coule vers Damas à travers le plateau aride de *Sahel*, c'est-à-dire désert, ou de Sahara, au fond d'un vallon, *Wadi Helbon*, qui offre la plus luxuriante végétation. Cette vallée est renommée encore aujourd'hui pour l'excellence de ses vignes. Les vins de Chelbon étaient vendus à Tyr (Ezech. XXVIII, 18), et ils étaient servis à Suze à la table des rois de Perse [1].

On montre dans les environs immédiats de Damas le tombeau de Job, celui du prophète Élie (Élie a été enlevé dans un char de feu sur les rives du Jourdain, IV Rois, II, 11), et une grande grotte où a dû habiter sainte Thècle.

De Damas on peut aller en cinq jours à Palmyre ; lord Lindsay n'en a mis que trois.

Je vais maintenant remonter le Barada jusqu'à sa source en me rendant à Balbek par Zebedany.

Retournons à Dummar, non sans jeter de la hauteur de Robbouéh, où le sultan Al-Nassr avait fixé sa résidence, un dernier coup d'œil sur cette ville enchanteresse, qui, pareille à une flotte puissante, étale ses mâts et ses voiles sans nombre au milieu de l'émeraude foncée d'une vaste mer [2].

Le cours moyen du Barada est compris entre Dummar et Abila : la distance est de cinq lieues. Jusqu'à Ain-Fidjéh, c'est-à-dire pendant quatre heures de marche, on suit tantôt le fond de la vallée par des chemins remplis d'eau et ombragés par des noyers, des peupliers et des platanes, tantôt des flancs de rochers, et tantôt des hauteurs stériles. La vallée est pleine de villages, de jardins fruitiers et de mûriers : il faut traverser plusieurs fois la rivière, qui y fait des courbes sans fin et qui est très-rapide.

La source du Fidjéh, probablement l'ancien Pharphar, excite à juste titre le plus vif intérêt par la beauté du site, l'abondance et la qualité de ses eaux, et les monuments de haute antiquité qu'on y trouve. Cette rivière, plus grande que le Barada, dans lequel elle se précipite à environ cent pas du rocher d'où elle sort avec vio-

[1] Strab., XV, 735.
[2] Lord Lindsay, *Letters*. Lond., 1839.

lence, était conduite par une immense galerie toute taillée dans le roc, puis par un aqueduc, à travers le désert, jusqu'à Palmyre, où l'on en trouve encore les restes. Ce tunnel commence à une demi-lieue de la source, près du Wadi Bessima, sur la rive gauche du Barada; il a deux pieds de large, cinq de haut, et pénètre dans la montagne, où l'on peut le suivre pendant neuf heures jusqu'au milieu du désert. On l'attribue à Zénobie. Sur la source même du Fidjéh, il y avait une église chrétienne au moyen âge; elle avait remplacé un temple païen dont il existe encore les ruines : des niches, des murs, des colonnes, et une inscription grecque illisible.

Le village de Fidjéh, extrêmement romantique, est habité par des musulmans; des habitants de Damas venaient autrefois y passer la saison des cerises. Ce fruit, si rare en Orient, croît ici en telle abondance, que, sous les sultans mamelouks, on en expédiait jusqu'en Égypte, où les cerises ne réussissent pas[1]. Le premier cerisier a été apporté en Europe de Cérasus, dans l'Asie Mineure, par le consul romain Lucullus.

L'eau de Ain-Fidjéh, qui est claire et fraîche, passe, auprès des habitants, pour être très-saine; ils appellent les restes d'un ancien édifice : *le bain*. Tout cela s'accorde fort bien avec l'exclamation orgueilleuse de Naaman : « Est-ce que l'Abana et le Pharphar, fleuves de Damas, ne sont pas meilleurs que toutes les eaux d'Israël? Est-ce que je ne pourrais pas m'y laver pour me purifier? » (IV Rois, v, 12.)

En remontant la vallée au-dessus du confluent des deux rivières, on arrive en moins d'une heure au village de Souk-Wadi-Barada. Souk veut dire *lieu du marché*. Ce village et quelques autres qu'on rencontre avant d'y arriver occupent l'emplacement de la ville d'Abila, ancienne capitale de la province d'Abilène.

Les musulmans vénèrent, sur une montagne voisine très-escarpée, un sanctuaire appelé *Nébi Abil*, ou du prophète Abel, parce qu'ils croient que Caïn a enterré son frère Abel en ce lieu. D'autres placent son tombeau sur le mont Kassioun, et d'autres à Hébron.

Les ruines d'Abila, situées au point où la vallée est tellement resserrée par les rochers, qu'elle laisse à peine échapper les eaux écu-

[1] Sur Ain-Fidjéh, consultez : Thomson, *Lettre écrite de Beyrouth à C. Robinson*. — Pococke, *Description de l'Orient*, II. — Otto V. Richter, *Wallfahrten*.

mantes du Barada, sont à sept lieues de Damas. La Table de Peutinger les place à trente-huit milles de Damas et à trente-deux d'Héliopolis.

L'ancienne capitale d'Abilène a porté les noms d'*Abila Lysaniæ*, d'*Abila ad Libanum*, et d'*Abila Phœnices*, pour la distinguer des autres villes qui portaient le même nom. Il en est fait mention dans l'Évangile de saint Luc, où il est dit que, lorsque saint Jean-Baptiste prêchait dans le désert, Ponce-Pilate était gouverneur de Judée..., et Lysanias tétrarque d'Abilène. (Luc, III, 1.) Flavius Josèphe raconte que la ville d'Abila, qui avait appartenu à Lysanias, fut donnée à Agrippa par l'empereur Claude[1]. Au cinquième et au sixième siècle, elle avait un siége épiscopal; Jordanus, évêque d'Abila de Syrie, signa au concile de Chalcédoine. Dans la suite, on perdit complétement les traces de cette ville, qui ne fut retrouvée que par les voyageurs modernes, à l'aide des inscriptions gravées sur les rochers.

Le point de beaucoup le plus remarquable de toute la vallée du Barada est celui où la rivière s'est frayé un passage entre d'immenses rochers, dont les débris obstruent son lit et contribuent à le rendre infiniment pittoresque. Ce passage est à un quart de lieue au-dessus des ruines d'Abila. Il a fallu jeter un pont sur le torrent et ouvrir un chemin dans le roc vif : c'est là que passait la voie romaine. C'est dans la paroi septentrionale de la montagne, et sur une longueur de plus de cent pieds, qu'on a gravé deux inscriptions latines qui nous apprennent que, le pont ayant été emporté par un éboulement de la montagne, le préfet de la province de Syrie, Julius Verus, le fit reconstruire aux frais des habitants d'Abila, sous l'empire de Marc-Aurèle et de Lucius Verus. Chacune des inscriptions est gravée deux fois ; une autre est devenue illisible[2]. Elles ont été gravées entre les années 166 et 169 après Jésus-Christ.

[1] Josèphe, *Antiq. jud.*, XIX, 5.

[2] Voici comment on lit communément les deux premières :

JMPerator CAESar Marcus AVRELius ANTONINVS
AVGustus ARMENIACUS ET
JMPerator CAESar Lucius AVRELius VERVS AVGustus AR
MENIACVS VIAM FLVMINIS
VI ABRVPTAM INTERCISO
MONTE RESTITVERVNT PER

Du même côté, sur la rive gauche, un canal coupe de haut en bas les rochers, et assurait la conduite régulière des eaux dans le cas de nouveaux éboulements dans le lit du fleuve.

Les hautes murailles de roches calcaires qui bordent les cataractes du Barada sont percées de grottes sépulcrales profondes et très-nombreuses ; l'entrée de plusieurs était ornée de colonnes et de riches sculptures : c'est là qu'était l'antique nécropole de la ville d'Abila. La ville des morts est beaucoup mieux conservée que la ville des vivants : il ne reste de celle-ci que des débris de temples païens et d'églises chrétiennes, des fragments d'inscriptions grecques, des colonnes d'ordres dorique et corinthien, des portiques et des hauts-reliefs, disséminés sur une surface de près d'une lieue d'étendue.

Tout s'accorde à prouver que cette ville a dû être fort importante.

La partie supérieure du Barada, de sa source aux cataractes de Souk, est la moins belle : il coule dans la direction du nord-ouest au sud-est, au milieu d'une haute vallée aride, peu habitée dans sa partie sud, et qui porte le nom de vallée de Zebedany, *Ard-el-Zebedany ;* elle a près de quatre lieues de longueur et une demi-lieue de largeur. Elle paraît avoir été un lac avant que les eaux eussent forcé le passage que je viens de décrire.

Ce n'est qu'à l'extrémité opposée, autour du grand et beau village de Zebedany, qu'on retrouve une végétation qui rappelle celle de Damas. Zebedany, quoiqu'à une hauteur de quatre mille pieds, occupe une des plus délicieuses positions de la Syrie : ce village se déploie au centre d'une forêt d'arbres fruitiers, où se font surtout remarquer le pommier, le mûrier et la vigne. Partout où il y a de

IVLium VERVM LEGatum PRo PRætore PROVINCiæ
SYRiæ ET AMICVM SVVM
IMPENDIIS ABILENORVM

PRO SALVTE
IMPeratorum ANTONI
NI ET VERI Marcus VO
LVSIVS MAXIMVS (centurio)
LEGionis XVI Flaviæ Firmæ
QVI OPERI IN
STITIT Voto Suscepto

l'eau, et ici elle arrive de toutes parts, on voit de longues allées de peupliers blancs agiter aù soleil leurs feuilles argentées : c'est l'arbre caractéristique de ces contrées.

La chaîne de montagnes qui borde la vallée au couchant est nue, étroite et dentelée comme une scie. C'est du pied de ces rochers, les plus bizarres qu'on puisse voir, que sort le Barada, formant tout à coup une rivière considérable : cette source, *Ain-Barada*, est à trois quarts de lieue au-dessous de Zebedany. Il serait plus rationnel de considérer comme la véritable source de cette rivière, bien qu'elle soit moins abondante, celle qui est appelée *Ain-el-Awra :* elle est à deux lieues plus haut que Zebedany, sur le chemin de Balbek. Les deux se réunissent au milieu de la plaine de Zebedany.

Les hautes montagnes qui s'élèvent à l'est de cette plaine offrent des points de vue admirables sur tout le Liban et l'Anti-Liban, dont on peut compter chacune des sommités, depuis le dôme imposant du Djebbel-el-Scheik, qui les domine toutes, jusqu'au delà du Djebbel-Makmel. Toutes ces principales cimes, au moment de mon passage (le 27 avril 1855), étaient couvertes d'une neige profonde.

C'est à Bloudân, dans la maison de campagne du consul anglais à Damas, M. Wood, que j'ai passé la nuit. Cette maison est à trois quarts de lieue au-dessus de Zebedany. Pour passer un été dans ces contrées, c'est bien le plus agréable séjour qu'on puisse choisir : la douceur du climat, la pureté de l'air, l'abondance, la fraîcheur et la limpidité des fontaines, l'étendue du panorama, en font une habitation délicieuse. J'ai trouvé, dans deux endroits autour de Bloudân, des ruines qui semblent avoir appartenu à des églises chrétiennes. La population actuelle est musulmane. Le Djebbel-Bloudân, qui est au nord-est du village, a six mille huit cents pieds d'élévation.

Un chemin de caravane conduit directement, par le Djebbel-Scharki, dans la vallée de Bkaa, puis à Beyrouth; celui que nous allons suivre court au nord : il n'y a qu'une petite journée de marche entre Zebedany et Balbek.

Le terrain s'élève très-sensiblement au nord de Zebedany jusqu'à la source du Barada (Ain-el-Awra); le ruisseau qu'elle forme coupe souvent le chemin, qui longe un plateau élevé, où il y a très-peu de culture et d'habitations : le sol est argileux et d'un rouge très-

foncé. Non loin de cette source se trouve le lieu appelé *Nebi Schit* (le prophète Seth), parce qu'on dit que c'est là qu'est enterré le troisième fils d'Adam. Le long édifice qui renferme le tombeau est surmonté d'une coupole : le tombeau, comme celui de Noé, a quarante aunes de longueur.

Nous voilà arrivés au point de partage des eaux : les deux pentes opposées sont si peu marquées, qu'on est surpris de voir tout à coup un ruisseau couler vers le nord. Près de là est le village assez considérable de Sourgaya, habité par des Métoualis.

Dans ces hautes vallées, on rencontre plusieurs fois des ruines de grands édifices isolés, et même de villes, qui sont demeurées inconnues jusqu'ici.

La végétation était tellement retardée, qu'en voyant les mûriers complétement dénués de feuilles, comme en plein hiver, je crus qu'elles avaient déjà été cueillies pour les vers à soie.

Le torrent qui murmure au fond de la vallée étroite qui se nomme Maraboun est déjà un des affluents du Léontès.

En arrivant à Balbek, j'allai m'établir chez l'évêque grec catholique, que j'avais fait prévenir par son collègue de Sahléh : je savais qu'il aime à partager avec les étrangers sa modeste habitation.

Balbek, mentionnée dans l'Écriture sous le nom de Baal-Gad (Josué, XI, 17; XII, 7), et sous celui de Baalath (III Rois, IX, 18), a été appelée Héliopolis, *ville du Soleil*, par les Grecs. Le mot Baal, *seigneur*, était pris en général pour le mot dieu, ou le plus grand des dieux : Zeus, Jupiter, Belus, Melkart, le Soleil, etc. Bek vient de l'égyptien baki, *ville*. Comme Palmyre, comme d'autres villes dans le Liban et dans toute l'étendue de son royaume, Balbek a été bâtie ou agrandie par Salomon (III Rois, IX, 18.) Macrobe nous apprend que ce furent des prêtres égyptiens qui y apportèrent le culte du Soleil sous le nom de Jupiter, et il nous dit sous quelle forme il y était adoré[1]. Le culte de Baal était répandu dans tout le

[1] Assyrii (id est Syri) quoque Solem sub nomine Jovis, quem Dia Heliopoliten cognominant, maximis cæremoniis celebrant in civitate quæ Heliopolis nuncupatur. Ejus Dei simulacrum enim aureum specie imberbi instat, dextra elevata cum flagro in aurigæ modum; læva tenet fulmen et spicas, quæ cuncta Jovis Solisque consociatam potentiam monstrant. Macrobius, *Saturnal.*, l. I, cap. XXIII.

pays de Chanaan lorsque les Israélites en prirent possession sous Josué ; il se maintint avec la plus grande opiniâtreté dans la Samarie, dans la Galilée, et au delà des frontières de la Palestine chez tous les peuples circonvoisins. L'étendue de la Palestine ayant été considérablement rétrécie sous les successeurs de Salomon, le culte de Baal prit définitivement possession de ces contrées, et un de ses principaux sanctuaires fut établi à Balbek, où il subsista jusqu'au règne de Constantin, et même au delà. C'est à cause des nombreux temples d'idoles qu'il y avait dans cette contrée que le prophète Amos l'a appelée *la vallée* ou *le champ des idoles :* « J'exterminerai de la vallée des idoles (de la vallée d'Aven) ceux qui l'habitent, et de la maison d'Éden celui qui tient le sceptre; et le peuple de Syrie sera transporté à Kir, dit Jéhovah. » (Am. I, 5.)

Salomon avait sans doute construit à Balbek un palais, et aussi une forteresse pour protéger contre le roi de Damas, Hadad-Éser, qui était son ennemi, la grande voie commerciale dans la vallée de l'Oronte. Il ne serait pas étonnant que celui qui avait élevé des temples aux faux dieux à Jérusalem même eût bâti ici un temple et un palais pour sa femme, la fille de Pharaon, où elle aurait retrouvé son culte national, puisque ce furent des prêtres égyptiens, comme nous le dit Macrobe, qui y ont introduit les dieux de l'Égypte. L'histoire ne nous révèle rien sur le fondateur du premier temple de Balbek : on ignore par qui fut élevé un des plus grands et des plus beaux monuments qui aient jamais existé. Placé dans une plaine fertile, entre les deux sources du Léontès et de l'Oronte, aux pieds de deux grandes chaînes de montagnes, sur les principales voies de communication entre la mer et l'Euphrate, entre Tyr, Sidon Hamath et Ninive, entre l'Égypte et Babylone, au point où se croisait tout le commerce de l'ancien monde, il fut dédié à Baal-Gad, ce qui signifie à la *Bonne Fortune*, autrement dit à Mammon. Ceux qui allaient prier là voulaient s'enrichir : je dirai tantôt, autant que cela peut se dire, comment ils pratiquaient leur dévotion.

D'après la *Chronographie* de Jean Malala, l'empereur Antonin le Pieux a fait bâtir à Héliopolis un grand temple qui était compté parmi les merveilles du monde[1]. Cette indication n'est pas suffisante pour

[1] Joannis Malalæ *Chronographia*, ed. Dindorf, Bonnæ, 1831, p. 280.

suppléer au silence de l'histoire; car il y avait un temple à Balbek bien avant cet empereur, et pendant son règne, quoiqu'il ait duré vingt-trois ans, il n'a pu achever un monument même comme le plus petit des temples de cette immense acropole. Le dernier a sans doute été achevé sous Septime Sévère et Caracalla, au commencement du troisième siècle : c'est de cette époque que datent des médailles représentant le temple de Jupiter avec cette légende J. O. M. H. (*Jovi Optimo Maximo Heliopolitano*), et d'autres avec celle-ci : *Certamina sacra capitolina*, lesquelles avaient rapport aux jeux qu'on célébrait à Balbek en l'honneur de Baal.

L'année 269 il s'est passé à ces jeux la scène suivante.

On les célébrait devant tout le peuple. Les acteurs jetèrent dans un bassin plein d'eau le second mime Gélasin pour se moquer du baptême de la religion chrétienne. Mais Gélasin, baptisé de la sorte, se couvrit d'habits blancs et déclara qu'il ne jouerait plus, disant : *Je suis chrétien; j'ai vu dans ce bassin une gloire redoutable, et je veux mourir chrétien.* Le peuple, saisi de fureur, se précipita des gradins sur la scène, se saisit de Gélasin et le lapida sur le théâtre même. Son corps fut transporté dans un village voisin appelé Mariamma, où le martyr était né, et on lui érigea une chapelle[1].

En parlant d'Aphéca, j'ai cité un passage de Nicéphore qui nous fait connaître la honte qu'avaient à essuyer les femmes qui se rendaient aux fêtes d'Aphrodite; les fêtes d'Héliopolis se célébraient de la même manière[2]. On y mettait d'autant plus d'acharnement, qu'on sentait crouler les temples des idoles et qu'on prévoyait une fin prochaine à toutes ces abominations. L'empereur Constantin les défendit sous les peines les plus sévères, et il chassa de leurs temples tous ces Héliogabales monstrueux, dont l'un ne semble avoir été mis sur le trône du monde qu'afin de montrer aux

[1] *Chronicon Paschale*, p. 275.

[2] Niceph. Callis., *Ecclesiast. Hist.*, VIII, 30. — Cives ejus ad usque tempora Constantini idolorum cultui addictissimi fuerunt, ac non tantum Solis, a quo nomen illi inditum, verum etiam Veneris, ob fanum Veneris Aphacitidis, in qua viri peregrinis quibusque uxores filiasque suas impune prostituebant; quæ stupra Constantinus lege lata prohibuit. Le Quien, *Oriens christianus*, tome II, p. 842. — Voir ci-après, art. *Tyr*.

yeux de tous qu'ils étaient tombés dans le dernier degré de dépravation que l'homme puisse atteindre. Le temple de Balbek fut fermé, et plus tard converti en église; Constantin y mit un évêque, des prêtres et des diacres, et pendant quelque temps le christianisme sanctifia des édifices que le paganisme avait souillés si longtemps. Cependant toutes les profanations n'avaient pas encore été commises; il en était réservé à Julien l'Apostat. Un demi-siècle après la mort de Constantin, cet empereur rouvrit les temples de Balbek à leurs anciennes idoles, et, pour se les rendre favorables par des actions dignes d'elles et dignes de lui, il se saisit des vierges chrétiennes qui s'étaient consacrées au Seigneur pour expier en ce lieu les crimes qui y avaient été commis, et les exposa nues sur la place publique[1]. A Gaza et à Ascalon on tua les prêtres et les vierges, et après avoir ouvert leurs corps, on les remplit d'orge et on les exposa aux porcs. Le diacre Cyrille de Balbek, qui sous le règne de Constantin avait renversé des idoles, fut mis à mort, et ses bourreaux mangèrent son foie[2]. Dieu daigna bientôt mettre un terme aux persécutions de cet empereur philosophe tant vanté de nos jours, et les chrétiens purent de nouveau librement exercer leur culte. Théodose le Grand prit des mesures plus efficaces que Constantin pour empêcher le rétablissement du paganisme; plusieurs temples qui n'étaient que des écoles de prostitution furent entièrement démolis : celui de Balbek fut rebâti et approprié au culte de notre religion sainte.

Après la prise de Damas par les musulmans, les chrétiens ne pouvaient plus se maintenir dans cette province : les troupes d'Omar vinrent à Balbek et prirent la ville d'assaut au mois de février 636. L'empereur Héraclius quitta pour toujours la Syrie, et se retira à Constantinople. Dès lors il ne fut plus question de Balbek que comme d'une place de guerre pendant la domination des Seldjoucides, des croisés, des Kurdes et des Ommiades : on se servit des

[1] Hujus urbis gentiles multitudine superiores, ut latam adversus priscum suum impiumque morem legem ulciscerentur, virgines Christo sacras, coitione facta, nudas palam in foro exponere non dubitarunt. L. c., pag. 843. — Sozom., lib. V, cap. x. et lib. VII, cap. xv.

[2] *Chronicon Paschale*, p. 295.

débris de ses temples pour construire des tours, des palais et des fortifications; des chapiteaux corinthiens servirent de moellons, et on plaça d'ignobles créneaux sur des corniches ornées des plus admirables moulures.

Pendant les guerres qui éclatèrent à la fin du onzième siècle entre les Seldjoucides et les sultans d'Égypte, la ville de Balbek, comme place forte, fut assiégée, prise et reprise plusieurs fois, ainsi que les forteresses voisines de Ras et de Leboua.

Les auteurs arabes des dixième, onzième et douzième siècles parlent des palais en pierre qu'on y voyait alors, et qui reposaient sur de hautes colonnes de marbre. Édrisi dit que les édifices solides et élevés de la ville méritent une attention particulière, deux surtout, un grand et un plus petit, qui servent pour les jeux; que le grand, qui doit avoir été bâti par Salomon, a un aspect très-remarquable, qu'il repose en partie sur de très-hautes colonnes, et que les pierres de sa base ont dix aunes de longueur, et qu'en général dans la ville il y a encore plusieurs autres bâtiments dignes d'admiration.

Les édifices de Balbek durent considérablement souffrir de tant de siéges, et plus encore des deux tremblements de terre de 1157 et 1170 : les dégâts furent tels, que Noureddin se hâta d'arriver à Balbek pour les réparer, dans la crainte que les Francs ne profitassent de ces accidents pour s'emparer de la place.

La ville de Balbek fut prise et saccagée par les Perses et les Mongols l'année 1260.

Cependant nous voyons par les guerres de Tamerlan qu'en 1400 elle était encore assez considérable; qu'elle avait un château fort, de belles murailles, de hauts édifices. Tamerlan, après avoir quitté la ville d'Emesse, vint à Balbek avec trente mille cavaliers, s'en rendit maître, admira la grosseur colossale des pierres du château, et marcha sur Damas en se détournant de son chemin pour aller vénérer le tombeau de Noé à Kérak.

Depuis que cette ville est entre les mains des Turcs, elle dépérit comme tout le reste : elle est aujourd'hui dans un état tel, qu'elle ne peut guère tomber plus bas. C'est un gros village, bâti au pied d'une assez haute colline sablonneuse, et habité par des Métoualis de la pire espèce, des musulmans et quelques Grecs unis, tyrannisés par

un petit despote de la famille Harfousch. Le chef de cette famille, qui porte le titre d'émir, gouverne toute la contrée, et se trouve en inimitié continuelle avec ses voisins; il est pour la plaine de Balbek ce que la famille Abou-Gosch est pour les montagnes de la Palestine, un brigand de haut parage. J'ai eu l'honneur de voir l'émir régnant : son extérieur est digne de sa réputation. Personne ne parlerait de la ville de Balbek, si elle n'était située à cinq minutes des ruines admirables qui, par leur grandeur, égalent celles de l'Égypte, et sont comparables à celles de la Grèce par la perfection de leur style.

Elles sont au couchant du village. On y parvient en escaladant des monceaux de pierres, entre lesquels on est mal à l'aise, non qu'il y ait quelque danger : de pareils blocs ne se déplacent pas facilement : il faut pour cela des tremblements de terre; mais on se voit si petit, si impuissant, qu'on sent que le rôle qu'on joue dans ces décombres est celui de fourmis.

C'est dans les murs extérieurs, qui forment l'enceinte de la terrasse sur laquelle sont construits tous les bâtiments, que se trouvent les grandes masses de pierre qui font l'admiration de tous ceux qui les ont vues. La terrasse elle-même a mille pieds de longueur et trois cents de largeur. Toutes les pierres de ce mur sont colossales. Les voyageurs ont donné les dimensions des plus grandes : Wilson en a trouvé une qui a soixante-neuf pieds de long, dix-huit de large et treize de haut; par conséquent, seize mille cent quarante-six pieds cubes. Celle que j'ai mesurée est dans un angle; elle a 20^{m},05 de longueur, 5^{m},15 d'épaisseur et 5^{m},65 de hauteur. Les plus grandes ne sont pas à fleur de terre, elles occupent le troisième rang; pour les placer, il a fallu les élever à dix-huit pieds. Il y en a trois placées à la suite l'une de l'autre, qui ont ensemble une longueur de cent quatre-vingt-dix pieds. Il ne faut pas s'étonner si, dans l'esprit des populations, il est resté l'idée qu'elles ont été transportées par les génies. La carrière d'où on les a tirées est à un quart de lieue de là : quels moyens de transport avaient donc les hommes de ce temps-là? Les deux colonnes de Venise, les monolithes de Rome, l'obélisque de la place de la Concorde, ne sont que des jouets d'enfants à côté des pierres de Balbek. La plus grande de toutes est

encore dans la carrière; elle est taillée sur toutes ses faces, excepté du côté sur lequel elle est couchée : un des côtés a douze cent quarante-deux pieds carrés de surface. Voici les dimensions que je lui ai trouvées : longueur, 20m,80; largeur, 5m,07; hauteur, 7m,50. Plusieurs autres sont encore dans la même carrière, sans être entièrement détachées, les unes couchées, les autres debout, comme si on avait scié les rochers de haut en bas.

Il ne reste du grand temple que les six magnifiques colonnes d'ordre corinthien que la peinture et la gravure ont si souvent reproduites; elles ont vingt et un pieds huit pouces de circonférence, et, avec leur entablement, soixante-douze pieds de hauteur. Elles étaient primitivement au nombre de quarante-cinq, formant le péristyle de ce temple, dont la longueur était de deux cent soixante-huit pieds, et la largeur de cent quarante-six. En 1751, il y avait encore neuf colonnes; mais déjà en 1784 il n'y en avait que ces six.

Le second temple, quoique plus petit, est encore colossal; il est beaucoup mieux conservé : à l'intérieur, il n'avait que cent dix-huit pieds de longueur et soixante-cinq de largeur. Il était entouré d'une galerie formée par trente-huit colonnes, dont vingt sont encore sur place; elles ont quarante-quatre pieds de haut et quinze pieds huit pouces de circonférence. Pour avoir les barres de fer qui les attachaient à leur base, on les a fait éclater avec de la poudre jusqu'au centre; il n'y en a pas une qui ait échappé à cet acte de vandalisme, qu'on m'a dit avoir été commis par un des derniers gouverneurs de Balbek. C'est dans ce temple, si riche en ornements de tous genres, qu'on admire le plus la perfection qu'avait atteinte l'architecture à l'époque où il a été bâti. On peut encore descendre dans les chambres placées sous le temple, et monter, non sans difficulté, sur les murs d'enceinte. Comme c'est l'édifice le mieux conservé, il est probable que c'est là que le culte païen s'est maintenu le plus longtemps, et que se trouvait la statue d'Apollon qui fut frappée de la foudre l'an 554 de notre ère. Un des tremblements de terre qui lui a porté le plus de dommage est celui de 1759; il a renversé neuf de ses colonnes.

Au nord du grand temple, on reconnait facilement les ruines

d'une église chrétienne, sans doute de celle qui avait été bâtie par Théodose.

Des corridors souterrains voûtés, d'environ quatre cents pieds de long et quinze de large, allant de l'est à l'ouest, et un autre du nord au sud, ayant dans plusieurs endroits des inscriptions et des têtes de divinités païennes, conduisaient peut-être aux grands bassins qui étaient près des temples. Non loin de la sortie de ces corridors, il y a des chambres ornées de belles sculptures : on ne peut y entrer qu'avec difficulté.

En dehors de la grande terrasse, et vers le village, il y a un troisième temple, moins beau, quoique fort chargé d'ornements, et incomparablement plus petit que les autres. Il est tellement déjeté par les tremblements de terre qu'on peut s'attendre à le voir s'écrouler d'un moment à l'autre. Quelques restes de peintures font voir qu'il a servi de chapelle à l'époque chrétienne.

Plusieurs ruisseaux d'une eau fraîche et limpide coulent au milieu de ces ruines, au pied de la grande terrasse : l'eau servait ici au culte, comme à Aphéca, comme partout, et augmentait la vénération qu'on avait pour ce lieu.

La source, appelée *Ras-el-Aïn*, est à trois quarts de lieue de Balbek, au pied de l'Anti-Liban; elle est très-abondante, et, sans contredit, c'est une des plus belles sources de la contrée : quoique une grande partie de ses eaux se perde dans les jardins de Balbek, on la regarde avec raison comme une des principales sources du Litany. Elle est si forte quelquefois, qu'elle occasionne de grands dégâts.

Le consul d'Angleterre a fait depuis peu, je ne sais dans quelle intention, l'acquisition d'une grande partie des terrains plantés de mûriers qui entourent les ruines de Balbek. Les amateurs qui préfèrent voir en place les chefs-d'œuvre que l'antiquité nous a légués plutôt que de les retrouver par pièces et morceaux dans les musées peuvent se rassurer : lord Elgin lui-même y perdrait son temps; il y a là des blocs qu'on n'enlèvera pas si facilement que les cariatides d'Athènes.

Dans le village, il y a une mosquée où se trouvent une trentaine de colonnes anciennes en marbre, en granit rose, et des fûts brisés

du plus beau porphyre. On les a affublées d'immenses chapiteaux disproportionnés, enlevés à tous les temples, de sorte qu'elles ressemblent à des enfants couverts d'un bonnet de grenadier.

Je ne veux pas quitter Balbek sans dire que Manéthon, qui a écrit, vers l'an 260 avant Jésus-Christ, l'*Histoire des dynasties égyptiennes*, était grand prêtre d'Héliopolis, et que le célèbre historien Takieddin-Ahmed y est né, en 1367, dans un quartier appelé Balbek-Makriz, et que c'est de là qu'il a pris le nom de Makrizi[1].

Retournons à Sahléh par la plaine; la distance est de sept lieues.

La partie de la Cœlé-Syrie qui environne Balbek porte plus particulièrement le nom de Bélad-Balbek, c'est-à-dire, plaine ou campagne de Balbek, tandis que celle qui avoisine Sahléh prend celui de Bkaa.

La campagne de Balbek, gouvernée par l'émir Harfousch, sous la dépendance du pacha de Damas, est composée d'une soixantaine de villages, tous habités par des Métoualis, excepté un petit nombre qui le sont en partie par des Grecs, des Maronites, des musulmans et des Druses : ces villages sont situés quelques-uns sur le Liban, d'autres sur l'Anti-Liban; mais la plupart sont dans la plaine.

Autrefois on y voyait plusieurs villes, et la population y était si nombreuse, que lorsque la Samarie eut été dépeuplée par Salmanazar, roi des Assyriens, il fit venir de nouveaux habitants de Babylone, de Cutha, d'Avah (de la plaine de Balbek), pour les mettre dans les villes de Samarie, en la place des enfants d'Israël. (IV Rois, XVII, 24.)

Les villages actuels paraissent fort misérables. Ceux de la plaine sont ordinairement bâtis près d'un *tumulus* assez élevé, fait avec de la terre, qui tient lieu de tour d'observation, et au besoin de lieu de refuge et de défense.

[1] Sur Balbek, consultez les ouvrages suivants : Rob. Wood, *Descr. of Baalbek*. 1757. — De la Roque, *Voyage en Syrie*. — Maundrell, *Journey*. — Wilson, *The Lands of the Bible*. — Lord Lindsay, *Lettres*. — Herbelot, *Bibl. Orient*. — Le Quien, *Oriens christianus*. — Greg. Abulpharagii *Historia dynastiarum*. — Volney, *Voyages*. — Abulfeda, *Tab. Syriæ*. — Richter, *Wallf*. — Ritter, *Erdk*. — Burckardt, *Trav*. — Eli Smith, dans l'ouvrage de Robinson.

Plusieurs courants d'eau, venant du Liban, se réunissent dans le thalweg de la plaine, qu'ils détrempent pendant une partie de l'année et rendent marécageuse : ils forment le Litany. Une des sources que des auteurs considèrent exclusivement comme la source de cette rivière sort d'un petit lac à une lieue au sud-ouest de Balbek.

L'an 1176, le roi Baudouin IV, ayant combiné une expédition avec le comte Raymond de Tripoli, remonta le cours du Litany en venant de Sidon, tandis que le comte prit la route de Biblos et d'Aphéca. Les deux armées se rencontrèrent au milieu de la plaine sans avoir éprouvé de résistance : les habitants chassèrent leurs troupeaux dans ces marais, où ils pouvaient difficilement être atteints par les croisés, et eux se sauvèrent dans les gorges des montagnes. Le frère de Saladin, qui était gouverneur de Damas, accourut avec une armée; mais il fut complétement défait. Les croisés ne tirèrent d'autre avantage de cette expédition que le riche butin qu'ils firent sur toute leur route[1].

Cette plaine, qui est trop élevée pour avoir la végétation des contrées méridionales, produit surtout des fèves, du blé, de l'orge, du maïs et des pastèques.

J'arrivai de bonne heure à Sahléh, où je passai la nuit. Le lendemain je regagnai les hauteurs du Liban pour me rendre à Broummana, chez l'émir Béchir-Ahmed, et le troisième jour je rejoignis la mer, non loin de Beyrouth.

[1] Guill. de Tyr, *Hist.*, liv. XXI, XXII.

CHAPITRE XVI

DE BEYROUTH A TYR.

Départ de Beyrouth pour Jérusalem. — Un khan. — Préparation du café. — Sarcophages de Léontopolis. — Deir-el-Kamar. — L'embouchure du Tamour. — Ire. — Église dévastée par les Druses. — Lieu où Jonas fut rejeté par le poisson. — Du poisson du jeune Tobie — Deir-Mokallès. — Lady Stanhope et M. de Lamartine. — Misrephot-Maïm. — Saïda. — Son origine. — Son histoire. — Son état actuel. — Milliaire romain. — Chemin de Saïda à Sour. — Grottes d'Adnoun. — Sarepta. — Des ports d'armes et des passe-ports. — Ornithopolis. — Du culte des colombes. — Le Nahr-Kasmieh. — Sour. — Prophéties. — Leur frappant accomplissement. — Du culte de Melcarte. — Tyr chrétienne. — Son état actuel. — Pourpre de Tyr. — Ruines et désolation.

23 *septembre*. De Beyrouth au mont Carmel les étapes sont indiquées par les villes de Saïda, Sour et Saint-Jean d'Acre; si l'on voulait forcer un peu cette dernière journée, on pourrait aller coucher au couvent du mont Carmel, à quatre lieues au delà de Saint-Jean d'Acre. Mais, pour atteindre chacune de ces stations, il faudrait partir de grand matin, tandis que nous ne nous mîmes en route qu'à onze heures : il nous fallut demeurer à moitié chemin. Le baron Baum avait pris les devants; il nous attendit à Saïda.

Après être sorti de Beyrouth, on entre bientôt dans le désert de sable qui s'étend de l'autre côté de la presqu'île, vers le sud-est; à gauche, on a la magnifique forêt d'oliviers du village de Sciouffat, qui fournit de l'huile à tout le Liban. Plusieurs voyageurs ont remarqué que les bois d'oliviers sont particulièrement fréquentés par les colombes [1], et que l'olivier peut croître et verdir sous les eaux [2], ce qui s'accorde avec les récits bibliques du déluge.

[1] Chandler, *Voyage vers l'Asie Mineure*. — Hasselquist, *Voyage en Palestine*.

[2] Théophraste, *Hist. nat. des plantes*, liv. VI, ch. VIII.

Clavigero a reproduit par la gravure un ancien tableau mexicain, représentant un

Derrière cette forêt, sur la montagne, se trouve Mar-Hanna, un des couvents les plus considérables des Grecs, que Volney a habité et longuement décrit dans son *Voyage en Syrie*.

A trois lieues et demie de Beyrouth est un petit khan tenu par des Druses; nous y fîmes une halte. Comme nous allons en trouver assez fréquemment le long de la côte, et qu'il y a peu de différence entre eux, je vais décrire celui-ci. Le khan répond assez mal à l'idée que nous avons d'une auberge : ce n'est qu'une mauvaise échoppe, où les voyageurs sont toujours sûrs de trouver un peu d'ombre et une eau tiède et bourbeuse. Ce sont quatre murs enfumés, surmontés d'une terrasse; sur un des côtés est un avant-toit fait avec des branches d'arbre : c'est là que s'établissent les voyageurs sur des nattes ou sur leurs tapis : il serait impossible de pénétrer dans l'intérieur; les mules et les chameaux se rangent alentour. Pendant que les moucres vont puiser de l'eau dans une mare voisine, ou qu'ils allument du feu et préparent les narghiléhs, on déploie ses provisions, qui consistent dans un peu de viande froide et quelques œufs durs. On peut avoir assez généralement des galettes et du café, et, dans cette saison, des raisins. Tout le monde fume et prend ce café épais et parfumé, qui est le seul rafraîchissement qu'on trouve dans le Levant.

Les Orientaux concassent les grains de café au lieu de les moudre : c'est surtout par là qu'ils conservent à la liqueur, qu'ils préparent par d'autres procédés que les Européens, un arome que nous ne connaissons pas. Ils prennent le café sans le filtrer, et n'y mettent ni lait ni sucre. Pour les musulmans, le café tient lieu des boissons fermentées, défendues par le Koran; et son nom vient sans doute du mot arabe *kaouéh*, prononcé *kahvéh* par les Turcs, employé pour désigner le vin et les liqueurs enivrantes. Des imans, trouvant que le café possédait aussi des qualités enivrantes, en défendirent l'usage aux vrais croyants. A son occasion, il s'éleva des troubles

homme étendu dans une espèce de barque, à côté de laquelle surnagent une tête d'homme et une tête d'oiseau, pour montrer que tous les êtres vivants ont été noyés. Du milieu de l'eau s'élève une montagne, au sommet de laquelle il y a un arbre, et sur cet arbre une colombe tenant différentes branches dans son bec. Clavigero, IVe part., p. 17.

sérieux au Caire et à la Mecque, jusqu'à ce que le sultan Selim Ier leva l'interdit et fit pendre les docteurs qui continuaient à en proscrire l'usage : dès lors toute opposition cessa.

On dit communément que le caféier est originaire d'Arabie : mais, comme il n'est pas fait mention du café dans le Koran, il est probable que cet arbuste n'a été introduit en Arabie qu'après Mahomet, et qu'il est venu de l'Abyssinie, où il croît spontanément, et d'où l'on tire presque tout le café qui passe pour être de Moka.

Pendant que nous jouissions de la frugale hospitalité de notre khan, je vis un milan qui planait sur le coteau voisin. Malgré l'ardeur du soleil, j'allai à sa poursuite pour essayer les armes que mes compagnons s'étaient procurées à Beyrouth : à mon grand étonnement, je me trouvai bientôt au milieu d'une immense quantité de tombeaux disséminés sur toute la colline. Ce sont des sarcophages en pierre, détachés, ressemblant à nos cercueils ; tous sont ouverts, un grand nombre sont brisés. Évidemment une grande ville doit avoir existé sur cette plage. L'*Itinéraire de Jérusalem*, Strabon, Pockoke, parlent de Léontopolis (*la ville des lions*), qu'ils placent entre Béryte et Sidon. La carte de Berghaus indique Léontopolis sur le revers de la presqu'île de Beyrouth, entre la mer et son désert de sable : cette vaste nécropole est une preuve plus certaine de l'emplacement de cette ville.

Un sarcophage phénicien, en marbre blanc et orné de sculptures fort remarquables, a été découvert dans les environs de Beyrouth par M. Pérétié, et se trouve maintenant au Louvre.

Nous continuâmes notre route au bord de la mer. Plusieurs villages druses sont échelonnés sur les flancs de la montagne. Bientôt on voit *Deïr-el-Kamar* (*le couvent de la lune*), ancienne résidence de l'émir Béchir. C'est un gros bourg avec ses palais abandonnés, où l'on trouve pêle-mêle une mosquée, une église, un harem, des cours, des galeries, des jardins, également silencieux et tombant en ruines. Voyez les magnifiques descriptions que faisaient hier encore M. de Lamartine et tant d'autres voyageurs de ce palais mauresque, de ces tours percées d'ogives, de ces trois cents chevaux hennissants, de ce luxe d'esclaves, de ces costumes éclatants, de ces bassins et de ces pavés de marbre : tout cela est à moitié détruit,

et sous peu, il en restera moins que de l'ancienne nécropole de Léontopolis.

Sur une autre colline est Dptédin, habité naguère par les autres princes de la famille Schehab, dont nous avons vu les débris dans le Liban ; leurs palais vides s'écroulent comme ceux du grand émir.

Vers le soir nous arrivâmes près de la rivière Tamour, ou Nahr-el-Kadi : c'est le Tamyras des anciens ; il est à peu près à mi-chemin entre Beyrouth et Sidon. Nous le passons facilement à gué, près d'un pont construit par l'émir Béchir, et qui est à moitié emporté. Presque tous les ponts qu'on rencontre sont brisés ; chaque hiver on a à déplorer la mort de quelques personnes qui se noient en traversant ces torrents, et le gouvernement ne fait rien pour rétablir les seules voies de communication de ces rivages. Un jeune Européen, M. Spon, en voulant traverser ce fleuve, a été entraîné avec son cheval dans la mer où il a péri[1].

Tous les torrents de cette côte forment dans la saison des pluies des cours d'eau considérables ; descendant avec impétuosité des montagnes, ils parviennent à la plaine en causant plus de ravages qu'ils ne procurent de fertilité, parce qu'aucune digue n'est opposée à leur fureur.

Le Nahr-el-Kadi, comme toutes les rivières de Syrie, est arrêté à son embouchure par une barre de sable, et il forme à quelques pas de la mer une espèce d'étang, dont les eaux ne s'écoulent que par un étroit passage pratiqué dans le sable ; des pêcheurs ont garni cette ouverture de filets, et il est impossible au plus petit poisson d'échapper.

Strabon parle d'un temple élevé à Esculape près de ce fleuve ; je n'en ai plus trouvé la moindre trace, pas plus que du fort mentionné dans la Géographie d'Édrisi. Baal Tamyras était aussi un des dieux nationaux des Phéniciens, et c'est son nom qui a été donné au fleuve. Sanchoniaton parle d'un ancien roi Démarus, qui a été divinisé et préposé à la garde des frontières. Comme dieu du pays, il avait aussi à le défendre contre la mer : de là sont venues, dans les fables populaires, les guerres du fleuve de la montagne contre Posidon ou

[1] De la Roque, *Voyage en Syrie*, tome I[er].

Neptune. Ainsi ont été personnifiées ces luttes continuelles entre les vagues de la mer et celles du fleuve. Tandis que je parcourais ses rives, et que j'admirais ses roseaux élevés et ses lauriers-roses fleuris, nos tentes avaient été dressées tout près de son embouchure, à quelques pas de l'étang, sur un sable profond et humide.

Si les Arabes ont peur du choléra, moi je crains la fièvre. La fièvre intermittente est incontestablement le plus grand ennemi que les voyageurs aient à redouter dans l'Orient : l'eau qu'on boit, l'air qu'on respire, la terre sur laquelle on se couche, les fruits, le soleil, la fatigue, le chaud du jour et la fraîcheur de la nuit, tout cela, sans des précautions continuelles, peut occasionner une maladie souvent mortelle, et qui, dans les cas les plus heureux, ne laisse qu'une santé affaiblie, décrépite, qui n'est plus, selon l'expression de Volney, qu'une convalescence. Certaines localités en Europe, notamment les maremmes de la côte d'Italie et les plaines marécageuses de la basse Hongrie, exhalent en été, comme les rivages de la Syrie, ces émanations délétères, si funestes à ceux qui les habitent.

Il était tombé une forte pluie pendant la matinée, et le sable fin de cette plage, qui avait plus d'un pied de hauteur, n'était sec qu'à la surface; c'était un lit fort doux, mais je préférais en choisir un plus dur et plus sain. J'avais remarqué le long du fleuve un vieux khan abandonné, dans lequel je pouvais m'établir parfaitement pendant a nuit. Notre cuisinier Soleyman, que j'aurais dû nommer plus tôt par reconnaissance, et qui faisait ce voyage pour la douzième fois, nous avait fait, selon sa coutume, un excellent repas, que nous mangeâmes à la lueur de quelques bougies enfoncées dans le sable.

La nuit était venue depuis longtemps, et des nuages s'amoncelaient vers le sud; il s'agissait de retrouver mon khan dans l'obscurité : il était à vingt minutes de nos tentes. On me parla de Druses et de Bédouins : je n'avais pas encore fait de connaissance intime avec ces derniers, je le fis plus tard; mais j'avais déjà une certaine confiance en eux; d'ailleurs, je redoute beaucoup moins un ennemi qu'on peut voir que celui qui s'insinue dans les veines à notre insu. Monseigneur Pompallier avait été de mon avis, et il s'était proposé

de m'accompagner; mais, au moment de partir, je ne le trouvai nulle part; je l'appelai, il ne répondit point. Le soir, il avait coutume de se promener en disant son chapelet; je me mis à sa recherche. Je le trouvai au bord de la mer, couché sur le sable; les vagues venaient jusqu'à lui : la fatigue et la chaleur de la journée l'avaient assoupi.

J'envoyai en avant mon vieux muletier Bochos pour préparer nos lits, c'est-à-dire, étendre nos tapis à terre; nos manteaux nous servaient de couvertures; nos sacs de nuit, nos bréviaires, et quelquefois des pierres, étaient nos oreillers. Ce pauvre Bochos était le souffre-douleur de ses camarades; c'était à lui qu'on donnait toutes les mauvaises commissions ; c'était déjà lui qui avait dû m'accompagner à la chasse au tigre, et c'était contre lui que se dirigeait particulièrement la verve satirique de notre improvisateur. Mes meurtrissures du Liban n'étant pas encore guéries, je partageais le même honneur avec lui : ces circonstances me l'attachèrent; je le pris sous ma protection. Il revint bientôt nous annoncer que notre gîte était pris : les pâtres des environs, prévoyant un orage, s'y étaient réfugiés avec leurs bestiaux. Toute précaution se brise contre l'impossible; il fallut se résigner : je m'enveloppai dans mon tapis, et j'attendis la pluie. Elle vint à deux heures du matin, accompagnée d'éclairs et de tonnerres.

Un orage est partout un phénomène imposant, mais aucun ne s'était encore présenté à moi sous cet aspect. J'étais sur une plage inconnue, inhabitée, protégé seulement par une toile légère que le vent à tout moment menaçait d'emporter; la mer mugissait si près de nous, que j'entendais jusqu'au sifflement de la vague expirante qui glissait sur la grève, et qui semblait devoir arriver jusqu'à nous: mais Dieu a donné des barrières à la mer; on peut dormir sans crainte sur son rivage. Être menacé par tous les éléments à la fois, n'avoir qu'une tente pour abri, quelle frappante image de la vie! Et c'est en cela que nous nous confions!

L'orage était devenu si violent, qu'il nous fallut faire usage de nos parapluies; nos malles rangées autour de nous étaient un faible rempart contre des torrents d'eau qui pénétraient de partout : si la fièvre avait voulu venir, l'occasion était belle. Nos tentes, dans ce moment, me rappelaient ces maisons de Rhodes et de Chypre construites en

terre et bonnes pour l'été seulement; aux premières pluies, elles se crevassent et se dissolvent, de sorte que, lorsqu'on fait des visites, il faut se munir de sabots élevés et de parapluies pour demeurer dans les appartements. Notre appartement à nous s'était converti en lac; mais cela ne dura qu'autant que dure un orage : le beau temps se rétablit, et le matin nous nous hâtâmes d'en profiter. Ce fut le seul désagrément que nous amena l'équinoxe.

24 *septembre*. C'était un dimanche, et nous avions mal pris nos mesures pour trouver une église : il n'y en avait pas dans les environs. De bonne heure, monseigneur Pompallier, M. Mehaseb et moi, accompagnés de quelques muletiers, nous nous mîmes en route pour en chercher une. Nous suivions le pied de la montagne; vers huit heures, nous vîmes sur la partie antérieure d'un monticule garni de mûriers un de ces grands bâtiments carrés qui décèlent chez les Maronites une église ou un couvent; il y avait sur toutes les collines environnantes une quantité de maisons éparses : c'était effectivement un de ces malheureux villages maronites perdus au milieu des Druses; il s'appelle Irc, je ne l'oublierai jamais.

C'était l'heure où les habitants de ce village attendaient un prêtre pour leur dire la messe; ils étaient pour la plupart assis devant leurs maisons, et ils nous aperçurent facilement nous dirigeant vers leur église. Voyant de loin que nous étions des ecclésiastiques, ils vinrent de tous côtés, hommes et femmes, et bientôt toute la paroisse fut réunie, quoiqu'on n'eût annoncé d'aucune autre manière notre arrivée. Tout le monde vint au-devant de nous; mais je remarquai sur toutes les physionomies une expression de tristesse que je n'avais vue nulle part ailleurs. Je ne savais si je devais l'attribuer à la peur du choléra; mais ces bonnes gens, qui nous avaient vus venir dans la direction de Beyrouth, et qui fuyaient tout ce qui provenait de cette ville, n'avaient pas craint de nous baiser la main.

L'église était fermée; il fallut assez de temps pour aller chercher la clef : enfin la porte s'ouvrit. Dieu! quelle désolation! Tout était brisé, dévasté, brûlé; les autels étaient en pièces, les tableaux percés de coups de sabres, les statues des saints mutilées; partout on voyait des marques d'indignes profanations : tout cela était l'œuvre des

Druses. Dans la dernière guerre, ils étaient venus fondre sur ce malheureux village, et ils l'avaient détruit; le curé avait été massacré sur le seuil de son église. Il n'a pas encore de successeur : chaque dimanche un prêtre qui dessert une autre paroisse dans la montagne, éloignée de trois lieues, vient dire la messe ici; aujourd'hui on l'attendait, il n'est pas venu. Nous nous estimions heureux de pouvoir le remplacer. Nous nous mettons donc en devoir de rassembler ce qui nous est nécessaire. On avait redressé les débris du maître-autel; un crucifix était appuyé contre le mur, et une petite planche, sur laquelle étaient tracées des croix avec de l'encre, servait de pierre sacrée. Nous trouvâmes enveloppées dans des lambeaux d'étoffe une aube, une chasuble, une étole; mais il n'y avait ni calice, ni hostie, ni cierges, ni nappes... Les Maronites, pleins d'anxiété, nous aidaient dans nos recherches; ils furent profondément affligés quand ils virent qu'elles étaient infructueuses. Il paraît que le prêtre de la montagne, comme les missionnaires du Nouveau Monde, apporte avec lui ce qui lui est le plus indispensable.

Il fallut nous contenter de faire quelques prières au pied de l'autel. M. Mehaseb, agenouillé près de nous, en fit en arabe; ces bonnes gens chantèrent des litanies, et la cérémonie finit par la bénédiction donnée par l'évêque. En voyant leur recueillement, leur piété, leurs malheurs, je fus touché jusqu'aux larmes.

Nous voulions partir, lorsqu'un homme vint nous apporter, pour le baptiser, son enfant, qui était né pendant la nuit. Il avait apporté en même temps deux poissons; il nous les offrit, et nous eûmes de la peine à lui en faire accepter la valeur. Nous adressâmes à ces braves gens quelques paroles de consolation, que M. Mehaseb traduisit en arabe, et ils nous reconduisirent jusqu'au milieu de la colline.

En nous approchant de la mer pour attendre ceux de nos compagnons qui étaient demeurés en arrière, nous trouvâmes un petit monument qu'on prendrait de loin pour une mosquée; il est au fond d'une petite baie, dont un des côtés forme le *Ras Nebbi Jones*, ou cap du prophète Jonas. C'est au fond de cette baie que le prophète a dû être rejeté par le poisson qui l'avait englouti : *et evomuit Jonam in aridam*. Jonas, fuyant la face du Seigneur, s'était embarqué à Joppé, éloignée de quatre ou cinq journées du lieu où nous nous trouvons;

mais le Seigneur envoya un grand vent sur la mer, et le vaisseau fut sur le point d'être brisé. Les matelots effrayés jetèrent le sort pour savoir d'où leur venait ce malheur, et le sort tomba sur Jonas. Le prophète leur avoua sa faute, et leur dit : « Jetez-moi à la mer, et la mer s'apaisera; car je sais que c'est à cause de moi que cette grande tempête est venue sur vous. » Ils prirent donc Jonas, le jetèrent à la mer, et la mer apaisa sa furie. Et Dieu avait préparé un grand poisson pour engloutir Jonas : *et præparavit Dominus piscem grandem ut deglutiret Jonam*[1]; et Jonas demeura trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, et il pria le Seigneur son Dieu. Alors le Seigneur commanda au poisson, qui rejeta Jonas sur le rivage[2]. Le rationalisme, comme s'il avait vu le *poisson que Dieu avait préparé pour engloutir Jonas*, lui a trouvé la bouche trop petite, et a ri du miracle. Montrez-lui un poisson qui ait la bouche assez grande, ce sera le ventre alors qui sera trop petit; et, si vous parvenez enfin à lui fournir tout ce qu'il demande, il vous dira qu'il est absurde de croire qu'on puisse vivre trois jours et trois nuits au fond des eaux. Il est bien autrement absurde de se dire chrétien et de rejeter les livres saints, d'être homme et de douter de la puissance de Dieu.

Qu'il me soit permis, à cette occasion, de rappeler qu'on a aussi voulu douter de l'existence, dans le Tigre, d'un poisson assez grand pour effrayer le jeune Tobie : voici ce qu'écrivait

[1] Jonas, ch. II. Le mot hébreu DAG, qui est l'expression constamment employée dans le chapitre II de Jonas, signifie en général un *poisson*. Quant au mot κῆτος, dont se servent les LXX en cet endroit, et saint Matthieu, chapitre XII, 40, en rappelant la même histoire, quoiqu'on le traduise ordinairement par *baleine*, ce n'est très-souvent qu'une expression générique pour désigner un *grand poisson de mer*. C'est évidemment en ce sens qu'il est pris dans une foule de passages des auteurs grecs, et en particulier des LXX, par exemple, Gen. I, 21, où il répond à l'hébreu TANNIN, *grand animal marin*.

J'ajouterai qu'aujourd'hui encore on croit qu'il y a dans la mer de Syrie des poissons assez grands pour avaler des hommes, puisqu'on défend aux matelots de se baigner à une certaine distance du rivage, de crainte qu'ils ne soient dévorés par des requins; ce qui est arrivé quelquefois à des pêcheurs d'éponges. On se souvient qu'au siége de Tyr par Alexandre le Grand on vit un poisson que Quinte-Curce appelle *bellua inusitatæ magnitudinis* (lib. IV, c. IV). Dans cet endroit, la mer est assez profonde pour qu'un *grand poisson* puisse approcher très-près du rivage.

[2] Consultez D. Calmet, *Dissert. sur le poisson qui engloutit Jonas;* et Glaire, les *Livres saints vengés*, tome II, ch. XVI.

dernièrement de Ninive un consul de France à un de ses anciens maîtres : « Vous vous rappelez le fameux poisson du jeune Tobie, dont l'existence a paru difficile à admettre dans un fleuve où l'on ne s'attend pas à voir un poisson assez gros pour effrayer un homme. Eh bien ! ce poisson existe, on le pêche souvent dans le Tigre, et je vous assure qu'il est armé de terribles dents. Lorsque je serai moins occupé, j'irai, avec quelques hommes, en prendre un de la plus grande taille qu'il sera possible, et, si je réussis, je porterai sa peau au muséum d'histoire naturelle. On m'en a bien apporté un hier; mais d'abord ce n'était pas moi qui l'avais pêché, et ensuite il pesait à peine trois cents livres : c'est trop petit. Je l'ai distribué à mes ouvriers chrétiens qui font maigre[1]. »

On trouve dans la mythologie la trace de l'histoire de Jonas. Un monstre marin ayant voulu dévorer Hésione, fille de Laomédon, Hercule se précipita dans sa gueule, et, après lui avoir déchiré les entrailles pendant trois jours et trois nuits, il sortit sain et sauf, n'ayant perdu que sa chevelure. Théophylacte, dans son commentaire sur ce passage de Jonas, s'étonne de ce que les Grecs ne voulaient pas croire au miracle de Jonas, et ajoutaient une foi entière à celui d'Hercule : je ne m'étonne pas moins de ces chrétiens qui ajoutent foi à saint Paul quand il raconte qu'il a fait naufrage trois fois, et qui commencent à douter de sa véracité quand il affirme qu'il a passé un jour et une nuit au fond de la mer. (II Corinth. xi, 25.)

J'ignore si cette baie, que tous les peuples du Levant désignent comme étant la baie de Jonas, est réellement celle où il est sorti des profondeurs de la mer; mais, que ce soit celle-ci ou une autre, j'ai tâché de dire avec toute la dévotion dont je suis capable cette admirable prière de Jonas : *Clamavi de tribulatione mea ad Dominum.*

A la fin du livre de Jonas, il est dit qu'il y avait à Ninive cent vingt mille personnes qui ne savaient pas discerner leur main droite d'avec leur main gauche (iv, 11) : ce qu'il faut sans doute entendre des enfants qui n'avaient pas atteint l'âge de discernement. Mais, si ces paroles devaient être appliquées à de grandes

[1] *Lettre de M. Victor Place*, consul de France à Mossoul, publiée dans l'*Ami de la Religion*, n° 5539.

personnes, elles prouveraient que les habitants des grandes villes de l'antiquité étaient, en fait d'ignorance, presque aussi avancés que ceux des villes actuelles les plus civilisées, où l'on trouve un nombre prodigieux d'individus qui peut-être savent distinguer leurs mains l'une de l'autre, mais qui ignorent une chose bien autrement nécessaire, celui dont la main les a faits et les nourrit. J'ai vu beaucoup d'hommes sur la surface de la terre, de toutes les couleurs, de tous les pays, de toutes les religions et de toutes les conditions : une chose m'a toujours péniblement frappé, c'est le nombre effrayant de ceux *qui ne savent pas le catéchisme*. Les poissons dans l'Océan, les oiseaux dans les airs, connaissent les chemins des lieux qui conviennent à leur nature ; l'homme ne veut pas connaître les voies qui mènent à Dieu : *Cognovit bos possessorem suum, Israel autem me non cognovit*. (Isaïe, I, 3.)

Tout près du monument de Jonas, il y a quelques maisons habitées par des Turcs et des chrétiens : beaucoup de mahométans viennent ici en pèlerinage. On trouve quelques ruines au bord de la mer. C'est en ce lieu, appelé Jonin, que M. Poujoulat place Porphyrion, ainsi que les cartes de Danville et d'Allioli.

Un des plus célèbres couvents du Liban se trouve dans le voisinage : c'est *Deïr-Mokallès*, ou couvent de Saint-Sauveur. Il a aussi été dévasté par les Druses ; mais il leur restait peu à faire : ils avaient été prévenus par le fameux Djezzâr, pacha de Saint-Jean-d'Acre, si connu par sa férocité. Volney raconte « que ces religieux avaient amassé dans ces derniers temps une assez grande quantité de livres arabes imprimés et manuscrits ; mais qu'il y a environ huit ans que, Djezzâr ayant porté la guerre dans ce canton, ses soldats pillèrent la maison et dispersèrent tous les livres[1]. » C'est exactement ce que les protestants et radicaux de la Suisse ont fait à Fribourg, dans un des plus beaux établissements d'éducation de l'Europe.

On me permettra sans doute de donner ici, du milieu de tant de ruines amoncelées par la barbarie, une larme de regret à un établissement qui hier encore faisait la gloire de ma patrie. Chose rare aujourd'hui ! avec la science, on puisait au collége de Fribourg la

[1] *Voyage en Syrie*, tome II.

connaissance et l'amour de Dieu : les parents chrétiens étaient heureux d'y envoyer leurs enfants. Les radicaux de la Suisse essayèrent de tous les moyens pour lutter contre cette redoutable concurrence; ils créèrent des universités et bouleversèrent cent collèges; mais la confiance s'éloignait d'eux de plus en plus. Alors ils firent un appel à la violence, et fondant, comme Djezzâr, sur cet autre couvent de Saint-Sauveur, ils jetèrent au vent tout ce que la science et la religion avaient amassé de trésors depuis un demi-siècle. Tant il est vrai que la civilisation moderne sans la religion se confond avec la barbarie!

Un peu au delà est *Djoun*, étrange demeure de lady Esther Stanhope. Cette femme extraordinaire par sa vie aventureuse, sa beauté, son esprit, ses excentricités en tous genres, sera longtemps encore la fée du Liban, la reine de Palmyre, l'idole du désert, dans l'imagination poétique des Orientaux; aux yeux de la raison, elle n'a jamais été qu'une femme superbe et fantasque, trop faible pour supporter sans bruit plutôt ses mécomptes que ses malheurs. Elle est morte en 1839.

On a beaucoup parlé de ses prédictions à M. de Lamartine, et on a cru trouver leur parfait accomplissement dans la révolution de Février. Voici cette prophétie; si elle a réellement rapport à l'avénement de la République, on conviendra qu'il n'y a pas un député, pas un garde national, pas un journaliste, qui ne puisse se l'appliquer comme chacun des membres du gouvernement provisoire :

« L'Europe est finie, a dit la Sibylle de Djoun; la France seule a une grande mission à accomplir encore; vous y participerez, je ne sais pas encore comment; mais je puis vous le dire ce soir, si vous le désirez, quand j'aurai consulté vos étoiles[1]. »

Quand la nuit fut venue, on apporta les pipes, nous dit M. de Lamartine, « et le salon fut bientôt rempli d'un tel nuage de fumée, que la figure de lady Stanhope ne nous apparaissait plus qu'à travers une atmosphère semblable à l'atmosphère magique des évocations. »

Comme il y avait trop de fumée pour voir les étoiles, nous avons perdu le reste de la prophétie.

[1] *Voyage en Orient.*

Lady Esther un jour pourtant a été mieux inspirée : c'est lorsqu'elle a dit à M. de Marcellus ces paroles remarquables :

« Reverrez-vous l'Angleterre? » lui avait demandé le voyageur. « Non, jamais! répondit-elle avec feu : votre Europe! elle est si fade! laissez-moi dans mon désert. Qu'irais-je faire en Europe? voir des nations dignes de leurs chaînes, et des rois indignes de régner? *Avant peu, votre vieux continent sera ébranlé jusqu'à sa base.* Vous avez vu Athènes; vous allez voir Tyr : voilà ce qui reste de ces nobles républiques protectrices des arts, de ces monarchies reines de l'industrie et des mers. Ainsi sera l'Europe. Tout y est usé. Les rois n'ont plus de race; ils tombent emportés par la mort ou par leurs fautes, et se succèdent en dégénérant. L'aristocratie, bientôt effacée du monde, y donne sa place à une bourgeoisie mesquine et éphémère, sans germe ni vigueur. Le peuple seul qui laboure garde encore un caractère et quelques vertus; tremblez, s'il connaît jamais sa force. Non, votre Europe me fatigue; je détourne l'oreille aux derniers bruits qui m'en viennent, et qui expirent bien affaiblis sur cette plage isolée; ne parlons plus de l'Europe : j'ai fini avec elle. »

Il y a trente ans que la Sibylle de Djoun a rendu cet oracle. Nous savons si une grande partie est déjà accomplie, et nous voyons le reste s'accomplir chaque jour.

C'est au pied de ces collines, au bord de la mer, que se trouvait Misréphoth-maïm (*cuisson des eaux*), où étaient des bassins dans lesquels on faisait évaporer les eaux de la mer pour en obtenir du sel[1]. C'est jusqu'ici que Josué poursuivit Jabin et les autres rois après les avoir défaits près des eaux de Mérom : « Et Jéhovah les livra aux mains d'Israël. Ils les frappèrent et les poursuivirent jusqu'à la grande Sidon, et jusqu'à Misréphoth-maïm. » (Jos. XI, 8.)

En approchant de Saïda, on rencontre la rivière d'*Aoula*, Nahr-el-Auli (Bostrenus) qui fournit ses eaux abondantes à la ville et à ses frais jardins. Une cavalcade, composée du baron Baum, d'un médecin français établi à Saïda, et de quelques personnes du consulat d'Autriche, vint à notre rencontre; il était trois heures quand nous arrivâmes dans la ville. Monseigneur Pompallier et moi nous allâ-

[1] Luther traduit par *eaux chaudes*, pensant que c'étaient des bains d'eau thermale : je ne sache pas qu'il y en ait jamais eu sur toute cette côte.



mes demander l'hospitalité aux PP. Franciscains, tandis que nos compagnons allèrent camper aux bords de la mer.

Je me rendis chez M. Catafago, consul d'Autriche. Il s'était mis en quarantaine, c'est-à-dire que, par crainte du choléra, il s'était renfermé chez lui et ne voyait personne; il voulut bien faire une exception en ma faveur. Le médecin français qui était venu à notre rencontre eut ensuite la bonté de me servir de guide, et je parcourus la ville avec lui.

Me voilà dans la capitale des Phéniciens, cette antique Sidon, la reine des mers, dont le nom est répété avec tant de gloire dans les annales du monde, et qui nous a donné les plus importantes découvertes : celle de la navigation, et, selon quelques auteurs, celle de l'écriture alphabétique; il est certain que ce furent les Phéniciens qui la transmirent aux Grecs. Homère parle des Sidoniens comme d'un peuple *habile en toutes choses;* les prophètes exaltent sa grandeur et prédisent sa ruine.

On attribue la fondation de cette ville à Sidon, fils aîné de Chanaan et petit-fils de Cham. Justin pense que son nom, qui, en syrien, signifie *pêche* ou poisson, lui vient de l'abondance des poissons de cette côte[1]. Selon le partage que fit Josué de la terre de Chanaan, cette ville échut à Aser: la frontière de cette tribu s'étendait jusqu'à la grande Sidon, et se terminait à Achzib. (Jos. XIX, 28.) Les peuples que les auteurs grecs appellent Phéniciens sont désignés sous le nom de Chananéens dans l'Écriture, qui est pleine des guerres livrées entre Chanaan et Israël; guerres d'extermination, si l'on veut, mais qui n'étaient que le châtiment de l'idolâtrie, infligé par les Israélites à qui Dieu avait commis le ministère de ses vengeances. Les principales divinités des Sidoniens étaient Baal et Astarte, ou le Soleil et la Lune. Les Hébreux ont souvent imité l'idolâtrie des Phéniciens, surtout depuis le règne d'Achab, qui avait épousé Jézabel, fille d'Etbaal, roi des Sidoniens.

La Phénicie commençait au nord à l'île Aradus, près du fleuve Éleuthère. On est peu d'accord sur ses limites méridionales : tandis

[1] La ville de Bethsaïda, située au bord du lac de Tibériade, a la même étymologie : Beth-Saïda signifie en hébreu maison de pêche ou de poisson. Saïda est encore le nom actuel de Sidon.

que les uns les étendent jusqu'à Péluse, les autres les restreignent jusqu'à Dora, au mont Carmel, à Saint-Jean d'Acre, à Achzib, et même jusqu'à Tyr. Sa largeur n'était guère que celle de cette langue de terre fertile resserrée entre la mer et les montagnes : c'est pourquoi les auteurs arabes du moyen âge l'appellent *El-Sachel*, la côte : en peu d'endroits elle pénétrait à cinq ou six lieues dans les terres. Le plus ancien nom de ce pays paraît avoir été Sidon, attribué uniquement dans la suite à sa capitale ; celui de Phénicie lui a sans doute été donné par les Grecs à cause de ses palmiers. La Phénicie n'était proprement qu'une partie de la terre de Chanaan, quoiqu'elle soit souvent désignée pour le pays tout entier.

On trouve dans Justin un passage très-intéressant, qui a rapport à cette ville. « La nation des Tyriens, y est-il dit, a été fondée par les Phéniciens, qui, inquiétés par un tremblement de terre, quittèrent le sol de leur patrie, puis les environs du lac Assyrien, et se fixèrent sur le bord de la mer, où ils bâtirent une ville qu'ils appelèrent Sidon, à cause de l'abondance de poissons, car les Phéniciens nomment le poisson *sidon*[1]. » Ce lac ne saurait être qu'un de ceux de la vallée du Jourdain, notamment la mer Morte, dont nous aurions une tradition remarquable, provenant d'une source non biblique, et qui confirmerait ce fait que les habitants des environs, inquiétés par un violent bouleversement, auraient été obligés d'aller s'établir ailleurs.

Les Sidoniens devinrent célèbres entre tous les peuples de l'Orient par leur industrie, leur activité, et surtout leur commerce, qui s'étendait sur la moitié du monde. Outre l'invention de la navigation et de l'écriture, on leur attribue aussi celles de l'art de faire le verre, de la menuiserie, de la taille des pierres, de la sculpture du bois : « Il n'y a personne parmi nous, écrivait Salomon à Hiram, qui sache

[1] Tyriorum gens condita a Phœnicibus fuit, qui terræ motu vexati, relicto patriæ solo, Assyrium stagnum primo, mox mari proximum littus incoluerunt, condita ibi urbe, quam a piscium ubertate Sidona appellaverunt; nam piscem Phœnices *sidon* appellant. (Justinus, *Hist.*, XVIII, 3.)

Dans le nom de Sidon on a cru reconnaître la trace de ceux de Siddim et de Sedom ou Sodome, c'est-à-dire de la vallée et d'une des villes bouleversées par la colère de Dieu.

couper le bois comme les Sidoniens. » (III Rois, v, 6.) Nous lisons dans l'*Iliade* que, déjà avant la guerre de Troie, les Sidoniennes étaient habiles à broder les plus fines étoffes.

Pendant que la ville de Sidon était soumise aux Perses, fatiguée d'un joug trop dur, elle s'unit avec l'Égypte contre Artaxerxès Mnémon, et plus tard contre Artaxerxès Ochus. Tennès, roi de Sidon, soutenu par les Grecs commandés par Mentor, battit l'armée persane. Mais Ochus vint lui-même à la tête d'une autre armée, Mentor conseilla alors traîtreusement à Tennès de livrer une ville si bien fortifiée. Les plus notables citoyens furent mis à mort, et les Sidoniens, qui avaient auparavant brûlé leurs vaisseaux afin que personne ne pût fuir, se brûlèrent eux-mêmes dans leur désespoir avec tous leurs biens, et ne laissèrent à Ochus que l'or et l'argent fondus au milieu des ruines fumantes de leur ville. Elle fut rebâtie, mais elle ne recouvra plus jamais son indépendance.

Les plus habiles ouvriers qui travaillèrent à la construction du temple de Jérusalem étaient de Tyr et de Sidon. Quelque temps rivale de Tyr, qu'elle avait fondée, Sidon lui fut soumise ensuite, et passa sous la domination de Cyrus, d'Alexandre et des Romains.

L'abbé Millot regarde comme fabuleuse la touchante histoire d'Abdalonyme, ce prince de Sidon qui travaillait la terre lorsque les envoyés d'Alexandre le Grand vinrent lui offrir la couronne. Suivant Quinte-Curce, Straton, roi de Sidon, étant attaché aux intérêts de Darius, fut dépossédé par Alexandre. Éphestion chercha un homme digne de monter sur le trône; on lui désigna Abdalonyme, qui, quoique de sang royal, était dans une si excessive pauvreté, qu'il était contraint, pour vivre, de travailler à la journée en un jardin des faubourgs. Amené devant Alexandre, qui lui demanda comment il avait supporté tant de misère : *Plaise aux dieux*, lui répondit-il, *que je puisse aussi bien supporter la royauté! Ces bras ont fourni à tous mes désirs, et, n'ayant rien, je n'ai manqué de rien*[1].

Sidon fut visitée par notre Sauveur : *Alors, quittant de nouveau les confins de Tyr, Jésus alla par Sidon près de la mer de Galilée.* (Marc, vii, 31.) On croit communément que c'est dans les environs de cette

[1] Justin; Quinte-Curce, l. IV.

ville qu'il guérit la fille de la Chananéenne, et qu'il dit à sa mère : *Femme, votre foi est grande : qu'il vous soit fait comme vous voulez*[1]. On montre dans un jardin une petite mosquée ressemblant à une ancienne chapelle, que les Turcs appellent Zalusa : on dit qu'elle a été bâtie sur le lieu où Jésus-Christ prononça ces paroles.

Du temps de notre Sauveur, cette province, réunie à la Syrie, s'appelait Syro-Phénicie (Marc, VII, 26). Au quatrième siècle, elle était encore belle et peuplée de grandes villes[2], tandis qu'au seizième elle était inculte et déserte comme aujourd'hui[3].

Saint Paul s'arrêta à Sidon en se rendant en Italie : *Et le jour suivant nous vînmes à Sidon; et Jules, traitant Paul avec humanité, lui permit d'aller vers ses amis, et d'accepter leurs services.* (Act., XXVII, 3.)

Nous voyons aussi dans l'Évangile qu'il se trouvait un grand nombre de Sidoniens parmi les disciples de notre Sauveur[4].

Dans les temps de persécution, cette ville eut aussi ses martyrs, entre autres Zénobius, prêtre et médecin, qui mourut à Antioche[5].

Les premiers croisés, passant à Sidon, furent attaqués par quelques soldats musulmans; mais rien ne *pouvait plus les distraire de leur grande entreprise* : ils continuèrent leur route vers Jérusalem.

Sidon ne tomba au pouvoir des chrétiens qu'en 1111 : Baudouin l'assiégea et la prit au bout de six semaines. L'émir et les principaux habitants offrirent de remettre les clefs de la ville au roi de Jérusalem, et ne demandèrent que la liberté de sortir de la place avec ce qu'ils pourraient porter sur leurs têtes et sur leurs épaules. Cinq mille Sidoniens profitèrent du traité; les autres restèrent et devinrent les sujets du roi. Baudouin fut puissamment secondé au siége de

[1] Comparez Matth., XV, 22; Marc, VII, 25. Adrichomius in Aser, 73. Quaresm., c. XI.

[2] Phœnice regio plena gratiarum et venustatis, urbibus decorata magnis et pulchris Amm. Marcellinus, l. XIV, c. VIII.

[3] Regio in fœcundissimos colles vallesque fertilissimas distincta agrorum fertilitate nulli terrarum cedit, inculta tamen hodie pleraque atque deserta jacet. Cotwik, 1 vol., I part.

[4] Luc, VI, 17.

[5] L'Église célèbre sa fête le 20 février. Eusèb. Bolland.

Sidon par des pèlerins de Frise, d'Angleterre et de Brême, et surtout par dix mille Norvégiens, commandés par Sigur, fils du roi Magnus, qui ne demanda au roi de Jérusalem, pour prix de ses services, qu'un morceau du bois de la vraie croix[1].

Pendant les croisades, Sidon, sous le nom de *Saïette*, était une seigneurie dépendante du roi de Jérusalem; le seigneur de Saïette avait droit de battre monnaie en son nom.

Les murs de Sidon ayant été détruits par les musulmans de Damas, saint Louis les fit rebâtir en 1252. Pendant que les chrétiens étaient occupés au rétablissement de cette cité, les Turcomans vinrent fondre sur eux, et la population tout entière expira sous le fer des barbares. Le roi de France se trouvait à Tyr lorsqu'il apprit ce désastre. Il voulut venger ses frères massacrés, et s'en alla assiéger les Turcomans dans le château de Panéas, où ils s'étaient retirés. Revenu sur la rive sidonienne, le saint roi trouva les cadavres des chrétiens répandus autour de la ville; déjà ces tristes restes tombaient en putréfaction : le monarque ordonna de les ensevelir; mais chacun reculait d'effroi. Alors Louis invite le légat du pape à bénir un cimetière, puis il descend de cheval, et, prenant un cadavre qui exhalait une odeur infecte: *Allons, mes amis*, s'écrie-t-il, *allons donner un peu de terre aux martyrs de Jésus-Christ*. Tous s'empressent de l'imiter, et les chrétiens que les barbares avaient égorgés reçurent ainsi les honneurs de la sépulture[2].

Ce fut en 1289 que les chrétiens furent pour la dernière fois dépossédés de cette ville par les Sarrasins.

Une lettre que l'empereur Frédéric écrivit à Henri, roi d'Angleterre, nous montre l'importance qu'avait encore cette ville à l'époque des croisades : « On nous a restitué Sidon, dit-il, avec la plaine et ses dépendances. Cette ville doit être d'autant plus utile aux chrétiens, que jusqu'à présent elle a été considérée par les Sarrasins comme une des plus riches de la contrée; car elle était l'entrepôt et le lien de communication entre Damas et Babylone[3]. » Sous les pre-

[1] Michaud, tome II, liv. V.
[2] Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, tome V, suite de la Lettre CXXXVII.
[3] Histoire de Matthieu Pâris, rapportée dans la II[e] partie de la *Bibliothèque des Croisades*.

miers pachas, la population s'élevait encore à vingt mille âmes; aujourd'hui elle n'est plus que de six à sept mille.

Je montai d'abord à la citadelle, bâtie sur un monticule au bord de la mer. Elle domine toute la ville; c'est une mauvaise bicoque, défendue par une demi-douzaine de vieux canons hors d'usage. Une tour et quelques murs lézardés de haut en bas sont tout ce qui reste des anciennes fortifications. Lors du dernier siége, les Égyptiens n'ont pas tiré un seul coup de canon. Ils se sont défendus dans les rues de la ville, où leur colonel a été tué; repoussés jusqu'à la porte supérieure, ils se sont dispersés vers la montagne : deux cents ont péri, un grand nombre a été fait prisonnier. Les Autrichiens et les Anglais avaient bombardé la ville pendant six heures pour démoraliser la population; puis ils opérèrent le débarquement, et brisèrent les portes de la ville.

Ibrahim-pacha y avait laissé deux mille hommes, qui auraient pu opposer une plus sérieuse résistance aux alliés, dont les trois colonnes d'attaque n'étaient composées que de sept cents Turcs, trois cents Anglais et soixante Autrichiens. Le commodore Napier commandait l'escadre; la position du castel fut enlevée par l'archiduc Frédéric. Saïda fut prise le 26 septembre 1840; le 12 octobre suivant, le vieil émir Béchir descendait de ses montagnes pour s'embarquer sur un bâtiment anglais. Selon la relation d'un témoin oculaire[1], il était là accroupi sur le môle de Saïda, attendant son embarquement pour l'exil, semblable à un vieux cèdre qu'on arrache de la terre natale. Son regard pensif se dirigeait tantôt vers ses compagnons d'infortune, que des canots portaient sur un bâtiment étranger, tantôt sur la foule qui le contemplait une dernière fois encore, et tantôt sur les sommets du Liban, qu'il ne devait plus revoir. Un sourire sinistre apparaissait de temps en temps sur ses lèvres. Que de souvenirs, que de regrets durent alors agiter son âme ! L'émir était un homme d'une médiocre stature; son visage rembruni était sillonné de rides nombreuses et profondes. Quoique ses yeux bleus fussent éteints par la vieillesse, on y voyait encore les restes du feu qui les avait animés autrefois.

[1] Mazzolini, *La spedizione in Syria del* 1840.

Du haut de la tour, on jouit d'une vue magnifique; les yeux éblouis par l'éclat de la mer et les reflets des montagnes, s'arrêtent agréablement sur les jardins qui garnissent le pied des collines : c'est là qu'a travaillé Abdalonyme, c'est là que se sont reposés les croisés sous ces frais ombrages et près de leurs belles eaux. Les palmiers commencent à devenir plus nombreux ; les bananes de Saïda sont les meilleures de la Syrie : on les cultive peu dans les autres villes, faute d'eau suffisante.

Vue de la citadelle, la ville n'est qu'un groupe de maisons blanches, dont les terrasses sont si rapprochées, qu'il semble qu'on pourrait se promener facilement sur toute la ville en allant d'une terrasse à une autre. Les rues sont très-étroites, partie voûtées, partie recouvertes avec des joncs ou des nattes, de sorte qu'il y fait sombre et frais. De petites boutiques s'ouvrent sur les rues principales, qui sont un peu animées; les autres sont désertes. Un espace large de deux pieds sert de passage aux eaux et aux bêtes de somme, qui sont le plus souvent des ânes et des chameaux; ceux qui viennent en sens contraire doivent attendre au bout de la rue, ou s'exposent à mettre la plus grande confusion dans le quartier. Le long des maisons il y a un petit trottoir haut et pavé.

Les rues sont si basses, que, lorsqu'on les parcourt à cheval, on est souvent obligé de se baisser. On ne voit que des murs sans fenêtres, et on se croit toujours dans l'intérieur d'une cour sale et obscure.

Il n'y a plus la moindre trace d'antiquités, sinon des fûts de colonnes brisées qu'on rencontre dans les chemins, au bord de la mer et dans les champs. L'ancienne ville s'étendait probablement surtout vers le nord et l'orient, où l'on trouve encore quelques restes de murs. Près de la rivière El-Hamly, il y a un vieux bâtiment qu'on nomme le khan vénitien. Dans les jardins est la petite mosquée appelée Nebi-Sidon, bâtie, selon l'opinion peu vraisemblable des mahométans, sur le tombeau de Zabulon. Vers le nord, un reste de mur considérable indique l'enceinte de l'ancien port. Le port actuel est comblé par les sables ; ce sont les hommes qui en ont commencé la destruction. Lorsque Fakreddin était maître de ces contrées, dans la crainte de les voir attaquer par les galères tur-

ques, il fit combler tous les ports situés entre Saint-Jean-d'Acre et Beyrouth au moyen de vaisseaux que l'on coula après les avoir chargés de décombres.

A une petite distance dans la mer est un îlot de rochers auprès duquel mouillent aujourd'hui les vaisseaux; mais c'est un abri peu sûr. Quelques bateaux arabes et trois navires marchands sont les restes des flottes sidoniennes.

A Tyr, je parlerai de la chute des opulentes cités phéniciennes; ici je me contenterai de rapporter ces paroles d'Ézéchiel: « Et Jéhovah me parla, disant : Fils de l'homme, tourne ton visage vers Sidon, et prophétise contre elle; et tu lui diras : Voici ce que dit le Seigneur Jéhovah : Voici que je viens à toi, Sidon, et je serai glorifié au milieu de toi; et on saura que moi je suis Jéhovah, lorsque j'aurai accompli en toi mes jugements et que j'aurai manifesté ma sainteté en toi. Et je t'enverrai la peste et le sang sur tes places publiques; et les blessés tomberont au milieu de toi sous le glaive qui frappera de tous côtés : et on saura que moi je suis Jévovah. » (Ézéch., XXVIII, 20.)

Le pachalik de Sidon a été transporté à Saint-Jean-d'Acre par le fameux Djezzâr. Depuis cette époque, le commerce de cette ville, qui ne consistait plus que dans l'exportation de la soie et du coton, a passé à Beyrouth : de petits bâtiments côtiers, qui transportent d'une ville à l'autre des oranges, du riz, du bois et des pierres; et quelques barques de pêcheurs, parcourent seuls cette mer déserte, qui a vu la première les essais audacieux de l'homme pour franchir des abîmes qui séparaient les terres, et qui sont devenus aujourd'hui le lien des nations. Il est probable que c'est le souvenir de l'arche de Noé, construite à Jaffa, selon la tradition, et conservée dans la mémoire de tous les peuples, qui a donné la première idée de la construction d'un vaisseau.

Non loin de la porte basse de la ville, et dans le quartier le plus agité, se trouve le khan français. C'est un immense bâtiment carré à plusieurs étages, qui était le centre du commerce français en Syrie, et qui renferme aujourd'hui un couvent, une église, une école, des colonies de Francs venues de toutes les parties de l'Europe, une vaste cour, des jardins, des galeries, des écuries, une fontaine; c'est

une forteresse, un khan, un bazar, une ville; on y rencontre des hommes de toutes les couleurs, on y entend toutes les langues. Les Pères Franciscains de Terre-Sainte occupent une partie de cet édifice, et ils reçoivent les pèlerins. Dans ce moment il n'y a que deux prêtres et un Frère laïque. L'ancien agent consulaire de France ayant été révoqué par la République, on a confié provisoirement ses fonctions au Père gardien, qui est Italien.

Il nous reçut avec beaucoup de prévenance. Les Pères n'ont que peu de place à offrir aux étrangers : ils n'admettent pas au delà de quatre personnes à la fois. Du reste on est très-bien chez eux; il faut avoir voyagé dans le Levant pour savoir apprécier une hospitalité si chrétienne. Que feraient des voyageurs isolés dans un pays où il n'y a pas d'auberges, et dont la population, en grande partie mahométane et fanatique, repousse les étrangers, loin de les accueillir?

Quoique le nombre des catholiques soit petit, il y a cependant quatre paroisses pour les différents rites : celles des Arméniens, des Maronites, des Franciscains pour les Latins, et celle des Grecs unis.

Cette dernière paroisse vient de donner un scandale qui n'est pas encore entièrement réparé, scandale qui se reproduit assez souvent dans le Levant, et qui prouve dans quel état sont tombés même les peuples chrétiens dans ce pays, berceau du christianisme.

Le patriarche grec uni, monseigneur Mazloum, qui habite Jérusalem, ayant de graves motifs d'éloigner de la paroisse grecque de Saïda les deux prêtres qui la desservaient et l'édifiaient très-peu, leur ordonna de se retirer dans un couvent. Un de ces prêtres obéit, l'autre résista.

Près de quatre-vingts personnes prirent parti pour ce dernier, et écrivirent au patriarche que, s'il ne retirait pas sa mesure, elles passeraient au schisme. Le patriarche tint bon : ces personnes apostasièrent. Mais, le prédicateur que les Grecs schismatiques leur envoyèrent ayant eu la maladresse de commencer ses fonctions par des invectives contre le pape, le plus grand nombre en fut indigné et revint à l'Église catholique.

Voilà comme se sont formées la plupart des hérésies, non par le

raisonnement ou l'examen, mais par la révolte ; le raisonnement vient ensuite pour justifier l'infidélité. Dans cette occasion il n'a pas manqué de personnes pour blâmer la sévérité du patriarche, et lui attribuer la faute de ce schisme naissant, comme à une autre époque on avait accusé Clément VII de la défection de l'Angleterre. Assurément, si l'Église catholique avait adopté toutes les erreurs et tous les scandales, il n'y aurait aujourd'hui qu'une seule *communion* chrétienne, en donnant à ce mot le sens des protestants; mais alors où serait le christianisme?

La peste ayant éclaté à Saïda dans le dernier siècle, les négociants français, qui alors y étaient fort nombreux, en furent des premiers attaqués. Ce fléau de Dieu, dit la relation, les fit penser à leur salut. La disette où ils étaient des secours les plus nécessaires de la religion les obligea d'envoyer à Damas en toute diligence chercher un missionnaire qui venait de signaler son zèle et sa charité auprès des pestiférés de cette ville : c'était le Père Rigardy, qui se signala autant par les soins qu'il donna aux malades que par ses prédications. Messieurs de la nation française, qui l'entendirent, prirent la résolution de le retenir ; ils lui donnèrent un appartement et la subsistance dans une vaste maison qu'ils occupaient (le khan dont j'ai parlé) : ce fut là l'origine de la mission des Jésuites à Saïda.

On lit dans les *Lettres édifiantes* un récit fort touchant de la conversion d'une jeune fille musulmane de Sidon, opérée par la douceur et la patience d'une femme maronite qui s'appelait Vonni Jousséphe[1].

L'agent consulaire de France destitué, et le Père gardien qui le remplace, paraissent vivre en très-bonne intelligence; ils assistèrent tous les deux à notre dîner, causant fort amicalement de la France, de Rome et de l'Europe. Le Père gardien me dit qu'après les derniers malheurs des Maronites l'Autriche leur avait fait parvenir un million de piastres pour subvenir aux besoins les plus pressants.

Pendant la soirée, je voulus faire une visite hors de la ville à mes compagnons de voyage; mais, dans les villes turques, les portes

[1] Voyez *Missions du Levant*, lettre du P. Nacchi.



se ferment une heure après le coucher du soleil, et il n'est plus possible d'entrer ou de sortir. Le gouverneur, qui depuis ma visite à la citadelle m'avait donné je ne sais quel agent de la hiérarchie administrative pour m'accompagner, voulut bien donner des ordres pour ma libre sortie, et trois ou quatre hommes pour ma sécurité. Je pris mes arrangements pour le départ du lendemain, et je rentrai au couvent.

25 *septembre*. A une petite distance de la ville, et à la droite du chemin, on trouve une colonne renversée, qu'à son inscription encore lisible on reconnait pour un milliaire romain[1]; puis vient une longue allée de tamariniers : je n'avais jamais vu qu'à l'état d'arbuste ce bel arbre de l'Inde.

Entre Saïda et Sour la distance n'est que d'environ sept lieues ; il n'y a pas de chemin proprement dit : on suit toujours le rivage, et aussi près de la mer que possible. La côte est basse et unie, couverte d'un sable extrêmement fin, qui se durcit lorsqu'il est mouillé par les vagues : les chevaux enfoncent moins qu'à une plus grande distance de la mer. Les pieds plats des chameaux conviennent surtout à ce genre de route ; aussi on rencontre fréquemment de longues files de ces animaux transportant de lourds fardeaux d'une ville à l'autre. C'est le grand chemin des caravanes ; il longe toute la mer de Syrie. Les voyageurs montent des chevaux, des mules ou des ânes : ce n'est qu'au désert que le chameau ou le dromadaire

[1] Voici cette inscription :

IMPERATORES
CÆSARES
L. SEPTIMUS SEVERUS
PIUS PERTINAX AUG. ARABICUS
ADIABENICUS PARTHICUS MAXIMUS
TRIBUNICIA POTEST. VI .IMP. XI. COS....
PRO.... COS.... P.... P....
ET M. AURELIUS ANTONINUS AUG.
FILIUS EJUS. VIAS ET MILLIARA FR.....
O.... VENIDIUM RUFUM.... LEG.... AUGG.
L.... PR.... PRÆSIDEM PROVINCIÆ
SYRIÆ PHŒNIC. RENOVAVERUNT
o I o

devient indispensable. On sait qu'il n'y a pas d'autre différence entre ces deux derniers animaux, sinon que le dromadaire est dressé à la course. Le chameau a le pas plus lent que le cheval : nous avons toujours devancé ceux qui se trouvaient sur notre passage, quoiqu'ils ne fussent pas chargés.

Mille peuples, dès les premiers âges du monde, ont suivi la voie que je parcours : à chaque pas nous allons trouver des sépulcres et des ruines à moitié enfouis sous les vagues doublement destructives de la mer et du désert.

Mais ce qui m'intéresse au-dessus de tout, c'est que désormais je suis sur le chemin qu'a parcouru notre Sauveur; je vais le suivre dans mon long pèlerinage à travers la Judée, la Samarie, la Galilée, sur le lac de Génézareth et dans la vallée du Jourdain : puisse son souvenir sanctifier mon âme comme il remplit mon cœur de reconnaissance et de bonheur!.

Nous avons vu plus haut, par le texte de saint Marc, que Jésus-Christ a fait le trajet de Tyr à Sidon pour s'en retourner dans la Décapole.

A deux lieues de Sidon, on passe une petite rivière qui porte le nom de Nahr-Nosey, et on arrive près de la délicieuse fontaine d'*El-Borok*. Elle tombe dans un grand bassin ombragé des plus beaux arbres; tout auprès est un caravansérai entouré de jardins plantés d'orangers : on nous offrit du lait et des raisins, et nous fîmes une petite halte fort agréable. L'eau de cette fontaine est conduite à Saïda par un aqueduc.

C'est près des écueils qu'on rencontre entre Sidon et Sarepta que des auteurs placent la ville d'*Ornithopolis*, dont parle Pline.

Au pied des montagnes, à une petite distance de Sarepta, se trouvent les *grottes d'Adnoun* : ce sont des cavités nombreuses, creusées dans le roc, dont la destination n'est pas bien connue. M. Poujoulat pense avec beaucoup de probabilité que ce sont d'anciens tombeaux, et il fait la guerre au P. Nau, qui a cherché à établir que ce sont des cellules d'anachorètes. Mais M. Poujoulat, en combattant l'opinion d'un savant Jésuite, aurait pu puiser la sienne dans la relation d'un autre missionnaire de la même compagnie. Voici ce qu'on lit dans la lettre du P. Néret sous la date du 7 avril 1713 :



« A trois quarts de lieue de Sarepta, il y a une assez longue chaîne de rochers dans lesquels on a creusé des enfoncements en forme de croix, qui ont cinq ou six pieds de profondeur, et dont l'entrée n'est que d'un peu plus de deux pieds en carré. Il est assez difficile de dire à quel usage ils ont été faits. Les gens du pays prétendent que c'est l'ouvrage d'anciens solitaires qui s'y retiraient, et qui s'étaient fait ces sépulcres pour penser jour et nuit à la mort. Je serais plutôt de l'avis de ceux qui croient que ces enfoncements étaient des sépulcres destinés à la sépulture des personnes les plus considérables de Sarepta. Quoi qu'il en soit, on appelle ces cellules ou sépulcres les grottes d'Adnoun [1]. »

Voici la description qu'en a donnée Maundrell, et qui est parfaitement exacte.

« C'est une espèce de grand rocher dans une très-haute montagne, où l'on a creusé un grand nombre de grottes, qui diffèrent très-peu les unes des autres. L'entrée peut avoir deux pieds en carré; la porte est à un des côtés, et aux trois autres il y a plusieurs cellules ou armoires, élevées à deux pieds de terre, dont les unes ont trois pieds en carré, d'autres plus et d'autres moins. On remarque au-dessus de la porte de chaque cellule un ruisseau ou rigole pratiquée pour faire écouler l'eau produite par l'humidité de la voûte; et, comme ces cellules sont creusées les unes au-dessus des autres, il y a des escaliers commodes pour en faciliter la communication.

« Au pied du rocher il y a plusieurs citernes pour conserver l'eau [2]. »

Seraient-ce là les grottes indiquées dans toutes les anciennes cartes de la Palestine sous le nom de *Maara Sidoniorum* [3] (caverne des Sidoniens), et dont il est fait mention dans Josué (XIII, 4)? Connues au moyen âge sous le nom de *Caverne de Tyr*, elles étaient considérées comme une forteresse inexpugnable [4]. En 1167, elles ont

[1] *Missions du Levant*, tome I. — Ce nom paraît être dérivé de *ad nonum* : il y avait en ce lieu une station romaine : *mutatio ad nonum* (*lapidem*).

[2] Maundrell, *Voyage de Jérusalem*, p. 198.

[3] Le mot hébreu *mearah* signifie une grotte.

[4] Eadem tempestate Syrawaus, vir in nostram argumentosus perniciem, municipium quoddam nostrum in territorio Sydoniensi situm, speluncam videlicet inexpu-

servi de retraite aux chrétiens, qui n'en ont été chassés que par la trahison.

Des explorations plus récentes ont fait connaître que ces excavations se prolongent le long de la montagne jusqu'au Nahr-Kasmieh, par conséquent s'approchent assez de Tyr pour qu'elles aient pu être la nécropole de cette grande ville, d'autant plus que les ruines de Palæ-Tyrus s'étendent assez vers le nord pour qu'il n'y ait eu entre la ville et ses grottes sépulcrales que la vallée du fleuve. Ces tombeaux sont extrêmement nombreux, et ne peuvent avoir été que la nécropole d'une ville immense. Ils accusent par leur construction des époques bien différentes. Quelques-uns remontent à la plus haute antiquité; ils n'ont que trois niches, une de chaque côté et la troisième en face de l'entrée : j'en ai trouvé de pareils à Gnosse, dans la nécropole de l'antique cité de Minos dans l'île de Crète. D'autres ont deux chambres, dont la dernière seule renfermait des tombeaux; on y remarque plusieurs croix, qui font voir qu'ils ont été creusés à une époque postérieure et chrétienne.

Revenant contre le rivage, nous avons continué notre pérégrination dans le sable. Sachant qu'il reste peu de chose de Sarepta [1], j'avais prié un de nos Maronites, qui nous accompagnait et qui avait déjà fait le voyage, de me montrer les restes de cette ville; mais il oublia. Ce ne fut qu'à mon retour que j'examinai l'emplacement de cette ancienne cité, détruite au point que j'avais passé sur ses ruines sans les apercevoir. Tout ce qu'il en reste aujourd'hui, ce sont de petits fragments de briques et de marbre, un puits et des excavations dans les rochers qui sont au bord de la mer; il est probable que le sable recouvre d'autres débris. C'est à Sarepta que les Sidoniens faisaient fabriquer le verre, et sans doute c'est de là que la ville a pris son nom : *saraph* en hébreu signifie *fondre*. Le sable était pris à l'embouchure du Bélus.

Sarepta est surtout célèbre dans l'Écriture par le séjour qu'y fit le prophète Élie. Le prophète étant au bord du torrent de Carith, le

gnabilem, quæ vulgo dicitur *cavea de Tyro*, corruptis, ut dicitur, pretio custodibus, subitis et improvisis occupat machinationibus. Tyr. *Hist. Hierosolym.*, l. XIX, cap. II; Adrichomius, *in Aser*.

[1] Au I *Rois*, XVII, 9, elle est appelée *Zarpath*.

Seigneur lui ordonna de se rendre à Sarepta, ville des Sidoniens. C'était pendant une grande famine qui désolait Israël. Quand il fut venu à la porte de la ville, il aperçut une veuve qui ramassait du bois; il lui demanda du pain et un peu d'eau. La femme lui répondit : « Vive Jéhovah votre Dieu : je n'ai point de pain, mais seulement dans un vase autant de farine que ma main peut en contenir, et un peu d'huile dans une fiole. Voici que je ramasse deux morceaux de bois, et j'irai apprêter ce reste pour moi et pour mon fils ; nous le mangerons, et nous mourrons ensuite. » Le prophète lui dit : « Ne craignez point ; allez et faites comme vous dites : mais faites-moi d'abord avec cela un petit pain que vous m'apporterez; vous en ferez ensuite pour vous et pour votre fils. » Elle alla et fit comme Élie lui avait dit. Élie mangea; la femme et sa maison mangèrent; et depuis ce jour la farine et l'huile ne manquèrent point jusqu'au temps où le Seigneur répandit la pluie sur la terre. Quelque temps après, le fils de cette pauvre femme tomba malade et mourut. Le prophète ayant prié le Seigneur, cet enfant recouvra la vie. (III *Rois*, XVII.)

Saint Jérôme raconte que sainte Paule a encore trouvé dans son pieux pèlerinage une petite tour qui portait le nom du prophète Élie[1]; elle avait été bâtie par les chrétiens au sud de la ville, dans une forêt où le prophète avait rencontré la veuve de Sarepta. Adrichomius dit que de son temps il y avait encore des ruines qui attestaient l'ancienne magnificence de cette ville. Maundrell en a trouvé plusieurs à une petite distance de la mer.

Pendant les croisades, Sarepta était un siége épiscopal dépendant de l'archevêque de Tyr : elle a aussi porté à cette époque le nom d'*Atsareb* et de *château de Gerez*. Elle a été prise par Tancrède[2] l'année 1111, après un siége de trois mois.

Les poëtes ont chanté la bonté du vin de ses coteaux[3], et la mythologie a choisi ce rivage pour l'enlèvement d'Europe par Jupiter

[1] Hieron., *Epitaph. Paulæ.*

[2] Poujoulat, *Corresp. d'Orient.*

[3] . . . . . . Et dulcia Bacchi
Munera quæ Sarepta ferax, quæ Gaza crearat.
(*Coripp.*, l. III : *Fortunat. Sidon.*)

métamorphosé en taureau[1]. Selon quelques auteurs, cet enlèvement aurait eu lieu à Tyr ou à Sidon. Les monnaies de Sidon représentaient la fille d'Agénor assise sur un taureau. Les Phéniciens l'ont adorée sous le nom d'Astarte, et elle paraît avoir été la même que la Séléné des Grecs : son principal attribut étaient les cornes de la lune; ce qui est encore en rapport avec la forme bizarre de la coiffure que portent les femmes de cette contrée. A Tyr on a longtemps montré la maison d'Agénor[2] et l'appartement d'Europe. Tandis que cette fille du roi de Phénicie cueillait des fleurs sur le rivage, le dieu Soleil, sous la forme de l'animal qui est son emblème, s'approcha d'elle, et Europe s'assit sur son dos. Le dieu se précipita dans la mer, et gagna l'île de Crête, qui dès lors s'appela Europe : ce nom passa dans la suite au continent. Ce récit n'est qu'un mythe dans lequel est figurée la course du soleil de l'Asie, c'est-à-dire *pays de l'est*, vers l'Europe, *pays du couchant*[3].

Aujourd'hui la côte est d'une extrême aridité; mais, à une petite distance, entre deux collines, se montre le village de Sarfand au milieu d'une petite forêt d'oliviers : les vignes ont totalement disparu.

La plaine qui court ensuite le long du rivage entre la mer et les montagnes peut avoir une demi-lieue de largeur. La terre paraît bonne, un peu sablonneuse, mais elle n'est pas cultivée; on ne voit plus d'habitations, et on se trouve dans une immense solitude. Quelques gazelles de temps en temps fuient à travers les hautes herbes, et disparaissent dans les gorges des montagnes.

Quelques-uns de mes compagnons avaient demandé un port d'armes au pacha de Beyrouth; il avait été assez gracieux pour ne pas le faire payer : au reste il ne coûte que six piastres (un franc et demi).

[1] Dom Calmet, *Dict. hist.*

[2] Tout un quartier de la ville de Tyr portait le nom d'*Agenorium*.

[3] *As* ou *Os* signifie Levant. Le temple de Zeus Asios dans l'île de Crète était consacré au dieu du Levant : sa fiancée s'appelait Asia.

Europe signifie pays du couchant ou de la nuit, comme Érèbe. En prenant l'étymologie de ce mot dans la famille des langues tongouses, *Houroppa* veut dire *pays des blancs*.

L'Afrique, habitée par des hommes dont la couleur est si différente de celle de ceux de l'Asie, est le pays d'Aphrodite (Afra), la *noire déesse*, connue sous le nom de Vénus Athyr.



C'est plus qu'il ne vaut ; non pas qu'il n'y ait pas de gibier, mais il en est des ports d'armes comme des passe-ports : personne ne songe à vous les demander. J'ai fait viser mon passe-port à Beyrouth, uniquement pour pouvoir constater que j'y ai été, comme j'avais demandé, dans le même but, des lettres au patriarche arménien et au patriarche maronite, et comme j'en ai demandé plus tard aux Pères de Terre-Sainte. Mon firman du Grand Seigneur, je l'ai rapporté parfaitement intact; je ne l'ai montré qu'à des Européens comme objet de curiosité. C'est donc une politesse à faire aux autorités turques que de les prier de vous accorder des pápiers de ce genre : c'est feindre de croire qu'il y a une administration quelconque dans les provinces. Un firman peut être bon tout au plus dans les villes où il y a des pachas, quand on a envie de leur être présenté; et encore, dans ce cas, la présentation se fait par le consul auquel on a été recommandé, et une lettre au consul vaut mieux qu'un firman; ailleurs les scheiks, qui sont Arabes, se croient tous plus ou moins indépendants de la Porte, et se soucient fort peu d'un *teskéré* de Constantinople. Après tout, je relate seulement ce qui m'est arrivé: dans toute espèce de voyage, et surtout dans un voyage comme celui-ci, il est bon d'être pourvu de tout ce qui peut être utile : il vaut mieux avoir un firman que de courir la chance de se trouver dans l'embarras.

Nous avons encore vu des tombeaux et des ruines entièrement effacées sur le rivage, probablement celles d'Ornithopolis. Il n'y a debout que dix grosses pierres, hautes de cinq à six pieds, isolées, formant un carré ouvert d'un côté, et ayant quelque ressemblance avec les dolmens druidiques, ou ces colonnes dédiées à Mercure, *Hermæ viales*, en hébreu *Margemah*, qu'on plaçait à côté des chemins, et qui ont été l'objet du culte des Syriens[1]. Il y a encore plusieurs puits dans les environs.

Il est à remarquer que dans les rochers qui bordent les montagnes il y a une quantité de colombes ou de tourterelles; on les voit par bandes nombreuses voler au pied des collines et se cacher dans les cavités de ces rochers. Il est probable que c'est là cette espèce

[1] Selden, *de Diis Syris. Synt.*, II, cap. xv.

de colombe particulière à la Palestine, *columba Palestinæ*, dont parle Hasselquist, et dont il est fait si souvent mention dans l'Écriture sous le nom de *yônâh*. Nous la trouvons aussi dans ces paroles du Sauveur : « Vous êtes bienheureux, Simon, Bar-Jona ; » c'est-à-dire *fils de la colombe*[1]. (Matth., xv, 17.) Les Syriens rendaient un culte particulier aux pigeons[2] : cette vénération pour les colombes remonte, en Orient, aux époques les plus reculées ; elle est commune à tous les peuples de la race sémitique[3]. Sémiramis était adorée sous la forme d'une colombe ; son nom vient du mot *sémendria* ou *sémir*, par lequel dans toute la Syrie était désignée la colombe. Sémiramis était, comme nous l'avons vu, la même divinité que Vénus ; aussi le mot phénicien *pheredet*, colombe, avec la particule *A*, donne *Apheredet* ou *Aphrodite*, qui est un des noms de Vénus. On sait que les colombes lui étaient consacrées. De tous les oiseaux, les colombes étaient les plus saints ; non-seulement les Syriens n'osaient pas les manger, mais c'était même un crime de les toucher[4]. Les Babyloniens avaient une colombe sur leurs enseignes ; elle était l'emblème de la nation : c'est pour cela que Jérémie met ces paroles dans la bouche des Égyptiens vaincus par Nabuchodonosor : « Allons, retournons à nos peuples et au pays de notre naissance, et fuyons devant l'épée de la colombe. » (Jérém., xlvi, 16.) Ailleurs le même prophète, annonçant aux Moabites la destruction de leurs villes par Nabuchodonosor, fait allusion aux demeures des colombes dans les rochers. « Abandonnez les villes, s'écrie-t-il, et demeurez dans les rochers, habitants de Moab ; et soyez comme la colombe, qui fait son nid aux côtés de l'ouverture d'une cavité. » (Jérém., xlviii, 28[5].) Les Samaritains rendaient un culte à la colombe sur le mont Garizim. Les mahométans ont conservé, sinon le culte de la mère

[1] Le nom du prophète Jonas a la même étymologie.
[2] *Religions de l'antiquité*, tome II, Ire partie, p. 26.
[3] Voyez Glaire, *Introduction*. — Munk, *Palestine*, art. *Oiseaux*.
[4] Quid referam, ut volitet crebras intacta per urbes
Alba Palæstino sancta columba Syro?
Tibull., liv. I, eleg. vii.
Voyez ci-après, chapitre xx, où il est fait mention de Dercéto.
[5] Homère fait la même comparaison. Voyez *Iliade*, XXI, 492.



des dieux sous la forme d'une colombe, au moins une espèce de vénération pour son symbole : une colombe en or est appendue aux murs de la Kaaba à la Mecque, et des nuées de colombes, respectées comme les hirondelles dans les pays du Nord, s'établissent, sans être jamais inquiétées, dans presque toutes les mosquées. Des colombes rendaient aussi des oracles à Thèbes, en Égypte et à Dodone[1]. Ne serait-ce pas à la multitude de ces oiseaux qu'on trouve sur cette côte que la ville d'Ornithopolis, *ville des oiseaux*, devrait son nom? Il serait curieux, après tant de siècles, qu'une colonie de pigeons servît à faire reconnaître l'emplacement de l'antique cité à laquelle ils avaient donné leur nom.

Une autorité plus sérieuse est celle de Strabon, qui place Ornithon à une égale distance de Tyr et de Sidon; donc entre Sarepta et Tyr, et non entre Sidon et Sarepta, car alors elle serait beaucoup plus rapprochée de Sidon[2].

A une lieue de Tyr, on descend dans une petite vallée au milieu de laquelle coule le Nahr-Kasmieh, qui est le plus grand cours d'eau que j'aie rencontré jusqu'ici; on le passe sur un pont d'une seule arche, à un quart de lieue de son embouchure. Plusieurs voyageurs, qui ignorent l'existence de ce pont, suivent le bord de la mer et sont arrêtés par la rivière, qui est trop forte pour être passée à gué comme les autres. Nous sommes allés chercher un peu de repos à l'ombre d'un vieux château en ruines, qui est sur la rive gauche.

C'est là le Litany, que nous avons rencontré plusieurs fois dans la plaine de Bkaa, et qui a sa source près de Balbek. On lui a souvent donné le nom de Léontès, au moyen âge celui d'Éleuthérus, et celui de Lanta, ce qui a occasionné beaucoup de confusion. On est généralement d'accord aujourd'hui pour l'appeler Litany dans la partie supérieure de son cours, puis Kasmieh (Kasimîyeh, c'est-à-dire *partage*) jusqu'à son embouchure.

[1] J. Arneth, *Ueber das Tauben-Orakel von Dodona.*

[2] Pline, à la vérité, désigne ces villes comme il suit : Sarepta, Ornithon, Sidon; mais, dans une simple nomenclature, un copiste peut facilement intervertir des noms la désignation de Strabon est beaucoup plus précise. Au reste, Ornithopolis n'a jamais été qu'une très-petite ville.

Comme je l'ai fait remarquer plus haut, la vallée du Nahr-Kasmieh est la continuation de la vallée de Balbek, qui, plus au sud, prend le nom de Bkaa, et finit ici par n'être plus qu'un étroit défilé qui sépare seul le Liban de l'Anti-Liban. Ces deux chaines de montagnes, qui sont de même formation, courent presque parallèlement du nord au sud ; elles s'écartent fortement dans leur partie septentrionale, et elles ne sont plus séparées ici que par une rivière.

A la première croisade, les armées chrétiennes, avant d'arriver à Tyr, séjournèrent trois jours, sur les bords du Nahr-Kasmieh dans un frais vallon: Ils y furent assaillis par des serpents et des insectes qu'on appelait *tarentes*, et dont la piqûre leur causait une enflure subite avec des douleurs insupportables et mortelles[1].

A la fin de la quatrième croisade, les chrétiens remportèrent près de ce fleuve une éclatante victoire sur l'armée des musulmans, commandée par Malek-Adhel, frère de Saladin. M. Michaud raconte ainsi cette bataille.

« Malek-Adhel, après avoir détruit les fortifications de Joppé, s'était avancé avec son armée sur la route de Damas, jusqu'à l'Anti-Liban. En apprenant la marche et la résolution des croisés, il revint sur ses pas et s'approcha des bords de la mer. Les deux armées se rencontrèrent entre Tyr et Sidon, dans le voisinage d'une rivière appelée par les Arabes Nahr-Kasmieh, et que nos chroniques du moyen âge ont prise mal à propos pour l'Éleuthère des anciens. Aussitôt les trompettes sonnent la charge ; les chrétiens et les musulmans se rangent en bataille ; l'armée des Turcs, qui couvrait un espace immense, cherche tantôt à envelopper les Francs, tantôt à les séparer du rivage de la mer ; la cavalerie musulmane se précipite tour à tour sur les flancs, sur le front et sur les derrières de l'armée chrétienne. Les croisés serrent leurs bataillons, et présentent partout des rangs impénétrables. Pendant que leurs ennemis les accablent de traits et de flèches, leurs lances et leurs épées se rougissent du sang des musulmans. On combattit avec des armes différentes, mais avec la même bravoure et le même acharnement. La victoire resta longtemps indécise ; les chrétiens furent plusieurs fois sur le point de perdre la ba-

[1] Michaud, *Hist. des croisades*, tome I, liv. IV.



taille, mais leur opiniâtre valeur triompha enfin de la résistance des musulmans. Les Turcs perdirent un grand nombre de leurs émirs. Malek-Adhel, qui avait montré dans cette journée l'habileté d'un grand capitaine, fut blessé sur le champ de bataille, et ne dut son salut qu'à la fuite. Toute son armée était dispersée ; les uns fuyaient vers Jérusalem, les autres suivaient en désordre la route de Damas, où le bruit de cette sanglante défaite porta la consternation et le désespoir[1]. »

La route de Damas remonte cette vallée en passant sous les murs d'Orma, puis de Belfort, aujourd'hui Kalaat-el-Schkif, que je n'ai pas pu visiter. Cette dernière forteresse, très-importante au temps des croisades, a été assiégée par Saladin, qui fut contraint d'en lever le siége après avoir perdu beaucoup de monde[2].

Lorsque après la bataille de Tibériade la ville de Tyr était devenue le dernier asile des chrétiens, Saladin vint l'assiéger, et il campa d'abord ici à l'embouchure de la rivière Kasmieh[3].

Dans quelques saisons de l'année, les vents de la plaine de Balbek, qui s'engouffrent dans cette vallée étroite, rendent cette plage peu sûre par les rafales violentes qui s'y font sentir.

Cette vallée, aussi intéressante pour le géographe que pour l'historien, offre les plus beaux sites, et cependant elle est peu connue. Le Nahr-Kasmieh la parcourt lentement, en serpentant au milieu d'une fraîche bordure d'aunes, de saules et de roseaux ; son eau est froide et profonde ; des oiseaux au plumage varié voltigent sur ses bords. Le pont qui est à l'entrée de la vallée est fort élevé, pavé et bien entretenu ; une espèce de khan abrité par des nattes et des roseaux se trouve auprès.

Les ruines qui nous abritent sont très-pittoresques ; il paraît qu'au moyen âge il y avait ici un fort pour défendre les routes de Sidon et de Damas. Aujourd'hui c'est un lieu de pèlerinage turc : il renferme le tombeau d'un santon très-vénéré. M. Poujoulat dit que c'était un palais de l'émir Fakreddin, et de la Roque qu'il a été bâti par un

[1] Michaud, *Hist. des croisades*, tome III, liv. IX.
[2] Adrichomius, *in Aser*.
[3] *Voyez* la relation d'Ibn Alatir, *Biblioth. des croisades*, tome IV, trad. par M. Reinaud, p. 219.



sultan d'Égypte, quoiqu'on remarque, ajoute-t-il, la figure d'un calice en relief sur la porte principale. Cette position est tellement importante, que je suis persuadé qu'elle a été occupée de tout temps. Au reste, nous verrons que la ville continentale de Tyr, Palæ-Tyrus a dû s'étendre jusqu'ici. Je ne doute pas que ce n'ait été un des points où les troupes de Salmanasar ont été postées pendant cinq ans pour empêcher les Tyriens assiégés de venir puiser de l'eau dans le fleuve[1].

En quittant cette vallée, on se rapproche du bord de la mer, où, selon Pline, il y avait d'autres villes; mais elles ont entièrement disparu : cette plaine n'est plus habitée que par des perdrix et des gazelles.

En deçà de Tyr, on a longtemps montré une pierre sur laquelle on croyait que notre Sauveur était placé en prêchant aux habitants de cette ville, et plusieurs auteurs pensent que c'est là qu'une femme du peuple éleva la voix et lui dit : *Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont allaité.* (Luc, XI, 27.) Cette opinion ne saurait être suffisamment établie[2]. Selon Dandolo, un morceau de cette pierre se trouverait aujourd'hui dans l'église Saint-Marc à Venise, où il a été porté par le doge Dominique Michiel en 1126[3].

A un quart de lieue de cette ville, l'agent consulaire d'Autriche, M. Farah, vint à notre rencontre. Le chancelier de Beyrouth l'avait fait prévenir de notre arrivée : il venait m'offrir de descendre chez lui : j'acceptai. Quelques habitants qui étaient assis à la porte de la ville, nous voyant de loin suivre le rivage, attirés par la curiosité, vinrent au-devant de nous, et accompagnèrent notre caravane jusqu'à l'extrémité de la presqu'île, où elle dressa ses tentes, tandis que je me rendais chez le vice-consul d'Autriche. M. Farah est un riche

[1] Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. IX.

[2] *Voyez* Quaresmius ; Adrich. ; Jacq. de Vitri.

[3] Franci et Veneti cum devotione lapidem super quem Christus extra civitatem sedit inquirunt, et inventum cum devotione ad navigia deferunt. De hoc magister historiarum ita ait : Ante Syrum fuit lapis marmoreus grandis, super quem sedit Jesus Christus, et mansit illæsus tempore gentilium; sed postea a Francis et Venetis mutilatus est. Super ejus autem residuum in honorem Salvatoris ecclesia constructa fuit. (Dandolo, *Chron.*)



négociant arabe, qui remplit ces fonctions depuis un grand nombre d'années.

J'avais traversé un monceau de sable, une porte ébréchée, des rues noires et pleines de décombre : c'était tout ce qui reste de l'orgueilleuse Tyr, la reine des cités.

Isaïe appelle Tyr la « fille de Sidon ; » il est inutile de lui chercher une autre origine. Les prêtres d'Hercule font remonter l'origine de cette ville jusqu'à deux mille sept cent cinquante ans avant Jésus-Christ; mais cette date ne peut se rapporter qu'au temple d'Hercule ou de Melcarte, qui est un des plus anciens dont la mémoire des hommes fasse mention. Nous verrons bientôt comment Isaïe, annonçant la destruction de Tyr, reproche à ses habitants ces orgueilleuses prétentions[1]. Il est déjà question de Tyr avant la guerre de Troie. Justin[2] nous apprend que les Sidoniens la bâtirent après un échec qu'ils éprouvèrent dans une guerre contre le roi d'Ascalon : la position leur parut avantageuse pour le commerce, et ils mirent la nouvelle ville sous la protection du *dieu des marchands*. Tyr est mentionnée comme une ville forte dans le livre de Josué (XIX, 29) où l'on voit qu'elle fut donnée en partage à la tribu d'Aser ; et dans le deuxième livre des *Rois* (XXIV, 7,) où il est dit que Joab passa près de ses murailles en faisant le dénombrement du peuple d'Israël. Dion et Ménandre d'Éphèse parlent d'Hiram, l'ami de Salomon, qui agrandit la ville de Tyr et l'embellit. On ne sait que les noms des six rois qui lui succédèrent. Ethbaal, roi de Tyr et de Sidon, père de Jézabel, régna après eux. Deux autres rois, Badezor et Matgenus, sont encore mentionnés jusqu'à Pygmalion.

L'histoire de Tyr est mêlée à tous les grands événements des temps anciens ; tout se trouve dans ce cadre de quatre mille ans : la fable, la poésie, l'histoire sacrée et profane, Agénor, Didon, Hiram, Nabuchodonosor, Alexandre le Grand, saint Louis et Saladin, Hérodote, Homère, Virgile et le Tasse, la Bible, les croisades

[1] Ci-après, pag. 542.

[2] Justinus, XVIII, 3, 5. — Phœnices condiderunt Tyrum in mari propter merces, primi mortalium negotiatores in marina alea. *Pompon. Sabin. ad Æn.*, I, 12. Voir encore *Hérodote*, liv. II, ch. XLIV, et les *Origines* de Drummond pour la version mythologique.

et les conciles. Tyr est la mère de Cadix et de Carthage, et son nom seul rappelle le plus haut degré de puissance et de richesse auquel un peuple puisse atteindre. Ses habitants étaient les princes de la mer; leurs demeures étaient des palais d'or et de marbre[1], où retentissaient des concerts continuels et le son des harpes harmonieuses; leurs vêtements étaient teints d'hyacinthe et de pourpre; les princes de Cédar leur offraient leurs chevaux sur les places de la ville; les habitants de l'Yémen, de Javan, de Thubal, de l'Arménie, étalaient l'argent, l'étain, les tapis, les manteaux précieux, les rubis, les esclaves, la myrrhe, le corail et le jaspe; les guerriers de la Perse, de la Lydie et de l'Égypte suspendaient à ses murailles leurs cuirasses et leurs boucliers pour lui servir d'ornement; les enfants d'Arouad bordaient ses murs, les Djémédéens gardaient ses tours, où brillaient leurs carquois; toutes les contrées de la terre s'empressaient de rehausser l'éclat qui l'environnait; son port était plein de navires; ses vaisseaux étaient construits avec les sapins du Sanír; les cèdres du Liban formaient ses mâts, ses rames étaient ornées d'ivoire; les fils de Sidon étaient ses rameurs, et les sages de Tyr ses pilotes; toutes les mers étaient couvertes de ses voiles, et ses flottes touchaient les îles lointaines. (Ézéch., XXVI, XXVII, XXVIII.)

Voilà comment les prophètes exaltent la grandeur et la gloire de cette ville superbe, contre laquelle tous les peuples vont s'élever comme les flots de la mer.

« La ville de Tyr s'est réjouie des malheurs de Jérusalem, et elle a dit : Je m'agrandirai de ses ruines. Elle a mis sa force dans son intelligence et sa sagesse; son cœur s'est enflé de sa beauté. En multipliant ses trésors, ses entrailles ont été remplies d'iniquités, et elle a péché devant le Seigneur. Elle a fait des monceaux d'argent comme on en fait de poussière, et des monceaux d'or comme on en fait de la boue qui est dans les rues. Le cœur de son roi s'est élevé; il a dit : Je suis un dieu, je suis assis sur le trône de Dieu au milieu des mers[2]. »

[1] Strabon dit que les maisons de Tyr avaient plus d'étages que celles de Rome, liv. X.

[2] *Voyez* Isaïe, Ézéch., Zachar.

Quel sera le châtiment de cette ville coupable? Ici il importe de rapprocher quelques dates. Isaïe commença à prophétiser l'an 735 avant Jésus-Christ ; la ville de Tyr, après un siége de treize ans, fut prise par Nabuchodonosor l'an 573 ; par conséquent, cent soixante-deux ans après les premières prophéties d'Isaïe, et à une époque où les Assyriens, qui devaient détruire cette ville puissante, n'étaient qu'un peuple peu considérable.

Voici maintenant les prophéties d'Isaïe.

« Vaisseaux de Tharsis [1], poussez des hurlements ; Tyr est ravagée de telle sorte, qu'il n'y reste plus une maison, et qu'on ne peut plus y pénétrer : sa ruine a été annoncée aux habitants de Citthim [2]. Gardez un morne silence, habitants de l'île que les marchands de Sidon, qui traversent la mer, remplissaient de leurs marchandises. Les semences de Sichor [3], fécondées par les grandes eaux, les moissons du Fleuve, étaient le revenu de Tyr ; Tyr était le marché des nations. O Sidon ! rougis de honte : la ville assise sur les eaux, la force de la mer, dit maintenant : Non, je n'ai pas enfanté, je n'ai pas nourri de jeunes gens, je n'ai pas nourri de jeunes filles [4]. Lorsque arrivera la nouvelle en Egypte, ils frémiront à la nouvelle de Tyr. Passez à Tharsis ; hurlez, habitants de l'île. Est-ce là votre joyeuse ville, dont le commencement est dans les jours antiques? Ses pieds la mènent au loin à l'étranger. Qui a pu former ce projet contre Tyr, qui donnait des couronnes, dont les marchands étaient des princes, dont les commerçants étaient les grands de la terre? Jéhovah, le Dieu des armées, a formé ce projet, pour abattre à ses pieds le faste de la gloire et couvrir d'ignominie les illustres de la terre. » (XXIII.)

[1] Par les vaisseaux de Tharsis il faut entendre les vaisseaux tyriens qui se rendaient à Tharsis (probablement Gadès) pour le commerce, et que le prophète suppose s'y trouver au moment de la ruine de Tyr.

[2] Citthim, qui paraît désigner plus spécialement l'île de Chypre, se prend aussi pour les côtes et les îles de la Grèce, et même de l'Italie. C'est de ces contrées, où était d'abord parvenue la nouvelle de la ruine de Tyr, qu'elle fut portée aux marchands de cette ville, qui se trouvaient alors à Tharsis.

[3] Sichor est le Nil, encore désigné dans la même phrase sous le nom de Fleuve par excellence.

[4] C'est-à-dire, il ne me reste plus d'enfants ; je suis comme si je n'avais jamais donné le jour à aucun.



Les prophéties qui concernent Tyr sont si nombreuses, si précises et si terribles, que tous ceux qui ont touché ce rivage désolé, frappés de stupeur et d'admiration devant ce prodige permanent de la colère de Dieu, ont ouvert les livres des prophètes, et ils n'ont trouvé que les accents d'Ézéchiel ou d'Isaïe pour rendre les sentiments qui se pressaient dans leur âme.

Voici maintenant les paroles d'Ézéchiel.

« Le Seigneur a dit : Voici que j'amènerai de l'Aquilon contre Tyr Nabuchodonosor, roi de Babylone, roi des rois, avec des chevaux, et des chars, et des cavaliers, et des bataillons, et un grand peuple. Il fera périr par le glaive tes filles, qui sont dans les champs; il fera contre toi une circonvallation, il construira une terrasse, il lèvera contre toi le bouclier, il battra tes murs avec ses machines, et il détruira tes tours par le fer;... il ravira tes richesses, pillera tes marchandises, abattra tes murs, détruira ces maisons qui sont tes délices, et jettera au milieu des eaux et tes pierres, et tes bois, et ta poussière... Et je ferai de toi une pierre polie, propre à sécher les filets, et tu ne seras plus rebâtie... Je ferai de toi un exemple terrible ; tu disparaîtras : on te cherchera, et on ne te trouvera plus jamais. » (XXVI.)

Voyons maintenant comment ces prophéties se sont accomplies. L'ancienne ville de Tyr, connue sous le nom de Palæ-Tyros, était bâtie sur le continent, et il n'y avait dans l'île, ou plutôt dans les deux îles, car il y en avait une grande et une petite, qu'un temple dédié au dieu national ; les deux ports étaient de chaque côté, l'un tourné vers Sidon et l'autre vers l'Égypte. L'an 581 avant Jésus-Christ, Nabuchodonosor assiégea cette ville et la détruisit de fond en comble. *Depuis elle n'a plus été rebâtie; on la cherche et on ne la trouve plus*. C'est ce monceau de poussière que l'aquilon, continuant l'œuvre de destruction commencée par le roi d'Assyrie, jette encore tous les jours dans la mer : *ses monceaux d'or et d'argent sont devenus des tas de poussière et de boue.*

Pline dit qu'il n'y avait que sept cents pas de distance de l'île à la terre ferme; Dion et Ménandre rapportent que le roi Hiram, l'ami de Salomon, avait déjà fait de grands travaux dans les deux îles qu'il avait réunies. Nabuchodonosor joignit ces iles au continent par la

terre, les pierres et le bois qu'il jeta dans l'eau. *Il jettera au milieu des eaux et tes pierres, et tes bois, et ta poussière*, avait dit le prophète.

Les Tyriens allèrent bâtir leur nouvelle ville dans cette île, qui jusque-là n'avait été que la demeure de leur dieu, des prêtres et des marchands, et, pour se garantir contre un nouveau siége, ils déblayèrent le bras de mer qui les séparait de la terre ferme.

Isaïe avait dit : « Tyr sera dans l'oubli soixante et dix ans comptés comme les jours d'un roi, et, après soixante et dix ans, on lui chantera comme des chants à une courtisane... Après soixante et dix ans, Jéhovah visitera Tyr; et elle retournera à son gain honteux, et elle se prostituera à tous les royaumes qui sont sur la face de la terre. » (Isaïe, XXIII, 15 et 17.)

Du temps d'Alexandre, Tyr, au milieu de son île, *était sortie depuis longtemps de l'oubli*, et avait repris son ancienne prospérité.

Le roi de Macédoine, s'étant emparé de toute la Syrie, dit aux députés de Tyr *qu'il souhaitait aller dans leur ville pour offrir ses sacrifices à Hercule*[1]. Il était resté de l'ancienne ville un temple dédié à ce dieu[2]. Les Tyriens répondirent au roi qu'il y avait un temple d'Hercule hors de leurs murs, et qu'il pouvait y aller satisfaire sa dévotion avec toutes les cérémonies requises. Alexandre, indigné, déclara qu'il entrerait de gré ou de force.

Ce fut alors que commença ce siége fameux qui dura sept mois, et qui finit par une nouvelle destruction de la ville. Les Macédoniens comblèrent le bras de mer qui les séparait des murs de Tyr : l'ancienne ville leur fournissait une grande abondance de pierres, et le mont Liban tout le bois qui leur était nécessaire pour bâtir des navires et des tours. Ils jetaient de grands arbres tout entiers dans la mer avec leurs branches, et après, les chargeant de pierres, ils remettaient d'autres arbres, qu'ils couvraient d'une terre grasse qui leur servait de mortier. C'était toujours encore les ruines de Palæ-

[1] Quint.-Curt., lib. IV, c. V; Justin., lib. XI, c. I. On se rappelle qu'un autre conquérant, passant à Malte et usant du même stratagème, demanda au grand maître de l'ordre de pouvoir entrer dans le port avec ses vaisseaux pour prendre de l'eau ; trois jours après, les Français entraient dans la ville, et l'ordre de Malte n'existait plus.

[2] Sichée, époux de Didon, était grand prêtre d'Hercule.



Tyrus qu'on jetait dans la mer[1]. Enfin, après mille combats acharnés, de nouveaux secours arrivèrent aux Macédoniens, tandis qu'une députation de Carthaginois vint annoncer aux Tyriens qu'ils ne devaient plus compter sur eux. La ville, attaquée par terre et par mer, succomba enfin, et, à l'exception de quinze mille hommes, qui furent sauvés par les Sidoniens, tous les habitants périrent : *A peine un petit nombre pourra-t-il échapper*. (Isaïe, XXIV.) Six mille soldats furent tués dans l'enceinte des remparts seulement; et la colère du roi était si grande, qu'après tant de carnage et lorsqu'on fut las de tuer, comme il restait encore deux mille hommes, il les fit tous attacher en croix le long du rivage.

Je viens de parler du temple d'Hercule, qui servit de prétexte à Alexandre pour s'emparer de la ville. Hercule est cette divinité dont le culte était si répandu en Éthiopie, en Égypte, dans toute l'Asie, et plus tard dans a Grèce : elle portait les nom de Moloch, d'Osiris, d'Adonis, de Baal, d'Apollon, de Bacchus, etc.; en un mot, c'est le dieu-soleil, qu'on retrouve dans la mythologie de presque tous les peuples idolâtres. Son nom sémitique est *Melcarte*, c'est-à-dire, roi de la ville; son nom phénicien *Baal-Tour*, qui signifie roi ou seigneur de Tyr, comme son nom grec *Archégètès* veut dire chef ou seigneur de la nation[2]. Son culte, c'est le sabéisme dans ses formes variées, c'est l'adoration des astres : leur éclat, leur marche imposante, leur influence mystérieuse, frappèrent l'imagination des hommes, et ils

[1] Magna vis saxorum ad manum erat. Tyro vetere præbente. (Curtius, IV, II, 18).

[2] Toutes les religions païennes n'étaient que des religions nationales : chaque nation avait son dieu. Les peuples païens adoptaient souvent des dieux étrangers; mais ils avaient leur divinité et leur culte à eux : c'est là le caractère de toutes les fausses religions. Dès qu'on n'adore pas le Dieu de l'univers, le seul vrai Dieu, dès qu'on n'a pas la religion universelle, tout se divise : l'homme veut se donner ce qu'il n'a pas voulu recevoir de la main de Dieu; mais, comme il ne peut imprimer un cachet divin à son œuvre, chacun s'arroge le même droit. Voilà pourquoi, même dans le christianisme, toutes les religions autres que la catholique tombent nécessairement dans la dépendance du pouvoir civil, et ne peuvent être que des religions nationales, c'est-à-dire, de fausses religions. Si la religion juive, qui était la religion vraie jusqu'à Jésus-Christ, n'était qu'une religion nationale, c'est qu'au milieu de la corruption universelle il avait été nécessaire d'établir comme un mur de séparation autour du peuple que Dieu s'était choisi pour conserver les révélations divines jusqu'au temps du Rédempteur du genre humain.

cherchèrent à se les rendre favorables; pour cela ils offrirent leurs biens, leur honneur, les fruits de la terre, les animaux, et ils immolèrent jusqu'à leurs propres enfants. Les fêtes de cette divinité se célébraient surtout au printemps, en automne, aux solstices, aux époques de croissance et de déclin du soleil. Le dépérissement et la renaissance de la nature étaient symbolisés par la mort et la résurrection de cette divinité, racontées diversement selon le génie des différents peuples. Au fond de toutes ces théogonies, il y a toujours le double principe mâle et femelle, accommodé aux idées, aux passions de l'humanité : c'est de là que nous voyons toujours Isis associée au culte d'Osiris, Vénus à celui d'Adonis ou Thammus, etc.; ou aussi ces deux principes réunis dans une seule divinité, comme dans le dieu Lunus et Luna, dans Baal et plusieurs autres. Toute la mythologie peut se réduire à cette double divinité[1]. Ce double élément se remarque partout dans son culte : les prêtres d'Hercule s'habillaient en femmes pour offrir des sacrifices; dans les temples il y avait des magasins de vêtements[2], et, pour célébrer les mystères infâmes de ce dieu, les hommes prenaient des habits de femme, et les femmes des habits d'homme. Sardanapale, paraissant au milieu de sa cour vêtu en femme, puis mourant sur un bûcher au milieu d'une orgie, n'est qu'une modification de la fin d'Hercule, qui périt sur un bûcher, après avoir vécu habillé en femme à la cour de la reine de Lydie. On retrouve les pratiques de ce culte jusque dans les incroyables folies d'Héliogabale, ce grand prêtre du soleil, qui a su, par des débauches sans nom, souiller encore le trône des empereurs romains, couvert déjà de tant d'ignominies. Le culte du soleil, qui renfermait au plus haut degré ce que les deux caractères distinctifs du polythéisme, la dépravation et la cruauté, pouvaient produire de plus monstrueux; ce culte, présenté sous des formes riantes, mêlé aux scènes innocentes de la nature, enveloppé de mystères, enseigné par des initiations successives, et compris seulement lorsqu'on n'avait plus ni la force ni la volonté de s'en détacher, devait nécessairement, comme tout ce qui flatte nos mauvais

[1] Nous traiterons de la seconde divinité en parlant d'Astarte ou Dercéto. Voyez ci-après, art. *Jaffa*.
[2] Voyez vol. III, art. *Samarie*.



instincts, se propager dans tout l'univers. De bonne heure la Judée en fut infectée, malgré les prodiges si nombreux, si visibles de la bonté de Dieu envers elle. Cent fois nous voyons les prophètes reprocher aux Juifs de sacrifier à Baal; ils nous font voir les femmes pleurant Adonis sur la terrasse des édifices, et jusque dans la maison du Seigneur, tandis que les anciens d'Israël adoraient le soleil levant dans les souterrains du temple. (Ézéch., VIII.) Ce sont les mystères de ce culte qui sont spécialement interdits aux Israélites par ce passage du Deutéronome : « Une femme ne prendra point un habit d'homme, et un homme ne se revêtira point d'habillements de femme ; car quiconque le fait est en abomination à Jéhovah ton Dieu. (*Deut.*, XXII, 5.) C'est probablement à cela que fait aussi allusion saint Jean en s'adressant à la ville de Sardes, vouée au culte de Diane et d'Hercule : « Vous avez cependant, dit l'apôtre, quelque peu de personnes qui n'ont point souillé leurs vêtements. » (*Apocal.*, III, 4.) Les Tyriens avaient leur dieu enchaîné, sans doute pour exprimer l'idée d'un dieu paralysé par l'hiver, comme les Romains, les Cappadociens, retenaient quelques-uns de leurs dieux dans les fers jusqu'au solstice d'hiver. Ils le représentaient comme mort ou endormi, pour qu'il pût se réveiller et renaître avec de nouvelles forces. Dans la fête annuelle qu'ils célébraient en commémoration de la mort de Melcarte, ils laissaient un aigle s'envoler du bûcher : l'aigle, comme le phénix rajeuni qui sortait de l'autel du soleil à Héliopolis, était primitivement le symbole de l'immortalité de l'âme. Les Athéniens tenaient aussi enchaînée la statue de la Victoire. C'est surtout en temps de guerre, ou lorsqu'ils voulaient leur témoigner leur mécontentement, que les païens enchaînaient leurs dieux. Josèphe attribue à Hiram, contemporain de Salomon, la fondation de la fête célébrée à Tyr vers le solstice d'hiver en honneur du soleil vainqueur[1]. On brûlait sur un bucher l'image de ce dieu, qui par les flammes acquérait une nouvelle vie et passait à une transformation nouvelle. Lorsque le prophète Élie disait aux prêtres de Baal sur le mont Carmel : « Criez plus haut ; car votre dieu... dort peut-être, et

[1] Josèphe, *Antiquités*, l. VIII, c. v.

il a besoin qu'on le réveille » (III *Rois*, XVIII, 27), il se moquait de ce dieu soumis à toutes les infirmités humaines, qui n'a été placé dans le ciel, par la dépravation et l'orgueil des hommes, que comme intermédiaire afin de diviniser l'humanité.

Hélas! il est bien triste de le dire, ce culte humiliant et absurde est loin d'être aboli. L'orgueil des mauvais esprits, dans le ciel, dans les jardins d'Eden comme dans les chaires d'une fausse philosophie, les porte toujours à vouloir s'égaler à Dieu. Ce culte, rafraichi, approprié à notre temps, est le culte dominant dans bien des contrées de l'Europe, dans maintes écoles célèbres. L'apothéose de l'humanité est le dernier progrès d'une science orgueilleuse : « Le dieu-humanité est l'une des grandes découvertes du siècle, et le siècle est fier de sa découverte[1]. »

Les emblèmes du soleil étaient le lion, quelquefois un lion enchaîné; le bœuf, dont les cornes signifiaient la puissance et la force; le cheval, pour marquer, par la légèreté de cet animal, la rapidité du soleil. On le désignait aussi par un homme portant un fouet, par une tête radiée, par un œil. Les Phéniciens, qui attribuaient à Hercule la découverte de la pourpre, avaient sur leur monnaie un chien saisissant un coquillage : ce qui était aussi un symbole de leur divinité[2].

Dans le Liban, nous nous sommes trouvés sur la scène ensanglantée par la mort d'Adonis ou du dieu-soleil, tué à la chasse par le dieu Mars caché sous la forme d'un sanglier; nous retrouvons ici le même mythe : c'est Pygmalion, roi de Tyr, qui tue, dans une chasse aux sangliers, son frère Sichaarbaal, ou Sichée, prêtre du dieu-soleil Melcarte dans l'île de Tyr, et mari de Didon, qui est la Vénus ou Astarte des Carthaginois. Dans la mythologie, l'ours et le sanglier sont l'emblème de l'hiver, ou de la saison où le soleil meurt avec toute la nature.

Devant le temple de Tyr, il y avait ces deux colonnes solaires qu'on voyait dans l'antiquité à l'entrée de plusieurs temples, notamment à l'entrée du temple de Melcarte à Cadix, qui était une colonie tyrienne. Selon Strabon, une des colonnes de Tyr était en or,

[1] Chesnel, *Du paganisme*, ch. II.

[2] Consultez Raoul-Rochette, *Mémoire sur l'Hercule assyrien et phénicien.*



l'autre en émeraude. Elles devaient représenter les deux pôles, le soleil et la lune, l'alpha et l'oméga, le ciel et la terre, le corps et l'âme, Sérapis et Isis des Égyptiens, Taautès et Astarte des Phéniciens, Saturne et Ops des Latins, et en général le double principe mâle et femelle de la nature. Chaque année les Carthaginois envoyaient une députation à Tyr avec des offrandes pour le temple de leur métropole.

Après la prise de Tyr par Alexandre, cette ville se releva encore de ses ruines, et redevint florissante sous ses successeurs; et, après la conquête des Romains, elle devint une colonie romaine, et l'empereur Adrien rebâtit ses murs. Ce n'était plus cette ville somptueuse d'autrefois; mais elle était si avantageusement située pour le commerce, qu'elle était encore la ville la plus peuplée de toute la Syrie. L'année 183, elle fut de nouveau réduite en cendres par Niger, parce qu'elle avait proclamé Sévère par haine contre Antioche.

Mais, pendant cette époque, l'histoire de Tyr n'est plus uniquement païenne, elle se rattache intimement à l'histoire de l'Église. Nous avons vu que Jésus-Christ a visité cette ville, et l'Évangile nous apprend qu'une foule de Sidoniens et de Tyriens suivaient notre Sauveur dans la Galilée[1].

L'auteur des Actes de saint Pierre raconte que le prince des Apôtres, après avoir quitté Césarée, vint à Tyr, qu'il y guérit plusieurs malades, y prêcha la religion chrétienne, et y établit une église, à la tête de laquelle il plaça comme évêque un des prêtres qui l'accompagnaient; de là il se rendit à Sidon et à Antioche[2].

Nous lisons dans les Actes des Apôtres que cette ville fut aussi visitée par saint Paul : « Allant vers la Phénicie, nous abordâmes à Tyr, où le vaisseau devait déposer ses marchandises. Ayant trouvé là des disciples, nous y demeurâmes sept jours; et ils disaient à Paul, par inspiration, qu'il n'allât point à Jérusalem. Ces sept jours accomplis, nous partîmes; tous, avec leurs femmes et leurs enfants, nous reconduisirent jusque hors de la ville, et, nous étant mis à ge-

[1] Marc., III; Luc, VI; Matth., XI.
[2] Clem., *De Gestis S. Petri*, n° 55.

noux sur le rivage, nous priâmes. Et après qu'on se fut dit adieu de part et d'autre, nous nous embarquâmes, et ils retournèrent chez eux. » (*Act.*, XXI.)

On voit que les chrétiens de Tyr ne craignaient point de manifester leur foi en priant publiquement à genoux sur le rivage, au milieu d'une population païenne. Bientôt après ils la confessèrent aussi hardiment au milieu des supplices. Les persécutions de Dioclétien et de Maximien s'étant élevées, Eusèbe, témoin oculaire, nous raconte la constance des martyrs de cette ville, exposés à la férocité des bêtes. Des femmes et des enfants, avec un visage serein, élevaient les mains et les yeux vers le ciel, et priaient tranquillement le Seigneur au milieu de l'arène, et entourés de lions affamés. L'auteur de la vie d'Alexandre le Grand, que nous avons cité plus haut, après avoir montré ce héros combattant avec intrépidité du haut d'une tour contre les Tyriens, qui l'avaient reconnu à ses marques royales, ajoute : *Il fit là des choses véritablement dignes d'être vues de toute la terre*. Et pourtant ce roi ambitieux est bien petit, à mon avis, auprès de ces enfants. Les corps de ces héros chrétiens, épargnés par les bêtes féroces, furent déchirés par le fer, et jetés dans la mer[1]. Un des principaux martyrs fut saint Tyrannion, évêque de Tyr, dont l'Église célèbre la fête le 28 février[2]. Saint Méthode, qui fut martyrisé en Grèce, était aussi évêque de Tyr.

Ulpien, ce préfet du prétoire qui fut l'auteur d'une violente persécution contre les chrétiens, et qui fut massacré à Rome presque dans les bras d'Alexandre Sévère, son protecteur, était né à Tyr[3].

C'est dans cette ville que fut réuni, l'année 335, ce fameux concile d'évêques ariens qui poursuivaient de leurs calomnies le plus intrépide défenseur de la vérité, saint Athanase. Confondus dans leurs iniques accusations, ils eurent recours à la violence, et ils cherchèrent à le faire périr.

L'Église de Tyr, célèbre par la visite des apôtres, fut la première

[1] Euseb., *Hist. eccl.*, lib. VIII. — Niceph., *Hist. eccl.*, lib. VII. — Tyr., *Bell. sacr.*

[2] Bolland., 28 febr., tom. III.

[3] Ulpien (Domitius) a écrit un Digeste et plusieurs ouvrages de jurisprudence, dont il ne reste qu'une partie de celui qui était intitulé *Règle de droit*.

dans ces contrées après celle de Jérusalem; ses archevêques assistèrent aux conciles de Césarée, de Nicée, de Constantinople et de Calcédoine; quatorze évêchés dépendaient de l'archevêque de Tyr.

Tout cela fut détruit l'an 636, lorsque les Sarrasins s'emparèrent de la Syrie.

En 1124, la flotte vénitienne, commandée par le doge Michaélis, étant venue en Palestine, on projeta une grande expédition contre les musulmans; le sort fut jeté sur Ascalon et Tyr, et il tomba sur cette dernière ville. Les habitants de toutes les villes déjà occupées par les chrétiens s'étaient réfugiés à Tyr, parce qu'ils la croyaient encore imprenable. Le doge de Venise l'attaqua du côté de la mer, et s'empara du port, tandis que le patriarche de Jérusalem et le comte de Tripoli, régent du royaume, faisaient le siége de la place du côté de l'isthme, où elle était défendue par un triple rang de murailles. Après un siége de cinq mois et demi, ces murs s'écroulèrent sous les efforts des croisés, et la bannière du doge de Venise flotta sur les tours de Tyr avec celle du roi de Jérusalem[1].

Pendant une période de soixante ans, sous la domination des princes chrétiens, la ville de Tyr eut encore quelques jours de gloire et de tranquillité. L'année 1187, elle repoussa les attaques de Saladin, qui était venu l'assiéger avec une nombreuse armée. La défense de la ville était confiée à Conrad, marquis de Monferrat, qui fit preuve d'autant de génie que de courage. Il releva des fortifications si souvent renversées, il fit creuser de nouveaux fossés, sépara encore une fois l'île du continent, et Tyr redevint inaccessible au milieu des eaux : Saladin fut forcé de se retirer.

Conrad, élu roi de Jérusalem à la place de Gui de Lusignan, mourut assassiné à Tyr. En 1269, Hugues III, roi de Chypre, se fit couronner à Tyr comme roi de Jérusalem. Jean I[er], son fils et son successeur, se fit, comme lui, couronner à Nicosie et à Tyr.

Enfin, en 1291, Tyr tomba entre les mains des infidèles pour ne plus se relever; ils la détruisirent, et ses habitants furent à jamais dispersés. Ceux qui l'habitent aujourd'hui sont aussi indifférents à

[1] Michaud, *Hist. des croisades*, liv. V; Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, suite de la lettre CXXXVI.

son histoire et lui sont aussi étrangers que les oiseaux de proie qui viennent se percher sur ses ruines.

Les éléments, autant que les hommes, ont contribué à mettre cette ville dans l'état où nous la voyons : peu de villes au monde ont été si souvent renversées par des tremblements de terre. Ces anciennes luttes entre Dionysos et Posidon, entre la terre et l'eau, étaient la personnification de ces grandes tourmentes qui jetaient les eaux de la mer bien avant dans les terres, et pendant lesquelles des îles et des parties du rivage disparaissaient au fond des abîmes. La petite île qui portait le temple d'Hercule était, dans l'opinion des anciens, comme celle de Délos, flottante à la surface de la mer : de là cette expression de Lucain, *Tyros instabilis*[1]. C'est ce qui obligea souvent les Tyriens à quitter leur patrie pour aller au loin fonder des colonies à Utique, à Carthage, à Cadix[2].

Pendant les deux ou trois siècles qui précédèrent et suivirent la naissance de Jésus-Christ, la ville de Tyr eut d'autant plus à souffrir des tremblements de terre que ses maisons étaient très-élevées. Sous Dioclétien elle fut entièrement renversée. Au onzième siècle, elle fut ensevelie avec le plus grand nombre de ses habitants. Au commencement du treizième, il ne resta debout que quelques maisons. Ces terribles événements se sont constamment reproduits; le dernier dont elle eut à souffrir fut celui du mois de janvier 1837.

La ville actuelle ressemble plutôt à un cimetière qu'à une ville. Quelques maisons basses, pareilles à des sépulcres en pierre ou en terre, recouvrent une petite partie de la presqu'île; aucun monument n'est resté debout, le port est comblé; l'œil peut suivre à la trace de quelques écueils l'ancien mur d'enceinte; des colonnes brisées gisent partout sur le rivage, dans les décombres, dans les vieux murs, dans la mer; des femmes enveloppées dans des linceuls passent silencieuses dans les rues désertes : *Il n'a été laissé à la ville que la solitude, ses portes abattues sont brisées* (Isaïe, XXIV); les hommes, isolés, sont accroupis de loin en loin aux coins des rues : *Au*

[1] Luc., *Phars.*, III, 217.

[2] Crebris terræ motibus cultores ejus defatigati nova et externa domicilia armis sibimet quærere cogebantur. (Q. Curtius, IV, 4, 20.)

milieu même de la contrée, à peine trouve-t-on quelques hommes, comme lorsqu'on a secoué les olives, ou comme on voit de rares grappes après la vendange. (Isaïe, *l. c.*) En dehors, du côté de la mer, il y a quelques restes de la double enceinte qui la défendait; çà et là, encore des fûts de colonnes; sur le rivage, des roches nues, des pêcheurs et des filets : *Et je te réduirai à n'être plus qu'une pierre polie, propre à sécher les filets.* (Ézéch., XXVI.) Il n'y a plus ni fossés, ni tours, ni remparts.

La petite île qui avait été réunie à la grande par Hiram, l'antique sanctuaire de Melcarte, est ensevelie sous les eaux : la jetée a été emportée par les vagues et les tremblements de terre; il ne reste de cette île que des écueils : « *La mer maintenant t'a brisée, tes richesses sont au fond des eaux.* » (Ézéch., XXVII, 34.)

A la seule pointe nord-ouest de l'île, on peut compter plus de cinquante colonnes en granit et en marbre enfouies en partie dans le sable, en partie dans la mer. Par un temps calme, il faut sortir du port actuel, qui n'était autrefois que le port intérieur, et aller explorer tout ce rivage pour avoir une idée des immenses travaux exécutés par les Tyriens afin d'abriter leurs magasins et leurs navires. On peut voir encore au fond des eaux une quantité de colonnes, d'énormes blocs taillés, et des murs d'une prodigieuse longueur. M. de Bertou a ainsi découvert par lui-même et par le rapport de plongeurs des murs en pierres de taille qui ne sont qu'à deux ou trois toises au-dessous de la surface de l'eau, dont la largeur est de trente-trois à trente-six pieds, et qui s'étendent à six mille pieds le long de la côte. Un seul bassin, qui était probablement l'arsenal maritime de Tyr, a deux mille deux cent cinq pieds de long.

Je me rendis sur le point le plus élevé de la presqu'île. Après que j'eus passé une porte cintrée, mon guide me dit : « Voilà la forteresse! » C'était un charnier, d'où je sortis précipitamment. Elle devait être pourtant en meilleur état il y a peu d'années, sous Ibrahim-pacha, puisqu'il y a logé.

De là j'allai visiter l'ancienne cathédrale; elle est à l'extrémité sud-est de la ville actuelle. Elle a été bâtie par l'évêque de Tyr Paulin, et ce fut l'évêque Eusèbe de Césarée qui prononça le dis-

cours de consécration sous le règne de Constantin[1] : c'était la plus belle église de toute la Phénicie; elle avait deux cent cinquante pieds de longueur et cent cinquante de largeur. Au onzième siècle, on y voyait encore le tombeau d'Origène. Nous avons déjà dit que l'empereur Frédéric Barberousse y a été enterré, l'an 1190, après s'être noyé dans le Sélef[2]. Guillaume de Tyr, le savant archevêque, qui a dressé les actes du concile de Latran et écrit une des plus judicieuses histoires des croisades (de 1174 à 1184), a été longtemps à la tête de cette église. C'était dans cette cathédrale, et plus tard dans celle de Famagouste, que l'on couronnait les rois de Jérusalem après la perte de la ville sainte. Aujourd'hui elle est à moitié cachée sous les débris et enfoncée en terre ; une quantité de masures turques occupent une partie du chœur et des nefs ; près d'une de ces maisons, il y a encore deux grandes et magnifiques colonnes étendues dans la cour. En parlant de cette église, M. Robinson disait, il y a à peine dix-huit ans : « L'intérieur est divisé en trois ailes séparées par un rang de colonnes de granit. A l'extrémité de chacune des deux branches de la croix était une tour, où l'on montait par un escalier en spirale qui existe encore en entier[3]. » Il n'y a plus maintenant d'autres colonnes que les deux dont j'ai parlé. De ces escaliers en spirale, il n'y en a plus qu'un, et il est tellement dégradé, que je n'ai pu le monter qu'avec peine, et non sans danger ; il ne s'élève plus au-dessus du dernier pan de mur de l'église.

[1] Eusèbe Pamph., *Hist. eccl.*, liv. X, ch. IV. — Paulin était entaché d'arianisme comme Eusèbe; il fut transféré au siége d'Antioche, sa ville natale. (*Oriens christianus*, tome II, p. 805.)

[2] Frédéric s'étant noyé dans la rivière de Salef ou Sélef, Boha-eddin dit que les Allemands firent bouillir le corps du prince, et qu'après avoir dépouillé les os de leur chair, il les recueillirent dans une caisse qu'ils emportèrent avec eux pour la déposer à Jérusalem, dans l'église du Saint-Sépulcre. Le compilateur des *Deux Jardins* remarque que les Allemands, n'ayant pu arriver jusqu'à Jérusalem, déposèrent les restes de leur empereur à Tyr, et que ces restes y étaient encore au moment de la croisade de l'empereur Henri VI. (*Biblioth. des croisades*, tome IV, traduit de l'arabe par M. Reinaud, p. 274.) Ces ossements furent reçus à Tyr par l'archevêque Guillaume, qui revenait d'Europe, où il avait prêché une croisade.

[3] Robinson, *Palestine*, c. XIII.



De ce piédestal croulant, j'ai jeté un coup d'œil sur la désolation qui m'environnait. Je ne voyais que « misère et abattement ; » même les ruines sont réduites en poussière : dans ce vaste champ, où fut une ville plus puissante qu'Ilion, une seule colonne reste debout, isolée au milieu de ces monticules de décombres. Des fouilles récentes ont été faites alentour par les habitants pour chercher des trésors ; et, à une grande profondeur, ils n'ont trouvé encore que poussière. La digue d'Alexandre est entièrement recouverte de sable ; on croirait que cet isthme a toujours existé ; on remarque si peu le travail de l'homme sur les ruines de Tyr, qu'il semble que cette plage désolée a toujours été la proie du désert et de la destruction [1].

La population du village, qui porte le nom de Sour [2], est composée d'environ mille Métoualis, huit cents Grecs unis, deux cents Maronites et vingt Grecs schismatiques.

Il y a un évêque pour les Grecs unis de Sour et de la montagne : il s'appelle Canatios : j'allai lui faire ma visite avec M. Farah. Il nous offrit les pipes et les rafraichissements d'usage ; il était accompagné de quelques prêtres. Il se montra très-satisfait de ma visite : il me demanda ce qu'on pensait des Grecs unis en Europe. Il ne put contenir sa joie quand je lui eus dit que nous les tenions pour catho-

[1] M. de Lamartine a passé devant la ville de Tyr, et il a continué son chemin pour aller se reposer auprès des puits de Salomon, en poursuivant les *aigles prophétiques* que son génie lui avait révélés dans la rade de Marseille. Je n'ai nullement l'intention de contester à l'illustre voyageur les aigles qu'il a vus descendre du Liban à son passage : je l'ai d'autant moins, que cette image, qu'il attribue à son *sens divinier*, se trouve tout entière dans Ézéchiel (XVII, 3, 4), non comme une réalité, mais dans une énigme. Il y a des aigles dans le Liban ; ils peuvent descendre dans la plaine : c'est incontestable. Je tiens seulement à faire remarquer que *M. de Lamartine a passé à une lieue de Tyr, et qu'il n'a pas voulu se détourner de son chemin pour la visiter.* Ce fait, qu'il est très-facile de prouver, peut servir à faire connaître comment voyageait le célèbre poëte, et nous mettra à même d'estimer à sa valeur ce qu'il nous dira de la Terre-Sainte.

[2] *Sour* vient de l'ancien nom hébreu *Tsor*, en phénicien *Zor*, qui signifie *rocher* ; en araméen *Tor*, dont on a fait *Tyr*. Cette ville se trouve dans plusieurs auteurs sous le nom de *Sarra* : voyez Virgile, *Géorgiques*, II, 506 ; Juvénal, *Satyr.*, X, 38. C'est de ce nom que vient l'expression *sarranus murex*, *sarranum ostrum*, pourpre tyrienne. Le mot français *écarlate*, comme le mot italien *scarlatto*, vient de *sarlaca*, composé de *sar* (tyrien) et de l'hébreu *laca* (rouge), aussi écarlate signifie *rouge de Tyr*. Le mot allemand *Scharlach* a évidemment la même étymologie.

liques comme nous. Ensuite il ajouta qu'il serait à souhaiter qu'il n'y eût ni musulmans, ni juifs, ni grecs, ni protestants : que les savants de l'Europe, qui font tant de choses, devraient bien se réunir, et faire en sorte qu'il n'y eût plus qu'une seule religion dans le monde. Je lui répondis qu'il avait une trop haute opinion des savants de l'Europe; qu'ils ne sont pas compétents pour cela : que ce n'est pas à eux qu'a été promise l'infaillibilité; qu'ils ne le prouvent que trop chaque jour ; et que, s'ils se réunissaient pour discuter sur des matières religieuses, on verrait probablement surgir quelques religions de plus; qu'au reste, il y avait toujours eu des scandales, des schismes et des hérésies dans le monde, et qu'on en verrait aussi longtemps qu'il y aura des hommes orgueilleux et corrompus. L'évêque se plaignit ensuite de son troupeau. « En Europe, me dit-il, les prêtres sont plus respectés qu'en Syrie; » il ajouta : « Du temps d'Ibrahim, les affaires allaient tout autrement : les fidèles étaient plus soumis, ils venaient plus assidûment à l'église; alors il y avait de l'ordre. » J'eus bien de la peine à faire comprendre au bon évêque que dans ce moment l'Europe ne se distinguait pas beaucoup par son amour pour l'ordre et la religion.

Je demandai à voir son église; il voulut lui-même m'y conduire. Elle est petite, elle a été bâtie il y a cent cinquante ans; le pavé est en marbres de différentes espèces et en porphyre, le tout enlevé aux décombres du voisinage : on n'a pas employé les colonnes qu'on trouve dans le sable, parce qu'il n'y a personne pour les mouvoir[1]. Djezzâr avait voulu les enlever pour sa mosquée d'Acre, mais ses ingénieurs n'ont pas même pu les remuer[2].

Il est difficile de parler de Tyr sans dire comme tous les autres qu'on ignore complétement sur les lieux la manière d'extraire la couleur pourpre des coquillages. Les Tyriens d'aujourd'hui, non-seulement ne cultivent pas les arts des anciens, mais ils n'en ont pas même conservé le souvenir : ce sont des barbares qui sont venus jeter leurs tentes sur l'emplacement d'une ville dont les habitants

[1] Dans la plupart des villes du Levant, à Rhodes, à Smyrne, à Beyrouth, à Sidon, etc., les seuils des portes, à l'entrée des villes, sont de belles colonnes en marbre ou en granit enlevées à d'anciens temples.

[2] Volney, tome II.

ont été dispersés; aucun lien ne les rattache à l'époque glorieuse de l'antique cité phénicienne. J'ai parcouru le rivage, je me suis avancé assez loin dans la mer; j'ai trouvé partout une immense quantité de petits coquillages, qui sont rejetés par les flots pendant les mois de juin et de juillet, et qui garnissent toute la plage à plusieurs pieds de profondeur.

Je n'ai pas trouvé la moindre trace du *murex trunculus* et de l'*helix ianthina*, qui devaient donner cette belle couleur, et qui, selon Pline, se trouvaient sur le rivage de Tyr. On lit dans le Deutéronome un texte frappant, qui a rapport soit au sable de ces contrées, qui a servi à l'invention du verre, soit au coquillage de pourpre qu'on trouvait dans le sable. Le partage de Zabulon s'étendait de la mer de Tibériade à la Méditerranée; c'est pourquoi Moïse dit aux tribus d'Israël : « Zabulon, réjouis-toi dans ta navigation, et Issachar sous tes tentes: vos enfants appelleront le peuple sur la montagne; là ils immoleront les victimes de justice; *car ils suceront l'abondance des mers et les trésors cachés dans le sable.* » (*Deut.*, XXXIII, 19.)

La couleur pourpre a été un des objets les plus recherchés du commerce de Tyr, et on voit dans Pline qu'à Rome elle se vendait plus de mille deniers la livre.

D'après la mythologie, c'est la nymphe Tyros, qu'aimait Hercule, qui aurait découvert cette éclatante couleur. Elle se promenait sur le bord de la mer; son chien brisa avec les dents un petit coquillage, et se teignit le museau d'une belle couleur pourpre. La nymphe déclara à Hercule qu'elle ne le verrait plus, à moins qu'il ne lui procurât une robe de cette couleur. Hercule ramassa une quantité de ces coquillages, trempa une robe dans le sang du murex et la donna à la nymphe, qui fut ainsi la première ornée d'un vêtement de pourpre, réservé dans la suite pour les princes et les rois.

Quoi qu'il y ait de fabuleux dans ce récit, personne n'a jamais contesté aux Tyriens l'invention de la pourpre; tout le monde s'accorde à la faire remonter au fondateur de leur ville, à Melcarte, et ce fut par lui que la pourpre commença à être l'attribut de la divinité et de la royauté. La statue de la déesse tyrienne, Astarte, était couverte d'un manteau de pourpre; le grand prêtre de Melcarte devait se couvrir d'un manteau de même couleur quand il offrait au dieu



liques comme nous. Ensuite il ajouta qu
eût ni musulmans, ni juifs, ni grecs, ni
de l'Europe, qui font tant de choses
faire en sorte qu'il n'y eût plus qu'un
Je lui répondis qu'il avait une trop
rope; qu'ils ne sont pas compétents
qu'a été promise l'infaillibilité; qu
jour ; et que, s'ils se réunissaient
gieuses, on verrait probablement
qu'au reste, il y avait toujours
hérésies dans le monde, et qu
aura des hommes orgueilleux
ensuite de son troupeau. « En
respectés qu'en Syrie; » il aj
allaient tout autrement : les
plus assidûment à l'église,
la peine à faire compr
l'Europe ne se distingua
et la religion.

Je demandai à voir
Elle est petite, elle
en marbres de diff
aux décombres d
qu'on trouve dan
voir[1]. Djezzâr av
ses ingénieurs n

Il est difficile
qu'on ignore
couleur pourp
seulement n
même cons
jeter leurs

[1] Dans la p
les seuils de
granit enlev
[2] Volney

partout la marque
ordres d'Assuérus.
avec un manteau de
avaient coutume de
36.) Les Juifs permet-
que tous sachent qu'il
mode éleva Clodius Albi-
la permission de porter,
pourpre, mais sans or. Dans
avait une salle toute garnie
des impératrices grecques :
y étaient nés : *Ils sont nés*
qu'ils étaient désignés.
à la royauté du fils de Dieu,
d'épines, et le vêtirent d'un
Dans le symbolisme de l'Église,
et une autre signification :
en revêt les prêtres lorsqu'elle
répandu leur sang pour la foi.
cardinaux, pour qu'elle leur rappelle
doivent être d'imiter la passion de
leur sang pour la défense de l'Église[1].
de pourpre ne désignait pas une couleur
série de nuances qui s'obtenaient par
notamment par des coquilles marines. On
sur les côtes de Phénicie, mais dans
et l'Atlantique. Il y avait plusieurs espè-
obtenait des couleurs différentes : ceux
la teinte la plus noire ; ceux des
donnaient une couleur violette, et ceux de
de Sicile éclatant. Nulle part on ne pouvait imiter
savait obtenir à Tyr : c'est pourquoi les étoffes de
si recherchées. Une circonstance favorable à l'in-

rubicundiores ebore antiquo, quoad caritatem et pas-
oculis semper habendam vestibus rubeis
de Penit., § Cur cardinal., n° 16.)

dustrie de cette ville, c'est que, comme c'étaient surtout les étoffes de laine qui étaient teintes en pourpre, les Tyriens, par le voisinage de plusieurs tribus nomades qui leur fournissaient les meilleures laines, avaient l'avantage de produire des étoffes qui l'emportaient sur toutes les autres par leur bonté, leur finesse et leur couleur[1].

La préparation de la pourpre avec des coquillages était difficile et dispendieuse; c'était un art qui avait ses traditions, et un long usage, favorisé par une foule de circonstances locales, y avait rendu habile toute la population du pays. C'est la cherté de la pourpre obtenue de cette manière, et la dispersion tant de fois renouvelée de ceux qui la préparaient, qui a fait abandonner ces procédés pour la cochenille. L'ancien procédé s'est conservé à Tyr jusqu'au moyen âge, et ce sont les Juifs qui en avaient alors le monopole : Benjamin de Tudèle, l'an 1160, a trouvé dans cette ville quatre cents Juifs occupés spécialement de la préparation du verre et de la pourpre, les deux arts principaux des Phéniciens[2]. Ils avaient le même monopole dans plusieurs autres villes; ils étaient alors teinturiers, comme ils sont aujourd'hui courtiers et brocanteurs.

On trouve dans Pline[3] la description complète de la méthode des Phéniciens de préparer la pourpre; il indique aussi les différentes nuances qu'exigeaient la diversité des emplois ou les caprices de la mode. Le manteau des chefs d'armée devait être rouge ponceau, celui des triomphateurs rouge écarlate; les nuances les plus recherchées étaient tantôt celle de l'améthyste : *Ita fit amethysti color eximius ille;* tantôt celle de sang caillé : *Laus ei summa in colore sanguinis concreti*. Vue en face, l'étoffe devait avoir une teinte noirâtre; vue d'en bas, elle devait être luisante : *Nigricans adspectu, idemque suspectu refulgens*. Sous Auguste, pour que la pourpre eût plus de prix, elle devait avoir été trempée deux fois et avoir une teinte violette[4].

[1] *Voyez* Pline, *Hist. nat.*, l. IX, ch. XXXVI. — Heeren, *Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der alten Völker*; I Th., 2 Abtheil.

[2] Benj. of Tudela, *Itin.*, I.

[3] Plin., *Hist. nat.*, V et IX.

[4] Winckelmann, *Geschichte der Kunst der Alten*. Bd. III. — C. Ritter, *Erdk. Phönicien*.

cours de consécration sous le règne de Constantin[1] : c'était la plus belle église de toute la Phénicie; elle avait deux cent cinquante pieds de longueur et cent cinquante de largeur. Au onzième siècle, on y voyait encore le tombeau d'Origène. Nous avons déjà dit que l'empereur Frédéric Barberousse y a été enterré, l'an 1190, après s'être noyé dans le Sélef[2]. Guillaume de Tyr, le savant archevêque, qui a dressé les actes du concile de Latran et écrit une des plus judicieuses histoires des croisades (de 1174 à 1184), a été longtemps à la tête de cette église. C'était dans cette cathédrale, et plus tard dans celle de Famagouste, que l'on couronnait les rois de Jérusalem après la perte de la ville sainte. Aujourd'hui elle est à moitié cachée sous les débris et enfoncée en terre ; une quantité de masures turques occupent une partie du chœur et des nefs ; près d'une de ces maisons, il y a encore deux grandes et magnifiques colonnes étendues dans la cour. En parlant de cette église, M. Robinson disait, il y a à peine dix-huit ans : « L'intérieur est divisé en trois ailes séparées par un rang de colonnes de granit. A l'extrémité de chacune des deux branches de la croix était une tour, où l'on montait par un escalier en spirale qui existe encore en entier[3]. » Il n'y a plus maintenant d'autres colonnes que les deux dont j'ai parlé. De ces escaliers en spirale, il n'y en a plus qu'un, et il est tellement dégradé, que je n'ai pu le monter qu'avec peine, et non sans danger ; il ne s'élève plus au-dessus du dernier pan de mur de l'église.

[1] Eusèbe Pamph., *Hist. eccl.*, liv. X, ch. IV. — Paulin était entaché d'arianisme comme Eusèbe; il fut transféré au siége d'Antioche, sa ville natale. (*Oriens christianus*, tome II, p. 805.)

[2] Frédéric s'étant noyé dans la rivière de Salef ou Sélef, Boha-eddin dit que les Allemands firent bouillir le corps du prince, et qu'après avoir dépouillé les os de leur chair, il les recueillirent dans une caisse qu'ils emportèrent avec eux pour la déposer à Jérusalem, dans l'église du Saint-Sépulcre. Le compilateur des *Deux Jardins* remarque que les Allemands, n'ayant pu arriver jusqu'à Jérusalem, déposèrent les restes de leur empereur à Tyr, et que ces restes y étaient encore au moment de la croisade de l'empereur Henri VI. (*Biblioth. des croisades*, tome IV, traduit de l'arabe par M Reinaud, p. 274.) Ces ossements furent reçus à Tyr par l'archevêque Guillaume, qui revenait d'Europe, où il avait prêché une croisade.

[3] Robinson, *Palestine*, c. XIII.

De ce piédestal croulant, j'ai jeté un coup d'œil sur la désolation qui m'environnait. Je ne voyais que « misère et abattement ; » même les ruines sont réduites en poussière : dans ce vaste champ, où fut une ville plus puissante qu'Ilion, une seule colonne reste debout, isolée au milieu de ces monticules de décombres. Des fouilles récentes ont été faites alentour par les habitants pour chercher des trésors ; et, à une grande profondeur, ils n'ont trouvé encore que poussière. La digue d'Alexandre est entièrement recouverte de sable ; on croirait que cet isthme a toujours existé ; on remarque si peu le travail de l'homme sur les ruines de Tyr, qu'il semble que cette plage désolée a toujours été la proie du désert et de la destruction [1].

La population du village, qui porte le nom de Sour [2], est composée d'environ mille Métoualis, huit cents Grecs unis, deux cents Maronites et vingt Grecs schismatiques.

Il y a un évêque pour les Grecs unis de Sour et de la montagne : il s'appelle Canatios ; j'allai lui faire ma visite avec M. Farah. Il nous offrit les pipes et les rafraîchissements d'usage ; il était accompagné de quelques prêtres. Il se montra très-satisfait de ma visite ; il me demanda ce qu'on pensait des Grecs unis en Europe. Il ne put contenir sa joie quand je lui eus dit que nous les tenions pour catho-

[1] M. de Lamartine a passé devant la ville de Tyr, et il a continué son chemin pour aller se reposer auprès des puits de Salomon, en poursuivant les *aigles prophétiques* que son génie lui avait révélés dans la rade de Marseille. Je n'ai nullement l'intention de contester à l'illustre voyageur les aigles qu'il a vus descendre du Liban à son passage : je l'ai d'autant moins, que cette image, qu'il attribue à son *mens divinior*, se trouve tout entière dans Ézéchiel (XVII, 3, 4), non comme une réalité, mais dans une énigme. Il y a des aigles dans le Liban ; ils peuvent descendre dans la plaine : c'est incontestable. Je tiens seulement à faire remarquer *que M de Lamartine a passé à une lieue de Tyr, et qu'il n'a pas voulu se détourner de son chemin pour la visiter.* Ce fait, qu'il est très-facile de prouver, peut servir à faire connaître comment voyageait le célèbre poëte, et nous mettra à même d'estimer à sa valeur ce qu'il nous dira de la Terre-Sainte.

[2] *Sour* vient de l'ancien nom hébreu *Tsor*, en phénicien *Zor*, qui signifie *rocher ;* en araméen *Tor*, dont on a fait *Tyr*. Cette ville se trouve dans plusieurs auteurs sous le nom de *Sarra :* voyez Virgile, *Géorgiques*, II, 506 ; Juvénal, *Satyr.*, X, 38. C'est de ce nom que vient l'expression *sarranus murex, sarranum ostrum*, pourpre tyrienne. Le mot français *écarlate*, comme le mot italien *scarlato*, vient de *sarlaca*, composé de *sar* (tyrien) et de l'hébreu *laca* (rouge) ; ainsi écarlate signifie *rouge de Tyr*. Le mot allemand *Scharlach* a évidemment la même étymologie.

NOTES.

NOTE A,

RELATIVE A LA PAGE 147.

TEXTES SUR LA PRIMAUTÉ DE SAINT PIERRE ET DE SES SUCCESSEURS, PUBLIÉS PAR LE SAINT SYNODE RUSSE[1].

Saint Jean Chrysostome. Homélies sur la pénitence (Moscou, 1779).

Hom. 3, fol. 19 : Ce Pierre, la *pierre* forte, ce *fondement* inébranlable.

Hom. 5, fol. 29 : « Pierre pleura amèrement. » Quelle est donc la force de ces larmes? Le cours des événements la prouve clairement ; car, après sa chute si grave, le Seigneur lui accorda de nouveau les honneurs qu'il possédait auparavant, et lui confia le *gouvernement* de l'Église *universelle*.

Le Même. Homélies sur les Actes des apôtres (publiées en 1768).

Hom. 3, fol. 48 : Pierre, animé d'une foi ardente, après que *le troupeau lui eut été confié* par J. C., et comme premier membre de l'assemblée, prend toujours le premier la parole.

Hom. 3, fol. 53 : Quoi donc? Pierre ne pouvait-il pas lui-même choisir (un apôtre à la place de Judas)? *Oui, certes.*

Hom. 3, fol. 56 : Pierre a la principale puissance ; car c'est à lui que *tous* ont été *confiés* par les paroles de Jésus-Christ : *Et tu, conversus, confirma fratres tuos.*

Le Même. Homélie dans le Prologue, 29 juin :

Pierre est la *source* de l'orthodoxie, l'*Église de Dieu*.

Pierre est l'*instituteur des apôtres*. Que dirons-nous à Pierre? Pierre est la *lumière* de *l'univers*, le *chef des apôtres*.

Réjouis-toi, Pierre, la *pierre de la foi*, *pasteur souverain* de *tous les apôtres*.

Pierre est appelé la *pierre*, et c'est *sur lui* que Jésus-Christ *fonda* l'Église spirituelle, contre laquelle les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir. Le Seigneur

[1] Ces textes, traduits en slavon, ont été publiés à Moscou en 1768 et 1779.

ayant posé lui-même le fondement et érigé les murs par la foi, qui pourrait résister à son Église? Quiconque aura recours à elle par la foi sera sauvé. Accourons donc à elle, mes frères : c'est là que nous trouverons la rémission de tous nos péchés... Car c'est à cet apôtre *suprême*, Pierre, que le Seigneur accorda la puissance, en disant : *Ecce tibi dabo claves...*

THÉOPHYLACTE de Bulgarie, Explication de l'Évangile :

SAINT LUC, c. XXII : « Et tu, conversus, confirma fratres tuos. » Ceci t'est facile à comprendre; car, ayant l'ancienneté sur les disciples, tu me renieras; tu en pleureras et en feras pénitence, confirmant aussi les autres : ceci te sied, parce que tu es avec moi le *fondement* de l'Église établie sur la *pierre*. Il s'entend qu'il n'est pas seulement question des apôtres, qu'ils soient confirmés par Pierre, mais *de tous les fidèles*, jusqu'à la fin des siècles.

SAINT JEAN, c. XXI : « Pais mes brebis. » Après avoir mangé avec eux, il confie à Pierre le soin de paître les brebis de l'*univers;* il donne le pastorat à Pierre, et non à un autre, d'abord parce que Pierre était le meilleur et le plus sage, et parce qu'il était le *chef* du collége des apôtres... Le Seigneur confia à Pierre le protectorat de *tous les fidèles;* car Jacques obtint la chaire de Jérusalem, mais Pierre *tout l'univers.*

Livres d'offices du carême (triode). Matines du jeudi de la seconde semaine :

Pierre, *pierre et fondement* de la foi; Paul, prédicateur et instituteur des gentils.

SOBORNIK. Légende sur l'image de la sainte Vierge de Rome; tome II, p. 24 :

L'un (Pierre), comme *fondement de l'Église* de son Fils; l'autre (Jean), comme son fils (de la sainte Vierge) par la grâce.

Livres d'offices mensuels; 29 et 30 juin.

Initio : Quelles couronnes donnerons-nous à Pierre et à Paul, les premiers des apôtres de Dieu? Au premier, comme au *chef* des apôtres; au second, pour avoir travaillé plus que tous les autres.

29 *juin*. Hymne composé par saint Jean Damascène :

O bienheureux Pierre! l'Éternel t'a désigné d'avance comme préposé à l'Église et son *premier évêque*.

30 *juin. Sub finem :*

Suprême fondement des apôtres, tu as tout abandonné pour suivre ton maître. Tu as été le *premier évêque de Rome*, la gloire et l'honneur de la très-grande ville; et Pierre est l'affermissement de l'Église, contre laquelle, en vérité, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. Jésus-Christ t'a appelé *pierre*, ô Pierre! et *sur toi* est établie l'Église, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.

SOBORNIK. Lettre des patriarches d'Orient à Théophile; tome II, fol. 44 :

L'apôtre *suprême* Pierre, *prototrône* de la *grande Rome*, et Marc, l'évangéliste d'Alexandrie, et Luc, de la grande Antioche, et Jacques, de Jérusalem : voilà les grands et divins patriarches.

Iᵉʳ ET IIᵉ SIÈCLE.

Vies des Saints, 4 janvier. Les soixante-dix disciples :

Saint Lin fut évêque de Rome *après* l'apôtre saint Pierre.

25 novembre. Saint Clément, pape :

Après la mort de *Pierre*, et, *après lui*, de l'évêque Lin, ainsi que de l'évêque *Clet*, Clément gouverna avec sagesse la nacelle de l'Église de Jésus-Christ.

Offices des Saints, même date :

Disciple de Pierre, tu as imité ses mœurs divines, ô martyr Clément! et par là tu t'es montré le véritable héritier de son trône.

IVᵉ SIÈCLE.

Offices des Saints, 2 janvier. Saint Sylvestre, pape :

Hymne VIIIᵉ : Tu as été le *supérieur* du *saint concile*, et tu as illustré le trône du disciple *suprême*.

Hymne IXᵉ : *Divin chef* des *saints Pères*, tu as confirmé la sainte doctrine et fermé la bouche impie des hérétiques.

Vᵉ SIÈCLE.

Offices des Saints, 18 février. Saint Léon, pape :

Comment t'appellerons-nous, homme inspiré de Dieu? Te nommerons-nous la *tête* de l'Église orthodoxe de Jésus-Christ, l'œil de la religion?

Hymne VIᵉ : *Héritier* de Pierre et *enrichi de sa primauté*, plein d'une ardeur brûlante, tu as écrit une lettre inspirée de Dieu, qui confond les doctrines impies des hérétiques.

VIᵉ SIÈCLE.

Vies des Saints, 12 mars. Saint Grégoire le Grand :

Paroles de l'ange à saint Grégoire : « Le Seigneur t'a désigné pour être le *premier évêque* de sa sainte Église et l'*héritier* de saint Pierre, l'*apôtre suprême*. »

VIIᵉ SIÈCLE.

Offices des Saints, 14 avril. Saint Martin, pape :

Hymne VIIIᵉ : Tu as illustré le trône *divin* de Pierre, et conservé l'Église intacte sur *cette pierre*, ô Martin !

VIIIᵉ SIÈCLE.

SOBORNIK, Lettre du pape saint Grégoire II à l'empereur Léon l'Isaurien :

Tome II, fol. 7 : Revêtu de la *puissance* et de la *souveraineté* du saint et *suprême* apôtre Pierre, nous avons voulu te défendre...

Tome II, fol. 8 : Les évêques qui résident à Rome y siégent pour la *paix* de l'*Orient* et de l'*Occident*.

FAITS HISTORIQUES.

Vies des Saints, 13 novembre. Saint Jean Chrysostôme, *sub finem* :

. Innocent (pape) écrivit à Arcadius (empereur), en le privant, ainsi qu'Eudoxie, de la participation aux saints mystères, et *anathématisant* tous ceux qui avaient persécuté saint Jean; quant à Théophile (patriarche d'Alexandrie), non-seulement il le priva de son siége, mais il le rendit étranger au christianisme..... Arcadius écrivit au pape Innocent, lui demandant humblement *pardon* et *une pénitence*. Il écrivit aussi à son frère Honorius, l'engageant à *supplier* le pape de lever l'excommunication, et il obtint ce qu'il demandait; car le pape, ayant lu son *humble prière*, accepta sa pénitence, et écrivit au bienheureux Procle, alors évêque de Cyzique, de lever l'excommunication des empereurs et de leur accorder la sainte communion, ainsi que d'inscrire parmi les saints le bienheureux Jean.

Prologue, 8 avril. Saint Célestin, pape :

... C'est pourquoi il fut jugé digne du *premier* siége épiscopal. Suivant en tout, tant par ses paroles que par ses actions, la tradition des apôtres, Célestin *déposa* par ses lettres l'impie *Nestorius* (patriarche de Constantinople).

Prologue, 17 avril. Saint Agapit, pape :

Il déposa de son siége et anathématisa Anthime, évêque de Trébizonde, qui était monté illégalement sur le siége de Constantinople, étant entaché des doctrines d'Eutychès et de Sévère... et il sacra et intronisa le pieux prêtre Mennas...

Offices des Saints, 14 avril. Saint Martin, pape :

Quel nom te donnerons-nous aujourd'hui, ô Martin? Le glorieux maître des doctrines orthodoxes, le chef infaillible des saints commandements divins, le fléau le plus véridique de l'erreur. Au milieu du concile, tu as *rejeté* Pyrrhus, Serge (patriarche de Constantinople), Théodore, Cyrus (patriarche d'Alexandrie), et ceux qui leur ressemblaient.

NOTE A*,

RELATIVE A LA PAGE 312.

DES FONTAINES DE SANG.

En parlant du Nahr-Ibrahim et des fêtes païennes célébrées à l'occasion de la mort d'Adonis, j'ai fait mention du phénomène de la coloration annuelle des eaux du fleuve et de l'explication qu'en a donnée Lucien. Je ne sache pas qu'on ait fait récemment des expériences directes sur les eaux du Nahr-Ibrahim, et je n'ai pas été à même de constater si le phénomène a lieu encore comme anciennement; mais, en général, ce phénomène, observé en plusieurs lieux dès la plus haute antiquité, n'a pu être expliqué qu'à la suite des progrès qu'a faits la microscopie, notamment par les expériences du professeur Ehrenberg.

La couleur rouge que prennent quelques sources, quelques rivières, et même la mer, est due presque toujours à un nombre infini d'animalcules, appelés *infusoires*, qui se produisent à certaines époques : on a donné à ce phénomène les noms de *rivières de sang, sources de sang, pluies de sang*, etc. Ce phénomène quelquefois n'est qu'accidentel, d'autres fois périodique, et même permanent. On a vu couler une fontaine de sang près de Bâle en Suisse l'année 1434, et une autre près de Wurzbourg l'année 1554. Les eaux de la mer Rouge et du golfe Persique se teignent souvent en rouge pendant les moussons du sud-ouest sur une étendue de vingt à trente milles, de sorte qu'on croit naviguer alors dans une mer de sang : ce phénomène s'est produit d'une manière frappante en 1844 et en 1851 sur les côtes de l'île de Ceylan. Mais la source la plus remarquable est sans doute celle qu'on a découverte depuis peu dans l'Amérique centrale. Elle est près de la petite ville de Virtud, dans le département de Choluteca, dans la république de Honduras; les habitants la nomment *Mina ó fuenté de sangre*, source de sang : elle sort d'une grotte située au bord d'une rivière. Il tombe continuellement de la partie supérieure de la grotte une substance liquide rouge, qui se coagule comme le sang, dont elle a aussi le goût et l'odeur; les chiens, les oiseaux de proie et les vampires s'en nourrissent. Plusieurs fois on a essayé d'en transporter en Europe ou aux États-Unis pour la soumettre à l'analyse, mais elle se décompose promptement et fait éclater les vases qui la renferment. Voyez *Gazeta de Honduras* du 20 février 1853, et *Notes on central America, particularly the States of Honduras and San Salvador, their geography, topography, climate*, etc., New-York, 1855.

En général, sur ce phénomène, consultez : Poggendorff, *Annalen der Physik und Chemie*, 1830, XVIII, p. 480-490. — *Abhandlungen der berliner Akademie der Wissenschaften*, 1847, *Phys. Klasse*, p. 327-395. — Petermann, *Mittheilungen über wichtige neue Erforschungen*, etc., 1856, VII, VIII, 251-236.

NOTE B,

RELATIVE A LA PAGE 396.

COUCHER DU SOLEIL.

Je laisse aux physiciens l'explication de ce phénomène météorologique aussi intéressant qu'il est magnifique. L'image du soleil, reproduite à la surface de l'eau, était renversée : ce qu'il était facile d'observer à la dépression de l'image, au moment où le soleil avait déjà une partie de son disque sous l'horizon.

J'assistai à deux couchers successifs du soleil : à celui du soleil véritable, qui disparaissait le premier derrière l'île de Chypre, et à celui de son image, qui s'aplatissait peu à peu à l'horizon après que le soleil avait disparu. L'image, qui était visible encore quand le soleil ne l'était plus, devait être, ce me semble, produite par réfraction, et serait alors la continuation d'un phénomène de mirage; car, si l'image qui venait à mon œil quand le soleil était sur l'horizon avait été simplement produite par réflexion, elle aurait disparu avec le soleil.

L'interposition de l'île de Chypre entre le soleil et son image rendait ce phénomène beaucoup plus intéressant : il me faisait reconnaître le vrai soleil par la silhouette des

montagnes, et me prouvait que son image, placée entre l'île et moi, était reproduite sur la surface de la mer, et non dans le ciel; que par conséquent cette apparition n'avait rien de commun avec les phénomènes des parhélies.

D'ordinaire, l'île de Chypre, qui est à trente lieues de la côte, n'est pas visible des hauteurs du Liban; pour la voir, il fallait cette circonstance remarquable qu'elle se trouvât précisément au point où le soleil semblait se plonger dans les eaux.

J'ai observé ce phénomène six jours de suite à Bzommar et à Mar-Challita, tandis que je n'ai plus rien vu les jours suivants du pied des montagnes.

NOTE C,

RELATIVE A LA PAGE 484.

DE QUELQUES TEXTES DU TALMUD.

Excepté la secte peu nombreuse des Juifs Caraïtes, les Juifs modernes ne suivent pas la loi de Moïse telle qu'elle se trouve dans l'Ancien Testament. *Cette loi a été étouffée par les commentaires*, c'est-à-dire par le Talmud. Le Talmud est réellement le code religieux des Juifs modernes. Or il renferme tant de haine contre le christianisme, tant de blasphèmes contre notre divin Rédempteur, tant d'imprécations contre les chrétiens, qu'il est facile de concevoir que les fanatiques qui s'inspirent à une telle source sont capables de commettre tous les crimes quand il s'agit de chrétiens et qu'ils croient pouvoir compter sur l'impunité. Mais, depuis que la connaissance des langues orientales est plus répandue en Europe, les Juifs ont eu soin de faire des éditions du Talmud *ad usum christianorum*, c'est-à-dire falsifiées : ils ont supprimé ces passages hostiles. C'est dans les anciennes éditions du Talmud, comme celles de Venise (1520), d'Amsterdam (1600), qu'on peut retrouver le texte dans son intégrité. C'est là que se trouvent les *maximes* que je vais citer :

« Dans Ézéchiel (XXXIV, 31), le Seigneur Dieu dit à Israël : Et vous êtes mes brebis, les brebis de mon pâturage, vous êtes homme (au singulier) : ce qui veut dire, vous avez la qualité d'homme; mais les nations du monde n'ont pas la qualité d'homme, mais bien celle de brute. »

Talmud, traité *Baba-Metsigna*, fol 114; *édition d'Amsterdam*, 1645; traduction du chevalier P. L. B. Drach, bibliothécaire de la Propagande.

« Lorsqu'un Israélite tue un *prosélyte habitant*[1], le tribunal[2] ne peut le condamner; car il est écrit dans la loi du meurtrier (*Exod.*, XXI, 14) : *Si quelqu'un s'élève contre son prochain;* et celui-ci n'est pas *notre prochain*. D'après cela, il est superflu de dire qu'on ne peut condamner un *Israélite* pour avoir tué un *goï* (un chrétien). »

Maïmonides, traité de l'*Homicide*, chap. II, art. 14; même traducteur.

[1] Les rabbins désignent par ce nom *l'étranger qui, sans embrasser le judaïsme, renonce à l'exercice de son propre culte*. C'est à cette condition qu'on le tolère. S'il pratique son culte, on le met à mort. Cela s'observe quand les Juifs ont la puissance en main. (Voyez dans le Talmud, chap. Sanhedrin, fol. 56, verso, et Maïmonides, traité des *Rois*, chap. IX, art. 2.)

[2] Bien entendu, tribunal d'un pays où les Juifs seraient les maîtres.

« Celui qui achète un esclave *goï* doit l'obliger à se soumettre aux sept préceptes qui sont ordonnés aux *Nouchides*[1]; s'il refuse de s'y soumettre, il faut le tuer sur-le-champ. »

Maïmonides, traité de la *Circoncision*, chap. I, art. 6; même traducteur.

« L'idolâtre (le chrétien) qui sanctifie un jour de la semaine mérite la mort, Dieu ayant dit : *Tu ne te reposeras ni jour ni nuit;* il encourrait cette peine quand bien même ce serait un tout autre jour que le samedi. L'idolâtre qui lit la Bible doit également subir la mort, la Bible n'étant destinée qu'aux Juifs. »

Chap. *Sahandérim*, page 58; traduction approuvée par le khakham Yakoub-el-Antabi.

Voici quelques extraits de la *Prompta Bibliotheca* de Lucius Ferrari, Tome III, E. H.

« Nous ordonnons que tout Juif prie trois fois par jour pour l'extinction de la nation entière des chrétiens et de leur Dieu; qu'il demande l'extermination de cette race et celle de ses rois et de ses princes; ordonnons surtout aux prêtres des Juifs de faire cette prière, également trois fois par jour, dans la synagogue, en haine de Jésus de Nazareth. » (*In Thalm., ord.* 1, *tract.* 1, *dist.* 4.)

« Dieu a ordonné aux Juifs d'enlever les biens des chrétiens de quelque manière que ce soit, par la ruse, la force, l'usure ou le vol. »

(*Ord.* 1, *tract.* 1, *dist.* 4.)

« Il est ordonné à tous les Juifs de ne voir dans les chrétiens que des brutes, et de les traiter comme de vils animaux. » (*Ord.* 4, *tract.* 8.)

« Que le Juif ne fasse aux gentils ni bien ni mal; mais qu'il mette tous ses soins et son industrie à purger la terre des chrétiens. » (*Ord.* 4, *tract.* 8, *dist.* 2.)

Je renvoie ceux qui voudraient en savoir davantage sur ce sujet, notamment le rabbin S., professeur des langues sémitiques à l'université de L., qui m'a procuré l'honneur de sa visite pour me reprocher d'avoir mal parlé du Talmud, aux ouvrages spéciaux suivants :

Ruine de la religion hébraïque, par un ex-rabbin converti, ouvrage publié en grec en 1834, à Napoli de Romanie, chez Giov. de Georgio.

Ce rabbin donne les trois motifs suivants sur lesquels sont fondés les homicides des chrétiens par les Juifs :

« 1° La haine que les Juifs nourrissent contre les chrétiens.

2° Des superstitions ou des magies que les Juifs font avec ce sang.

3° Le soupçon que les rabbins ont que Jésus, fils de Marie, pouvant être le vrai Messie, ils se sauvent en s'aspergeant du sang chrétien. »

Touchant le premier motif, il cite un passage d'un autre rabbin nommé Salomon, qui prétend *que tout Juif est tenu à tuer un chrétien dans la vue de se sauver par une telle action.*

Relation historique des affaires de Syrie depuis 1840 *jusqu'en* 1842, par Achille Laurent; Paris, chez *Gaume*, 1846.

Lettres sur la question d'usure, par le chev. P. L. B. Drach. Rome, 1834.

[1] C'est-à-dire, aux enfants de Noé.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

COUP D'ŒIL SUR LA RÉVOLUTION DE L'AUTRICHE.

Effet que produit à Vienne la nouvelle de la Révolution de février. — Le 13 mars. — L'ancien gouvernement. — Les émissaires étrangers et leurs complices dans l'intérieur. — Les étudiants de l'université. — Les prolétaires. — La garde nationale. — Les démonstrations. — L'armée. — Les bons Viennois. — La censure et la nouvelle liberté de la presse. — Les Liguoriens. — Le peuple autrichien. — La classe lettrée. — La bureaucratie. — Le clergé. — La noblesse. — Des journaux et de la littérature. — De la cause catholique. — De l'éducation 1

CHAPITRE II.

DE VIENNE A PESTH.

Départ de Vienne. — Mes compagnons à bord du *Cérès*. — Le drapeau allemand sur la tour de Saint-Étienne. — Esprit d'imitation; besoins factices des peuples. — Les rives du Danube dans la campagne de Vienne. — Souvenirs historiques. — Presbourg. — Les dernières diètes. — La langue hongroise et la langue latine. — Kossuth et le ban Jellachich. — De l'opposition hongroise. — Esprit de nationalité. — Avenir de la Hongrie. — Deux décisions ministérielles à l'occasion de deux persécutions. — Des Liguoriens et de la proscription des ordres religieux. — Souvenirs historiques de la ville de Presbourg. — Les îles de Schütt. — Sami-effendi. — Raab et Martinsberg. — Comorn. — Gran; le primat; la cathédrale. — Clergé hongrois. — Waitzen. — Bude et Pesth. . . 21

CHAPITRE III.

DE PESTH A CONSTANTINOPLE.

Bude et Pesth. — Ile Czépel. — Duna-Pentale. — Foeldwar. — Des villages de la Hongrie. — Rives du Danube. — Mohacs. — Apathin. — Embouchure de la Drave. — Péterwar-

dein et Neusatz. — Émeute sanglante. — Nous sommes arrêtés un jour sous les murs de la forteresse. — Carlowitz. — Embouchure de la Theiss. — Semlin. — Les Bohémiens. — Aspect de Belgrade. — Embouchure de la Save. — Aspect du Danube à la hauteur de Sémendria. — Cours du fleuve entre les Carpathes et les Balkans. — Orsova. — Révolution en Valachie. — Bains de Méhadia. — Comment les musulmans éclairés interprètent le Coran. — La Porte-de-Fer. — Skela-Cladova. — Un village de Valachie. — Widdin et Hussein-pacha. — Aspect du Danube et de la Bulgarie. — Nicopolis. — Rustchuk et Giurgévo. — Le choléra. — Premières scènes de la révolution en Valachie. — Silistria. — La Dobroudscha. — Souvenirs d'Ovide. — Entretien avec un Turc philosophe. — Brahilow. — Galaz. — Le choléra et la révolution ravagent à la fois la Moldavie. — Le Delta et l'embouchure du Danube. — Entrée dans la mer Noire. — Varna. — Arrivée au Bosphore 45

CHAPITRE IV.

CONSTANTINOPLE.

Débarquement à Constantinople. — Galata. — Premières visites. — Le Bosphore. — Les incendies. — De la mission catholique latine. — Population de Constantinople et des faubourgs. — Population de l'empire ottoman. — Des Francs. — Le choléra. — Derviches. — Cortége du sultan allant à la mosquée. — Abdul-Medjid. — Les troupes qui se rendent en Valachie. — Stamboul. — Le sérail. — La Porte. — Sainte-Sophie et les autres mosquées. — La place de l'Atméidan et la destruction des janissaires. — Mesures de police. — Les Eaux douces d'Europe. — Murailles extérieures. — Cimetières. — Baloukli. — Les Sept-Tours. — Du nombre *Sept*. — Le Campetto et la terrasse de l'ambassade d'Autriche. — Le patriarche arménien. — Du culte public. — Les Lazaristes. — Les Frères des Écoles chrétiennes. — Les Sœurs de la Charité. — Missions protestantes. — Clergé grec. — Le sultan à bord du vaisseau amiral. — Bujukdéré. — La montagne du Géant. — Les Eaux douces d'Asie. — Des jeunes Turcs élevés à l'étranger. — Comment se célèbre la naissance d'un fils du sultan. — Quelques scènes de Péra. — Arrivée de quelques voyageurs. — Le Ramazan. — Un dîner chez le ministre des affaires étrangères. — Visite chez le grand vizir. — Dernières visites et préparatifs de départ. . . 87

CHAPITRE V.

QUELQUES MOTS SUR LES ÉGLISES GRECQUES DE CONSTANTINOPLE ET DE RUSSIE.

Commencements du schisme. — Questions de préséance, de rivalité, de nationalité. — Canon du concile de Constantinople. — Protestation du pape saint Léon. — XXVIIIe canon du concile de Calcédoine. — Les patriarches Anatolius et Acadius. — XXXVIe canon du concile de Trulle. — Photius. — Orgueil et humiliation. — Le Bas-Empire subjugué. — Dégradation du clergé. — Origine du schisme moscovite. — Ses différentes dénominations. — Il est entaché de calvinisme. — Le calendrier grégorien. — Trois millions de catholiques sont contraints d'embrasser le schisme. — Nombreuses sectes en Russie. — Les livres d'instruction sont protestants. — Expulsion des Jésuites. — Comment les Russes, qui prêchent la tolérance en Turquie, l'exercent chez eux. . 155

CHAPITRE VI.

DE CONSTANTINOPLE A RHODES.

Départ pour Beyrouth. — Calcédoine. — Nicomédie. — Nicée. — Christianisme des premiers siècles. — Mer de Marmara. — Cyzique. — Détroit des Dardanelles. — Souvenirs classiques. — La Troade. — Ténédos. — Lemnos. — Dieux cabires. — Promontoire de Sigée. — Cap Baba. — Golfe d'Adramitti. — Médailles phrygiennes. — Ile de Mételin. — Pergame. — Sardes. — Smyrne. — Saint Polycarpe et saint Ignace. — Chio. — Données de statistique; le mastic; les lépreux. — Chevaux de Saint-Marc. — Tschesmé. — Éphèse. — Mer Icarienne. — Scala Nuova. — Samos. — Les Pythagoriciens. — Les Sibylles. — Piraterie. — Les Sporades. — Patmos. — Saint Jean. — L'Apocalypse. — Le mont Sipyle. — Milet. — Léro. — Calymnos. — Cos. — Le temple d'Esculape. — Clairvoyance. — Arbre et fontaine d'Hippocrate. — Halicarnasse. — Myndos. — Les Cyclades. — Santorin. — Milo. — Syra. — Tino. — Délos. — Paros. — Naxos. — Gnide. — Symi. 151

CHAPITRE VII.

DE RHODES A BEYROUTH.

La ville de Rhodes. — Jardin des Hespérides. — Les chevaliers. — Gozou. — Le colosse de Rhodes. — Le tour de l'île. — Lindos. — Mont Atayabo. — Marmoritza. — Macri. — Castel-Rosso. — Satalie. — Le cap Anamour. — Tarse. — Soli. — Le Cydnus et le Sélef. — Alexandre et Frédéric Barberousse. — Une prophétie. — L'île de Chypre. — Le mont Olympe. — Larnaca. — Cithium. — Le culte des pierres. — Saint Barnabé et l'Évangile de saint Matthieu. — Les Lusignans. — Famagouste. — Nicosie. — Cérina. — La reine Charlotte. — Catherine Cornaro. — *Les cent maisons de la reine*. . 217

CHAPITRE VIII.

BEYROUTH.

Beyrouth. — Sa fondation. — Principales époques de son histoire. — Sa population. — Traditions. — Dragon de saint George. — Crucifix de Nicodème. — Rues de Beyrouth. — Du costume et de son influence. — Cornes des femmes. — Aspect de la ville. — Le désert de Beyrouth. — Vue du Liban. — La mission protestante d'Abeih. — Guerre entre les Druses et les Maronites. — Division administrative de la Syrie. — Ses peuples. — Ses productions. — Aperçu général du commerce de la Syrie. 243

CHAPITRE IX.

DE BEYROUTH A MIROUBA.

Résolution de visiter le Liban. — Les Maronites. — Leur origine. — Leur histoire. — Les Druses se réfugient dans la montagne. — L'émir Béchir. — Ibrahim-pacha. — La

baie de Djounié. — Un Hanovrien lapidé. — L'Angelus au pied du Liban. — Première ascension. — Montures incommodes. — Ghosta. — Bon accueil. — La famille Bitar. — Cérémonial de visite. — Le jeune Élie. — Coucher du soleil. — La famille Schehab. — Dîner arabe. — Vue de Bzommar. — Lazaristes de Raïfoun. — Le cheik Francis. — Halte sous un chêne. — Affection pour Pie IX. — Sommets du Liban. — Miroubа. — L'archevêque de Balbek. — Le Sannin. — Ruine de Fakra. — Les fugitifs de Damas. — Mines de charbon de terre. — Mines de fer. — Leur exploitation. — Touchante hospitalité de l'archevêque 273

CHAPITRE X.

DE MIROUBA A ÉDEN.

Départ de Mirouba. — Source du Nahr-Ibrahim. — Lieu où la mythologie place la mort d'Adonis. — Le couvent de Kartba. — Aspect du haut Liban. — Culture. — Bédouins. — Leurs mœurs. — Chemins du Liban. — Diman. — Le patriarche des Maronites. — Monseigneur Murad. — Clergé maronite. — Première vue des cèdres. — La vallée des Saints. — Dîner chez le patriarche. — Les cèdres. 309

CHAPITRE XI.

D'ÉDEN A DIMAN.

Bescharri. — Éden. — Les habitants ont peur de nous. — Les deux cheiks Karam. — Traditions touchant le paradis terrestre. — M. de Chasteuil. — Églises du Liban. — Le vin de Sebhel. — La vallée de Koshhaïa. — Le couvent de Saint-Antoine. — Les chacals. — Les ermites. — Kanobin. — Grotte de Sainte-Marine. — La Kadischa. — Liberté religieuse. — Le paganisme moderne. — Le protectorat de la France — Les quatre carêmes des Maronites, et comment ils les observent. — Réflexion d'un missionnaire sur le protestantisme et les Églises orientales. — Esprit de relâchement en Europe. — Ruines d'une ancienne église. 339

CHAPITRE XII.

DE DIMAN A BZOMMAR.

La peur du choléra. — Premier cas de fièvre intermittente. — Contraste entre les deux versants du Liban. — Vue de Balbek. — Campement au lac Jammuneh. — Source présumée du Nahr-Ibrahim. — La neige du Liban. — Ruines du temple païen d'Aphéca. — Hydromancie — Fausses nouvelles du choléra. — Les Métoualis. — Symptômes alarmants. — Mes compagnons et mes guides refusent d'aller plus loin. — Mort du consul de France à Damas. — Nous reprenons le chemin de la montagne. — Adieux à Balbek. — Tatouage. — Mnaitreh. — La Fontaine de Fer. — Retour à Mirouba. — Des habitants de Damas voudraient embrasser le rit romain. — Ils demandent des Sœurs de la Charité. — Le père Thomas. — Étranges nouvelles d'Europe. — Rencontre d'un jeune Français. — Poissons fossiles. — Concert de nos muletiers. — Un élève des Jésuites. — Ashcoun. — Le vieillard et ses raisins. — Bzommar. — Encore un coucher du soleil. — Les Ar-



méniens. — Leur conversion. — Leur patriarche. — Méchitar. — Secours de l'Europe. — Statistique des évêchés catholiques en Orient. — Langues liturgiques 375

CHAPITRE XIII.

DE MAR-CHALLITA A HARISSA.

Retour à Ghosta. — Amicale réception. — Mar-Challita. — Fête de l'Exaltation de la sainte croix. — Illumination du Liban. — Messe pontificale du rit arménien. — L'émir Haïdar. — Manière de chasser aux perdrix. — Un jeune chevrier. — Des serpents et des psylles. — Le collége d'Ain-Varaca. — État de l'instruction. — Injustes reproches aux Maronites. — Une chasse au tigre. — Ghazir. — Nouveaux proscrits. 405

CHAPITRE XIV.

DE HARISSA A BEYROUTH.

Harissa. — Békeurki. — Le délégué du Saint-Siége. — Antoura. — Origine de la mission des Jésuites. — Les Lazaristes. — Histoire d'une jeune Hollandaise. - Le Nahr-el-Kelb — Inscriptions. — Voie Antonine. — Victoire des croisés. — Mes adieux aux Maronites. — Chapelle de saint George. — Nahr-Beyrouth. — Retour à Beyrouth. — Le choléra. — Enterrement d'une Sœur de Charité. — Aucune lettre d'Europe. — Chemins de Jérusalem. — Un nouveau compagnon de voyage. — Les Druses; leur origine; leur religion. — Encore du nombre *sept*. 425

CHAPITRE XV.

EXCURSION A DAMAS ET A BALBEK.

Bekfaïa. — Sabléh. — Des divisions parmi les chrétiens. — Le Bourdony. — Ruines de Foursoul. — Kérak. — Le tombeau de Noé. — La plaine de Bkaa. — Le Litany. — La rivière d'Anjar. — Pont de Dàr-Zeinùn. — Ruines de Chalcis. — Ain-Kaboùl. — Aithy. — L'Anti-Liban. — Dumas. — Point de partage des eaux entre la Méditerranée et le golfe Persique. — Premier aspect du Barada. — Dummar. — Er-Robbouéh. — Djebbel-Kasiûn. — Kubbet-en-Nassr. — Lieu où l'on croit qu'Abel fut tué par Caïn. — Aspect de Damas. — Ses sept rivières. — Le village de Salehiyeh — Les rues de Damas. — Haute antiquité de cette ville. — Village de Hoba, où Abraham défit les cinq rois. — Saint Paul à Damas. — Données historiques. — La grande mosquée de Mar-Johanna. — La citadelle. — Prophéties contre Damas. — Population. — Statistique religieuse. — Les Sœurs de Charité. — Le fanatisme des habitants de Damas. — « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » — Maison d'Ananie. — Les murailles de Damas. — De l'assassinat du P. Thomas. — Le bazar. — Le *Goûtha*. — Les missionnaires protestants. — La plaine *El-Merdj*. — Les lacs d'Atebe. — D'anciens volcans. — L'eau de Damas. — Les rivières Abana et Pharphar de Naaman. — L'Helbon. — Le tombeau de Job. — Cours moyen du Barada. — La rivière Fidjéh. — Le village de Souk-wadi-Barada. — Ruines d'Abila. — Tombeau d'Abel. — Cataractes du Barada. — Cours supérieur du Barada. — Vallée de Zebedany. — Village de Zebedany. — Ain-Barada. — Ain-el-Awra. — Bloudan. — Tombeau de Seth. — Village de Sourgaya. — Vallée de Maraboun. —

— Balbek. — De sa fondation. — Temples de Baal. — Martyrs sous l'empereur Julien. — Coup d'œil historique. — État actuel. — Anciennes ruines. — Pierres colossales. — Ras-el-Ain. — Campagne de Balbek. — Sources du Litany. — Expédition de Baudouin IV 455

CHAPITRE XVI.

DE BEYROUTH A TYR.

Départ de Beyrouth pour Jérusalem. — Un khan. — Préparation du café. — Sarcophages de Léontopolis. — Deir-el-Kamar. — L'embouchure du Tamour. — Ire. — Église dévastée par les Druses. — Lieu où Jonas fut rejeté par le poisson. — Du poisson du jeune Tobie. — Deir-Mokaliès. — Lady Stanhope et M. de Lamartine. — Misrephot-Maim. — Saïda. — Son origine. — Son histoire. — Son état actuel. — Milliaire romain. — Chemin de Saïda à Sour. — Grottes d'Adnoun. — Sarepta. — Des ports d'armes et des passe-ports. — Ornithopolis. — Du culte des colombes. — Le Nahr-Kasmieh. — Sour. — Prophéties. — Leur frappant accomplissement. — Du culte de Melcarte. — Tyr chrétienne. — Son état actuel. — Pourpre de Tyr. — Ruines et désolation. . 505

NOTES DU PREMIER VOLUME.

Note A. Textes sur la primauté de saint Pierre et de ses successeurs, publiés par le saint synode russe. 565
Note A*. Des fontaines de sang. 566
Note B. Coucher du soleil. 567
Note C. De quelques textes du Talmud. 568

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.



TABLE ANALYTIQUE

DU PREMIER VOLUME.

A

A'ali-pacha, 132, 133.
Abana, rivière près de Damas, 489.
Abarites, dieux, 232.
Abassides, 276.
Abdalonyme, roi de Sidon, 520.
Abdel-Melik, calife, 468.
Abdul-Medjid, 97 et suiv., 206.
Abeih, village du Liban, 258.
Abel, lieu où il fut tué, 463; — son tombeau, 491.
Abila, ancienne capitale d'Abilène, 491, 492.
Abilène, ancienne province de Syrie, 491.
Abimelech, roi, 296.
Aboyer à la lune, 438.
Abou-Ali, rivière, 352.
Abraham, 465.
Abraham, patriarche arménien, 398.
Abstinence (Jours d') chez les Maronites, 369.
Abunaufel, cheik maronite, 427.
Abydos, ville ancienne, 155.
Acacius, patriarche, 138.
Achab, 377, 518.
Acorus, roseau odorant, 380.
Acraba (fleuve des Scorpions), une des branches du Barada, 463.
Acrostiche de la sibylle, 189.
Actions lemniennes, 157.
Adam, lieu où il fut créé, 463.
Adnoun, grottes, 529.
Adonis, chasseur, sa mort, sa métamorphose, son culte, 311 et suiv.
Adonis, fleuve, 310, 375, 440.
Adoration, sa signification, 370.
Adramitti, golfe, 159.
Adrumète, ville, 159.
Ægir (Eger), dieu des eaux, 380.
Afra, déesse noire, Aphrodite, 533.
Afrique, pays d'Aphrodite (Afra), 533.
Agatharchide, hist., 191.
Agathonisi, île, 198.
Agénor, roi de Phénicie, 533.
Agrippa, 164.
Aiguières, 297.
Ain-Barada, 494.
Ain-el-Awra, 494.
Ain-el-Borok, aussi Bourak, près de Saïda, 529.
Ainegarra (Chalcis), 461.
Ain-Kaboul, au pied de l'Anti-Liban, 461.
Ain-Ouarqah (Ain-Varaca), 415, 419.
Ain-Toura, 426 et suiv.
Ain-Varaca (Ouarqah), 415, 419.
Aire à battre le blé, 316.
Aithy, village dans l'Anti-Liban, 461.
Aja-Selouk, village, 183.
Akdas, titre du patriarche maronite, 323.
Akura, vallée dans le Liban, 311.
Al-Bordsch (montagne), 228.
Alep, son commerce, 269.
Alexandra, impératrice, 248.
Alexandre, fils d'Hérode, 244.
Alexandre le Grand, 158, 206, 220, 226, 520, 544, 550.
Alexandre III, pape, 226.
Alexandrette, port, 269 et suiv.
Alexandria-Troas, ruine, 155, 158.
Alexis, fils de Pierre Ier, 141.
Allemand, 124.

Amalthée, sibylle, 188.
Amathonte, 232.
Amazones, 157.
Amiral, étymologie, 409.
Amiré (George), patriarche maronite, 344.
Ammien Marcellin, 435.
Anachorètes dans le Liban, 356, 361.
Anacréon, 191.
Anadoli-Hissar, château sur le Bosphore, 120.
Anamour, cap, 225.
Anamouriéh, château en ruines, 225.
Ananie, 466, 479.
Anarchie à Samos, 193.
Anatolie, 119.
Anatolius, patriarche, 138.
Anaximène, 200.
Anderson, médecin, 126.
Anemurium, ruines, 225.
Angelus au pied du Liban, 286.
Anglicans, 117, 152.
Animaux de la Syrie, 267.
Anjar, rivière, 460.
Annibal, 152.
Ansariéhs, peuplade du Liban, 281, 384.
Antandros, 159.
Anthimos, patriarche, 141.
Anti-Liban (Djebel-el-Sharkc), 374, 461, 537.
Antioche, concile, 153.
Antipater, fils d'Hérode, 245.
Antonin le Pieux, 434.
Antoura (Ain-Toura), village du Liban, 287, 426 et suiv.
Antre de Trophonius, 187
Aoula, Nahr-el-Auli (Bostrenus), 517.
Apamée (Médailles d'), 160.
Apathin, 48, 49.
Apelle, 206.
Aphaca. *Voyez* Aphéca.
Aphéca, village dans le Liban, 311, 375 et suiv., 497.
Aphec, ville de Syrie, 377.
Aphrodite, 377, 533, 535.
Aphrodite Uranie, 232.
Apocalypse, 194 et suiv.
Apollon Didyméen, 199.
Apollonius de Rhodes, poëte, 219.
Apollonius-Molon, 219.
Aponoméri, ville, 210.
Apôtres, 416.
Araba, voiture, 119.
Arabes du désert, leur religion, leurs occupations, etc., 318 et suiv.
Araca. *Voyez* Ain-Ouarqah.
Aram, pays élevé, Syrie, 265.
Arbre d'Hippocrate, 205.
Arbre évonimus, 163.
Archégétès, dieu-soleil, Baal, Melcarte, 545.
Archestrate, 163.
Archiloque, 212.
Argonautes, 119, 154.
Ariane, 213.
Arioviste, 380.
Aristaces-Azaria, archevêque arménien, 400.
Aristide, 200.
Aristobule, fils d'Hérode, 244.
Arius, 153.
Arméniens, 93, 112, 397 et suiv.
Armoiries, 388.
Arrien, historien, 152.
Artaxerxès Ochus, 520.
Artémise, femme de Mausole, 207.
Arundel (Marbres d'), 212.
Ascalon, 232.
Aschschurith, écriture carrée des Juifs, 294.
Asclépiade, 302.
Ashcoun, village du Liban, 395.
Asie, pays de l'est, 533.
Asson, ruines, 160.
Astarte, 232, 518.
Atayabo, montagne de Rhodes, 224.
Atebe, lac près de Damas, 487.
Atméïdan, place à Constantinople, 104.
Athanase, saint, 153, 248, 550.
Attale, roi de Pergame, 165.
Attila, 97.
Augustin, saint, 153, 188 et suiv.
Aumône, 308.
Autriche, sa position en Orient, 264, 367.
Aven, vallée (plaine de Balbek), 496.
Aveugles, princes, exclus du trône, 278.
Awaj, rivière près de Damas, 489.

B

Baal, 438, 495, 545.
Baba, cap, ville, 159.
Babakay, écueil, 60.
Babel (Tour de), 110.
Bacon, 446.
Baffo (Paphos), 231 et suiv.
Bahr-el-Atebe, lac de Damas, 487.
Bahret-el-Merdj, lac de Damas, 487.

Baie de Jonas, 514.
Baily, 126
Bakar esch Schâm, bœufs de Damas, 488.
Bakchis, 88.
Balaam, faux prophète, 189.
Balbek, 374, 383, 385, 389, 495 et suiv.; — plaine de Balbek, 457, 503.
Balkan, 60, 82.
Baloukli, chapelle à Constantinople, 109.
Bandiera, vice-amiral, 282.
Baniâs, une des branches du Jourdain et du Barada, 375, 403.
Baobab, 336.
Barada, rivière, 461, 487, 490, 494.
Barbares, 104.
Barbyzès, rivière, 107.
Bar-Jesu, faux prophète, 234.
Barnabé, saint, 234.
Barr-esch-Scham, pays de la gauche, 265.
Bas-reliefs à l'embouchure du Lycus, 435.
Baudouin Ier, 245, 440.
Baudouin IV, 504.
Baum, baron, 243, 448.
Bazars de Constantinople, 105.
Baz, (George), 278.
Baziasch, 59.
Bébek, village près de Constantinople, 115.
Bechiktach (la Pierre du Berceau), village sur le Bosphore, 97.
Béchir, grand émir, 262, 277 et suiv., 295, 410, 451, 454, 523.
Béchir-Giumbelat, cheik druse, 278.
Béchir-Achmet, émir maronite, 409.
Bédouins nomades, 319, 387.
Beéroth (puits), 244.
Beiram, ville (Asson), 160.
Bek, c'est-à-dire *ville*, 495.
Békeurki, résidence du patriarche maronite, 425.
Bekfaia, village du Liban, 409, 411, 456.
Belfort, Kalaat-el-Schkif, 538.
Belgrade, 55, 57, 58.
Bellama, famille maronite, 409.
Benadad, roi de Syrie, 377.
Bends, 107.
Bénédiction, 113, 395.
Benhadad, roi de Damas, 465.
Benoît XIV, 398.
Berbers, 104.
Béryte (Beyrouth), 243 et suiv.
Beścharri, ville du Liban, 275, 339.
Bessima, wadi, près de Damas, 491.
Bête de l'Apocalypse, 195.
Beth-Eden, maison de plaisir, 341.
Béthel, 232.
Bétyles, 232.
Beyrouth, 243 et suiv.
Bibesco (prince), 62, 72.
Bibliothèque du Bruchium, 165.
Bibliothèque de Samos, 191.
Birath (puits), 244.
Birket-el-Jemun (lac Jammuneh), 375 et suiv.
Birket-el-Ram (Phiala), 375.
Bitar, famille maronite, 291, 296 et suiv.
Bitar, (Élie), 292, 405.
Bithynie, 151.
Bizacco, patriarche arménien, 398.
Bkaa (Belad Ba'albek), plaine de Balbek, 374, 460, 503, 537, 538.
Blocs de Balbek, 385.
Bloudân, village dans l'Anti-Liban, 487, 490, 494.
Bobola (Bienh. André), 148.
Bodroun (Halicarnasse), 206 et suiv.
Bodroun, presqu'île. 201.
Bohémiens, 56.
Bois de serpent, 415.
Bois sacrés, 453.
Boissons narcotiques, 204.
Bonomi (Joseph), 435.
Booz, 101.
Boré (Eugène), 126, 401.
Bosphore, 89, 90, 118, 119, 135.
Bostrénus (Nahr-el-Auli), 517.
Bouches du Danube, 84, 110.
Bourdony, rivière, 457, 459.
Bournabat, village, 168.
Boyards, 69.
Brahilow, 82.
Branchides, prêtres d'Apollon, 199.
Brattel, ingénieur, 305 et suiv.
Brigandage, 318.
Broummana, village dans le Liban, 409.
Bude, 44, 45.
Buisson ardent, 229.
Bujukdéré, village sur le Bosphore, 90.
Bukarest, 69, 72, 73.
Bureaucratie, 12.
Byblos, 312 et suiv.
Byzance, 136.
Bzommar, couvent arménien dans le Liban, 299, 396, 407.

C

Cabires, dieux, 158, 232.
Cachet cabalistique, 185.
Cadmus, 200.
Café, 506.

Cafres, 104.
Caïcus, rivière (Bakirtschai), 164.
Caïffa, port, 269 et suiv.
Caïpbe, 190.
Calcédoine, 137, 151.
Calendrier grégorien, 144.
Calendrier julien, 215.
Calmet (Dom), 377.
Calpurnia, femme de César, 204.
Calvin, 43, 152
Calymnos, île, 200, 201.
Cambrai, 249.
Cambyse, 438.
Campement, 282, 303, 406, 509.
Campetto, 111, 124.
Canaris, brûlottier, 157, 181.
Canaries, îles, 110.
Canatios, évêque grec de Tyr, 555.
Canne à sucre, 453.
Canon XXVIII° de Calcédoine, 137 et suiv.
Canon XXXVI° de Trulle, 138.
Canon du concile de Constantinople, 136.
Cap Noir (Cara Bournou), 166.
Capra, île, 201.
Cap Triopium, 214.
Capucins, 174, 403.
Cara Bournou (Cap Noir), 166.
Caramanie (Côtes de la), 224.
Caravanes, 485.
Carie, 207 et suiv.
Carith, torrent près de Jéricho, 531.
Carlowitz, 54.
Carmes, 403.
Carnuntum, 24.
Carpathes, 59, 60.
Cassius (montagne sainte), 462.
Castel Rosso, ville et port, 225.
Castro, citadelle de Mételin, 165.
Cataracte du Barada, 492.
Catéchisme russe, 142.
Catéchistes, 458.
Catherine Cornaro, 235, 242.
Catholique, 45, 155.
Caverne à ossements, 439.
Caverne d'Éole, 211.
Caverne de Tyr, 530.
Cèdres du Liban, 525, 528 et suiv.
Cèdres en Europe, 558.
Cédrie, résine, 335.
Célestes empires, 344.
Célibat, 524.
Cent maisons de la reine, 242.
Céramique, golfe, 208.
Céraste, serpent à cornes, 415.
Cérasus, ville de l'Asie-Mineure, 491.
Céraunius, ville, 198.
Cérina, ville de l'île de Chypre, 241.
Cerises venues de Cérasus, 491.
César, 140.
Céthim (Cithium), 230, 542.
Chabil, chef de Bédouins, 279.
Chacals, 354.
Chaire de Potamon, 162.
Chalcis ad Libanum, ruines dans la plaine de Balbek, 461.
Chameau (Le), 267.
Chanaan, 518.
Chananéenne de l'Évangile, 521.
Chapelets bénis par le Saint Père, 315, 558.
Charbon de terre dans le Liban, 305.
Charès, 221, 223.
Charlemagne, 380.
Charles Ier, duc de Savoie, 235, 242.
Charlotte, reine de Chypre, 235, 242.
Chasse aux hommes, 180.
Chasse aux perdrix, 412; — au tigre, 419.
Chasteuil (M. de), 344.
Chateaubriand, 443.
Château-Neuf des Dardanelles, 155.
Chebabi, P. Emanuel, 354.
Cheik, chef, 300.
Chékib-effendi, 288.
Chelbon, Wadi. Helbôn, près de Damas. 490.
Chemins aplanis, 98.
Chemins dans le Liban, 290, 299, 309. 320, 359.
Chemins de Beyrouth à Jérusalem, 448.
Chemins de Beyrouth à Damas, 455 et suiv.
Cherfé, collège syrien, 470.
Chérif-pacha, gouverneur de Damas, 481 et suiv.
Chevaucher, manière de le faire dans le Liban, 288.
Chevaux de Saint-Marc, 180.
Chevrier 413.
Chichkoff amiral russe, 148.
Chiens, 88, 89, 97, 104.
Chien, divinité, 456.
Chien blanc et chien noir, 458.
Chiocri, P. Ignace, 558.
Chio, île, 175 et suiv.
Choléra, 70, 94, 115, 166, 375, 381, 444
Chosroès II, 407.
Chrétien, 153.
Chrétiens calomniés, 424.
Chrysorrhoas (fleuve d'or), le Barada, 465.
Chypre, île, 224 et suiv., 228 et suiv., 567.
Cilly, ville, 400.
Cimetière de Constantinople et de Scutari. 109.
Cimon, fils de Miltiade, 231.
Citadelle de Damas, 473.
Cithium, ruines, 228 et suiv., 542.

Citthim, Céthim, Chypre, 228, 230, 542.
Civilisation, 251.
Clairvoyance magnétique, 201, 204.
Clément Alexandrin, 191.
Cléobule, un des sept sages, 219, 223.
Clergé de Chio, 177.
Clergé de Naxos, 212.
Clergé arménien, 401.
Clergé grec de Constantinople, 106, 138, 141.
Clergé grec de Russie, 147.
Clergé maronite, 323, 415.
Cloches, 113, 116.
Cloches dans le Liban, 286, 348.
Cobras de Cabelo, serpents, 414.
Cocons dans les églises, 359.
Cœlé-Syrie (Syrie creuse), plaine de Balbek, 374, 410.
Coiffure des femmes à Patmos, 196.
Coiffure des femmes dans le Liban, 253 et suiv., 295.
Coiffure des Bédouins, 317.
Colléges dans le Liban, 324, 415, 430.
Colomb (Christophe), 219.
Colombe, *columba Palestinæ*, Yônâh, Semir, Sémendria, Sémiramis, Aphrodite, Phérédet, 234, 376, 535.
Colonnes d'Hercule, 155, 437, 548.
Colonnes parlantes, 438.
Colonnes solaires, 548.
Colons européens en Amérique, 418.
Colosse de Rhodes, 221.
Coloumbacz, ruines, 60.
Combe, consul de France, 387.
Commerce de la Syrie, 269.
Commis voyageur, 64.
Commène Isaac, 235.
Comorn, forteresse, 39, 40.
Concile de Calcédoine, 151.
Concile de Nicée, 152.
Concile d'Antioche, 153.
Concile de Florence, 140, 164.
Concile d'Éphèse, 183.
Confecteurs, 170.
Consistoire de Genève, 153.
Constantin III, 310.
Constantin XI, empereur byzantin, 164
Constantin Copronyme, 213.
Constantin le Grand, 189, 248, 377, 497.
Constantinople, 87 et suiv., 136 et suiv.
Constantin Paléologue, 109.
Consul universel de Cos, 206.
Conversions en Russie, 147, 148.
Copher (cyprus), plante, 267.
Coquillage de pourpre, 557 et suiv.
Cora, ville, 192.
Coran, 64, 104, 127.
Cornes des femmes druses et maronites, 253, 295.
Corne symbolique de la force et de la dignité souveraine, 255.
Corne d'or, port de Constantinople, 89.
Cornélie, femme de Pompée, 164.
Corsaires, 155, 193.
Corso, 127.
Cos (Stanchio), île, 201 et suiv.
Costume des Orientaux, 250, 251.
Costume des femmes, 252, 253.
Costume des Bédouins, 317.
Coucher du soleil, 396, 567.
Couvents arméniens, 408.
Couvent de Saint-Jean, à Patmos, 197.
Cowel, docteur anglais, 143.
Cratère de Santorin, 208.
Crem, couvent du Liban, 399.
Crémieux, avocat, 393, 482.
Crépuscules, 299.
Crésus, 199.
Crio, cap, 214.
Croates, 52, 53, 59.
Croisés dans le Liban, 276, 440; — devant Damas, 467; — au Nahr-Kasmieh, 537; — à Tyr, 551.
Crucifix de Beyrouth, 249.
Ctésias, 214.
Cuivre, mines dans l'île de Chypre, 234.
Culture du Liban, 293.
Cyanée, écueil, 119, 155.
Cyclades, 110, 208.
Cydaris, rivière, 107.
Cydnus (Kara-sou), rivière, 226.
Cyniras, roi, 312.
Cyprus, plante, 267.
Cyrille d'Alexandrie, légat, 183.
Cyrille, diacre martyr, 498.
Cyssus, ville (Tschesmé), 181.
Cyzicus, roi, 154.
Cyzique, presqu'île, 154.
Czépel, île, 46.

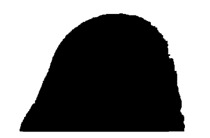
D

Damas, 266, 269, 463, 465 et suiv.
Danaïdes, 223.
Dandolo, 180.
Danse dans le Liban, 394.
Danube, fleuve, 40, 47, 49, 58, 60, 65, 68, 73, 74, 83, 85, 110.

Daraiya, village près de Damas, 489.
Dardanelles, détroit, 155.
Darius, 120.
Dâr-Zeinûn, pont sur le Litany, 460.
David (Jules), 417.
David (Pierre), consul, 262, 265, 295.
Débora, prophétesse, 188.
Debrezcin, 47.
Dédale, 184.
Défilé de Béryte, 440.
Deïr-el-Achmar (couvent rouge), 389.
Deïr-el-Kamar, 507.
Deïr-Kanôbin, 359.
Deïr-Mokallès, 515.
Délos, 208, 211.
Déluge, 160.
Demarus, roi divinisé, 508.
Démétrius d'Éphèse, 182.
Déprédation, 105.
Der-Asdvazadurian, patriarche arménien, 399.
Dercéto, 232, 376, 489.
Derviches *tourneurs* et *hurleurs*, 95, 96.
Derviches mendiants, 308.
Désert (de Beyrouth), 257.
Diane d'Éphèse, 182.
Didyme, oracle, 199.
Dies iræ, 189.
Dieux-pierres, 232, 302.
Diman, village du Liban, 315, 322, 358, 363.
Dîner (turc), 128; — chez les Maronites, 297; — chez l'archevêque Gazen, 307; — chez le patriarche maronite, 326; — chez le cheik d'Éden, 349; — chez le patriarche arménien, 397.
Diogène le Cynique, 208.
Diognète, 219.
Diomède, 164.
Diomédé, fille de Phorbas, 164.
Dion Cassius, historien, 154.
Divination, 379.
Divinité de J. C., 153.
Divisions entre les chrétiens, 458.
Durius, historien, 191.
Djebel-Arz, montagne des cèdres, 330.
Djebel-el-Sharke (Anti-Liban), 374.
Djebel-Kasiûn, montagne près de Damas, 462.
Djebel-Kennise, 456.
Djebel-Scharki, dans l'Anti-Liban, 494.
Djebel-Scheik (Grand-Hermon), 267.
Djezzar-pacha, 515.
Djobar (Hoba), village près de Damas, 465.
Djounié (Baie de), 282 et suiv.; — village, 288.
Djoun, près de Saïda, 516.
Djourd, district du Liban, 310.
Doberæ, 73.
Dobritza, 73.
Dobroudscha, 73, 74.
Dolions, ancien peuple, 154.
Dolmens, 232, 302.
Dominicains, 148.
Dptédin, village, 508.
Drave, fleuve, 48.
Drenkova, 61.
Drogmans, 87.
Druses, peuple du Liban, 251, 253, 261, 276, 279, 281, 410, 450, 511.
Dumas, village dans l'Anti-Liban, 461.
Dummar, village, 462.
Duna-Pentale, 46, 47.
Durzi, chef des druses, 450.
Dyptiques, 158.

E

Eaux douces d'Europe, 106.
Eaux douces d'Asie, 120.
Eau divinisée. *Voir* Hydromancie, Dercéto.
Écarlate, étymologie, 555.
Ecbatane (muraille), 110.
Ecchellensis (Abraham), savant maronite, 418.
Échec et mat, 500.
Échelle, 118.
Écho de l'Hellespont, 110.
Eckhel, numis., 160.
École de Saint-Jérôme, 180.
École de Saint-Jean à Patmos, 196, 197.
Écoles à Constantinople, 114 et suiv.
Écoles à Smyrne, 172.
École d'Homère, 179.
Écoles dans le Liban, 324, 415, 450.
Écoles des Jésuites, 446.
Écoles à Damas, 475.
Éden, dans le Liban, 339 et suiv.
Edrisi, géographe, 154, 220, 344.
Éducation des popes, 147.
Éducation chez les Jésuites, 446.
Effets de lumière, 457.
Égée, mer, 157, 181.
Éger (Ægir), dieu des eaux, 580, — fleuve, 580.
Égérie, nymphe, 580.
Églises dans le Liban, 348.
Églises de l'Apocalypse, 195.
Églises nationales, 258.
Église de Saint-Jean à Damas, 468.



Église orientale, 145.
Église occidentale, 145.
Église latine, 145.
Église grecque, 145.
Église romaine, 145, 152.
Église primitive, 152.
Egri-Capou, porte à Constantinople, 109.
Elchmiadzin, ville d'Arménie, 113.
Eldorado, 343.
Éleuthérus, 536.
Élie, le prophète, 490, 531.
Élie, patriarche maronite, 345.
Élie Bitar, 292, 405.
Éliézer, 465.
El-Kazim, émir, 280, 303.
El-Merdj, plaine de Damas, 487.
Émigration en Amérique, 418.
Emin, émir des Druses, 451.
Émir, étymologie, 409.
Empire ottoman, 237, 263, 3 6.
Empires du milieu, 344.
Enchanteurs, 414.
Encrier des Orientaux, 252.
Éphèse, ruines, 181 et suiv.
Éphestion, ami d'Alexandre, 520.
Époque (Notre), 384.
Érésus, 163.
Érichto, enchanteresse, 902.
Éringion blanc, 164.
Ermites dans le Liban, 336
Érostrate, 181.
Eschine, 200, 219.
Esch-Scham (Damas), 463 et suiv.
Esclaves, 104.
Esclavon, 124.
Esculape, 165, 201.
Eski Stamboul (Alexandria-Troas), 158
Ésope, 191.
Estournel (M. d'), 238.
Ethbaal, roi de Tyr, père de Jézabel, 540.
Éthérisation, 96.
Étienne, patriarche maronite, 344.
Eudore, 214.
Eudoxe, navigateur, 153.
Eumène II, 165.
Euphémie, sainte, ses reliques, 213.
Euphrate, fleuve, 461.
Eurypus Pyrrheus, 163.
Europe, fille d'Agénor, 154, 532.
Europe, pays du couchant, 533.
Eutychès, 151.
Eutychus ressuscité par saint Paul, 159.
Évangéliser les catholiques, prétentions des missionnaires protestants, 258, 259.
Évêché anglican à Jérusalem, 263.
Évêques en Russie, 149.
Exaltation de la Croix, 406.
Exportation de la Syrie, 271 et suiv.

F

Fabvier, colonel, 168, 175.
Fakra, ruines dans le Liban, 304.
Fakreddin, émir, 246, 524.
Falot, 105.
Famagouste, 236 et suiv.
Fanatisme des habitants de Damas, 478.
Fard, son usage, 253.
Femmes du Liban, 295.
Femmes juives pleurant Adonis, 513.
Femmes des Bédouins, 317 et suiv..
Femmes, elles mangent seules, 350.
Femme hollandaise emmenée en Orient, 452.
Femme dégradée en Orient, 476.
Festin, 307.
Fête de l'Exaltation de la Croix, 406.
Fête-Dieu, 113, 173.
Fidjéh, rivière près de Damas, 489; — village, 491.
Fièvre, 509.
Firman, 534.
Fleurs de la Syrie et de la Palestine, 267.
Fleuves (Les quatre du paradis), 342.
Florence, concile, 140, 164.
Fontaine d'Hippocrate, 206.
Fontaine d'Halicarnasse, 207.
Fontaine de Didyme, 199.
Fontaines de sang, 566.
Forges dans le Liban, 305.
Fossati, architecte, 102.
Foucher de Chartres, 410.
Foulques de Villaret, 220.
Fourmis, îles, 184.
Foursoul, ruines, 459.
France païenne, 259. — Son influence en Orient, 264, 294, 364.
Franciscains à Larnaca, 230.
Franciscains à Damas, 475.
Franciscains à Saïda, 526.
Franciscains à Berlin, 114.
Francis Gazen, cheik, 300, 387.
Franc-maçonnerie, 158, 185, 515.
François Ier, empereur d'Autriche, 400
François Ier, sa devise, 237.
Francs, 94.
Frédéric, archiduc d'Autriche, 282.

Frédéric Ier, Barberousse, 226, 554.
Frédéric II, 226.
Frères de la doctrine chrétienne, 113.
Fribourg, son collége, 515.
Fruska-Gora, mont, 55.

G

Galata, 88, 103, 112.
Galaz, 82.
Gallipoli, ville, 155.
Gamaliel, 225.
Gardes de Salomon, leur coiffure, 295.
Gasparin (Comtesse de), 258, 261.
Gazen (Francis), cheik maronite, 300, 387.
Gazen (Antoine), archevêque de Balbek, 304 et suiv.
Gazen (Joseph), patriarche maronite, 323.
Géant de Rio-Janeiro, 198.
Gélase, historien, 152.
Gélasin, comédien, martyr, 497.
Geographia Nubiensis, 344.
George (Saint). Légende du dragon, 247, 444.
George (Saint). Sa statue à Venise, 248.
Géramb, trappiste, 337.
Géraséniens, 189.
Gerez (Château de), Sarepta, 5?2.
Géris (Beyrouth), 244.
Germanicus, 164.
Gètes, 74.
Gezzar-pacha, 156.
Ghazir, village dans le Liban, 421, 431.
Ghetto, 465.
Ghobtal, titre du patriarche maronite, 323.
Ghosta, village du Liban, 290, 405.
Gélon de Paris, poëte, 154.
Girgasi, fils de Chanaan, 244.
Giaour, 103, 104.
Giurgévo, 69, 70.
Gnosse, dans l'ile de Crète, 531.
Godefroid de Bouillon, 107.
Gnide, 208, 214.
Goutha, jardins de Damas, 463, 486.
Gozon (Déodat de), 220.
Græca fides, 174.
Gran, 41.
Grand-Lama, 145, 148.
Granique, rivière, 154, 160.
Grecs, 108, 117, 145, 212, 474.
Grecs à Nicosie, 240.
Grecs à Damas, 474.
Grecs à Saïda, 526.
Grecs à Tyr, 555.
Grégoire XIII, 144.
Grégoire de Nazianze, 233.
Grégoire l'*Illuminateur*, 397.
Grenadier (Le), 234, 266.
Grottes d'Adnoun, 529.
Grotte de Saint-Jean, à Patmos, 194, 197; — dans le Liban, 327, 412.
Grotte des Pénitents, 354.
Grotte de Saint-Antoine, 355.
Grotte de Sainte-Marine, 362.
Grotte du Lycus, 439.
Guerre entre les Druses et les Maronites, 262.
Guerre du Caucase, 263.
Guerre entre les Maronites et les Égyptiens, 279, 302.
Gui de Lusignan, 235.
Guillaume de Tyr, 226, 554.

H

Hadad, nom des rois de Damas, 465.
Hadet, ville du Liban, 275.
Haïdar, émir, 280, 409, 411, 456.
Hainbourg, ville, 25.
Hakem, kalife, 276, 450.
Halicarnasse (Bodroun), 206 et suiv.
Halijah, chambre d'été, 326.
Halte dans le Liban, 301.
Hanovrien lapidé, 283.
Harem, 122.
Harfousch, émir de Balbek, 500.
Harissa, couvent dans le Liban, 425.
Harpies, 155.
Hasroun, village, 328.
Hassuns, patriarche arménien, 112.
Hat impérial, 122.
Hécatée, historien, 199.
Helbon, rivière près de Damas, 489.
Héliogabale, 497, 546.
Héliopolis (Balbek), 378, 389.
Hellespont, 155.
Hennah ou Hennéh (*Lawsonia inermis*), 267.
Henri V, 226.
Henri VIII, 141.
Héphæstus (Vulcain), 157.



Heptachalkon, château à Athènes. 110.
Heptarchies. 110.
Hercule. 154. 165 et suiv.
Hercule phénicien. 225. 312. 544 et suiv., 557.
Hercule assyrien, 232.
Hérésiarques, 155.
Hermæ viales, colonnes de Mercure. 534.
Hermel. mont. 375.
Herméneutes. 87.
Hermès. 438.
Hermès-Nicha, 376.
Hermon (Le Grand-), 367.
Hermopolis (Syra), 211.
Hermus, rivière, 168.
Héraclius, empereur 407.
Hérode, irénarque de Smyrne. 149.
Hérode l'Ascalonite. 220, 254. 244.
Hérodote. 191 437.
Hespérides (Le jardin des). 343.
Hexamètre. inventé par Phémonoé. 187.
Hiéra. ruines. 165.
Hiérapolis, ville de Phrygie. 161.
Hiérodules, 179.
Hillereum, archevêque, 89. 92.
Hippocrate, 204-205.
Hippodrome de Constantinople, 105.
Hiram, roi de Tyr, 333, 519, 540.
Hirsova. 62.
Hissar. 190.
Hoba. village. 465.
Holda, dame des fontaines, 380.
Homère. 168. 179. 180.
Hongrie. 30 et suiv.
Hornhill (Richard), capitaine, 305.
Hosen, émir 278.
Hospitalité, 308.
Houroppa, pays des blancs. 555.
Humanité. son apothéose 548.
Hussein-pacha. 67. 104. 105.
Hydromancie, 379 et suiv., 489.
Hyperia. langage symbolique, 165.
Hypoténuse (Carré de l'), 185.
Hystaspe (Livres d'). 190.

I

Iammouneh, lac du Liban. 375 et suiv., 385, 390.
Iassy. 75.
Ibrahim-pacha, 222. 278 et suiv., 302, 306.
Icare. 184.
Icarienne. mer. 184.
Iconoclastes. 215.
Ida. mont, 160, 209.
Idolâtrie. 252.
Iettatura. 588.
Iftar déjeûner 127.
Ignace. évêque d'Antioche, 171.
Ignace. patriarche. 159.
Illyriens. 49. 55.
Imbrase. fleuve. 185.
Imbro île 157
Importation de la Syrie. 270 et suiv.
Imprimerie dans le Liban, 335.
Improvisateur, 298. 351.
Incendies. 91. 133. 175.
Incubatio. sommeil magnétique. 205.
Indié. religieuse maronite, 426.
Initiation, 588.
Inscriptions à l'embouchure du Lycus, 434, 438.
Inscriptions près de la cataracte du Barada, 492.
Inscriptions sur un milliaire romain, à Saïda. 528.
Insectes. 48. 61. 85, 354, 537.
Insulte. 125.
Ioghis. visionnaires indous, 204.
Ionie, 166, 181.
Ioniennes, îles. 110.
Ire. village, 511.
Isakdecha. 84.
Isis. 199, 313.
Islacs. 71.
Islamisme. 140. 364.
Ismaël. 318.
Ismid (Nicomédie). 152.
Ismir (Smyrne). 167.

J

Jacobites. hérétiques, 224.
Jacques Cœur. 241.
Jacques II. roi de Chypre. 235. 242.
Jacques III. roi de Chypre. 242.
Jaffa, ville. 209 et suiv.
Janissaires, 67, 104. 397.
Jansénisme. 158.
Jardin des Hespérides, 219.
Jason. 154.
Jean-Baptiste, saint (sa tête), 409.

[illegible]

Macrin [illegible]
Mages [illegible]
[illegible]
Mar-Abou [illegible]
Marbres d'Arménie [illegible]

[illegible]

Jean Hasronite, 328.
Jean, roi de Moésie, 85.
Jean, saint (l'évangéliste), 183, 194.
Jean, *second Maron*, patriarche d'Antioche, 275.
Jellachich, ban, 29.
Jéricho, 153.
Jérôme, saint, 191, 201.
Jésuites, 34, 148, 395, 403, 411, 416, 422 et suiv., 427, 431, 445, 456, 458, 527.
Jésus, 520.
Jeûne des Orientaux, en particulier des Maronites, 369.
Jézabel, femme d'Achab, 518.
Jézid, branche du Barada, 463.
Jézidis, peuplade de Syrie, 266.
Job, son tombeau, 490.
Joinville, 317.
Jonas, lieu où il fut rejeté par le poisson, 512.
Josèphe (Flavius), 245.
Jourdain, source, 375.
Joussef, grand émir, 278.
Judith, ses ornements, 255.
Juifs, 3, 5, 33, 37, 108, 140, 234, 249, 465, 474, 481 et suiv., 538, 568.
Juin (Journées de), 123.
Jules César, 204.
Julien, empereur romain, 498.
Junon, 185, 192.
Jupiter Atabyrius, 224.
Justin, martyr, 190.
Justin, philosophe, 424.
Justinien II, 276.
Juvénal, 71.

K

Kabir ou Kéber, sa signification, 158.
Kadischa, rivière, 330; — vallée, 259, 360, 361.
Kaf, montagne, 228.
Kafra, village près des cèdres, 328.
Kaïmacams du Liban, 410.
Kakri, îles, 223.
Kaalat-el-Schkif, Belfort, 538.
Kalaat-Fakra, ruines, 304.
Kalbiéhs, peuplade de Syrie, 266.
Kaloni, ville, 162.
Kanobin, résidence du patriarche maronite, 339.
Karam (Michel et Joseph), cheiks d'Éden, 341.
Kara-sou (Cydnus), rivière, 226.
Kartba, village et couvent du Liban, 313.
Kas-Daghi (mont Ida), 160.
Kasiùn (Djebel), 462.
Kasmieh (Bataille de), 246.
Kassim-Pacha, 90.
Katholicos, patriarche arménien, 113.
Kazim, émir, 410.
Kebbé, nom d'une coiffure dans le Liban, 254.
Kébir, démon, 158.
Kédémacés, peuplade de Syrie, 265.
Keffié, coiffure des Bédouins, 317.
Kennise, montagne, 456.
Kérak, village au pied du Liban, 459.
Kesrouan, province du Liban, 310.
Khakham, rabbin, 481 et suiv.
Khan, 506, 525.
Khosrou, roi d'Arménie, 397.
Kiosque, 132.
Korneil, village du Liban, 305.
Koshbaïa, couvent, 351.
Kossawa, 61.
Kossuth, 29.
Koustendjé, 73.
Kubbet-en-Nassr, ruines près de Damas, 462.

L

Laborde (Léon de), 433.
Labyrinthe de Lemnos, 157.
Labyrinthe de Samos, 191.
Lachès, 221, 223.
Lactance, prêtre du Capitole, 190, 191.
Lamartine (M. de), 102, 155, 167, 440, 516, 555.
Lames damassées, 483.
Lampsaque, ruines, 155.
Langues sacrées, 294, 404.
Laocoon, 156.
Larnaca, 228 et suiv.
Lascaris III, roi de Bithynie, 255.
Latin, 27, 294, 404.
Lattakié, port, 269.
Laver les mains avant et après les repas, 128, 297.
Lazaristes, 92, 93, 114, 213, 299, 300, 305, 403, 429, 475.
Légende de saint George, 247.



Léglées, peuple, 184.
Lemnos, île, 157.
Léonard de Chio, légat, 164.
Léon l'Isaurien, 209.
Léon, pape, 136, 151.
Léonce, général de Justinien, 276.
Léontès (Nahr-Kasmieh), 389, 460, 504, 536.
Léontopolis, 507.
Léopards du Liban, 421.
Léotychide de Sparte, 193.
Lépreux, 179, 200.
Léro, île, 200.
Lesbiens, 163 et suiv., 182.
Lesbos, île (Mitylène), 159, 163 et suiv.
Liamoni, lac. *Voyez* Iammuneh.
Liban, étymologie, aspect, 243, 257, 289, 293, 301, 302, 303, 456; — sainte Vierge comparée au Liban, 258; — Parfums du Liban, 310; — contraste entre ses deux versants, 374; — neige, 375; — direction, 537.
Liberté religieuse, 357, 363, 447.
Libre examen, 258.
Lieux saints, 364.
Liguoriens, 10, 54.
Limonia, île, 224.
Limasol, 236.
Lindos, ville, 222, 223.
Lion de Saint-Marc, 236, 240.
Lions d'Athènes, 236.
Lions du Liban, 421.
Lipari, îles, 110.
Lipso, île inhabitée, 200.
Litany, rivière, 460 et suiv., 504, 536.
Liturgie, langues liturgiques, 294, 403.
Liva-pacha (Omer-pacha), renégat, 280.
Livres de Numa, 335.
Livres fatidiques, 187, 190.
Livres sacrés des Indous, 204.
Lobau, île, 24.
Losanna, délégué apostolique, 427.
Louis VII, 198, 467.
Louis IX, 522.
Louis de Savoie, 242.
Loup, divinité, 436, 438.
Lucien, 312 et suiv.
Luc, saint, 249.
Lucullus, 157.
Luther, 143, 152.
Lycus (Nahr-el-Kelb), 434, 438.
Lydie, femme, 165.
Lydie, pays, 165.
Lyre d'Apollon, 110.
Lysippe de Sicyone, 180.

M

Màallaka, 430, 457.
Maara Sidoniorum (caverne des Sidoniens), 530.
Macares, îles, 219.
Macri, ville, 225.
Macrizi, historien, 503.
Macrobe, 232.
Madone bénite, 309.
Magelès, tribunal, 411.
Mages, 96.
Magoras (Nahr-Beyrouth), 444.
Mahomet, 463.
Maison du vent, 427.
Maistre (Comte Joseph), 142, 147, 195, 226, 424.
Makmel, montagne, 267, 329.
Malacanes, sectaires russes, 142.
Malek-Adehl, frère de Saladin, 537.
Maltais, 124.
Malte, 544.
Mandragore, plante, 267.
Mandrobule (Offrande de), 191, 192.
Manéthon, historien, 503.
Manipulations magnétiques, 205.
Mar-Abda, collége maronite, 324.
Marbres d'Arundel, 212.
Marcellus (M. de), 517.
Mar-'hallita, couvent dans le Liban, 406.
March, rivière, 25.
Marcien, empereur, 136.
Mardaïtes (Maronites), 275.
Mar-Hanna, couvent, 506.
Marie, sœur d'Aaron, 188.
Marie-Thérèse, impératrice, 397, 400.
Marine, 209.
Marine, sainte, 362.
Mar-Johanna, grande mosquée de Damas, 468 et suiv.
Marmara, mer, 154.
Marmara, île, 154.
Marmarides, 414.
Mar-Maroum, collége, 324.
Marmont, duc de Raguse, 183, 220, 286, 305.
Marmoritza, ville et port, 225.
Maron, hérésiarque, 273.
Maron, saint, 274.
Maronites, attachement à leur foi, 259, 261, 442; — origine, 273 et suiv.; — histoire, 276 et suiv.; — leur nombre, 281, 443; — administration, 410; — instruction, 416; — reproches qu'on

Jean Hasronite, 328.
Jean, roi de Moésie, 85.
Jean, saint (l'évangéliste), 183, 194.
Jean, *second Maron*, patriarche d'Antioche, 275.
Jellachich, ban, 29.
Jéricho, 153.
Jérôme, saint, 191, 201.
Jésuites, 34, 148, 395, 403, 411, 416, 422 et suiv., 427, 431, 445, 456, 458, 527.
Jésus, 520.
Jeûne des Orientaux, en particulier des Maronites, 369.
Jézabel, femme d'Achab, 518.
Jézid, branche du Barada, 463.
Jézidis, peuplade de Syrie, 266.
Job, son tombeau, 490.
Joinville, 317.
Jonas, lieu où il fut rejeté par le poisson, 512.
Josèphe (Flavius), 245.
Jourdain, source, 375.
Joussef, grand émir, 278.
Judith, ses ornements, 255.
Juifs, 3, 5, 33, 37, 108, 140, 234, 240, 465, 474, 481 et suiv., 558, 568.
Juin (Journées de), 123.
Jules César, 204.
Julien, empereur romain, 496.
Junon, 185, 192.
Jupiter Atabyrius, 224.
Justin, martyr, 190.
Justin, philosophe, 424.
Justinien II, 276.
Juvénal, 71.

K

Kabir ou Kéber, sa signification, 158.
Kadischa, rivière, 330; — vallée, 259, 360, 361.
Kaf, montagne, 228.
Kafra, village près des cèdres, 328.
Kaïmacams du Liban, 410.
Kakri, îles, 223.
Kaalat-el-Schkif, Belfort, 538.
Kalaat-Fakra, ruines, 304.
Kalbiéhs, peuplade de Syrie, 266.
Kaloni, ville, 162.
Kanobin, résidence du patriarche maronite, 359.
Karam (Michel et Joseph), cheiks d'Éden, 341.
Kara-sou (Cydnus), rivière, 226.
Kartba, village et couvent du Liban, 313.
Kas-Daghi (mont Ida), 160.
Kasiûn (Djebel), 462.
Kasmieh (Bataille de), 246.
Kassim-Pacha, 90.
Katholicos, patriarche arménien, 113.
Kazim, émir, 410.
Kebbé, nom d'une coiffure dans le Liban, 254.
Kébir, démon, 158.
Kédémacés, peuplade de Syrie, 265.
Keffié, coiffure des Bédouins, 317.
Kennise, montagne, 456.
Kérak, village au pied du Liban, 459.
Kesrouan, province du Liban, 310.
Khakham, rabbin, 481 et suiv.
Khan, 506, 525.
Khosrou, roi d'Arménie, 397.
Kiosque, 132.
Korneil, village du Liban, 305.
Koshbaïn, couvent, 351.
Kossawa, 64.
Kossuth, 29.
Koustendjé, 73.
Kubbet-en-Nassr, ruines près de Damas, 462.

L

Laborde (Léon de), 435.
Labyrinthe de Lemnos, 157.
Labyrinthe de Samos, 191.
Lachès, 221, 223.
Lactance, prêtre du Capitole, 190, 191.
Lamartine (M. de), 102, 155, 167, 440, 516, 553.
Lames damassées, 485.
Lampsaque, ruines, 155.
Langues sacrées, 294, 404.
Laocoon, 156.
Larnaca, 228 et suiv.
Lascaris III, roi de Bithynie, 255.
Latin, 27, 294, 404.
Lattakié, port, 269.
Laver les mains avant et après les repas, 128, 297.
Lazaristes, 92, 93, 114, 213, 299, 300, 305, 403, 429, 475.
Légende de saint George, 247.



Léglées, peuple. 184.
Lemnos, île, 157.
Léonard de Chio, légat, 164.
Léon l'Isaurien, 209.
Léon, pape, 136, 151.
Léonce, général de Justinien, 276.
Léontès (Nahr-Kasmieh), 389, 460, 504, 536.
Léontopolis, 507.
Léopards du Liban, 421.
Léotychide de Sparte, 193.
Lépreux, 179, 200.
Léro, île, 200.
Lesbiens, 163 et suiv., 182.
Lesbos, île (Mitylène), 159, 163 et suiv.
Liamoni, lac. *Voyez* Iammuneh.
Liban, étymologie, aspect, 243, 257, 289, 293, 301, 302, 503, 456; — sainte Vierge comparée au Liban, 258; — Parfums du Liban, 310; — contraste entre ses deux versants, 374; — neige, 375; — direction, 537.
Liberté religieuse, 357, 363, 447.
Libre examen, 258.
Lieux saints, 364.
Liguoriens, 10, 34.
Limonia, île, 224.
Limasol, 236.
Lindos, ville, 222, 223.
Lion de Saint-Marc, 236, 240.
Lions d'Athènes, 236.
Lions du Liban, 421.
Lipari, îles, 110.
Lipso, île inhabitée, 200.
Litany, rivière, 460 et suiv., 504, 536.
Liturgie, langues liturgiques, 294, 403.
Liva-pacha (Omer-pacha), renégat, 280.
Livres de Numa, 355.
Livres fatidiques, 187, 190.
Livres sacrés des Indous, 204.
Lobau, île, 24.
Losanna, délégué apostolique, 427.
Louis VII, 198, 467.
Louis IX, 522.
Louis de Savoie, 242.
Loup, divinité, 436, 438.
Lucien, 312 et suiv.
Luc, saint, 249.
Lucullus, 157.
Luther, 143, 152.
Lycus (Nahr-el-Kelb), 434, 438.
Lydie, femme, 165.
Lydie, pays, 165.
Lyre d'Apollon, 110.
Lysippe de Sicyone, 180.

M

Mâallaka, 430, 457.
Maara Sidoniorum (caverne des Sidoniens), 530.
Macares, îles, 219.
Macri, ville, 225.
Macrizi, historien, 503.
Macrobe, 232.
Madone bénite, 309.
Magelès, tribunal, 411.
Mages, 96.
Magoras (Nahr-Beyrouth), 444.
Mahomet, 463.
Maison du vent, 427.
Maistre (Comte Joseph), 142, 147, 195, 226, 424.
Makmel, montagne, 267, 329.
Malacanes, sectaires russes, 142.
Malek-Adehl, frère de Saladin, 537.
Maltais, 124.
Malte, 544.
Mandragore, plante, 267.
Mandrobule (Offrande de), 191, 192.
Manéthon, historien, 503.
Manipulations magnétiques, 205.
Mar-Abda, collége maronite, 324.
Marbres d'Arundel, 212.
Marcellus (M. de), 517.
Mar-'hallita, couvent dans le Liban, 406.
March, rivière, 25.
Marcien, empereur, 136.
Mardaïtes (Maronites), 275.
Mar-Hanna, couvent, 506.
Marie, sœur d'Aaron, 188.
Marie-Thérèse, impératrice, 397, 400.
Marine, 209.
Marine, sainte, 362.
Mar-Johanna, grande mosquée de Damas, 468 et suiv.
Marmara, mer, 154.
Marmara, île, 154.
Marmarides, 414.
Mar-Maroum, collége, 324.
Marmont, duc de Raguse, 183, 220, 286, 305.
Marmoritza, ville et port, 225.
Maron, hérésiarque, 273.
Maron, saint, 274.
Maronites, attachement à leur foi, 259, 261, 442; — origine, 273 et suiv.; — histoire, 276 et suiv.; — leur nombre, 281, 443; — administration, 410; — instruction, 416; — reproches qu'on

leur adresse, 417; — leurs luttes, 450.
Mars et Adonis, 312.
Martène, dominicain, 154.
Martial, 205.
Martinenque, 221.
Martinsberg, couvent, 39.
Martius Turbo, 234.
Ma'schouk, cheik, 560.
Mastic de Chio, 176, 177, 178.
Matschin, 82.
Mausole, roi de Carie, 207.
Mauvais œil, 388.
Maximien, empereur, 155.
Mazloum-Maxime, patriarche melchite, 430, 475, 526.
Méandre, rivière, 198.
Méchitar, archevêque arménien, 400.
Méchitaristes, religieux arméniens, 400.
Mecque (La), 2:9.
Médecins, 121.
Megharat-Nebi-Ibrahim, source du Nahr-Ibrahim, 310.
Mehadia, bains, 63.
Mehazeb (F.), interprète à la Propagande, 290.
Méhémet-Ali, vice roi, 118, 278 et suiv., 305, 393, 484.
Méjiste (Castel-Rosso), 225.
Melcarte (Hercule), 232, 312, 540. 544.
Mélès, rivière, 168.
Mélos (Milo), 210.
Memnon (Statue de), 436, 438.
Ménandre, historien, 182.
Ménélas, 164.
Menkala (Tomes), 74.
Mensonge, 196.
Mentescha (Myndos), 208.
Merdshibah, village du Liban, 306.
Mère de Dieu, 184.
Mer Morte, 519.
Mers noires et mers blanches, 543.
Mérou, mont, 228.
Mersæbe, montagne du Liban, 310.
Merveilles du monde, 221.
Messe chez les Maronites, 294.
Messe chez les Arméniens, 407.
Mételin (Mitylène), 159.
Méthode, archevêque de Twer, 145.
Méthode, martyr, 550.
Méthodistes, 116.
Méthymne, ville ancienne, 161, 162.
Métoualis, peuplade du Liban, 281, 511, 582.
Metternich, prince, 2, 3, 4, 10, 14.
Mezzeh, une des sept branches du Barada, 463.
Mezeh, village près de Tarse, 225.
Mezzofanti, cardinal, 38.
Miao-Tze, secte chinoise, 186.
Michaud, historien des croisades, 557.
Michel Ragabès, empereur, 139.
Michiel Dominique, doge, 539.
Milésiaques (œuvres obscènes), 200.
Milésiens, 199 et suiv.
Milet, ruines, 199.
Milo (Mélos), île, 210.
Miltiade, 212.
Minerai de fer, 306.
Mirouba, village du Liban, 305-311, 393.
Misrepboth-maim, 517.
Missionnaires méthodistes, 116.
Missionnaires américains, 258, 259, 262, 486.
Missionnaires anglicans, 259, 487.
Missionnaires jésuites, 428 et suiv., 458.
Mission protestante, 116.
Mission américaine, 258.
Missions étrangères, 402.
Mithridate, 157, 159, 181, 182.
Mitylène, île, canal, 104, 159.
Mitylène, ville (Mételin), 104, 162.
Mnaitreh, village du Liban, 390.
Modes syriennes, 254.
Mohacs, 48.
Mohaviah, calife, 275, 467.
Moïet-el-Anjar, 460.
Moines, cultivateurs, 314, 353.
Moïse, 161.
Moldava, 60.
Moldavie, 82.
Molivo, autrefois Méthymne, 161.
Moloch, 584.
Monolithes, 437, 438.
Monostor, 49.
Mons regius, 30.
Montagnes de la Syrie et de la Palestine, 448.
Montéfiore (Moses), 485.
Mont-Géant, sur le Bosphore, 119.
Monument russe sur le Bosphore, 120.
Moscou, 141.
Moslachiin, île, 220.
Mosquée de Saint-Jean à Damas, 468.
Mouallaka. *Voyez* Mâallaka.
Moucres, 88, 250, 445.
Mouton à large queue, 315, 316.
Moutons intelligents, 316.
Mouwaiad, sultan d'Égypte, 472.
Murad, archevêque maronite, 525.
Murailles de Constantinople, 108.
Murailles d'Ecbatane, 110.
Murailles de Damas, 480.
Musique en Orient, 314.
Mycale, mont, 192.
Mycalesse, ville, 199.
Myndos (Mentescha), 208.

Myrrha, fille de Cyniras, 312
Myrrhe. 96.
Mysie, 154.
Mysiens, 154.
Mystères d'Hercule Assyrien, 232.
Mystères du paganisme, 232 et suiv.

N

Naaman, lépreux, 489.
Nabathieh, village près de Tyr, 383.
Nabuchodonosor, 543.
Nahr-Anteliyas, 444.
Nahr-Beyrouth, 305, 444.
Nahr-el-Assi (Oronte), 389.
Nahr-el-Auli (Bostrenus), 517.
Nahr-el-Kadi (Tamyras), 508.
Nahr-el-Kanawât, branche du Barada, 465.
Nahr-el-Kelb, 306, 434 et suiv.
Nahr-Ibrahim, 310 et suiv., 390.
Nahr-Kasmiéh, Litany, Léontès, Lanta, 389, 536, 538.
Nahr-el-Leban, rivière dans le Liban, 304, 444.
Nahr-Nosey, près de Saïda, 529.
Nahr-Saïb, rivière dans le Liban, 304.
Nairon (F.), écrivain maronite, 274, 417.
Naissance d'un fils du sultan, 122.
Naître dans la pourpre, 558.
Naouars, tribu de Bédouins, 388.
Napoléon Ier, 227.
Nationalité, 146.
Navigation, son invention, 525.
Naxos, 208, 212 et suiv.
Néa-Caméni, ilot, 209.
Nebâ-el-Adid (fontaine de fer), 390.
Nébi-Abil, tombeau d'Abel, 491.
Nébi-Nouh, 459.
Nébi-Schil, prophète Seth, 495.
Nectar de Chio, 176.
Neige du Liban, 338, 375.
Néopolis (Scala-Nuova), 184.
Néréides, 119.
Nersès, patriarche arménien, 115.
Nestoriens, hérétiques, 274, 405.
Nestorius, hérésiarque, 183.
Neu-Orsowa, 65.
Neusatz, 49, 50, 51, 52.
Nevin, prof. luth., 152.
Nicaria, île, 184.
Nicée, 152, 153.
Nicétas, historien, 154.
Nicodème, sénateur, 249.
Nicolas, pape, 139.
Nicomédie (Ismid), 152.
Nicopolis, 68.
Nicosie, 258 et suiv.
Niden Kerr, consul, 228.
Nightingale (Miss), 477.
Niha, village du Liban, 459.
Ninus, dieu-poisson, 376.
Nio, île, 180, 208.
Niobé, fille de Tantale, 198.
Nirée de Symi, 215.
Noé, 160; — son tombeau, 459.
Nombres, principes des choses, 185.
Norwégiens à Sidon, 522.
Nuages, 391.
Numa Pompilius et Égérie, 380.

O

Obélisque, 232, 438.
Occident et Orient, séparation, 136 et suiv.
Odon de Deuil, 125, 198.
Odyssée, 179.
Œil (Mauvais). 388.
Ofen (Bude), 44, 45.
Offrande de Mandrobule, 191.
Olda, prophétesse, 188.
Olivier, 505.
Olympe, mont, 126, 228.
Ommiades, 276.
Omphale, reine de Lydie, 166, 546.
Ophiusa (Rhodes), 220.
Opium, 204.
Oppius, 182.
Oracles, 189, 203, 536.
Orage, 510.
Ordres monastiques, 361.
Orient et Occident, séparation, 136 et suiv.
Ornithopolis, 529, 536.
Oronte, fleuve, 376, 389.
Orphée, 119.
Orthodoxie, orthodoxe, 142 et suiv.
Orsowa, 60, 62.
Osiris (Adonis), 312 et suiv.
Osius de Cordoue, légat, 152.
Osman-pacha, 303.
Ovide, 74, 157.

P

Palæ-Tyrus, 531, 539.
Palanka, 49.
Palanque, 49.
Palatia, îlot, 213.
Palin-Kiao, secte en Chine, 186.
Palmyre, 490.
Palmyréniens au lac d'Aphrodite, 379.
Panétius, philosophe, 219.
Panique, 386.
Panthères au Liban, 421.
Pape, 139 et suiv., 563.
Paphos, 231 et suiv.
Paphus, fils de Pygmalion, 233.
Papyrus, 165.
Paradiso, baie à Rhodes, 222.
Paradis terrestre, 342, 486.
Parchemin, 165.
Pâris, 160.
Paros, 208.
Parthénias (Samos), 184.
Passe-ports, 534.
Patmos, île, 194 et suiv.
Patriarcat latin, 403.
Patriarcat maronite, 403.
Patriarcat arménien, 403.
Patriarcat melkite, 403.
Patriarcat syrien, 403.
Patriarcat chaldéen, 403.
Patriarche grec de Constantinople, 106, 137, 141, 144.
Patriarche arménien schismatique, 113.
Patriarche arménien catholique, 112.
Patrouille, 105.
Paul, saint, 159 et suiv., 182, 191, 200, 225, 234, 465, 479, 521, 549, 564.
Paule, sainte, 532.
Paulin, évêque de Tyr, 555.
Pélasges, 157.
Pèlerins de la Mecque, 229, 478, 485.
Péléthronius, inventeur du frein et de la selle, 288.
Pentagramme, 185.
Pentalpha, 185.
Péra, 89, 96, 111, 123.
Pergame (Berghamah), 164.
Pergamentum, 165.
Perrier (Ferdinand), 560.
Persécutions, 146, 327, 354, 364, 421.
Peste, 527.
Pesth, 44, 45.
Péterwardein, forteresse, 49, 50.
Pétronell, 24.
Phanar, 106.
Pharaon Nécao, 199.
Pharphar, rivière près de Damas, 489.
Phasélis, ruines, 225.
Phémonoé, première pythie, 187.
Phénicie, 518.
Phiala, 375.
Philadelphie, 154.
Philippe le Bel, 226.
Philomélide, 164.
Philon de Byblos, 246.
Phinée, roi de Bythynie, 154.
Phorbas, 164.
Photius, patriarche, 139.
Physcus, ruines, 225.
Phytho, sibylle, 186.
Piazzetta, ses colonnes à Venise, 248.
Pied druidique, 185.
Piémontais, 124.
Pie VI, 426, 429.
Pie IX, vénéré dans le Liban, 301, 304.
Pierre, saint, 147, 151, 161, 563.
Pierre Ier, empereur, 141 et suiv.
Pierres, leur culte, 232, 302.
Pierre sur laquelle s'est tenu N. S., 539.
Pilate, 140.
Pillersdorf, ministre, 6, 7, 33.
Piraterie, 193.
Pittacus, 164, 200.
Pitzipios, 149.
Place (Vict.), consul, 514.
Plantes de la Syrie, 267.
Platée, 156, 192.
Platoniciens, 233.
Pline le Jeune 152.
Pluies de sang, 566.
Points cardinaux, 265.
Poissons fossiles, 393, 433.
Poisson, son culte chez les Phéniciens, 376.
Poisson qui engloutit Jonas, 513.
Poisson qui effraya le jeune Tobie, 513.
Police, 125.
Polycarpe, martyr, 169 et suiv.
Polycrate, 185, 191.
Pomme de grenade, 234.
Pompallier, évêque, 125, 408.
Pompée, 164.
Pompéiopolis, ruines, 225.
Pont-aux-Anes, 185.
Pope, 106, 143, 147.
Population du Liban, 281.
Porc, 55.
Porphyrion, 513.
Port-d'armes, 533.
Porte-de-Fer (Demir Capi, Ghirdab, Vortapou), 65.



Porte (La Sublime), 101.
Porte Dorée à Constantinople, 109.
Porte Carsia (Egri-Capou), 109.
Porteurs d'eau, 100.
Porto-Coloni, 163.
Porto-Oliveto, 163.
Ports de la Syrie, 246, 269.
Posidonius, philosophe, 219.
Posidon (Neptune), 508, 552.
Potamon (Chaire de), 162.
Poujoulat, 375.
Pourpre, 555 et suiv.
Praxitèle, 214.
Prémices des fruits, 359.
Presbourg, 26 et suiv.
Prêtres de Baal, 96.
Prêtres de Bellone, 96.
Prêtres de la Déesse syrienne, 96.
Prêtres d'Isis, 199.
Prêtres d'Apollon, 199.
Prêtres d'Esculape, 202, 203.
Priène, ruines, 199.
Prière des repas, 128.
Prière des Turcs, 197, 229.
Prière (Se couvrir et se découvrir pour prier), 230.
Prière (Oter ses souliers et ses vêtements), 229.
Primauté, 136 et suiv., 148, 152, 565.
Prince de Samos, 195.
Princes (Ile des), 154.
Productions de la Syrie, 266.
Prophéties contre Damas, 474.
Prophéties contre Sidon, 525, 542.
Prophéties contre Tyr, 541.
Prophéties des sibylles, 188.
Propœtides, 233.
Proscrits dans le Liban, 422.
Protectorat des Lieux Saints, 364.
Protestantisme, 140, 147, 152.
Protogène, peintre, 219.
Psylles, 414.
Ptolémaïs, 123.
Puritanisme, 152.
Pygmalion, 233, 548.
Pyra, bûcher, 225, 233.
Pyramides comme symboles, 232.
Pyrgos, 107.
Pyrrha, ruines, 163.
Pythagore, 185, 380.
Pythagoriciens, 185 et suiv.
Pythie, 186.

R

Rabbok, près de la Mecque, 229.
Raca, 104.
Races humaines (Les quatre), 343.
Ragabès, empereur, 139.
Raïfoun, village du Liban, 298 et suiv., 324.
Raisins du Liban, 313.
Ramazan, 126 et suiv.
Ras-Beyrouth, 244.
Rascolniks, sectaires russes, 147.
Ras-el-Ain, près de Balbek, 502.
Ras-Nebi-Jones, 512.
Raymond, comte de Tripoli, 504.
Réception dans le Liban, 290 et suiv., 301, 314, 349, 405, 419.
Réchid-pacha, 132, 133.
Redcliff, lord, 141.
Réformateurs, 238.
Religions nationales, 543.
Renseignements, difficulté d'en avoir, 241.
Respect humain, 198.
Révélations, 202.
Révélation (La), 233.
Révolution de Vienne, 1-19; — de Valachie, 70 et suiv.
Révolution de Février, 1, 227.
Rhenea, île, 212.
Rhin, 60.
Rhodes, 217 et suiv.
Richard Cœur-de-Lion, 235.
Rifa'at-pacha, 126 et suiv.
Rillo, jésuite, 282.
Risius Serge, maronite, 417.
Rite maronite, 391.
Rite arménien, 407.
Ritter, géographe, 438.
Rivière de lait (Nahr-el-Leben), 304.
Rivière de miel (Nahr-Saïb), 304.
Robe à queue, 295.
Robbouéh (Er-Robbouéh), passage près de Damas, 462.
Rochers gravés, 436.
Roi de Chypre, 235.
Rome, 136.
Rostoff, diocèse en Russie, 146.
Rottier, vice-consul, 328, 337.
Roumains, 71, 72.
Roumeli-Hissar, château sur le Bosphore, 120.
Roumieh, collége dans le Liban, 324.
Roum-Patrik, patriarche grec de Constantinople, 145.
Rousseau (Jean-Jacques), 153.
Routes de Jérusalem, 277.



Temple du Soleil à Balbek, 496 et suiv.
Templiers, 313.
Ténédos, île, 156, 157.
Tépéh, tertre 40.
Terrasse, 326.
Terre de Lemnos, 157.
Terre de Santorin, 210.
Terre, prophétesse, 187.
Tertulien, 166.
Teskéré, passe-port, 534.
Tête de mort jetée dans le Nil, 313.
Têtes d'animaux (Les quatre), 342.
Thalès, 200.
Thammuz (Adonis), 313.
Tharsis, 342.
Tharsus, 154.
Thècle, sainte, 490.
Theben, ruines, 25.
Theiss, fleuve, 48, 55.
Thémistocle, 155.
Théodore de Samos, 185.
Théodoret, saint; — de sa prétendue statue à Venise, 248.
Théodose le Grand, 498.
Théophilantropes, 259.
Θεοτόκος (Mère de Dieu), 184.
Théra (Santorin), 210.
Thérapia, sur le Bosphore, 90.
Thésée, 215.
Thierri d'Alsace, 467.
Thomas, Père, Capucin de Damas, 392, 480 et suiv.
Thomas, saint, 191.
Thyatire, 165.
Tigres du Liban, 421.
Tinos, 208, 211.
Tiridate, roi d'Arménie, 397.
Titre de la croix, 294.
Titus à Paphos, 231.
Titus à Béryte, 245.
Toast, 298, 326.
Tokat, ville d'Arménie, 401.
Tolérance, 115, 148, 447, 476 et suiv.
Tombeaux, 505, 529, 531.
Tombeau d'Achille, 158.
Tombeau de Mausole, 207.
Tombeau de Noé, 459.
Tombeau de Zacharie, 469.
Tombeau de Job, 490.
Tombeau d'Élie, 490.
Tombeau d'Abel, 491.
Tombeau de Seth, 495.
Tomes, ville, 74.
Tomisvar (Tomes), 74.
Tortues, 107.
Toûra, une des sept branches du Barada, 463.
Tournoul, 71.
Tours des gardes dans l'Archipel, 222.
Traditions, 179, 370, 480.
Trahison de la femme, 344.
Traité de 1772, 146.
Trajan, 60, 68, 73, 171.
Traunstein, montagne, 198.
Travestissements des prêtres de Baal, 166.
Tremblement de terre, 165, 439, 552.
Trembleurs, 95.
Trépied de Delphes, 105.
Trinité, sa représentation chez les Indiens, 185.
Triphon, 313.
Tripoli, ville de Syrie, 269 et suiv.
Trompette pour annoncer les aumônes, 308.
Trophime, compagnon de saint Paul, 200.
Trophonius, oracle, 187.
Troupeaux dans le Liban, 315.
Trulle (Concile de), 138.
Tscherna, rivière, 62.
Tshéragan, palais à Constantinople, 100.
Tschernavoda, 73.
Tschesmé, 181.
Tuldscha, 84.
Tumulus, 156, 505.
Turcs, 73 et suiv.; — civilisés, 121, 231; — à Rhodes, 217; — dans le Liban, 276.
Typhis, pilote des Argonautes, 119.
Tyr, 231, 232, 237, 333, 340 et suiv.
Tyrannion, martyr, 550.
Tyros, nymphe, 557.

U

Uléma, 128, 131.
Ulpien, préfet du prétoire, 550.
Ulysse, 164.
Umana, village près d'Ancône, 230.
Ursulines à Naxos, 212.

V

Vagarsabat, ville d'Arménie, 398.
Valachie, 65 et suiv., 97.
Valaques, 62, 68, 69.
Val de Trajan, 73.

Valens, empereur, 151.
Valerga, patriarche latin, 427, 430.
Vallée des Idoles (plaine de Balbek), 496.
Vallum Trajanum, 73.
Vamig-pacha, 447.
Varna, 85.
Vases d'argile, 191.
Vases de Santorin, 210.
Vasthi, 131.
Vatace, roi de Bithynie, 235.
Vathi, cap de Samos, 193 et suiv.
Veau d'or, 311, 454.
Vénitiens, 164.
Vénus, 160.
Vénus et Adonis, 312.
Vénus de Milo, 210.
Vénus de Paphos, 251 et suiv.
Vénus *Libaniensis*, 254.
Vénus Vulgivaga, 310 et suiv.
Vénus Uranie, 376.
Vénus Aphacite, 376 et suiv.
Vénus Athyr, 533.
Verge de la discipline, 445.
Vérité, 196.
Verre, 531.
Verrès, 105, 136.
Vespasien, 245.
Vêtements, les changer pour prier, 229; — les ôter en approchant de la Mecque, 229; — prendre ceux d'un autre sexe, 232, 546, et suiv.
Victor, prêtre, légat, 152.
Villardell, délégué du Saint Siége, 287, 426.
Vincent, prêtre, légat, 152.
Vin du Liban, 307, 315.
Vin de Chelbon, 490.
Vision (Don de), 199, 202.
Visionnaires, 204.
Visitation (Couvent de la), 432.
Visites dans le Liban, 294 et suiv.
Vissegrad, ruines, 43.
Voie antonine, 440.
Voile, 127, 295, 296.
Volcan, 208, 210.
Voltairien, 79.
Vouer à l'ignorance, 162.
Vous serez comme Dieu, 259.
Vraie croix, 407, 467.
Vrais croyants, 142.
Vukovar, 53.
Vulcain, 157.

W

Wadi-Barada, 462.
Waitzen, 43.
Wiasmitinoff, général russe, 148.
Widdin, 67.
Wilson, 529.

X

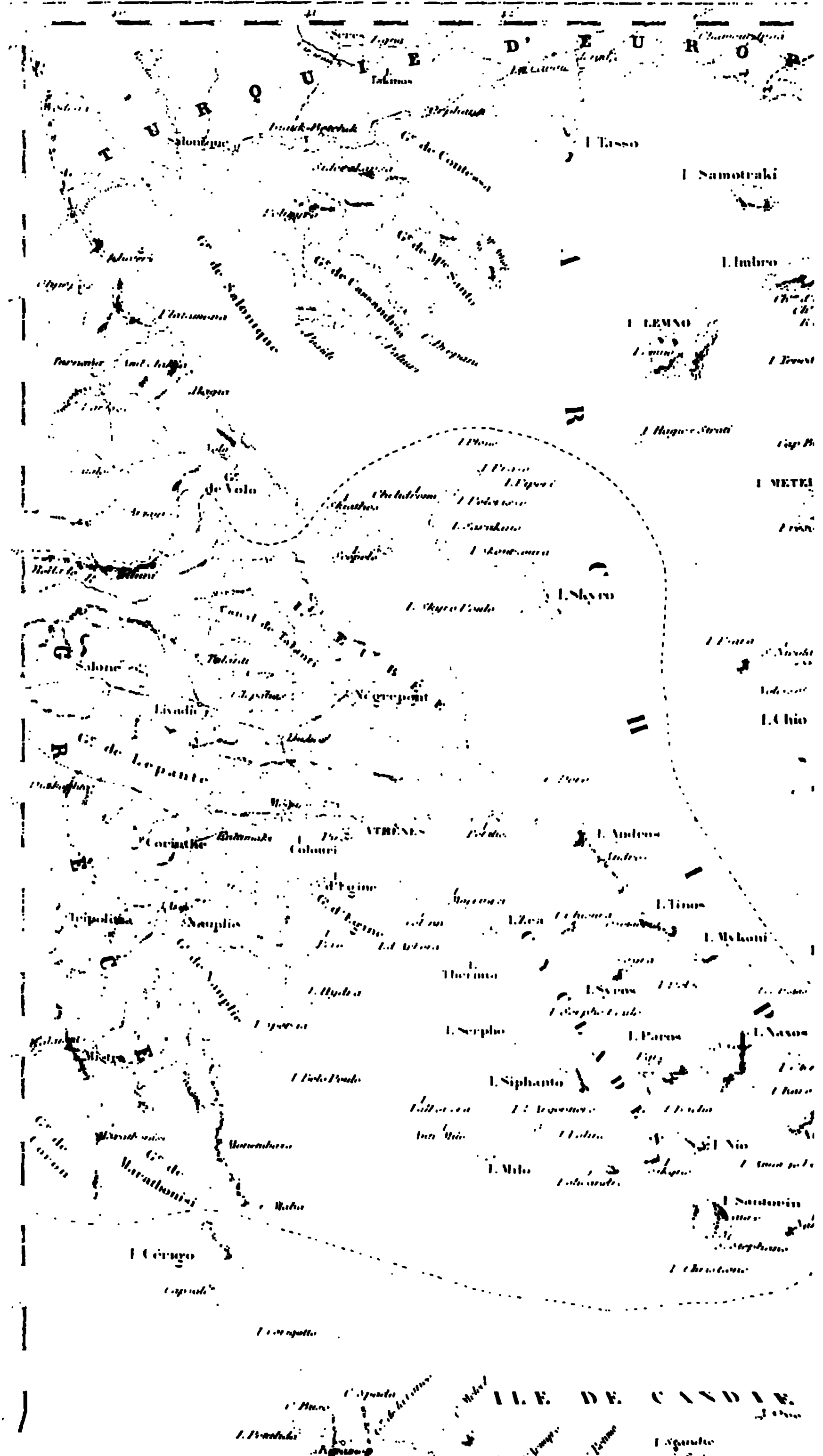
Xantippe d'Anthènes, 193.
Xénophon, 120.
Xerxès, son armée, 136.

Y

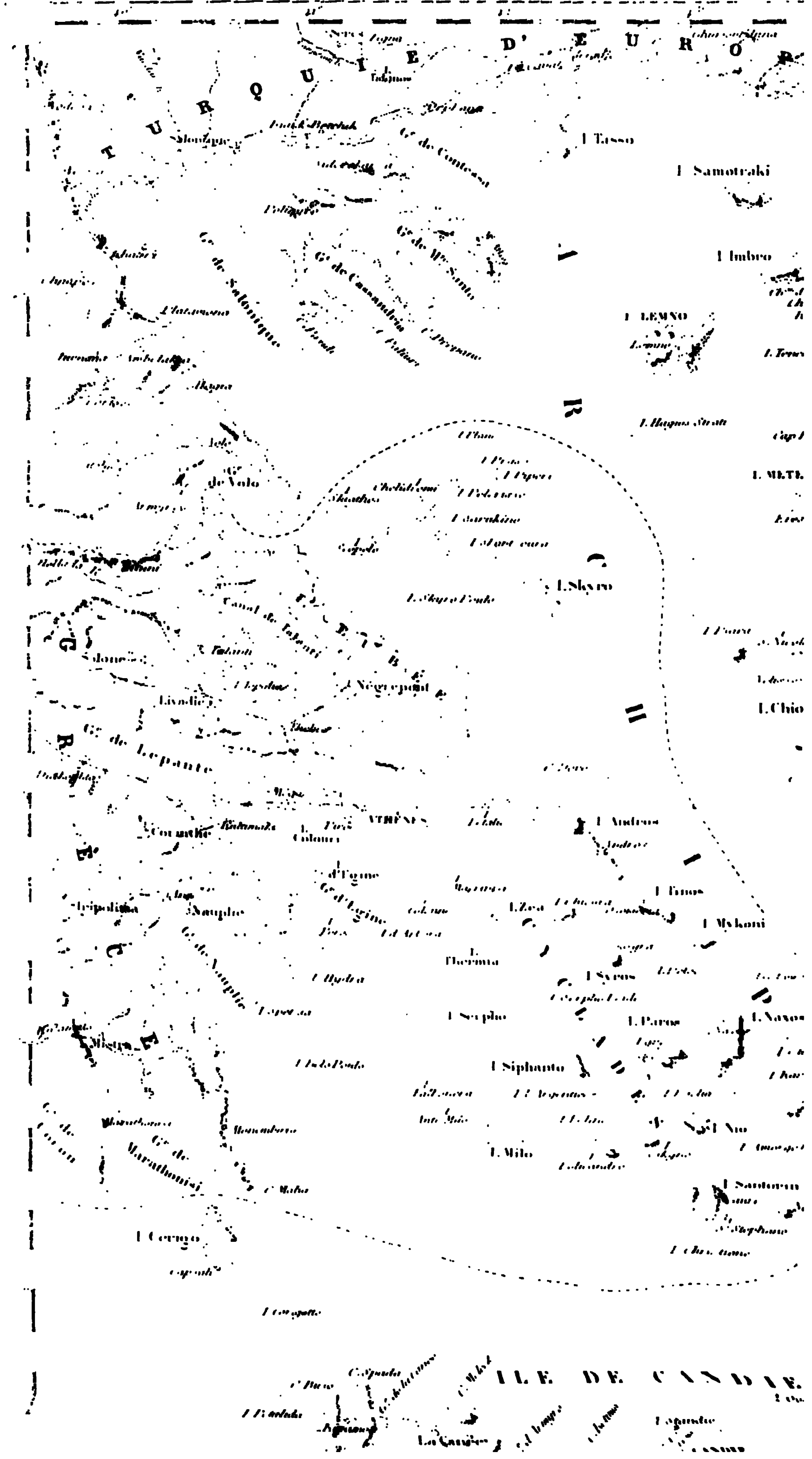
Yachmac, voile, 127.
Yemen, *pays de la droite*, 265.
Yônâh, colombe, 535.

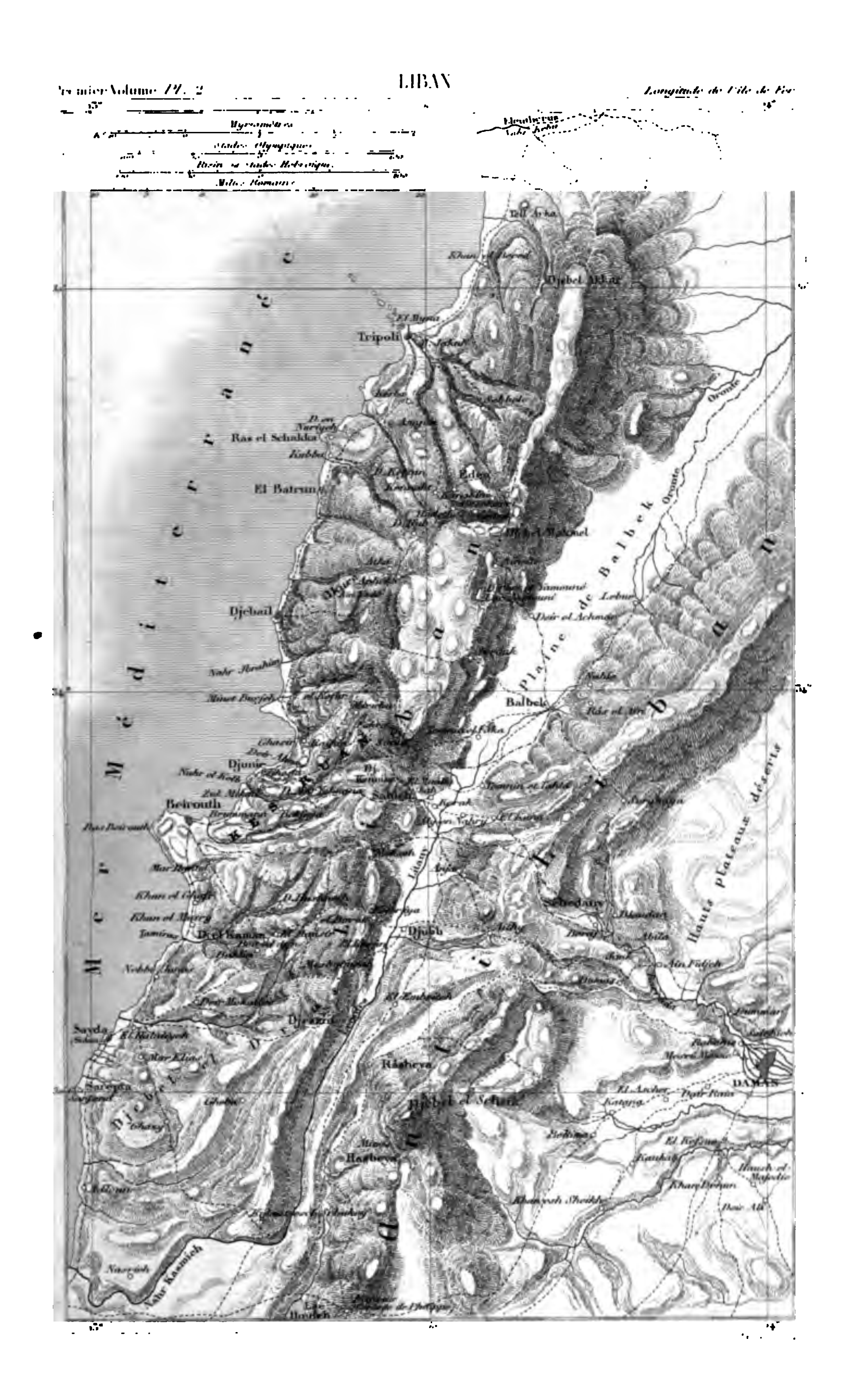
Z

Zacharie, patriarche, 407.
Zahleh, 430.
Zarpath (Sarepta), 531.
Zébedany, village dans l'Anti-Liban, 460, 493.
Zénobie, 491.
Zénobius, médecin martyr, 521.
Zénon, philosophe, 231.
Zeus-Helios, 181, 495.
Zouk-Mikayl, dans le Kesrouan, 433.
Zouk-wadi-Barada, 491.
Zucra, canne à sucre, 133.

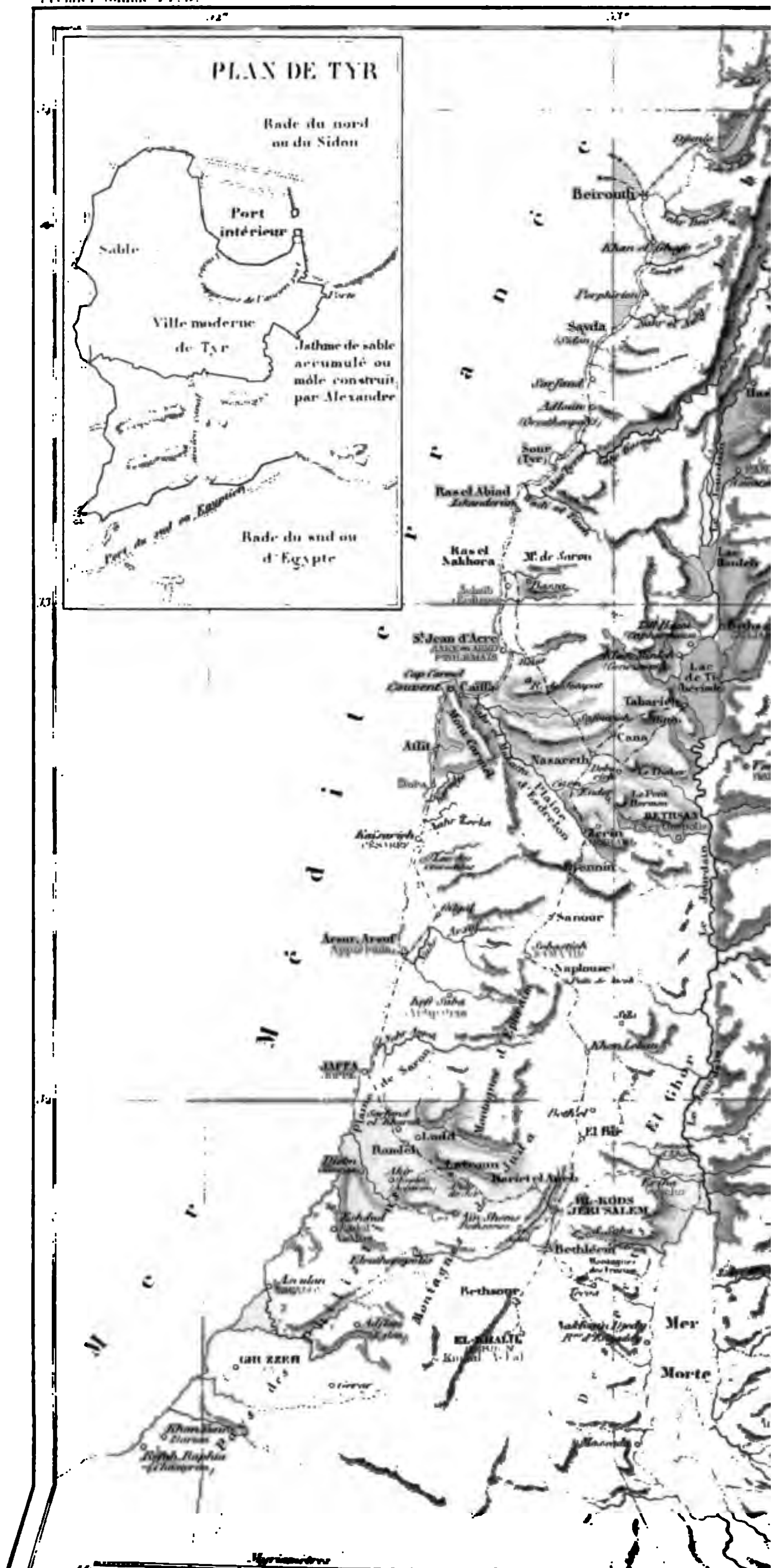


ARCHIPEL.
TURQUIE D'EUROPE
Salonique
I. Tasso
I. Samotraki
I. Imbro
I. LEMNO
Gᵈᵉ de Volo
I. Skyro
Salone
Livadie
Négrepont
Gᶠ de Lepante
Corinthe
ATHÈNES
Colouri
I. Andros
I. Tinos
I. Mykoni
I. Zea
Thermia
I. Syros
I. Serpho
I. Paros
I. Naxos
I. Siphanto
I. Milo
I. Nio
I. Santorin
Tripolitza
Nauplie
Misitra
I. Cérigo
I. Chio
ILE DE CANDIE


ARCHIPEL.
TURQUIE D'EUROPE
I. Tasso
I. Samotraki
I. Imbro
I. LEMNO
Salonique
G. de Salonique
G. de Cassandria
G. de Volo
I. Skyro
Canal de Talanti
Négrepont
Livadia
G. de Lepante
Corinthe
ATHÈNES
I. Andros
I. Tinos
I. Mykoni
I. Zea
I. Syros
Thermia
I. Serpho
I. Paros
I. Naxos
I. Siphanto
I. Milo
I. Santorin
I. Chio
Tripolitza
Nauplie
I. Hydra
Mistra
I. Cerigo
ILE DE CANDIE
La Canée


LIBAN
Longitude de l'île de Fer
Stades Olympiques
Milles Romains
Tripoli
Ras el Schakka
El Batrun
Djebail
Balbek
Beirouth
Djunie
Dj. el Kamar
Sayda
Rasheya
Hasbeya
Djebel el Schiek
Djebel Akkar
Plaine de Balbek
Oronte
Hauts plateaux déserts
Damas
Ain Fidjeh
Mer Méditerranée

PALESTINE.


PLAN DE TYR
Rade du nord ou du Sidon
Port intérieur
Sable
Ville moderne de Tyr
Isthme de sable accumulé ou môle construit par Alexandre
Rade du sud ou d'Egypte
Beirouth
Khan el Sheyk
Porphirion
Sayda
Sarfand
Sour (Tyr)
Ras el Abiad
Ras el Nakhora
St. Jean d'Acre
Cap Carmel
Couvent
Caiffa
Atlit
Nazareth
Cana
Tabarieh
Lac de Tibériade
Plaine d'Esdrelon
BETHSAN
Kaisarieh
Jennin
Sanour
Naplouse
Arsur Arsuf
Kefr Saba
JAFFA
Plaine de Saron
El Bir
Ramleh
Ladd
Kariet el Aneb
EL KODS
JERUSALEM
Bethléem
Bethsour
EL KHALIL
GHUZZEH
Mer Morte
Myriamètres

